

*Belgio XIII, 7*  
Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres  
de l'Université de Liège — Fascicule LXXVIII

A. SEVERYNS

# Recherches sur la Chrestomathie de Proclus

PREMIÈRE PARTIE

LE CODEX 239 DE PHOTIUS

TOME I

ÉTUDE PALÉOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

*(Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique)*



Faculté de Philosophie  
et Lettres — Liège

Librairie E. Droz - Paris  
25, rue de Tournon

1938



Conformément au règlement de la « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres », le présent volume et le suivant ont été soumis à l'approbation d'une commission technique, composée de MM. A. Delatte, J. Hubaux et R. Fohalle. M. Delatte en a surveillé la correction. L'auteur tient à leur exprimer ici ses sentiments de vive reconnaissance pour l'aide à la fois vigilante et amicale qu'ils ont bien voulu lui apporter.

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres  
de l'Université de Liège — Fascicule LXXVIII

A. SEVERYNS

# Recherches sur la Chrestomathie de Proclus

PREMIÈRE PARTIE

LE CODEX 239 DE PHOTIUS

TOME I

ÉTUDE PALÉOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

*(Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique)*



Faculté de Philosophie  
et Lettres — Liège

Librairie E. Droz - Paris  
25, rue de Tournon

1938





## AVANT-PROPOS

*La Chrestomathie de Proclos n'est point de ces œuvres dont le titre évoque immédiatement un monde d'idées familières : on peut même dire qu'il suscite une image inexacte. Car l'ouvrage de Proclos n'était ni une anthologie, ni un recueil de morceaux choisis. C'était un Manuel de littérature — ou, plus modestement encore, un Manuel abrégé de littérature — en quatre livres, spécialement consacré à l'étude de la poésie grecque et de ses multiples manifestations. A cet égard, il mérite déjà la curiosité sympathique, puisque c'est le seul survivant d'un genre aujourd'hui disparu.*

*Survivant, c'est déjà trop dire, vu le peu qui nous en reste.*

*Certains manuscrits de l'Iliade ont conservé, outre une Vie d'Homère, une petite partie des résumés que Proclos avait faits des grandes épopées grecques formant ce qu'on appelle le Cycle épique. Cette partie a pour ainsi dire exclusivement retenu l'attention des érudits, parce qu'en ce domaine le témoignage de Proclos n'a pas son équivalent : il en résulte que, pour le profane, la Chrestomathie est avant tout le recueil qui contenait ces sommaires des épopées cycliques.*

*A côté de ces fragments, nous possédons une autre source d'information sur la Chrestomathie : Photius, au chapitre 239 de sa Bibliothèque, l'a jugée digne d'une longue analyse, dans laquelle il donne un compte rendu des deux premiers livres seulement, ceux qui étudiaient la poésie en général, l'épopée, l'iambe, l'élégie et la poésie lyrique.*

*Voilà les matériaux dont nous disposons pour reconstruire une œuvre fort attachante et pour faire mieux connaître un auteur généralement méconnu.*

*C'est une tâche dont je ne soupçonnais pas les difficultés à l'époque, déjà lointaine, où j'ai songé à l'entreprendre. Je croyais qu'il suffirait de lire attentivement les deux groupes de textes et de dépouiller avec soin les ouvrages et articles publiés depuis la Renaissance,*



*pour avoir de la Chrestomathie une idée aussi exacte que possible. C'était une erreur : je ne tardai pas à constater qu'il restait encore beaucoup à chercher et beaucoup à découvrir.*

*La Chrestomathie, en effet, appartient à cette catégorie d'ouvrages de seconde zone, dont, seuls, quelques spécialistes déploreraient la perte totale. Quand tant d'œuvres maîtresses appellent notre intérêt et nous prennent nos heures, où trouver le loisir et le goût d'examiner à fond un obscur manuel de littérature grecque ? On consulte hâtivement le maigre texte ; on lui fait, au besoin, l'honneur d'une référence en note. Si d'aventure, il manque de docilité, on le corrige pour le mettre d'accord avec telle idée préconçue qu'on avait en l'abondant. S'il ne révèle pas son secret à une première lecture, on le déclare absurde, affirmation que d'autres, plus pressés encore, répéteront de confiance, et peu à peu, avec le prestige que confère l'ancienneté, l'erreur prendra figure de vérité démontrée.*

*A côté de ce travers dans lequel tombe facilement l'« honnête homme » cultivé et qui consiste à traiter Proclos comme un parent pauvre, il en est un autre, non moins grave à mon sens, où risque de choir le spécialiste qui, pour un temps, borne son horizon intellectuel à la seule Chrestomathie. Celui-là trouvera du Proclos partout, il fera de lui l'auteur de chevet sur lequel auraient pâli des générations de grammairiens, il recueillera pieusement les disjecta membra et recoudra tant bien que mal les morceaux anonymes ramassés un peu partout. Mais comme la Chrestomathie, même reconstituée et enflée de la sorte, n'est point encore de nature à passionner le grand public, il se mettra en quête d'un patron plus connu et découvrira que Proclos a démarqué Didyme. Et ainsi, tout ce travail gigantesque consacré au petit Proclos ne servira qu'à mieux faire briller l'étoile du grand Didyme, épigone de l'illustre Aristarque.*

*A mon avis, Proclos ne mérite ni cette indignité, ni cet excès d'honneur. Pour le démontrer, je m'imaginais que deux cents pages suffiraient amplement. Et voici que je présente deux gros volumes qui n'épuisent pas la matière et qui, si Dieu me prête vie, auront une « suite » d'importance égale. Il faut donc que j'explique comment j'en suis arrivé là.*

*La tâche la plus urgente consistait à étudier le témoignage par excellence, celui de Photius. Après avoir rappelé les conditions vraiment peu banales dans lesquelles se fit la publication de la Bibliothèque, je me mis en devoir de scruter les quelques pages relatives*

au Codex 239 dans la célèbre édition de Bekker. Je vis bientôt que ce trop fécond philologue avait traité Photius avec la géniale insouciance qui caractérise sa manière : il fallait tout recommencer.

Heureusement, les admirables recherches de Martini sur la tradition manuscrite de Photius avaient déblayé le terrain : tous les manuscrits actuellement conservés remontant à deux manuscrits de Venise, A et M, mon travail devait se borner à les collationner soigneusement et à publier le texte d'après ces deux chefs de file.

Je l'ai fait avec une minutie qui peut paraître excessive, mais qui n'en était pas moins indispensable. D'abord, Martini a commis, en étudiant A, quelques erreurs qu'il importait de redresser. Ensuite, le manuscrit M n'ayant point fait jusqu'ici l'objet d'une étude approfondie, il convenait de savoir ce qu'il représente au juste par rapport au manuscrit A : dans certains cas, en effet, leur divergence est telle que la pensée de Photius et, par conséquent, celle de Proclus changent complètement selon qu'on choisit la leçon de l'un ou celle de l'autre. Il fallait donc dresser un catalogue de toutes les variantes et essayer d'en découvrir l'origine. Après avoir éliminé celles dont les scribes seuls portent la responsabilité, je me suis trouvé en présence d'une série de variations qui établissent un fait capital, tout à fait ignoré jusqu'ici : c'est que le texte de Photius a été revu et corrigé par un savant byzantin, que j'ai provisoirement dénommé le correcteur anonyme. Son influence sur le texte a été, par endroits, néfaste. Or, c'est de l'exemplaire annoté par cet érudit que descend notre actuel manuscrit M. Et ainsi, dans l'immense majorité des cas, les variantes de M ne sont pas autre chose que des conjectures arbitraires de ce lettré et ne méritent que rarement d'être prises en considération. Pour contrôler cette découverte inattendue, j'ai comparé avec les textes originaux conservés certains extraits que Photius en donne dans d'autres chapitres de la Bibliothèque : mon hypothèse initiale devenait une certitude scientifiquement établie. Je lui ai donc consacré un chapitre général, que des raisons de méthode m'ont incité à placer en tête de l'étude critique particulière au Codex 239. On me pardonnera sans doute d'avoir si longuement insisté sur ce fait nouveau, qui fournit une base solide à l'établissement du texte.

Il fallait ensuite examiner la tradition indirecte du Codex 239. Cette étude, originale pour la plus grande partie, n'était pas moins indispensable que la précédente. Car nous y trouverons des érudits byzantins — et non des moindres, puisque nous pouvons citer nommément Aréthas, Michel Italicos et Eustathe — qui mettent à profit



*l'enseignement de la Chrestomathie, non d'après le texte même de Proclus, mais uniquement d'après le compte rendu de Photius, les uns consultant un manuscrit de la famille A, les autres, un manuscrit de la famille M. Là encore, beaucoup d'erreurs restaient à corriger. Qu'il me suffise d'en citer un exemple. Des savants respectables ont soutenu sérieusement que tel article de l'Etymologicon Magnum et le passage correspondant de Proclus remontaient à une source commune, l'inévitable Didyme : une simple inspection de la tradition manuscrite démontre que cet article du dictionnaire est copié dans le Codex 239, et, plus précisément, dans un manuscrit appartenant à la famille A. C'est assez dire que s'il y a encore beaucoup d'épis à glaner dans le vaste champ de la philologie byzantine, il reste encore à en extirper beaucoup de mauvaises herbes.*

*Deux chapitres de conclusions contiennent la synthèse de ces recherches. Le premier reprend la question, laissée en suspens, du correcteur anonyme. On y trouvera les nombreux arguments qui démontrent que ce correcteur n'est autre qu'Aréthas, disciple de Photius et amateur de beaux livres. Aréthas a traité son exemplaire de Photius comme il a traité tous les ouvrages de sa riche collection. Ce chapitre confirme donc ce que nous savions déjà de son activité philologique.*

*Le second chapitre esquisse une histoire de la tradition manuscrite du Codex 239, telle qu'elle m'apparaît dans la période qui va de Photius à nos deux manuscrits A et M. C'est un simple essai, que des recherches ultérieures corrigeront et compléteront sur certains points, et qui rendra sans doute quelques services au futur éditeur de la Bibliothèque.*

*Tout cela explique que mes investigations sur le Codex 239 aient pris assez d'ampleur pour remplir un gros volume qui n'en constitue que le premier tome. Le second, qui paraît en même temps, a des proportions plus modestes et un but mieux défini. Il contient le texte, la traduction et un commentaire, pour lesquels je renvoie aux préfaces qui ouvrent chacune de ces trois subdivisions.*

*On voit ce qu'il reste à faire pour terminer cette enquête sur la Chrestomathie de Proclus. Il faudra examiner l'autre partie de la tradition manuscrite de Proclus, celle qui contient la Vie d'Homère et les résumés des épopées cycliques empruntés à la Chrestomathie; il faudra étudier aussi les rares testimonia veterum sur ce livre, l'histoire, assez obscure, de la Chrestomathie, la personnalité de*

son auteur, sa date approximative, et d'autres questions encore, dont je ne soupçonne pas l'existence aujourd'hui, mais qui ne manqueront pas de se poser demain. Fasse le Ciel que ces difficultés nouvelles ne viennent pas trop retarder le terme d'une œuvre commencée voici plus de quinze ans.

Les maîtres qui l'ont inspirée et dirigée à son aurore, Charles Michel et Léon Parmentier, ont disparu avant de l'avoir vue grandir et se développer. Je leur dois d'avoir osé entreprendre et poursuivre des recherches dans un canton insuffisamment exploré de la philologie grecque, et c'est pour moi un devoir un peu mélancolique d'écrire leurs deux noms vénérés en tête de la liste de ceux dont je me reconnais le débiteur.

Après mes maîtres de Liège, d'autres maîtres, qui ont porté au loin le renom scientifique de notre pays — le P. Peeters, Joseph Bidez, Henri Grégoire — se sont intéressés autrefois à mes recherches et ont contribué, chacun dans sa sphère, à les élargir et à les améliorer. M. Bidez, en particulier, a eu sur leur orientation une influence décisive : les deux volumes qui paraissent aujourd'hui reproduisent le plan qu'il me suggéra en 1924, à l'issue d'une séance académique dont j'ai quelque raison d'avoir gardé un souvenir fidèle.

Depuis lors, j'ai eu la bonne fortune de devenir l'ami, puis le collègue d'un autre helléniste de marque, Armand Delatte. Je ne sais à quoi je dois le plus, de sa bienveillante amitié ou de sa vaste érudition : mais je sais qu'en lui dédiant le second volume des présentes recherches, c'est moi qui reste — et largement — son débiteur.

D'autres encore ont droit à mes plus vifs remerciements pour l'aide efficace qu'ils m'ont apportée, notamment dans le délicat travail de la collation des manuscrits. Je dois mentionner tout spécialement M. Ferrari, directeur de la Marcienne à Venise, qui a toujours répondu avec bonne grâce et ponctualité à mes incessantes demandes de renseignements. M. C. E. Wright, directeur au département des manuscrits du British Museum, a bien voulu m'envoyer la photographie d'une page de l'Harleianus 5593. Mgr Pelzer, scriptor à la Vaticane, m'a recommandé auprès de M. S. G. Mercati, qui m'a envoyé une excellente collation du Vaticanus gr. 1818 pour les articles de l'Etymologicon Magnum ; de ces mêmes articles, M. G. Poggi, à la demande du regretté Vitelli, m'a fait parvenir une copie soignée d'après le manuscrit de Florence, Laur. S. Marci 304. M. A. Dain m'a fourni tous les renseignements utiles sur un manuscrit de la



*Bibliothèque Nationale, le Paris. gr. 1266, dont M. Delatte a bien voulu me lire quelques passages fort difficiles à déchiffrer. Je me suis également servi d'une collation que M. O. Jacob avait faite pour moi en 1923, du fameux Codex Apologetarum d'Aréthas (Paris. gr. 451). Deux de mes anciens élèves, M. R. Henry et M. L. Lacroix m'ont également apporté l'aide d'une collaboration dévouée ; le premier m'a fait profiter de sa connaissance approfondie de tous les problèmes qui touchent à la Bibliothèque de Photius ; le second a étudié à mon intention le Paris. gr. 1807 de Platon sur l'original même et collationné un grand nombre de scolies du Vaticanus 1, d'après une photographie appartenant à l'Association Budé, aimablement mise à sa disposition par mon ancien maître, M. Paul Mazon.*

*Cette liste, déjà longue, de bienfaiteurs et d'amis serait incomplète si je n'y ajoutais le Patrimoine de l'Université de Liège, qui m'a procuré toutes les photographies dont j'ai eu besoin et qui m'a généreusement fourni les moyens matériels d'aller à Venise, en septembre 1934, étudier à loisir les deux manuscrits de la Marcienne.*

*A tous ceux-là qui m'ont aidé avec tant de bienveillance et de désintéressement, à l'Académie Royale de Belgique qui m'a fait l'honneur de couronner l'ouvrage en manuscrit, à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège qui a bien voulu l'accepter dans sa Bibliothèque et assumer les frais considérables de l'impression, je ne saurais offrir de meilleur hommage que celui de ma profonde gratitude : ils m'ont donné le courage d'entreprendre et les moyens d'achever cette œuvre de longue haleine, qui leur devra ce qu'elle a de moins imparfait.*

*Liège, le 12 mars 1938.*

*A. S.*

---

## OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS EN ABRÉGÉ

ALLEN = *Homeri Opera recognovit...* TH. W. ALLEN, t. V, Oxford, Clarendon Press, 1912 (*Script. class. biblioth. Oxoniensis*).

BECKER = *De Photio et Aretha lexicorum scriptoribus. Dissertatio inauguralis quam... scripsit Petrus BECKER*, Bonn, Georgi, 1909.

BEKKER = *Photii Bibliotheca ex recensione Immanuelis BEKKER*, Berlin, Reimer, 1824-1825.

BIDEZ = J. BIDEZ, *Aréthas de Césarée, éditeur et scholiaste*, dans *Byzantion*, 9 (1934), p. 391-408.

COHN = L. COHN, *Untersuchungen über die Quellen der Plato-Scholien*, dans : *Jahrb. f. klass. Philologie*, XIII. Supplementband, Leipzig, 1884, p. 771-864.

*Commentaire* = Commentaire contenu dans le second volume des présentes recherches.

GAISFORD = *Hephaestionis Alexandrini Enchiridion iterum edidit Thomas GAISFORD*, t. I, Oxford, Clarendon Press, 1855. L'édition de Proclus se trouve à la page 335, sous le titre : *Ex Procli Chrestomathia grammatica Photii Patriarchae C. P. excerpta, cum notis A. SCHOTTI, P. J. NUNNESII et F. SYLBURG. Accedunt integrioris operis fragmenta ex TYCHSENI Bibliotheca litt. vett. et nov. cum animadversionibus C. G. HEYNI*.

HERMANN = *Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi ex recognitione C. F. HERMANNI*, vol. VI, p. 223-396, Leipzig, Teubner, 1853 (*Bibliotheca Teubneriana*).

HESELER = P. HESELER, Compte rendu de MARTINI dans : *Berliner Philologische Wochenschrift*, 33, (1913), col. 595-598.

IMMISCH = O. IMMISCH, *Beiträge zur Chrestomathie des Proclus und zur Poetik des Altertums*, dans : *Festschrift Th. GOMPERZ dargebracht...*, Vienne, A. Hölder, 1902, p. 237-274.

KINKEL = *Epicorum graecorum fragmenta... adiecit Godofredus KINKEL*, vol. I [Seul paru], Leipzig, Teubner, 1877 (*Bibliotheca Teubneriana*).

KÜHNER-BLASS = *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache von Dr Raphael KÜHNER. Erster Teil : Elementar- und Formenlehre*,



*Dritte Auflage in zwei Bänden in neuer Bearbeitung besorgt von Dr Friedrich BLASS, Hanovre, Hahn, 1890-1892.*

KÜHNER-GERTH = Id. *Zweiter Teil : Satzlehre. Dritte Auflage in zwei Bänden in neuer Bearbeitung von Dr Bernhard GERTH, Hanovre et Leipzig, Hahn, 1898-1904.*

LENZ = F. LENZ, *Der Vaticanus 1, eine Handschrift des Arethas*, dans : *Nachrichten von der Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen, Philol.-hist. Klasse*, 1933, p. 193-218 b.

MARTINI = *Textgeschichte der Bibliothek des Patriarchen Photios von Konstantinopel. I. Teil : die Handschriften, Ausgaben und Übertragungen*, von Edgar MARTINI, dans : *Abhandlungen der philol.-histor. Klasse der Königl. Sächsischen Gesellsch. der Wissensch.*, XXVIII. Band, VI, Leipzig, Teubner, 1911.

METTAUER = *De Platonis scholiorum fontibus, dissertatio inauguralis... quam... proposuit auctor* Thomas METTAUER, Zurich, Zürcher et Furrer, 1880.

MILLER = *Mélanges de littérature grecque...* par M. E. MILLER, Paris, Imprimerie Impériale, 1868.

ORTH = *Rhetorische Forschungen* von Dr Emil ORTH, I. Teil. *Photiana*, Leipzig, Noske, 1928.

RE = *Paulys Realencyklopädie der classischen Altertumswissenschaft*, successivement revue par Wissowa, Kroll et Mittelhaus, Stuttgart, Metzler, 1894 s.

REITZENSTEIN = *Geschichte der griechischen Etymologika. Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz* von Richard REITZENSTEIN, Leipzig, Teubner, 1897.

STEIN = *De Procli Chrestomathia grammatica quaestiones selectae. Dissertatio inauguralis quam... scripsit* Fridericus STEIN, Bonn, Georgi, 1907.

WEIL-REINACH = *Plutarque, De la Musique, édition critique et explicative* par Henri WEIL et Théodore REINACH, Paris, Leroux, 1900.

WESTPHAL = *Scriptores metrici graeci*, edidit R. WESTPHAL. Vol. I : *Hephaestionis de metris enchiridion et de poemate libellus cum scholiis et Trichae epitomis, adjecta Procli Chrestomathia*, Leipzig, Teubner, 1866 (*Bibliotheca Teubneriana*).

---

## INTRODUCTION

### PHOTIUS ET LA BIBLIOTHÈQUE

Photius appartenait à une des familles les plus distinguées de l'empire byzantin. Né à Constantinople, probablement vers 820, il était l'aîné de cinq garçons, parmi lesquels Tarasios paraît avoir eu le plus d'affinités avec lui. Sous la direction de maîtres que, chose curieuse, il ne mentionne jamais, il acquit toutes les sciences qu'un Byzantin de condition pouvait acquérir alors, et il fut bientôt considéré comme une lumière de son siècle. Il eut l'ambition de transmettre à d'autres les trésors de son érudition et, dès 842, nous le voyons à la tête d'une école florissante, qui forma de nombreux élèves. C'est à cette époque de ses débuts qu'on place généralement <sup>1</sup> la composition du *Lexique* parvenu jusqu'à nous, œuvre de compilation, certes, mais nourrie de vastes connaissances. Il avait fondé à Constantinople un cercle de lecture, dont son frère Tarasios fut un des membres les plus assidus. On se représente aisément la physionomie des séances de cette originale association : chacun des membres, ayant préparé spécialement un auteur, présentait un résumé de ses lectures, les commentait pour le fond et la forme, le tout couronné par une discussion générale sous la haute direction de Photius. Inutile de dire le bénéfice intellectuel que les membres d'un tel cercle — à commencer par son animateur — ont dû retirer de ces séances.

Cela n'empêchait pas Photius de parcourir une brillante carrière officielle, et de devenir un des plus hauts fonctionnaires de la cour de Byzance. Sa charge d'asécète lui valut de faire partie <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. *infra*, p. 223, 360<sup>1</sup> ; BECKER, p. 9 sqq.

<sup>2</sup> Tout n'est pas encore clair dans les détails de cette ambassade (cf. F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, I, Munich, 1924, p. 54 ; ORTH, p. 4, n. 1 ; F. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode*



d'une ambassade envoyée, en l'automne de 855, auprès du calife de Bagdad, Motawakkil, pour négocier un échange de prisonniers. Ce voyage diplomatique — le seul qu'il fit — devait durer assez longtemps, au moins une année entière, car on voyageait par petites étapes, en des pays point toujours très accueillants ; à cela s'ajoute que l'ambassade comportait un programme mondain qui ne devait pas être négligeable.

Nous ignorons la date du retour : mais nous savons que Photius avait regagné la capitale au moment de la déposition du patriarche Ignace (23 novembre 857). La suite de sa biographie appartient à l'histoire générale. On sait comment Photius, qui était laïc, reçut tous les ordres en l'espace de six jours pour devenir patriarche de Constantinople le 25 décembre 857.

D'autres soucis entravent alors son activité philologique. S'il ne produisit plus guère lui-même dans le domaine qui retient spécialement notre attention, il ne se désintéressa cependant pas des études qui avaient passionné sa jeunesse ; à l'occasion même, il guida l'un ou l'autre élève d'élite, tel Aréthas, le futur archevêque de Césarée, dont nous aurons à nous occuper plus tard <sup>1</sup>. Photius mourut le 6 février 891, après avoir été mêlé pendant plus de trente ans à des conflits religieux où l'hellénisme n'a rien gagné, mais beaucoup perdu <sup>2</sup>.

Revenons à l'époque où le jeune professeur prit part à l'ambassade en Orient.

Pour cette période de sa vie, nous sommes réduits, ou presque, au seul témoignage de Photius, qui en parle dans la préface et dans l'épilogue de sa *Bibliothèque*. On a prétendu se passer de ce témoignage pour ainsi dire unique ; on a prétendu, en y mettant plus ou moins de formes, que Photius a menti et que la préface

---

*views de Byzance*, Prague, 1933, p. 85 sqq. ; A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, I, Bruxelles, 1935, app. A, p. 267 sqq.).

L'ambassade de 855/6 est un fait sûrement établi par les sources arabes ; mais elles ne parlent que de son chef, le patrice Georges ; outre ce personnage, une source byzantine mentionne un asécète, qu'on a de bonnes raisons d'identifier avec Photius : car celui-ci, en sa lettre-préface, atteste qu'il a participé à une ambassade en Assyrie, et cette ambassade, antérieure à 857, fut la seule de sa carrière.

<sup>1</sup> Cf. *infra*, p. 279 sqq.

<sup>2</sup> Pour les détails biographiques qui précèdent, voir HERGENRÖTHER, *Photios, Patriarch von Konstantinopel*, Regensburg, I (1867), p. 315 sqq. ; ORTH, p. 1-6.

comme l'épilogue ne sont que fictions de littérateur. Cette critique destructive ayant conduit à des contradictions et des incohérences, on en revient aujourd'hui à considérer comme acceptables les explications fournies par le seul Photius. Je renvoie sur ce point aux judicieuses remarques de E. Orth, à qui j'emprunterai la plupart des considérations qu'on va lire. Ce ne sera que justice. Car, tandis que d'autres savants ont voulu tout résoudre en raisonnant uniquement sur les premières et les dernières lignes de la *Bibliothèque*, Orth a élargi le débat en le faisant porter sur l'ensemble de l'ouvrage, dont il a une connaissance singulièrement étendue et précise.

Photius donc, prévoyant qu'il s'absenterait assez longtemps, décida d'emporter une grande quantité de livres, qu'on lirait en cours de route : car plusieurs membres du cercle de lecture — une dizaine au moins — l'accompagneraient en ambassade. Pour une raison que nous ignorons, Tarasios ne fut pas du nombre. Désolé de perdre ainsi le bénéfice intellectuel de ces lectures, il fit promettre à son frère de lui envoyer un compte rendu des œuvres qu'on discuterait durant ce long voyage. Photius tint parole : avant de rentrer à Constantinople, il dépêcha à Tarasios un courrier qui lui apportait un gros manuscrit renfermant des comptes rendus et des extraits de 280 ouvrages lus et étudiés depuis le départ. C'était le manuscrit premier de cette *Bibliothèque* de Photius qui devait marquer une date dans l'histoire des lettres byzantines.

Mieux que toutes les hypothèses des modernes, ces circonstances rapportées par l'auteur lui-même expliquent certains caractères particuliers du monumental ouvrage et elles suffisent pour laver Photius des reproches qu'une critique mal informée se plaît à lui adresser.

On lui fait grief du désordre dans lequel se présentent ses comptes rendus. Si Photius avait composé son œuvre à loisir, d'après un plan préconçu, s'il avait travaillé dans un cabinet où les livres s'alignent méthodiquement sur des rayons, nous n'aurions assurément pas un pareil désordre et Photius ne se serait pas plaint, comme il le fait parfois, de n'avoir pu mettre immédiatement la main sur un livre et de ne l'avoir retrouvé qu'après coup, par hasard. On ne saurait reconnaître avec plus de bonne grâce la précipitation d'un travail en quelque sorte improvisé et les conditions inconfortables dans lesquelles il s'élaborait.



Les modernes lui reprochent encore l'arbitraire de son choix et ses incroyables lacunes : presque pas de grands auteurs classiques ! pas un seul poète ! C'est, tout simplement, qu'un grand nombre d'entre eux avaient été commentés dans le cercle de lecture à Byzance et que Tarasios n'attendait certainement pas des analyses d'ouvrages déjà vus en commun. En outre, Photius n'a pu tout prendre dans ses bagages, et bien qu'il en eût emporté plus qu'il n'en devait résumer, il n'a pu faire, au préalable, un choix tel que rien d'essentiel n'y manquât : il en va toujours ainsi quand on part en voyage ou en vacances avec des livres.

Enfin, les censeurs de Photius ont trop perdu de vue un passage de l'épilogue où il déclare que, si Dieu lui accorde de rentrer sain et sauf et de revoir son frère, il composera d'autres collections non moins importantes que la présente *Bibliothèque* et qui rendront à Tarasios des services analogues :

τάχα ἂν ἐτέρων ἐκδόσεων οὐκ ἐλαττόνων ἀρχὴ ταῦτα εἴη, παραπλησίῳ τύπῳ παρεχομένων σοι τὴν ὠφέλειαν <sup>1</sup>.

Photius n'ignorait donc pas que son livre avait des lacunes et il se proposait de le compléter : s'il mérite un reproche, c'est celui d'avoir orienté sa vie de telle manière qu'il ne put tenir sa promesse.

Mais laissons là ces critiques stériles et voyons plutôt comment, au long de la route de Byzance à Badgad, se constituait la *Bibliothèque*.

Livré à ses seuls moyens, Photius n'aurait pu lire tous les ouvrages qu'il analyse ou commente. Une division du travail s'imposait donc : chacun devait, à tour de rôle, rendre compte de ses lectures. A cet égard, nous avons une indication précieuse dans les entrées de chapitres : la plupart (plus de 90 p. c.) débutent par la formule impersonnelle ἀνεγνώσθη ou ἀνεγνώσθησαν, quelques-unes seulement (moins de 10 p. c.) par une formule à la première personne. Les premières indiquent que la lecture fut faite par les compagnons de Photius ; les secondes, que Photius lui-même s'en chargea. Si l'ensemble forme une masse considérable, les lectures individuelles, en revanche, n'excèdent pas les possibilités normales : en l'espace d'un an, fût-ce au cours d'un voyage, il

<sup>1</sup> PHOTIUS, *Biblioth.*, p. 545, 21 Bekker.

n'est certainement pas impossible à un intellectuel de lire une trentaine d'auteurs, même si quelques-uns d'entre eux comportent plus d'un volume.

On se réunissait donc, un peu au hasard des étapes et des loisirs. Un des compagnons commentait ou résumait l'ouvrage que Photius lui avait confié ; les autres écoutaient, puis discutaient, et Photius concluait. Restait à réaliser le plus difficile : transformer en texte écrit la matière de ces échanges oraux.

Ici encore, la préface de Photius nous apporte d'utiles précisions. Dans sa phrase initiale, en beau style byzantin et toute fleurie de pluriels de majesté, Photius admet qu'il n'a sans doute pas réalisé son œuvre aussi vite que l'espérait l'ardent désir de Tarasios, mais il se félicite de l'avoir terminée plus rapidement qu'aucun autre ne l'aurait espéré, et cela, grâce au secrétaire qu'il a eu la chance d'attacher à son service :

ἐπειδὴ... ἤτησας τὰς ὑποθέσεις... τῶν βιβλίων... γραφῆναί σοι... ὁψέ μὲν ἴσως τοῦ σοῦ διαπύρου πόθου καὶ τῆς θερμῆς αἰτήσεως, θάπτον δὲ ἢ ὅσα ἂν τις ἄλλος ἐλπίσειε, τυχόντες ὑπογραφέως, ὅσας αὐτῶν ἡ μνήμη διέσωζε... ἐκδεδώκαμεν <sup>1</sup>.

Ce secrétaire, trouvé en cours de route, a rempli sa tâche avec une grande dextérité. Dans des circonstances normales, la copie de ce texte assez long eût exigé deux ou trois mois de travail <sup>2</sup> : le mérite de ce copiste est d'avoir exécuté son manuscrit dans des conditions peu confortables et par à-coups, puisqu'il ne pouvait travailler qu'à l'étape. D'ailleurs, Photius s'en rendait bien compte : sinon, pourquoi aurait-il mentionné cet obscur collaborateur ?

L'exécution matérielle, pour ardue qu'elle fût, n'était cependant pas la plus difficile : comment, en effet, se représenter le travail de la rédaction ? On peut imaginer que le secrétaire prenait des notes sténographiques aux séances. Mais outre que Photius aurait sans doute eu scrupule à confier une tâche aussi importante à un subalterne, ce système aurait présenté l'inconvénient de doubler le travail du scribe et de retarder d'autant l'achèvement d'un ouvrage que Photius voulait envoyer le plus tôt possible à son frère. Je crois donc que *tout* le texte a été dicté par

<sup>1</sup> PHOTIUS, *Bibl.*, p. 1, 6-8.

<sup>2</sup> Le texte de Bekker comprend environ 45.000 lignes assez courtes, et un scribe exercé pouvait certainement copier 500 de ces lignes par jour.



Photius au secrétaire et j'en vois une preuve dans un fait auquel, à ma connaissance, personne n'a pris garde jusqu'ici. La plus grosse partie de la besogne incombant au scribe consistait à recopier des extraits d'auteurs. Il eût suffi de délimiter sur les manuscrits de ces auteurs les passages qu'après discussion, Photius et ses amis estimaient les plus dignes d'être reproduits par le copiste. Or ce n'est point cette méthode simple qu'on adopta. Tous ceux qui ont étudié de près les citations contenues dans la *Bibliothèque* ont constaté que la littéralité n'est pas toujours scrupuleuse. Sans doute, Photius donne souvent de larges extraits textuels, mais il lui arrive, non moins fréquemment, de faire des coupures qui entraînent tantôt une addition, tantôt une suppression de mots dans le reste du texte ; souvent aussi, le texte est résumé. Toutes ces modifications sont opérées avec tant d'adresse que le texte de la *Bibliothèque* garde toujours fidèlement l'allure et le style de l'original. Il y a là un curieux travail d'adaptation, qui révèle un fin lettré, connaissant parfaitement le fond et la forme de chaque auteur : ce ne peut être l'œuvre d'un scribe qui exécute passivement sa besogne de mercenaire. Photius seul était capable d'un pareil tour de force et cela suppose que lui-même dictait les extraits en ayant sous les yeux le manuscrit, où les paragraphes à reproduire étaient préalablement marqués d'un signe. S'il s'est imposé ce surcroît de travail là où il aurait pu se contenter d'indiquer au scribe les passages à reproduire, à plus forte raison a-t-il dû agir de même là où sa *Bibliothèque* contient non des extraits, mais des résumés ou des commentaires. On peut donc affirmer que Photius a dicté tout l'ouvrage.

La *Bibliothèque* comprend deux sortes de chapitres. Dans les uns, Photius apporte sur les ouvrages lus des renseignements variés (auteur, date, nationalité, bibliographie ; nature, étendue, nombre de livres ; commencement et fin de l'ouvrage ; jugement sur le style, etc.), mais sans les accompagner d'extraits. Dans les autres, Photius réduit ces renseignements au minimum (quelquefois à zéro) et se borne à présenter des extraits introduits par *ὅτι*. En outre, au fur et à mesure que l'œuvre avance, les extraits deviennent de plus en plus étendus : les soixante premiers chapitres de la *Bibliothèque* remplissent 19 pages dans l'édition de Bekker, tandis que les soixante derniers occupent 368 pages, soit vingt fois plus de place. En somme, Photius, après avoir commencé surtout par ce qu'on peut appeler des références, continue en multi-

pliant les extraits, qui finissent par remplir la majeure partie de son livre.

Comment expliquer une telle disproportion entre la première partie, faite surtout de références, et la seconde, composée surtout d'extraits ? C'est qu'au début de son voyage, Photius, n'ayant pas de copiste, a pris quelques notes sommaires sur les premiers auteurs lus ou en a conservé le souvenir de mémoire. Quand il disposa d'un secrétaire, il se hâta de liquider l'arriéré, en présentant ses premiers comptes rendus sous une forme très ramassée et en dictant, à propos de ces ouvrages, des détails que sa mémoire pouvait retenir sans grand effort. Ayant ainsi comblé son retard, il a pu donner plus d'étendue aux notices ultérieures et diminuer sa part personnelle en multipliant les résumés et les extraits.

Voici donc le manuscrit terminé. Photius l'a-t-il revu et corrigé avant de l'envoyer à Tarasios ?

Si nous avons affaire à un manuscrit constitué dans des conditions normales et destiné à la publication immédiate, on devrait répondre par l'affirmative. Mais dans les circonstances très particulières où se trouvait Photius, une réponse négative offre tout autant de probabilité. Comment Photius, déjà si occupé, aurait-il trouvé le temps matériel nécessaire pour une révision de l'espèce ? Et pourquoi l'aurait-il entreprise, puisque, d'une part, ce manuscrit était destiné à son frère, non au grand public, et que, d'autre part, Photius avait hâte de le lui envoyer pour calmer une légitime impatience ? Du moment qu'on admet que Photius n'a pas menti (et prouver le contraire est impossible), on doit aussi conclure que le manuscrit expédié à Tarasios contenait un texte de premier jet, que Photius n'a pas eu le loisir de revoir et d'améliorer.

On aimerait savoir ce que devint ce manuscrit arrivé à destination et comment se fit la publication de la *Bibliothèque*. Sur ce point précis, je crois devoir me séparer de E. Orth<sup>1</sup>.

La controverse porte sur la manière dont il convient d'interpréter les données contenues dans la préface et dans l'épilogue. Une chose est certaine : l'épilogue, écrit d'une traite après le *Codex* 280, est chronologiquement antérieur à la préface, mais de combien ? La préface reproduisant la plupart des idées contenues dans

---

<sup>1</sup> ORTH, p. 12-15.



l'épilogue, Orth croit que toute la *Bibliothèque*, sauf la préface, fut composée durant l'ambassade et que « lorsque les deux frères se retrouvèrent à Constantinople, l'ouvrage fut orné de sa préface et publié vers 856, en tout cas avant le 25 décembre 857 »<sup>1</sup>. Pour justifier son point de vue, Orth attire l'attention sur les mots *ἐκδεδώκαμεν*, *ἐκδεδομένα*, qui figurent dans la préface<sup>2</sup>. Il faudrait en conclure que, dès l'abord, Photius avait une double ambition : composer la *Bibliothèque* pour consoler son frère, et rendre l'ouvrage accessible au grand public pour assurer sa propre renommée.

Le raisonnement paraît bien fragile, surtout quand on songe à la gravité des conclusions qu'il entraînerait. Assurément, dans sa préface, Photius parlant de la *Bibliothèque* emploie *ἐκδεδώκαμεν*, *ἐκδεδομένα*. Il n'en résulte pas nécessairement que ces mots auraient été écrits après le retour à Constantinople. Car, dans l'épilogue, écrit à l'usage exclusif de son frère, Photius, parlant du manuscrit tel qu'il l'envoie, se sert également du mot *ἔκδοσις*<sup>3</sup> : pourquoi, dès lors, les termes analogues de la préface devraient-ils désigner autre chose ?

De plus, rien dans cette préface ne suggère que Photius aurait déjà regagné Byzance. Au contraire, Tarasios n'a même pas pris connaissance de l'œuvre : *χρησιμεύσει δέ σοι δηλονότι τὰ ἐκδεδομένα*<sup>4</sup>, phrase qui serait peu naturelle si Photius avait écrit sa préface après avoir revu son frère et après que celui-ci eut déjà lu l'ouvrage.

Enfin, préface et épilogue font double emploi. Si vraiment Photius avait publié lui-même la *Bibliothèque* après son retour, il aurait dû supprimer l'un de ces deux textes, soit la préface, soit l'épilogue<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> ORTH, p. 13.

<sup>2</sup> PHOTIUS, p. 1, 8 et 19.

<sup>3</sup> PHOTIUS, p. 545, 21 (cité ci-dessus, p. 4).

<sup>4</sup> PHOTIUS, p. 1, 19.

<sup>5</sup> On objectera peut-être que toute une famille de manuscrits omet précisément la préface, omission qui pourrait s'interpréter comme si, vraiment, la *Bibliothèque* avait eu deux éditions, la première sans la préface, la seconde avec la préface. Mais on sait aujourd'hui que toute cette classe de manuscrits sans préface remonte à un archétype encore conservé, sur lequel il nous est loisible de constater que cette préface en a disparu à la suite d'un accident matériel : le premier feuillet du premier quaternion en a été arraché ou perdu antérieurement aux premiers apoglyphes de ce manuscrit (MARTINI, p. 16-17).

La vérité paraît plus simple. Ce que nous avons appelé jusqu'à présent la préface n'est autre chose que la lettre d'envoi accompagnant le manuscrit de la *Bibliothèque*. Dans cette lettre, Photius rappelle certains détails contenus dans l'épilogue déjà écrit et ajoute d'autres renseignements, notamment sur le secrétaire, dont la célérité lui a permis de mettre un terme à l'impatience de Tarasios. Une telle lettre démontre que Photius était encore assez loin du retour, et, par là-même, que Orth a trop resserré l'intervalle qui sépare l'achèvement de la *Bibliothèque* et la fin de l'ambassade. Plus cet intervalle augmente, et moins, à son retour, Photius aura le temps de préparer l'édition de son œuvre, puisque les événements qui aboutissent à la déposition du patriarche Ignace vont occuper sa vie et lui donner une tout autre orientation.

Tarasios a dû parler de la promesse faite par son frère ; des familiers ont dû savoir qu'il attendait anxieusement l'ouvrage promis, puis apprendre qu'il l'avait reçu. Cédant à de pressantes instances, Tarasios a dû laisser prendre des copies, y compris de la lettre d'envoi, qui — remarquons-le — est indispensable à l'intelligence du plan adopté par Photius. L'intérêt vraiment considérable de la *Bibliothèque* explique qu'on l'ait recopiée très tôt, et comme un temps plus ou moins long s'est écoulé entre l'arrivée du manuscrit et le retour de Photius, une copie intégrale a pu en être prise avant même que Photius eût regagné Byzance. L'œuvre n'appartenait plus à son auteur et Photius, esclave d'une situation nouvelle, n'aura plus le temps de la reprendre et de la revoir, ni même de lui donner la *suite* qu'il avait imprudemment promise à son frère.

Maintenant que nous connaissons mieux le caractère particulier de la *Bibliothèque* et les circonstances peu banales dans lesquelles elle a vu le jour, il nous reste à en déduire quelques principes généraux qui doivent guider un éditeur de Photius — et par conséquent aussi un éditeur du *Codex* 239.

Nous avons vu que Photius a entièrement dicté son texte et que le copiste a opéré avec une diligence extrême. De ces deux faits, établis, je crois, avec certitude, découlent deux conclusions non moins assurées.

D'abord, le style de l'ouvrage ne saurait ressembler à celui d'un ouvrage mûrement réfléchi, composé à loisir par un auteur qui rature des mots, en ajoute d'autres, émonde ses phrases avant



de confier sa copie à un scribe professionnel. On ne doit pas donc s'attendre à trouver dans la *Bibliothèque* des phrases harmonieusement balancées et parfaitement correctes pour la précision du vocabulaire et la rigueur de la syntaxe.

La seconde conclusion concerne la forme extérieure du manuscrit premier. Quel que soit le type d'écriture adopté, le copiste, bousculé et pressé par Photius, n'a pu y apporter tout le soin voulu et il a certainement commis plus de fautes qu'un copiste libre de travailler à sa guise. Ce manuscrit fut établi aux environs de 855. A cette date, nous avons, théoriquement, le choix entre la cursive minuscule et la minuscule stylisée. La première restait l'écriture courante de la vie quotidienne, la seconde commençait à s'imposer pour les exemplaires de librairie, écrits avec application, mais aussi avec une certaine lenteur<sup>1</sup>. Pratiquement, nous avons le cas d'un scribe obligé de copier, le plus rapidement possible et sous dictée, un exemplaire privé à l'usage d'un lecteur instruit. Cela me fait croire que l'exemplaire premier était en cursive minuscule, écriture certainement plus rapide que la minuscule de librairie et plus riche en ligatures et en abréviations, dont l'une des plus curieuses, *o* pour *ou* est bien attestée<sup>2</sup>.

Ces conclusions valent pour n'importe quel texte établi dans les conditions qu'on vient de voir. Mais la *Bibliothèque* n'est pas un texte ordinaire : Photius commente, résume l'œuvre d'autrui, dont il donne souvent de larges extraits. Cela suppose, dans le texte actuel de la *Bibliothèque* plusieurs types de fautes qui, théoriquement, se distinguent sans difficulté.

1. Il y a d'abord les fautes multiples introduites par les copistes successifs, depuis l'archétype jusqu'aux exemplaires les plus récents : Photius n'en étant pas responsable, nous devons les expulser de notre texte. Ajoutons que, pour l'étude de ces fautes, nous nous trouvons dans une situation privilégiée, car nous avons la chance de posséder les deux chefs de file, indépendants l'un de l'autre, *A* et *M*, dont tous les manuscrits connus dérivent directement ou indirectement, et il nous suffira d'examiner ces deux manuscrits à l'exclusion des autres.

2. En dictant ses extraits d'auteurs ou en les commentant,

<sup>1</sup> V. GARDTHAUSEN, *Griech. Palaeogr.*<sup>2</sup> (1911), II, p. 203-204.

<sup>2</sup> V. GARDTHAUSEN, II, p. 196.

Photius a pu commettre des erreurs de lecture ou d'interprétation. Notre texte devra reproduire ces erreurs, puisque nous cherchons avant tout la pensée d'un auteur, fût-elle erronée.

3. Enfin, Photius a pu reproduire de bonne foi des erreurs qui se trouvaient déjà dans les manuscrits auxquels il empruntait ses citations. Notre texte de Photius doit reproduire ces erreurs, puisque Photius les a vraiment dictées et puisqu'elles nous fournissent des indications précieuses sur l'état de la tradition manuscrite de ces auteurs avant Photius, c'est-à-dire, en règle générale, avant la transcription de l'onciale en minuscule.

Pratiquement, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de répartir équitablement les erreurs dans ces trois catégories cependant si différentes. Si nous trouvons une faute qui s'explique le mieux par l'écriture onciale, nous pouvons conjecturer qu'elle figurait déjà dans l'exemplaire consulté par Photius. Mais dans les autres cas ?

Supposé que nous possédions encore tel auteur dont Photius reproduit des passages, nous pouvons contrôler son travail d'après les manuscrits subsistants. Assurément, les manuscrits parvenus jusqu'à nous ne sont pas, par définition, identiques à celui qu'utilisait Photius, et nous courons peut-être le risque d'accuser Photius d'une divergence dont il faudrait en réalité accuser son exemplaire. Mais c'est là un cas extrême qui se présente rarement, parce que les manuscrits conservés sont tout de même des parents plus ou moins proches de celui qu'utilisait Photius, et parce que, sauf accident particulier, la tradition manuscrite présente une assez grande stabilité. Nous avons donc le droit d'accorder une valeur démonstrative à la comparaison entre le texte d'un extrait dicté par Photius et le texte correspondant fourni par la tradition directe d'un auteur, même si nous n'avons pas sous la main l'exemplaire consulté par Photius.

Mais, trop souvent, les ouvrages résumés dans la *Bibliothèque* ne sont plus pour nous qu'un souvenir, et la *Chrestomathie* de Proclus appartient à cette catégorie d'œuvres disparues. Ici, plus possible d'instituer une comparaison, plus possible de s'aventurer à déterminer la part des copistes de la *Bibliothèque*, celle de Photius lui-même et celle de ses sources. Allons-nous donc abandonner la partie ou, du moins, la juger perdue d'avance ? Nullement.

Puisque, dans ce cas particulier, nous en sommes réduits au seul témoignage de Photius tel que le conservent *A* et *M*, notre



premier devoir est d'étudier attentivement ces deux traditions pour voir laquelle mérite le mieux notre confiance. Ce n'est pas tout. Quels que soient la précision et le soin avec lesquels nous mènerons cette enquête partielle sur *A* et sur *M*, les conclusions que nous en tirerons risquent fort d'être théoriques, peu convaincantes, voire erronées. Si nous voulons rester dans le domaine des réalités et si nous voulons que notre étude fragmentaire ne s'égare pas du premier coup dans une voie fausse, nous devons examiner les chapitres où Photius parle d'auteurs que nous possédons encore et voir laquelle des deux traditions, *A* ou *M*, se rapproche le plus des originaux dont Photius a dicté des extraits.

C'est ce que nous ferons après une description minutieuse de nos deux manuscrits principaux.

---

## CHAPITRE I

### DESCRIPTION SOMMAIRE

#### PREMIÈRE PARTIE

### ÉTUDE PALÉOGRAPHIQUE



# ÉTUDE PATHOGRAPHIQUE

PRÉSENTÉ PAR

## CHAPITRE I

### DESCRIPTION SOMMAIRE

Les patientes recherches de Martini ont démontré que tous les manuscrits subsistants de la *Bibliothèque* de Photius descendent de deux manuscrits actuellement conservés à Venise, le *Marcianus* 450 (nommé *A* par Bekker) et le *Marcianus* 451 (nommé *M* par Martini).

Dans *A*, notre *Codex* 239 occupe les f<sup>os</sup> 300<sup>v</sup>b à 304<sup>rb</sup>, entre le *Codex* 233 et le *Codex* 234, place qui caractérise tous les manuscrits dérivés de *A*. Dans *M*, le *Codex* 239 occupe les f<sup>os</sup> 248<sup>r</sup> à 250<sup>r</sup>, à sa place normale entre le *Codex* 238 et le *Codex* 240.

#### LE MANUSCRIT *A* (*Planche* I).

Martini<sup>1</sup> a pu reconstituer partiellement l'histoire du *Marcianus A*. Écrit dans la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle, il figurait, au xiii<sup>e</sup>, dans la bibliothèque de Theodoros Skutariotis à Cyzique, qui l'enrichit de notes. Après la prise de Cyzique par les Turcs, le livre passa, encore avant 1321, au mont Athos. C'est là qu'il fut acquis par le cardinal Bessarion (1403-1472), qui le lut et l'annota avant de l'offrir en 1469 à la République de Venise.

C'est un magnifique parchemin de 23,5 cm × 32,5 cm., écrit sur deux colonnes aux dimensions moyennes de 7,9 cm × 24 cm.

Dans la marge, des trous à la pointe sèche, inégalement distants, ont servi à préparer les intervalles des lignes, qui ont été ensuite tracées au poinçon ou au canif. Les colonnes comprennent de 35 à 37 lignes. Pour la partie qui nous intéresse, la moyenne est de 37 lignes avec les exceptions suivantes :

---

<sup>1</sup> MARTINI, p. 6-15, 53-55.



f<sup>o</sup> 301<sup>rb</sup> : 38 lignes, la dernière servant à recevoir la fin d'un mot (— *θηβαι*) de la ligne 37 ;

f<sup>o</sup> 304<sup>ra</sup> : 36 lignes ;

f<sup>o</sup> 304<sup>rb</sup> : 31 lignes.

Ce chiffre inattendu s'explique par le fait que, le *Codex* 239 étant achevé à la ligne 31, le scribe n'a pas cru devoir utiliser les cinq lignes restantes. En outre, il a laissé vierge le verso du f<sup>o</sup> 304. On ne saurait interpréter ce détail comme un indice de lacune. L'examen des autres blancs du manuscrit (*par ex.* f<sup>os</sup> 66, 67, 68) prouve que le scribe n'aime pas commencer un chapitre nouveau à la fin d'un cahier et que, amoureux du beau travail calligraphique, il évite d'écrire à certains endroits que la qualité assez inégale du parchemin rend difficilement utilisables.

Le début du manuscrit est fort abîmé et la fin de l'ouvrage manque, à partir de la p. 527 b 34 Bekker. Ces lacunes n'existaient pas encore au début du XIII<sup>e</sup> siècle, date à laquelle fut copié sur *A* le manuscrit *B* (= *Paris. gr.* 1266) : ce dernier manuscrit, dont on verra plus tard l'importance, remplace donc *A* pour les parties manquantes ou effacées.

Martini a retrouvé dans le manuscrit *A* les mains de cinq scribes différents.

**A** Le premier, *A*, a écrit tout le manuscrit dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle.

Il se sert d'une encre brune qui, avec le temps, a pris un joli ton de rouille. Il écrit une belle minuscule presque sans mélange d'onziale. Il sépare les mots d'une manière assez incomplète, surmonte souvent les noms propres d'un trait horizontal, pratique assez peu les élisions <sup>1</sup>, use rarement d'abréviations <sup>2</sup>, place avec

<sup>1</sup> Dans le texte imprimé, j'adopterai l'usage de *A*, qui élide en 15 endroits seulement du *Codex* 239, soit à peine un quart des élisions possibles :

12 δι' επους	23 αλλ' ου	25 δι' αυτου	27 ουτος δ' ην (δ' ουτος ην <i>M</i> )
31 επ' ανανιου	37 υπ' αυτων	42 επ' αντρω	44 απ' αυτου
55 μετ' ορχήσεως	57 υπ' αυτον	67 παρ' αυτο	74 επ' ακρου
74 επ' ακρω			

88 αφ' ου 99 κατ' εντολας.

Signalons encore un détail microscopique : *A* omet l'apostrophe dans εσθ' οτε (58).

<sup>2</sup> Outre les *nomina sacra*, contractés comme d'ordinaire, voici ce que nous trouvons dans le *Codex* 239.

Finale abrégée : -αι (dans les infinitifs), -ας (toujours en fin de ligne), -ον (dans *Κωρον* 27), -ον (neuf fois, dont huit en fin de ligne), -ν (comme dans l'onziale <sup>3</sup>).

incohérence l'*iota* adscrit<sup>1</sup> et le *nu* euphonique<sup>2</sup>. Il donne aux esprits<sup>3</sup> une forme carrée (†, †, †) et aux accents circonflexes celle d'un demi-cercle (^) sur la première voyelle d'une diph-tongue<sup>4</sup>.

Il emploie trois signes de ponctuation :

le point sur la ligne, à l'intérieur comme à la fin des phrases ;

le double point et le paragraphe (:—) pour la fin des chapitres ;

l'esprit rude (†), qui tient lieu de nos guillemets dans les citations littérales.

Le scribe est appliqué et soigneux, mais c'est un homme sans culture, qui comprend à peine ce qu'il écrit ; il gâte sa copie par de nombreuses fautes de prononciation et par des erreurs quelque-fois grossières.

Il n'a pas seulement écrit tout le texte courant. On lui doit encore certaines notes marginales, les unes en majuscules, les autres en minuscules. Les premières contiennent des indications sur le fond, rarement des explications ; les secondes sont cons-tituées par une scolie au début du *Codex* 94 (f° 72<sup>r</sup>) et des suppléments de texte assez longs, qui ne sont pas toujours de la même encre que le texte courant.

Son travail terminé, le scribe a fait une collation de son mo-dèle, en ajoutant en marge ses omissions ; malheureusement, ce travail de correction ne porte que sur le premier quart de sa copie.

---

Il emploie une fois l'abréviation  $\Lambda$  pour *γὰρ* et use de deux abréviations différentes pour *καὶ* :  $\kappa\zeta$  et  $\zeta$ .

En quelques endroits, pour écrire *ov*, il emploie non pas le monogramme cursif bien connu, mais un *omicron* surmonté après coup d'un *upsilon*.

Quant aux chiffres, au nombre de cinq, *A* en écrit deux au moyen des lettres numérales ( $\zeta$  [46],  $\tau\xi\epsilon$  [75]) et trois en toutes lettres (*τέσσαρας* [2], *πρώτῳ* [3], *δύο* [100]).

Au total, une quarantaine d'abréviations seulement. Notre copiste, amoureux du travail soigné, déteste les abréviations qui, trop nombreuses, font danser l'écriture : c'est pourquoi, neuf fois sur dix, il les place en fin de ligne. C'est une tendance personnelle à notre calligraphe, car on ne saurait prétendre qu'il se soit astreint à reproduire son modèle ligne par ligne et colonne par colonne.

<sup>1</sup> Sur l'emploi de l'*iota* adscrit, cf. *infra*, p. 90.

<sup>2</sup> Sur l'emploi du *nu* euphonique, cf. *infra*, p. 91.

<sup>3</sup> Sur l'emploi des esprits, cf. *infra*, p. 92.

<sup>4</sup> Sur l'accentuation en général, cf. *infra*, p. 95, et, sur l'accentuation des enclitiques, cf. *infra*, p. 104.



**A<sup>2</sup>** Le manuscrit a été revu au XI<sup>e</sup> siècle par un homme instruit (*A<sup>2</sup>*), qui emploie une encre brune assez semblable à celle de *A*, variant du clair au foncé d'après le parchemin. Son écriture offre une ressemblance fugitive avec celle de *A*, mais certaines lettres diffèrent notablement : ainsi, tandis que *A* écrit  $\varpi$ , *A<sup>2</sup>* écrit  $\pi$ .

Ce lecteur cultivé a lu le manuscrit du commencement à la fin. Il a fait disparaître de très nombreuses fautes de prononciation ; il a corrigé le texte en plus d'un endroit, souvent par grattage de la leçon primitive ; il a enrichi la ponctuation en ajoutant des virgules après de courts *côla* ; il a également amélioré la séparation des mots et écrit dans les marges des sommaires et des scolies.

Aucune de ces additions de *A<sup>2</sup>* ne constitue un supplément de texte : aussi bien — Martini l'a démontré d'une manière lumineuse — *A<sup>2</sup>* n'avait d'autre texte sous les yeux que celui de *A*. Ses corrections ne sont donc pas des variantes, mais de simples conjectures comme pouvait en faire un Byzantin cultivé ou comme en ferait un éditeur moderne embarrassé par un texte difficile.

**A<sup>3</sup>** Le manuscrit fut revu encore une fois au XIII<sup>e</sup> siècle par un second lecteur savant, *A<sup>3</sup>*, qui n'est autre que Theodoros Skutariotis de Cyzique, alors propriétaire du volume<sup>1</sup>. Il a une écriture caractéristique, riche en abréviations. Il a revu le manuscrit deux fois : une première fois avec de l'encre noire, une seconde fois avec de l'encre jaune clair. Les notes en jaune clair sont postérieures aux autres, car certaines scolies commencées en noir sont achevées en jaune clair.

Ses notes sont surtout explicatives, rarement critiques. Il a souvent modifié le texte, mais, nulle part, il n'insère un supplément de quelque étendue : c'est que *A<sup>3</sup>*, pas plus que *A<sup>2</sup>*, n'avait d'autre modèle sous les yeux que *A* lui-même.

Étant donné le nombre et l'importance des modifications apportées au texte par *A<sup>2</sup>* et *A<sup>3</sup>*, nous devons leur consacrer une étude

<sup>1</sup> Un monocondyle, tracé au f<sup>o</sup> 1<sup>r</sup>, répété en 5<sup>r</sup>, nous apprend que Theodoros a possédé le manuscrit. D'autre part, une partie du *Cod. Paris. gr. 1234*, qui a également appartenu à ce personnage, est écrite de sa main, et Martini a pu voir et démontrer que cette main est exactement la même que celle qu'il a nommée *A<sup>3</sup>*. Voir MARTINI, p. 13-14.

spéciale<sup>1</sup>. Pour l'instant bornons-nous à résumer les conclusions de Martini en ce qui concerne deux autres correcteurs sur lesquels nous n'aurons plus à revenir.

A<sup>4</sup> Un quatrième correcteur, A<sup>4</sup>, du xve siècle, qui emploie une encre très noire, mérite à peine une mention. Il donne aussi des sommaires en marge et repasse souvent des lettres effacées de A et même de A<sup>2</sup>.

A<sup>5</sup> Reste un cinquième et dernier correcteur, A<sup>5</sup>, également du xve siècle, qui emploie une encre pâle, de ton gris-brun. Il fait de petites corrections dans le texte, et même, dans la marge du f<sup>o</sup> 390<sup>r</sup>, il écrit un long passage omis par A. Il utilise donc un manuscrit-contrôle, étranger à la famille A et qui n'est autre que M. Cette constatation ne saurait nous étonner, car ce correcteur A<sup>5</sup> est le cardinal Bessarion, qui, nous allons le voir, avait également le manuscrit M dans sa bibliothèque.

#### LE MANUSCRIT M (*Planche II*).

Le manuscrit M fut écrit, dans la première moitié du xii<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, par trois mains différentes dont la besogne se répartit comme il suit :

M<sup>a</sup> : folios 1-120 et 227-441<sup>r</sup> ;

M<sup>b</sup> : folios 121-160 ;

M<sup>c</sup> : folios 161-226.

Il appartient, au moins jusqu'à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, au Couvent de la Sainte Mère de Dieu à Thessalonique ; puis il devint la propriété du cardinal Bessarion, qui l'offrit à la République de Venise en même temps que A.

C'est un beau parchemin de 26,5 cm × 37 cm, beaucoup moins plaisant à lire que le manuscrit A. Il contient en moyenne 39 lignes à la page, avec une justification de 16 cm × 27,5 cm.

La partie qui contient notre *Codex* 239 est l'œuvre du scribe M<sup>a</sup>. Il emploie une encre verdâtre du plus vilain effet et fatigante pour l'œil. Il écrit soigneusement, mais ce n'est point de belle calligraphie : les lettres dansent quelque peu sous la ligne où elles

<sup>1</sup> Cf. *infra*, p. 23 sqq.

<sup>2</sup> MARTINI, p. 16-19 ; 50-53.



s'accrochent. Le dernier quart du manuscrit est gâté par l'humidité, ce qui a fait disparaître des morceaux de texte dans les coins supérieurs des pages. Cependant lorsque Martini affirme que *M* est très abîmé dans la partie qui contient notre *Codex* 239<sup>1</sup>, cela ne peut s'entendre au point de vue matériel, car tout est parfaitement lisible et en bon état : Martini songeait à la tradition du texte, et à cet égard, sa remarque est tout à fait justifiée.

La minuscule de *M* n'a pas fort bel aspect, parce qu'elle est métissée de formes onciales. Le scribe sépare bien les mots, surmonte assez régulièrement d'un trait horizontal les noms propres, pratique peu l'élision<sup>2</sup>, emploie de nombreuses abréviations<sup>3</sup>, mais non d'une manière systématique ; il omet souvent l'*iota* adscrit<sup>4</sup> ; il écrit le *nu* euphonique d'une manière beaucoup plus cohérente que *A*<sup>5</sup> ; il trace des esprits ronds, généralement microscopiques<sup>6</sup>. Enfin, comme signes de ponctuation, il emploie :  
le point sur la ligne, à l'intérieur et à la fin des phrases ;  
la virgule, à l'intérieur de la phrase, mais assez rarement ;

<sup>1</sup> MARTINI, p. 112 : *Da nun M gerade in der Partie in welcher die Epitome des Proklos steht, recht verderbt ist...*

<sup>2</sup> Pour le *Codex* 239, il a toutes les élisions de *A*, mentionnées plus haut (*supra*, p. 16, n. 1), plus quatre autres : 20 δι' ἀρετῇν 69 δι' ἐνναεταίριδος 75 δ' αὐτοῖς 75 δ' ὑποκειμένη.

<sup>3</sup> Outre les *nomina sacra*, régulièrement contractés, et les nombreuses ligatures, voici les types d'abréviations adoptés par *M* dans le *Codex* 239.

Finale abrégée : -α, -αι (infinitifs), -αις, -αν, -ας, -ειν, -ες, -ην, -ης, -ιν, -ις, -ν (comme *A*), -οις, -ον, -ος, -ους, -ων, -ως.

Il emploie quelquefois le signe *ς* pour *η* en finale (23 ταύτη) comme dans le corps des mots (22 Ἡγήσινον).

Le groupe -εν- est régulièrement abrégé dans les finales des participes en -μενος et dans la particule μέν.

Mots souvent abrégés : γὰρ (comme *A*), καὶ (toujours sous la forme ὕ), παρὰ, περὶ ; les verbes φησί, φασί sont très fréquemment réduits aux deux premières lettres, la seconde en exposant.

Des cinq chiffres, *M* en écrit trois en lettres numérales (Δ [2], ἐν τῷ α [3], τξε [75]) et deux en toutes lettres (ἐπτά [46], δύο [100]).

Mentionnons enfin la curiosité ἀρτῖ (62 : ἄρτι *A*), fantaisie graphique que je ne comprends pas, puisqu'il faudrait l'interpréter ἀρτια ou ἀρτιν.

En somme, *M* présente vingt fois plus d'abréviations que *A* : en multipliant ainsi le nombre et les types d'abréviations, *M* est fidèle aux tendances de son époque.

<sup>4</sup> Sur l'emploi de l'*iota* adscrit, cf. *infra*, p. 90.

<sup>5</sup> Sur l'emploi du *nu* euphonique, cf. *infra*, p. 91.

<sup>6</sup> Sur l'emploi des esprits, des accents et des enclitiques, cf. *infra*, p. 92, 95, 104.

les deux points, avec ou sans le paragraphe (↪) pour marquer la fin des chapitres ou des grandes divisions.

Le scribe travaille avec soin et discernement. Si on se laisse aller à une première impression, on dira sans doute qu'il avait une certaine culture et qu'il comprenait fort bien son texte. Il nous faudra contrôler cette impression par quelques faits précis.

Le texte du *Codex* 239 et les notes marginales sont l'œuvre du scribe lui-même ( $M = M^a$ ), qui ne consigne aucune variante.

*Autres mains.* Outre les trois scribes, Martini a reconnu cinq correcteurs différents, dont voici le détail :

$M^2$  (xii<sup>e</sup> siècle), qui a modifié le texte et comblé des lacunes dans le premier tiers du manuscrit : il avait pour tâche de revoir tout le manuscrit sur son modèle immédiat : comme il n'a effectué qu'un tiers de son travail, le texte du *Codex* 239 se trouve frustré d'un témoin de premier ordre ;

$M^3$  (xiii<sup>e</sup> siècle), qui aux chapitres 246-248 de la *Bibliothèque*, a écrit une foule de notes dans les interlignes et dans les marges ;

$M^4$  (xiv<sup>e</sup> siècle), auteur des scolies aux folios 70<sup>r</sup>, 406<sup>r</sup> et 427<sup>v</sup> ;

$M^5$  (xiv<sup>e</sup> siècle), auteur d'une longue observation au f<sup>o</sup> 143<sup>v</sup> ;

$M^6$  (xv<sup>e</sup> siècle), qui, en deux ou trois endroits, a fait des corrections.

En ce qui regarde spécialement notre *Codex* 239, on ne trouve dans  $M$  que deux retouches insignifiantes.

§ 60 *βάρβιτον*. —  $M$  a écrit *βαρβάριτον* qui, par grattage, est devenu *βάρβιτον*. A ne voir que la photographie, on pourrait croire que la correction de cette faute absurde est l'œuvre du copiste lui-même,  $M^1$ . L'original révèle autre chose : l'accent aigu du mot corrigé est d'une encre violette qui ne ressemble nullement à l'encre verdâtre de  $M$ . Il s'agit donc d'un correcteur différent du *librarius*.

§ 77 *χρυσούν*. —  $M$  a écrit *χρυσόν* : un correcteur a superposé un *upsilon* avec un circonflexe pour en faire *χρυσούν*. L'auteur de la correction se sert pareillement d'une encre violette très caractéristique qui ne laisse aucun doute : c'est le même qui a corrigé *βαρβάριτον* au § 60.

Je ne sais si Martini a vu ces deux corrections infimes, dont il ne parle pas dans son ouvrage. Elles ne correspondent pas au correcteur  $M^2$ , dont le travail de révision n'a pas atteint le *Codex* 239 : elles ne correspondent pas non plus aux correcteurs



$M^3$ ,  $M^4$  et  $M^5$ , pour lesquels Martini renvoie à des passages précis que j'ai examinés sur l'original. Nous devrions donc avoir affaire au correcteur  $M^6$ , dont Martini a parlé en termes trop vagues pour que j'aie pu entreprendre une vérification. Sous toute réserve donc, on pourra dater ces deux corrections du  $xv^e$  siècle : la seule chose importante, c'est qu'elles ne sont l'œuvre ni du copiste ni du réviseur.

## CHAPITRE II

### LES RETOUCHES DU MANUSCRIT A

Il est à peine besoin de faire remarquer l'importance que présentent les retouches d'un manuscrit. C'est en les étudiant avec soin qu'on arrive à retrouver les leçons originales qui, fussent-elles maladroites ou erronées, ont plus de prix que les meilleures émen-dations, car elles permettent souvent de restituer une leçon authentique banalisée par le correcteur. Une étude de ce genre est particulièrement urgente pour un manuscrit comme A, dont Martini a démontré que ses correcteurs  $A^2$  et  $A^3$  n'avaient d'autres ressources critiques que leur imagination ou leur savoir. Dans ces conditions,  $A^2$  et  $A^3$  ont dû plus d'une fois gâter le texte qu'ils croyaient améliorer. Il faut donc retrouver tout ce qu'a écrit, bon ou mauvais, le premier copiste et faire sa part à chacun des correcteurs qui ont opéré dans la suite.

Cette tâche n'est point toujours facile, car les retouches dans A sont innombrables.

Certaines d'entre elles se justifiaient par l'état matériel du manuscrit. L'encre primitive ayant fortement pâli en plusieurs endroits, il fallait, par-ci par-là, rafraîchir des esprits, des accents, des lettres ou des mots à demi effacés. Tel est le sort du texte de A et de quelques notes postérieures à ce copiste. Il va de soi que des retouches de ce genre n'intéressent pas un éditeur : hormis les cas où la partie repassée ne correspond pas exactement à ce qu'elle recouvre, ce serait perdre son temps que de les noter. Le cas se présente notamment pour les paragraphes 90-92. depuis -*νυσιακοῦ* (90) jusqu'à *ἐξ ἐκά-* (92) : un correcteur à encre noire a repassé un grand nombre de lettres évanescences et comme il n'a pas eu l'adresse de suivre le *ductus* de son prédécesseur, l'écriture paraît



notablement plus récente. Le correcteur n'a fait que rafraîchir des lettres déjà tracées, à une exception près : seule, cette exception doit être notée par l'éditeur.

Il doit également se dispenser de cataloguer les retouches destinées à rajeunir des lettres ou signes de forme archaïque. Ainsi, les *iota* de *A* sont généralement assez courts et terminés à leur partie inférieure par un petit crochet, ce qui les fait ressembler aux *sigma* lunaires de certaines écritures. Soit pour éviter des confusions, soit par manie, plusieurs correcteurs de *A* se sont amusés à allonger ces *iota* du haut et du bas — comme ferait un instituteur redressant à l'encre rouge les jambages maladroits dans une copie d'écolier.

Très fréquemment, un lecteur a repassé des lettres mal écrites de premier jet par *A* ou des lettres mal venues déjà refaites par *A* lui-même. Des retouches de ce genre ne doivent pas davantage encombrer un appareil critique.

Enfin, un bon nombre de corrections postérieures au premier copiste ont été repassées dans la suite par un correcteur à encre foncée. Nous n'avons même pas à rechercher qui a pu se livrer à cet inutile travail, puisqu'il n'apporte rien de nouveau.

Les seuls correcteurs dignes d'une mention sont d'abord le copiste lui-même (*A*<sup>1</sup>), puis *A*<sup>2</sup> et *A*<sup>3</sup>. De *A*<sup>4</sup>, il n'y a rien à dire, puisqu'il se borne à repasser des lettres effacées. De *A*<sup>5</sup>, il y a moins encore à dire, puisqu'il n'intervient jamais : car si Bessarion (= *A*<sup>5</sup>) avait seulement parcouru le texte du *Codex* 239, il n'aurait pas manqué, lui qui possédait le manuscrit *M*, de redresser le texte des paragraphes 4-5, qu'une omission, aggravée par une tentative de correction, avait complètement gâté dans *A*.

Il s'agit donc de déterminer avec toute la précision possible l'apport respectif de *A*<sup>1</sup>, *A*<sup>2</sup> et *A*<sup>3</sup>. Pour ces deux derniers, nous commencerons par voir ce que Martini nous apprend à leur sujet.

#### *A*<sup>2</sup> ET *A*<sup>3</sup> D'APRÈS MARTINI.

Selon Martini, *A*<sup>2</sup> appartient au XI<sup>e</sup> siècle, encore que certaines caractéristiques de son écriture nous autoriseraient à le faire descendre jusqu'à la fin de ce siècle et peut-être même jus-

qu'aux premières années du suivant. Il emploie une encre qui paraît tantôt brun foncé, tantôt brun clair ; son écriture, vaguement comparable à celle de A, s'en écarte cependant par la forme constante de certaines lettres. J'ajoute que ce copiste a la main plus lourde que A et que sa plume est moins fine. On peut donc le reconnaître assez aisément : il suffit de parcourir les notes marginales du *Codex* 239 pour se familiariser avec sa manière la plus habituelle.

Dans A<sup>3</sup>, Martini voit une écriture du XIII<sup>e</sup> siècle, riche en abréviations et totalement différente de A<sup>2</sup>. Ce correcteur a revu le manuscrit une première fois à l'encre noire et une seconde fois à l'encre jaune, comme le prouvent des notes commencées en noir et achevées en jaune. Martini cite le f<sup>o</sup> 157<sup>r</sup> (a) et 198<sup>v</sup> (b), où se trouvent, effectivement, de ces notes bigarrées : ces deux scolies sont, à n'en pas douter, écrites par une seule et même main, que j'appellerai, moi aussi, A<sup>3</sup>.

On retrouve la même main dans la note écrite au début du *Codex* 239, f<sup>o</sup> 300<sup>v</sup>b : ἐν τῷ πίνακι τῆς βίβλου τῆσδε σλη' ἐπιγράφεται (c) et dans celle de la marge du § 77 au f<sup>o</sup> 303<sup>v</sup> a : γράφεται χρυσοῦν (d).

Jusqu'ici, je ne vois rien à reprendre aux identifications de Martini. Mais lorsque (p. 53) il impute à A<sup>2</sup> la correction νοσοῦντων (e) en marge du f<sup>o</sup> 332<sup>r</sup>, je ne puis m'empêcher de trouver étrange pareille affirmation, car l'écriture de (e) est identique à celle de (b), que Martini lui-même attribue à A<sup>3</sup>, et son encre est identique à celle de (d), que j'attribue au même correcteur A<sup>3</sup>. Pareillement, lorsque Martini (p. 54) considère A<sup>2</sup> comme l'auteur d'une note marginale (f) du f<sup>o</sup> 327<sup>v</sup>, on peut s'en étonner : car cette écriture (f) est identique à celle des notes (c) et (d), écrites par A<sup>3</sup>.

Il faut écarter ici l'hypothèse d'une faute d'impression fortuite. En effet, les deux exemples (e) et (f) sont donnés par Martini dans le paragraphe consacré à l'étude du correcteur A<sup>2</sup> et dans ce même paragraphe (p. 54), Martini cite comme étant de A<sup>2</sup> au f<sup>o</sup> 104<sup>r</sup> les mots καὶ πάλιν εἰς τὸν αὐτὸν Βασίλειον (g), dont l'écriture est pareille à celle des manchettes de A<sup>2</sup> au *Codex* 239 et dont l'encre, d'une belle couleur de rouille, ne saurait se confondre avec les deux encres employées par A<sup>3</sup>.

Mais voici mieux encore.



Après avoir défini le contenu de *A*, Martini écrit, p. 10 :

La fin de la *Bibliothèque* (p. 527 b 34 — 545,22) nous manque donc. Qu'ici aussi, nous ayons affaire à une mutilation ultérieure, c'est ce que prouve l'état de la dernière page (f° 537<sup>v</sup>), qui, remplie jusqu'à la fin, se termine par le début d'une nouvelle phrase.

A la marge inférieure de la page, le correcteur *A*<sup>2</sup> a écrit la remarque suivante : *λείπει φύλλα ις* (par conséquent deux cahiers). Comment en arriva-t-il à ce chiffre ? Qu'il l'ait trouvé par le calcul, voilà qui est peu vraisemblable. La chose se présente comme si, à son époque, il existait encore quelque reste de la partie perdue du manuscrit grâce à quoi on pouvait connaître le chiffre exact des feuillets manquants.

Pénétré de cette observation, le lecteur attentif s'étonnera sans doute que, parlant du manuscrit *B*, Martini écrive, p. 57 :

Après cela, aucun doute n'est possible : le manuscrit *B* a été copié sur *A* et, plus précisément, à une époque où ce dernier avait déjà reçu les corrections de *A*<sup>2</sup>. Heureusement, à cette époque, le *Marcianus* avait encore ses deux derniers cahiers, car *B* va jusqu'en 540 b 7. Donc, pour la partie 527 b 34 - 540 b 7, il tient lieu du manuscrit *A*.

Ainsi, d'une part, le correcteur *A*<sup>2</sup> atteste que deux cahiers manquent à la fin de *A*, et nous savons que cette mutilation est postérieure à la copie de *A* par *B*. D'autre part, on nous dit — et la chose est démontrée — que *B* fut copié sur *A* déjà revu par *A*<sup>2</sup>, à une époque où *A* contenait encore ses deux derniers cahiers, puisque *B* en reproduit le texte.

Il résulte de là que Martini a commis une erreur en attribuant au correcteur *A*<sup>2</sup> la note du f° 537<sup>v</sup> relative à la perte des feuillets : il faut lire, de toute évidence, *A*<sup>3</sup>. Cette affirmation n'aurait même pas besoin d'un contrôle sur le manuscrit : j'ajoute cependant qu'en écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux une photographie qui ne laisse aucun doute : c'est bien *A*<sup>3</sup>, et non *A*<sup>2</sup>, qui a écrit la note en question. Les deux cahiers, qui attenaient encore à la fin du volume au moment où l'utilisèrent *A*<sup>2</sup> et *B*, avaient disparu au moment où *A*<sup>3</sup> l'utilisa à son tour.

Ces contradictions de Martini doivent remonter à une confusion dans les notes prises par l'auteur à des dates différentes <sup>1</sup> :

<sup>1</sup> Par acquit de conscience, je me suis reporté à l'exemplaire du *Conon* de Hoefler (acquis récemment par la Bibliothèque de l'Université de Liège), sur lequel Martini lui-même a consigné les variantes de *A* et de *M*, au cours d'un

c'est — faut-il le dire — une faute vénielle quand on songe au labeur que Martini s'est imposé pour lire et collationner tous les manuscrits de la *Bibliothèque*. Il en résulte néanmoins ce grave inconvénient que, pour identifier avec certitude les correcteurs  $A^2$  et  $A^3$  dans notre *Codex* 239, nous devons renoncer à utiliser les observations, par ailleurs si pénétrantes et si justes, du grand spécialiste de Photius.

#### LE TÉMOIGNAGE DU MANUSCRIT B.

Dès lors, pour distinguer entre  $A^2$  et  $A^3$  dans les cas paléographiquement insolubles, il suffirait de se reporter à B : si la correction figure déjà dans B, elle appartient à  $A^1$  ou  $A^2$  ; si elle n'est pas encore dans B, elle appartient à  $A^3$  ou à un correcteur plus récent.

J'ai donc collationné sur une photographie les pages 35 à 42 de B, qui contiennent le texte de notre *Codex* 239. J'ai relevé tous les cas où, pour un mot ou une partie de mot, B diffère de la première graphie de A, que cette graphie soit apparente ou masquée par un grattage ou une surcharge, pour autant, bien entendu, que le texte de B soit parfaitement lisible<sup>1</sup>. Il va de soi que,

---

séjour qu'il fit à Venise en octobre 1901. A cette époque, Martini venait de commencer les recherches qui devaient illustrer son nom. Visiblement, il n'avait pas encore reconnu les différentes mains des correcteurs de A. Confrontant le texte de Hoefer avec celui du manuscrit, il s'est contenté de noter tout ce qui est de première main pour l'opposer à tout ce qui est de mains ultérieures. Il désigne la première par 1 ou m. 1, et toutes les autres indifféremment par 2 ou m. 2. Le texte de Hoefer annoté par Martini fut utilisé par Jacoby dans son édition de Conon (FgrH, 26, p. 190 sqq.). Ce que nous venons de voir explique pourquoi dans son apparat critique au § 9, Jacoby, reproduisant une scolie qui figure en marge du f° 126r, l'attribue à m. 2 (=  $A^2$ ) d'après les notes de Martini. Or, cette scolie est écrite par un seul copiste avec deux encres différentes, dont la seconde, très pâle, contraste avec la première, beaucoup plus foncée. C'est précisément une des caractéristiques les plus frappantes de celui que Martini a appelé  $A^3$ .

<sup>1</sup> Les coins des pages étant gâtés par l'humidité, certains mots à demi-effacés sont d'une lecture assez difficile au moins sur la photographie. Cependant, grâce à l'obligeance et au savoir de mon éminent ami A. Delatte, qui a scruté l'original en ces passages, il ne subsiste plus de doutes que pour les deux mots *προσώδια τινες* du § 41. Il semble que B a écrit *προσώδια* (comme A) — mais on pourrait lire aussi *προσωδιά* ; quant à *τινες*, aucun accent n'est visible — mais il n'est pas exclu que B ait écrit d'abord *τινές* comme A. Pour éviter toute erreur, j'ai négligé ces deux mots dans mes statistiques.



le manuscrit étant l'œuvre de deux copistes contemporains, nos conclusions ne vaudront que pour *B<sup>a</sup>*, auteur des 365 premières pages ; en outre, elles s'appliquent uniquement au *Codex 239*.

Cette comparaison, poussée jusqu'à la minutie, révèle une chose assurément étonnante : *B* reproduit dans son texte *toutes* les corrections, bonnes ou mauvaises, qui surchargent la première graphie de *A*, exactement comme si *B* avait été recopié sur *A* déjà revu par *A<sup>3</sup>*. C'est apparemment cette constatation qui a poussé Schenkl<sup>1</sup> à croire que le manuscrit *A* aurait été corrigé par un lecteur utilisant un manuscrit analogue à *B*. Thèse absurde, parce que *A<sup>1</sup>* et *A<sup>2</sup>* sont antérieurs à *B* et parce que *A<sup>3</sup>* a complètement négligé un nombre considérable d'excellentes corrections faites par *B*.

Il reste cependant que les choses n'ont pas la simplicité que paraît leur prêter Martini. Car il faut encore expliquer comment *B* et *A<sup>3</sup>*, qui ne se sont pas connus, peuvent avoir en commun un assez grand nombre de graphies bonnes ou mauvaises, et préciser dans quelle mesure *B* peut, malgré cette situation défavorable, servir à distinguer *A<sup>2</sup>* et *A<sup>3</sup>*.

Il convient donc de chercher à connaître un peu mieux le copiste *B*, sa personnalité et son degré de culture. Nous avons un moyen de l'atteindre avec certitude, en notant les cas où *B* corrige des mots ou parties de mots qui, dans *A*, n'ont subi aucune retouche et en comparant ces graphies<sup>2</sup> avec celles de la tradition *M*, que *B* n'a certainement pas connue.

*B corrige A non retouché.* J'ai relevé 140 cas de l'espèce, pour lesquels nous trouvons dans

<sup>1</sup> Cf. *Commentaire*, p. 19.

<sup>2</sup> Je qualifierai de *bonnes* les leçons admises dans mon texte ; comme, en cas d'équivalence, je choisirai *A* de préférence à *M*, mon système avantagera *A* contre *BM*. C'est ainsi que je rangerai dans la catégorie des erreurs les graphies suivantes de *B* : *δηλονότι* (61), *ἐννεατηρίδος* (69, 72), *ομικροτέρας* (74), *παρ'* (87), *δηλονότι* (97), bien que ces graphies n'aient, à proprement parler, rien d'incorrect et témoignent plutôt de la culture de leur auteur.

Une seconde remarque, à l'adresse de ceux qui, refaisant mes statistiques, aboutiraient à d'autres chiffres. *B* fournit la bonne graphie *ῆδε* (91), *A* écrit *ῆδεν*, sans *iota* et avec un *nu* superflu, *M* écrit *ῆδεν*, avec un *nu* superflu. En pareil cas, on doit dire que *A* porte deux graphies erronées, *M* une graphie erronée et une exacte, *B* deux graphies exactes : agir autrement serait fausser tous les calculs.

*A* : 58 graphies correctes (dont 14 communes avec *M*)

*M* : 72 graphies correctes

*B* : 78 graphies correctes (dont 58 communes avec *M*).

La première impression qui se dégage de ces chiffres, c'est que *B*, sans connaître *M*, a introduit spontanément dans sa copie 58 bonnes leçons qui le rapprochent de ce manuscrit dont la valeur orthographique dépasse de beaucoup celle de *A*, modèle direct de *B*.

Assurément, c'est une assez mince affaire que *B* se rencontre avec *M* pour avoir 29 fois supprimé un *nu* éphelecytique, ajouté 5 esprits manquants, corrigé 4 esprits faux, ajouté 3 *iota* et 1 apostrophe, corrigé 3 fautes d'enclitiques : il est déjà plus intéressant de constater que *B* connaît l'accentuation des mots *μέντοι*, *παλαιοί*, *σίλλος* et *χαλκῇ* ; il est plus intéressant encore de voir *B* écrire sans faute d'orthographe ou de prononciation les mots : *Μηθυμναῖος*, *ἰόβακχος*, *Τερψιχόρας*, *ἐμπορίας* et *Πύρρον*, qu'il a le mérite de tracer au vol de la plume, alors que son modèle était erroné. Mais on retiendra surtout que, trouvant *τεταγμένος* dans son modèle, il écrit *τεταγμένως*, conjecture confirmée par *M* : ceci révèle un copiste qui ne transcrit pas machinalement mais, au contraire, un homme instruit qui prend connaissance du texte avant de le copier.

*B* n'a pas seulement doté la famille *A* de bonnes graphies communes avec la famille *M* : il l'a encore enrichie de 40 erreurs que nous retrouvons dans *M*. Ces 40 fautes communes présentent plus d'intérêt que les 58 leçons identiquement exactes de *B* et *M*.

Il s'en faut, d'ailleurs, que ces 40 fautes communes soient également importantes. En 2 passages, *B* et *M* suppriment un *nu* éphelecytique qui paraît indispensable ; en 30 passages, ils omettent l'un et l'autre l'*iota* adscrit, comme si cette omission témoignait d'une culture plus étendue.

Restent donc 8 erreurs communes à *B* et *M*. Ils écrivent *μη* δὲ là où *A* portait *μηδε*. *B* a pu croire que *A* avait omis un accent grave et estimer que la phrase s'accommodait bien de *μη* δὲ ; à vrai dire, il vaut mieux accentuer *μηδὲ* : mais on doit admettre que deux copistes *B* et *M* ont pu, séparément, écrire *μη* δὲ et s'il y a là une faute, elle n'est pas de celles que commettent les ignorants.

En 3 passages, *B* et *M* s'accordent pour l'accentuation des enclitiques :



27 Καλλῖνον τε A : Καλλῖνον τε BM

39 ἔστιν ἀκούειν A : ἔστιν ἀκούειν BM

64 γὰρ φησιν A : γάρ φησι BM

En ce qui regarde la variation de 39, il est bon de se rappeler que les grammairiens anciens ne connaissaient pas l'usage moderne d'accentuer ἔστι dans le sens de *il est possible* ; ils enseignaient à écrire ἔστι en tête de phrase ou après οὐ, καὶ, εἰ, ἀλλά, ὥς et τοῦτο. Par conséquent, la graphie de BM est conforme à l'usage savant des anciens et c'est sans doute le hasard qui a voulu que celle de A soit conforme à un usage moderne. Le même raisonnement vaut pour la divergence de 27 : B et M appliquent une règle ancienne sur laquelle nous aurons à revenir plus loin <sup>1</sup>. Quant à la graphie γάρ φησι de BM, elle n'est pas conforme à la règle que nos manuscrits suivent ailleurs <sup>2</sup> et, à moins de supposer qu'ils appliquent une autre règle, ou que nous avons affaire à un cas particulier de la règle générale, nous devons, quelque étrange que cela puisse paraître, mettre cette rencontre sur le compte du hasard.

Les 4 derniers cas de fautes communes de BM sont plus clairs.

Les deux manuscrits écrivent δηλονότι, ὁσχοφορικά et ὁσχην, graphies qui ne prouvent nullement l'ignorance de leurs auteurs, puisqu'elles étaient généralement admises par les grammairiens de métier. Reste la dernière faute commune, qui achève de nous faire connaître B. En 27, A écrit : ἀλλὰ καὶ τὸν τοῦ Τηλέφου Φιλήταν. L'article souligné n'est pas classique ; en le supprimant, B a fait une véritable correction et a introduit dans la famille A une variante caractéristique de la famille M.

Donc B est un scribe instruit qui raisonne sur son texte avant de le transcrire. Dès lors, nous ne saurions nous étonner que, de son propre fonds, il ait doté la famille A de 20 bonnes graphies <sup>3</sup>, étrangères à A et à M. Laissant de côté des choses insignifiantes (*nu* éphelecytique, *iota* adscrit, enclitiques) pour lesquelles, en 9 passages, il corrige judicieusement son modèle, nous constatons que B a une meilleure connaissance de l'accent premier (Φιλήταν, Κρής, παιᾶνος, σφαῖρα), qu'il écrit, sans faute d'iotacisme : χρη-

<sup>1</sup> *Infra*, p. 107.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 106.

<sup>3</sup> A vrai dire, pour M, le chiffre exact devrait être 13, parce qu'il a des variantes ou omissions (aux §§ 2, 3, 10 et 15), qui rendent impossible la présence, dans le texte, des mots corrigés par B.

στομαθείας, Πείσανδρος, Φρῶνις, βάρβιτον, et, enfin, qu'il révèle une meilleure connaissance de la langue ; car, trouvant en 77 la bévue *καθειμένας* (commune à A et à M), il fait une conjecture heureuse *καθειμένος*, déjà proposée avant lui par Aréthas<sup>1</sup> et que nous adopterons dans le texte imprimé. De même, trouvant, en 84, l'incompréhensible *ἐξιοῦν*, il l'a judicieusement corrigé en *ἀξιοῦν*.

Nous pouvons donc affirmer que B est un copiste au moins aussi savant et certainement plus attentif que tous ceux qui ont opéré sur le manuscrit A, puisque ces correcteurs, malgré leurs efforts conjugués, ont encore laissé dans A 72 fautes de toute espèce qui devaient être corrigées par B seul.

B et les retouches de A. En commençant l'étude du manuscrit B, nous avons noté qu'il contient dans son texte toutes les corrections dont A, son modèle, a été l'objet à des époques différentes. Qu'il ait reproduit des corrections antérieures à sa propre copie, cela n'a rien d'étonnant. Après ce que nous venons de voir, nous devons nous attendre à trouver dans B des graphies, exactes ou erronées, transcrites sur A *postérieurement* à la copie de ce manuscrit par B : aussi bien, B, qui n'a pas connu M, a en commun avec ce manuscrit 98 graphies étrangères à A, dont 40 sont erronées.

Mais comment retrouver avec certitude les corrections de A postérieures à la copie de ce manuscrit par B ? Il nous faudra consacrer tout un paragraphe à cette étude extrêmement délicate. Pour la recherche qui nous intéresse en ce moment, nous devons supposer connus les résultats de cette étude ultérieure et voir si les corrections ou retouches que nous attribuerons à A<sup>3</sup> peuvent avoir été faites antérieurement et d'une manière indépendante par B.

Sur 124 cas de retouches dans A, nous trouvons dans B, aux mots correspondants :

107 graphies correctes

17 graphies incorrectes.

Des 107 graphies correctes de B, 15 sont communes avec A<sup>3</sup> M et 6 avec A<sup>3</sup>. Les 15 premières excluent *a priori* tout caractère

<sup>1</sup> *Infra*, p. 288.



de dépendance entre *B* et *A*<sup>3</sup>, puisqu'il y a un troisième témoin indépendant, *M* : du reste, elles concernent des faits minimes (3 esprits ajoutés, 3 accents ajoutés, 1 apostrophe ajoutée, 5 esprits corrigés, 1 accent corrigé, 2 fautes de prononciation corrigées). Les 6 graphies correctes communes avec *A*<sup>3</sup> méritent un peu plus d'attention. On admettra aisément que *B* et *A*<sup>3</sup> aient pu, sans se connaître, écrire correctement *Κολοφώνιον* et *κροκωτῶ*, défigurés par des fautes de prononciation dans *A* ; que, trouvant *χρυσόν*, là où le sens exige impérieusement l'adjectif *χρυσοῦν*, ils aient écrit ce dernier sans hésitation ; que, trouvant l'accentuation *σκολιόν* au § 59 dans *A*, ils aient écrit, indépendamment l'un de l'autre, *σκόλιον*, car c'était l'accentuation adoptée par *A* lui-même aux §§ 35, 58 et 60. Restent des cas plus instructifs encore. Au § 50, *A* écrivait : *ἐκατέρως χρῆται*. L'adverbe créait une difficulté sérieuse, insurmontable même, et la première idée qui vient à l'esprit d'un lecteur attentif, c'est de lire *ἐκάτερος*. La concordance entre *A*<sup>3</sup> et *B* ne suppose pas une dépendance de l'un par rapport à l'autre : j'ajoute que *B*, à ce moment, devait avoir l'esprit en éveil, car il venait, au § 49, de corriger *τεταγμένος* en *τεταγμένως*, preuve qu'il avait remarqué la confusion, si fréquente dans *A*, entre l'*omicron* et l'*oméga*. Enfin, *A*<sup>3</sup> et *B* corrigent *προπιπτούσας* de *A* en *προσπιπτούσας* (33). Cette correction est très facile en 33 pour quelqu'un qui a lu attentivement 37 : de là vient que *A*<sup>3</sup> ne l'a vue qu'à sa seconde révision (comme en témoigne l'encre jaune employée). Si *B* écrit *προσπιπτούσας* en 33 sans la moindre hésitation, c'est qu'il avait lu le texte au moins jusqu'en 37 avant d'écrire 33. Ce mince détail montre combien *B* l'emporte sur *A*<sup>3</sup>.

Passons maintenant aux 17 graphies incorrectes de *B*. De ce total, il en a 3 en commun avec *A*<sup>3</sup>*M* et 3 en commun avec *A*<sup>3</sup>. Les trois premières consistent dans les graphies suivantes : *Ἀρίων* (43), *Πελασγῶν τινὲς* (80) et *αἰτουμένοις τί* (93). Ces trois graphies, que, pour des raisons différentes, nous considérons aujourd'hui comme erronées, ne l'étaient pas aux yeux des savants contemporains <sup>1</sup> de *B*, et la concordance *A*<sup>3</sup> *BM* ne présente rien d'étrange ou d'inattendu. Restent les trois erreurs communes *A*<sup>3</sup>*B*. Deux d'entre elles ne sont pas des erreurs à proprement parler. En 4, *A* avait écrit *μέν ἐστιν*, *A*<sup>2</sup> avait gratté *ἐστιν*,

<sup>1</sup> *Infra*, p. 126-127 ; 106.

en omettant de modifier l'accent de la particule ; en 13, A avait écrit ἐπειδὴ, que A<sup>2</sup>, en ajoutant un accent grave sur l'*iota* et en écrivant un *epsilon* au-dessus de l'*éta*, avait transformé en ἐπεὶ δε. Dans ces deux cas, A<sup>3</sup> et B ont, tout naturellement, complété une correction laissée incomplète par leur prédécesseur : leur erreur a consisté à donner une forme tout à fait correcte à une conjecture erronée de A<sup>2</sup>. Cela non plus ne suppose pas un rapport de dépendance entre les deux correcteurs. Enfin, en 18, trouvant dans A : εἴ που τι, A<sup>3</sup> et B ont écrit : εἴ που τί. En agissant de la sorte, ils appliquent, sans se concerter, une règle différente de celle que nous appliquons nous-mêmes, mais qu'ils pouvaient, eux, considérer comme exacte<sup>1</sup>.

De l'exposé qui précède, on retiendra surtout un fait, le seul, à vrai dire, pour lequel nous avons dû entreprendre cette recherche fastidieuse, c'est que la présence, dans B, de corrections qui, dans A, sont l'œuvre de A<sup>3</sup>, ne prouve nullement que B ait été copié sur A revu par A<sup>3</sup>. Ces concordances, au nombre de 27, s'expliquent toutes très facilement sans que l'un de ces deux correcteurs soit tributaire de l'autre.

*La valeur du manuscrit B.* Si maintenant, nous additionnons tous les cas où B a corrigé son modèle, qu'il s'agisse d'endroits intacts ou d'endroits retouchés, nous voyons que, sur un total de 264 cas, nous trouvons dans

A + A<sup>1</sup> + A<sup>2</sup> + A<sup>3</sup> 178 graphies correctes

M 171 graphies correctes

B 185 graphies correctes.

Ainsi, B, à lui seul, malgré ses fautes individuelles, malgré l'infériorité où nous le mettons en comptant pour erronées des graphies exactes, qui font concurrence aux graphies, également exactes, de A, et malgré l'injustice que nous commettons en lui imputant des conjectures erronées de A<sup>2</sup>, dont il n'avait aucune raison de se défier, malgré tout cela, B est encore supérieur à A enrichi de ses corrections successives et supérieur à M qui l'emporte sur A par son excellence orthographique. C'est un scribe d'élite, plus instruit et plus attentif que tous ceux qui ont transcrit ou corrigé le *Codex* 239.

<sup>1</sup> *Infra*, p. 105.



Une dernière statistique achèvera de le faire connaître. Tandis que la contribution personnelle de  $A^2$  se monte à 62 retouches heureuses et celle de  $A^3$  à 21,  $B$ , aidé uniquement par son savoir et sa culture, a introduit dans la famille  $A$  100 graphies correctes : il a donc fait plus à lui seul que ces deux correcteurs réunis pour améliorer le texte de  $A$ .

Malgré cette incontestable supériorité de sa copie,  $B$  n'a cependant qu'une valeur critique minime pour les parties qu'il a en commun avec  $A$ . Néanmoins, vu la science réelle de son auteur, nous ne pouvons le négliger tout à fait : ce serait lui faire injure que d'accoler un vague *edd.* à la mention, dans l'apparat critique, d'une graphie admise dans le texte et qui serait déjà celle de ce copiste.

Enfin, comme nous allons le voir, le témoignage de  $B$  reste indispensable, dans certains cas typiques, pour distinguer les corrections de  $A^2$  et de  $A^3$ .

#### LES RETOUCHES DU MANUSCRIT $A$ .

Pour identifier les différents correcteurs de  $A$ , nous avons plusieurs indices, que, selon les cas, nous devons utiliser séparément ou simultanément.

1) L'encre employée par le correcteur. —  $A^1$  et  $A^2$  se servent d'une encre assez semblable, de ton brun, tandis que  $A^3$  utilise, à sa première révision, une encre de ton gris-noir, et, à sa seconde révision, une encre jaune clair.

2) L'écriture. — Quand une seule lettre ajoutée présente une forme caractéristique ou quand les lettres ajoutées sont assez nombreuses, on reconnaît facilement le tracé propre à un copiste donné.

3) La technique. — Chaque correcteur a sa manière de modifier une lettre ou un groupe de lettres : cette manière ayant été reconnue dans des exemples qui ne sauraient laisser de doute, elle peut servir à identifier un correcteur dans des cas moins certains.

A ces trois indices, purement paléographiques, s'en ajoutent deux autres, d'ordre critique.

4) Le témoignage du manuscrit  $B$ . — Bien que toutes les retouches de  $A$  se retrouvent dans sa copie  $B$ , il faut distinguer entre corrections indépendantes et corrections dépendantes. Si

nous trouvons une concordance  $A^cB$  pour une correction qui n'a aucune chance de s'être présentée spontanément à l'esprit de deux correcteurs différents, le symbole  $A^c$  représente  $A^1$  ou  $A^2$ , l'un des deux devant être éliminé par les autres moyens de contrôle.

5) Le témoignage de  $M$ , chef de l'autre famille de manuscrits. — Soit une leçon  $A^cB$  s'opposant à une leçon  $AM$ . Si la correction est obvie,  $A^c$  peut représenter  $A^2$  et  $A^3$ , l'un des deux devant être éliminé par les autres moyens de contrôle. Si, au contraire, la correction est trop particulière pour avoir été trouvée par deux correcteurs indépendants,  $A^c$  représente à coup sûr  $A^2$ .

Tenant compte de ces faits, j'ai dressé une liste complète<sup>1</sup> des retouches de  $A$ .

Un grand nombre d'entre elles offrent peu d'intérêt : addition ou correction d'accents, esprits, apostrophes, *iota* adscrits, etc., omis ou écrits erronément par la première main de  $A$ . Sauf exception, je me contenterai de les citer à leur place, sans entrer dans le détail, par trop fastidieux, des raisons pour lesquelles je les attribue à un correcteur plutôt qu'à un autre.

## 1

$\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\mu\alpha\theta\acute{\iota}\alpha\varsigma$  A :  $\chi\rho\eta\sigma\tau\omicron-$   $A^1$

Habile retouche à l'encre brune, qui change le tracé de la lettre fautive. Dans des cas analogues,  $A^2$  transforme l'*iota* en un *êta* oncial : voir 78 et 89.

## 2

$\delta\iota\eta\rho\eta\rho\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\nu$  A :  $-\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu$   $A^2$

Les deux lettres finales sont partiellement grattées et les restes utilisés pour récrire  $-ON$  avec un *nu* oncial. Si l'encre brune employée laisse théoriquement le choix entre  $A^1$  et  $A^2$ , certaines caractéristiques imposent  $A^2$ . En effet, 1. le grattage n'est guère soigné, la maladresse du correcteur l'ayant contraint à refaire la dernière lettre qui ne demandait aucune correction : or,  $A^1$  exécute ses grattages avec une habileté consommée [cf. 6] ; 2. pour transformer un *oméga* (qui a toujours la forme  $\infty$ ) en un *omicron*,  $A^1$  ne gratte pas, mais empâte un des deux éléments de telle manière qu'on puisse lire *omicron* [cf.

<sup>1</sup> Bien entendu, je ne parlerai qu'exceptionnellement ici des retouches mentionnées au début du présent chapitre et qui sont exclues *a priori*.



18]; 3. le *nu* final a une forme caractéristique (  $\lambda$  ) qu'on retrouve, par exemple, dans une note marginale de  $A^2$  au f<sup>o</sup> 131<sup>v</sup>. La correction appartient donc incontestablement à  $A^2$ .

## 4

$\mu\acute{\epsilon}\nu \epsilon\sigma\tau\iota\nu \acute{\alpha}\delta\rho\acute{o}\nu$  A :  $\mu\acute{\epsilon}\nu \acute{\alpha}\delta\rho\acute{o}\nu$   $A^2$  :  $\mu\acute{\epsilon}\nu \acute{\alpha}\delta\rho\acute{o}\nu$   $A^3$

Le verbe  $\epsilon\sigma\tau\iota\nu$  est gratté ; un correcteur à encre de ton noir, apparemment  $A^3$ , a transformé en grave l'accent aigu de  $\mu\acute{\epsilon}\nu$  et remplacé par un esprit rude l'esprit doux de  $\acute{\alpha}\delta\rho\acute{o}\nu$ . La mauvaise qualité du grattage exclut  $A^1$  [cf. 6]. Il nous faut choisir entre  $A^2$  et  $A^3$ . La suppression de  $\epsilon\sigma\tau\iota\nu$  est une correction non obvie faite sur un texte gâté par une lacune, et comme  $B$  copie sans hésitation  $\mu\acute{\epsilon}\nu \acute{\alpha}\delta\rho\acute{o}\nu$ , le grattage est nécessairement l'œuvre de  $A^2$ . Nous avons ainsi une preuve positive de l'hypothèse que ce correcteur réussit mal ce genre de corrections.

## 6

$\sigma\upsilon\nu\eta\rho\tau\eta\tau\alpha\iota$   $A^1$

Le mot entier est de la main du copiste, mais les deux premières lettres sont écrites sur un grattage si bien exécuté qu'il est impossible de découvrir ce qu'elles recouvrent.  $A^1$  opère avec la même dextérité en d'autres passages. Cf. 71, 86.

## 9

$\acute{\alpha}\pi\omicron\sigma\phi\alpha\lambda\acute{\epsilon}\upsilon\tau\epsilon\varsigma$  A :  $-\lambda\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon\varsigma$   $A^1$

$A$  commence par écrire  $\acute{\alpha}\pi\omicron\sigma\phi\alpha\lambda\acute{\epsilon}\upsilon\tau\epsilon\varsigma$ . Voyant sa faute, il transforme  $-\acute{\epsilon}\upsilon-$  en  $-\acute{\epsilon}\nu-$  par une adroite modification des lettres. Ce n'était pas chose facile, vu que, dans l'écriture de  $A$ ,  $\epsilon\nu$  a la forme  $\omega$  et  $\epsilon\nu$  la forme  $\sigma\gamma$ .  $A^1$  a empâté l'élément représentant *upsilon* dans la ligature  $-\epsilon\nu-$ , puis rajouté une haste descendante et un crochet remontant pour obtenir un *nu*. Une simple haste supplémentaire lui suffira pour transformer en *nu* un *upsilon* qui n'appartient pas à une ligature : cf. 42. Pour la transformation inverse d'un *nu* en *upsilon*, cf. 92.

## 10

$\acute{\epsilon}\nu \omega$  A :  $\acute{\epsilon}\nu \omega$   $A^2$

Cf. 13, 19, 41, 65, 88.

## 12

$\epsilon\lambda\epsilon\gamma\acute{\epsilon}\iota\alpha\varsigma$  A :  $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\acute{\epsilon}\iota\omicron\upsilon$   $A^2$

L'esprit manque, faute de place. Les deux dernières lettres sont écri-

tes, sur un grattage, au moyen d'une encre brune ( $A^1$  ou  $A^2$ ) et repassées ultérieurement au moyen d'une encre de ton noir (probablement  $A^3$ ). La correction n'étant pas obvie, sa présence dans  $B$  prouve que nous avons affaire à  $A^2$ . Une preuve supplémentaire est fournie par le fait que  $M$  porte *ἐλεγείας*. Noter que le grattage est exécuté avec une maladresse insigne, ce qui justifie, une fois de plus, la constatation faite en 4.

## 13

ἑξαμέτροις A : ἑξα-  $A^3$

Cf. 4 (ἄδρὸν), 14 (deux fois), 46.

ἐπειδὴ A : ἐπει δὲ  $A^2$  : ἐπεὶ δὲ  $A^3$

Un correcteur à encre brun foncé a écrit un *epsilon* avec un accent grave au-dessus de l'éta de  $A$  ; un second a ajouté un accent grave sur l'iota au moyen d'une encre grise. Le premier correcteur est  $A^2$ , car d'une part, la comparaison avec  $M$  montre que nous avons ici une conjecture destinée à corriger l'absence d'une particule de liaison, et d'autre part, cette conjecture non obvie est reproduite sans hésitation dans  $B$ .

ἦν A : ῆν  $A^2$

Cf. 10.

## 14

ἑξαμέτροις A : ἑξα-  $A^3$

ἑξάμετρον A : ἑξά-  $A^3$

Cf. 13.

## 16

οἶόν τε A : οἶόν τε  $A^2$

## 18

εἴ που τι A : εἴ που τί  $A^3$

ἰστωρίαν A : ἰστο-  $A^1$

Le copiste a commencé par écrire : ἰστωρίαν. L'examen de l'encre et du tracé montre que le même copiste a empâté le second élément de l'oméga pour en faire un omicron. C'est la technique habituelle de  $A^1$  : voir 22, 43, 59, 77 et cf. aussi 9 et 28 (λαμβάνειν). On a vu que, pour une transformation analogue,  $A^2$  procède par grattage, cf. 2.

## 19

Ὀδυσσέαωσ cum rasura supra ω A

On voit assez nettement sur l'original : Ὀδυσσέαωσ. Ce que l'on prend



à première vue pour un *alpha* est d'une encre jaune clair. On peut songer à une correction analogue où  $A^3$  ajoute une lettre de même tonalité [33] : ce n'est pourtant pas le cas ici, car  $A^3$ , homme instruit, n'aurait pas fait cette correction ridicule et il aurait commencé par corriger l'esprit rude [cf. 13]. La vérité est moins banale : par suite de la nature du parchemin en cet endroit, l'encre n'a pas mordu au moment où  $A$  amorçait l'*oméga*, lequel, non complètement tracé, a la forme d'un *alpha*. Soucieux de belle calligraphie, le copiste a recommencé son *oméga* après la lettre avortée. C'est un cas de ce que j'appelle le « repentir calligraphique », dont  $A$  offre plusieurs exemples [cf. 70, 72].

Quant au grattage au-dessus de l'*oméga*, il peut avoir fait disparaître soit un esprit rude, soit un accent, soit même une tache d'encre ou un crachement de la plume. Quoi qu'il en soit, ce grattage bien exécuté [cf. 6] doit être l'œuvre de  $A^1$ .

εἰσιθάκην  $A$  : εἰς Ἰθάκην  $A^2$

ῆι  $A$  : ῆι  $A^2$

Τηλεγόνος  $A$  : Τηλεγόνου  $A^2$

Ce cas est tout à fait analogue à celui de 12, dont les explications pourraient être reproduites ici mot pour mot.

## 22

αὐτωῖς  $A$  : αὐτοῖς  $A^1$

$A^1$  empâte le premier élément de l'*oméga* pour en faire un *omicron*. C'est le procédé employé en 18.

## 25

εκάλουν  $A$  : ἐκά-  $A^3$

παλαιοί  $A$  : παλαιοὶ  $A^2$

## 26

ελεγεία  $A$  : ἐλεγεία  $A^2$

L'esprit ajouté, de forme arrondie et d'encre brune, trahit  $A^2$ . La transformation de l'accent aigu en circonflexe est d'une encre identique à celle du copiste. Pourtant, ce n'est pas une correction de  $A^1$ , car  $A$  trace ses circonflexes tout autrement, et celui que nous avons ici en surcharge est identique à celui des corrections mentionnées en 10, attribuées à  $A^2$ . Par sa correction,  $A^2$  entendait substituer un neutre pluriel au datif singulier.

## 27

αριστεῦσαι  $A$  : ἀρ-  $A^2$

Εφέσιον A : 'Εφ- A<sup>2</sup>

Μίμνερμον τ. τὸν A : Μίμνερμον τὸν A<sup>1</sup>

Trompé sans doute par la ligne précédente (Καλλινόν τε τὸν), le copiste a amorcé un τε, qu'il n'a même pas achevé et qu'il a gratté avec sa dextérité coutumière [cf. 6].

Καλοφόνιον A : Κολοφώνιον A<sup>3</sup>

Le correcteur s'est borné à écrire un *omicron* au-dessus de l'*alpha* et à ajouter un *omicron* à droite de celui qui termine la syllabe -φο-, ce qui en fait un *oméga* conforme à l'écriture de A [cf. 2]. L'encre du correcteur est grisâtre, ce qui révèle A<sup>3</sup>. La technique qui consiste à ajouter un signe ou une lettre sans barrer ni gratter l'élément faux est encore employée par A<sup>3</sup> en 45 (Μηθυμναῖος), en 50 (ἐκάτερος) et en 59 (σκόλιον). Celle qui consiste à transformer un *omicron* en *oméga* par l'accolement d'un *omicron* est empruntée à A<sup>1</sup> lui-même [cf. 50 καθαρωδῶν], mais A<sup>3</sup> l'emploie encore en 43 (Ἀρίωνα) et en 74 (κροκωτῶ).

## 28

λοιδαρίας A : λοιδο- A<sup>2</sup>

La partie droite de la syllabe -δο- est grattée avec une maladresse [cf. 4] qui trahit A<sup>2</sup>. Pour la leçon primitive, nous avons théoriquement le choix entre -δω- et -δα-. Pratiquement, il faut écarter -δω-, parce que A trace des *oméga* assez larges, qu'il ne lie pas à la lettre suivante : or, l'espace entre δ et ρ est trop étroit pour avoir contenu un *oméga* de A et d'autre part, la lettre grattée était liée à la suivante. A avait donc certainement écrit λοιδαρίας.

ιαμβύζειν A : ιαμβίζειν A<sup>1</sup> : ἱαμβίζειν A<sup>2</sup>

L'*iota* de la syllabe -βι- est très empâté pour recouvrir une lettre qui dans l'écriture de A ne peut être qu'un *upsilon*. Nous connaissons cette technique d'empâtement, cf. 18. L'esprit omis a été ajouté par A<sup>2</sup>.

## 29

Ιαμβῆς A : 'Ιαμβῆς A<sup>2</sup>

ταυτην A : ταύτην A<sup>3</sup>

## 30

ἱαμβος A : ἱαμβος A<sup>2</sup>

κωμιδεῖσθαι A : κωμω- A<sup>2</sup>

A a écrit κομι-. L'*iota* fautif a été gratté par le bas et un *oméga* a été écrit au-dessus par une encre brune qui laisse le choix entre A<sup>1</sup> et A<sup>2</sup>. Mais l'*oméga* ajouté est ouvert (ω). Or, même quand cette



lettre est en exposant (comme c'est le cas dans le texte en 44 pour ἐπωνυμίαν), A lui donne toujours la forme fermée (∞), tandis que A<sup>2</sup> écrit toujours ω. C'est donc A<sup>2</sup> qui a corrigé cette faute étrange.

## 31

Ἰππῶναξ A : Ἰππώ- A<sup>2</sup>

Ἰππῶναξ A : Ἰππώ- A<sup>2</sup>

Δορεῖον A : Δαρ- A<sup>2</sup>

Le jambage qui a transformé l'omicron en *alpha* est ajouté au moyen d'une encre brune en tout pareille à celle qu'emploie A<sup>2</sup> dans les notes marginales.

## 33

μέμερισται A : μεμέρισται A<sup>1</sup>

προπιπτούσας A : προσπιπτούσας A<sup>3</sup>

Le correcteur a intercalé dans le mot un énorme *sigma* lunaire au moyen d'une encre jaune caractéristique de A<sup>3</sup> à sa seconde révision.

## 36

δε A : δέ A<sup>2</sup>

περιήληφεν A : περιείλ- A<sup>2</sup>

L'*êta* primitif, de la forme *h*, a été gratté de manière à pouvoir y écrire en surcharge *ei* représenté par la ligature *ç*. L'encre est brune, mais le grattage est trop maladroit pour qu'on puisse l'imputer à A<sup>1</sup> [cf. 4]. Le même correcteur travaille d'une manière identique en 77 (καθειμένας).

## 38

ὠνομάσθαι *cum rasura supra om* A<sup>1</sup>

Peut-être le copiste a-t-il ainsi fait disparaître une tache qui déparait sa copie, à moins que ce ne soit une barre horizontale mise là par erreur pour attirer l'attention sur un nom propre. En tout cas, le grattage est trop large pour que nous ayons affaire à un accent.

οἶον A : οἶον A<sup>2</sup>

ἡ ἀπο τοῦ ὕδιν αὐτὰς ὅπερ ἐστίν A : ἡ ἀπὸ τοῦ ὕδιν αὐτὰς ὅπέρ ἐστίν A<sup>2</sup>

## 40

ἐπειδὰν *cum rasura supra ei* A<sup>1</sup>

πρόσειασιν A : προσίασιν A<sup>2</sup>

En passant à la ligne, A coupe en deux le mot, qu'il écrit de la manière

suivante : *πρὸς/είασιν*. Le correcteur, dépassant la justification habituelle des lignes de A, ajoute, à l'encre brune, un *iota* avec tréma, étranger à la manière de A, puis gratte à la ligne suivante la ligature *ζ* de A, laissant *-ασιν* en retrait. Le même correcteur emploie cette technique un peu spéciale en 75 (*προσηρτημένα*) et en 80 (*Πάνακτον*). C'est, je pense, le même correcteur qui a gratté l'accent grave inutile.

*κηθάραν* A : *κίθαραν* A<sup>1</sup>

L'*êta* fautif, ayant la forme *h*, est très proprement gratté pour ne laisser subsister que la grande haste verticale, valable pour un *iota*. Nous retrouvons cette méthode de A<sup>1</sup> en 43 (*Ἀρίονα*) et en 45 (*Ἀρίων*) ; elle diffère complètement de celle qu'emploie A<sup>2</sup> pour transformer un *êta* en *iota*, cf. 77 (*ἱκετηρίαν*).

*έστώτων* A : *έστῶσαν* A<sup>2</sup>

Il faut beaucoup de patience pour retrouver la graphie première sous les surcharges multiples. Les quatre premières lettres écrites par A sont, certainement *έστώ-* avec un accent aigu qu'une encre brune a transformé en circonflexe. Le *sigma* suivant résulte de la transformation, par la même encre, d'un *tau* primitif ; l'*alpha* est obtenu par l'empâtement d'un *oméga* antérieur ; mais, la correction n'étant pas assez claire, un autre correcteur, en qui je crois reconnaître A<sup>3</sup>, y a ajouté une barre oblique qui en fait un *alpha* oncial ( *λ* ) très reconnaissable, et a en outre rallongé quelque peu vers le haut les deux hastes du *nu* final écrit par la première main de A. Cette correction ne saurait être de A<sup>1</sup>, car en pareil cas, il gratte adroitement les lettres fautives pour récrire, par dessus, les lettres correctes [cf. 6]. Comme B écrit sans hésitation *έστῶσαν* — correction non obvie — et comme M porte précisément la leçon *έστώτων* de la première main de A, nous avons la certitude que nous nous trouvons en présence d'une correction de A<sup>2</sup>.

## 41

*είδος* A : *εἶδος* A<sup>2</sup>

*θεοὺς* A : *θεοὺς* A<sup>2</sup>

*παιᾶνας* A : *παιάνας* A<sup>2</sup>

## 42

*προσαγορεύεται*, σ *supra* *pro scripto* A

Le scribe a placé le *sigma* au-dessus du premier *omicron*. Peut-être n'est-ce là qu'une simple fantaisie graphique.

*έπ' άντρωι* A : *έπ' ἄντρωι* A<sup>2</sup>

*αὐτοῦ* A : *αὐτόν* A<sup>1</sup>

Pour cette retouche d'une exécution facile, voir 9.





## 43

*Ἀρήονα* A : *Ἀρίονα* A<sup>1</sup> : *Ἀρίωνα* A<sup>3</sup>

La première correction a été expliquée en 40.

Quant à la seconde, A<sup>3</sup> a opéré comme il l'a fait en 27 pour transformer -*φο*- en -*φω*- avec cette différence qu'il emploie ici la même encre jaune qu'en 33.

*χωρόν* A : *χορόν* A<sup>1</sup>

Méthode identique à celle que ce correcteur emploie en 18.

## 44

*ἐπ' αὐτοῦ* A : *ἀπ' αὐτοῦ* A<sup>1</sup>

Par suite du voisinage du mot *ἐπωνυμίαν*, le copiste a d'abord écrit *ἐπ*. Puis il a proprement gratté [cf. 6] la lettre fautive pour en faire, par surcharge, un *alpha* de forme onciale ( *λ* ). S'il a choisi l'onziale (qu'il emploie assez rarement, mais qu'on trouve cependant au présent § 44 à l'initiale du mot *Ἀπόλλωνα*), c'est que cette forme rend la correction plus nette.

*στολήν* A : *στολήνι* A<sup>2</sup>

Un mauvais grattage a fait disparaître le *nu* final, remplacé par un *iota* à l'encre brune ; la transformation de l'accent aigu en circonflexe est de la même encre. C'est donc paléographiquement une correction de A<sup>2</sup>, hypothèse confirmée par le fait que B la reproduit sans hésiter et que M porte la leçon primitive de A.

*εὐδοκμήσαντος* A : *καὶ εὐδοκμήσαντος* A<sup>2</sup>

La conjonction, écrite avant repassage en noir, à l'encre brune, affecte la forme *ζ*, que A n'emploie jamais, alors qu'elle est fréquente sous la plume de A<sup>2</sup> dans les manchettes (par exemple en 24). Cette correction est de A<sup>2</sup>, ce que confirment la présence du mot dans B et son absence dans M.

## 45

*Ἀρήων* A : *Ἀρίων* A<sup>1</sup>

Pour la technique de la correction, voir 40 (*κιθάραν*).

*Μεθύμναιος* A : *Μεθυμναῖος* A<sup>3</sup>

Simple addition d'un circonflexe sans grattage de l'accent erroné : voir 27 (*Κολοφώνιον*). Remarquer que A<sup>3</sup> n'a pas corrigé la faute d'orthographe.

## 46

ἑξάμετρον A : ἑξά- A<sup>3</sup>

πλείωσιν A : πλείοσιν A<sup>2</sup>

La transformation de l'*oméga* en *omicron* est faite exactement comme en 2.

## 48

ἔστιν A : ἔστιν οὖν A<sup>2</sup>

La particule est écrite à l'encre brune, semblable à celle de A ; mais la forme des lettres, de l'esprit et de l'accent est tout à fait différente de la forme que leur donne A. La chose, une fois de plus, est prouvée par le témoignage de B, qui écrit le mot, et de M, qui l'omet.

## 50

ἐκατέρως A : ἐκάτερος A<sup>3</sup>

Le correcteur à encre grise ajoute un accent aigu à l'*alpha* et écrit un *omicron* au-dessus de l'*oméga* : c'est la technique de A<sup>3</sup> [cf. 27 Κολοφώνιον], qui semble répugner aux grattages.

ὑπόφρύγιον A : ὑποφρύγιον A<sup>2</sup>

Le grattage de l'accent est l'œuvre de A<sup>2</sup>. En effet, M a le même accent superflu et A<sup>3</sup>, comme on vient de le voir, n'aime pas cette manière de corriger.

κιθαροδῶν A : κιθαρω- A<sup>1</sup>

Pour obtenir l'*oméga* correct (ω), un second *omicron* a été accolé à l'*omicron* fautif par une plume et une encre identiques à celles du copiste. C'est donc une correction A<sup>1</sup>, dont nous retrouverons des exemples en 60 (προκατειλημμένων) et en 70 (κατώκουν).

## 51

πεδιᾶς A : παιδιᾶς A<sup>3</sup>

Un correcteur a empâté le long *epsilon* caractéristique de A pour figurer un *iota*, puis il a ajouté, à gauche de la lettre remaniée et au-dessus de la ligne, un *alpha* : l'encre jaune pâle révèle A<sup>3</sup> à sa seconde révision. A noter que cette technique est empruntée à A<sup>2</sup>, cf. 65 (ναίοντας).

ἀπό τοῦ A : ἀπὸ τοῦ A<sup>2</sup>

ιδίως A : ἰδίως A<sup>3</sup>



52

παιδίαι A : παιδιαὶ A<sup>2</sup>

56

εἶδος A : εἶδος A<sup>3</sup>

58

τοῦς A : τοὺς A<sup>1</sup>ἔσθ' ὅτε A : ἔσθ' ὅτε A<sup>3</sup>

59

σκολιὸν A : σκόλιον A<sup>3</sup>

C'est la technique de 45 (Μεθυμναῖος).

ἔδωξεν A : ἔδο- A<sup>1</sup>

Correction par empâtement. Voir 18 (ἱστορίαν).

60

προκατειλημμένον A : -μένων A<sup>1</sup>

Même technique de correction qu'en 50 (κιθαρωδῶν).

εἶδη A : ἦδη A<sup>2</sup>

La syllabe -ει- a été grattée, mais le correcteur a écrit l'*éta* en appuyant fortement à gauche, comme s'il redoutait d'écrire sur le grattage. L'encre est brune, mais l'*éta*, lourdement tracé, n'est pas de la main de A. On a vu que A<sup>2</sup> évite, quand il le peut, de surcharger un grattage [cf. 40 προσίασιν]. Il sera obligé d'employer une autre manière en 71 (ἐνστάσης).

τηνικαῦτα A : τηνικαῦτα A<sup>2</sup>διονύσιαζοντα A : διονυσιάζοντα A<sup>2</sup>

65

οἶμαι A : οἶμαι A<sup>2</sup>τοῖσυνιοῦσι A : τοῖς συνιοῦσι A<sup>2</sup>

Le *sigma* est intercalé tant bien que mal, au moyen d'une encre brune qui a pareillement servi à agrandir considérablement le premier accent circonflexe : c'est toujours la manière peu discrète de A<sup>2</sup>.

αἰολικῇ A : αἰολικῇ A<sup>2</sup>νέοντας A : ναίοντας A<sup>2</sup>L'*epsilon* fautif est empâté par une encre brune pour donner l'illu-

sion d'un *iota* ; à gauche de la lettre corrigée et au-dessus de la ligne, a été ajouté un *alpha*. L'ensemble -αι- ainsi obtenu ressemble étonnamment au tracé de -αι- dans le mot *Μηθυμναίου* écrit en manchette par A<sup>2</sup> au § 45. C'est pourquoi j'attribue la présente correction à A<sup>2</sup>. La même technique reparaît en 74 (*ἐλαίας*).

## 66

δε A : δέ A<sup>2</sup>

## 67

ἐπικήδιον A : ἐπικήδει- A<sup>1</sup>

Le copiste a vu sa faute et a immédiatement corrigé l'*iota* en -ει-, chose facile parce que A emploie toujours pour ει la ligature ϛ.

## 69

ἐννεαεταιρίδος A : -τηρίδος A<sup>2</sup>

Les deux lettres -αι- sont grattées assez malproprement [cf. 4] et remplacées par un *êta* oncial au moyen d'une encre brune de ton plus clair que celle de A. Le même correcteur A<sup>2</sup> opère d'une manière identique pour le même mot en 72. Il aime assez l'onciale quand il écrit sur grattage, voir 2 (*διηρημένον*) et 71 (*ἐνστάσης*).

χωροῦ A : χοροῦ A<sup>2</sup>

L'*oméga* est transformé en *omicron* d'après la technique exposée en 2.

## 70

Αἰολέων *cum rasura ante Αἰ-* A

Le copiste a commencé par écrire l'*alpha* initial de *Αἰολέων* ; au moment d'écrire l'esprit au-dessus de l'*alpha* [il met toujours l'accent sur le premier élément d'une diphtongue], il s'est aperçu que cet endroit n'était pas libre à cause du *rhô* de *παρθένων* à la ligne précédente : il a préféré gratter la lettre déjà écrite et la récrire juste à côté. C'est un cas typique de ce que j'ai appelé le « repentir calligraphique », cf. 19 (*Ὀδυσσέως*).

κατοίκουν A : κατωί- A<sup>1</sup>

Procédé de correction identique à 50 (*κιθαρωδῶν*).

## 71

ἐνστάσεις *in rasura* A<sup>1</sup> : ἐνστάσης A<sup>2</sup>

Sauf la dernière lettre et une partie de la première, le mot est écrit



par *A* sur un grattage si bien exécuté qu'on ne peut découvrir ce qu'il a fait disparaître [cf. 6]. Les lettres -ει- ont été grattées fort maladroitement et surchargées d'un *êta* oncial très mal venu ; l'encre est brune, mais paraît plus foncée à cause de la porosité du parchemin trituré par tous ces grattages et surcharges. La correction est incontestablement l'œuvre de *A*<sup>2</sup>.

## 72

τινὰν *A* : τινὰ *A*<sup>2</sup>

Le *nu* final est gratté avec une maladresse qui trahit *A*<sup>2</sup>. Cf. 4.

αὐτῶ *cum rasura ante α* *A*

Le copiste a commencé par écrire l'*alpha* initial, mais la queue du second *nu* de νεανίαν de la ligne précédente le gênant pour le tracé de l'esprit [cf. 70 Αἰολέων], il a préféré gratter l'*alpha* commencé et le récrire à côté. C'est encore un « repentir calligraphique » de ce scribe modèle. Cf. 19 (Ὀδυσσέως).

διδόναι *A* : διδό- *A*<sup>1</sup>

ἐννεαεταιρίδος *A* : -τηρίδος *A*<sup>2</sup>

Voir ce qui a été dit de cette correction en 69.

## 74

ἐλέας *A* : ἐλαίας *A*<sup>2</sup>

Correction pareille à celle de 65 (ναίοντας), sauf qu'ici l'*epsilon* fautif a été gratté au lieu d'être empâté.

περιθέντες *cum é in rasura* *A*

La raison de ce grattage de *A*<sup>1</sup> m'échappe complètement.

ἄκρωσφαίρας *A* : ἄκρωι σφαίρας *A*<sup>2</sup>

πορφυρᾶ *A* : πορφυρὰ *A*<sup>2</sup>

κροκοτῶι *A* : κροκω- *A*<sup>3</sup>

La transformation de l'*omicron* en *oméga* est faite de la même manière qu'en 27 (Κολοφώνιον), sauf que l'encre est celle de *A*<sup>3</sup> à sa première révision.

## 75

σφαιρα *A* : σφαίρα *A*<sup>2</sup>

τὰ δε *A* : τὰ δέ *A*<sup>2</sup>

προσερτημένα *A* : προσηρ- *A*<sup>2</sup>

Technique identique à celle qu'emploie *A*<sup>2</sup> en 40 (προσίασιν). Le mot écrit par *A* est coupé en deux par la fin de la ligne : προσ /ερτη-

μένα. Dépassant la justification de la colonne, le correcteur a ajouté -Ηρ- [avec un *êta* oncial] à la fin de la ligne et gratté -ερ- écrit à la ligne suivante par A.

## 76

οἰκεῖος A : οἰκεῖος A<sup>2</sup>

## 77

κώμας A : κό- A<sup>1</sup>

Correction faite selon la technique expliquée en 19 (ἱστορίαν).

καθημένας A : καθει- A<sup>2</sup>

L'*êta* est gratté avec une maladresse insigne [cf. 4] et remplacé par -ει- à l'encre brune. Ajoutons que, malgré le mauvais état du manuscrit en cet endroit, on lit très nettement dans A -μένας et non -μένος (comme le prétend Bekker).

χρυσὸν A : χρυσοῦν A<sup>3</sup>

Au-dessus de l'accent grave de A, le correcteur A<sup>3</sup> a tracé un petit trait pour servir d'appel à sa note marginale γρ(άφετ)αι χρυσοῦν.

αἰσθηῖτα A : ἐσ- A<sup>2</sup>

Le copiste avait écrit αἰ-. Le correcteur a gratté assez vilainement ces deux lettres [cf. 4] avant d'écrire par dessus, à l'encre brune, un grand *epsilon* qui a recouvert l'esprit écrit par A ; A<sup>2</sup> en a récrit un autre.

ἡκετηρίαν A : ἰκ- A<sup>2</sup>

Pour transformer l'*êta* en *iota*, le correcteur a gratté la grande haste verticale, et l'appendice restant lui a servi de point de départ pour tracer un *iota* qui descend sous la ligne : l'encre brune employée pour ce tracé supplémentaire révèle A<sup>2</sup>, dont la technique diffère complètement de celle que A<sup>1</sup> applique en 40 (κιθάραν).

## 78

δαφνιφορίαν A : δαφνη- A<sup>2</sup>

L'*iota*, assez petit comme il se présente fréquemment dans A, est transformé en un *êta* oncial au moyen d'une encre brune. Ce type de correction de A<sup>2</sup>, qui se retrouve en 89, diffère de celui que A<sup>1</sup> emploie dans un cas analogue, en 1.

## 80

Πελασγῶν τινες A : Πελασγῶν τινές A<sup>3</sup>



Παράκτον A : Πάνακτον A<sup>2</sup>

La graphie primitive est coupée en deux par la fin de la ligne : *πάρ/ακτον*. Le *rhô* est gratté d'une manière assez maladroite [cf. 4] et, dans la zone grattée, l'*alpha* a été allongé d'une boucle en brun très foncé ; à la ligne suivante, en dehors de la justification, un *nu* a été ajouté à gauche de *-ακτον*, au moyen d'une encre brun foncé analogue à celle des manchettes de A<sup>2</sup>. Nous avons déjà vu cette technique qui consiste à répartir une correction sur deux lignes du texte original, cf. 40 (*προσίασιν*) et 75 (*προσηρτημένα*).

## 81

ἐξέπεσεν A : ἐξέπεσε A<sup>2</sup> (?) : ἐξέπεσεν A<sup>3</sup>

Le cas étrange de ce mot mérite une mention. La dernière lettre a été grattée et recouverte par un ... *nu* disproportionné, dont l'encre très pâle dénonce A<sup>3</sup>. Deux explications sont possibles : 1) A<sup>3</sup>, distrait, a gratté le *nu* qu'il a d'abord considéré comme inutile, puis l'a rétabli après avoir constaté son erreur. 2) Ou bien, le grattage a été fait par A<sup>2</sup>, et A<sup>3</sup> aura rétabli la lettre effacée par erreur. Tout bien considéré, la seconde hypothèse me paraît la plus vraisemblable, parce que A<sup>3</sup>, du moins dans la partie que j'ai étudiée, ne procède jamais par grattage. L'indice est faible, sans doute, mais il paraît suffisant pour attribuer la correction erronée à A<sup>2</sup>, qui gratte très souvent ce qu'il croit faux.

## 82

περι το A : περι τὸ A<sup>2</sup>

## 84

γυναιξιν A : γυναιξὶν A<sup>2</sup>

γεγεννημένης καὶ *cum rasura ante* καὶ A

Entre les deux mots, A a écrit un point sur la ligne, dont A<sup>2</sup> a fait une virgule. Entre ce signe de ponctuation et καὶ, A<sup>1</sup> a exécuté un grattage pour lequel on ne trouve aucune explication plausible.

ἀπέφυγον *cum rasura ante* -φυγον A

Le mot est coupé en deux par le passage à la ligne : ἀπέ/φυγον. En avant du *phi*, il y a un grattage qui reste pareillement sans explication pour moi.

## 85

ἱερόσυλοι A : ἱερόσυλοι A<sup>2</sup>

## 86

ἐποίουν A : ἐορτήν *in rasura* A<sup>1</sup> : ἐορτήν A<sup>2</sup>

Ayant à écrire : ἐορτήν ἐποίουν, A, distrait, commence par tracer ἐποίουν ; il voit son erreur, mais, au lieu d'écrire ensuite ἐορτήν et d'indiquer par un signe quelconque qu'il fallait intervertir les deux mots, il laisse subsister l'*epsilon* initial de ἐποίουν, puis gratte avec une admirable adresse les six lettres -ποίουν et, par dessus ce grattage, il écrit : -ορτήν. Il a seulement omis de corriger l'esprit doux, devenu faux dans la nouvelle combinaison : c'est A<sup>2</sup> qui s'en chargera. Le présent exemple montre non seulement une remarquable dextérité de A<sup>1</sup> pour les grattages, mais encore un souci de présentation calligraphique qui n'est pas loin de friser la manie. A un copiste pareil, on peut, sans crainte de se tromper, attribuer des « repentirs calligraphiques », cf. 19 (Ὀδυσσέως).

## 87

Ἀθηναῖοις A : Ἀθηναίοις A<sup>2</sup>

Malgré l'identité d'encre, l'attribution de cette retouche à A<sup>2</sup> est certaine, parce que M porte la même faute que la première main de A.

## 88

οὐ A : οὐδ A<sup>2</sup>

## 89

ἐπεφάνισαν A : ἐπεφάνη- A<sup>2</sup>

Le correcteur opère comme il a été dit en 78.

## 91

ἦδεν A

Le mot se trouve dans la partie 90-92 où l'encre de A, fortement pâlie, a été repassée à l'encre noire, sans doute par le correcteur A<sup>4</sup> de Martini. Au mot qui nous occupe, ce correcteur a volontairement omis de repasser le *nu* inutile de notre copiste.

## 92

ἐγένετο A : ἐγεύετο A<sup>1</sup>

La haste verticale du *nu* descendant sous la ligne a été grattée pour en faire un *upsilon* correct. La qualité de ce grattage [cf. 6] permet de l'attribuer sans hésitation à A<sup>1</sup>. Pour la correction inverse, voir 9.



93

αἰτουμένοις τι παρα A : αἰτουμένοις τί παρὰ A<sup>3</sup>

94

περιείχε A : -εἶχε A<sup>2</sup>

97

δε A : δὲ A<sup>3</sup>

## CONCLUSION.

L'étendue du chapitre qui précède et la minutie — à première vue exagérée — avec laquelle je l'ai traité trouvent leur excuse dans l'importance des conclusions qu'on en pourra tirer.

Le futur éditeur de la *Bibliothèque* y découvrira de quoi utiliser judicieusement le témoignage du manuscrit *B*, qui, pour certaines parties, doit remplacer *A* perdu ; il pourra assez aisément distinguer les mains successives, grâce à une meilleure connaissance de la technique mise en œuvre par les différents correcteurs.

Mais — ce qui importe davantage à l'objet particulier que se propose la présente étude — nous savons maintenant avec précision ce qui, dans le *Codex* 239, remonte indiscutablement à la première main du manuscrit *A*. Après cette laborieuse enquête, l'image de ce premier copiste se présente avec des traits bien différents de ceux qu'on lui donnerait à la seule lecture de l'apparat critique de Bekker. Connaissant mieux ce copiste d'élite, nous pourrons, avec moins de chances d'erreur, reconstituer l'archétype commun *AM*, et, par là-même, faire progresser quelque peu l'histoire de la tradition manuscrite de Photius.

### CHAPITRE III

## LES NOTES MARGINALES DES MANUSCRITS A ET M

On trouvera dans l'apparat critique accompagnant le texte du *Codex* 239 un relevé complet des notes marginales de nos deux manuscrits. Je me bornerai ici à quelques indications générales sur les auteurs et le contenu de ces manchettes.

#### I. LE MANUSCRIT A.

Les notes marginales du manuscrit A sont assez nombreuses (56) et fort inégalement réparties entre trois auteurs.

A Une seule remonte à A, qui, face à 23, a placé l'indication  $\sigma\eta(\mu\epsilon\iota\omega\tau\acute{\epsilon}\omicron\nu)$ , écrite en abrégé au moyen d'un *sigma* lunaire entourant un *êta* oncial. Dans cette partie de son ouvrage, Proclos discutait (ce que, jusque-là aucun auteur n'avait songé à faire) l'accentuation du mot *Κυπρία*, qui désigne les *Chants Cypriens*. L'observation avait donc, en soi, une certaine valeur, et le lecteur qui, par une note marginale, la met en vedette mérite à coup sûr l'épithète de cultivé. Si A, qui brille plutôt par l'ignorance, a écrit ce signe dans la marge, on doit en inférer qu'il le trouvait à la même place dans son modèle. C'est, pour le *Codex* 239, le seul cas où nous ayons une note sûrement antérieure à A. Il n'y a aucune raison de supposer que son modèle en contenait d'autres : ce serait bien mal connaître ce copiste à la fois ignorant et consciencieux, que de le croire capable d'avoir simplifié sa besogne par négligence ou calcul.

A<sup>2</sup> Presque toutes les autres notes, exactement 47, soit plus



de 80 p. c., remontent à  $A^2$ . Quelques-unes d'entre elles (par ex. en 29, 40, 66, 72, 99), pâlies avec le temps, ont été repassées par une main plus récente d'une manière assez maladroite pour qu'à première vue l'écriture soit méconnaissable (par ex. en 29).

Martini a montré que les innombrables corrections introduites dans le texte de  $A$  par  $A^2$  ont pour origine l'inspiration personnelle de ce correcteur et non une confrontation du manuscrit  $A$  avec son modèle ou un parent <sup>1</sup>. Il doit donc en être de même pour les notes marginales. On les identifie sans peine, tant par l'écriture proprement dite que par certaines habitudes graphiques. Ce correcteur a coutume de faire précéder ses manchettes par deux points (:) ou par trois (∴) et de les faire suivre par deux points ou un seul.

A cet égard, le § 67 mérite une mention spéciale. Le manuscrit (f<sup>o</sup> 303<sup>rb</sup>, lignes 5-10) se présente ainsi :

5	διαφέρει δὲ τοῦ ἐπικηδείου ὁ θρήνος ὅτι τὸ μὲν ἐπικήδειον παρ' αὐ- τὸ τὸ κῆδος, ἔτι τοῦ σώματος προκειμένου λέγεται · ὁ δὲ θρή- νος οὐ περιγράφεται χρόνῳ	:  ∴ περὶ ἐπικηδείου.  ∴ περὶ θρήνου.
10		

Remarquant qu'un nouveau paragraphe s'ouvre par les mots *διαφέρει δὲ*,  $A^2$  a voulu, comme aux paragraphes précédents, lui donner un titre général, et il a commencé par écrire les deux points annonceurs de la manchette ; au moment d'ajouter le troisième, il s'est aperçu que la note projetée était plus malaisée à rédiger, puisqu'il s'agit, dans le texte, de la différence entre *thrène* et *épicedie*. Il a donc préféré écrire deux notes, comme le texte l'y engageait, l'une face à la ligne 7, l'autre face à la ligne 9. Cette hésitation montre bien que notre correcteur *rédigait* ses notes au fur et à mesure, et assez rapidement pour ne pas voir toujours du premier coup l'endroit exact où il les écrirait dans la marge : nous n'avons pas affaire à un rubricateur qui transcrit sur la copie les manchettes du modèle, mais à un lecteur qui travaille pour son propre compte, pour son seul plaisir. Dès lors, les notes écrites de sa main nous éclaireront quelque peu sur la personnalité de  $A^2$ .

Le contenu du *Codex* 239 l'a vivement intéressé, puisqu'il

<sup>1</sup> MARTINI, p. 53-54.

a voulu en marquer les subdivisions avec soin. Mais il ne s'y est intéressé que progressivement, car sa première note apparaît en 13 seulement, après plus d'une colonne de texte. Cela prouve, à mon sens, que cet homme, assez instruit par ailleurs, ne connaissait pas la *Chrestomathie* de Proclos avant d'en lire un résumé dans Photius.

En règle générale, *A*<sup>2</sup> se borne à indiquer le contenu d'un paragraphe ; moins souvent, il attire l'attention sur telle partie importante d'un paragraphe ou sur les noms propres qui s'y trouvent mentionnés. Ce sont ces notes-là, trop rares à notre gré, qui nous révèlent le mieux sa mentalité et l'étendue de ses connaissances.

Ainsi, il signale comme une curiosité la mention de Phémonoé qui aurait découvert l'hexamètre épique (13) ; le canon des cinq épiques (17) lui paraît quelque chose à retenir (σημειωτέον) ; il met pareillement une note aux paragraphes qui contiennent les listes de poètes élégiaques (24-27) et de poètes iambiques (31) ; il souligne la mention de l'*Αγέλαστος πέτρα* (29) d'Éleusis ; par deux fois, il insiste sur l'étymologie que Proclos avait donnée au mot *ὑμέναιος* (63, 65). Mais ce sont les paragraphes 68 à 87 qui nous apportent la plus riche moisson de notes, ce qui honore grandement notre correcteur, vu que nous avons là une des parties les plus originales de la *Chrestomathie*. Ainsi, il suit pas à pas le texte relatif aux daphnéphories ; en 69, il écrit dans la marge gauche : ἡ ἱστορία, pour qu'on lise bien cette « histoire » et, dans la marge droite : περὶ δαφνηφορικῶν καὶ δι' ἣν αἰτίαν ἐπενοήθη, pour qu'on retienne l'origine de cette fête curieuse ; en 72, la manchette Πολεμάτας attire l'attention sur un personnage inconnu par ailleurs ; en 74, il insiste sur l'ordonnance du cortège (οἷα τῆς δαφνηφορίας ἀκολουθία) et, en 75, par les mots : ἡ ἐρμηνεία, il invite le lecteur à réfléchir sur l'explication symbolique de l'étrange appareil dénommé κώπω, connu par ce seul texte.

Il n'en faut pas plus, je pense, pour affirmer que *A*<sup>2</sup> s'est beaucoup intéressé au contenu de cette *Chrestomathie*, qu'il ne connaissait pas, et qu'il a voulu la mettre en valeur par des manchettes nombreuses et bien appropriées. Il avait certainement une grande curiosité d'esprit. Était-il très savant ? C'est une autre question, à laquelle on hésite à répondre.

Il commet des fautes dues à la prononciation byzantine :



Φιμονόη (13), προσώδιον (40), Φρύνης (46), Μιτυληναῖος (46), τριποδιφορικοῦ (79) : mais, à l'époque de  $A^2$ , c'étaient des graphies généralement adoptées, comme le prouve, entre autres choses, l'accord de  $A$  et de  $M$ , qui écrivent ces mots de la même manière erronée. En 45, nous ne saurions dire si  $A^2$  écrit correctement *Μηθυμναῖος* comme  $M$ , ou incorrectement *Μεθ-* comme  $A$ , car, pour la lettre litigieuse,  $A^2$  a employé une abréviation qui laisse le choix entre les deux graphies.

En revanche, tout comme l'ignorant  $A$ , il écrit, en marge de 66 : *σίλου*, avec une faute d'orthographe grossière, absente de la famille  $M$ . Devons-nous, d'après cela, le taxer d'ignorance ? Ce serait le juger un peu vite. Car il lui arrive d'employer une orthographe différente de celle de  $A$ , mais identique à celle de  $M$ , lequel l'emporte presque toujours sur  $A$  en ce domaine. Ainsi,  $A^2$  écrit *Ἀρίωνος* (45), *ιοβάκχου* (54), *ὄσχοφορικοῦ* (87), graphies conformes à celles de  $M$ , étrangères à celles de  $A$  : pourtant, en ces passages,  $A^2$  n'a pas cru devoir corriger dans le texte les graphies de  $A$ . De même,  $A^2$  écrira : *ὅτι Φιμονόη εὗρε τὸ ἔπος* (13) et *καὶ ὅθεν ἔσχε τὴν αἰτίαν* (79) sans *μη* euphonique aux verbes, alors que cette lettre inutile devant une consonne fleurit dans le texte de  $A$  avec une abondance désespérante :  $A^2$  n'a sans doute pas voulu perdre son temps à ces vétilles<sup>1</sup>.

En résumé,  $A^2$  a lu très attentivement le texte et a judicieusement mis en lumière les faits les plus saillants ; à une exception près, son orthographe témoigne d'une certaine culture : mais, visiblement, il n'a pas voulu corriger d'une manière systématique les nombreuses fautes d'orthographe de  $A$ .

**A<sup>3</sup>** Les notes de  $A^3$  sont en petit nombre (8 au total), mais présentent, au moins pour la moitié d'entre elles, un intérêt considérable.

Je ne dirai rien des manchettes qu'il a écrites en 4, 6, 7 et 11 — simples indications de contenu — hormis qu'elles paraissent avant tout destinées à compléter le travail de  $A^2$ , qui, on l'a vu, commence à partir de 13 seulement.

Son instruction apparaît dans la graphie *ἄδρόν* (4), au lieu de *ἀδρόν*, faute de  $A$ , que  $A^2$  n'avait pas corrigée, et surtout dans

<sup>1</sup> Sauf peut-être un cas, si j'ai bien interprété les surcharges du manuscrit au § 81. Cf. *supra*, p. 48.

la note qui, par une distraction de son auteur, figure face à 13 au lieu de 29 :

ἄνθρωπ' ἄπελθε, τὴν σκάφην ἀνατρέπεις.

C'est un trimètre iambique, souvent cité dans les écoles byzantines<sup>1</sup>, qu'aurait proféré devant Hipponax, une lavandière nommée Iambé et qui aurait suggéré au poète l'idée du vers iambique. Cette note de A<sup>3</sup> ne présente aucun rapport avec le texte de Proclo, où Hipponax n'est pas nommé comme un inventeur, mais au contraire comme le dernier en date des grands poètes iambiques. Par conséquent, s'il est juste d'attribuer à A<sup>3</sup> une culture assez étendue, il faut tempérer cet éloge en ajoutant que notre homme étale son savoir d'une manière bien inopportune.

A<sup>3</sup> est encore l'auteur de deux autres notes marginales :

1 γρ(άφετ)αι πολυμαθίας<sup>2</sup>

77 γρ(άφετ)αι χρυσοῦν

dont le libellé nous suggère que A<sup>3</sup> aurait utilisé un second manuscrit. Le problème est assez important pour que nous l'examinions en détail.

A<sup>3</sup> a compulsé son manuscrit avec la ferveur d'un bibliophile. C'est lui<sup>3</sup>, par exemple, qui, arrivé à la fin du f° 327<sup>v</sup>, constate une importante lacune dans le texte : mais il se borne à la constater. Or cette lacune est purement accidentelle<sup>4</sup> : elle s'est produite, postérieurement à la copie de ce manuscrit par le copiste A, à cause de la perte de quatre feuillets. Comme la lacune est propre au manuscrit A, et comme A<sup>3</sup> ne l'a pas comblée, on

<sup>1</sup> Cf. G. CHOEROBOSCOS, *In Hephaest. Enchir.*, p. 214, 12 Consbruch et le Scoliaiste, p. 299, 26.

<sup>2</sup> J'avoue que ce n'est pas sans avoir hésité longtemps que j'ai attribué cette scolie à A<sup>3</sup>. L'écriture, en effet, ressemble à celle de A<sup>2</sup> ; mais l'encre est différente et la plume est plus fine ; la note ne commence ni ne finit par les ponctuations caractéristiques de A<sup>2</sup> ; le *thêta* de πολυμαθίας n'est pas celui qu'emploie A<sup>2</sup>, même quand cette lettre est tracée, comme ici, au-dessus de la ligne (cf. A<sup>2</sup> face à 63). D'autre part, l'encre, le sigle γρ(άφετ)αι, identique à celui de A<sup>3</sup> en 77, et le contenu même, plaident en faveur de l'attribution à A<sup>3</sup>. Pour expliquer le changement dans l'écriture, on pourrait dire que A<sup>3</sup> a fait ici un effort de calligraphie en transcrivant un mot qui n'est pas commun. Il vaut la peine de noter que le manuscrit a été refermé avant que l'encre de la manchette fût complètement séchée, car une partie des lettres se trouve imprimée à l'envers sur le f° 301<sup>r</sup>.

<sup>3</sup> Cf. *supra*, p. 25.

<sup>4</sup> MARTINI, p. 9, note 1.



doit en inférer que  $A^3$ , lisant et annotant son manuscrit, n'avait pas sous les yeux le modèle dont  $A$  est la copie<sup>1</sup>. Malgré cette déficience dans ses moyens d'information, notre correcteur, arrivant à une phrase incise, qui se détache sans peine du contexte<sup>2</sup>, n'hésite pas à l'athétiser dans les termes que voici (f<sup>o</sup> 339<sup>v</sup>) :

ἐν τῷ μετώπῳ ἦν τοῦ πρωτοτύπου βιβλίου · ὁ δὲ μεταγράψας καὶ τοῦτο ἐντὸς τέθεικε.

Ainsi donc, le même homme qui, faute d'un second manuscrit, s'est révélé incapable de combler une grave lacune de  $A$ , purement accidentelle, prétend maintenant avoir eu sous les yeux le modèle même de  $A$ , d'où cette lacune était absente ! C'est le mensonge d'un philologue qui veut donner du poids à une de ses conjectures.

On ne saurait donc lui faire confiance quand, dans la marge de 77, il écrit :

γράφεται χρυσοῦν

comme s'il avait consulté un manuscrit qui portait χρυσοῦν, et non la faute χρυσόν, commune à nos deux manuscrits. Il a qualifié de *variante* ce qui n'était qu'une *conjecture* ou une *correction* personnelle, comme n'importe quel lettré byzantin était capable d'en faire.

Quant à la note qu'il écrit face à 1 :

γράφεται πολυμαθίας

il ne faut pas davantage y chercher la preuve que  $A^3$  recourait à un autre manuscrit, qui, contrairement à toute la tradition manuscrite de la *Bibliothèque*, aurait porté en cet endroit πολυμαθίας au lieu de χρηστομαθίας. Car ici, nous savons où  $A^3$  a pris son renseignement. En tête de la colonne 300<sup>v</sup> b, où commence notre *Codex* 239, il observe fort doctement que le numéro d'ordre σλδ', que porte en cet endroit (300<sup>v</sup> b, ligne 3) le chapitre de Photius, ne correspond pas au numéro d'ordre σλη', que ce

<sup>1</sup> Ni un manuscrit de la famille  $M$ , dont cette lacune est absente.

<sup>2</sup> PHOTIUS, p. 336 b 2 (cité par Martini, p. 55). La phrase se trouvant également *in textu* dans  $M$ , elle figurait certainement, en même place, dans l'archétype commun  $AM$  : elle n'est donc pas une addition en marge (μέτωπον) de l'archétype (πρωτότυπον) de  $A$ . Par conséquent,  $A^3$  invente de toutes pièces son explication et présente sa conjecture comme un fait réel.

même chapitre porte dans la table des matières (πίναξ) placée en tête (f<sup>o</sup> 1<sup>r</sup> — 4<sup>v</sup>) du volume :

ἐν τῷ πίνακι τῆς βίβλου τῆσδε σλῆ' ἐπιγράφεται.

Il a donc lu attentivement le f<sup>o</sup> 4<sup>r</sup>, où notre ouvrage de Proclus est mentionné sous la rubrique <sup>1</sup> :

σλῆ' Πρόκλου πολυμαθίας λόγοι β'.

On voit comment A<sup>3</sup> a eu l'idée d'écrire en marge de notre § 1 le renseignement : γράφεται πολυμαθίας. Il l'a eue en consultant la table des matières pour vérifier le numéro d'ordre du chapitre consacré à Proclus <sup>2</sup>. Il n'avait donc qu'une seule source d'information : le manuscrit A lui-même.

En résumé, sauf une seule note de A qui remonte à une tradition plus ancienne, toutes les manchettes ont pour rédacteurs A<sup>2</sup> ou A<sup>3</sup>, qui les composaient d'après leur inspiration personnelle en lisant le texte, sans avoir recours au témoignage d'autres

<sup>1</sup> Il vaut la peine de noter que M contient aussi une table des matières, dont une partie a malheureusement disparu à la suite d'une mutilation du manuscrit (MARTINI, p. 16-17) ; mais la partie qui nous intéresse est conservée, et on y lit (f<sup>o</sup> 3<sup>r</sup>) le signalement suivant le notre *Codex 239* :

σλθ' Πρόκλου πολυμαθίας λόγοι β'.

Abstraction faite du numéro d'ordre qui diffère, nous constatons que, pour cette partie de la tradition, nos deux manuscrits A et M ne présentent aucune différence essentielle. Nous verrons plus tard (cf. *infra*, p. 186) l'importance capitale de cette remarque.

En attendant, regrettons qu'on n'ait pas encore étudié le problème de ce *pinax* dont la tradition n'est pas identique à celle du texte proprement dit. Il serait pourtant bien utile de savoir qui l'a composé et à quelle date. Sur ce dernier point, une chose est certaine : c'est que le *pinax* était déjà constitué à l'époque de l'archétype commun de A et de M.

<sup>2</sup> Il est d'ailleurs possible de préciser davantage, car le premier mouvement de A<sup>3</sup> n'a sans doute pas été de vérifier sur le *pinax* le numéro d'ordre du chapitre consacré à Proclus. En effet, dans le texte, Proclus porte le numéro d'ordre 234, et fait immédiatement suite au chapitre qui porte dans le texte le numéro 233, ce qui rend bien problématique une suspicion « intuitive » de A<sup>3</sup>. Voici comment je crois que les choses ont dû se passer. Arrivé à la fin du f<sup>o</sup> 327<sup>v</sup>, qui contenait encore le chapitre numéroté 237 dans le texte de A, notre lecteur jette les yeux sur f<sup>o</sup> 328<sup>r</sup>, où commence le chapitre numéroté 240 dans le texte. Il en conclut tout naturellement que 238 et 239 manquent. Pour savoir quelles étaient ces œuvres, il se reporte au *pinax*, où il découvre sous le numéro 238 le chapitre de Proclus qu'il avait déjà lu dans le texte sous le numéro 234 ! Il a donc écrit la note 327<sup>v</sup> avant la note 300<sup>v</sup> sur la numérotation du chapitre de Proclus, laquelle à son tour lui a suggéré la note critique sur la « variante » πολυμαθίας.



manuscris. Ces notes montrent que nos deux correcteurs avaient de l'instruction et de la culture : en cette matière,  $A^3$  l'emporte sur  $A^2$ , mais il a aussi plus de prétention et on ne saurait le prendre au sérieux quand il affecte de vérifier sur un autre les leçons du manuscrit  $A$ .

## 2. LE MANUSCRIT $M$ .

Les notes marginales de  $M$  sont moins nombreuses (37) que celles de  $A$  et aussi moins complètes.

En effet, nous trouvons dans  $M$  un choix dont on ne discerne pas les mobiles. Ainsi, il attire l'attention sur le style *ἰσχρόν* (6) et *ἀνθηρόν* (8), mais néglige le style *ἀδρόν* et le style *μέσον*. On ne comprend pas pourquoi il omet de signaler par une manchette les *adonidies* (53) et surtout les *daphnéphories* (69), qui présentent cependant un intérêt considérable. En revanche, il a une manchette sur les *Chants Cypriens* (22) et, par deux signes jumelés ( $\text{⌘}$   $\text{⌘}$ ) au § 59, il met en relief la remarquable observation de Proclus sur l'emploi de l'euphémisme.

Les notes marginales de  $M$  n'ont donc avec celles de  $A$  d'autre rapport que la communauté du texte qu'elles illustrent. A s'en tenir uniquement à ces notes, il saute aux yeux que  $M$  n'est pas copié sur une copie de  $A$  déjà enrichie des *marginalia* de  $A^2$ .

Comme toutes ces notes sont de la main du scribe qui a copié le texte, on doit se demander si celui-ci en est le rédacteur. Pour répondre à cette question, il suffit de se reporter au texte de  $M$  en 21-22. Par suite d'une faute d'haplographie du copiste, ce texte est amputé de deux lignes, ce qui en a fait disparaître toute allusion aux *Chants Cypriens*. Il n'empêche que  $M$  écrit en marge :

*περὶ τῶν λεγομένων Κυπρίων ποιημάτων.*

Ce n'est pas en partant de son propre texte mutilé que  $M$  a pu écrire cette note : il l'a copiée telle quelle dans son modèle. Il se peut même que  $M$  ne les ait pas recopiées toutes, ce qui expliquerait les étranges omissions signalées au début de ce paragraphe.

Quant à l'orthographe adoptée par le rédacteur des notes marginales, elle concorde généralement avec celle de  $M$  pour les cas où  $M$  diffère de  $A$ , par exemple : *ἰοβάκχου* (54), *σκολιοῦ* (58), *σίλλου* (66), *ὄσχοφορικῶν* (87), *ὄσχοφορίας* (89). Il y a ce-

pendant un cas <sup>1</sup> où nous relevons une divergence de graphie :

67 ἐπικήδειος M<sup>mg</sup> : (τὸ) ἐπικήδειον AM<sup>t</sup>

Il serait imprudent de conclure de là qu'une variante ἐπικήδειον pour ἐπικήδειος aurait fait irruption dans le texte de la famille *M* postérieurement à la rédaction des manchettes qui caractérisent cette famille. D'abord, la concordance AM<sup>t</sup> rend *a priori* la chose peu vraisemblable ; ensuite, l'examen du texte en ce passage explique suffisamment la divergence entre M<sup>t</sup> et M<sup>mg</sup>. Ce texte est ainsi rédigé :

διαφέρει δὲ τοῦ ἐπικηδείου ὁ θρήνος, ὅτι τὸ μὲν ἐπικήδειον παρ' αὐτὸ τὸ...

Le genre du mot ἐπικηδείου reste ambigu jusqu'à τὸ μὲν, et le rubricateur qui aurait sous les yeux une ligne aussi longue que celle du texte imprimé ci-dessus, verrait au premier coup d'œil qu'il s'agit d'un neutre. Mais il est probable que le manuscrit *M* remonte, de près ou de loin, à un ancêtre écrit en deux colonnes, d'une justification assez courte — exactement comme le manuscrit *A*, plus ancien que *M* de deux siècles — et que les mots : ὅτι τὸ μὲν etc. figuraient à la ligne suivante. Ne lisant que la première ligne (où ἐπικηδείου pouvait être masculin ou neutre) et s'inspirant de ce texte pour la rédaction de sa manchette, le rubricateur pressé a écrit ἐπικήδειος, au lieu de ἐπικήδειον. Voici comment se présentait le manuscrit après copie de la note marginale :

διαφέρει δὲ τοῦ ἐπικηδείου ὁ θρήνος τί διαφέρει ἐπικήδειος θρήνου  
ὅτι τὸ μὲν ἐπικήδειον παρ' αὐτὸ τὸ κή-  
δος, etc.

L'origine de la faute est simple, et la graphie du rubricateur ne

<sup>1</sup> Je ne puis faire état ici d'une divergence qui serait très importante, si vraiment il y avait une divergence. Le mot qui sert à désigner l'épinicie *a*, dans *A*, la forme ἐπίνικος et dans *M* ἐπινίκιος ; comme le mot se présente deux fois avec cette même divergence (35, 57), l'hypothèse d'un cas fortuit est exclue. Malheureusement, le mot est écrit en abrégé dans la manchette de *M* au § 57 : περὶ ἐπινίξ', qui, je pense, doit s'interpréter : περὶ ἐπινικίου (= *M*) et non : περὶ ἐπινίκου (= *A*), l'accent étant placé de telle manière qu'un lecteur non prévenu comprendra qu'il faut le lire après la syllabe -κίου-. Le mot abrégé figurant en clair dans le texte et pouvant, par là-même, être complété facilement, l'abréviateur n'a eu aucun scrupule à employer une abréviation qui, normalement, devrait s'interpréter -κος- et non -κιος-. Ajoutons que si le rédacteur de la manchette avait préféré la graphie ἐπίνικος à ἐπινίκιος, il l'aurait sans doute introduite dans le texte par une correction facile à réaliser.



prouve nullement l'existence d'une variante *ἐπικήδειος* dans la famille *M* antérieurement à la rédaction des notes marginales. C'est un cas fortuit qui démontre simplement que ce rédacteur était assez expéditif.

D'après ce qui précède, les notes marginales de la famille *M* remontent à un ancêtre de *M* et, jusqu'à preuve du contraire, nous devons supposer que leur auteur travaillait sur un texte présentant déjà certaines variantes orthographiques par lesquelles *M* se différencie de *A*.

L'étude des manchettes nous fournit ainsi un premier indice sur les divergences profondes qui séparent nos deux plus anciens manuscrits et que la suite de ces recherches mettra, je pense, en pleine lumière.

---

## CHAPITRE I

# GENERALITES SUR LA TRADITION MANUSCRITE DE PHOTIUS

## DEUXIÈME PARTIE

# ÉTUDE CRITIQUE



# ÉTUDE CRITIQUE

DE LA PARTIE

CHAPITRE I

GÉNÉRALITÉS

SUR LA TRADITION MANUSCRITE

DE PHOTIUS

Nous pourrions, à la rigueur, nous contenter de faire une étude critique du seul *Codex* 239. Mais ce texte ne représente même pas la cent-cinquantième partie de la *Bibliothèque*, et la *Chrestomathie*, qu'il résume, a disparu. Dès lors, à quel manuscrit accorderons-nous nos préférences ? Et quelle valeur aurait une conclusion tirée d'une enquête aussi restreinte ?

Nous devons donc savoir avec précision comment se présente la tradition de la *Bibliothèque* dans les chapitres où Photius commente ou cite des auteurs conservés, et déterminer ainsi la valeur relative des manuscrits de la *Bibliothèque*. Cette question capitale n'a jamais été traitée, et comme nous ne pouvons l'éluder, force nous est de l'esquisser à grands traits dans un chapitre préliminaire à l'étude critique du *Codex* 239. Pour ne pas trop retarder cette étude, nous ferons porter notre examen sur cinq auteurs seulement : Philostrate (*Codex* 241), Arrien (*Codex* 91), S. Méthode (*Codd.* 234-237), Aelius Aristide (*Codd.* 246-248) et Plutarque (*Codex* 245).

Rien de plus facile, à première vue. Il devrait nous suffire, en effet, d'avoir côte à côte une édition de la *Bibliothèque* où les divergences de *A* et de *M* figureraient dans l'apparat critique, et de bonnes éditions de ces auteurs, dans lesquelles Photius se trouverait invoqué comme témoin de la tradition indirecte.

Nous n'avons malheureusement ni l'un ni l'autre. Il n'existe pas d'édition complète de Photius avec les variantes de *A* et de *M*, et, à une exception près, nous n'avons pour les auteurs cités



plus haut, qu'un matériel critique insuffisant <sup>1</sup>. Seul, G. N. Bonwetsch dans son édition de S. Méthode <sup>2</sup> a relevé avec soin les variantes de *A* et de *M*, mais sans se préoccuper de leur valeur relative. Les derniers éditeurs des *Vies parallèles* de Plutarque, Cl. Lindskog et K. Ziegler <sup>3</sup> ont signalé les leçons de Photius d'après l'édition de Bekker, ce qui les a, plus d'une fois, induits en erreur <sup>4</sup>. La *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate n'a plus eu d'édition critique depuis 1870 <sup>5</sup>. Quant à Aristide, l'édition de B. Keil étant inachevée, nous devons nous résigner à faire usage de la médiocre édition de G. Dindorf <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Il ne vaut pas la peine de parler d'Arrien, auquel je ne fais appel que pour un court passage.

<sup>2</sup> Leipzig, Hinrichs, 1917.

<sup>3</sup> Leipzig, Teubner, 1914-1935.

<sup>4</sup> Voir mon article des *Mélanges Desrousseaux*, Paris, 1937, p. 435-439.

<sup>5</sup> L. Kayser (Teubner). L'édition F. C. Conybeare (Loeb, réimpr. en 1921 et 1927) n'en est qu'une reproduction.

<sup>6</sup> Leipzig, Weidmann, 1829. — F. Lenz a publié récemment dans les *Studi italiani di filologia classica*, 14 (1937), p. 203-225, un intéressant article intitulé *La tradizione indiretta dei discorsi di Aristide nella βιβλιοθήκη di Fozio*, qui n'a rien de commun avec les recherches entreprises dans le présent chapitre. L'auteur, en effet, cherche dans les extraits de Photius des éléments nouveaux pour écrire la difficile histoire de la tradition manuscrite d'Aristide et voudrait découvrir le degré de parenté entre l'exemplaire d'Aristide utilisé par Photius et les manuscrits actuellement conservés du rhéteur. Il a donc spécialement étudié les cas où *A* et *M* sont d'accord : cela explique que son article ne mentionne aucun des nombreux exemples étudiés plus loin.

Il y a pourtant un point où nos recherches parallèles se rencontrent, et c'est sur ce point que je dois faire des réserves assez graves. Au passage ARISTIDE, I, p. 280 = PHOTIUS, 406 a 9, Photius écrit : οὔτε ἐξεπίτηδες τὰ γε τοιαῦτα ἀγνοιστέον, ἀλλὰ κατὰ τὸ πάρεργον οἶον ὥσπερ νῦν ἐγώ. ὥστε εἴ τις ἀξιοῖ καὶ ἡμῖν etc.

Les mots soulignés, donnés par *AM*, manquent dans toute la tradition manuscrite d'Aristide (LENZ, p. 210). Dans l'apparat critique de ce passage (p. 209), Lenz, après avoir noté que *M*<sup>3</sup> a écrit au-dessus de la ligne, avant ἀλλὰ, l'indication σχόλ(ιον), ajoute : *sed etiam Photius M<sup>1</sup> inter ἐγὼ et ὥστε vacuum spatium reliquit*. Il commente les choses ainsi (p. 210) : ... *se già l'amanuense [sc. M<sup>1</sup>] prima di quest' aggiunta... ha lasciato libero uno spazio, ne deriva che o nell'esemplare le parole erano indicate come un ampliamento non derivante da Aristide, oppure che egli da parte sua aveva già addotto a controllo un manoscritto di Aristide*.

C'est là une interprétation tendancieuse et inexacte. Si le blanc de *M* avait la valeur que lui prête Lenz, il aurait dû se trouver non point avant ὥστε, mais avant ἀλλὰ, c'est-à-dire à l'endroit où, non sans peine, *M*<sup>3</sup> écrit σχόλ(ιον) entre les lignes. En outre, si Lenz, au lieu de concentrer son attention sur le f° 313<sup>r</sup>, où se trouve le texte, avait mieux étudié le manuscrit *M*, il aurait dû voir et admettre que le copiste de *M* laisse toujours un blanc de 4 à 6 lettres après la fin d'un extrait ou après une ponctuation forte : c'est la seule raison pour

Il résulte de là que, sauf pour le texte de S. Méthode, nous devons recourir sans cesse à des photographies du manuscrit *M*, dont il n'existe, à ma connaissance, aucune collation imprimée.

*Philostrate.* Commençons par le texte de Philostrate et choisissons comme entrée en matière un passage assez long, pour voir apparaître nettement la complexité des problèmes étudiés ici.

PHILOSTRATE, III, 6

PHOTIUS, 326 a 6

Καταβαίνοντες δὲ τὸ ὄρος δρακόντων θήρα περιτυχεῖν φασί,  
περὶ ἧς ἀνάγκη λέξαι· καὶ γὰρ σφό-  
δρα εὖηθες ὑπὲρ μὲν τοῦ λαγῶ καὶ  
ὅπως ἀλίσκεται καὶ ἀλώσεται, πολλὰ  
εἰρῆσθαι τοῖς ἐς φροντίδα βαλλο-  
μένοις ταῦτα, ἡμᾶς δὲ παρελθεῖν λό-  
γον γενναίας τε καὶ δαιμονίου  
θήρας μηδὲ τῷ ἀνδρὶ παραλειφθέντα,  
ἐς ὃν ταῦτα ἔγραψα·

δρακόντων μὲν γὰρ δὴ ἀπείροις μήκεσι κατέζωσται πᾶσα ἡ Ἰν-  
δικὴ χώρα καὶ μεστὰ μὲν αὐτῶν ἔλη, μεστὰ δὲ ὄρη, κενὸς δὲ οὐδεὶς  
λόφος. οἱ μὲν δὴ ἔλειοι νωθροὶ τέ εἰσι καὶ τριακοντάπηχυ μῆκος  
ἔχουσι καὶ κράνος αὐτοῖς οὐκ ἀνέστηκεν, ἀλλ' εἰσὶ ταῖς δρακαίναις  
ὅμοιοι, μέλανες δὲ ἱκανῶς τὸν νῶτον καὶ ἦττον φολιδωτοὶ τῶν ἄλλων.  
καὶ σοφώτερον ἦπται τοῦ λόγου περὶ  
αὐτῶν Ὅμηρος ἢ οἱ πολλοὶ ποιηταί,  
τὸν γὰρ δράκοντα τὸν ἐν Αὐλίδι τὸν  
πρὸς τῇ πηγῇ οἰκοῦντα περὶ νῶτα दा-  
φοινὸν εἶρηκεν, οἱ δὲ ἄλλοι ποιηταὶ  
τὸν ὁμοήθη τούτῳ τὸν ἐν τῷ τῆς Νε-  
μέας ἄλσει φασὶ καὶ λοφίαν ἔχειν, ὅπερ  
οὐκ ἂν περὶ τοὺς ἐλείους εὖροιμεν.

7 οἱ δὲ ὑπὸ τὰς ὑπωρείας τε καὶ  
τοὺς λόφους ἵενται μὲν ἐς τὰ πεδία  
ἐπὶ θήρα, πλεονεκτοῦσι δὲ τῶν

οἱ δὲ πεδινοὶ

πλεονεκτοῦσι τῶν

laquelle il y a dans *M* un blanc de quelques lettres après le point (sur la ligne) qui suit ἐγώ.

Lenz a donc eu tort de vouloir dissocier *AM*, qui forment ici un bloc : c'est Photius, et Photius seul (ἐγώ) qui a dicté la phrase en surnombre. Ne trouvant pas, et pour cause, cette phrase dans son exemplaire d'Aristide, *M*<sup>3</sup> en a conclu, fort naturellement, que c'était une note marginale étrangère au texte.

Ceci montre, en tout cas, combien Lenz a eu raison de prêcher la prudence dans les recherches de l'espèce, car pour avoir lui-même imprudemment interprété un blanc tout à fait banal de *M*, il a présenté sous un jour faux la psychologie de ce copiste et l'aspect extérieur de son modèle immédiat.



ἐλείων πάντα καὶ γὰρ ἐς πλεόν τοῦ μήκους ἐλαύνουσι καὶ ταχύτεροι τῶν ὀξύτάτων ποταμῶν φέρονται καὶ διαφεύγει αὐτοὺς οὐδέν · τούτοις καὶ λοφιά φύεται νέοις μὲν ὑπανίσχουσα τὸ μέτριον, τελειοῦμένοις δὲ συναυξανομένη τε καὶ συνανιοῦσα ἐς πολὺ, ὅτε δὴ πυρσοί τε καὶ πριονωτοὶ γίνονται.

κατέζωσται PHILOSTR. : διέζωσται PHOT. || τριακοντάπηχυν PHILOSTR. et PHOT. M : - πηχον PHOT. A || τελειοῦμένοις δὲ συναυξανομένη PHILOSTR. : συναυξομένη δὲ τελειοῦμένοις PHOT. || τε PHILOSTR. : om. PHOT. || συνανιοῦσα PHILOSTR. : ἀνίουσα PHOT. A : ἀνίσχουσα PHOT. M || ἐς PHILOSTR. et PHOT. A : ἐπὶ PHOT. M || δὴ PHILOSTR. et PHOT. M : δὲ PHOT. A || πυρσοί τε καὶ πριονωτοὶ γίνονται PHILOSTR. : πῦρ τε καὶ πριόνωτοι γίνονται PHOT. A : πύρσεται καὶ πριόνωτος γίνεται PHOT. M.

La « manière » de Photius apparaît on ne peut plus nettement.

Tout en donnant de larges extraits, il s'arrange pour conserver l'allure générale du texte qu'il résume. Mais ses coupures l'obligent tantôt à ajouter, tantôt à supprimer un mot. Ainsi, pour doter *πλεονεκτοῦσι* d'un sujet plus apparent, il doit écrire *οἱ δὲ πεδινοὶ*, mot qu'il emprunte au contexte immédiat de Philostrate, et cette refonte entraîne la suppression de la particule *δὲ*, qui, dans l'original, faisait suite au même verbe *πλεονεκτοῦσι*. Si ces variantes s'expliquent par le travail d'abrègement auquel se livre Photius, d'autres proviennent de ce qu'il ne respecte pas toujours l'ordre des mots : c'est ainsi que la transposition de *τελειοῦμένοις δὲ* a pour conséquence la suppression de la particule *τε*. On voit que Photius prend quelques libertés avec son modèle. Un synonyme tient parfois la place d'un autre mot, par exemple *διέζωσται* pour *κατέζωσται*, *συναυξομένη* pour *συναυξανομένη*. Assurément, on ne saurait écarter *a priori* l'hypothèse que le manuscrit de Philostrate consulté par Photius contenait l'une ou l'autre de ces leçons ; mais il est tout aussi vraisemblable de supposer qu'elles viennent de Photius lui-même dictant un texte dont il connaissait bien le sens.

Les divergences entre *A* et *M* nous intéressent davantage. *A* commet des fautes qui restent sans correction : *δὲ* pour *δὴ*, et le barbarisme *τριακοντάπηχον* pour *τριακοντάπηχυν*. *M*, au contraire, introduit dans le texte de véritables variantes. Supposé même qu'on prétende que Photius avait dicté *συνανιοῦσα*, et non *ἀνίουσα* que lui prête *A*, on admettra sans doute que *ἀνίσχουσα* de *M* se présente comme une correction ; on admettra certainement que *ἐπὶ πολὺ*, au lieu de *ἐς πολὺ*, leçon originale de

Philostrate conservée par *A*, est bien une correction, due à quelque lecteur qui a remplacé l'expression rare par l'expression courante. Nous constatons une intervention analogue dans la dernière phrase du texte cité plus haut. Photius avait certainement dicté le texte de Philostrate :

ὅτε δὴ πυρσοί τε καὶ πριονωτοὶ γίνονται

ce qui, dans *A*, est devenu :

ὅτε δὲ πῦρ τε καὶ πριονωτοὶ γίνονται

texte incompréhensible, qui remonte sans doute à une résolution erronée de *πυρσοί* écrit en abrégé. Or, tandis que *A* ne révèle aucune tentative de restauration de ce texte délabré, *M*, au contraire, porte indéniablement la signature d'un correcteur. Croyant trouver dans les deux mots précédant καὶ une forme verbale estrophiée, il a écrit un verbe dont *πύρσεται*, transmis par *M*, est sans doute une déformation, et qui, dans son esprit, devait signifier *πυρσὸς γίγνεται*. Le singulier démontre que le correcteur rapportait ce verbe non point à *δράκοντες*, comme le voulait Philostrate, mais à *λοφιά* : logique avec lui-même, notre correcteur a écrit également le singulier *πριονωτὸς γίνεται*. En somme, correction hâtive, superficielle et, pour tout dire, incohérente, mais qui a cependant pour auteur un homme cultivé.

L'examen des deux paragraphes de Philostrate nous a ainsi montré que, dans la famille *M* de Photius, est intervenu un correcteur savant qui a retouché le texte de Photius sans recourir à l'original d'après lequel celui-ci rédigeait son résumé. *A*, en revanche, représente une famille orthographiquement défectueuse, mais qui conserve honnêtement ses fautes et ses bévues.

Le même résumé de Philostrate contient d'ailleurs de nombreux exemples qui appellent une conclusion identique. Ainsi, l'ignorance totale du copiste *A* éclate dans un passage où les mots très clairs de Philostrate, bien conservés par *M* :

ἄλλοσε ποι βιοτεύειν

deviennent, dans *A* :

ἄλλος ἐπιβιοτεύειν <sup>1</sup>

qui n'ont aucun sens, mais qui s'expliquent aisément par une

<sup>1</sup> PHILOSTRATE, III, 47 = PHOTIUS, 327 a 15.



faute d'iotacisme, compliquée d'une erreur de coupure que facilitait la *scriptio continua* du modèle.

Autrement nombreux et instructifs sont les cas où, *A* donnant la leçon des manuscrits de Philostrate, *M* s'en écarte pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la paléographie ou la psychologie des copistes : impossible de ne pas y voir autant de corrections parfaitement conscientes, même quand le bien-fondé nous en échappe. Je ne sais pourquoi *M* corrige τῶν μεγάλων ἰχθύων en τῶν μεγίστων ἰχθύων<sup>1</sup>, ni pourquoi dans la phrase :

πιστοῦται δὲ αὐτὸ καὶ τῶν νοσοῦντων περὶ Γάδειρα

il trouve bon de remplacer περὶ par ἐπὶ<sup>2</sup>. Mais nous voyons très bien pourquoi, dans la phrase :

ξηρόν τε ἤδη τὸν ποταμὸν ὥρυγεν

il substitue ὥρυττεν à ὥρυγεν<sup>3</sup> : c'est un grammairien qui glose les formes rares comme l'aoriste second ὥρυγεν par des formes plus courantes ou plus traditionnelles, comme ὥρυττεν. Nous trouvons un autre exemple de cette tendance dans un curieux passage sur la culture des perles, où Philostrate écrit ceci :

παριζήσας οὖν ὁ Ἰνδὸς τῷ ὀστρέῳ δέλεαρ αὐτοῦ τὸ μύρον ποιέται, τὸ δὲ ἀνοίγνυται τε καὶ μεθύει ὑπ' αὐτοῦ, κέντρῳ δὲ διελαθέν ἀποπτύει τὸν ἰχώρα<sup>4</sup>.

En cet endroit, *A* donne διελασθέν, forme plus récente et moins classique que διελαθέν, mais tout aussi correcte, que Photius peut avoir dictée. Cette forme a dérouté le correcteur de *M* qui, très savamment, en a fait δελεασθέν, dont on admirera au moins l'à-propos dans un contexte où il est question de pêche et d'amorce. Mais, encore une fois, c'est une correction superficielle, un trompe-l'œil imaginé par un habile homme qui lit le texte sans se donner la peine d'aller au fond des choses<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> PHILOSTRATE, III, 7 = PHOTIUS, 326 a 29.

<sup>2</sup> PHILOSTRATE, V, 2 = PHOTIUS, 328 b 3.

<sup>3</sup> PHILOSTRATE, I, 25 = PHOTIUS, 324 a 3.

<sup>4</sup> PHILOSTRATE, III, 57 = PHOTIUS, 328 a 6.

<sup>5</sup> Voici un dernier exemple qui me paraît mériter au moins une mention. Philostrate (VI, 25), exactement reproduit dans *A* (330 b 4) disait : ἐνταῦθα νομάδες οἰκοῦσιν Αἰθίοπες ἐφ' ἀμαξῶν πεπολισμένοι. Dans *M*, ce dernier mot est remplacé par πεπολιωμένοι, qu'il faut sans doute comprendre : les nomades éthiopiens grisonnent, vieillissent (autrement dit : passent leur vie) sur leurs chars. Si c'est là une correction, elle est bien curieuse ; elle proviendrait d'un homme de goût, mais trop pressé de retoucher une phrase dont la compréhension exige une lecture assez attentive.

Après les exemples qu'on vient de voir, il n'est pas imprudent d'affirmer que le *Codex* 241, contenant un résumé de Philostrate, a été revu par un correcteur savant qui, sans recourir au modèle, a enrichi Photius de conjectures plus ou moins heureuses, conservées dans le manuscrit *M*.

*Arrien*. A la question de savoir s'il a opéré en d'autres passages de la *Bibliothèque*, on doit répondre affirmativement, car nous retrouvons sa « manière » à l'autre bout de la *Bibliothèque*, au *Codex* 91, où Photius a brièvement résumé l'*Anabase* d'Arrien. Cet historien montre Alexandre poursuivant un prince nommé Poros, mais différent de celui qui subit un échec sur les bords de l'Hydaspe<sup>1</sup> :

ἀφικνεῖται ἐπὶ τὸν Ὑδραώτην ποταμὸν...<sup>2</sup>

Au passage correspondant du résumé de Photius<sup>3</sup>, nous trouvons dans *A* :

τοῦτον διώκων Ἀλέξανδρος τὸν Ὑδραώτην ποταμὸν ἐπεραιώθη.

*M* reproduit la même phrase avec la variante Ὑδάσπην. Ce n'est pas là une déformation d'origine paléographique, mais une vraie correction due à un homme cultivé qui, pensant au désastre de Poros sur l'Hydaspe, a retouché le texte avec une remarquable désinvolture. On lui pardonnera sans doute d'avoir ignoré, au moment de lire le *Codex* 91, l'existence d'un fleuve Ὑδραώτης; mais cette excuse ne vaut plus après la lecture du *Codex* 241, où ce même nom reparaît sans variante<sup>4</sup> : preuve, à mon sens, que notre savant lecteur dédaignait revenir en arrière pour corriger ses trop hâtives conjectures.

*S. Méthode*. Nous arriverons à une conclusion analogue en examinant les quatre chapitres (234 à 237) que Photius a consacrés au recueil des œuvres de S. Méthode. La confrontation du texte original avec celui de Photius ne va pas sans difficulté, car Photius, tout en conservant admirablement les caractéristiques du style et du vocabulaire de son modèle, a fortement condensé

<sup>1</sup> Cf. PLUTARQUE, *Alex.*, 60.

<sup>2</sup> ARRIEN, *Anabase*, V, 21, 4.

<sup>3</sup> PHOTIUS, 68 a 19.

<sup>4</sup> PHOTIUS, 325 a 5.



la matière en ne donnant que peu d'étendue aux extraits textuels. Malgré ces circonstances plutôt défavorables, nous ne manquons pas d'exemples où le texte de S. Méthode, exactement reproduit par *A*, subit dans *M* des transformations qui n'ont rien de mécanique ou d'inconscient. Voici quelques-uns de ces exemples, choisis parmi les plus instructifs.

S. Méthode avait écrit :

ὥσπερ δὴ καὶ Ὅμηρος ἐμήνυσσε <sup>1</sup>.

*M* ajoute un article au nom d'Homère <sup>2</sup>, ce qui, sans doute, n'a pas grande importance. Mais quand, dans la phrase :

ὅτι τῶν κακῶν ἐστὶ ποιητής <sup>3</sup>

*M* supprime l'article défini <sup>4</sup>, nous avons le droit de dire qu'il crée une nuance à laquelle l'auteur n'avait pas songé. Pareillement, quand S. Méthode écrit :

μία ἐστὶ τῇ μητρὶ αὐτῆς, ἐκλεκτῇ τῇ τεκούσῃ αὐτήν <sup>5</sup>

et que *M* ajoute la copule ἐστὶ après ἐκλεκτῇ <sup>6</sup>, nous dirons que cette addition change le style et risque de modifier la pensée de l'auteur. Du reste, les corrections grammaticales de *M* ne sont pas rares. Ainsi, dans la phrase :

« ὥστε ὁ μὲν νόμος ἅγιος καὶ ἡ ἐντολὴ » τοῦ θεοῦ « ἁγία καὶ δικαία καὶ ἀγαθή » ὅτι μὴ ἐπὶ τῷ βλάψαι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ σῶσαι ἐδόθη <sup>7</sup>

*M* écrit τὸ βλάψαι, τὸ σῶσαι <sup>8</sup>, comme si l'auteur de ces graphies avait estimé erroné l'emploi du datif avec ἐπὶ pour marquer le but, et jugé l'accusatif plus correct.

*M* porte encore d'autres corrections, non moins graves. Discutant la notion de virginité, S. Méthode écrivait :

παρθεῖα γὰρ ἡ παρθενία κατὰ μίαν ὑπαλλαγὴν καλεῖται στοιχείου <sup>9</sup>.

Il y avait là un *lusus etymologicus* intraduisible, tendant à mar-

<sup>1</sup> S. MÉTHODE, p. 49, 3 Bonwetsch.

<sup>2</sup> PHOTIUS, 308 b 38.

<sup>3</sup> S. MÉTHODE, p. 168, 1.

<sup>4</sup> PHOTIUS, 306 a 5.

<sup>5</sup> S. MÉTHODE, p. 74, 19.

<sup>6</sup> PHOTIUS, 310 a 19.

<sup>7</sup> S. MÉTHODE, p. 332, 4.

<sup>8</sup> PHOTIUS, 294 b 28.

<sup>9</sup> S. MÉTHODE, p. 81, 4.

quer le caractère pour ainsi dire divin de la virginité : il suffit de changer (ὑπαλλαγήν) une seule lettre à παρθενία pour voir apparaître sa vraie nature (παρθεΐα). Le passage est assez difficile. *A*, qui n'y comprend rien, écrit, tout bonnement, περθεΐα simple bévue pour παρθεΐα. *M* présente quelque chose de tout différent. Le savant correcteur n'ayant pas compris ce mot παρθεΐα, inventé pour les besoins de la cause étymologique, en a fait παρὰ θεΐα (expression qui prouve d'ailleurs qu'il comprenait admirablement le texte) ; puis, pensant immédiatement à l'apocope παρ(ὰ) θεΐα, qui donne \*παρθεΐα, il a corrigé ὑπαλλαγήν (*changement* d'une lettre) en ἀπαλλαγήν (*suppression* d'une lettre)<sup>1</sup>. Nous prenons ainsi en flagrant délit un correcteur, fort cultivé assurément, mais qui travaille trop vite, puisque malgré toute sa science, il n'aboutit qu'à une absurdité.

Commentant le *Psaume* LXIV, 10, S. Méthode écrivait :

(σάρξ) ἦν αὐτὸς ἀνακομίσας ὁ λόγος εἰς οὐρανοὺς ἐκ δεξιῶν παρέστησε τοῦ πατρὸς<sup>2</sup>.

Tandis que *A*, selon son habitude, respecte le texte, *M* porte ἀνακαινίσας au lieu de ἀνακομίσας<sup>3</sup>. Cette correction change complètement le sens et il faut laisser aux théologiens le soin d'en apprécier l'orthodoxie. Je doute qu'un lecteur ordinaire, même byzantin, ait eu l'idée d'une correction de ce genre, qui révèle plutôt, à mon avis, un homme d'Église.

La conclusion à tirer de tous ces exemples me paraît évidente. Alors que dans *A*, le résumé de Photius conserve mieux le mot à mot de l'original, *M*, au contraire, a été revu par un savant lecteur, vraisemblablement un ecclésiastique, qui, sans respect pour l'original et sans d'ailleurs y recourir, l'a corrigé à son idée, supprimant des articles jugés superflus, ajoutant des copules soi-disant indispensables, retouchant certaines constructions qui lui semblaient erronées, et, même, défigurant le sens par des corrections savantes, mais qui portent la marque d'une hâte excessive.

*Aristide.* Revenons aux auteurs profanes avec Aristide, dont Photius a donné des extraits fort étendus en ses chapitres 246, 247 et 248.

<sup>1</sup> PHOTIUS, 311 a 20.

<sup>2</sup> S. MÉTHODE, p. 79, 11.

<sup>3</sup> PHOTIUS, 311 a 16.



On sait <sup>1</sup> que pour ces chapitres, le manuscrit *M* a été revu, corrigé et augmenté par un lecteur du XIII<sup>e</sup> siècle, *M*<sup>3</sup>, qui contrôlait les extraits de Photius sur un exemplaire d'Aristide. Le texte primitif de Photius s'en trouve complètement modifié. Le travail le plus urgent et le plus délicat consiste donc à retrouver les leçons primitives de *M* sous les grattages et les surcharges de *M*<sup>3</sup>. Un grand nombre d'entre elles sont malheureusement impossibles à restituer ; mais avec un peu de patience, nous en découvrirons assez pour enrichir les présentes recherches.

Les cas les plus intéressants pour nous sont évidemment ceux où la première main de *M* donne une leçon étrangère à la leçon unique conservée par les trois témoins : *A*, *M*<sup>3</sup> et la tradition manuscrite d'Aristide. Ces cas sont fort nombreux, trop nombreux même pour que nous les passions tous en revue. On ne saurait non plus négliger une autre catégorie, moins riche, il est vrai, que la précédente : celle des cas où *A* et la tradition manuscrite d'Aristide s'accordent contre *M* non retouché par *M*<sup>3</sup>. Ce dernier, en effet, malgré tout le soin qu'il met à sa sottie entreprise, a connu des moments de distraction : l'étonnant est qu'il n'en ait pas eu davantage.

Nous avons donc toute une série d'exemples où *M* s'écarte délibérément du texte d'Aristide, fidèlement conservé par *A*. Leur examen est de nature à nous confirmer dans notre opinion sur le caractère propre de la famille *M*.

Ainsi, nous trouvons de minimes divergences orthographiques, qui n'ont rien de fortuit. A trois reprises, nous voyons *M* imposer à Aristide la graphie *δυεῖν* pour *δυοῖν* <sup>2</sup>, qu'il a imposée ailleurs à Plutarque <sup>3</sup> : elle est sans doute l'œuvre d'un lecteur qui trouvait la forme *δυεῖν* plus correcte que l'autre. Nous relevons dans *M* *ἡβουλήθησαν* pour *ἐβουλήθησαν* <sup>4</sup>, changement qui doit sans doute s'expliquer d'une manière identique. Le même correcteur a une tendance à corriger les formes attiques en -ττ- employées par Aristide : c'est ainsi que, par deux fois <sup>5</sup>, *M*

<sup>1</sup> *Commentaire*, p. 17 et cf. *supra*, p. 21.

<sup>2</sup> ARISTIDE, I, p. 249 Dindorf = PHOTIUS, 404 a 4 ; ARISTIDE, II, p. 63 = PHOTIUS, 414 b 24 ; ARISTIDE, II, p. 245 = PHOTIUS, 428 b 23.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Phocion*, 30 = PHOTIUS, 395 b 5.

<sup>4</sup> ARISTIDE, II, p. 298 = PHOTIUS, 431 b 13.

<sup>5</sup> ARISTIDE, I, p. 263 = PHOTIUS, 405 a 2 ; ARISTIDE, I, p. 271 = PHOTIUS, 405 b 4.

porte *θαλάσσης*, là où Aristide et *A* donnent *θαλάττης*, et qu'en un passage, il écrit *φυλασσομένη* pour *φυλαττομένη*<sup>1</sup>.

Ce n'est point non plus un effet du hasard qu'à plusieurs reprises, *M* ajoute un article là où Photius *A* et Aristide l'omettent. Ainsi :

ἀλλὰ τοῦ διὰ πάσης <τῆς> γῆς Ἑλληνικοῦ περιπόλους ἐκείνους χρὴ καλεῖν<sup>2</sup>.

Un grammairien puriste ne condamnerait sans doute pas cette addition de *M*. Pareillement, quand il écrit :

τοσαύτη δ' ἦν <ῆ> ὑπερηφανία τῆς παρασκευῆς καὶ τῶν ποιουμένων ὥστε...<sup>3</sup>

Peut-être critiquera-t-on l'addition de l'article dans la phrase :

ὅτι <ὁ> Σωκράτης τοὺς νέους διέφθειρεν<sup>4</sup>.

Peu importe : il nous suffit de constater que *M*, à tort ou à raison, corrige Aristide.

Il le corrige encore, quand, dans la proposition

οἰόμενοι δεῖν ἢ ζῆν ἐν ἐλευθερίᾳ, ἢ μὴ προσορᾶν τὸν ἥλιον

il supprime la préposition *ἐν*<sup>5</sup> ; ce n'est pas un hasard paléographique, puisque nous trouvons la même suppression dans le membre de phrase :

ἐν ἐλευθερίᾳ δὲ σαφεῖ καὶ εἰρήνῃ πανηγυριζούσης<sup>6</sup>.

La même tendance apparaît dans le traitement des verbes composés. Ainsi, dans la phrase d'Aristide :

ὁμοῦ δὲ πρὸς πᾶσαν τῶν Περσῶν ἀρχὴν διακινδυνεύοντες

*M* écrit *κινδυνεύοντες*<sup>7</sup> sans que nous devinions pourquoi il le fait. En revanche, quand il écrit *πλέοντας* pour *ἐμπλέοντας* dans la phrase :

εἰ δ' ἔσῳζον μὲν οἱ κυβερνῆται πάντες ἅπαντας τοὺς ἐμπλέοντας<sup>8</sup>

<sup>1</sup> ARISTIDE, II, p. 128 = PHOTIUS, 420 a 4.

<sup>2</sup> ARISTIDE, I, p. 248 = PHOTIUS, 403 b 27.

<sup>3</sup> ARISTIDE, I, p. 201 = PHOTIUS, 402 a 18.

<sup>4</sup> ARISTIDE, II, p. 111 = PHOTIUS, 418 b 30.

<sup>5</sup> ARISTIDE, I, p. 271 = PHOTIUS, 405 b 6.

<sup>6</sup> PHOTIUS, 400 a 15.

<sup>7</sup> ARISTIDE, I, p. 246 = PHOTIUS, 403 b 18.

<sup>8</sup> ARISTIDE, II, p. 338 = PHOTIUS, 435 b 16.



nous voyons bien qu'il a voulu lui donner un sens plus général.

Il lui arrive aussi de remplacer le simple par un composé. Aristide avait écrit :

τῶν δὲ Ἑλλήνων τοὺς ἄκρους καὶ παρὰ πᾶσι βεβοημένους  
ἐν φαύλῳ καθαιρεῖς.

Le sens n'apparaît pas du premier coup, et c'est ce qui explique que *M* écrive : διαβεβοημένους<sup>1</sup>, dont le sens est obvie.

Plus souvent encore, il change la préposition d'un verbe composé. Dans la proposition

ἢ τῶν εὐνων συνεύξασθαι τῇ πόλει

*M* écrit, je ne sais pourquoi, ἐπεύξασθαι au lieu de συνεύξασθαι<sup>2</sup>. Pareillement,

πολὺ γὰρ τοῦ πράγματος αὐτοῖς περίεστιν

change de sens dans *M*, qui porte μέτεστιν<sup>3</sup>. Parlant de Miltiade qui, en sauvant sa patrie, a complètement payé la dette qu'il avait contractée envers elle pour son éducation, Aristide écrit :

τὰ τροφεῖα κάλλιστα ἀνθρώπων ἐξέτισεν οὐ μόνον τῇ πατρίδι  
ἀλλὰ καὶ τῇ κοινῇ φύσει τοῦ γένους τοῦ Ἑλληνικοῦ.

*M* corrige en ἀπέτισεν, qui introduit la fine nuance d'un *payement en retour*<sup>4</sup>. Ailleurs, le rhéteur reproche à Platon d'avoir mentionné la condamnation de Cimon, mais d'avoir omis d'ajouter que les Grecs changèrent d'avis :

σὺ δέ, ὥς μὲν κατέγνωσαν λέγεις, ὥς δὲ μετέγνωσαν οὐκ ἐνθυμεῖ.

Dans *M*, μετέγνωσαν est remplacé par ἀπέγνωσαν<sup>5</sup>, verbe qui insiste non plus sur le changement d'avis des Athéniens, mais sur le regret qu'ils eurent d'avoir condamné Cimon : la retouche n'est point d'un sot, mais elle change la pensée de l'auteur.

Il n'hésite pas à corriger ce qu'il considère apparemment comme des fautes de grammaire. Ainsi, dans la phrase :

ἀλλ' ἐπιλεξάμενον τοὺς ἀρίστους καὶ γενναιοτάτους καὶ τὰς φύσεις  
ἐρρωμενεστάτους

<sup>1</sup> ARISTIDE, II, p. 171 = PHOTIUS, 424 a 8.

<sup>2</sup> ARISTIDE, I, p. 272 = PHOTIUS, 405 b 29.

<sup>3</sup> ARISTIDE, II, p. 405 = PHOTIUS, 438 b 5.

<sup>4</sup> ARISTIDE, II, p. 237 = PHOTIUS, 427 a 40.

<sup>5</sup> ARISTIDE, II, p. 212 = PHOTIUS, 426 a 30.

il remplace τὰς φύσεις par τὴν φύσιν<sup>1</sup>, plus conforme à l'usage courant. Très fréquemment, il change les temps, surtout quand il a affaire aux modes optatif et infinitif. Aristide écrivait :

καὶ πῶς οὐ δικαίως ἂν τις ἡμᾶς αἰτιῶτο αὐτοὺς κολακεύειν.

*M* transforme αἰτιῶτο en αἰτιάσαιτο<sup>2</sup> : dans les mêmes conditions, il écrira θείη pour τιθείη<sup>3</sup> et λογίσασθαι pour λογίζεσθαι<sup>4</sup>. Son goût pour la précision grammaticale le pousse ainsi à remanier les phrases entières, telle cette phrase d'Aristide :

ὅτι ἐν αὐτοῖς τούτοις ἃ πρὸς τοὺς Δίωνος γέγραφεν ἐταίρους καὶ ἐν οἷς ὁ Δίων αὐτῷ τετελευτηκῶς ὑπόκειται λέγων ὡς ἔμπνους, ἔνεστι ταυτὶ (Suit un passage des Lettres de Platon, VIII, 355 D).

Reproduisant ce texte, Photius se bornait à changer ὅτι en διότι (qui se trouve dans *A* et dans *M* avant la correction de *M*<sup>3</sup>) et à supprimer la citation qui suit ταυτὶ. Mais, dans *M*, la phrase est abondamment corrigée. Le premier ἐν est écrit par *M*<sup>3</sup>, ainsi que le second (pour autant que je puisse en juger d'après la photographie) : πρὸς est écrit par *M*<sup>3</sup> sur un grattage qui a fait disparaître εἰς (?); enfin, γέγραφεν n'est que la transformation, par *M*<sup>3</sup>, d'un primitif ἔγραψεν<sup>5</sup>. Ainsi, dans ces deux lignes, la famille *M* ne présente pas moins de trois corrections grammaticales plus ou moins fondées, mais qui bouleversent la syntaxe d'Aristide.

Qu'on ne s'étonne donc pas de trouver dans *M* d'autres corrections qui touchent plus spécialement au style de l'auteur. Il change fréquemment l'ordre des mots. Aristide avait écrit :

ἥδει γὰρ τότε μὲν πολλοστὸν μέρος.

*M* place μὲν immédiatement après ἥδει<sup>6</sup>, comme si cette particule avait été mise par erreur au quatrième rang. Aristide écrivait :

ἃ μὲν τοίνυν περὶ τῶν ἀνδρῶν εἰκὸς ἦν εἰπεῖν.

*M*, trouvant sans doute la phrase plus coulante si le complément περὶ τῶν ἀνδρῶν était rapproché de son verbe εἰπεῖν, écrit

<sup>1</sup> ARISTIDE, II, p. 135 = PHOTIUS, 420 b 3.

<sup>2</sup> ARISTIDE, II, p. 238 = PHOTIUS, 427 b 16.

<sup>3</sup> ARISTIDE, II, p. 298 = PHOTIUS, 431 b 14.

<sup>4</sup> ARISTIDE, II, p. 213 = PHOTIUS, 426 b 4.

<sup>5</sup> ARISTIDE, II, p. 106 = PHOTIUS, 418 b 6.

<sup>6</sup> ARISTIDE, II, p. 239 = PHOTIUS, 427 b 35.



εἰπεῖν εἰκὸς ἦν<sup>1</sup>, ordre qui a recueilli l'approbation de Bekker. Dans une phrase particulièrement soignée, Aristide disait :

μιμεῖ σοφιστάς, μιμεῖ συκοφάντας, μιμεῖ Θρασύμαχον..., θυρωρούς, παιδία, μυρίους.

*M* écrit μυρίους, παιδία<sup>2</sup>, transposition qui n'est pas due au hasard, mais à un correcteur qui a estimé, fût-ce uniquement par raison d'euphonie, que le masculin pluriel μυρίους devait être rapproché de θυρωρούς. Une conclusion analogue ressort d'une intéressante correction faite à la phrase suivante :

αὕτη πρώτη ... κρίσις ... ἐγένετο ἀρετῆς πρὸς πλοῦτον καὶ φρονήματος Ἑλληνικοῦ πρὸς βαρβάρων πλήθος καὶ παρασκευήν.

Dans *M*, nous trouvons βάρβαρον<sup>3</sup>, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une faute de la prononciation ; c'est une correction voulue pour donner un pendant exact à l'adjectif Ἑλληνικοῦ.

Dans *M*, certaines phrases d'Aristide sont allongées par souci de clarté. Ainsi, dans la phrase :

τῷ δὲ ἀξιώματι τῆς γνώμης καὶ τῷ μὴ τῶν αὐτῶν ἡττᾶσθαι τοῖς πολλοῖς ὀλίγοις καταλιπεῖν ἐγγὺς ἐλθεῖν ἑαυτοῦ <ἢ κατελίμπανεν><sup>4</sup>

les deux derniers mots sont ajoutés par un lecteur attentif qui a voulu rendre plus claire à une première lecture cette phrase particulièrement contournée du rhéteur.

Très souvent, une forme, une expression ou un mot rares d'Aristide sont remplacés dans *M* par des synonymes plus vulgaires, preuve que *M* descend d'un exemplaire où un lecteur avait inscrit des gloses interlinéaires, qui sont passées dans le texte à la première copie. En voici quelques exemples. *M* remplace περαιτέρω par πορρωτέρω<sup>5</sup>, μεγάλα φρονούντες par μέγα φρονούντες<sup>6</sup>, δυναστεία par δυνάμει<sup>7</sup>, φάσκη par λέγη<sup>8</sup>, γενναιοτάτους par τελεωτάτους<sup>9</sup>, ὄντων par ἀληθῶν<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> ARISTIDE, II, p. 295 = PHOTIUS, 431 a 28.

<sup>2</sup> ARISTIDE, II, p. 381 = PHOTIUS, 437 b 6.

<sup>3</sup> ARISTIDE, I, p. 201 = PHOTIUS, 402 a 24.

<sup>4</sup> ARISTIDE, II, p. 160 = PHOTIUS, 423 a 31.

<sup>5</sup> ARISTIDE, I, p. 224 = PHOTIUS, 403 a 37.

<sup>6</sup> ARISTIDE, II, p. 405 = PHOTIUS, 438 a 38.

<sup>7</sup> ARISTIDE, I, p. 288 = PHOTIUS, 406 b 28.

<sup>8</sup> ARISTIDE, II, p. 422 = PHOTIUS, 422 b 3.

<sup>9</sup> ARISTIDE, II, p. 135 = PHOTIUS, 420 b 3.

<sup>10</sup> ARISTIDE, II, p. 364 = PHOTIUS, 436 b 35.

Un dernier exemple montrera ce lecteur aux prises avec un texte dans lequel l'archétype commun de *A* et *M* contenait une erreur. Aristide avait écrit ce bout de phrase tout simple :

τὸ ῥᾶον καὶ ἥδιον ἀντὶ τοῦ καλοῦ προελόμενος.

Les deux familles de manuscrits de Photius ont en commun l'omission de *καὶ*, ce qui rend la phrase incompréhensible. Mais tandis que *A* la laisse telle quelle, *M* porte la correction ἥδιστον, qui, dans la pensée de son auteur, devait rétablir l'équilibre en donnant un adverbe à *προελόμενος*<sup>1</sup>. Cela montre bien que ce correcteur opérait sans recourir à un exemplaire d'Aristide<sup>2</sup> : car il n'aurait eu qu'à s'y reporter pour découvrir en quoi son exemplaire de Photius était erroné.

*Plutarque.* Il nous reste à voir les extraits que Photius a donnés des *Vies parallèles* de Plutarque au *Codex* 245 de sa *Bibliothèque*. J'ai abondamment traité cette question dans un article, auquel on m'excusera de faire ici beaucoup d'emprunts et de renvoyer pour les nombreuses références au texte des deux auteurs<sup>3</sup>.

Laissant de côté tous les cas où *A* et *M* s'accordent contre la tradition manuscrite de Plutarque, j'ai fait porter mes recherches sur l'ensemble des cas où *A* et *M* présentent des divergences même minimales. Ils se répartissent en trois grands groupes, que nous allons rapidement passer en revue.

I. La tradition de Plutarque n'étant pas unanime, *A* et *M* diffèrent entre eux, mais offrent des leçons qui se retrouvent dans les manuscrits de Plutarque.

J'ai relevé dix cas de l'espèce.

Presque toujours (huit cas), il s'agit de fautes imputables soit à la prononciation byzantine, soit à une résolution erronée d'abréviations, soit à une distraction facilement explicable. Dans deux cas, tandis que *A* confirme certains manuscrits de Plutarque, *M* fait cavalier seul parce qu'il corrige le texte. Sur les

<sup>1</sup> ARISTIDE, II, p. 245 = PHOTIUS, 428 b 25.

<sup>2</sup> Ajoutons que *M*<sup>3</sup> a corrigé en écrivant καὶ ἥδιον. Le dernier mot n'est pas une faute personnelle de ce correcteur : elle appartient à son manuscrit d'Aristide. La tradition de cet auteur hésite entre ἥδιον correct et ἥδιον fautif.

<sup>3</sup> *Mélanges Desrousseaux*, p. 439-450.



dix exemples étudiés, la bonne leçon est fournie huit fois par *A*, toujours confirmé par une partie ou l'ensemble des manuscrits de Plutarque ; les deux seules fois où il se trompe (en accord d'ailleurs avec l'un ou l'autre manuscrit de Plutarque), il faut incriminer la prononciation byzantine, qui a fait écrire 'Υπερίδην pour 'Υπερείδην et ἐπιλιπούσης pour ἐπιλειπούσης. *A* s'avère donc un meilleur témoin que *M* ; et comme ce dernier (la chose est aisément démontrable) ne présente pas un texte qui aurait été revu sur un manuscrit de Plutarque différent de celui auquel remonte le texte de *A*, la profonde divergence entre les deux manuscrits doit s'expliquer par le caractère propre de la famille *M*, qui a introduit dans la tradition de Photius des variantes fautives et des corrections erronées.

2. La tradition de Plutarque étant unanime, *A* et *M* donnent chacun une leçon différente dont aucune ne coïncide avec celle de Plutarque.

J'ai relevé cinq cas de l'espèce.

Ils proviennent de ce que Photius en dictant a introduit des variantes dans le texte traditionnel de Plutarque.

C'est ainsi qu'il a dicté :

χρυσίου au lieu de χρυσού  
 ἐξ ἀδόξου γυναικὸς au lieu de ἐκ γυναικὸς ἀδόξου  
 δεδεγμένος au lieu de παραδεδεγμένος  
 ἐναφανίζουσιν <sup>1</sup> au lieu de ἀφανίζουσιν  
 ἐπεχομένην au lieu de ἐπαμπεχομένην

leçons qui sont toutes correctes et toutes acceptables. De ces leçons correctes, *A* en reproduit quatre, n'ayant commis qu'une seule erreur de copie, χρυσίου pour χρυσού, par une confusion facile entre *nu* et *upsilon*. Dans *M*, nous trouvons :

χρυσίου, la bonne leçon de Photius  
 ἐξαδου (*sic*) γυναικὸς, monstre dû à un copiste qui a mal compris une abréviation  
 δεδεμένος, bévue de copiste  
 ἐμφανίζούσας, où il faut faire deux parts, celles du copiste, auteur de la bévue -σας pour -σαν, et celle d'un correcteur étourdi,

<sup>1</sup> Cette leçon de Photius l'emporte sur celle de la tradition de Plutarque, mais ce n'est pas une raison pour corriger celle-ci.

qui, croyant à une faute dans *ἐναφανίζουσιν*, a sottement corrigé en *ἐμφανίζουσιν* — soit exactement le contraire de ce que Plutarque avait voulu dire

*ἀπεχομένην*, enfin, dont on ne saurait déterminer si c'est une faute de copie ou une correction avortée.

3. La tradition unanime de Plutarque s'accorde tantôt avec *A*, tantôt avec *M*.

J'ai relevé 71 cas de l'espèce et constaté que les manuscrits de Plutarque donnent 50 fois raison à notre manuscrit *A* et 21 fois seulement à notre manuscrit *M*.

Si on additionne ces chiffres à ceux qui précèdent, on voit que, sur un total de 86 leçons, *A* fournit à lui seul 62 leçons correctes et *M* 24 seulement.

D'où vient cette supériorité écrasante de *A* ?

Elle ne peut provenir du fait qu'un de ses ancêtres aurait été revu sur le texte même de Plutarque. Car une telle hypothèse n'explique pas pourquoi *A* et *M* ont en commun des fautes graves, qui ne figurent dans aucun manuscrit de Plutarque. Il ne reste donc qu'une hypothèse valable et qui me paraît l'évidence même : c'est à sa seule qualité de bon manuscrit de la *Bibliothèque* que *A* doit sa supériorité sur *M*.

Cela implique que *M* représente une tradition fort infidèle. Quand on étudie le détail des divergences, on s'aperçoit qu'un certain nombre d'entre elles ont une explication paléographique ou psychologique qui les fait rentrer dans des catégories bien connues ; mais, à côté de celles-là, on relève un nombre anormalement élevé de variantes qui échappent à ces explications classiques et requièrent l'intervention d'un correcteur conscient.

C'est ce correcteur qui, par souci de purisme, corrige *τὴν ἀθυμίαν ἔλυσεν* en *τὴν ἀθυμίαν διέλυσεν*<sup>1</sup>, et supprime l'article défini dans la phrase : *ἐμπίπλεται τῶν κατ'αὐτοῦ βλασφημιῶν*<sup>2</sup>. Plutarque ayant écrit :

*τραχὺς ὢν καὶ δυσεκβίαστος καὶ ἀπαραίτητος*

ce correcteur lui donne un style plus élégant : *τραχὺς <τ ε> ὢν καὶ ...* où les trois adjectifs sont mieux liés<sup>3</sup>. Quand nous trou-

<sup>1</sup> PLUTARQUE [éd. Lindskog et Ziegler], II, 2, p. 260, 20 = PHOTIUS, 396 a 23.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, II, 1, p. 174, 8 = PHOTIUS, 393 b 13.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, II, 1, p. 13, 15 = PHOTIUS, 395 a 41.



vons dans *M* : οὐτε ἐλαίου γεύσει διαφέρειν<sup>1</sup>, la transposition des mots est l'œuvre d'un correcteur, qui a précédé dans cette voie les éditeurs modernes comme Sintenis et Ziegler. Ce correcteur émondait souvent au vol de la plume, sans même attendre d'avoir lu la phrase en entier. Plutarque avait écrit : οὐ μόνον ἀροῦν καὶ φυτεύειν ; notre savant lecteur se hâte d'en faire : οὐ μόνον ἀροῦν <ἀλλὰ> καὶ φυτεύειν<sup>2</sup>, alors que, un peu plus loin dans le texte (même dans celui de *M* !), nous trouvons le ἀλλὰ correspondant à οὐ μόνον. On ne saurait donc s'étonner que ses corrections ne soient pas toujours heureuses. Ainsi, on ne voit pas pourquoi il remplace ἀπολιπὼν par ἀποβαλὼν dans la proposition : καὶ ὀδυρμούςς ἀπολιπὼν ταῖς γυναιξίν<sup>3</sup>.

Voici encore quelques exemples qui nous feront pénétrer plus avant dans la curieuse personnalité de ce correcteur.

Plutarque raconte que Brutus, déçu dans ses espérances après le meurtre de César, songeait à quitter l'Italie :

ἔγνω καταλιπεῖν Ἰταλίαν καὶ πεζῇ διὰ Λευκανίας εἰς Ἑλέαν ἐπὶ θάλασσαν ἦκεν.

*M* porte ici ἐπανῆκεν<sup>4</sup>. Je doute qu'on puisse attribuer un tel changement à l'étourderie de quelque copiste ; il trahit plutôt un correcteur conscient, auquel on doit d'ailleurs adresser le reproche d'imprudence. Car le texte ainsi transformé doit signifier que Brutus était *revenu* à Élée. C'est là une erreur de fait, que le correcteur n'aurait pas risqué de commettre, si, au lieu de se borner au morceau reproduit par Photius, il avait recouru au texte intégral de la *Vie de Brutus* ; en effet, Brutus venait de Naples (21) et il avait sans doute quitté la *Via Popilia* pour gagner Élée en traversant la Lucanie.

Dans la *Vie de Marius*, Plutarque, racontant l'horrible massacre que le Romain fit des Teutons, dit, entre autres détails :

Μασσαλήτας μέντοι λέγουσι τοῖς ὀστέοις περιθρικῶσαι τοὺς ἀμπελῶνας.

Quand, au lieu du mot technique περιθρικῶσαι, *M* écrit περιτροχῶσαι<sup>5</sup>, personne ne s'avisera d'expliquer la substitution

<sup>1</sup> PLUTARQUE, II, 2, p. 261, 3 = PHOTIUS, 396 a 28.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, II, 1, p. 384, 22 = PHOTIUS, 396 b 33.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, I, 2, p. 341, 5 = PHOTIUS, 394 b 2.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, III, 1, p. 261, 15 = PHOTIUS, 398 b 14.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, II, 1, p. 223, 9 = PHOTIUS, 393 b 37.

par l'inconsciente fantaisie d'un copiste : celui-ci n'a fait que déformer une glose (περιτροχάσαι) par laquelle un lecteur antérieur avait interprété le mot, assez rare, du texte original.

Plutarque nous apprend que Pyrrhus avait un gros orteil doué de propriétés si particulières,

ὥστε μετὰ τὴν τελευταίαν τοῦ λοιποῦ σώματος κατακαέντος ἀπαθῇ καὶ ἄθικτον ὑπὸ τοῦ πυρὸς εὐρεθῆναι.

Quelque lecteur d'un ancêtre de *M* a dû être choqué de ce que ledit orteil n'eût même pas été *touché* (ἄθικτον) par le feu, et ce lecteur chatouilleux sur le chapitre de la vraisemblance, a trouvé bon de gloser le mot par ἄλυπον<sup>1</sup>, pour faire comprendre que c'était déjà miracle si cette intéressante partie du corps n'avait subi *aucun dommage*.

A propos d'Aratus, Plutarque rapporte que ce général, par ailleurs très brave, était affligé, au moment du danger, de certains troubles physiologiques, au point que les philosophes citaient toujours son cas lorsqu'ils posaient la question de savoir si ces manifestations devaient s'interpréter comme des symptômes de lâcheté :

... εἰ τὸ πάλλεσθαι τὴν καρδίαν καὶ τὸ χρῶμα τρέπεσθαι καὶ τὴν κοιλίαν ἐξυγραίνεσθαι παρὰ τὰ φαινόμενα δεινὰ δειλίας ἐστὶν ἢ...

On constate avec étonnement que *τρέπεσθαι* manque dans *M*, où ce mot est remplacé par φαίνεσθαι ἡλλοιωμένον<sup>2</sup>. Cette expression nouvelle remonte, en dernière analyse, à un lecteur méticuleux, qui aura estimé que *changer* de couleur était pour le moins excessif, puisque, en fait, la couleur a simplement *l'air de s'altérer*.

Les exemples tirés de Plutarque confirment donc notre hypothèse : la famille *M* de Photius a subi l'intervention d'un correcteur savant qui, en bien des endroits, a remanié le texte de Photius, sans recourir au modèle dont Photius lui-même s'était inspiré. Cependant, les trois derniers exemples, confirmant une constatation déjà faite dans l'étude des extraits d'Aristide, permettent d'affirmer que ce lecteur s'est souvent contenté d'écrire, dans les marges ou entre les lignes de son exemplaire, telle ou telle annotation pour son usage personnel. Ces notes de caractère privé

<sup>1</sup> PLUTARQUE, III, I, p. 179, 4 = PHOTIUS, 398 a 21.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, III, I, p. 336, 14 = PHOTIUS, 399 a 17.



auront, dans une copie ultérieure du manuscrit, expulsé du texte les leçons primitives, presque toujours identiques à celles que le manuscrit *A* conserve avec tant de fidélité.

*Conclusion.* Dressons le bilan de cette enquête.

En confrontant, d'une part, le texte authentique de certains auteurs conservés et, d'autre part, le texte que Photius en donne dans ses extraits, nous voyons apparaître un antagonisme radical entre les deux familles *A* et *M* de la *Bibliothèque*.

Tandis que *A*, d'une manière générale, reproduit fidèlement le texte de ces auteurs, *M* s'en écarte fréquemment, même là où la tradition de ces auteurs est parfaitement stable, et il fournit des variantes tout à fait singulières qu'on ne saurait imputer à la distraction des copistes.

Dès lors, une question se pose : ces variantes insolites n'auraient-elles pas été empruntées par un lecteur à des manuscrits aujourd'hui disparus de ces auteurs ? C'est peu probable. Car, d'abord, il serait pour le moins étrange que, dans cinq traditions manuscrites, il y ait eu chaque fois un témoin aberrant, dont on ne connaîtrait les leçons que par le seul manuscrit *M* de la *Bibliothèque* de Photius. En outre, nous avons relevé des exemples où, la tradition d'un de ces auteurs étant irréprochable, la tradition correspondante de Photius est gâtée par une erreur commune à *A* et à *M* : alors qu'en pareil cas, un simple recours au texte original eût réparé le malheur, nous trouvons dans *M* des tentatives de correction qui partent du texte mal transmis de Photius. C'est bien la preuve que les variantes dans *M* ont pour origine une inspiration personnelle de celui qui les y a introduites : en d'autres termes, ces variantes sont des conjectures d'un savant lecteur de Photius, mais n'appartiennent pas à la tradition des auteurs résumés par celui-ci.

Les variantes où *M* s'écarte à la fois de *A* et de la tradition manuscrite des auteurs cités sont multiples et s'étendent sur une gamme qui va de la simple correction d'une graphie supposée inexacte jusqu'au remaniement d'une phrase entière.

Des formes grammaticales insolites font place à des formes plus orthodoxes : des verbes changent de temps, des verbes composés troquent de préposition ; des prépositions font place à d'autres ou changent de cas ; d'autres sont supprimées soit devant un complément, soit à l'intérieur d'un verbe composé ; à tort ou à

raison, des articles disparaissent d'une phrase ou surgissent devant un nom propre ; des mots rares ou curieux cèdent la place à des vocables plus courants, souvent synonymes, mais parfois différents de sens, exactement comme si le correcteur avait voulu faire la leçon à l'auteur même ; certaines phrases, peu claires à une première lecture, sont enrichies d'additions qui les rendent plus immédiatement compréhensibles ; une adroite correction souligne, fût-ce en le déformant, un calembour étymologique ; l'ordre des mots d'une phrase est bousculé pour la rendre, plus coulante.

Bref, une multitude de corrections qui témoignent d'une parfaite compréhension des textes et d'une grande connaissance de la langue, corrections parfois très ingénieuses, mais, plus souvent encore, hâtives et irréflechies. A mainte reprise, les choses se présentent comme si le correcteur était intervenu avant même d'avoir étudié la phrase à fond et comme s'il n'avait pas cru devoir revenir en arrière pour redresser les écarts de son impétuosité. Pour tout dire, nous avons affaire non à un *éditeur* qui projette une édition meilleure, mais bien plutôt à un *lecteur* érudit qui réagit inconsidérément devant un texte qu'il lit trop vite.

Cette distinction s'impose, car on ne saurait ranger dans une seule catégorie — celle des *corrections* — toutes les variantes de *M* qui requièrent plus que l'activité normale des copistes. Les unes, en effet, se présentent comme d'indiscutables corrections ; d'autres comme des gloses ou des explications indûment recopiées dans le texte même. Enfin, de ces corrections et gloses, les unes nous sont parvenues intactes, mais d'autres, une fois incorporées au texte, y ont subi les corruptions qui se retrouvent régulièrement dans toute tradition manuscrite.

Ces différents types de variantes éparpillées au long des chapitres 91, 234, 235, 236, 237, 241, 243, 246, 247, 248, se retrouvent dans d'autres chapitres que je n'ai pas étudiés ici (par exemple dans le *Codex* 186 de Conon) et nous les retrouverons en étudiant le *Codex* 239. Il n'en faut sans doute pas plus pour affirmer que ces divergences sont l'œuvre d'un correcteur antérieur au copiste *M*, lequel n'a fait que les transmettre.

Un correcteur et non plusieurs.

Ces corrections, en effet, supposent une longue familiarité avec le texte de Photius : il est peu naturel de supposer que plusieurs correcteurs successifs aient eu le temps et l'envie de poursuivre ce travail dans toute l'étendue de la *Bibliothèque*. En outre, malgré



certaines incohérences inévitables, qui font que telles corrections sont ridicules et d'autres tout à fait intéressantes, nous découvrons une indéniable unité de vues dans l'ensemble de ce travail de révision. Un second ou un troisième correcteurs se seraient trahis par une « manière » différente. En voici d'ailleurs une preuve tirée du seul texte de Photius. Supposons que *M* soit perdu ou — ce qui revient au même — que notre information soit réduite au seul apparat critique de Bekker, lequel sous l'étiquette de *vulgate* donne les leçons de manuscrits dérivés de *M*. Nous devinerions sans peine, à la seule lecture de cet apparat, que *A* et la *vulgate* diffèrent essentiellement et d'une manière identique dans l'ensemble de la *Bibliothèque*. Arrivés aux chapitres 246-248 contenant les extraits d'Aristide, un coup d'œil sur l'apparat critique de ces chapitres nous révélerait que le symbole *om.* *A* se présente en moyenne cinq fois par colonne dans ces chapitres, tandis qu'il se présente moins d'une fois par colonne dans les chapitres relatifs à Plutarque et à Philostrate. On verrait donc immédiatement que, pour les chapitres consacrés à Aristide, la *vulgate* de Photius présente une anomalie, où se manifeste l'intervention d'un correcteur qui n'a pas opéré en dehors de ces chapitres. En d'autres termes, le raisonnement découvrirait l'existence de ce correcteur *M*<sup>3</sup>, que les recherches de Martini nous ont fait connaître. La trace d'un correcteur de cette espèce ne saurait s'effacer au cours des copies successives, justement parce que ses retouches affectent non pas l'orthographe des mots, mais les mots eux-mêmes.

Il y a donc eu, dans l'ascendance de *M*, un manuscrit *m*, qui, sous sa forme première, devait ressembler fort à *A*. Ce manuscrit *m* fut longtemps entre les mains d'un érudit qui le lut avec intérêt et y inscrivit, pour son usage personnel, toute une série de notes ou corrections interlinéaires ou marginales, lesquelles passèrent, non sans avatars, dans des copies ultérieures dont *M* est notre premier témoin.

Nous verrons plus tard s'il est possible ou non d'identifier ce correcteur anonyme.

---

## CHAPITRE II

### PARTICULARITÉS GRAPHIQUES

Dans le présent chapitre, nous verrons comment se comportent nos deux manuscrits en ce qui concerne l'*iota* adscrit, le *nu* épheleystique, les esprits, l'accentuation en général et, en particulier, celle des enclitiques.

Peut-être trouvera-t-on excessive l'importance accordée à ces détails apparemment dénués d'intérêt. Ce serait une erreur. L'examen approfondi de ces particularités infimes apporte une première confirmation à la théorie qu'on vient de lire sur la valeur relative des deux familles de manuscrits : on ne saurait donc se borner à les mentionner en quelques lignes. De plus, cet examen porte sur un si grand nombre d'exemples (plus de trois cents) que les chances d'erreur dans l'interprétation des faits se trouvent réduites au minimum.

Pour éviter de fastidieuses redites, dressons d'abord un appareil critique de toutes les variations étudiées dans le présent chapitre. La graphie adoptée dans le texte imprimé figure toujours en premier lieu, avec l'indication de son origine ; lorsqu'aucun manuscrit ne fournit cette graphie modèle, elle est suivie d'un crochet droit, symbole d'une correction dont il serait vain de chercher le premier auteur ; viennent ensuite la ou les graphies divergentes qu'on trouve dans les manuscrits. J'ai cru devoir faire une place au manuscrit *B*, qui donne un grand nombre de graphies correctes, dont quelques-unes lui appartiennent en propre : mais il ne sera cité que là où il diffère de la première main de son modèle (*A* ou *A*<sup>1</sup>).

Quant à l'unité critique, elle est rédigée de telle manière que le lecteur voie immédiatement à quel genre d'erreur il a affaire. Naturellement, plusieurs fautes différentes peuvent se trouver



dans une seule unité critique, voire dans un seul mot : les statistiques particulières mettront un peu d'ordre dans cette inévitable confusion.

2 ἔστι δὲ B : ἔστιν δὲ A : *van.* M || διηρημένον A<sup>2</sup> : διηρημένον B : διηρημένων A : *van.* M

3 τῷ πρώτῳ A : τῷ πρώτῳ B : τῷ α' M || αἱ αὐταὶ εἰσιν B : αἱ αὐταὶ εἰσιν A : αὐταὶ εἰσιν M || παραλλάσσουσι δὲ BM : παραλλάσσουσιν δὲ A || τῷ M : τῷ A

4 μέν ἐστιν ἄδρόν M : μέν ἐστιν ἄδρόν A : μέν ἄδρόν A<sup>2</sup> : μέν ἄδρόν A<sup>3</sup>B

5 ἐστι καὶ BM : ἐστιν καὶ A

7 μέσον ἐστὶν A : μέσον ἔστιν M

8 οὐκ ἔστι πλάσμα BM : οὐκ ἔστιν πλάσμα A || ἄλσων M : ἄλσων A

9 εἰρημένων BM : εἰρημένων A || ἄδροῦ BM : ἄδροῦ A || ἐτράπησαν A : ἐτράπησαν M

10 ᾧ B : ᾧ A<sup>2</sup>M : ᾧ A || παραδίδωσι τίς ἥθους B : παραδίδωσιν τίς ἥθους A : παραδίδωσιν ἥθους M

11 ἐστι διηγηματικόν BM : ἐστιν διηγηματικόν A

12 ἰάμβου τε] ἰάμβου τέ AM || ἐλεγείας M : ἐλεγείας A : ἐλεγείου A<sup>2</sup> : ἐλεγείου B || τραγωδίας] τραγωδίας AM || σατύρων A : σατύρων τέ M || κωμωδίας] κωμωδίας AM

13 ἐφεῦρε Φημονόη] ἐφεῦρε Φιμονόη BM : ἐφεῦρεν Φιμονόη A || ἑξαμέτροις A<sup>3</sup>BM : ἑξαμέτροις A || ἦν A<sup>2</sup>BM : ἦν A

14 δέ φασιν] δὲ φασιν A : δὲ φα(σὶν) M || ἑξαμέτροις A<sup>3</sup>BM : ἑξαμέτροις A || ἑξάμετρον A<sup>3</sup>BM : ἑξάμετρον A || ᾧ κειώσατο] ᾧ κειώσατο M : *om.* A

16 οἶόν τε A<sup>2</sup> : οἶόν τε A : οἶον τε B : οἶον τέ ἐστι M || γένος A : γένος τέ M || ἐπὶ μέρους A : ἐπιμέρους M

17 ἐξ ἧς A : ἐξῆς M || αὐτῷ || αὐτῷ] αὐτῷ AM

18 εἴ πού τι M : εἴ που τι A : εἴ που τί A<sup>3</sup>B

19 Ὀδυσσέως BM : Ὀδυσσέως A || εἰς Ἰθάκην A<sup>2</sup>BM : εἰσιθάκην A || ἦ A<sup>2</sup>B : ἦ A : ἦ M

22 Ἠγησῖνον A : Ἠγήσινον M || Στασίνῳ] Στασίνω AM || Κύπρια A : Κύπρια M

23 ταύτῃ] ταύτῃ A : ταύτῃς M || τῇ αἰτία A : τῇ αἰτία BM || μηδὲ] μὴ δε A : μὴ δὲ BM || Κύπρια A : Κύπρια M

24 ἐλεγείαν A : ἐλεγείαν M || ἡρώου] ἡρώου AM

25 ἔτυχεν A : ἔτυχε BM || ἐκάλουν A<sup>3</sup>BM : ἐκάλουν A || παλαιοὶ A<sup>2</sup>M : παλαιοί A

26 μέντοι γε μεταγενέστεροι B : μέν τοί γε μεταγενέστεροι A : μέντοι μεταγενέστεροι M || ἐλεγεία] ελεγεία A : ἐλεγεία A<sup>2</sup>B : τοῖς ἐλεγείοις M

27 ἀριστεύσαι A<sup>2</sup>BM : αριστεῦσαι A || τῷ μέτρῳ A : τῷ μέτρῳ BM || Καλλινόν τε] Καλλινόν τε A : Καλλινόν τε BM || Ἐφέσιον A<sup>2</sup>BM : Εφέσιον A || Φιλίταν] Φιλῆταν A : Φιλῆταν B : Φιλῆτα M || Κῶον] Κῶον A : Κῶ *compendio omisso* M || Βάττου] Βάτου A : Βατου M || ἦν BM : ἦν A

28 ἱαμβίζειν A<sup>2</sup>BM : ιαμβύζειν A : ιαμβίζειν A<sup>1</sup>

29 Ἰάμβης BM : Ιαμβῆς A : Ἰαμβῆς A<sup>2</sup> || Θράττης] Θράττης AM || ταύτην A<sup>3</sup>BM : ταυτην A || τῇ ἀρπαγῇ] τῇ ἀρπαγῇ AM || Ἐλευσίνα BM : Ελευσίνα A || τῇ] τῇ AM || Ἀγελάστῳ A : Ἀγελάστῳ BM || καλουμένη πέτρα] καλουμένη πέτρα AM

30 ἔοικε δὲ BM : ἔοικεν δὲ A || ἱάμβος A<sup>2</sup>BM : ἰάμβος A || ἐπὶ BM : ἐπι A || κωμωδεῖσθαι A<sup>2</sup> : κωμωδεῖσθαι BM : κωμιδεῖσθαι A

31 Ἰππῶναξ A : Ἰππῶναξ A<sup>2</sup>BM || Ἰππῶναξ A : Ἰππῶναξ A<sup>2</sup>BM || ἦκμαζεν AM : ἦκμαζε B

32 ποιήσεώς φησιν] ποιήσεως φησὶν A : ποιήσεως φησὶν B : ποιήσεως φασὶν M || πολυμερεστάτη τε] πολυμερεστάτη τὲ AM

33 μεμέρισται A<sup>1</sup>M : μέμερισται A

34 παιᾶνα A : παῖαana M

35 σκόλια A : σκολιά M

36 δὲ A<sup>2</sup>BM : δε A || περιείληφεν A<sup>2</sup>M : περιήληφεν A : περιείληφε B

37 οὐκ ἔστι μὲν BM : οὐκ ἔστιν μὲν A || δὲ ἔστι πράγματα B : δὲ ἔστιν πράγματα A : δὲ ἔστι πράγματα M

38 καὶ φησι τὸν] καὶ φησὶν τὸν A : καὶ φησὶ τὸν B : καὶ φα(σὶ) τὸν M || ὑπόμονόν τινα] ὑπὸμῶμον τινὰ A : ὑπόμνησὶν τινα M || οἶον A<sup>2</sup>B : οἶον A : οἶονεῖ M || ἡ ἀπὸ A<sup>2</sup>BM : ἡ ἀπο A || ὅπερ ἔστι λέγειν] ὅπερ ἐστιν λέγειν A : ὅπερ ἐστιν λέγειν A<sup>2</sup> : ὅπερ ἐστι λέγειν BM

39 τῷ ὕμνῳ A : τῷ ὕμνῳ BM || γὰρ ἔστιν] γάρ ἔστιν A : γάρ ἔστιν BM || παιᾶνος A : παιανος M

40 προσίασι τοῖς BM : προσίασιν τοῖς A<sup>2</sup> : πρὸσειάσιν τοῖς A || τῷ]τῷ AM || ἦδετο B : ἦδετο AM || ἦδετο BM : ἦδετο A

41 παιάν ἐστιν] παιάν ἐστιν AM : παιάν ἐστιν B || εἶδος A<sup>2</sup>BM : εἶδος A || ὠδῆς M : ὠδῆς A || θεοὺς A<sup>2</sup>BM : θεοὺς A || τῷ A : τῷ BM || τῇ A : τῇ BM || ἀδόμενος] ἀδόμενος AM || προσόδια τινες] προσώδια τινὲς AM || παιᾶνας A : παιάνας A<sup>2</sup>M



42 ἄντρω A<sup>2</sup> : άντρω A : ἄντρω BM || διθύρω] διθυράμβω A : διθυράμβω BM

43 Ἀρίονά φησιν] Ἀρήονα φησιν A : Ἀρίονα φησιν A<sup>1</sup> : Ἀρίωνα φησιν A<sup>3</sup>B : Ἀρίωνα λέγει M || ἤγαγε χορόν BM : ἤγαγεν χωρόν A : ἤγαγεν χορόν A<sup>1</sup>

44 Κρῆς B : Κρῆς AM || ἐκπρεπεῖ A : ἐκπρέπει M || ἦσε νόμον M : ἦσεν νόμον A : ἦσε νόμον B

45 ἡρώω] ἡρώω AM : ἡρώω B || μέτρω AM : μέτρω B || Μηθυμναῖος BM : Μεθύμναιος A : Μεθυμναῖος A<sup>3</sup> || κιθαρωδὸς B : κιθαρωδὸς AM

46 Φρῦνις] Φρύνις B : Φρύνης AM || ἐξάμετρον A<sup>3</sup>BM : ἐξάμετρον A || τῷ λελυμένω A : τῷ λελυμένω BM || συνῆψε καὶ BM : συνῆψεν καὶ A || τῶν ἑπτὰ πλείοσιν ἐχρήσατο A<sup>2</sup>B : τῶν ἑπτὰ πλείωσιν ἐχρήσατο A : πλείοσι τῶν ἑπτὰ ἐχρήσατο M

47 ἤγαγε τάξιν BM : ἤγαγεν τάξιν A

48 ἔστι δὲ M : ἔστιν δὲ A || τῷ θεῷ A : τῷ θεῷ B : τοῦ θεοῦ M

49 δὲ BM : δε A

50 ὑποφρύγιον A<sup>2</sup>B : ὑπόφρύγιον AM || τῷ συστήματι A : τῷ συστήματι BM || τῷ τῶν A : τῷ τῶν BM || κιθαρωδῶν] κιθαρωδῶν A<sup>1</sup>M : κιθαροδῶν A || Λυδίω A : Λυδίω BM

51 ἔοικε δὲ BM : ἔοικεν δὲ A || εὐφροσύνης A : ευφροσύνης M || ἀπὸ A<sup>2</sup>BM : ἀπὸ A || παιᾶνος B : παιάνος A : παίανος M || γάρ ἐστι κοινότερος BM : γὰρ ἐστὶν κοινότερος A || ἰδίως A<sup>3</sup>BM : ιδίως A

52 παιδιαί] παιδιαὶ A<sup>2</sup>B : παιδίαι A : παιδιά M || ἰκετεῖαι A : ἰκετεῖαι M || κατεσταλμένω] κατεσταλμένη AM

54 ἦδετο A : ἦδετο BM || πολλῷ] πολλῷ AM

55 ἀδόμενον M : ἀδόμενον A || παλαιοὶ BM : πάλαιοι A || μετά M : μετα A

56 τούτων λέγουσιν A : τούτων φα(σιν) M || Κουρήτας M : Κούρητας A || εἰδός τι] εἶδος τί A<sup>3</sup>B : εἶδος τί A : τι εἶδος M

58 σκόλιον A : σκολιὸν M || τοὺς A<sup>1</sup>M : τοὺς A || ἐστι τῇ κατασκευῇ] ἐστὶν τῇ κατασκευῇ A : ἐστι τῇ κατασκευῇ BM

59 σκόλιον A<sup>3</sup>B : σκολιὸν AM || ἔδοξε κατὰ BM : ἔδοξεν κατὰ A<sup>1</sup> : ἔδωξεν κατὰ A

60 οἶνω M : οἶνω A || τηνικαῦτα A<sup>2</sup>BM : τηνικαῦτα A || διονυσιάζοντα A<sup>2</sup>B : διονύσιαζοντα A || ὠδῆς M : ὠδῆς A || σκόλιον A : σκολιὸν M

61 δῆλον ὅτι A : δηλονότι BM || ᾄδει A : ᾄδει M

62 ἦδον A : ἦδον M

63 ἄδεσθαί φησι κατὰ] ἄδεσθαι φησὶν κατὰ A : ἄδεσθαι φησὶ κατὰ B : ἄδεσθαι φα(σὶ) κατὰ M || ὄν φασι γήμαντα] ὄν φασιν γήμαντα A : ὄν φασὶ γήμαντα BM

64 γάρ φησί ποτε] γάρ φησὶν ποτὲ A : γάρ φησι ποτὲ B : γάρ φη(σι) M || ληστῶν] ληστῶν AM

65 οἶμαι A<sup>2</sup>BM : οἶμαι A || τοῖς συνιοῦσι A<sup>2</sup>BM : τοῖσυνιοῦσι A || αἰολικῇ A<sup>2</sup> : αἰολικῇ AM || διαλέκτω A : διαλέκτω BM

66 δὲ A<sup>2</sup>BM : δε A || σίλλος M : σῖλος A : σίλος B

67 παρ' αὐτὸ BM : παρ' αὐτὸ A || χρόνῳ A : χρόνῳ BM

69 Βοιωτία] Βοιωτία A : om. M

70 κατώκουν A<sup>1</sup> : κατοίκουν A : κατώκουν BM || ταύτη] ταύτη A : ταύτης M

71 Ἑλικῶνος BM : Ἑλικῶνος A || τῷ A : τῷ BM

72 αὐτῷ] αὐτῷ AM || διδόναι A<sup>1</sup>M : διδόναι A || τῷ A : τῷ BM

73 κρατεῖ A : κράτεῖ M || αὐτός τε A : αὐτὸς τε M

74 ἄνθεσι καὶ BM : ἄνθεσιν καὶ A || χαλκῇ BM : χαλκῇ A || σφαῖρα B : σφαῖρα AM || ἐξαρτῶσιν A : ἐξαρτῶσι BM || ἄκρω σφαίρας A<sup>2</sup> : ἄκρωσφαίρας A : van. M || πορφυρά A : πορφυρά A<sup>2</sup>M || κροκωτῷ A<sup>3</sup> : κροκωτῷ B : κροκοτῷ A : κροκοτῷ M

75 σφαῖρα B : σφαῖρα A<sup>2</sup>M : σφαῖρα A || ῶ BM : ῶ A || τὰ δὲ A<sup>2</sup>BM : τὰ δε A || ἄστρα τε] ἄστρα τέ AM

76 αὐτῷ M : αὐτῷ A || οἰκείος A<sup>2</sup>BM : οἰκείος A || κώπῳ A : κωπῷ M

77 ἐπικρατίδας τε] ἐπικρατίδας τέ A : ἱφικρατίδας τέ M || ῶ A : ῶ M || ὕμνων] ὕμνων AM

79 ἦδετο] ἦδετο AM

80 ἔσχε δὲ BM : ἔσχεν δὲ A || Πελασγῶν τινες A : Πελασγῶν τινὲς A<sup>3</sup>BM

81 ἀσεβήσουσι νικήσουσιν BM : ἀσεβήσουσιν νικήσουσιν A

82 χρησμοδῆσασαν] χρησμοδῆσασαν A : om. M

83 περὶ τὸ A<sup>2</sup>BM : περὶ το A || τέμενος BM : τεμενος A || ἀπήτουν M : ἀπήτουν A

84 ἐπιτρέπουσι γυναιξὶ μόναῖς BM : ἐπιτρέπουσιν γυναιξὶν μόναῖς A : ἐπιτρέπουσιν γυναιξὶν μόναῖς A<sup>2</sup>

85 αὐτοῖς A : αὐτοῖς M || ἱερόσυλοι A<sup>2</sup>BM : ἱερόσυλοι A

86 πράξιν A : πράξιν M || ἐορτὴν A<sup>2</sup>BM : ἐποίουν A : ἐορτὴν A<sup>1</sup> || ἐποίουν BM : ἐποίουν A

87 Ἀθηναίοις A<sup>2</sup>B : Ἀθηναίοις AM



88 οὖ A<sup>2</sup>BM : οὐ A || ἐορτῆς BM : ἐορτῆς A

89 δέ φασι Θησέα] δὲ φασὶ Θησέα A : δὲ Θησέα φα(σὶ) M || ἀπήλλαξε τὴν BM : ἀπήλλαξεν τὴν A || Ἀθηνᾶ] Ἀθηνᾶ AM || Διονύσω A : Διονύσω BM || αὐτῷ] αὐτῶ AM || ἔπραττε τοῦτο BM : ἔπραττεν τοῦτο A

91 ἦδε τὰ B : ἦδεν τὰ A : ἦδεν τὰ M

92 δρόμῳ A : δρόμῳ BM || εἰλαίῳ A : εἰλαίῳ BM || οἶνῳ A : οἶνῳ BM || τυρῷ] τυρῶ AM

93 αἰτουμένοις τι A : αἰτουμένοις τί A<sup>3</sup>BM || παρὰ A<sup>3</sup>BM : παρα A

94 ᾧ τινων] ᾧ τινῶν AM || περιείχε A<sup>2</sup>BM : περιείχε A

95 ἐπιδεικνύμενά τισιν M : ἐπιδεικνύμενα τισὶν A

97 δὲ A<sup>3</sup>BM : δε A

#### I. L'ΙΟΤΑ ADSCRIT.

Nos deux manuscrits emploient d'une manière assez capricieuse l'*iota* adscrit : ils l'écrivent ou l'omettent sans qu'on puisse découvrir une règle quelconque justifiant leur attitude.

Sur les 94 cas où le texte imprimé porte la lettre muette, *A* l'écrit 46 fois et *M* 20 fois. Pour être juste, il faut éliminer 11 cas de variantes ou d'omissions, où, nécessairement, l'*iota* manquait dans l'un des deux manuscrits. D'après cela, *A* et *M* ont en commun 83 cas où ils auraient dû écrire cette lettre : *A* l'écrit 32 fois et *M* 20 fois.

Écrire un *iota* est en soi peu de chose : le faire avec constance demande du soin et de l'attention. Les chiffres qu'on vient de lire montrent que *A* travaille avec plus d'application que *M*.

Il est fort probable que *A* reflète mieux l'archétype commun que *M*, à en juger par le témoignage que nous fournit le manuscrit *B*. On a vu qu'il est l'œuvre d'un scribe savant, copiant directement *A*. Or, dans *B*, le pourcentage des omissions de la lettre muette est considérable, près de 85 p. c., exactement comme si cette négligence était l'indice d'une plus grande culture. Comme les chiffres sont respectivement de 50 et de 76 p. c. dans nos manuscrits *A* et *M*, on peut sans doute en inférer que la différence entre *A* et *M* a pour origine le caractère plus savant de cette dernière tradition, autrement dit que *A* ressemble plus à l'archétype commun que *M*.

Du reste, cet archétype devait être plus riche que *A* en *iota* muets. En voici un indice qui paraît probant :

70 ταύτη χωρία *A* : ταύτης χωρία *M*

La divergence entre les deux manuscrits ne s'explique que si l'archétype commun portait la leçon correcte ταύτηι. *A* omet l'*iota*, tandis que *M* (ou l'un de ses ancêtres directs), trompé par la ressemblance que présentent l'*iota* et le *sigma* dans certaines écritures, a pris une lettre pour l'autre et a écrit ταύτης.

Quant au modèle direct de *A*, il devait présenter une particularité assez rare, mais néanmoins bien attestée dans l'ancienne minuscule : c'est que, de temps en temps, l'*iota*, au lieu d'être écrit à côté, était écrit au-dessus de la lettre<sup>1</sup>. De là cette singulière graphie :

30 κωμιδεῖσθαι *A* : κωμωδεῖσθαι *A*<sup>2</sup> : κωμωδεῖσθαι *M*

Trouvant dans son modèle κωμῶδεῖσθαι, le copiste a compris que l'*oméga* devait être corrigé en *iota* et, sans plus réfléchir, il a écrit cette monstruosité κωμιδεῖσθαι, qui révèle clairement son absence d'instruction.

## 2. LE NU ÉPHELCTYSTIQUE.

Plus encore que pour l'*iota* adscrit, nos deux manuscrits diffèrent notablement pour l'emploi du *nu* euphonique des verbes et des datifs pluriels.

Compte tenu des cas où *M* porte des leçons quelque peu différentes de *A* (autre verbe, abréviation), mais où il aurait certainement écrit le même mot d'une manière correcte, compte tenu aussi des variantes, nous voyons que *A* et *M* ont en commun 73 cas où la lettre euphonique devait être écrite ou non ; *A* se trompe 30 fois en l'écrivant, tandis que *M* se trompe à 3 reprises, dont une fois en écrivant le *nu*, et deux fois en l'omettant.

La situation est tout à fait nette : *A* écrit la lettre même quand elle ne sert à rien, et il pêche uniquement par cette surabondance, alors que *M* l'écrit ou l'omet logiquement comme le ferait un éditeur moderne. Il faudrait savoir si la famille *A* est responsable de la présence des lettres inutiles ou si, au contraire, la famille *M* est responsable de leur élimination.

<sup>1</sup> V. GARDTHAUSEN, *Griech. Palaeogr.*<sup>2</sup> (1911), II, p. 242-243.



Si *M* n'avait aucune lettre euphonique surabondante, on pourrait, à la rigueur, prétendre que *A* ou l'un de ses ancêtres a défiguré l'archétype par son ignorance. Mais on trouve une fois dans *M* : ἦδεν τὰ μέλη (91), exactement comme dans *A*. La présence dans *A* de la lettre inutile est tout à fait normale ; elle est, au contraire, anormale dans *M* et elle ne saurait être l'effet du hasard. Voici l'hypothèse qui me paraît rendre compte des faits : l'archétype commun ressemblait à *A* plutôt qu'à *M* ; mais la famille *M* a reçu une révision qui a fait disparaître les consonnes inutiles, sauf dans un cas où le correcteur, distrait dans cette besogne fastidieuse, aura oublié de corriger ἦδεν en ἦδε.

Ajoutons une dernière considération qui découle de la précédente. Si un des ancêtres de *A* avait reçu une révision sérieuse, nous n'aurions pas trouvé dans *A* lui-même une pareille débauche d'erreurs graphiques, puisque, par ailleurs, *A* se révèle un copiste consciencieux malgré sa trop évidente ignorance.

Par conséquent, *A* représente une tradition qui avait reçu un minimum de retouches, tandis que *M* est l'héritier d'une tradition soigneusement revue.

### 3. LES ESPRITS.

*Esprits omis.* Dans *A*, nous relevons 24 omissions d'esprits et dans *M*, deux seulement. Ces dernières n'appellent aucune remarque spéciale : ce sont de simples oublis comme en commet quiconque copie un texte grec de quelque étendue.

Celles de *A* s'expliquent, au moins partiellement, par la forme même de l'esprit : le tracé anguleux est plus malaisé que le tracé arrondi et, nécessitant deux traits de plume, il retarde le scribe dans son travail. Cette raison, valable pour *A*, doit l'être aussi pour son modèle, qui devait pareillement avoir des esprits de forme carrée. A cela s'ajoute éventuellement pour *A* la disposition même de son manuscrit. Ainsi, en 12, il n'avait pas la place matérielle pour écrire ἐλεγείας avec la forme d'esprit qui lui était habituelle : il ne l'a pas écrit, parce qu'il était homme à sacrifier un esprit pour sauvegarder la netteté de sa copie. On peut donc supposer que de ces 24 omissions, certaines lui appartiennent en propre et quelques-unes à son modèle direct.

*Esprits erronés.* Nous trouvons 13 erreurs d'esprits dans *A* et 2 dans *M*. Les unes et les autres méritent un examen attentif.

On peut excuser *A* d'avoir commis des erreurs à des mots comme ἀδρόν, ἀλσῶν, et même Ἑλικῶνος, qui ne se rencontrent pas constamment sous la plume d'un scribe. Mais des fautes à des mots comme ἐξάμετρον, οἶον, Ὀδυσσέως, ἐορτή, voilà qui démontre l'inculture complète du copiste. Car en supposant même que ces bévues remontent à son modèle, il reste pourtant que *A* n'avait pas assez d'instruction pour les corriger machinalement, comme le fera plus tard le copiste *B*. C'est là une constatation capitale pour l'établissement du texte : *A* copie sans comprendre et il est incapable de corriger ; son absence d'instruction peut l'avoir amené à déformer un mot de son modèle, mais on ne saurait l'accuser d'en modifier sciemment le contenu ou le sens.

Il ne doit d'ailleurs pas être seul responsable de toutes ces erreurs. Nous en avons une preuve en 86 pour le mot ἐορτήν. Notre copiste avait d'abord écrit ἐποίουν ; voyant son erreur, il a gratté artistement le mot et a écrit ἐορτήν dans le grattage. Cela suppose qu'il a regardé avec soin son modèle en cet endroit : si vraiment le modèle avait porté ici la graphie correcte ἐορτήν, *A* n'aurait sans doute pas commis la faute et il ne serait pas retombé dans la même erreur en 88, où il écrit ἐορτήs. Rappelons, en effet, son attitude dans un cas analogue : en 40, il constate, par un recours à son modèle, qu'il a commis une faute en écrivant κηθάραν au lieu de κιθάραν, et il la corrige ; le même mot reparaissant en 44, 45 et 50, il l'écrit correctement du premier coup. Connaissant ainsi la psychologie de notre copiste, nous pouvons conclure que son modèle portait déjà ἐορτήν en 86 et ἐορτήs en 88, et que, par conséquent, on ne saurait légitimement voir dans *A* l'auteur responsable des treize erreurs d'esprits que contient sa copie.

Les deux fautes de *M* ne semblent pas, comme les treize fautes de *A*, des bévues nées d'une candide ignorance. La faute

85 αὐτοῖς *M* : αὐτοῖς *A*

n'a pas pour auteur un ignorant. Elle est due à quelqu'un qui, dans la phrase :

ὕστερον δὲ ἐπιγνόντες αὐτοῖς τὸ ὑπὸ τοῦ χρησμοῦ προστασσόμενον...  
ἐπεμψαν

a estimé qu'il fallait le réfléchi αὐτοῖς. On ne peut parler ici de négligence, puisque *M*, au contraire de *A*, ne commet aucune



erreur graphique sur la nature de l'esprit ; nous avons affaire à une véritable correction <sup>1</sup>.

L'autre erreur :

17 ἐξῆς M : ἐξ ἥς A

ne semble pas davantage fortuite. Elle se présente au premier abord comme une correction voulue par quelqu'un qui, estimant ἐξ ἥς erroné, entendait y substituer ἐξῆς. Mais après avoir vu le contexte, on admettra difficilement qu'un correcteur ait pu commettre d'emblée une telle bévue. Un changement de l'espèce n'est vraisemblable que si son auteur avait sous les yeux un texte où les deux mots étaient écrits sans séparation et sans esprit rude sur le relatif, soit : ἐξῆς. Cette dernière graphie appelle en quelque sorte d'elle-même la correction ἐξῆς, que nous trouvons dans *M* et qui a pour auteur soit un copiste soit un lecteur désireux de montrer qu'il savait correctement écrire l'adverbe ἐξῆς <sup>2</sup>.

En résumé, tandis que *A* écrit treize fois des esprits erronés et

<sup>1</sup> Je pense qu'il y a lieu d'attirer ici l'attention sur un fait analogue de 84. En ce passage, *A* écrit ceci :

Θηβαῖοι δὲ οὐκ ἐπιτρέπουσι γυναιξὶ μόναις τὴν περὶ αὐτῶν δίκην ἐξιοῦν.

Nous verrons plus loin (*infra*, p. 197) comment le « correcteur anonyme », embarrassé, comme il fallait s'y attendre, par l'incompréhensible ἐξιοῦν, a pris le parti de le supprimer purement et simplement. C'est que, du moins à une première lecture, la phrase pourrait se passer de ce mot. Mais cette suppression entraîne nécessairement la correction de αὐτῶν en αὐτῶν, le réfléchi étant de rigueur en pareil cas : ainsi en ont jugé Bekker et Westphal, qui omettent ἐξιοῦν avec *M*, mais impriment αὐτῶν dans leur texte.

La situation est donc la suivante. En 85, nous admettons l'intervention d'un correcteur savant qui écrit un réfléchi dans une phrase où ce réfléchi n'est que facultatif. D'autre part, en 84, nous imputons au même correcteur savant la suppression d'un mot qui, automatiquement, devait entraîner la correction de αὐτῶν (conservé par *AM*) en αὐτῶν. Ne doit-on pas, pour être tout à fait logique, supposer que ce même correcteur avait suggéré en 84 la lecture αὐτῶν, qui, dans la suite, aurait disparu de la famille *M* ? A cette question nous répondrions par l'affirmative, si nous n'avions des preuves certaines que notre correcteur a souvent opéré avec une rare désinvolture. Je le crois capable d'avoir corrigé la phrase par la suppression de ἐξιοῦν, tout en omettant de corriger αὐτῶν. Ce n'est point ignorance, mais négligence de sa part.

<sup>2</sup> Nous reviendrons plus tard (*infra*, p. 216) sur la date probable de cette malheureuse correction ; mais il nous faut encore faire à ce propos une remarque qui a son importance. L'omission de l'esprit, liée au tracé anguleux de ce signe, est naturellement plus fréquente dans les manuscrits en belles minuscules, surtout lorsque l'esprit doit s'accompagner d'un accent circonflexe. On vient de voir que, pour 2 omissions d'esprit dans *M*, on en trouve 24 dans *A*, dont 8 — soit un tiers — concernent des syllabes ornées du circonflexe : ῶ (10), ῆν (13),

va jusqu'à reproduire les bévues de son modèle, *M* n'a que deux fautes, qui ne sont pas des lapsus, mais des retouches provenant d'un correcteur : voilà encore des faits établissant la profonde différence qui sépare nos deux manuscrits.

#### 4. LES ACCENTS.

Nous examinerons ici toutes les erreurs d'accents commises par *A* et *M*, à l'exclusion de celles qui portent sur les règles des enclitiques. Nous grouperons ces erreurs d'après quatre types facilement reconnaissables :

1. Mots où les accents sont omis.
2. Mots où les accents, abstraction faite de leur nature, ne se trouvent pas sur la syllabe convenable.
3. Mots où les accents, exactement localisés, sont incorrects quant à leur nature.
4. Mots qui portent deux accents, dont le second n'est pas un accent d'enclise.

Dans cette classification n'a pu prendre place l'exemple suivant où, à proprement parler, il n'y a pas de faute :

61 δῆλον ὅτι *A* : δηλονότι *M*

Ceci est affaire de convention, car en 97, les deux manuscrits ont en commun la graphie δῆλον ὅτι dans un contexte analogue. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la graphie δηλονότι de *M* en 61 est fréquente dans les textes de grammairiens et on ne saurait *a priori* rejeter l'hypothèse que la famille *M* la doit à un lecteur familier avec ce genre d'écrits.

*Omissions d'accents.* La première main de *A* commet 16 fautes d'omission et *M* seulement 3 : *M* l'emporte donc largement sur *A*, même revu par *A*<sup>2</sup> et *A*<sup>3</sup> (qui n'en ont corrigé qu'une douzaine).

Toutes ces fautes, celles de *A* comme celles de *M*, sont de simples omissions qui se corrigent sans difficulté. Seule une des trois omissions de *M* mérite un bref commentaire, ἐπιμέρους pour ἐπὶ

---

ἦι (19), ἦν (27), εἶδος (41), εἶδος (56), οἶμαι (65), οὐ (88). On a donc le droit de supposer que l'ancêtre de *M* dans lequel se trouvait la graphie ἐξῆς, génératrice de la faute ἐξῆς, doit être un des plus anciens de cette famille.



μέρους en 16. Nos deux manuscrits remontent à un archétype commun en *scriptio continua*, où les mots étaient peu ou point séparés :

καίτινασέπιμέρουσπράξεις

Un ancêtre de *M* aura omis l'accent grave sur ἐπί, et dans une copie ultérieure, la préposition se sera soudée au mot suivant avec d'autant plus de facilité que dans ce contexte, ἐπιμέρους a l'air d'un adjectif qui qualifierait πράξεις. Nous n'avons sans doute pas affaire à une correction savante<sup>1</sup>, car un savant pouvait difficilement ignorer que cet adjectif ἐπίμερος n'existe pas dans la langue grecque.

*Erreurs sur la place de l'accent.* Nous relevons 7 erreurs dans *A*, 9 dans *M*, à quoi il faut ajouter 2 erreurs communes.

Laissant provisoirement de côté la faute commune ὕμνων (77), sur laquelle nous aurons à revenir<sup>2</sup>, voyons les fautes particulières à *A* et à *M*.

Parmi les fautes de *A*, on doit éliminer

23 μῆδε *A* : μῆδὲ *M*

l'étrange graphie de *A* résultant d'une simple omission. Cela suppose un archétype surabondamment accentué, ce dont nous verrons d'autres indices plus tard.

Il reste donc 6 fautes, dont deux paraissent sans excuse : Ἰαμβῆς (29) et παιδίαί (52). Deux autres s'expliquent jusqu'à un certain point : μέμερισται (33) résulte d'une distraction visuelle, tandis que διονύσιαζοντα (60) provient sans doute de ce que l'élément διονύσια- terminant une ligne, le copiste a pu croire qu'il s'agissait de *Dionysies*. Cette dernière erreur prouverait donc qu'il ne comprenait pas grand'chose à son texte.

Il faut raisonner autrement pour les deux graphies restantes : Μεθύμναιος (45) et Κούρητας (56). Généralement, les mots en -aios sont propérispomènes quand la syllabe précédant le suffixe est longue : mais cette règle (correctement appliquée dans *M*) comporte un bon nombre d'exceptions. Pour la seconde graphie, la règle consiste à accentuer Κουρήτες en parlant de *Courètes* et κούρητες en parlant de *jeunes gens*. Dans ces deux cas, *M* porte

<sup>1</sup> Voir cependant *infra*, p. 366.

<sup>2</sup> Voir *infra*, p. 137 sqq.

une accentuation conforme aux règles édictées par les grammairiens. En était-il ainsi dans l'archétype, ou bien la tradition *M* corrige-t-elle un archétype fautif dont les erreurs sont conservées dans la tradition *A* ? Après tout ce qu'on a vu jusqu'à présent, la seconde hypothèse présente la plus grande vraisemblance : l'accentuation de certains mots dans *M* trahit une révision savante.

Il en va ainsi de l'accentuation des mots *σκολιόν* et *κωπώ*, pour laquelle nous avons imputé 3 fautes à *M*. Le mot *σκόλιον* se présente quatre fois dans le *Codex* 239 et, les quatre fois, *M* accentue *σκολιόν* (35, 58, 59, 60), alors que *A* l'accentue trois fois *σκόλιον* (35, 58, 60) et une fois *σκολιόν* (59). L'accentuation de *M*, *σκολιόν*, est une accentuation savante, qui suppose chez son auteur la connaissance d'un rapport entre ce mot et l'adjectif *σκολιός*, sur le double sens duquel les grammairiens fondaient son étymologie. D'autre part, l'accentuation de *A*, *σκόλιον*, dont Eustathe certifie l'existence dans la langue de son temps<sup>1</sup>, mais dont les spécialistes ne soufflent mot<sup>2</sup>, est approuvée par les modernes, qui se fondent sur une règle générale, encore vivante dans le grec contemporain, selon laquelle un qualificatif employé comme appellatif modifie son accentuation. Il n'est donc pas interdit de croire que certains puristes, s'appuyant sur l'accentuation *σκολιόν*, tout à fait correcte pour l'adjectif, considéraient *σκόλιον* comme un vulgarisme à éviter. Dès lors, l'opposition entre *A* et *M* s'expliquerait le mieux par l'hypothèse d'un correcteur instruit qui aurait normalisé l'accentuation dans la famille *M*.

L'accentuation *κωπώ* (76) de *M* appelle une conclusion analogue. Ce mot, qui n'est pas attesté ailleurs, appartient à une classe de substantifs féminins de caractère populaire, peu fréquents dans les textes et généralement connus par les lexiques. L'accentuation de *M* se conforme à la doctrine des grammairiens sur les mots de cette classe. Celle de *A*, *κώπω*, n'est cependant pas à rejeter. Le contexte nous apprend qu'il s'agit d'un mot local béotien ; d'autre part, nous savons que l'éolien fait remonter l'accent aussi

<sup>1</sup> EUSTATHE, *Od.*, 1574, II : *σκόλια δὲ λέγεται τῷ μὲν τόνῳ πρὸς διαστολὴν τοῦ κοινῶς σκολιοῦ ἢ πράγματος ἢ λόγου.*

<sup>2</sup> HÉRODIEN, *Gramm. Graeci*, III, I, p. 123, 16, ne mentionne que l'accentuation *σκολιός*.



haut que possible. Bien que les spécialistes ne se prononcent pas sur l'existence de cette *βαρυτόνησις* en béotien, il serait imprudent de la déclarer absurde *a priori*. Il se peut que Proclos ait été plus explicite sur ce mot dialectal, inconnu par ailleurs, et que Photius ait insisté en le dictant à son secrétaire. Et plutôt que de supposer à la légère que *A* commet une faute, il est plus juste, semble-t-il, de croire que l'accentuation insolite de l'archétype, conservée par *A*, a été corrigée dans la famille *M* par un savant lecteur soucieux de normaliser l'orthographe.

Si donc nous trouvons dans *M* des erreurs graves, absentes de *A*, nous pouvons conjecturer qu'elles se sont glissées dans la famille *M* postérieurement à l'intervention du correcteur. A cette catégorie je rattacherais des graphies comme *Ἡγήσινον* (22), *παίανα* (34), *παίανος* (51) et sans doute aussi *ἐκπρέπει* pour *ἐκπρεπεῖ* (44).

Il ne semble pas, d'ailleurs, que *M* ait gardé intactes toutes les corrections de ce savant ancêtre. Soit, en effet :

### 3 *αὐται* *M* : *αἱ αὐταί* *A*

La leçon de *A* convenant parfaitement au contexte, on doit se demander d'où vient la singulière leçon de *M*. Dire qu'à un moment donné, l'article a été omis et que *αὐταί*, resté seul, a été accentué de travers, voilà qui paraît une explication insuffisante. Il faut croire, plutôt, qu'à une certaine époque, *αἱ αὐταί* de l'archétype commun a été remplacé, dans la famille *M*, par la crase classique *αὐταί*. En présence du mot ainsi accentué, il faut réfléchir un instant pour le reconnaître et pour trouver l'accentuation parfaitement légitime : mais un scribe pressé ou irréfléchi a pu s'imaginer qu'il s'agissait du démonstratif et écrire l'absurdité *αὐται*. Ou cette graphie appartient à *M* lui-même, ou il l'a empruntée à son modèle : dans les deux cas, on doit dire qu'il n'a pas compris la variante *αὐταί*, sinon il n'aurait pas commis d'erreur en l'accentuant. Il semble donc que le copiste du manuscrit *M* n'avait pas une grande culture personnelle, et, dès lors, l'excellence orthographique de sa copie ne saurait être son œuvre propre.

*Erreurs sur la nature de l'accent.* Les erreurs de ce type sont assez nombreuses de part et d'autre : 5 communes, 11 particulières à *A* et 8 à *M*.

Des fautes communes, *Φρύνης* (46) et *σφαίρα* (74) sont assez excusables, la première parce que la commune erreur d'iotacisme rendait impossible toute autre accentuation, la seconde parce que la forme ionienne *σφαίρη* laissait planer quelque doute sur la quantité de la finale : au demeurant, le correcteur *A*<sup>2</sup>, homme relativement cultivé, écrit lui-même *Φρύνης* dans la marge de 46 et *σφαίρα* dans le texte de 75<sup>1</sup>. Les autres fautes ne s'expliquent pas. Ainsi, *Κρης* (44) doit nous étonner, puisque les monosyllabes de ce type sont tous oxytons au nominatif. Enfin, les graphies *Φιλήτα(ν)* (27) et *Ἀθηναίους* (87) sont des bévues grossières à propos desquelles on devra se demander comment elles ont pu échapper à la révision dont la famille *M* a été l'objet.

Les fautes particulières à *A* sont de plusieurs sortes. Qu'il ait perdu de vue qu'un mot oxyton précédant sans ponctuation un autre mot prend l'accent grave (25 *παλαιοί* ; 51 *ἀπό τοῦ*) et, inversement, qu'un oxyton devant une pause garde son accent aigu (41 : *θεοῦς*), voilà qui n'a pas grande importance, surtout si l'on se souvient que la ponctuation est en majeure partie l'œuvre de *A*<sup>2</sup>. Mais qu'il ait écrit de premier jet des horreurs comme *τηνικαύτα* (60), *οἰκείος* (76), *περιείχε* (94) et surtout *διδῶναι* (72) et *τοῦς* (58), cela donne une idée de son ignorance. Entre ces deux extrêmes, il y a place pour une erreur comme *χαλκή* (74), dont l'auteur a simplement oublié qu'il avait affaire à un adjectif contracte. Quant à la faute *σῖλος* (66) pour *σίλλος*, elle devait déjà figurer dans le modèle de *A*, puisqu'on trouve également *σίλους* pour *σίλλους* en 35 : un ignorant ne met généralement pas une telle constance dans l'erreur d'orthographe et d'accentuation. On doit dire à la décharge de *A* qu'il se corrige lui-même quand il se reporte à son modèle (58, 72). En résumé, *A* nous laisse l'impression d'un copiste sans culture, mais fort consciencieux.

*M* mérite le même jugement, mais dépourvu de l'éloge qui le tempère, car jamais, ce copiste trop sûr de lui, ne redresse les bévues qui sortent de sa plume. Un homme instruit aurait pu, comme *M*, écrire *ἐλεγείαν* (34) parce que, dans les mots de ce genre, il peut y avoir doute sur la quantité de l'*alpha* final ; à la rigueur, on admettrait qu'un homme instruit écrive *πορφυρά* (74),

<sup>1</sup> En cet endroit, *A* a omis l'accent. En comparant avec l'erreur commune de 74, on peut conjecturer qu'ici aussi le modèle de *A* portait *σφαίρα*, ce qui porterait à 6 le nombre des fautes communes.



puisque c'est l'orthographe adoptée par *A*<sup>2</sup>, qui n'était pas un ignorant. Mais un homme instruit n'aurait pas écrit ou se serait hâter de corriger *ἰκετεῖαι* (52) et *πράξιν* (86).

Si donc la culture personnelle de *M* ne dépasse pas la moyenne, on ne saurait en bonne méthode lui attribuer des graphies ou des leçons qui, pour être erronées, n'en révèlent pas moins un homme cultivé. A ce type appartient la graphie *Ἰππώναξ*, qui se présente deux fois de suite dans *M* en 31. Les grammairiens anciens n'avaient pas une doctrine ferme sur l'accentuation des mots en *-αξ*. Si l'on considère *Ἰππωναξ* comme la contraction *ἵππο + ἀναξ*, *-αξ* étant bref en ce cas, il faut accentuer *Ἰππῶναξ* avec *A* ; si l'on considère *Ἰππωναξ* comme un mot en *-αξ* de trois syllabes, *-αξ* est long et il faut accentuer, avec *M*, *Ἰππώναξ*. On s'accorde<sup>1</sup> à donner la préférence à l'accentuation transmise par *A*. Quoi qu'on adopte, l'accentuation de *M* suppose chez son auteur la connaissance de la règle, familière aux grammairiens, des trisyllabiques en *-αξ* : elle doit donc être l'œuvre d'un savant lecteur antérieur au copiste *M*. Ce qui fortifie cette opinion c'est que, les deux fois, le correcteur *A*<sup>2</sup> a transformé *Ἰππώναξ* de *A* en *Ἰππώναξ*.

Reste le cas, plus compliqué, de *παίαν*, correctement accentué au nominatif par nos deux manuscrits (41), mais diversement accentué aux cas obliques :

- |    |                |                                  |                |          |
|----|----------------|----------------------------------|----------------|----------|
| 34 | <i>παίανα</i>  | <i>M</i> :                       | <i>παῖανα</i>  | <i>A</i> |
| 39 | <i>παιανος</i> | <i>M</i> :                       | <i>παῖανος</i> | <i>A</i> |
| 41 | <i>παίανας</i> | <i>A</i> <sup>2</sup> <i>M</i> : | <i>παῖανας</i> | <i>A</i> |
| 51 | <i>παίανος</i> | <i>M</i> :                       | <i>παῖανος</i> | <i>A</i> |

Pour ces quatre exemples, *A* ne se trompe qu'une seule fois, en 51, tandis que *M* se trompe quatre fois : car sans l'omission fortuite de l'accent, il eût écrit *παίανος* ou *παῖανος* en 39.

Cette proportion inattendue demande une explication, qu'il est d'ailleurs assez malaisé de découvrir. La faute de *A* est sans doute imputable à ce copiste, qui, par quatre fois, en 60, 74, 76 et 94, écrit un accent aigu au lieu du circonflexe ; en supposant même qu'elle fût déjà dans son modèle, rien n'empêche d'admettre que l'archétype commun de nos deux manuscrits portait les formes à circonflexe. Si les formes à accent aigu ont été introduites dans la famille *M* par un correcteur conscient, nous ne saurions

<sup>1</sup> *Thesaurus*, s. v. ; GERHARD, *RE*, VIII, 1890.

croire qu'il accentuait tantôt *παία-*, tantôt *παιά-* : cette incohérence doit être l'œuvre de copistes postérieurs. Or, nous constatons, d'une part, que le rédacteur des manchettes de *M* écrit, en 41, *παιάνος*, et, d'autre part, qu'en un passage, *A*<sup>2</sup> a corrigé *παιᾶνος* de *A* en *παιάνος* (41). Pareille rencontre suggère que certains savants byzantins considéraient comme légitime ou désirable l'accentuation avec l'aigu au lieu du circonflexe : sans doute pensaient-ils que l'*alpha* accentué était bref et que les différentes formes envisagées ici avaient toutes la valeur d'un dactyle — ce qui, en vertu de la règle connue, entraîne l'aigu sur l'avant-dernière syllabe. Je ne vois pas d'autre explication à cette anomalie : la divergence entre *A* et *M* peut être, une fois de plus, attribuée à celui que nous appelons provisoirement le correcteur anonyme de la famille *M*.

*Accents doubles.* Les accents doubles que portent certains mots peuvent avoir deux origines différentes : ou bien, du premier coup, le mot a été surabondamment accentué, ou bien les deux accents résultent de l'addition de deux accents chronologiquement distincts.

Voyons d'abord la première de ces deux catégories.

On sait que, même dans les meilleurs manuscrits, l'accentuation est souvent ajoutée ou complétée *après coup* soit par le scribe soit par un réviseur spécialiste. Tâche fastidieuse, que le manque de séparation des mots rend plus difficile encore à remplir impeccablement ! On conçoit que le réviseur commette au moins quelques erreurs, surtout dans les mots composés commençant par une préposition : s'il travaille vite, il aura facilement une tendance à accentuer le premier élément d'un mot de ce genre. Ainsi, nos deux manuscrits ont en commun la faute :

50 ὑποφρύγιον

Cet exemple unique montre deux choses : d'abord, que *A* et *M* ont dans leur ascendance commune un manuscrit en *scriptio continua*, dont l'accentuation a été ajoutée ou du moins complétée par un réviseur ; ensuite, que ce réviseur n'a pas pris la peine de supprimer les accents superflus qu'il lui est arrivé d'écrire — puisque, aussi bien, on en retrouve dans l'archétype commun de *A* et de *M*.

L'exemple *ὑποφρύγιον* ne saurait donc être unique et nos deux



manuscripts doivent avoir conservé des traces de l'archétype ainsi accentué, même s'ils ne portent pas une leçon identiquement fausse.

Effectivement, *M* nous offre un spécimen intéressant :

23 μηδέ] μὴδὲ *M* : μὴδε *A*

L'archétype, exactement reproduit par *M*, est gâté dans *A* par une omission tellement flagrante que personne ne songera à voir dans μὴδε une correction de μὴδὲ.

Néanmoins, comme on doit s'y attendre, *A* conserve le plus souvent l'accentuation surabondante que le lointain réviseur avait transmise à l'archétype commun *AM*. Tel est le cas de

38 ὑπὸ μῶμον *A*

faute très complexe dont l'appartenance à l'archétype commun sera établie ultérieurement<sup>1</sup>. Tel est encore le cas de

26 μέντοί *A* : μέντοι *M*

Le réviseur ayant à accentuer

οἱ μεντοιγεμεταγενεστεροι

a écrit un accent d'enclise sur *μεν* et un second sur *τοι* ; à tout prendre, cette graphie n'a rien d'incorrect : mais on comprend qu'un lecteur instruit remplace μέντοί par μέντοι, comme nous le constatons dans la famille *M*. Tel est aussi le cas de

40 πρὸσείασιν *A* : προσίασιν *A*<sup>2</sup>*M*

qui ne diffère de celui de ὑπὸ φρύγιον que par la correction de la faute dans la famille *M*. Deux autres graphies de *A* me paraissent devoir être interprétées de la même façon. La première

55 πάλαιοι *A* : παλαιοι *M*

s'explique sans difficulté. Ayant à accentuer

καιγαροιπαλαιοιτηνυπο...

le réviseur peut avoir songé à l'expression οἱ πάλαι et, par conséquent, accentué l'*alpha* ; voyant son erreur, il aura mis l'accent correct sans effacer l'accent fautif, tout comme il l'a fait pour ὑπὸ φρύγιον. La seconde graphie

85 ἱερόσυλοι *A* : ἱερόσυλοι *A*<sup>2</sup>*M*

présente plus d'intérêt, parce que cette accentuation double tra-

<sup>1</sup> *Infra*, p. 127.

hit, je crois, une hésitation du réviseur. Nous avons affaire ici à un « composé de dépendance régressif » de sens actif : en pareil cas, lorsque le mot ne se termine pas par un dactyle, il est régulièrement oxyton (comme *αὐλωδός*, *γεωργός*, *κυνηγός*, *παιδαγωγός*, etc.). Le réviseur, après avoir accentué le mot conformément à cette règle, a pu se souvenir que ce mot fait précisément exception, et l'accentuer en conséquence, mais sans corriger l'accent faux déjà écrit. L'anomalie, conservée dans *A*, aura été expulsée de la famille *M* par le correcteur anonyme.

Un accent double, avons-nous vu, peut provenir aussi de l'addition de deux accents chronologiquement distincts. Le manuscrit *A* nous offre un exemple du mécanisme de cette faute. Sur une photographie, on lit dans *A* *Μεθύμναῖος* (45), comme si le copiste avait écrit deux accents ; en recourant à l'original, on voit que l'accent double résulte de la combinaison : *Μεθύμναιος* *A* + *Μεθυμναῖος* *A*<sup>3</sup>, ce dernier n'ayant pas cru devoir effacer l'accent faux. Qu'un scribe consciencieux, mais ignorant, recopie *A* revu par *A*<sup>3</sup>, il s'imaginera bien faire en écrivant *Μεθύμναῖος* avec un accent double, dont l'origine serait bien difficile à déceler si nous n'avions plus d'autre témoignage que ce manuscrit hypothétique.

C'est dire qu'on identifie malaisément les accents doubles de cette espèce. Théoriquement, il faut tenir compte de deux faits. D'une part, *A* respecte mieux que *M* l'archétype commun ; d'autre part, abstraction faite des cas de *μηδὲ* (23) et *ὑποφρύγιον* (50), *M* supprime des accents doubles de l'archétype, reproduits par *A*. Si donc nous trouvons dans *M* d'autres accents doubles, absents de *A*, nous devons expliquer leur présence dans *M* par une révision qu'aurait subie un de ses ancêtres postérieurement à l'archétype commun. Les trois exemples fournis par *M* confirment cette hypothèse.

Voici les deux premiers :

22 *Κύπρια* *M* : *Κύπρια* *A*

23 *Κύπρια* *M* : *Κύπρια* *A*

La genèse de cette double faute de *M* s'explique par le contexte. En cet endroit, Proclos rapportait l'opinion de ceux qui considéraient les *Cypria* comme un poème de Stasinos de Cypre et qui justifiaient par la nationalité de l'auteur le titre *Κύπρια* donné à l'ouvrage. Proclos rejetait cette théorie par une objection que Photius résume ainsi :

23 ...μηδὲ γὰρ *Κύπρια* προπαροξυτόνως ἐπιγράφεσθαι τὰ ποιήματα.



Apprenant par ce texte même que l'accentuation *Κύπρια* était erronée, un lecteur de la famille *M* s'est empressé d'ajouter dans son exemplaire un accent aigu sur l'*iota* de *Κύπρια* les deux fois où le mot se présente. En agissant de la sorte, il n'a pas manqué d'étourderie, car dans le premier cas (22), il fallait accentuer *Κύπρια*, puisque c'est par cette accentuation même qu'on justifiait l'origine « cyprienne » du poème ; dans le second cas, *Κύπρια προπαροξύτόνως* (23) est expressément donné comme une graphie fautive à titre d'exemple. Les accents indûment ajoutés par le correcteur ont été reproduits dans la copie suivante et les copies successives jusqu'à notre manuscrit *M*.

Voici le troisième cas :

73 κράτεῖ *M* : κρατεῖ *A*

L'un des deux accents doit être l'œuvre d'un lecteur qui jugeait erroné celui que portait le manuscrit : il faut donc envisager deux hypothèses théoriquement possibles. Ou bien l'ancêtre de *M* portait la graphie correcte, le verbe *κρατεῖ*, dont le lecteur aura fait le substantif *κράτει*, incorrect ; ou bien le manuscrit portait le substantif *κράτει* incorrect, dont le lecteur aura fait le verbe *κρατεῖ*, correct. Pratiquement, la seconde hypothèse paraît seule vraisemblable, car on conçoit difficilement un lecteur assez attentif, d'une part, pour découvrir dans le texte une grave erreur d'accentuation, et assez sot, d'autre part, pour y introduire justement l'accentuation erronée.

En résumé, on peut croire qu'un manuscrit ancêtre de *M* portait l'erreur *κράτει* ; qu'un lecteur de ce manuscrit, agissant exactement comme *A*<sup>3</sup> en 45 pour *Μεθύμναιος*, ajouta le circonflexe correct sans barrer ni gratter l'accent aigu erroné, et que le manuscrit ainsi corrigé propagea dans la famille *M* la curieuse graphie *κράτεῖ*.

Nous retiendrons que, postérieurement à ce lecteur, nous ne trouvons personne dans la famille *M* — ni copiste, ni correcteur — qui ait eu l'idée de faire pour *Κύπρια* et *κράτεῖ* le choix que laissait l'alternative de la double accentuation.

##### 5. LES ENCLITQUES.

En confrontant le texte imprimé avec celui de nos manuscrits, nous devrions conclure que, dans les 54 cas où ils avaient l'occasion d'appliquer les règles des enclitiques, *A* s'est trompé 25 fois

et *M* 23 fois : plus de 46 p. c. d'erreurs dans *A* et plus de 42 p. c. dans *M* !

Ces chiffres étonnent, car *M* appartenant à une famille qui a reçu une révision savante, et l'accentuation des enclitiques étant affaire de science, l'écart des fautes entre *A* et *M* devrait être plus important. D'autres observations justifient d'ailleurs nos suspicions à l'égard de ces mêmes chiffres.

D'abord, nous constatons que nos deux manuscrits appliquent sans faute les règles concernant *ἐστι* en tête de phrase et des groupes du type *οὐκ ἐστι*.

Il y a ensuite l'attitude du correcteur *A*<sup>2</sup>. Il n'intervient qu'une seule fois pour corriger *ὅπερ ἐστι* de *A* en *ὅπερ ἐστι* (38), leçon que le savant *B* recopie sans rien y changer et que le manuscrit *M* porte de première main. Nulle ignorance en ceci : la graphie de *A*<sup>2</sup> *BM* est conforme à l'enseignement des grammairiens pour le groupe complexe *proclitique* + *enclitique* suivi d'un enclitique.

Il y a encore l'attitude du correcteur *A*<sup>3</sup>. Ce lecteur cultivé corrige *εἴ που τι* de *A* en *εἴ που τί* (18), *Πελασγῶν τινες* en *Πελασγῶν τινές* (80) et *αἰτουμένοις τι* en *αἰτουμένοις τί* (93) : allons-nous décréter que ce sont là des corrections *in peius*, alors qu'elles se retrouvent toutes trois sous la plume de *B* et que deux d'entre elles figuraient déjà dans *M* ?

Il y a enfin l'attitude du copiste *B*, à la fois plus savant et plus attentif que tous les autres : or, il fait un minimum de corrections et laisse passer une multitude de graphies qui paraissent fausses d'après les règles d'enclitiques que nous appliquons aujourd'hui.

Cet ensemble d'indices convergents prouve que copistes et correcteurs appliquaient d'autres règles que nous<sup>1</sup>. Pour apprécier à leur juste valeur nos deux manuscrits, nous devons donc, au préalable, retrouver les règles qu'ils auraient dû appliquer : tâche assez délicate, puisque, *a priori*, les deux copistes ont certainement commis l'une ou l'autre erreur contre les règles mêmes que nous devons restituer. Cependant, avec un peu de patience, on arrive à retrouver ces règles et à les formuler avec assez de précision.

1. La première concerne le traitement des mots *φησί*, *φασί*. Écartant un cas complexe qui ne saurait être résolu présente-

<sup>1</sup> Sur le même sujet, voir TH. W. ALLEN, *Homeri Ilias*, I, *Prolegomena*, Oxford, Clarendon Press, 1931, p. 216 sqq. (bibliographie).



ment <sup>1</sup> et trois autres cas dépourvus de valeur démonstrative <sup>2</sup>, on trouve dans nos deux manuscrits 7 exemples tout à fait probants :

- 14 δὲ φασιν A : δὲ φασίν (B *abîmé*) M  
 32 ποιήσεως φησίν A : ποιήσεως φησίν B : ποιήσεως φασίν M  
 38 καὶ φησὶ(ν) ABM  
 43 Ἀρίωνα φησίν A<sup>1</sup> : Ἀρίωνα φησίν A<sup>3</sup>B  
 63 ἄδεσθαι φησίν A : ἄδεσθαι φησὶ B : ἄδεσθαι φασὶ M  
 63 ὃν φασὶ(ν) ABM  
 89 δὲ φασὶ AB

Voilà, je pense, qui ne saurait laisser aucun doute : scribes et correcteurs ne traitent pas *φασί* et *φησί* comme des enclitiques.

2. La seconde règle — ou habitude graphique, peu importe — concerne l'indéfini *τι*.

En 93, A écrit *αἰτουμένοις τι*. A<sup>3</sup> corrige en *αἰτουμένοις τί*, graphie qui se retrouve dans B et dans M.

En 18, A écrit *εἴ που τι*. A<sup>3</sup> corrige en *εἴ που τί*, graphie confirmée par B.

En 53, A écrit *εἶδος τί*. A<sup>3</sup>, ajoutant l'esprit manquant, n'a pas touché à l'accentuation de l'enclitique, qu'il considérait donc comme exacte, et que B reproduit sans changement.

D'où il résulte que les formes monosyllabiques de l'indéfini portent toujours l'accent aigu : cette graphie est conforme à l'enseignement des grammairiens anciens <sup>3</sup>.

3. Reste à déterminer la règle générale : il nous suffira de passer en revue les cas particuliers.

Groupe *oxyton* + *enclitique* : c'est la même règle que celle que nous appliquons aujourd'hui.

Groupe *proparoxyton* + *enclitique* : même remarque.

Groupe *paroxyton* + *enclitique* : contrairement à notre usage moderne, scribes et correcteurs n'établissent aucune distinction entre enclitiques d'une syllabe et enclitiques de deux syllabes, mais dans les deux cas, l'enclitique porte un accent grave.

Groupe *périspomène* + *enclitique* : ce dernier garde pareillement son accent grave. La preuve unique, mais péremptoire, est

<sup>1</sup> 64 γὰρ φησὶ ποτέ A : γάρ φησι M.

<sup>2</sup> 29, 56 et 89 : ces graphies (communes ou divergentes) ne prouvent rien, parce que, enclitiques ou non, *φησί* et *φασί* auraient la même accentuation.

<sup>3</sup> KÜHNER-BLASS, I, p. 338, § 88 c).

donnée en 80. *A* ayant écrit *Πελασγῶν τινες*, *A*<sup>3</sup> corrige en *τινές*, comme l'avait déjà fait le savant *B*, qui se rencontre ici avec le manuscrit *M* : la possibilité d'un cas fortuit est donc éliminée.

Groupe *prophérispomène* + *enclitique* : celui-ci garde pareillement son accent grave. La preuve en est dans les graphies *αὐται εἰσὶν* (3) de *M* et *ὑπὸ μῶμον τινὰ* (38) de *A*, copiée telle quelle par *B*, et surtout dans le fait que *A* ayant écrit *Καλλῖνον τε* (27), *B* a corrigé en *Καλλῖνον τὲ*, qui se retrouve dans *M*.

D'après cela, la règle générale appliquée par copistes et correcteurs est la suivante : l'enclitique est dépourvu d'accent après un oxyton ou un proparoxyton, qui ont alors l'accent aigu sur la dernière syllabe ; l'enclitique s'écrit avec un accent grave dans les autres cas.

Mieux éclairés sur les habitudes graphiques des copistes et des correcteurs, nous pouvons corriger les statistiques données au début du présent paragraphe : sur 54 cas, *A* se trompe 16 fois (et non 25), tandis que *M* se trompe 9 fois (et non 23). Ces chiffres répondent exactement à notre attente.

La famille *A* ayant reçu peu ou point de retouches et la famille *M* ayant subi une révision sérieuse, *M* doit nécessairement l'emporter sur *A* dans ce domaine où la science a son mot à dire<sup>1</sup>. L'archétype commun de *A* et de *M*, antérieur au correcteur de la famille *M*, devait ressembler à *A* plutôt qu'à *M* et contenir des fautes conservées dans *A*, aujourd'hui absentes de *M*. Il nous est impossible de faire un triage de ces fautes corrigées dans la famille *M* ; mais nous avons le droit de supposer que les fautes communes de nos deux manuscrits étaient déjà dans l'archétype. Telles sont les graphies *παιὰν ἔστιν* (41), *προσώδια τινές* (41) et *ἃ τινῶν* (94), que, fait digne de remarque, *B* a reproduites sans changement, comme si elles n'avaient rien d'incorrect.

Pour les fautes particulières à *M*, on ne saurait affirmer qu'elles aient fait irruption dans cette famille après la révision dont elle

<sup>1</sup> Pour se rendre compte de l'importance qu'a pu avoir le correcteur de la famille *M*, il n'est que de voir le rôle de *B* dans la famille *A*. Son modèle, *A*, contenait 16 fautes : lui-même n'en contient plus que 8, c'est-à-dire moins que *M*. En outre, ses corrections ont eu pour effet d'unifier la tradition *A* et la tradition *M* en 6 passages (27, 38, 39, 51, 80 et 93). C'est assez dire que si nous n'avions plus *A*, mais sa copie *B*, notre reconstitution de l'archétype commun serait entièrement fautive.



fut l'objet. Car il arrive même à un correcteur savant d'introduire des graphies erronées : témoin *B* qui, en 39, corrige inconsidérément γάρ ἔστιν (*leg.* γὰρ ἔστιν) en γάρ ἐστιν, lequel, chose curieuse, figure aussi dans *M*. Cette réserve faite, on ne voit, parmi les erreurs particulières à *M*, qu'une seule graphie certainement absente du manuscrit revu par le correcteur anonyme : αὐτὸς τὲ (73), au lieu de αὐτός τε, conservé par l'ignorant copiste de *A*. C'est là une bévue postérieure au correcteur de la famille *M* et sa conservation (ou son apparition) dans *M* montre assez que ce copiste n'avait pas une culture personnelle fort étendue.

## CONCLUSION.

L'étude, peut-être trop minutieuse, que nous venons de consacrer à des particularités d'un intérêt apparemment médiocre, confirme la théorie générale sur la valeur relative des deux traditions *A* et *M*.

Pour les cinq catégories graphiques examinées ici, nous avons trouvé dans *A* 171 fautes et dans *M* 111. Mais ces chiffres, malgré leur éloquence, ne reflètent qu'imparfaitement la vérité. Parmi ces fautes, en effet, les unes (l'*iota* adscrit et le *nu* épheleucystique) ont pour origine un manque de soin ou d'application, les autres (esprits, accents, enclitiques) s'expliquent surtout par un manque de savoir, en sorte que nous pouvons faire une autre répartition, certainement plus équitable :

Fautes d'inattention	<i>A</i>	71	<i>M</i>	66
Fautes d'ignorance	<i>A</i>	100	<i>M</i>	45

Naturellement, on pourra contester tel ou tel détail de cette répartition systématique ; mais l'interprétation globale de ces chiffres ne laisse place à aucun doute.

Le scribe *A* est fort ignorant et il copie sans comprendre, ce qui lui confère une valeur de premier ordre, malgré ses innombrables bévues. Comme il se corrige quelquefois lui-même, nous avons la preuve qu'il se reportait à son modèle pour vérifier ce qu'il venait d'écrire. Par conséquent, une partie de ses erreurs, quelque graves qu'elles puissent être, remontent au modèle qu'il copiait avec tant d'application.

Le scribe *M* fait, à une première lecture, une bien meilleure impression, et l'on est d'abord enclin à le considérer comme un

homme instruit. Un examen plus serré modifie rapidement cette impression flatteuse : *M* est un peu moins ignorant que *A*, mais son degré d'instruction ne dépasse pas la moyenne. Dès lors, la supériorité orthographique de ce manuscrit ne saurait tenir à la personnalité du scribe qui l'a copié au XII<sup>e</sup> siècle.

Nous retrouvons ainsi l'hypothèse énoncée plus haut, selon laquelle, à un certain moment de son histoire, la famille *M* a reçu les corrections d'un lecteur instruit. C'est à cet ancêtre plus ou moins lointain que *M* doit sa meilleure tenue pour les particularités graphiques étudiées dans le présent chapitre. L'œuvre de ce correcteur anonyme est d'ailleurs loin d'atteindre à la perfection. Il n'a pas tout revu avec le même soin, puisque nos deux manuscrits ont encore en commun des graphies erronées qui remontent à leur archétype commun et, même dans ce qu'il a revu, on constate des négligences et des étourderies.

Tout s'éclaire, si on admet que l'archétype commun de *A* et de *M* était assez médiocre, chose probable puisque, en tout état de cause, cet archétype descend d'un manuscrit premier établi avec précipitation dans des circonstances peu propres à lui donner une tenue graphique irréprochable<sup>1</sup>. Cette médiocrité de l'archétype commun explique, d'une part, le grand nombre de fautes que *A* commet de premier jet, et justifie, d'autre part, l'intervention d'un correcteur instruit dans la famille *M*. Les deux traditions *A* et *M*, antérieurement à ce correcteur, avaient entre elles moins de divergences que n'en présentent aujourd'hui nos deux manuscrits *A* et *M*.

---

<sup>1</sup> *Supra*, p. 10.





### CHAPITRE III

## FAUTES D'ORTHOGRAPHE

*Généralités.* Avant de commencer l'examen des fautes d'orthographe, il convient de définir avec précision les vocables que nous aurons à employer au cours du présent chapitre et des suivants. Cette brève introduction, qui ne vise pas à l'originalité, est destinée à justifier l'ordre adopté ici pour l'étude des fautes et à déterminer celles d'entre elles que devra mentionner l'apparat critique.

Laissant de côté, pour y revenir plus tard, des faits aussi évidents et aussi peu discutables que les omissions, les transpositions, les additions ou les refontes, nous nous occuperons exclusivement ici des cas où les deux manuscrits présentent des divergences pour un seul mot ou une partie de mot.

Théoriquement, le classement le plus simple consiste à les ranger en fautes involontaires (*erreurs de copie*) et en fautes volontaires (*corrections*). Pratiquement, cette discrimination présente le défaut d'être en partie subjective : cela ne saurait cependant nous dispenser d'en faire l'essai, puisque, tôt ou tard, nous aurons à prendre position dans les cas douteux.

Voyons d'abord les *erreurs de copie*.

Une erreur de copie — quelle que soit d'ailleurs son origine — figurera dans l'apparat critique lorsqu'elle estropie le mot, au point de le rendre méconnaissable ou lorsqu'elle change la nature, le genre, le cas, le nombre, etc. du mot envisagé : ce sont les *variantes erronées*. A côté de ces dernières, il existe d'autres erreurs de copie, qui, elles, ne méritent pas d'entrer dans l'apparat critique : ce sont les *fautes d'orthographe*, amenées, les unes, par la prononciation des voyelles, diphtongues ou consonnes, les autres, par une résolution erronée des signes abrégatifs.



Il est cependant des cas où, malgré la règle qu'on vient de voir, une faute d'orthographe doit avoir les honneurs de l'apparat critique. C'est qu'en effet, une faute d'orthographe peut engendrer une variante erronée au sens défini plus haut. Par exemple, quand un copiste écrit *των θεων* au lieu de *τον θεον*, *εκατερος* au lieu de *εκατερως*, *ειδη* au lieu de *ηδη*, il commet des fautes d'orthographe qui, théoriquement, n'ont rien à voir dans un appareil critique ; mais comme des fautes de ce genre changent la nature du mot, ce sont de vraies variantes et, à ce titre, l'apparat critique doit en tenir compte. Elles seront étudiées à leur vraie place, au chapitre des fautes d'orthographe, mais on les rappellera brièvement au chapitre des variantes erronées.

Venons-en maintenant aux *corrections*<sup>1</sup>.

Elles figurent, pêle-mêle, avec les variantes erronées, dans l'apparat critique. Mais il est évident que, dans une étude préliminaire, l'éditeur doit s'efforcer de distinguer les unes des autres.

En théorie, la distinction paraît assez facile, parce que, contrairement à la variante erronée, la correction n'introduit généralement pas dans le texte une leçon qui choque à une première lecture. En pratique, les choses ne se présentent pas toujours avec cette simplicité. Car, d'une part, une bévue involontaire convient parfois au texte aussi bien que la leçon authentique ou que la plus ingénieuse des corrections ; d'autre part, un copiste, même instruit, est exposé à introduire sciemment dans le texte une correction absurde, que l'on prendra aisément pour la plus involontaire des variantes. Hâtons-nous d'ajouter que ces cas-limites sont rares : il importe néanmoins de les signaler et de les résoudre dans un sens ou dans l'autre — sans se dissimuler que les attendus, souvent subjectifs, de ce verdict ne convaincront pas toujours le lecteur.

Il arrive aussi que la correction laisse intact le mot primitif, dont l'accentuation seule subit un changement ; si ce changement d'accentuation transforme la nature ou le sens du mot, nous aurons à le consigner dans l'apparat critique. Et de même que nous rappellerons, dans le chapitre des variantes erronées, certaines divergences déjà étudiées au chapitre des fautes d'ortho-

<sup>1</sup> Bien entendu, il ne s'agit pas ici des *retouches*, encore visibles, que le copiste ou les lecteurs successifs ont apportées à la première main : il s'agit des corrections que rien ne révèle paléographiquement dans un manuscrit donné.

graphie, nous devons pareillement rappeler, dans le chapitre des corrections, certaines divergences d'accentuation déjà étudiées au chapitre des particularités graphiques.

Une autre catégorie de corrections appelle un traitement identique. Il s'agit de celles qui apparaissent comme des réajustements plus ou moins habiles d'erreurs de copie antérieures. Après avoir restitué, par hypothèse, la forme que l'erreur de copie avait donnée au mot authentique, il faudra, selon le cas, étudier cette forme hypothétique, soit au chapitre des fautes d'orthographe, soit au chapitre des variantes erronées, mais au moins mentionner le réajustement au chapitre des corrections.

Jusqu'à présent, nous n'avons considéré la correction que comme une transformation volontaire, totale ou partielle, d'un mot  $x$  en un mot  $y$ . Mais supposons qu'un lecteur, trouvant dans son exemplaire un mot  $x$ , juge bon de gloser ce mot par un autre mot,  $y$ . Il écrit  $y$  au-dessus de  $x$  ou dans la marge avec un appel de note, sans vouloir dire par là que  $x$  doit être corrigé en  $y$ . Un scribe ayant à transcrire l'exemplaire ainsi enrichi de doublets, et ignorant les intentions du glossateur, s' imagine que  $x$  doit être corrigé en  $y$  et, sans hésitation, écrit  $y$  dans son texte. A des divergences de ce genre, qui ne répondent pas à la définition des corrections, il faudrait théoriquement consacrer un chapitre spécial, qui s'intitulerait *Gloses* ou *Conjectures*. Mais comme il est difficile, pour ne pas dire impossible, de discerner à chaque fois les intentions réelles de celui à qui, en dernière analyse, remonte la leçon divergente, nous mélangerons dans un seul chapitre gloses et corrections, en nous efforçant, toutefois, de les distinguer quand l'occasion s'en présentera.

*Les « repentirs » du copiste A.* On ne saurait passer en revue tous ces types de fautes, involontaires ou non, avant d'avoir examiné une catégorie d'erreurs qui ne sont ni des bévues orthographiques ni d'indiscutables variantes : je veux dire les fautes que *A* allait commettre ou avait déjà commises, quand, par une correction judicieuse, il les a éliminées de sa copie.

Ces fautes mort-nées, bien que figurant dans l'apparat, n'ont pas à entrer en ligne de compte dans nos statistiques. Mais leur étude



s'impose par tout ce qu'elles nous apprennent sur la personnalité du copiste et l'état du modèle qu'il recopiait <sup>1</sup>.

Commençons par éliminer le cas douteux de *προαγορεύεται*, avec un *sigma* au-dessus de la préposition (42) : c'est peut-être une fantaisie graphique, plutôt que l'indice d'une omission réparée. On pourrait prétendre, tout aussi bien, que le modèle portait *πρ<sup>ο</sup>αγορεύεται*, avec un *omicron* en exposant, dont notre copiste aurait reconnu tardivement la valeur *os*.

A côté de ce cas douteux, nous en avons un grand nombre d'autres, qui nous apportent des données certaines sur le copiste et son modèle.

Comme on doit s'y attendre, la prononciation byzantine a joué quelques mauvais tours à notre copiste — quatorze, pour être tout à fait précis.

- ι pour ει : ἐπικήδιον (67)
- ι pour η : χριστομαθείας (1)
- η pour ι : κηθάραν (40), Ἀρήονα (43), Ἀρήων (45)
- υ pour ι : ἰαμβύζειν (28)
- ο pour ω : κιθαροδῶν (50), προκατειλημμένον (60), κατόικουν (70)
- ω pour ο : ἰστωρίαν (18), αὐτωῖς (22), χωρόν (43), ἔδωξεν (59), κώμας (77).

Que notre copiste se trompe quand il doit transcrire des mots rares ou savants ; qu'à sa plume chrétienne échappe une graphie *χριστο-* pour *χρηστο-*, ce sont là péchés véniels ; mais que, tout en écrivant, il ne reconnaisse pas au passage les mots les plus usuels et qu'il se charge la conscience, même provisoirement, de barbarismes comme *κατόικουν*, *ἰστωρίαν*, *αὐτωῖς*, *ἔδωξεν*, *χωρόν* et *κώμας* (en parlant de cheveux !) : voilà qui témoigne d'une inculture pour le moins remarquable.

Mais ce serait manquer d'équité que de s'en tenir à cette impression fâcheuse, toute justifiée qu'elle est. Assurément, A ne connaît pas l'orthographe d'un mot comme *κηθάρα* au moment où ce vocable se présente pour la première fois dans le texte (40) ; mais il voit et corrige son erreur, pour ne plus y retomber dans le contexte immédiat, où il écrit alors, sans aucune hésitation, *κηθάραν* (44), *κιθαρωδός* (45) et *κιθαρωδῶν* (50) : en ce dernier passage, il était tellement soucieux de ne plus écrire *κηθαρω-* qu'il a

<sup>1</sup> Pour le détail des cas examinés ici, on se reportera à la liste des retouches de A (*supra*, p. 35 sqq.).

commis une autre faute : *κιθαρο-*, immédiatement réprimée. Le barbarisme *Ἀρήων* appelle une autre remarque : écrivant le mot pour la seconde fois en 45, notre scribe reporte les yeux sur son modèle, voit son erreur, la corrige et revient en arrière (43) pour corriger une bévue identique qui lui avait échappé<sup>1</sup>.

On a donc le droit de dire que chez le copiste *A*, la conscience professionnelle va de pair avec une ignorance peu banale.

La même conclusion s'impose quand on voit des erreurs comme celles-ci :

9 ἀποσφαλέντες *A* : -λέντες *A*<sup>1</sup>

42 αὐτοῦ *A* : αὐτόν *A*<sup>1</sup>

92 ἐγένετο *A* : ἐγεύετο *A*<sup>1</sup>

Leur gravité vient de ce qu'elles affectent des mots qu'un scribe, même ignorant, devait connaître. Leur intérêt vient de ce qu'elles mettent en lumière des caractéristiques du modèle immédiat de *A*. Ce modèle était en minuscules et son copiste avait l'habitude d'écrire ordinairement *εμ* et *ευ* (sans ligature). *A*, au contraire, emploie toujours, pour écrire *ευ*, la ligature bien connue *Ϸ*. Cela a suffi pour que, trouvant *ἐγευετο* dans son modèle, il ait lu *ἐγενετο*, ce qui ne serait pas arrivé si le copiste du modèle avait écrit normalement, comme le faisait *A* : *ἐγ Ϸετο*. Inversement, notre scribe a cru reconnaître *ευ* là où son modèle portait *εμ* (*ἀποσφαλέντες*) et *ου* là où son modèle portait *ομ* (*αὐτόν*) : pour que la confusion se fasse, il suffit que la haste verticale du *η* soit un peu courte. Mais seul un ignorant, qui ne comprend rien, ou presque, au texte qu'il copie, est capable de commettre une telle confusion à une première lecture.

D'autres grattages, qui ont éliminé des erreurs beaucoup moins graves, méritent également un examen attentif. En 27, distrait par les mots *Καλλινόν τε* qui précèdent, *A* commence par écrire *Μίμνερμον τ(ε)*, mais n'achève même pas la particule superflue, qu'il gratte immédiatement. En 44, il écrit d'abord : *ἐπωνυμίαν ἐπ' αὐτοῦ*, la préposition fautive lui étant venue sous la plume à cause des lettres initiales du substantif : sans plus attendre, il corrige *ἐπ'* en *ἀπ'*. En 86, ayant à écrire *έορτήν έποίουν*, il écrit en premier lieu *έποίουν*, omettant ainsi le premier mot : alors qu'il eût pu facilement biffer le mot faux et écrire *έορτήν* par-

<sup>1</sup> A titre documentaire, signalons que la correction de 60 est assez peu nette, ce qui explique que *B*, distrait, ait écrit : *προκατειλημμένον*.



dessus, ou encore rétablir l'ordre des mots par des chiffres, il s'impose la tâche de gratter le mot erroné, sauf la première lettre, et d'écrire -ορτήν dans la partie grattée, ce qu'il fait, d'ailleurs, avec une adresse digne d'éloge. En 71, il opère d'une manière identique sur un mot que nous n'arrivons plus à identifier (ἐ // // // // σ) et trace de nouvelles lettres dans la zone grattée, pour obtenir le mot ἐνστάσεις.

Tout ceci montre avec quel soin méticuleux ce copiste exécutait son travail. On peut dire, sans exagération, que sa conscience professionnelle allait jusqu'à la manie. Bien mieux : il lui arrive de gratter une lettre correcte dont le tracé ne satisfait pas son âme de calligraphe. Ainsi s'expliquent les grattages précédant les mots Αἰολέων (80) et αὐτῶ (72) ; c'est ce qui explique, à mon sens, l'extraordinaire graphie qu'on croit lire en 19 : Ὀδυσσέαωσ, où l'*alpha* n'est sans doute qu'un *oméga* raté et recommencé tout de suite après. C'est peut-être à ces « repentirs » calligraphiques qu'appartiennent le grattage des deux premières lettres de συνήρ-ηται (6), le grattage qui surmonte les lettres -ομ- de ὠνομάσ-θαι (38) et la lettre -έ- de περιθέντες (74), le grattage entre γε-γεννημένης et καὶ (84) et, enfin, le grattage qui précède -φυγον dans ἀπέ/φυγον, coupé en deux par le passage à la ligne (84) ; dans ces cinq exemples, nous ne sommes plus en état de deviner pour quelle raison notre copiste a cru devoir supprimer ces lettres ou ces signes : mais nous ne saurions nous tromper en affirmant que le souci calligraphique n'y est pas étranger.

Un ignorant qui ne comprend pas et ne cherche pas à comprendre le texte, un calligraphe qui exécute sa tâche avec probité et conscience : tel est le copiste A. Il a les qualités requises d'un excellent témoin de la tradition manuscrite, et on devra toujours s'en souvenir dans les cas, si nombreux, où il contredit la tradition conservée par le manuscrit M.

*Les fautes d'orthographe.* Nous pouvons maintenant passer à l'étude des fautes d'orthographe, c'est-à-dire de certaines erreurs involontaires qui, en principe, ne figureront pas dans l'apparat critique.

a) Prononciation des voyelles et des diphtongues.  
— Les fautes d'orthographe sont, en majeure partie, relatives

aux voyelles et aux diphtongues : rien d'étonnant à cela, les copistes ayant l'habitude de prononcer *è* ce qu'ils écrivaient *ε*, *αι*, de prononcer *i* ce qu'ils écrivaient *ι*, *ει*, *η*, *οι*, *υ* et de prononcer *ο* ce qu'ils écrivaient *ο*, *ω*.

*αι* pour *ε*

77 αἰσθητα A : ἔσθ- A<sup>2</sup>BM

*ε* pour *αι*

51 παιδιᾶς A : παιδιᾶς A<sup>2</sup>BM

65 νέοντας A : ναίοντας A<sup>2</sup>B : μένοντας M

74 ἐλέας A : ἐλαίας A<sup>2</sup>BM

Ces quatre fautes confirment notre opinion sur *A*, qui ignore l'orthographe des mots les plus courants.

*ι* pour *ει*

1 (χρηστο)μαθίας AM : -μαθείας B

15 Πίσανδρος A : Πεισ- B : om. M

100 χρηστομαθίας AM : -μαθείας B

La faute particulière à *A*, Πίσανδρος, ne sort pas de la banalité. Malgré l'accord *AM*, l'orthographe χρηστομάθεια, prônée par le *Thesaurus* et déjà introduite par le savant *B* dans sa copie de *A*, est normale pour un substantif formé sur l'adjectif sigmatique χρηστομαθής.

*ει* pour *ι*

40 πρόσειασι A : προσίασι A<sup>2</sup>BM

90 τήσκειράδος A : τῆς Σκιράδος edd. : τῆς Σκιριάδος M

95 ἐμπορείας A : -ίας BM

Si la faute πρόσειασι est absurde, il y a de larges circonstances atténuantes pour la faute τήσκειράδος, qu'aucun réviseur de *A*, pas même le savant *B*, n'a fait disparaître. Quant à la faute ἐμπορείας, elle est sans importance, l'orthographe des mots en -ια étant toujours flottante dans la tradition manuscrite : aussi bien, Bekker et Westphal adoptent ici la graphie de *A*.

*ι* pour *η*

1 χριστομαθίας M : χρηστο- A

13 Φιμονόη AM : Φη- edd.

31 Σιμωνίδης AM : Ση- edd.

78 δαφνιφορίαν A : δαφνη- A<sup>2</sup>BM

78 Ἰσμινίου M : Ἰσμηνίου edd. : Ἰσανίου A

79 τριποδιφορικόν AM : τριποδη- edd.

89 ἐπεφάνισαν A : -νησαν A<sup>2</sup>BM

Les graphies δαφνιφορίαν et ἐπεφάνισαν de *A* sont des bévues grossières. Des deux fautes particulières à *M*, χριστο- pour



χρηστο- a été commentée plus haut, *A* ayant corrigé lui-même une faute identique, et *Ἰσμινίου* a l'excuse de porter sur un mot assez rare. Les trois autres fautes sont communes. *Φιμονόη* pour *Φημονόη* se retrouve dans d'autres manuscrits, de même que *τριποδιφορικόν* pour *τριποδηφορικόν*<sup>1</sup>. Quant à la graphie *Σιμωνίδης*, elle n'est pas, à proprement parler, une faute. Le nom du poète iambique d'Amorgos est généralement écrit *Σιμωνίδης* dans les manuscrits, ce qui a suscité de nombreuses confusions avec l'oncle de Bacchylide. Il vaut mieux adopter l'orthographe recommandée par Choeroboscus : *Σιμωνίδης ἐπὶ μὲν τοῦ ἰαμβοποιουῦ διὰ τοῦ ἥ γράφεται, καὶ ἴσως παρὰ τὸ σῆμα ἐστὶν · τὸ δὲ ἐπὶ λυρικοῦ διὰ τοῦ ἰ, καὶ ἴσως παρὰ τὸ σιμός ἐστὶν*<sup>2</sup>.

η pour ι

27 *Φιλήταν* (-τα M) AM : *Φιλίταν* edd.

46 *Φρύνης* AM : *Φρύνις* B : *Φρύνις* edd.

59 *εὐφημησμοῦ* M : -μισμοῦ A

60 *βάρβητον* A : *βάρβιτον* BM<sup>6</sup> : *βαρβάριτον* M

77 *ἡκετηρίαν* A : *ἰκ-* A<sup>2</sup>BM

Le copiste *A* ignore l'orthographe d'un mot aussi banal que *ἰκετηρία* ; il est excusable d'avoir écrit *βάρβητον*, que *A*<sup>2</sup> et *A*<sup>3</sup> ont omis de redresser et que *M* a estropié d'une manière beaucoup plus grave. Ce copiste *M*, en apparence si sûr de lui, écrit *εὐφημησμοῦ*, faute qui dénonce une instruction médiocre. Les deux fautes restantes sont communes. L'une d'elles, *Φρύνης*, me paraît sans excuse ; l'autre mérite un commentaire. Certains manuscrits d'Athénée et de l'*Anthologie* donnent *Φιλίτας*, tandis que *Φιλήτας* se trouve dans les meilleurs manuscrits de Stobée : *grammatici certant*. Cependant, une inscription de Cos, patrie de Philéas, atteste l'orthographe *Φιλίτας* au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>3</sup> : c'est celle que nous adopterons dans le texte. Mais on ne peut parler de *faute* de nos deux manuscrits : ils reproduisent une orthographe erronée en quelque sorte traditionnelle, témoin la transcription *Philetas* des poètes latins.

ι pour υ

46 *Μιτυληναῖος* AM : *Μυτι-* edd.

C'est un cas identique à celui de *Φιλίτας* : les deux manuscrits

<sup>1</sup> *Par ex.* SCOLIASTE de Pindare, *Pyth.*, XI, 5.

<sup>2</sup> *Et. Magn.*, 713, 17.

<sup>3</sup> Cf. J. U. POWELL, *Collectanea Alexandrina*, p. 90.

reproduisent une graphie traditionnelle erronée. La véritable orthographe, *Μυτιληναῖος*, nous est révélée par les inscriptions <sup>1</sup>.

ει pour η

60 εἶδη A : ἦδη A<sup>2</sup>BM

71 ἐνστάσεις A : -σης A<sup>2</sup>BM

Ce sont là deux fautes passablement grossières, surtout la première d'entre elles, puisqu'elle porte sur un mot aussi courant que l'adverbe ἦδη.

η pour ει

36 περιήληφεν A : περιεί- A<sup>2</sup>BM

77 καθημένας A : καθει- A<sup>2</sup>BM

La première faute est une simple bévue de copiste ; la seconde, plus amusante, semble bien prouver que A ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il transcrivait.

ο pour ω

27 (Κολο)φόνιον AM : -φώνιον A<sup>3</sup>B

31 Δορεῖον A : Δαρ- A<sup>2</sup>BM

36 ὄσχοφορικά AM : ὠσχο- *edd.*

49 τεταγμένος A : -μένως BM

74 κροκοτῶ AM : κροκω- A<sup>3</sup>B

87 ὄσχοφορικά BM : ὠσχο- A

88 ὄσχην AM : ὠσχην A

Après avoir remarqué que la faute τεταγμένος ne sort pas de la banalité, justifions la place de l'étrange Δορεῖον dans la présente rubrique. Le modèle immédiat de A écrivait Δαρῖον avec un *alpha* à boucle remontante, Δ ω -, ce qui, pour un scribe ignorant ou inattentif, ressemble fort à Δω-. Notre copiste a donc cru lire Δωρεῖον et il a écrit Δορεῖον, avec la faute de prononciation ο pour ω.

M a en commun avec A la finale erronée -φόνιον, la graphie κροκοτῶ et la graphie ὄσχοφορικά. En ce qui regarde cette dernière, il faut écrire ὠσχοφορικά, ὠσχη, la graphie avec un *omicron* résultant d'une fausse étymologie <sup>2</sup>. Mais, tandis que M emploie partout cette dernière, A l'emploie en 36 seulement et écrit ὠσχοφορικά en 87 et ὠσχην en 88.

ω pour ο

2 διηρημένων A : -μένον A<sup>2</sup>B : *var.* M

<sup>1</sup> CH. MICHEL, *Recueil*, n<sup>os</sup> 8, 25, etc.

<sup>2</sup> RUTGERS VAN DER LOEFF, dans *Mnemosyne*, 43 (1915), p. 404-415.



- 27 Καλοφόνιον A : Κολο- A<sup>3</sup>BM  
 28 λoidαρίας A : λoido- A<sup>2</sup>BM  
 34 προσώδιον AM : προσό- *edd.*  
 38 ὑπόμῶμον A : ὑπόμονον SYLBURG : ὑπόμνησιν M  
 39 προσώδιον AM : προσό- *edd.*  
 39 προσωδίου A : προσωδίους M : προσοδίου *edd.*  
 40 προσώδιον AM : προσό- *edd.*  
 41 προσώδια AM : προσό- *edd.*  
 43 Ἀρίωνα A<sup>3</sup>BM : Ἀρίονα A  
 46 πλείωσιν A : πλείο- A<sup>2</sup>BM  
 49 τῶν θεῶν A : τῶν *vac.* M : τὸν θεὸν *scripsi*  
 50 ἐκατέρως AM : ἐκάτερος A<sup>3</sup>B  
 54 ἰώβακχος A : ἰό- BM  
 63 Τερψιχώρας : -χόρας BM  
 69 χωροῦ A : χο- A<sup>2</sup>B : *om.* M  
 88 μεστῶν M : μεστὸν A

Les huit fautes personnelles de A sont presque toutes assez banales (2, 46, 54, 63, 69), encore qu'elles démontrent brutalement l'ignorance de leur auteur. Il faut excepter la forme monstrueuse ὑπόμῶμον (48), qui sera commentée plus loin, et les formes non moins insolites : Καλο(φόνιον) et λoidαρίας (27, 28), dont la genèse est fort simple. Nous avons vu que le modèle de A écrivait ses *alpha* avec une boucle remontante ω, ce qui, à première vue, les fait ressembler à des *oméga*. En 27, ce modèle portait Κωλοφόνιον : A, sans malice, a lu et écrit Καλο-. En 28, ce modèle portait λoidωρίας (pour λoido-) : A, distrait ou abusé, a pareillement lu et transcrit λoidαρίας. De pareils exemples, venant après d'autres, prouvent clairement que ce copiste ne comprenait pas et ne cherchait pas à comprendre le texte.

Les deux fautes particulières à M, Ἀρίωνα (43) et μεστῶν (88), seront étudiées en meilleure place au cours du présent chapitre.

Des sept fautes communes, cinq (34, 39, 39, 40, 41) portent sur la graphie προσώδιον, qui remonte à une fausse étymologie (πρὸς + ὥδή) et est abondamment attestée ailleurs que dans les manuscrits de Photius. Les deux autres, τῶν θεῶν (49) et ἐκατέρως (50), méritent un mot de commentaire parce qu'elles modifient le sens ou la syntaxe de la phrase qui les contient.

En 49, dans l'important et curieux parallèle entre le nome et le dithyrambe, nous trouvons la phrase :

ὁ δὲ νόμος τούναντίον διὰ τῶν θεῶν ἀνείται τεταγμένως καὶ μεγαλοπρεπῶς...

où M laisse en blanc l'espace correspondant à θεῶν de A.

Ces deux mots  $\tau\omega\nu$   $\theta\epsilon\omega\nu$ , qui n'ont pas de sens dans notre contexte, ont naturellement exercé la sagacité des critiques. D'après Sylburg<sup>1</sup>, Schott, qui imprimait  $\delta\iota\alpha\ \tau\omega\nu$   $\alpha\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha\iota$  avec la lacune, proposait néanmoins de lire  $\eta\theta\omega\nu$ . C'était également l'avis de Nunnesius :

*Quid desit affirmare non possum, fortasse  $\eta\theta\omega\nu$ . Sunt enim τὰ ἡθη ἀντίθετα τοῖς πάθεσι : et de Dithyrambo, quem comparat cum Hymno Nomico, dixerat εἰς τὰ πάθη κατασκευαζόμενος*<sup>2</sup>.

Cette correction a été adoptée par Westphal et par Edmonds<sup>3</sup>, qui, je ne sais pourquoi, l'attribue à Wilamowitz.

Malgré cette unanimité, j'estime que la correction  $\eta\theta\omega\nu$  pour  $\theta\epsilon\omega\nu$  ne s'impose nullement. Dire, avec Nunnesius, qu'au mot  $\pi\acute{\alpha}\theta\eta$  de 48 doit faire pendant un mot  $\eta\theta\omega\nu$  en 49, c'est prétendre qu'en 48  $\pi\acute{\alpha}\theta\eta$  a le sens très précis que lui donnent les traités de rhétorique. Rien n'est moins certain. La vérité est que nous devons avoir, entre l'ensemble de 48 et l'ensemble de 49, un parallélisme complet. Si donc nous trouvons en 48 l'idée que le dithyrambe doit son caractère enthousiaste au patronage de Dionysos, nous devons pareillement trouver en 49 l'idée que le nome doit sa belle ordonnance au dieu Apollon qui le patronne. Cette idée s'y trouve, à condition de lire  $\delta\iota\alpha\ \tau\omicron\nu\nu\ \theta\epsilon\omicron\nu$  au lieu de  $\delta\iota\alpha\ \tau\omega\nu$   $\theta\epsilon\omega\nu$ , et cette correction s'impose d'autant plus que, à trois paragraphes de là, Photius, parlant toujours du nome, dit clairement :  $\kappa\alpha\iota\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \alpha\upsilon\tau\omicron\varsigma\ \delta\ \theta\epsilon\omicron\varsigma\ \dots\ \pi\epsilon\pi\acute{\iota}\epsilon\rho\chi\epsilon\tau\alpha\iota\ \tau\omicron\nu\ \kappa\rho\upsilon\sigma\mu\omicron\nu$  (52). Nous avons donc simplement affaire à une de ces fautes de prononciation dont n'était pas exempt l'archétype commun de *A* et de *M*.

En 50 (où se continue le même parallèle entre le nome et le dithyrambe), nos deux manuscrits imputent à Photius la phrase :

$\omicron\upsilon\ \mu\eta\nu\ \alpha\lambda\lambda\acute{\alpha}\ \kappa\alpha\iota\ \tau\alpha\iota\varsigma\ \acute{\alpha}\rho\mu\omicron\nu\acute{\iota}\alpha\iota\varsigma\ \acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma\ \chi\rho\acute{\eta}\tau\alpha\iota$ .

Cela suppose une construction insolite, où  $\chi\rho\acute{\eta}\tau\alpha\iota$  serait un passif impersonnel : *il est fait usage de...*, *on se sert de...* Les dictionnaires mentionnent quelques rares passages où ce verbe est employé à l'aoriste passif, avec un sujet exprimé ou facile à sous-entendre ; mais le passif impersonnel au présent de l'indicatif paraît sans exemple dans la langue grecque et répugne, semble-t-il, à son génie propre. Il faut donc corriger.

<sup>1</sup> *Ap.* GAISFORD, p. 349, note e.

<sup>2</sup> Nunnesius *ap.* GAISFORD, p. 418. Sur cet auteur, cf. *Commentaire*, p. 14.

<sup>3</sup> J. M. EDMONDS, *Lyra graeca*, III, p. 292.



Chose curieuse, *B* et *A*<sup>3</sup> se rencontrent ici pour proposer la lecture *ἐκάτερος*, qui paraît, en effet, la plus simple et que Gaisford, Bekker et Westphal ont successivement adoptée dans leur texte. Ce serait donc, comme *τῶν θεῶν*, une banale faute de prononciation<sup>1</sup> : un copiste aura écrit *ἐκατερως* pour *ἐκατερος*, comme il avait écrit *των θεων* pour *τον θεον*, et un réviseur (voire un copiste ultérieur) aura naturellement accentué *τῶν θεῶν* et *ἐκατέρως*, fautes qui, depuis l'archétype commun au plus tard, se sont propagées dans toute la tradition manuscrite.

S'il est ainsi à peu près certain que Photius a dicté *ἐκάτερος*, il faut cependant remarquer que cette leçon n'est pas de la meilleure grécité. Dans des phrases de ce genre, le verbe est généralement au pluriel, tandis que *ἐκάτερος*, apposé au sujet, reste au singulier. Mais on ne saurait exclure l'hypothèse que Photius a considéré *ἐκάτερος* non point comme un apposé au sujet, mais comme le sujet même de *χρήται* : l'analyse complète de la phrase replacée dans son contexte<sup>2</sup> justifiera cette manière de voir.

b) Les consonnes. — Les fautes de la présente rubrique sont moins nombreuses et consistent, les unes, à simplifier une consonne double ou à doubler une consonne simple à l'intérieur d'un mot, les autres, à simplifier une consonne double résultant de la coagulation de deux mots. Pour le premier type, nous trouvons :

27 *Βάτου* AM : *Βάττου* edd.

35 *σίλους* A : *σίλλους* M

42 *Νύσαν* AM : *Νύσαν* edd.

56 *Πύρον* A : *Πύρρον* BM

66 *σίλος* A : *σίλλος* M

Les trois fautes particulières à *A* ont l'excuse de porter sur des mots assez peu courants, *Πύρρος* et surtout *σίλλος*. Elles peuvent d'ailleurs remonter à son modèle, dont on a vu qu'il n'était pas exempt de fautes. Cela paraît probable pour la graphie *σίλος* avec un seul *lambda*, qui se représente, identique, en deux

<sup>1</sup> On pourrait peut-être suggérer une autre hypothèse : c'est que Photius aurait dicté : *οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ταῖς ἀρμονίαις οἰκείαις* <*ἐκάτερος*> *ἐκατέρως* *χρήται* et que, dans l'ascendance commune de *A* et de *M*, se serait trouvé un manuscrit qui aurait commis une faute d'haplographie. Mais, de toute façon, il nous faut un sujet au verbe *χρήται*.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 165.

endroits éloignés l'un de l'autre : un ignorant comme *A* met généralement moins de constance dans l'erreur <sup>1</sup>.

Les deux fautes communes n'ont rien d'inattendu. La graphie *Νύσαν* pour *Νύσαν* apparaît dans d'autres manuscrits, même soignés. La faute *Βάτου* pour *Βάττου* se comprend sans peine : car si le substantif *βάτος* est fort répandu, *βάττος*, au contraire, est un mot de lexique dont les textes conservés n'offrent aucun exemple. Ces deux graphies erronées prouveraient simplement que l'archétype commun n'était pas irréprochable.

Pour le second type d'erreur, nous trouvons :

65 *τοῖσυνιοῦσι* *A* : *τοῖς συνιοῦσι* *A<sup>2</sup>BM*

90 *τῆσκειράδος* *A* : *τῆς Σκιριάδος* *M* : *τῆς Σκιράδος* *edd.*

Ce sont là des haplographies issues d'un modèle, proche ou lointain, en *scriptio continua* dont la transcription amène aisément des fautes de coupure. Une simple erreur de ce genre engendre quelquefois de singulières variantes, témoin l'opposition :

88 *κλήμα ἀμπέλου* *A* : *κλήματα ἀμπέλου* *M*

dont l'explication me paraît devoir être tentée ici plutôt qu'ailleurs.

En ce passage, *A* écrit :

*κλήμα ἀμπέλου κομίζοντες μεστὸν εὐθαλῶν βοτρυῶν*

texte parfaitement correct, auquel on se défendrait de toucher, si *M* n'écrivait au même passage :

*κλήματα ἀμπέλου κομίζοντες μεστῶν εὐθαλῶν βοτρυῶν*

avec deux fautes, dont la rencontre, pour le moins étrange, exclut l'hypothèse d'une correction consciente. Dans cette hypothèse, *M*, en effet, devrait porter : *κλήματα... μεστὰ*. Un hasard paléographique a donc introduit la bévue *κλήματα* dans la famille *M*. Ce n'est possible que si l'archétype commun *AM* a porté la graphie :

*κλήματαἀμπέλου*

avec l'omission de l'apostrophe — ce qui n'a rien d'étonnant <sup>2</sup> — et l'omission de l'accent d'enclise — parfaitement normale d'après les règles reconstituées plus haut <sup>3</sup>. Dans la famille *A*, la faute

<sup>1</sup> Il nous suffit de rappeler que *A* écrit *ὄσχοφορικά* en 36 et *ὠσχοφορικά* en 87.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 16<sup>1</sup>, 20<sup>2</sup>.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 106.



se borne à l'omission de la particule ; dans la famille *M*, le processus est plus compliqué. La première copie exécutée d'après l'archétype devait écrire, avec une erreur de coupure :

κλήματα ἀμπέλου

qu'un correcteur étourdi, choqué par la faute d'accentuation, aura transformé en :

κλήματα ἀμπέλου

Quant à la faute de prononciation *μεστῶν* pour *μεστὸν*, qui désarticule toute la phrase, elle a dû se produire, d'une manière indépendante, dans une copie ultérieure. Nous avons ainsi une preuve qu'entre l'archétype commun et *M*, il y a au moins un manuscrit intermédiaire.

c) Résolution erronée de signes abrégatifs. — Les fautes qui résultent de la résolution de signes abrégatifs sont assez nombreuses ; mais, d'après les principes exposés au début du présent chapitre, nous n'examinerons ici que les fautes de voyelles et de diphtongues.

αι pour η

69 (έννεα)εταιρίδος AM : -τηρίδος A<sup>2</sup>B

72 (έννεα)εταιρίδος AM : -τηρίδος A<sup>2</sup>B

ε pour η

45 Μεθύμναιος A : Μηθυμναῖος BM

75 προσερτημένα A : προσηρ- A<sup>2</sup>BM

η pour ε

30 ἐπειδὴ M : ἐπεὶ δέ A

Ces trois types de fautes<sup>1</sup> ne peuvent s'expliquer par la prononciation byzantine : les cinq erreurs ont pour origine une abréviation mal résolue. Les copistes emploient le même signe cursif, pour noter αι, ε et η. Parmi les ancêtres de *A* et de *M*, il doit y avoir un manuscrit qui portait έννεαετςρίδος, προσςρτημένα, Mςθυμναῖος<sup>2</sup>, ἐπεῖδς.

Cette dernière, qui constitue l'unique faute particulière à *M*, mérite une mention spéciale. Il faut l'éclairer par un autre cas, tout à fait analogue :

13 καὶ ἐπειδὴ M : ἐπειδὴ A : ἐπεὶ δέ (A<sup>2</sup> + A<sup>3</sup>)B

<sup>1</sup> Pour le premier élément du mot composé έννεα-εταιρίδος, *M* présente une divergence qui sera étudiée plus loin (p. 219).

<sup>2</sup> A propos de cette forme, on se rappellera que A<sup>2</sup> écrit aussi Mςθυμναίου dans sa manchette en 45. *Supra*, p. 54.

Dans les deux cas, la conjonction temporelle ou causale exige la présence d'une particule de liaison, si bien qu'en 30, il faut, ou bien ἐπεὶ δέ, que donne *A*, ou bien καὶ ἐπειδὴ que *M* donne en 13. Or l'exemple de 13 montre que dans l'ascendance de *A*, il ne s'est pas trouvé un copiste ou un lecteur pour corriger ἐπειδὴ en ἐπεὶ δέ : par conséquent, si *A* donne ἐπεὶ δέ en 30, ce ne saurait être le résultat d'une correction antérieure, et la leçon ἐπειδὴ de *M* en 30 est une faute. Pour expliquer cette faute, il faut sans doute supposer que l'archétype commun portait ἐπεὶ-δς. Cette graphie fut correctement interprétée et transcrite par un ancêtre de *A* ; un ancêtre de *M* aura omis d'écrire l'accent sur l'*iota*, ἐπειδς, dont un copiste ultérieur (ou un lecteur) aura fait ἐπειδὴ. Cette explication, qui paraît la plus naturelle, nous dispense de recourir à l'intervention volontaire d'un correcteur : un émendateur de l'espèce aurait sans doute commencé par ajouter la particule de liaison manquante.

*Conclusions.* Il convient maintenant de tirer les conclusions de tous ces faits.

*A*, copiste singulièrement ignorant, a exécuté son travail avec une conscience professionnelle des plus rares. En de nombreux endroits, il a retouché ses graphies premières, et, à chaque fois, la retouche constitue une amélioration — ce qui implique, pour ce copiste dépourvu de culture, un recours à son modèle. Si nous observons que ses retouches portent sur les paragraphes 1, 6, 9, 18, 19, 22, 27, 28, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 50, 59, 60, 67, 70, 71, 72, 74, 77, 80, 84, 86, 92, nous pouvons affirmer que, conscient de ses faiblesses, il vérifiait constamment sa copie sur le modèle : on ne saurait donc imaginer un meilleur témoin de la tradition manuscrite.

Or, malgré tous les soins que le copiste apportait à sa tâche, le manuscrit *A* contenait encore 55 fautes d'orthographe au moment où *A*<sup>2</sup> en entreprit une révision d'ailleurs peu systématique. Ce correcteur, dont la culture ne saurait être contestée, a laissé intactes un grand nombre d'erreurs élémentaires, si bien que, revu par *A*<sup>2</sup>, le manuscrit contenait encore 36 fautes. Enfin, l'intervention (parfois malencontreuse) de *A*<sup>3</sup> a ramené le total à 32. Pour compléter et éclairer ces statistiques, disons que le manuscrit *B*, copié directement sur *A* + *A*<sup>1</sup> + *A*<sup>2</sup> par un scribe savant, ne contient plus que 24 erreurs du type qui nous intéresse ici.



Tout autre se présente à nous le manuscrit *M*. Il contient, de premier jet, 30 fautes dont aucune n'a été corrigée par le copiste, si bien que *M*, dépourvu de corrections apparentes, l'emporte encore sur *A*, corrigé en trois étapes, et est à peine inférieur à *B*, copié sur *A* par un scribe d'élite.

Ainsi, les chiffres trahissent une supériorité écrasante de *M* sur *A*. Cette supériorité est-elle, comme dans le cas de *B*, la marque d'une instruction étendue chez le copiste ? La gravité de certaines fautes nous oblige à répondre négativement. Un copiste qui ignore l'orthographe de mots comme *Κολοφώνιον* (27), *εὐφημισμοῦ* (59), *ἐννεαετηρίδος* (69, 72), *κροκωτῶ* (74), qui altère les noms de Phrynis (46) et d'Apollon Isménien (78), qui laisse subsister une faute comme *μεστῶν* (88), dont la conservation disloque toute une phrase, un tel copiste ne peut avoir produit seul l'excellence orthographique du manuscrit *M*. Il est simplement le témoin d'une tradition qui a subi de savantes retouches, comme un descendant de *B* serait le témoin de la tradition *A*.

L'existence du correcteur anonyme dans la famille *M* n'a plus besoin d'une démonstration après l'étude des chapitres où Photius donne des extraits d'œuvres conservées<sup>1</sup> ; il nous suffira donc de relever quelques traces de son intervention.

Voici, par exemple, les variations orthographiques en 36, 87, 88 :

A ὀσχοφορικά, ὠσχοφορικά, ὠσχην

M ὀσχοφορικά, ὀσχοφορικά, ὀσχην.

La graphie avec un *omicron*, résultant d'un calembour étymologique, est une graphie savante. Or, c'est également celle de *A*<sup>2</sup> dans sa note marginale de 87 et celle de *B* dans son texte. Par conséquent, dans la tradition *M*, l'orthographe du mot a été normalisée, exactement comme elle est normalisée par le savant *B* dans la tradition *A*.

Voici un second exemple, non moins probant. En 43, *A* commence par écrire 'Αρήονα, qu'il se hâte de retoucher en 'Αρίονα. Cette correction démontre que le modèle de *A* portait 'Αρίονα, avec un *omicron* : car si ç'avait été 'Αρίωνα, *A* l'aurait vu au moment où il constata son erreur 'Αρήονα. La graphie en *omicron*

<sup>1</sup> Voir *supra*, p. 63 sqq.

est donc ancienne. En cet endroit, *M* écrit sans hésitation *Ἀρίωνα*, qu'on aurait tort de considérer comme une faute banale de prononciation : c'est l'application malencontreuse d'une règle selon laquelle les mots en *-ίων* font au génitif *-ίονος* si l'*iota* est long, *-ίωνος* s'il est bref<sup>1</sup>. La graphie *Ἀρίωνα*, qui suppose la brièveté de l'*iota* est une faute de savant : tout comme *M*, *A*<sup>2</sup> l'écrit dans sa note marginale de 45, *A*<sup>3</sup> l'introduit dans le texte en 43, comme *B* l'avait déjà fait avant lui. Quand nous aurons dit, enfin, que les manuels byzantins la recommandent expressément<sup>2</sup>, nous aurons bien le droit d'affirmer que c'est un correcteur instruit qui a doté la famille *M* de cette graphie savante.

On a vu<sup>3</sup> que le correcteur anonyme n'hésite pas à risquer une conjecture personnelle pour remplacer un mot estropié par la tradition manuscrite : cette même façon de procéder réapparaît ici. Quelques exemples suffiront.

En 38, *A* écrit le monstre *ὑπόμῶμον*, déformation assez inattendue du mot *ὑπόμονον*, forgé pour donner une étymologie à *ῥυμνον*. En supposant que l'archétype commun ait porté la leçon correcte *ὑπόμονον*, on peut imaginer toutes les déviations graphiques possibles de ce mot dans la famille *M* sans jamais aboutir à la variante *ὑπόμνησιν* que *M* nous a transmise. L'archétype commun portait déjà l'étrange *ὑπόμῶμον*, qui s'est conservé dans la famille *A* sans changement, et dans la famille *M* jusqu'au moment où le correcteur savant, ne comprenant pas — et pour cause ! — cet étrange lapsus, a risqué la conjecture *ὑπόμνησιν*, qui convient au contexte et témoigne de la science de son auteur.

En 65, *A* donne le mot *νέοντας*, complètement dépourvu de sens, au lieu de *ναίοντας*, restitué avec certitude par *A*<sup>2</sup>. Si nous supposons que *νέοντας* est une bévue personnelle de *A*, nous devons supposer aussi que l'archétype commun portait la graphie correcte *ναίοντας* : mais alors, on ne comprend plus comment ce mot parfaitement clair se serait mué en *μένοντας* dans *M*. Tout comme pour *ὑπόμῶμον*, il faut poser en principe que l'archétype commun portait déjà la faute *νέοντας*, qui s'est conservée dans la famille *A* jusqu'au correcteur *A*<sup>2</sup> et dans la famille *M* jusqu'au correcteur anonyme. Celui-ci, trouvant dans

<sup>1</sup> KÜHNER-BLASS, I, p. 477.

<sup>2</sup> SUIDAS, *Ἀρίων*, 3886 Adler : φυλάττει δὲ τὸ ῶ καὶ ἐπὶ γενικῆς.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 67, 77, etc.



son manuscrit l'absurde *νέοντας*, a été moins perspicace que *A*<sup>2</sup> et, croyant à une déformation plus grave, il a conjecturé *μένοντας*, qui convient parfaitement au contexte.

A ces deux exemples, où notre correcteur anonyme propose une conjecture pour remédier au mauvais état de la tradition manuscrite, nous ajouterons l'exemple, plus suggestif encore, que nous a révélé l'examen du paragraphe 49. En ce passage, le manuscrit utilisé par le correcteur portait, comme l'archétype commun, les mots incompréhensibles *τῶν θεῶν*. Ne soupçonnant nullement la faute de prononciation *τῶν* pour *τὸν*, le savant lecteur fut étonné, fort justement d'ailleurs, par la présence du mot *θεῶν*. Il commença par biffer ou exponctuer ce mot incohérent pour y substituer une conjecture qui convînt au contexte. Moins heureux, cette fois, il ne la découvrit pas immédiatement ; il passa outre et n'eut plus l'occasion ou le goût d'y revenir. C'est ainsi que l'espace réservé au mot gâté resta en blanc dans les copies ultérieures de son manuscrit<sup>1</sup>.

Pour en revenir au sujet même du présent chapitre, nous ne nous aventurerons pas en attribuant au correcteur anonyme la supériorité orthographique du manuscrit *M*, qui dérive de son exemplaire. Ainsi s'explique que la première main de *A* ait laissé 55 fautes dans sa copie et que la première main de *M* n'en ait laissé que 30, bien que ce dernier copiste ne fût pas beaucoup plus instruit que *A*.

Il va de soi que ces chiffres n'ont qu'une valeur relative. On ne pourrait raisonner dans l'absolu que si *A* était l'archétype et *M* son descendant direct, sur lequel le correcteur anonyme aurait consigné ses notes. Il y a des intermédiaires entre *A* et l'archétype, comme il en est aussi entre *M* et le correcteur anonyme, chaque génération apportant sa contribution personnelle d'erreurs et de négligences. Le triage chronologique des fautes constitue une besogne délicate, impossible à exécuter jusque dans ses moindres détails : mais certains cas exceptionnels permettent mieux qu'une pure hypothèse.

La famille *M* offre à cet égard peu de ressources, parce que le manuscrit *M* contient un minimum de fautes particulières et

<sup>1</sup> Voir encore *infra*, p. 198.

qu'il n'a pour ainsi dire aucune retouche apparente. On est évidemment tenté d'attribuer, soit à *M*, soit à l'un de ses ancêtres postérieurs au correcteur anonyme, des graphies erronées comme *μεστῶν* (88) et *εὐφημησμοῦ* (59), sans qu'on en ait une preuve positive. On peut conjecturer aussi que, en 60, le modèle direct de *M* portait non point *βάρβητον*, comme *A*, mais *βάρβιτον*, qui expliquerait bien le monstrueux *βαρβάριτον* de *M* : mais cela ne nous dit pas si l'archétype commun portait *βάρβητον* ou *βάρβιτον*. Enfin, si nous avons correctement interprété l'opposition :

85 κλῆμα ἀμπέλου *A* : κλήματα ἀμπέλου *M*

et si l'étourdi qui, dans un ancêtre de *M*, a corrigé *κλήματα* en *κλήματα*<sup>1</sup> n'est autre que le correcteur anonyme, nous devons admettre qu'entre l'archétype commun et le correcteur anonyme, il y a au moins un manuscrit intermédiaire.

Dans *A*, les choses sont beaucoup plus nettes. Les corrections par lesquelles le scribe améliore sa copie révèlent clairement le genre de fautes qu'il commet d'ordinaire : il écrit *ι* pour *ει*, *ι* pour *η*, *η* pour *ι*, *υ* pour *ι* et surtout *ο* pour *ω* et *ω* pour *ο*. Devant cette avalanche de fautes, qui lui appartiennent en propre, le premier mouvement est d'attribuer à ce copiste ignare toutes les autres fautes du même type pour lesquelles sa responsabilité n'est pas démontrée.

Ce serait pourtant un jugement précipité, et ce n'est pas une des moindres surprises que nous apporte l'étude de ce manuscrit.

Certaines erreurs de *A* s'expliquent par la forme de l'*alpha* dans son modèle (*α*), forme telle que *ω* peut être pris pour *α* et *α* pour *ω*. C'est ainsi que *A*, trouvant *Δαρεῖον* (31) dans son modèle, a lu *Δωρεῖον*, qu'il a prononcé et transcrit *Δορεῖον*. Si l'on peut imputer cette faute à *A* seul, il n'en va pas de même pour deux autres exemples de la même confusion : en 27, *A* écrit *Καλοφόνιον*, parce que son modèle portait *Κωλο-* et en 28, il écrit *λοιδαρίας*, parce que son modèle portait *λοιδω-*. Le modèle de *A* était donc en minuscules et contenait des fautes d'orthographe aussi graves que celles que nous reprochons à *A*.

Un autre exemple figure en 71, où *A* écrit *ἐνστάσεις* pour *ἐνστάσης*. Ce serait une faute banale, si *A* l'avait écrite telle quelle, sans rature. Or, le mot est écrit par *A* sur un grattage extrê-

<sup>1</sup> *Supra*, p. 123-124.



mement soigné : cela veut dire que le copiste, ayant écrit par méprise un autre mot, s'est reporté à son modèle pour écrire ἐνστάσεις. On peut donc affirmer que le modèle de *A* commettait en cet endroit la faute d'iotacisme *ει* pour *η*.

Ainsi, l'ignorant copiste de *A* n'est pas seul responsable des bévues qui déparent sa copie : son modèle direct témoigne d'une ignorance égale à la sienne.

Connaissant mieux la différence essentielle qui sépare l'ignorante tradition *A* et la savante tradition *M*, on peut poser en principe que les fautes communes des deux chefs de file remontent à leur archétype commun.

Néanmoins, une certaine prudence s'impose. De ce que *A* écrit de premier jet *χριστομαθίας* en 1 et que cette graphie se retrouve identique dans *M* au même endroit, nous n'avons pas le droit de conclure que l'archétype commun écrivait *χριστο-* avec une faute d'iotacisme. D'abord, parce que plus loin (100), nos deux manuscrits ont en commun *χρηστο-* ; ensuite, parce que le copiste *A* s'est corrigé lui-même en 1 : comme il en était sans doute incapable par ses seuls moyens, nous pouvons voir dans la graphie *χριστο-* non une faute de l'archétype, mais une faute particulière de la tradition *M*, sinon de *M* lui-même.

Inversement, la leçon d'un seul manuscrit peut servir à reconstituer l'archétype commun, comme on l'a vu par l'étude des graphies *ὑπὸ μῶμον* (38), *θεῶν* (49) et *νέοντας* (65), particulières au manuscrit *A*. En voici un autre exemple. *M* écrit *Ἰσμινίου* en 78. Cette faute banale devient intéressante par le fait qu'au passage correspondant, *A* commet l'extraordinaire graphie *Ἰσανίου*. Cette bévue a son origine dans la transcription d'un modèle en minuscules portant *Ἰσμινίου*. Le mot n'étant pas familier au scribe, il a suffi que la barre verticale du *μ* ait été un peu courte et l'*iota* suivant quelque peu écrasé ou étriqué pour rendre possible une lecture *Ἰσανίου* : la confusion eût été difficile, voire impossible, si le modèle de *A* avait porté *Ἰσμηνίου* correctement orthographié. On peut donc attribuer la faute d'iotacisme à l'archétype commun et voir dans *Ἰσανίου* une faute secondaire propre au copiste *A* ou à l'un de ses ancêtres.

Compte tenu de toutes ces remarques, il reste que l'archétype écrivait *η* pour *ι* (*Φιλήτας*, *Φρύνης*), *ι* pour *η* (*Φιμονόη*, *Σιμωνίδης*, *τριποδιφορικόν*), *ι* pour *ει* (*χρηστομαθία*), *ι* pour *υ*, *υ* pour *ι*

(Μιτυληναῖος), ο pour ω (κροκοτῶ, Κολοφόνιον), ω pour ο (προσώδιον, ὑπὸ μῶμον, τῶν θεῶν), Βάτος pour Βάττος, Νύσσα pour Νύσα. A ces fautes de prononciation s'ajoutent les confusions ε pour αι, dont on ne saurait dire si leur origine doit être cherchée dans une prononciation défectueuse ou dans une abréviation mal résolue (νέοντας) et αι pour η (έννεαεταιρίδος), certainement issue d'une résolution erronée d'un signe abrégatif. De ces fautes, quelques-unes ne méritent point un jugement sévère, celles, notamment, qui ont continué de fleurir malgré A<sup>2</sup>, A<sup>3</sup> et B. On doit, au contraire, considérer comme plus graves les fautes communes auxquelles ces correcteurs ont porté remède, telles χρηστομαθία, Κολοφόνιον, Φρύνης, νέοντας, έννεαεταιρίδος et κροκοτῶ.

En résumé, l'archétype commun de A et de M était franchement médiocre pour la tenue orthographique et il ressemblait à notre manuscrit A plutôt qu'à notre manuscrit M, de deux siècles son cadet. Rappelons simplement les chiffres :

Fautes communes	22
Fautes particulières à A	33
Fautes particulières à M	8

Cela revient à dire que les trois quarts des fautes actuellement contenues dans M appartiennent en réalité à l'archétype commun de nos deux manuscrits et que l'ignorant A doit à ce même archétype 40 p. c. au moins <sup>1</sup> de ses bévues. C'est l'existence de ces nombreuses fautes dans la tradition manuscrite, jusque-là homogène, de la *Bibliothèque*, qui a déterminé un lecteur savant à inscrire dans un de ces manuscrits fautifs un grand nombre de corrections ou conjectures plus ou moins heureuses. Le correcteur anonyme, dont le travail fut loin d'être complet et systématique, est ainsi le chef d'une nouvelle branche dans la famille des manuscrits de Photius, l'ancêtre proche ou lointain du copiste M.

Il est tout naturel de chercher à remonter plus haut encore, au-delà de cet archétype commun.

Nous ne pouvons rien conclure du fait que cet archétype

<sup>1</sup> C'est un chiffre minimum, en effet : car, dans les totaux, je ne compte que les fautes *actuellement* communes, attribuant ainsi toutes les autres à A. Mais il saute aux yeux que l'intervention du correcteur anonyme a fait disparaître de la tradition M un grand nombre de fautes communes, dont nous n'avons plus aucune trace certaine.



écrivait *νέοντας* pour *ναίοντας*, parce que cette graphie résulte peut-être d'une prononciation erronée et que, dans ces conditions, elle peut appartenir en propre au copiste de cet archétype. Il n'en va pas de même dans le cas du mot *έννεαετηρίδος*. En 69 et 72, *A* et *M* écrivent : *-εταιρίδος*, avec une faute identique due à la transcription d'un modèle qui portait *-ετςρίδος* avec le signe abrégatif connu. Comme il est peu probable que, deux fois de suite, deux scribes totalement indépendants l'un de l'autre, aient faussement interprété d'une manière identique une abréviation susceptible de trois interprétations différentes, on doit admettre que cette résolution erronée était déjà faite dans le modèle commun dont *A* et *M* dérivent en dernière analyse. Il en résulte un fait capital dans l'histoire de la tradition manuscrite de la *Bibliothèque* : c'est que *l'archétype commun de A et de M n'est point le manuscrit envoyé par Photius à son frère Tarasios*.

Ceci admis, revenons encore à l'étrange graphie de *A* en 38 : *ύπόμῶμον*. Comme nous connaissons la source de Proclos en ce passage, nous savons qu'il avait écrit *ύπόμονον*. On ne fera, je pense, aucune difficulté pour admettre que *ύπόμονον* n'a pu devenir *ύπόμῶμον* en une seule étape. Il faut d'abord supposer une faute de prononciation *ω* pour *ο*, qui donne *ύπομῶνον* ; puis une confusion entre *μυ* et *νυ* : *ύπομῶμον*, prouvant que le modèle était en minuscules <sup>1</sup> ; enfin, l'intervention d'un réviseur qui accentue un exemplaire en *scriptio continua* <sup>2</sup>. Soit le processus :

- (1) *ύπομονον*
- (2) *ύπομῶνον*
- (3) *ύπομῶμον*
- (4) *ύπόμῶμον*

Il se peut que (3) et (4) n'en fassent qu'un, car on ne saurait écarter l'hypothèse que le réviseur a ajouté l'accentuation sur un exemplaire portant déjà le graphie *ύπομῶμον*. Or on a vu<sup>3</sup> la raison qui nous porte à croire que la faute *ύπομῶμον* figurait dans l'archétype commun de *A* et de *M*. Nous arrivons ainsi, par la seule étude des fautes d'orthographe, à la conclusion générale :

<sup>1</sup> Ceci exclut l'hypothèse que Photius n'aurait fait que reproduire une erreur de son manuscrit de Proclos ; cette étymologie étant classique, Photius n'aurait pas manqué de corriger la faute en dictant son texte.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 101.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 127.

A et M remontent à un archétype commun riche en fautes ; cet archétype est copié sur un modèle en minuscules déjà gâté par des fautes de prononciation et contenant soit des abréviations, soit des résolutions erronées de signes abrégatifs.

Cela donne à croire que l'exemplaire premier de la *Bibliothèque* devait abonder en fautes et en abréviations : c'est la conclusion même à laquelle nous avons abouti en étudiant les circonstances peu banales dans lesquelles l'œuvre de Photius a vu le jour.

#### VARIANTES ERRONÉES

D'après les conventions admises précédemment, le présent chapitre commencera par un rappel des fautes d'orthographe à mentionner dans l'apparat critique. Bien entendu, il s'agit uniquement de celles que les deux scribes A et M ont lui-même corrigées dans leur copie, car il n'y a pas lieu de revenir encore sur les variantes de A qui, sous exception, doivent figurer dans l'apparat critique.

#### VARIANTES ERRONÉES ISSUES DE FAUTES D'ORTHOGRAPHE

Les fautes d'orthographe à rappeler ici appartiennent à quatre types que nous allons rapidement passer en revue.

1. Le mot affecté d'une faute reste lui-même, mais change de cas, de nombre, de genre, de temps, etc. A ce type appartiennent les fautes suivantes :

- 2. Supplément A
- 3. A
- 4. A
- 5. A
- 6. A
- 7. A
- 8. A
- 9. A
- 10. A
- 11. A
- 12. A
- 13. A
- 14. A
- 15. A
- 16. A
- 17. A
- 18. A
- 19. A
- 20. A
- 21. A
- 22. A
- 23. A
- 24. A
- 25. A
- 26. A
- 27. A
- 28. A
- 29. A
- 30. A
- 31. A
- 32. A
- 33. A
- 34. A
- 35. A
- 36. A
- 37. A
- 38. A
- 39. A
- 40. A
- 41. A
- 42. A
- 43. A
- 44. A
- 45. A
- 46. A
- 47. A
- 48. A
- 49. A
- 50. A
- 51. A
- 52. A
- 53. A
- 54. A
- 55. A
- 56. A
- 57. A
- 58. A
- 59. A
- 60. A
- 61. A
- 62. A
- 63. A
- 64. A
- 65. A
- 66. A
- 67. A
- 68. A
- 69. A
- 70. A
- 71. A
- 72. A
- 73. A
- 74. A
- 75. A
- 76. A
- 77. A
- 78. A
- 79. A
- 80. A
- 81. A
- 82. A
- 83. A
- 84. A
- 85. A
- 86. A
- 87. A
- 88. A
- 89. A
- 90. A
- 91. A
- 92. A
- 93. A
- 94. A
- 95. A
- 96. A
- 97. A
- 98. A
- 99. A
- 100. A

Les deux fautes communes ont été amplement commentées au chapitre précédent. En ce qui regarde les fautes particulières, celles de A s'offrent surtout comme caractéristiques marquées. Quant à l'unique faute de M, on a déjà signalé que sa présence ne plaide pas pour l'attention du copiste.

2. Le mot affecté de la faute, abstraction faite, naturellement, de l'accentuation, est transformé en un autre, de sens différent et



It is the duty of the physician to maintain the highest standard of medical knowledge and skill, and to keep himself abreast of the latest developments in his specialty. This requires a continuous study of the literature of his field, and a willingness to accept of new ideas and methods. The physician who fails to do this is not only neglecting his own education, but is also neglecting the welfare of his patients. The medical profession as a whole must strive for the highest standards of conduct and competence, and must be willing to hold its members accountable for their actions. The American Medical Association has long been a leader in this effort, and it is our hope that this journal will continue to be a valuable resource for the medical community.

- (1) The first of these is the importance of the physician's role in society.
- (2) The second is the importance of the physician's relationship with his patients.
- (3) The third is the importance of the physician's relationship with his colleagues.
- (4) The fourth is the importance of the physician's relationship with the medical profession as a whole.

It is the duty of the physician to maintain the highest standard of medical knowledge and skill, and to keep himself abreast of the latest developments in his specialty. This requires a continuous study of the literature of his field, and a willingness to accept of new ideas and methods. The physician who fails to do this is not only neglecting his own education, but is also neglecting the welfare of his patients. The medical profession as a whole must strive for the highest standards of conduct and competence, and must be willing to hold its members accountable for their actions. The American Medical Association has long been a leader in this effort, and it is our hope that this journal will continue to be a valuable resource for the medical community.

The American Medical Association is a non-profit organization that is dedicated to the advancement of the medical profession and the improvement of the health of the American people. It is the largest and most influential of the medical organizations in the United States, and it has a long and distinguished history. The Association's primary purpose is to represent the interests of the medical profession, and to promote the highest standards of medical practice. It does this through a variety of means, including the publication of this journal, the holding of annual meetings, and the advocacy of legislation that is favorable to the medical profession.

The American Medical Association is a non-profit organization that is dedicated to the advancement of the medical profession and the improvement of the health of the American people. It is the largest and most influential of the medical organizations in the United States, and it has a long and distinguished history. The Association's primary purpose is to represent the interests of the medical profession, and to promote the highest standards of medical practice. It does this through a variety of means, including the publication of this journal, the holding of annual meetings, and the advocacy of legislation that is favorable to the medical profession.

## CHAPITRE IV

### VARIANTES ERRONÉES

D'après les conventions admises précédemment, le présent chapitre commencera par un rappel des fautes d'orthographe à mentionner dans l'apparat critique. Bien entendu, il s'agit uniquement de celles que les deux scribes *A* et *M* ont laissées eux-mêmes dans leur copie, car il n'y a pas lieu de revenir encore sur les « repentirs » de *A* qui, sans exception, doivent figurer dans l'apparat critique.

#### VARIANTES ERRONÉES ISSUES DE FAUTES D'ORTHOGRAPHE.

Les fautes d'orthographe à rappeler ici appartiennent à quatre types que nous allons rapidement passer en revue.

1. *Le mot affecté d'une faute reste lui-même, mais change de cas, de nombre, de genre, de temps, etc.* A ce type appartiennent les fautes suivantes :

- 2 διηρημένων *A*
- 49 τῶν θεῶν *A(M)*
- 49 τεταγμένως *A*
- 50 ἐκατέρως *AM*
- 88 μεστῶν *M*

Les deux fautes communes ont été amplement commentées au chapitre précédent. En ce qui regarde les fautes particulières, celles de *A* n'offrent aucune caractéristique marquante. Quant à l'unique faute de *M*, on a déjà signalé que sa présence ne plaide pas pour l'instruction du copiste.

2. *Le mot affecté de la faute, abstraction faite, éventuellement, de l'accentuation, est transformé en un autre, de sens différent et*



*incompatible avec le contexte.* A ce type appartiennent les fautes suivantes :

- 30 ἐπειδῇ M
- 45 μεθύμναιος A
- 51 πεδιᾶς A
- 60 εἶδη A
- 65 νέοντας A
- 69 χωροῦ A
- 71 ἐνστάσεις A
- 74 ἐλέας A
- 77 καθημένας A
- 77 αἴσθητα A
- 88 ὄσχην M
- 90 κειράδος A

Presque toutes ces bévues figurent, on le voit, dans le manuscrit *A*. Il faut ajouter, à sa décharge, que deux au moins de ces fautes ne lui sont pas imputables, ἐνστάσεις (71) provenant de son modèle direct, et νέοντας (60) remontant jusqu'à l'archétype commun. Absurdes comme elles le sont presque toutes, voire risibles, elles témoignent éloquemment de l'inculture du copiste. Des deux fautes de *M*, la première, ἐπειδῇ (30) paraît toute mécanique et résulte d'une omission d'accent, qui a entraîné une fausse interprétation d'un signe cursif. La seconde faute de *M*, ὄσχην (81), révèle, au contraire, une tradition savante, puisque cette graphie (également adoptée d'une manière indépendante par le savant *B*) repose sur un de ces jeux de mots que les grammairiens professionnels considéraient comme de respectables étymologies.

3. *Le mot affecté d'une faute ne correspond plus à un mot réel.*  
A ce type appartiennent :

- 27 καλοφόνιον A
- 28 λoidαρίας A
- 31 Δορείον A
- 38 ὑπόμῶμον A

On ne s'étonne pas trop de voir *A* monopoliser ces graphies monstrueuses. Les trois premières résultent d'une erreur de lecture sur le modèle immédiat, déjà fautif lui-même en 27 et en 28 ; la dernière est l'aboutissement de plusieurs générations de copies erronées.

4. *Fautes d'accentuation*. A la liste qui précède on doit sans doute ajouter les cas où une erreur d'accentuation entraîne un changement dans la nature ou le sens d'un mot. Comme la plupart de ces erreurs, en ce qui regarde *M*, paraissent dues à une correction plutôt qu'à une inadvertance, nous les mentionnerons au chapitre suivant. Celles de *A*, au contraire, paraissent de simples bévues de copiste. La seule qui mérite une mention dans le présent paragraphe est *κούρητας* pour *κουρήτας* (56). Nous avons vu que la leçon erronée de *A* est peut-être un héritage de l'archétype commun et qu'une correction judicieuse l'a éliminée de la famille *M*.

Parmi les fautes communes d'accentuation, il nous faut commenter ici celle qui gâte le texte au paragraphe 77. En ce passage, Photius, qui vient de parler du *daphnéphore*, ajoute ceci :

ὃς χορὸς παρθένων ἐπακολουθεῖ προτείνων κλῶνας πρὸς ἱκετηρίαν ὕμνων (τῶν ὕμνων *M*) *AM*

La traduction de Schott, fondée sur la famille *M*, rend le texte de la manière suivante :

*ramos ad supplicationem, quae hymnis celebratur, protendens.*

Si je ne me trompe, le traducteur a considéré τῶν ὕμνων comme un génitif apposé et il a compris que πρὸς ἱκετηρίαν τῶν ὕμνων signifiait *pour la supplication que constituent les hymnes*. Mais, outre que cette construction, rare en prose<sup>1</sup>, paraît bien forcée, surtout dans le style de Photius, je ne vois pas ce que signifie la phrase ainsi construite, ni davantage comment on pourrait en conclure que les jeunes filles chantent au cours de cette procession, ce qui constitue pourtant l'essentiel de ce genre de poèmes.

Je ne comprends donc pas la tendance unanime des éditeurs à préférer la leçon de *M*, comme si cette leçon s'imposait d'elle-même et comme si *A* avait *omis* l'article conservé dans *M*. La connaissance que nous avons maintenant de la tradition manuscrite de Photius nous permet de considérer les choses sous un tout autre angle. Nous pouvons, en effet, supposer que l'archétype commun de *A* et de *M* portait ὕμνων comme *A*, mais que le correcteur anonyme de la famille *M* a trouvé bon d'ajouter un article qui, sans doute, se justifierait s'il précédait un substantif.

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 264 d.



Il s'agit seulement de savoir si Photius songeait à un substantif : pour ma part, je crois qu'il a pensé au participe (ὕμνων). Ce participe avait toutes les chances de disparaître sous la plume d'un réviseur ou d'un copiste ayant à accentuer προσικετηριαννῶν. En effet, le premier mouvement d'un lecteur le porte à voir dans ὑμνων non point un participe, mais un substantif en rapport avec ἱκετηρίαν. D'abord, parce que, d'une manière générale, la construction de ὑμνέω sans accusatif, bien que solidement attestée, même en grec classique <sup>1</sup>, est très peu fréquente ; ensuite, parce que, dans la présente phrase, on songe d'autant moins à un participe apposé à χορός qu'il y en a déjà un plus haut, προτείνων, pour jouer ce rôle, et que là où se trouve ὑμνων, l'accord se fait, en pensée, avec le pluriel παρθένων et non avec le singulier χορός. Enfin, bien que les phrases à participes « imbriqués » ne soient pas anormales <sup>2</sup>, pareille construction déroute toujours quelque peu.

Moyennant une simple modification d'accent dans la leçon transmise par A, la phrase reprend donc sa vraie physionomie et son vrai sens. Le participe ὑμνων, apposé à χορός, a sous sa dépendance προτείνων κλῶνας. Quant à πρὸς ἱκετηρίαν, on peut considérer ces deux mots comme dépendant de ὑμνων, avec la valeur adverbiale des expressions de ce genre (cf. πρὸς βίαν, πρὸς ἀνάγκην) ou bien, ils forment avec κλῶνα une périphrase (κλῶνας πρὸς ἱκετηρίαν) signifiant des *rameaux pour la supplication*, des *rameaux de supplication*. La seconde interprétation me paraît préférable. En consultant les dictionnaires, on voit, en effet, que la langue classique employait ἱκεσία dans le sens de *supplication* et ἱκετηρία dans celui de *rameau de suppliant*. Or, à partir de Polybe, semble-t-il, ἱκετηρία a été employé pour désigner la *supplication*, si bien qu'il n'y avait plus de mot simple pour désigner le *rameau de suppliant*. Tel est, je crois, le sens qu'il faut donner à κλῶνας πρὸς ἱκετηρίαν dans Photius, et toute la phrase peut se traduire ainsi :

*A sa suite marche un chœur de jeunes filles qui chantent en tenant des rameaux de supplication* <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Par ex.* THUCYDIDE, I, 21, 1 : XÉNOPHON, *Agésil.*, XI, 2.

<sup>2</sup> KÜHNER-GERTH, II, p. 103-105.

<sup>3</sup> Cette traduction est, au fond, identique à celle qu'a publiée A. Puech (*Pindare*, IV, p. 169) : *un chœur de jeunes filles l'accompagne, qui tiennent des*

La phrase est beaucoup plus lourde dans le grec : mais la langue de Photius ne brille pas toujours par la grâce et la légèreté.

#### VARIANTES ERRONÉES PROPREMENT DITES.

Nous arrivons ainsi aux variantes erronées proprement dites. A défaut d'un autre classement, nous grouperons ces variantes sous trois rubriques, selon qu'elles se présentent dans *A* seul, dans *M* seul ou simultanément dans les deux manuscrits.

##### 1. Les variantes particulières à *A*.

Voici d'abord la liste de ces variantes :

30 κωμιδεῖσθαι *A* : κωμωδεῖσθαι *A*<sup>2</sup>*BM*

44 Χρυσόθεσμις *A* : -θεμις *M*

58 αὐτὸν *A* : αὐτὸ *M*

72 τινὰν *A* : -νὰ *A*<sup>2</sup>*BM*

78 Ἰσανίου *A* : Ἰσμινίου *M*

80 Πάρακτον *A* : Πάνακτον *A*<sup>2</sup>*BM*

84 ἐξιοῦν *A* : om. *M* : ἀξιοῦν *B*

Elles s'expliquent sans difficulté.

Les unes ont un point de départ psychologique. Ce sont des fautes de consonance : le son fautif naît du voisinage immédiat d'un son identique. C'est ainsi qu'ayant à écrire

58 διὸ καὶ παροίνιον αὐτὸ ... καλοῦσιν

*A* écrit machinalement αὐτὸν. De même, ayant à écrire

72 νεανίαν τινὰ πανοπλίαν

il écrit τινὰν, avec une faute de consonance que facilitait le parler vulgaire. Même machinalement, un homme instruit a peu de chances de commettre pareille bévue, et, supposé même qu'il l'ait commise, il se hâterait sans doute d'en faire disparaître la trace au plus vite.

Les autres fautes ont une origine d'ordre paléographique. On a déjà signalé<sup>1</sup> que κωμιδεῖσθαι n'est que l'interprétation malencontreuse d'un modèle qui portait κωμῶδεῖσθαι (30) et que Ἰσα-

rameaux de supplication, en chantant un hymne. L'auteur s'étant borné à traduire sans donner le texte, j'ignore s'il y a déjà introduit la correction ὕμνων pour ὕμνων.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 91 et p. 130.



νίου (78) doit être la transcription maladroite d'un modèle Ἰσμνίου. A ces deux fautes connues viennent s'ajouter trois nouvelles. Χρυσόθεσμις pour Χρυσόθεμις (44) s'explique par la forme caractéristique de l'*epsilon*, *ϵ*, qu'un scribe inattentif ou peu instruit interprète facilement *εσ*, surtout quand le mot est, comme celui-ci, relativement rare. Πάρακτον pour Πάνακτον (80) est une faute née de la confusion entre *μ* et *ρ*, qu'un scribe ignorant a des chances de commettre s'il transcrit un modèle en minuscules, et d'autant plus aisément qu'ici encore, il avait affaire à un mot peu banal. Reste ἐξιοῦν pour ἀξιοῦν (84) : la confusion est tellement facile, même pour un homme instruit, que Bekker a lu ἀξιοῦν dans *A* !

La genèse des variantes erronées de *A* étant connue, on aimerait avoir quelque lumière sur leur répartition chronologique. La chose s'avère impossible pour la plupart d'entre elles ; il en est une, cependant, qui nous fait remonter plus haut que le manuscrit *A*.

En étudiant les graphies νέοντας et ὑπομῶμον de *A*, nous avons trouvé <sup>1</sup> une confirmation à l'hypothèse, précédemment formulée, que le correcteur anonyme de la famille *M* n'hésitait pas à risquer des conjectures plus ou moins heureuses lorsqu'il estimait incompréhensible une leçon transmise par son exemplaire.

En 84, *A* écrit ceci :

Θηβαῖοι δὲ οὐκ ἐπιτρέπουσι γυναιξὶ μόναις τὴν περὶ αὐτῶν δίκην ἐξιοῦν

en parlant des ambassadeurs thébains qui avaient mis à mort la prophétesse de Dodone et que le collège des prêtresses voulait attirer à son tribunal pour ce crime. Le dernier mot de la phrase n'a aucun sens, mais on devine qu'il doit être la déformation d'un infinitif dépendant de ἐπιτρέπουσι et ayant pour complément direct τὴν δίκην, soit approximativement :

*Les Thébains ne permirent pas à ces seules femmes de prononcer le jugement de leur affaire.*

Mais, pour quelqu'un qui lit rapidement le texte, la phrase allégée de cet indésirable ἐξιοῦν, offre un sens possible :

*Les Thébains ne confièrent pas à ces seules femmes le jugement de leur affaire.*

<sup>1</sup> *Supra*, p. 127 et p. 128.

Or, justement ἐξιοῦν est omis par *M*, dont Bekker et Westphal adoptent le texte<sup>1</sup>. Pareille omission doit être attribuée à un lecteur conscient : nous retrouvons ici la « manière » du correcteur anonyme de la famille *M*. Ledit correcteur ne serait pas intervenu, si son exemplaire avait porté la leçon authentique au lieu de l'informe ἐξιοῦν. Cette variante erronée remonte donc à l'archétype commun des deux manuscrits, et *A* n'a fait que la transmettre.

2. *Les variantes particulières à M.*

Commençons, ici encore, par donner une liste de ces variantes.

- 6 συνῆρται *M* : συνήρτηται *A*
- 8 καὶ ἄλσων *M* : ἡ ἄλσων *A*
- 10 διαλαμβάνειν *M* : -άνει *A*
- 13 μέλος *M* : ἔπος *A*
- 15 κράτιστος *M* : -οι *A*
- 18 ἄλλα *M* : ἄλλως *A*
- 27 Φιλήτα *M* : Φιλήταν *A*
- 27 Κῶ *M* : Κῶον *A*
- 29 τὸν θεὸν *M* : τὴν θ. *A*
- 32 φασὶν *M* : φησὶν *A*
- 34 ὑπεροχήματα *M* : ὑπορχήματα *A*
- 38 φασὶ *M* : φησὶν *A*
- 39 προσωδίους *M* : προσωδίου *A*
- 49 διπλασίαις *M* : -ίοις *A*
- 51 Ἀπόλλω *M* : Ἀπόλλωνα *A*
- 56 φασὶν *M* : λέγουσιν *A*
- 60 βαρβάριτον *M* : βάρβητον *A* : βάρβιτον *BM*<sup>e</sup>
- 62 ἄρτι *M* : ἄρτι *A*
- 63 φασὶ *M* : φησὶν *A*
- 65 συνέχεσθαι *M* : συνεύχ- *A*
- 67 κειμένου *M* : προκειμένου *A*
- 70 ἐώων *M* : Αἰολέων *A*
- 70 ταύτης *M* : ταύτη *A*
- 70 προσκαθεζομένας *M* : προκατεχομένας *A*
- 74 ἐλάσσονας *M* : -να *A*
- 89 ἐσκιατραφημέναις *M* : -μένοις *A*
- 90 Σκιριάδος *M* : Κειράδος *A* : Σκιράδος *edd.*
- 96 διαπεμπόμενα *M* : -μενοι *A*
- 99 ἐξέπεμπον *M* : διέ- *A*

Les variantes erronées sont plus nombreuses et aussi plus com-

<sup>1</sup> Mais ils corrigent αὐτῶν en αὐτῶν.



plexes dans *M* que dans *A*, ce qui ne saurait nous étonner, puisque *M* se trouve à un stade plus évolué de la tradition manuscrite. C'est ainsi que la délimitation entre fautes psychologiques et fautes paléographiques ne s'y présente pas avec la même netteté.

Il y a cependant quelques fautes de consonance aisément reconnaissables.

Ainsi, quand, en 29, *M* écrit τὸν θεὸν au lieu de τὴν θεὸν (Déméter), c'est parce que le son masculin du substantif θεὸν a entraîné le masculin de l'article ; en 39, il écrit ὕμνους προσωδίου καὶ ὕμνους au lieu de ... προσωδίου ... : l'accusatif pluriel a été amené par le voisinage de deux mots terminés en -ους ; pour une raison analogue, τά τε ἄλλως devient τά τε ἄλλα (18)<sup>1</sup>, διπλασίους<sup>2</sup> ταῖς λέξεσι devient διπλασίαις ταῖς λέξεσι (49), ὅσα διαπεμπόμενοι devient ὅσα διαπεμπόμενα (96) et νεανίαις ἐσκιατραφημένοις devient νεανίαις ἐσκιατραφημέναις (89), avec une horrible faute qui démontre que le copiste *M*, malgré ses allures plus savantes, n'a rien à envier au copiste *A*, auteur de la perle νεανίαν τινάν.

Je rattacherais au même type psychologique la bévue βαρβάριτον pour βάρβιτον (60) : devant ce mot, rare pour lui, le copiste a pensé au vocable courant βάρβαρον, qui a entraîné la graphie inattendue βαρβάριτον ; de même encore, au moment d'écrire τῆς Σκιράδος (90), le copiste, a inconsciemment pensé à quelque assemblage plus familier (*tiskirias*, par exemple)<sup>3</sup> et cette distraction fugitive a déclenché la graphie τῆς Σκιριάδος, qui, tout erronée qu'elle est, nous révèle néanmoins un petit

<sup>1</sup> Voir cependant *infra*, p. 366.

<sup>2</sup> Aucun éditeur, à ma connaissance, n'a adopté cette excellente leçon du manuscrit *A*. En effet, le féminin διπλάσιος, quoique rare, est bien attesté. Des études faites sur ce point [cf. KÜHNER-BLASS, I, p. 540 ; WIRTH, *Leipz. Studien*, III, 1 (1880), p. 24, 27], il résulte que les numéraux en -πλάσιος font presque toujours -ία au féminin, mais que la forme en -ιος se rencontre également, par exemple chez Thucydide, Antiphon, Polybe et chez l'auteur de la *République des Athéniens* attribuée à Xénophon. En particulier pour Antiphon, la forme féminine πολλαπλασίαις n'est donnée que par un mauvais manuscrit : le *Crippsianus* porte πολλαπλασίους. La leçon du manuscrit *A* peut donc faire valoir des titres de noblesse ; celle de *M* est médiocre et banale. Je n'hésiterais pas à attribuer cette dernière au correcteur anonyme si l'explication donnée ici ne s'imposait en quelque sorte à notre esprit par son évidence même. Voir cependant *infra*, p. 369.

<sup>3</sup> A moins que nous n'ayons ici un effet de la prononciation mouillée du *rhô*, bien connue en grec moderne.

fait digne de remarque : c'est que la faute d'iotacisme -ει- pour -ι-, commise par *A*, ne figurait pas dans le modèle immédiat de *M*.

Toujours au même type psychologique, mais plus compliquées parce qu'elles supposent un travail inconscient de la mémoire sur le texte transcrit, appartiennent trois autres fautes, en apparence fort divergentes. En 70, le copiste venait de transcrire correctement *προσκαθεζόμενοι* et ce mot vibrait encore dans sa mémoire au moment où sa plume devait transcrire *προκατεχομένας* : il en a fait *προσκαθεζομένας*, qui n'a aucun sens dans la phrase. Le même phénomène psychique se produit en 13 : comme il venait d'écrire *μέλος* à la ligne précédente, il écrit *μέλος* là où son modèle portait *ἔπος*. En 10, *M* écrit *διαλαμβάνειν* au lieu de *διαλαμβάνει* : l'auteur de cette faute a pu croire, dans un moment de distraction, qu'il avait affaire à une principale de discours indirect, ce qui a amené un infinitif sous sa plume.

Aux trois fautes qui précèdent, il faut rattacher trois fautes analogues, dues à un copiste qui ne transcrit pas mot par mot, mais se dicte mentalement un bout de phrase avant de l'écrire. Ainsi, *φασίν* au lieu de *λέγουσιν* (56), qui doit s'expliquer comme le résultat d'une inconsciente association d'idées ; ainsi encore *κειμένου* au lieu de *προκειμένου* (67), qui suppose que le copiste, ayant confié à sa mémoire le groupe des quatre mots *ἔτι τοῦ σώματος προκειμένου*, a été distrait au moment de transcrire le dernier d'entre eux<sup>1</sup> ; ainsi enfin, *ἐλάσσονας* au lieu de *ἐλάσσονα* (74), qui ressemble au précédent, mais se complique d'une faute de consonance : en effet, le copiste, après s'être dicté le groupe *ἐλάσσονα τῆς ἐπ' ἀκρῶ σφαίρας*, avait encore en mémoire le son final *as* du dernier mot au moment de transcrire le premier.

Telles sont les fautes psychologiques de la tradition *M*. Elles nous donnent une idée peu flatteuse de la correction du texte transmis par cette famille, en apparence si supérieure à la famille *A*.

D'autres fautes doivent s'expliquer par les caractéristiques d'écriture propres à l'ascendance du manuscrit *M*.

<sup>1</sup> On ne saurait voir en *κειμένου* une correction voulue par le correcteur anonyme. Car il était assez savant pour ne pas ignorer que *πρόκειμαι* s'emploie en grec classique pour parler d'un cadavre exposé, et que ce verbe répond au substantif *πρόθεσις* désignant l'exposition du cadavre au lendemain de la mort.



La moins probante concerne la graphie *ὑπεροχήματα* au lieu de *ὑπορχήματα* en 34. Sans exclure une genèse comme celle qu'on vient de voir pour *βαρβάριτον* ou *Σκιριάδος*, nous pouvons songer à une faute paléographique. L'auteur de ce barbarisme peut avoir mal compris l'écriture de son modèle, défectueuse en cet endroit : tracé malhabile de *ὑπορ-*, où l'*omicron*, négligemment écrit, pouvait ressembler à un *epsilon*, -*χήματα* avec un *chi* orné d'une petite boucle de départ, ce qu'un copiste pressé pouvait interpréter -*οχ-*.

Les autres variantes erronées sont, à n'en pas douter, des fautes de transcription.

La confusion *φασί/φησί* est fréquente dans les manuscrits qui, comme *M*, écrivent ces mots courants en abrégé sans se soucier de tracer convenablement l'*alpha* ou l'*êta*, alors que *A*, au moins dans le *Codex* 239, l'écrit toujours en entier. Ce qu'il importe de noter ici, c'est le nombre excessif de ces erreurs dans *M*, qui en commet trois (32, 38, 63) en quelques pages. Ce ne sont pas les seules fautes dues à des abréviations mal comprises. Ainsi, *Φιλήτα* pour *Φιλήταν* (27) a pour origine la lecture erronée d'un modèle où le *nu* final était figuré par le signe  $\neg$ , que le copiste suivant a omis de transcrire ou de résoudre. La chose est d'autant plus probable que, immédiatement après, dans le même paragraphe, *M* écrit *Kō*, en omettant d'écrire ou d'interpréter le signe équivalant à *ον*. C'est pareillement un mot abrégé que figure la leçon *Ἀπόλλω* (51) : cette graphie s'explique le mieux<sup>1</sup> si on suppose dans l'ascendance de *M* un manuscrit qui (probablement en fin de ligne) portait *Ἀπόλλω/*, avec le signe indiquant que le mot n'est pas écrit en entier<sup>2</sup>, le contexte indiquant suffisamment qu'il fallait compléter par la syllabe *-να* : c'est donc un cas identique à celui de *Kō*. Le copiste a été plus circonspect ou plus attentif en 62, quand il a fidèlement transcrit *ἀρτι*, avec un signe d'abréviation (?) qu'il ne comprenait pas et que je ne comprends pas davantage. Reste une dernière erreur d'abréviation, qui a quelque

<sup>1</sup> Il n'y a, en effet, aucune raison de supposer que *Ἀπόλλω* serait une forme attique élégante introduite dans la famille *M* par le correcteur anonyme. Car *Ἀπόλλωνα* se retrouve encore en 44 et en 75 dans nos deux manuscrits, ce qui implique, me semble-t-il, que la leçon *Ἀπόλλω* de *M* en 51 est un pur accident.

<sup>2</sup> La forme de ce signe est assez variable : GARDTHAUSEN, *Griech. Palaeogr.*<sup>2</sup> (1911), II, p. 322.

importance pour la constitution du texte. En 8, *A* donne le texte suivant :

ἁρμόζει δὲ τοπογραφίαις καὶ λειμώνων ἢ ἄλσων ἐκφράσεσιν

dans lequel *M* écrit καὶ au lieu de ἢ. Aucune raison d'ordre grammatical ou stylistique ne justifiant une correction du texte transmis par *A*, nous devons mettre la variante de *M* sur le compte d'un accident paléographique particulier à sa famille. Un manuscrit de cette famille aura porté *u*, sans esprit, qu'un copiste, distrait ou abusé par un signe de la ligne suivante, aura pris pour l'abréviation de καὶ <sup>1</sup>.

D'autres variantes erronées de *M* sont dues non plus à des abréviations mal comprises, mais à des confusions de lettres ou groupes de lettres mal écrites. La plus remarquable est la confusion entre l'*iota* et le *sigma*. On a vu, au chapitre des retouches du manuscrit *A*, que les *iota* du copiste sont généralement assez courts et terminés par un petit crochet, ce qui les fait ressembler aux *sigma* lunaires de certaines écritures ; nous avons constaté, en outre, que plusieurs lecteurs de ce manuscrit ont passé leur temps à allonger par le haut et par le bas les *iota* du premier copiste <sup>2</sup>. La précaution n'était pas superflue, à en juger par la variante ταύτης de *M* pour ταύτη (70). L'archétype commun à *A* et à *M* portait ταύτηι, avec un *iota* adscrit, qui a été omis dans la famille *A* et qu'un copiste de la famille *M* (peut-être *M* lui-même) a pris pour un *sigma*. La même particularité graphique a introduit dans *M* la variante erronée κράτιστος (15) pour κράτιστοι <sup>3</sup> ; la note marginale de *M* en ce passage (τίνες ἄριστοι τοῦ ἔπους γεγónασι ποιηταί) donne à croire que cette erreur s'est introduite dans la famille *M* après la rédaction des *marginalia* <sup>4</sup>. Notre manuscrit *M* témoigne encore de deux autres confusions, la première entre -εξ- et -δι-, la seconde, entre -ευχ- et -εχ- : il écrit ἐξέπεμπον pour διέπεμπον en 99 et συνέχεσθαι

<sup>1</sup> Cette confusion est trop fréquente pour qu'il vaille la peine d'y insister. Elle explique notamment l'erreur d'un médinne commise par les manuscrits d'Apollodore, *Epit.*, VI, 3, dans l'histoire de Calchas et Mopsos (HÉSIODE, fr. 160 Rzach<sup>3</sup>).

<sup>2</sup> *Supra*, p. 24.

<sup>3</sup> Je ne pense pas que *M* commette ici une faute de consonance en écrivant κράτιστος dans la série de mots ποιηταί κράτιστοι μὲν Ὅμηρος etc. Mais je reconnais qu'on ne saurait, *a priori*, rejeter cette explication.

<sup>4</sup> Cf. *supra*, p. 58.



pour *συνεύχεσθαι* en 65. Ces deux confusions sont possibles dans des manuscrits peu soignés du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle. La tradition manuscrite de la *Bibliothèque* nous en fournit d'autres exemples. Ainsi, p. 134 b 19, l'excellente leçon de *A*, *ἐξωνείδιζε* est remplacée dans *M* par la forme imaginaire *διωνείδιζε*, et p. 536 b 14, *B* (remplaçant *A*, qui ne contient plus cette partie) et *M* donnent *συνεύχεσθαι*, qui dans la descendance de *M* — la *vulgate* de Bekker — est devenu *συνέχεσθαι*, tout comme *συνεύχεσθαι* est devenu *συνέχεσθαι* dans *M* en notre présent paragraphe 65. On ne s'aventure donc pas en disant que ces deux genres de confusions paléographiques sont propres à la tradition *M* de la *Bibliothèque*.

Toutes les erreurs qu'on vient d'examiner ont pu se produire sans intermédiaire entre le modèle et son apographe. Il en est d'autres, plus complexes, qui postulent au moins un intermédiaire entre ces deux générations. Une forme comme *ἑώων* (70) ne peut pas s'expliquer par la copie directe d'un modèle qui aurait porté la bonne leçon *αἰολέων*. C'est une faute à deux ou plusieurs temps, qui suppose au moins un intermédiaire entre *M* et l'archétype commun, et qui doit peut-être son origine à une faute de prononciation (ε pour αι), compliquée d'une abréviation mal résolue. Un cas analogue, sinon identique, se présente en 6, où *M* écrit *συνῆρται* pour *συνήρτηται*. Comme un correcteur ne peut avoir délibérément transformé en *συνῆρται*, qui ne signifie rien ici, l'excellente leçon *συνήρτηται*, nous devons supposer le processus suivant : leçon primitive *συνήρτηται*, devenue (par haplographie ?) *συνήρται*, dans quoi un copiste ou un correcteur aura cru voir le parfait moyen du verbe *συναίρω* et l'aura étourdiment accentué *συνῆρται*. On a reconnu le processus par lequel *κλήματ' ἀμπέλου* de l'archétype commun est devenu *κλήματα ἀμπέλου*, puis *κλήματα ἀμπέλου*<sup>1</sup> : c'est la « manière » du correcteur anonyme, qui tant bien que mal, répare un texte déjà gâté et corrige pour l'œil autant que pour le sens.

Au terme de cette revue des variantes erronées propres à chaque manuscrit, arrêtons-nous un instant pour dresser l'inventaire, en comparant, d'une part, les fautes d'orthographe particulières à chacun d'eux, qu'on a vues au chapitre précédent, et, d'autre

<sup>1</sup> *Supra*, p. 123-124.

part, les variantes erronées étudiées jusqu'ici dans le présent chapitre.

Fautes d'orthographe	<i>A</i> 33	<i>M</i> 8
Variante erronées	<i>A</i> 7	<i>M</i> 29

Comment interpréter ce changement de proportion ?

L'orthographe requiert avant tout du savoir et de l'instruction ; la variante correcte exige de l'attention et de la conscience professionnelle. En ce qui regarde *A*, ces chiffres confirment notre opinion sur ce copiste, ignorant jusqu'à la bêtise, consciencieux jusqu'à la manie.

Mais que conclure de ces chiffres en ce qui regarde *M* ? Certaines de ses bévues démontrent que s'il n'est pas aussi ignare que *A*, il n'a cependant pas une instruction supérieure à la moyenne. Cet écart entre la culture personnelle du copiste et l'excellence au moins relative de son orthographe s'explique sans peine par l'intervention du correcteur anonyme, ancêtre du copiste *M*. Reste à voir si cette hypothèse peut se concilier avec le grand nombre des variantes erronées du manuscrit *M*. Pour ma part, je ne vois aucune contradiction entre ces deux groupes de faits, et voici pourquoi.

Nos deux manuscrits *A* et *M* ne peuvent se mesurer à la même aune. Entre leur archétype commun et *M*, il y a deux siècles de plus qu'entre cet archétype et *A*. Les chances de variantes nouvelles se multiplient avec le nombre des intermédiaires ; une fois introduites dans le texte, ces variantes s'y fixent d'autant mieux qu'elles n'apparaissent pas à ce premier examen, souvent superficiel, auquel un copiste ordinaire soumet son modèle à chaque fois que, ayant écrit un mot, une phrase, une ligne, il y reporte les yeux pour continuer son travail. Pour l'orthographe, il en va autrement. Les graphies correctes ont une tendance à se stabiliser, les fautes à diminuer dans les copies successives : étant facilement reconnaissables, les fautes d'orthographe éveillent l'attention d'un copiste, même peu instruit par ailleurs, qui les corrige parfois machinalement.

Si donc nos chiffres, en apparence incohérents, appellent une conclusion, ce sera sans doute la suivante : le correcteur anonyme doit se situer assez haut dans la série qui va de l'archétype commun à notre manuscrit *M* ; sinon, l'écart eût été moins considérable entre fautes d'orthographe et variantes erronées.

En résumé, les choses ont dû se passer à peu près ainsi. Entre



l'archétype commun et ses deux descendants *A* et *M*, il faut intercaler, au moins, les intermédiaires *a* et *m*, riches de nombreuses fautes communes héritées de leur ancêtre commun, mais ayant également, comme tout manuscrit, des fautes individuelles. Tandis que la lignée *A* se perpétua sans accident notable jusqu'à notre manuscrit *A*, la lignée *m*, à une époque assez rapprochée de l'archétype, fut bouleversée par l'intervention du savant lecteur qui corrigea les fautes d'orthographe de son exemplaire, fit d'autres corrections, souvent trop hâtives, et écrivit entre les lignes ou dans les marges des notes ou notules à son usage personnel. Entre cet exemplaire annoté, revu et imparfaitement corrigé, et notre manuscrit *M*, se passe un long intervalle de temps — un ou deux siècles — au cours duquel chaque génération de copistes a apporté son contingent d'erreurs variées, *M* lui-même n'ayant pas manqué d'y ajouter sa part.

### 3. *Les variantes erronées communes.*

Commençons d'abord par donner une liste des variantes erronées communes à nos deux manuscrits.

- 19 Τηλεγόνος (-έγονος *M*) *AM* : -γόνου *A*<sup>2</sup>*B*
- 29 τὸν Ἐλευσίνα *AM* : τὴν Ἐ. *scripsi*
- 31 Ἀνανίου *AM* : Ἀμύντου *SYLBURG*
- 33 προπιπτούσας *AM* : προσ- *A*<sup>3</sup>*B*
- 35 ἐπίνικοι (-νίκιοι *M*) *AM* : ἐπίνικον *scripsi*
- 39 ὑπηρέτας *AM* : ὑπερόντας *scripsi*
- 40 προσίασι *AM* : προσίωσι *scripsi*
- 42 διθυράμβῳ *AM* : διθύρῳ *Schol. PLAT., RP, III, 394 C*
- 44 Νόμιμος *AM bis*
- 44 στολὴν *AM* : στολῇ *A*<sup>2</sup>*B*
- 50 Λυδίῳ *AM*
- 52 κατεσταλμένη *AM* : -μένῳ *HERMANN*
- 77 καθεί (καθη- *A*) μένας *AM* : -μένος *B*
- 77 χρυσὸν *AM* : -οῦν *A*<sup>3mg</sup> *BM*<sup>6</sup>

L'étude de ces variantes erronées communes présente plus d'attrait et plus de danger que celle des variantes particulières. Plus d'attrait, parce que nous montons d'un palier dans l'histoire de la tradition manuscrite ; plus de danger, parce que, si nous n'y prenons garde, nous risquons de considérer comme des réalités ce qui peut n'être qu'un jeu de notre esprit.

Dans l'examen des variantes particulières, nous avons à choisir entre deux graphies, l'une sûrement correcte, l'autre sûrement

erronée, et il nous suffisait d'expliquer par quel accident psychique ou mécanique la bonne leçon s'était muée en faute.

Pour les erreurs communes, la tâche est autrement ardue.

Il faut d'abord démontrer qu'il y a erreur. Bien entendu, dans la majorité des cas, l'erreur présente un tel caractère d'évidence que la discussion devient inutile ; mais dans quelques cas, la démonstration doit être faite en bonne et due forme, notamment quand un autre éditeur imprime, généralement sans remarque aucune, la leçon qu'on a soi-même quelque raison de suspecter.

L'erreur admise ou démontrée, il faut y porter remède. Tâche délicate, car si beaucoup de corrections s'imposent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, il en est d'autres où le savoir ne va pas sans un peu de divination, donc d'arbitraire. A supposer même que nous ayons guéri le texte et retrouvé la leçon indiscutablement authentique, nous ne sommes pas encore très avant dans notre enquête. A ce stade, en effet, nous ne savons qu'une chose : c'est que la leçon authentique, habilement retrouvée, se trouvait dans un manuscrit ancêtre de l'archétype commun, mais nous ne savons pas à quelle génération l'erreur a vu le jour.

Le manuscrit premier étant supposé irréprochable, l'erreur a pu naître dans l'une des copies successives qui vont du premier apographe jusqu'à l'archétype commun inclus : où situer l'altération dans cette série qui peut être fort longue ? Nous ne pouvons le faire, avec une certaine approximation, que quand la faute sûrement attestée dans l'archétype n'a pu se commettre qu'en deux ou plusieurs étapes ou quand nous avons par chance un témoignage parallèle antérieur à l'archétype commun : mais ce sont là des circonstances idéales qui se réalisent rarement et, presque toujours, nous devons nous résigner à dire que la faute de l'archétype est postérieure au manuscrit premier.

Jusqu'ici, le raisonnement se fonde sur l'hypothèse que le manuscrit premier était irréprochable. Ce ne saurait être le cas du manuscrit envoyé par Photius à son frère Tarasios. Étant donné les circonstances de sa composition, ce manuscrit devait contenir deux genres de fautes, les unes, assez nombreuses, œuvre du copiste à qui on demandait une rapidité d'exécution peu banale, les autres, moins nombreuses, œuvre de Photius lui-même. Pour les raisons déjà dites, nous avons le devoir de corriger les premières et de conserver les secondes <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Supra*, p. 10-11.



Ces fautes de Photius, à leur tour, sont de deux sortes : celles qu'il a commises lui-même dans le feu de son improvisation dictée et celles que contenait déjà son exemplaire de Proclus. La personnalité scientifique de Photius et le soin avec lequel il s'assimile la pensée et le style des auteurs dont il parle, nous interdisent de lui attribuer beaucoup d'erreurs de la première sorte ; d'autre part, il était homme à corriger, tout en dictant, une faute évidente de son manuscrit de Proclus, si bien que, tout compte fait, le nombre des fautes authentiques à imprimer dans notre texte doit être relativement restreint. Quelles sont ces fautes ? Les seules que nous pourrions détecter avec quelque vraisemblance sont celles qui ne peuvent s'expliquer autrement que par des confusions propres à l'écriture onciale. Le manuscrit de Proclus que Photius avait sous les yeux, vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, était certainement en onciales ; le manuscrit composé à cette date pour l'usage personnel de Tarasios était probablement en cursive minuscule et sûrement riche en abréviations ; les descendants de ce manuscrit premier étaient en minuscules de librairie. Cette diversité d'écritures doit, au moins en théorie, permettre quelques groupements chronologiques approximatifs.

Après ces considérations générales, qu'il faut toujours avoir présentes à l'esprit, nous examinerons les variantes erronées communes au fur et à mesure qu'elles se trouvent dans le texte, sans chercher à les répartir, dès l'abord, dans des cadres trop rigides.

## 19

ὕπὸ τοῦ παιδὸς Τηλεγόνοσ(A : Τηλέγονος M : Τηλεγόνου A<sup>2</sup>B)... κτείνεται.

Il est question du bâtard qu'Ulysse avait eu de Circé et qui tua son père par mégarde. Tous les autres textes donnent à ce personnage le nom de *Τηλέγονος* et nous aurions dû trouver dans le texte de Photius *Τηλεγόνου*, leçon que lui ont déjà restituée A<sup>2</sup> et B. La faute pourrait s'expliquer par la consonance du mot voisin *παιδὸς*. Mais une meilleure explication s'offre à nous. Il faut admettre dans l'ascendance de l'archétype une graphie *Τηλεγόν<sup>υ</sup>*, avec l'abréviation <sup>υ</sup> = *ου*, assez répandue pour les finales de génitifs. Cette abréviation a le grave inconvénient de pouvoir être facilement lue *ο* = *ος*, surtout quand on a affaire, comme ici, à un mot peu courant et de type hybride, car on ne voit pas du premier coup si le nominatif est *Τηλέγων* ou *Τηλέγονος*.

La faute appartient à la tradition manuscrite de Photius. En

effet, si les correcteurs *A*<sup>2</sup> et *B* savaient que le fils d'Ulysse se nommait *Τηλέγονος* et non *Τηλέγων*, à plus forte raison doit-on supposer que Photius aussi le savait, puisque son érudition dépassait à coup sûr celle de ces deux savants et puisqu'il avait sur eux l'avantage d'avoir en mains le texte authentique de Proclos. Photius a donc dicté *Τηλεγόνου*. Le secrétaire a écrit *Τηλεγόν*<sup>ν</sup>, dont une copie ultérieure a fait *Τηλεγόνος*, lequel se trouvait dans l'archétype commun de *A* et de *M*. Mais, tandis que *A* le reproduit avec sa faute d'accent, *Τηλεγόνος* (qui dénonce le caractère accidentel de la variante), la famille *M* écrit *Τηλέγονος*, avec une correction d'accent où se révèle l'étourdi que nous avons déjà vu à l'œuvre<sup>1</sup>.

## 29

τὸν Ἑλευσίνα.

Il ne s'agit pas ici du personnage nommé *Éleusis*, qui, dans certaines formes de la légende, est présenté comme le père de Trip-tolème : la phrase de Photius ne s'accommode nullement de cette interprétation. Nous avons affaire à un nom de ville, celui de la cité sainte. Il n'y a aucune raison pour admettre qu'un auteur tardif, et *a fortiori* un homme comme Photius, ait employé le masculin pour désigner une ville illustre, que sa désinence même devait mettre à l'abri d'un pareil avatar. La fidélité à la tradition manuscrite et la crainte de supprimer une forme rare ne doivent pas aller jusqu'à prêter à Photius un véritable barbarisme.

Cette faute grossière a pour origine un manuscrit qui portait l'abréviation  $\acute{\tau} = \tau\eta\nu$ . La barre oblique montante de cette abréviation est, de par son tracé même, exposée à être plus fine que la petite barre descendante. Il a suffi de très peu de chose pour qu'un copiste pressé ou distrait ait cru lire  $\tau$  et que, en conséquence, il ait écrit  $\tau\acute{o}\nu$ . C'est donc un cas identique à celui qu'on vient de voir en 19.

## 31

Ἰάμβων δὲ ποιηταὶ Ἀρχίλοχος τε ὁ Πάριος ἄριστος, καὶ Σημωνίδης ὁ Ἀμόργιος (ἢ ὡς ἐνιοὶ Σάμιος) καὶ Ἰππῶναξ ὁ Ἐφέσιος. ὧν ὁ μὲν πρῶτος ἐπὶ Γύγου, ὁ δὲ ἐπ' Ἀνανίου τοῦ Μακεδόνης, Ἰππῶναξ δὲ κατὰ Δαρεῖον ἤκμαζεν.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 124, 146.



Dans cette partie de l'ouvrage, Proclos, énumérant les grands iambographes Archiloque, Sémonide, Hipponax, établissait leurs dates par des synchronismes : Archiloque était contemporain de Gygès, Sémonide vivait ἐπ' Ἀναλίου τοῦ Μακεδόνο<sup>s</sup> et Hipponax à l'époque de Darius. Il suivait ainsi un ordre chronologique décroissant, comme il avait déjà fait pour l'épopée et l'élégie. On doit donc trouver entre 650 et 500 environ, un prince de Macédoine nommé *Ananias* ou *Ananios*, suffisamment célèbre pour servir de repère chronologique.

Il n'existe aucun prince macédonien de ce nom. La liste, pourtant complète, donnée par Hérodote<sup>1</sup>, mentionne Perdiccas I, Argaios I, Philippe I, Aéropos, Alcétas, Amyntas I, Alexandre I. Le plus simple est donc de voir dans Ἀναλίου une erreur et de la corriger d'après la liste d'Hérodote.

Ainsi en jugeait Clinton<sup>2</sup>, qui proposait de lire ἐπ' Ἀργαίου τοῦ Μακεδόνο<sup>s</sup> : cela placerait Sémonide dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle, conformément à la chronologie traditionnelle.

Rohde<sup>3</sup>, suivi par Crusius<sup>4</sup>, rejette cette correction qui a le double défaut de trop s'écarter de la tradition manuscrite et d'introduire dans le texte le nom d'un personnage trop peu connu. Il croit le mal beaucoup plus grave. Nous connaissons, en effet, un iambographe nommé *Ananios*, contemporain d'Hipponax et quelquefois même confondu avec lui : des cinq fragments de l'édition Diehl, trois sont attribués tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Certains grammairiens allaient jusqu'à voir dans cet Ananios l'inventeur de l'iambe boiteux, que la plupart considéraient comme une innovation d'Hipponax<sup>5</sup>. S'appuyant donc sur le fait que Tzetzés cite Ananios dans son « canon » des iambographes<sup>6</sup>, Rohde croit que, par suite d'un bouleversement dans la tradition manuscrite de Photius ou encore par suite d'une grossière négligence de ce dernier, l'iambographe Ananios, cité par Proclos parmi les poètes les plus célèbres en ce genre, serait devenu un roi de Macédoine, parce que, dans le contexte, il aurait été question d'un de ces princes.

<sup>1</sup> HÉRODOTE, VIII, 139.

<sup>2</sup> Ap. CRUSIUS, *Ananios* 2, RE, I, 2057.

<sup>3</sup> ROHDE, *Rh. Mus.*, 32 (1878), p. 197, n. 1 = *Kl. Schr.*, I, p. 154, n. 1.

<sup>4</sup> CRUSIUS, *Ananios* 2, RE, I, 2057.

<sup>5</sup> HÉPHAESTION, p. 17, 2 Consbruch.

<sup>6</sup> TZETZÈS, *Schol. Lyc. Prooem.*, p. 2 Scheer.

Je ne saurais suivre Rohde dans cette voie. On doit s'étonner qu'il ait fait confiance à un Tzetzés, dont l'autorité en la matière est sans valeur, et surtout en ce pseudo-canon, où Sémonide n'est même pas mentionné<sup>1</sup>. On doit s'étonner plus encore de voir Rohde accuser sans preuves un savant comme Photius d'avoir pris l'iambographe pour un roi de Macédoine. Enfin — et ceci doit primer tout — Rohde a raisonné sans tenir aucun compte du contexte immédiat.

La phrase de Photius comprend, en effet, deux parties :

(a) *Les poètes iambiques sont Archiloque de Paros — le meilleur — Sémonide d'Amorgos (certains disent de Samos) et Hipponax d'Éphèse ;*

(b) *de ces poètes, le premier florissait à l'époque de Gygès, le second à l'époque d'Ananios de Macédoine et Hipponax au temps de Darius.*

Une perturbation comme celle que Rohde suppose dans (b) en entraîne automatiquement une autre dans (a), où les trois mêmes poètes sont nommés. Dès lors, il faudrait non pas une, mais deux séries de corrections. C'est trop, et Rohde a compliqué le problème au lieu de le résoudre. La rédaction de (a), tout à fait irréprochable, démontre qu'il n'y a qu'un seul point névralgique dans (b) et que, seul, *Ἀνανίου* doit être corrigé.

A quel moment la faute a-t-elle fait son apparition ? La phrase constituant le § 31 est trop ramassée, trop résumée pour qu'on la considère comme une reproduction pure et simple de la phrase originale de Proclos, ce qui place la genèse de la faute dans la tradition manuscrite de Photius. Faut-il alors supposer que Photius aurait dicté *Ἀνανίου τοῦ Μακεδόνο*s à son secrétaire ? Je ne le pense pas. Lecteur d'Hérodote, d'Arrien, de Diodore, Photius pouvait difficilement ignorer que ce nom d'*Ananios* n'appartenait pas à l'onomastique de la dynastie macédonienne. Si donc il n'a pas dicté *Ἀνανίου*, la faute s'est produite dans la série qui va du manuscrit premier à l'archétype commun. Il faut par conséquent trouver un mot assez peu familier aux scribes et qui, écrit d'une manière peu lisible, ait pu être interprété *Ἀνανίου*. La meil-

<sup>1</sup> Dans une estimable monographie sur les « canons » (*Canonesne poetarum scriptorum artificum per antiquitatem fuerunt ?*, diss. Koenigsberg, 1897, p. 21-24), O. Kroehnert prétend même que Tzetzés s'est inspiré du présent paragraphe 31 de Proclos-Photius, qu'il aurait compris de travers !



leure correction reste celle de Sylburg<sup>1</sup>, qui proposait de lire 'Αμύντου. Cette conjecture, que Rohde et Crusius ont l'air d'ignorer, répond à toutes les exigences d'une bonne correction. Une confusion entre 'Αμύντου et 'Ανανίου est possible paléographiquement parlant, surtout si l'on place à l'origine un manuscrit vraisemblablement en cursive minuscule et certainement écrit sans grand souci calligraphique, tandis qu'elle est peu probable si l'on part d'un exemplaire en onciales. En outre, cette confusion est psychologiquement explicable chez un copiste chrétien, plus familiarisé, par la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec le nom d'Ανανιε qu'avec celui d'un roi de Macédoine, même illustre.

## 33

εἰς τὰς προπιπτούσας περιστάσεις.

Le mot fautif se corrige sans difficulté en προσπιπτούσας d'après le texte parallèle de 37, ainsi que l'avaient déjà remarqué A<sup>3</sup> et B. L'erreur a son point de départ dans un manuscrit portant προπιπτούσας, avec éventuellement un passage à la ligne : προπιπτούσας. Un copiste distrait, omettant de résoudre l'abréviation, aura écrit προπιπτούσας. Quel que soit l'auteur de cette graphie, elle se trouvait dans l'archétype commun de A et de M.

## 35

εἰς δὲ ἀνθρώπους ἐγκώμια, ἐπίνικοι (-νίκιοι M), σκόλια, ἐρωτικά, ἐπιθαλάμια, ὕμεναίους, σίλλους, θρήνους, ἐπικήδεια.

Négligeant provisoirement l'opposition -νικοι A : -νίκιοι M, qui doit s'expliquer<sup>2</sup> par une correction propre à la famille M, bornons-nous à examiner la désinence -οι qu'ils ont en commun. Grammaticalement, le membre de phrase dépend de la principale ἀναφέρεσθαι φησι <ὁ Πρόκλος> exprimée plus haut : tous les substantifs énumérés devaient donc se trouver à l'accusatif, en tant que sujets de ἀναφέρεσθαι. C'est le cas pour ὕμεναίους, σίλλους et θρήνους, qui occupent les sixième, septième et huitième places dans cette énumération. Par conséquent, Photius n'a pas oublié en cours de route la fonction de ces mots, et le raisonnement vaut plus encore pour ἐπίνικοι, qui figure en seconde place.

<sup>1</sup> Sylburg, *ap.* GAISFORD, p. 346, note 1.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 212.

Il nous faut donc un accusatif, mais les éditeurs ne s'accordent pas sur la forme qu'il convient de donner à cet accusatif légitimement réintégré dans le texte de Photius. Sylburg hésitait entre *ἐπινίκια* et *ἐπινίκιον* :

*Congruentius ἐπινίκια vel potius ἐπινίκιον sc. ὕμνον ut infra* <sup>1</sup>.

De ces deux formes suggérées par Sylburg, Gaisford et Westphal ont choisi celle qui lui paraissait la moins vraisemblable, *ἐπινίκια*. Bekker, de son côté, imprime *ἐπινίκους*.

Pour résoudre ce menu problème, rappelons, après Sylburg, que le mot réapparaît en 57 avec une désinence masculine dans les deux manuscrits, ce qui exclut toute correction introduisant un neutre en 35. Comme d'autre part, la forme *ἐπινίκιος* résulte d'une correction dans *M*, notre choix se limite à *ἐπινίκους* (Bekker) et *ἐπίνικον*. Bekker a choisi *ἐπινίκους* pour éviter qu'un singulier soit mélangé à des pluriels ; mais cet unique argument ne saurait nous convaincre, puisque le paragraphe 34 contient déjà un inélange de singuliers et de pluriels : ... νόμον, ἀδωνίδια, ἰόβακχον, ὑπορχήματα. Non seulement rien ne nous empêche de choisir le singulier *ἐπίνικον*, mais tout nous y engage. En effet, l'exemple de *Τηλεγόνο*s nous a révélé que *A* conserve fidèlement l'accentuation de l'archétype, même quand elle est fautive : la forme que nous cherchons doit donc porter l'accentuation *ἐπίνι-* de préférence à *ἐπινί-*. En second lieu, nous avons la preuve que *A* et *M* contiennent des fautes remontant à un archétype qui avait confondu *iota* et *nu* en transcrivant son modèle. Pour ne prendre qu'un exemple sûr, *A* et *M* imputent tous deux à Aristide un texte :

*ἵππομαχίαι συνάψαντες*

là où les manuscrits du rhéteur portent sans variante :

*ἵππομαχίαν συνάψαντες* <sup>2</sup>.

La correction de *ἐπινίκοι* en *ἐπίνικον* dans notre présent paragraphe 35 se présente donc comme suffisamment sûre et nous avons le droit de dire que la faute remonte au moins à l'archétype commun de *A* et de *M*.

<sup>1</sup> Sylburg *ap.* GAISFORD, p. 347, n.<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> PHOTIUS, p. 401 b 13 = ARISTIDE, I, p. 189.



ἐκάλουν δὲ καθόλου πάντα τὰ εἰς τοὺς ὑπηρέτας γραφόμενα ὕμνους.

La plupart des éditeurs ou commentateurs rejettent le mot ὑπηρέτας, *serviteurs, domestiques*, qui ne convient pas au contexte. On s'attend à un mot qui marque d'une certaine manière la *supériorité*, la *prééminence* des êtres, divins ou humains, auxquels s'adresse l'hymne.

Ceux qui acceptent le mot dans le texte ou bien gardent un prudent silence (comme Westphal) ou bien donnent des explications qui paraissent inadmissibles. La traduction de Schott nous propose ceci :

*Vocabant autem in universum omnia quae in gratiam sacrorum ministrorum scripta erant, hymnos.*

Les hymnes définis comme des compositions en l'honneur des ministres du culte : voilà une des nombreuses fantaisies qui discréditent la traduction mise sous le nom du savant anversois.

Nunnesius défendait le texte des manuscrits d'une autre manière :

*Accipio τὸ ὑπηρέτας παθητικῶς, h. e. τοὺς ὑπηρετουμένους, i. e. in eos qui a poëtis colerentur et observarentur, sive numina sive homines essent*<sup>1</sup>.

On doit déclarer pour le moins audacieuse cette exégèse qui aboutit à changer complètement le sens d'un mot pour le conserver dans la phrase.

Qu'il faille corriger, voilà qui ne paraît pas douteux, à moins de prétendre que Photius a pu dicter pareille sottise ou qu'il était incapable de la corriger, si elle se trouvait déjà dans son manuscrit de la *Chrestomathie*. Mais comment corriger ? Ici nous avons toute une série de conjectures.

Sylburg<sup>2</sup> proposait ἐναρέτους. Cette correction donne un sens, mais paléographiquement ne saurait se défendre. Il eût fallu un mot comme ὑπαιρέτους, qui, malheureusement, n'existe pas.

Bekker suggérait, sans beaucoup insister : ὑπὲρ ἡμᾶς. Cette correction ingénieuse présente un défaut capital : c'est que les deux mots sont vraiment trop simples pour qu'un copiste, même très ignorant, les ait méconnus ou estropiés.

<sup>1</sup> *Ap. GAISFORD, p. 401.*

<sup>2</sup> *Ap. GAISFORD, p. 347, note d.*

Preller (1837)<sup>1</sup> et Gaisford (1855)<sup>2</sup> montrèrent la voie d'une correction certaine, en rapprochant de notre paragraphe 39 un passage d'Orion, qui reproduit l'enseignement de Didyme, dont s'inspire ici Proclos. Le texte d'Orion donne :

πάντα γὰρ εἰς τοὺς ὑπερέχοντας γραφόμενα ὕμνους ἀποφαινόμεθα<sup>3</sup>.

Mais tandis que Gaisford se bornait à signaler le rapprochement, Preller, suivi par Bapp<sup>4</sup>, voulait corriger ὑπηρέτας de Photius en ὑπερέχοντας, auquel Allen préféra ὑπερτέρους<sup>5</sup>.

Si ces deux corrections conviennent pour le sens, elles n'ont cependant pas les qualités requises d'une conjecture inattaquable. Il nous faut, en effet, un mot ayant le sens de ὑπερέχοντας, mais assez proche paléographiquement de ὑπηρέτας et assez rare pour qu'une confusion ait lieu. Ni ὑπερέχοντας, ni ὑπερτέρους ne répondent à ces deux conditions. Le seul mot qui convienne est ὑπερόντας. Paléographiquement, on peut supposer un état de la tradition manuscrite où le mot se présentait sous la forme ὑπςρ'τας, qui pouvait être aisément interprétée ὑπηρέτας. Psychologiquement, cette interprétation erronée se comprend sans peine, car le verbe ὑπέρειμι est rare. Néanmoins, il est bien attesté<sup>6</sup> et même, dans un texte de grammairien, ὑπέρεστε est expliqué par ὑπερέχετε<sup>7</sup>. Par conséquent, ὑπερόντας, que je propose de lire ici, est le synonyme exact de ὑπερέχοντας.

Je pense donc que Photius a dicté ὑπερόντας, qui, dans un ancêtre de l'archétype commun, et, plus précisément, dans une copie directe du manuscrit de Tarasios, s'est transformé en ὑπηρέτας. Notre tâche s'arrête ici ; mais on ne peut s'empêcher de vouloir monter plus haut encore : à qui, en effet, imputer la paternité de ce mot ὑπερόντας ? De deux choses l'une : ou Didyme raisonnait

<sup>1</sup> PRELLER, *Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1837, I, col. 108. Gaisford n'a certainement pas connu cet article, paru dans un périodique qu'on ne trouve pas sans peine. Bapp ne le cite pas davantage.

<sup>2</sup> GAISFORD, p. 347, note<sup>r</sup>. Le rapprochement ne figure pas encore dans l'édition de 1832.

<sup>3</sup> ORION, 155, 22.

<sup>4</sup> C. A. BAPP, *Leipziger Studien*, 8 (1885), p. 137.

<sup>5</sup> T. W. ALLEN, W. R. HALLIDAY, E. E. SYKES, *The Homeric Hymns* (2<sup>me</sup> édition), Oxford, Clarendon Press, 1936, p. xci.

<sup>6</sup> Voir *Thesaurus* et SOPHOCLES, s. v.

<sup>7</sup> *Et. Magn.*, 664, 20.



sur *ὑπερέχοντας* ou il raisonnait sur *ὑπερόντας*. Dans le premier cas, la substitution est l'œuvre de Proclos, dont Photius s'est borné à reproduire le manuscrit, ou bien elle est l'œuvre de Photius lui-même, qui, en dictant, a remplacé un mot par un synonyme. Dans le second cas, Didyme ayant employé *ὑπερόντας*, Proclos, puis Photius l'ont fidèlement reproduit, tandis que la tradition manuscrite d'Orion a remplacé ce mot par *ὑπερέχοντας*. Chacune de ces trois hypothèses peut se défendre ; mais c'est la dernière qui présente le plus de probabilité. Car il est naturel qu'un mot rare (*ὑπερόντας*) soit glosé par un mot courant (*ὑπερέχοντας*) et que celui-ci prenne la place de celui-là.

## 40

ἐλέγετο δὲ τὸ προσόδιον ἐπειδὴν προσίασι τοῖς βωμοῖς ἢ ναοῖς.

Les deux manuscrits contiennent un barbarisme que, malgré l'accord unanime des éditeurs, j'ai scrupule à laisser dans le texte de Photius. Réservant la discussion du problème au *Commentaire*, bornons-nous à constater ici que la faute se corrige sans difficulté. Il suffit, en effet, de lire *προσίωσι* au lieu de *προσίασι*. On a vu (p. 119, 120) que la confusion de l'*alpha* et de l'*oméga* est possible dans les manuscrits en minuscules du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècle.

## 42

διὰ τὸ κατὰ τὴν Νύσαν ἐπ' ἄντρῳ διθυράμβῳ τραφῆναι τὸν Δίονυσον.

Les grammairiens anciens en quête d'une étymologie pour le mot *dithyrambe*, qui désigne primitivement un chant en l'honneur de Dionysos, partaient de l'épithète *διθύραμβος* appliquée à ce dieu et l'expliquaient par l'une des particularités qui marquèrent la naissance et la petite enfance du fils de Sémélé. Le texte qu'on vient de lire résume la première de ces tentatives étymologiques. Elle se retrouve ailleurs, notamment chez un scoliaste de Platon et dans l'*Etymologicon Magnum*<sup>1</sup> qui, tous deux, emploient l'expression *ἄντρῳ διθύρῳ*, au lieu de *ἄντρῳ διθυράμβῳ*.

Certains éditeurs hésitent à introduire *διθύρῳ* dans le texte de Photius. Ainsi, Schott et Gaisford conservent *διθυράμβῳ*, que Schott justifie ainsi :

<sup>1</sup> SCOLIASTE de Platon, *Rép.*, III, 394 C ; *Et. Magn.*, 277, 44.

*In antro bifori*, reddidi : δίθυρον enim *bivallem*, seu *bipostem portam* significat <sup>1</sup>.

Les dictionnaires modernes infirment cette distinction, puisqu'ils citent des exemples où δίθυρος signifie certainement *biforis*, sens que Schott réserve à διθύραμβος.

En outre, comment faudrait-il comprendre une expression comme ἄντρον διθύραμβον ? Que cet adjectif rare serve d'épithète à Dionysos <sup>2</sup>, qu'Évagrius l'emploie dans la phrase :

οὗ (sc. Διὸς) καὶ τὸ διθύραμβον κύημα, ἀνδρόγυνον γεγόμενον, ἐκάτερον ἐνύβρισε φύσιν <sup>3</sup>

cela ne présente rien d'anormal, l'épithète étant appliquée à Dionysos ou à sa naissance. Mais ἄντρον διθύραμβον ne peut se concevoir, puisque διθύραμβον marque le résultat d'une particularité prêtée à la grotte, et non point cette particularité même.

Il convient donc, après Bekker, Westphal et Stein <sup>4</sup>, de corriger διθυράμβω en διθύρῳ dans le texte de Photius. On peut supposer que le manuscrit de Tarasios portait διθύρῳ, graphie qui se sera perpétuée dans plusieurs copies successives. A un moment donné, un copiste, l'esprit obsédé par le mot διθύραμβος, auquel est consacré tout le paragraphe, et trouvant dans son modèle διθύρῳ, qui avait l'air d'un mot écrit en abrégé, aura machinalement transcrit διθυράμβω. Ce mot, une fois entré dans la tradition manuscrite, ne devait plus en sortir, puisque le contexte même contribuait à le rendre peu suspect : aussi bien, ni le correcteur anonyme, ni le savant copiste de *B*, ni aucun des lecteurs de *A* n'ont trouvé bon d'y porter remède.

L'hypothèse est d'ailleurs confirmée par un argument décisif. C'est que — on le verra plus loin <sup>5</sup> — le scoliaste de Platon doit sa note à Photius, et il l'a empruntée au *Codex* 239, à une date qu'on peut placer avec certitude avant 895. Il constitue ainsi notre plus ancien témoin de la tradition manuscrite du *Codex* 239, et comme ce témoin donne διθύρῳ (qu'il écrit διθύρῳ), nous avons, me semble-t-il, la preuve que tel était bien le texte de Photius antérieurement à l'archétype commun de *A* et de *M*.

<sup>1</sup> Schott *ap.* GAISFORD, p. 405.

<sup>2</sup> EURIPIDE, *Bacch.*, 526 ; Philodamus Scarpheus, *ap.* J. U. POWELL, *Collectanea Alexandrina*, p. 165.

<sup>3</sup> ÉVAGRIUS, *Hist. eccl.*, p. 19, 29 Bidez-Parmentier.

<sup>4</sup> STEIN, p. 19.

<sup>5</sup> *Infra*, p. 276.



ὁ μέντοι νόμος γράφεται μὲν εἰς Ἀπόλλωνα, ἔχει δὲ καὶ τὴν ἐπωνυμίαν ἀπ' αὐτοῦ · Νόμιμος γὰρ ὁ Ἀπόλλων, Νόμιμος δὲ ἐκλήθη (ἐπεκλήθη M) ὅτι...

Avant d'étudier ce texte, voyons l'attitude des éditeurs à son égard.

Tous ceux que j'ai consultés impriment :

...ἔχει δὲ καὶ τὴν ἐπωνυμίαν ἀπ' αὐτοῦ · Νόμιμος γὰρ ὁ Ἀπόλλων ἐπεκλήθη ὅτι...

expulsant ainsi les deux mots *Νόμιμος* δὲ conservés par la tradition manuscrite. Aucun d'eux, cependant, ne se donne la peine de justifier ce brutal ostracisme. Il ne se justifie nullement. Car on ne voit pas pourquoi un correcteur ou un copiste aurait ajouté ces deux mots qui alourdisent la phrase. Au contraire, on comprend parfaitement bien qu'ils figurent dans une phrase présentant toutes les caractéristiques du style oral ou dicté :

*C'est de lui que le dieu tient son surnom : car Νόμιμος est une épithète d'Apollon, et il fut nommé Νόμιμος parce que...*

Nous n'avons pas le droit de corriger une phrase en imposant notre propre conception du style écrit à un auteur qui dicte son texte rapidement et sans se reprendre.

Laissant donc à la phrase la forme un peu lâche que Photius lui a donnée, voyons-en plutôt le contenu. En cet endroit de son œuvre, Proclos se distinguait des autres grammairiens en dérivant de *νόμος* (nome lyrique) une épithète d'Apollon, à laquelle, deux fois de suite, le texte de Photius donne la forme *νόμιμος*. Or Apollon Nomimos est tout à fait inconnu, tandis que Apollon Nomios est très fréquent. C'est pourquoi Edmonds, publiant cette partie du résumé de Photius<sup>1</sup>, imprime *νόμιος*, correction que, sur la foi de l'apparat fantaisiste de Bekker, il attribue à Schott. Méprise assez curieuse, puisque, après avoir énuméré les nombreux passages où l'on trouve *νόμιος*, le Jésuite anversois écrit textuellement :

*Νόμιμος autem recipio prae illo Νόμιος ... At a nomine νόμος nullo modo νόμιος sine altero μ oriri potest, sed omnino paronymon ejus est τὸ νόμιμος, ut... Quare Νόμιμος retinendum puto*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> J. M. EDMONDS, *Lyra graeca*, III, p. 290.

<sup>2</sup> Schott *ap.* GAISFORD, p. 409.

L'argumentation de Schott, qui, de son temps, pouvait paraître inattaquable, a besoin d'un correctif : car si νόμιος appartient logiquement à la famille de νομός, νομεύς, l'épigraphie a cependant fourni des exemples indiscutables où νόμιος dérive de νόμος, par ex. ὄρκος ὁ νόμιος<sup>1</sup>. Malgré cette restriction, il reste vrai qu'aux yeux d'un philologue ancien, le dérivé de νόμος est νόμιμος, et non νόμιος.

Proclos pouvait faire œuvre originale en dérivant l'épithète apollinienne d'un sens inattendu du mot νόμος ; mais on n'admettra jamais qu'il ait pour cela doté Apollon d'une épithète que personne ne reconnaissait à ce dieu. Proclos devait, nécessairement, raisonner sur νόμιος et non sur νόμιμος. Il y a donc une faute dans le texte de Photius, et nous devons en déterminer la date et l'origine.

Cette faute figurant certainement dans l'archétype commun de *A* et de *M*, supposons qu'il faille l'imputer au copiste de cet archétype, autrement dit que son modèle immédiat ait porté les deux fois νόμιος. La métamorphose de νόμιος en νόμιμος n'a point d'explication paléographique. Je veux dire qu'elle n'a pas son origine dans une confusion explicable par une particularité graphique du modèle ; le prétendrait-on, qu'il faudrait encore expliquer comment la confusion aurait pu se produire deux fois de suite, à quelques mots d'intervalle. Ce devrait être, les deux fois, une correction consciente : or, nous connaissons assez la tradition manuscrite de la *Bibliothèque* pour affirmer qu'entre Photius et le correcteur anonyme, le texte de Photius n'a reçu aucune révision de l'espèce.

Nous arrivons ainsi à l'hypothèse la plus simple : c'est Photius lui-même qui, les deux fois, a dicté νόμιμος. Dans ce cas, deux hypothèses se présentent à nous : ou bien Photius a sciemment transformé νόμιος en νόμιμος, ou bien son manuscrit de Proclos portait déjà νόμιμος. La première est peu vraisemblable, car Photius n'avait aucune raison de trahir Proclos en affublant Apollon d'une épithète inconnue. Reste donc la seconde hypothèse : le manuscrit de Proclos portait déjà la faute νόμιμος en ce passage, et voici comment j'imagine qu'elle s'est produite. Proclos avait écrit une phrase où il dérivait de νόμος l'épithète apollinienne νόμιος. Devant cette phrase, un lecteur ancien aura raison-

<sup>1</sup> Voir LIDDELL-SCOTT-JONES, s. v. νόμιος (A) et (B).



né comme Schott dans le passage cité plus haut, et il aura écrit *νόμιμος* au-dessus de *νόμιος*, pour marquer que l'étymologie proposée par Proclus aurait dû donner *νόμιμος* et non point *νόμιος* ; ou, si l'on préfère, ce lecteur aura agi de la sorte pour attirer l'attention sur le fait que Proclus donnait le sens de *νόμιμος* à cette épithète *νόμιος*, généralement prise dans un sens qui rappelait l'épisode d'Apollon pasteur. C'est ainsi que la tradition manuscrite de la *Chrestomathie* a connu un stade où notre passage contenait le doublet *νόμιος* : *νόμιμος*, le second mot n'étant qu'une glose marginale ou interlinéaire du premier, qui figurait dans le texte même. Un copiste ultérieur (à moins que ce ne soit Photius lui-même en dictant) aura choisi celle des deux leçons (*νόμιμος*) qui se présentait comme une correction de l'autre (*νόμιος*).

Nous aurions donc affaire à une faute commune, que nous devons soigneusement garder dans notre texte de Photius, puisqu'elle jette une lumière inattendue non plus sur l'histoire de la tradition manuscrite de la *Bibliothèque*, mais bien sur celle de la *Chrestomathie* elle-même.

## 44

*Χρυσόθεμις... πρῶτος στολήν* (AM : στολή A<sup>2</sup>B) *χρησάμενος ἐκπρεπεῖ* (A : ἐκπρέπει M) *καὶ κιθάραν ἀναλαβὼν... μόνος ᾤσεν νόμον.*

La leçon *στολήν*, commune aux deux manuscrits, est inadmissible. Bien que le verbe *χράομαι* avec l'accusatif apparaisse chez Plutarque, le sens du verbe ainsi employé ne conviendrait pas au présent contexte, puisque cela signifierait que Chrysothémis aurait *emprunté* à autrui le magnifique costume qu'il revêtit pour exécuter le nome ! En outre, le datif de l'épithète *ἐκπρεπεῖ* montre qu'à un stade plus ancien que l'archétype commun, le texte de Photius a dû porter le datif *στολή* et non l'accusatif *στολήν*.

C'est une bévue purement graphique dont l'explication ne présente aucune difficulté. On pourrait songer à une confusion entre le *nu* et l'*iota*, dont on a vu des exemples antérieurement<sup>1</sup>. Mais cette explication présenterait l'inconvénient de supposer dans l'ascendance de l'archétype commun un correcteur ou un scribe qui aurait sciemment changé l'accentuation de la finale. Une explication plus simple s'offre à nous. Un ancêtre de l'archétype, voire l'exemplaire de Tarasios, peut avoir écrit *στολή*, sans *iota*

<sup>1</sup> *Supra*, p. 155.

adscrit et avec un accent circonflexe tracé de telle manière qu'on pouvait le confondre avec le signe bien connu, employé surtout en fin de ligne, pour représenter le -ν final. D'où la lecture *στολην*, qui fut accentuée *στολήν* soit directement par le copiste, soit après copie par un réviseur.

La faute s'explique donc facilement et elle se place dans la tradition manuscrite de Photius avant l'archétype commun de *A* et de *M*.

L'accentuation *ἐκπρέπει*, particulière à *M*, mérite une brève étude. Le déplacement de l'accent transforme l'adjectif en un verbe, rare sans doute, mais qui, pris isolément, ne présente rien de répréhensible. Dès lors, on doit se demander si c'est là une correction voulue par le correcteur anonyme. Il ne semble pas, car en introduisant dans la phrase ce verbe *ἐκπρέπει*, on aboutit à un galimatias inadmissible sous la plume d'un érudit qui possédait bien sa langue. Chose plus grave — car, après tout, un savant peut avoir des distractions — chose plus grave, il faudrait alors admettre que notre homme aurait rencontré une difficulté dans les mots :

*στολήν χρησάμενος ἐκπρεπεῖ*

mais n'aurait pas vu l'insurmontable difficulté constituée par l'accusatif *στολήν* !

Devant l'absurdité de cette conclusion<sup>1</sup>, il faut sans doute accepter deux faits : d'abord, que le correcteur anonyme n'a peut-être pas revu la présente phrase, hypothèse que la conservation de *στολήν* dans la famille *M* rend suffisamment vraisemblable ; ensuite, que *ἐκπρέπει* pour *ἐκπρεπεῖ* se présente comme une faute de copiste propre à la famille *M*. Nous manquons d'éléments pour préciser la date de son apparition : mais elle pouvait déjà se trouver dans l'exemplaire même du correcteur anonyme, où nous avons relevé<sup>2</sup> une erreur analogue, *κράτει* pour *κρατεῖ*.

#### 50

...ὁ μὲν γὰρ (*A* : μὲν *M*) τὸν φρύγιον καὶ ὑποφρύγιον ἀρμόζεται, ὁ νόμος δὲ τῷ συστήματι τῷ τῶν κιθαρῳδῶν λυδίῳ.

La singularité de cette phrase explique les nombreuses tentatives de restauration dont elle a été l'objet.

<sup>1</sup> Voir cependant *infra*, p. 368.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 104.



Schott<sup>1</sup>, suivi par Westphal, qui imprime la conjecture dans son texte, proposait de lire τῷ φρυγίῳ καὶ ὑποφρυγίῳ. Cette correction rétablit le parallélisme de la phrase, en donnant au verbe ἀρμόζεται deux compléments au datif : τῷ φρυγίῳ καὶ ὑποφρυγίῳ d'une part; τῷ συστήματι d'autre part. C'est le type de la correction facile, qui n'explique rien : on comprend, en effet, que τὸν φρύγιον καὶ ὑποφρύγιον soit devenu τῷ φρυγίῳ καὶ ὑποφρυγίῳ, mais on ne comprend pas l'inverse.

D'un autre côté, ἀρμόζειν et ἀρμόζεσθαι peuvent se construire avec un accusatif interne, e. g. ἀρμόττεσθαι ἀρμονίαν, qu'on trouve chez Platon ; mais comme dans ce genre de construction, le complément interne peut être soit un substantif de la même racine que le verbe, soit un substantif de sens analogue<sup>2</sup>, une phrase :

τὸν φρύγιον τόνον ἀρμόζεσθαι

est correcte pour exprimer l'idée : *employer le mode (le ton) phrygien*. Dès lors, la phrase de Photius :

τὸν φρύγιον καὶ ὑποφρύγιον ἀρμόζεται

n'a rien de répréhensible, à condition que le contexte antérieur nous fournisse le substantif sous-entendu avec φρύγιον et ὑποφρύγιον. Ce substantif devant être un masculin, Sylburg<sup>3</sup> proposait de sous-entendre ῥυθμόν. Comme ῥυθμός n'a jamais le sens musical de *mode* exigé par le contexte, il faut plutôt penser à τόνον, parce que chez certains auteurs spécialisés, le mot τόνος correspond exactement à ἀρμονία.

Malheureusement pour nous, dans le bout de phrase qui précède, Photius emploie ἀρμονία et non τόνος. Imprimer τὸν φρύγιον dans notre texte, c'est supposer que Photius a emprunté à Proclos le membre de phrase : ὁ μὲν — ἀρμόζεται, qui, chez Proclos, appartenait à un contexte où figurait le mot technique τόνος. C'est fort possible. Mais il est tout aussi possible que la phrase entière exprime la pensée de Proclos avec le vocabulaire de Photius. Or, comme elle contient le mot technique ἀρμονία quelques mots plus haut, on en vient facilement à accepter une seconde hypothèse de Sylburg, recommandée par Bekker en son apparat critique :

<sup>1</sup> Schott, *ap.* GAISFORD, p. 418.

<sup>2</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 305 b).

<sup>3</sup> Sylburg, *ap.* GAISFORD, p. 349, note b.

c'est que τὸν serait une faute de copie pour τήν. Elle s'expliquerait plus facilement que τὸν Ἑλευσίνα pour τήν Ἑλευσίνα<sup>1</sup>, attendu que la consonance masculine φρύγιον, ὑποφρύγιον, aurait entraîné le masculin τὸν.

Nous avons ainsi le choix entre deux hypothèses également séduisantes. Si ce choix n'était qu'une affaire de sentiment, j'avoue que je préférerais le τήν de Sylburg au τὸν de nos manuscrits. Mais vu l'importance de cette correction qui, peut-être, supprime un mot technique (τόνος) dont l'emploi nous donnerait une indication sur les sources musicales de Proclus, il vaut mieux conserver dans le texte de Photius cette leçon que, sans hésiter, on expulserait du texte de tout autre auteur.

Relisons maintenant la phrase de Photius en son entier :

οὐ μὲν ἀλλὰ καὶ ταῖς ἀρμονίαις οἰκείαις ἑκάτερος χρήται · ὁ μὲν γὰρ τὸν φρύγιον καὶ ὑποφρύγιον ἀρμόζεται, ὁ νόμος δὲ τῷ συστήματι τῷ τῶν κιθαρῳδῶν λυδίῳ.

Au lecteur moderne, qui raisonne comme s'il avait sous les yeux un texte écrit et corrigé par un auteur soucieux de style, cette phrase paraît lourde et déhanchée : le verbe ἀρμόζεται, construit une première fois dans un sens musical avec un accusatif interne, semble construit une seconde fois dans un sens plus général avec un datif. Avant de s'en offusquer, on doit se souvenir des conditions dans lesquelles travaillait Photius : le texte aujourd'hui figé dans sa forme imprimée n'est que la notation de ce que Photius dictait rapidement, sans se reprendre. Or, en dictant, il a pu faire une pause après ἀρμόζεται, et, revenant mentalement à son début de phrase où il avait employé χρήται, il aura continué sa dictée avec la construction que lui suggérerait le souvenir de ce verbe ; ὁ νόμος δὲ τῷ συστήματι signifiait pour lui : *mais le nome (se sert) du mode...* Nous n'avons donc pas ici une construction incohérente du verbe ἀρμόζεται avec deux genres de compléments : nous avons une phrase parlée, non retouchée, telle que Photius la dictait à son secrétaire. La rupture peut paraître brutale : mais la lecture de quelques pages de Thucydide en révélerait de plus brutales encore, que nul, pourtant, ne songerait à corriger.

Mais si la phrase n'exige pas impérieusement une correction syntaxique, elle contient cependant, pour le fond, une erreur ma-

<sup>1</sup> *Supra*, p. 151.



nifeste. Photius mentionne une école citharodique *lydienne*, qui n'a jamais existé, bien qu'Alcman ait porté son art de Lydie à Sparte. Au contraire, chacun connaît l'école des citharèdes *éoliens*, qui resta sans rivale pendant plus d'un siècle de Terpandre à Péricleitos. Une seconde raison d'avoir des doutes, c'est que le mode lydien, écrit dans une tessiture aiguë et convenant aux lamentations accompagnées d'aulos, fait partie de ce que Platon appelle les *θρηνώδεις ἁρμονίαι*<sup>1</sup> ; plus propre à l'aulos qu'à la cithare, ce mode, d'après Lucien, était *βακχικόν*, ce qui le rapproche du phrygien, qualifié de *ἐνθεον* par le même auteur<sup>2</sup>. D'où il résulte que le lydien pourrait servir au dithyrambe, mais nullement au nome tel que le décrit Proclos.

On comprend donc qu'en musicologue averti, Westphal ait imprimé *αἰολίῳ* dans son texte au lieu de *λυδίῳ* donné par les manuscrits ; mais il néglige de nous dire la chose essentielle pour nous, la date à laquelle la faute s'est produite.

Supposons que Photius ait dicté *αἰολίῳ*. La confusion entre *αἰολίῳ* et *λυδίῳ* étant peu probable dans la minuscule ou dans la cursive minuscule, il faudrait admettre l'existence d'un correcteur conscient, qui aurait remplacé un mot par l'autre. Or, non seulement l'existence, à ce stade de la tradition, d'un correcteur plus ou moins musicologue n'est pas du tout certaine ; mais de plus, comment comprendre que cet amateur de musique ait justement fait une correction à rebours ? La meilleure preuve que l'ascendance de l'archétype commun ne comportait pas de scribes ou de lecteurs musiciens, c'est que, dans notre texte même, les deux manuscrits reproduisent avec sérénité *ὑποφρύγιον*, qui en dit long sur l'incompétence musicale de ceux qui ont copié ou lu le passage.

La vraisemblance commande donc de supposer que Photius a dicté *λυδίῳ*. La confusion entre *αἰολίῳ* et *λυδίῳ*, possible ou, en tout cas, plus facile dans l'écriture onciale, est encore attestée dans les manuscrits d'autres auteurs<sup>3</sup>. Ou bien Photius a mal lu son exemplaire de Proclos écrit en onciales, ou bien — ce que je croirais volontiers — la confusion est plus ancienne et cet exemplaire contenait déjà la faute.

<sup>1</sup> PLATON, *Rép.*, III, 398 E. Cf. PLUTARQUE, *Mus.*, 15, 1136 C, avec l'important commentaire de Weil-Reinach au § 148.

<sup>2</sup> LUCIEN, *Harmonid.*, I.

<sup>3</sup> WEIL-REINACH, § 163.

Quelque solution qu'on adopte, on doit raisonner ici comme pour νόμιμος, et imprimer dans le texte de Photius une faute que Proclos n'avait certainement pas commise, même si la tradition manuscrite de la *Chrestomathie* la contenait déjà.

## 52

...ὁ θεὸς ἐν τάξει καὶ συστήματι κατεσταλμένη περιέρχεται τὸν κρουσ-  
μόν.

Dans cette phrase difficile, qui sera discutée au cours du *Commentaire*, κατεσταλμένη est inadmissible. La meilleure correction est sans doute celle de G. Hermann, reprise par Westphal, κατεσταλμένω, qui donne un sens tout à fait satisfaisant et d'ailleurs conforme à la doctrine professée en cet endroit par Proclos. Nous aurions affaire à une faute de consonance : à cause du voisinage immédiat de quatre sons *i*, le copiste aura écrit machinalement κατεσταλμένη au lieu de κατεσταλμένω.

## 77

αὐτὸς δὲ ὁ δαφνηφόρος τῆς δάφνης ἐφάπτεται, τὰς μὲν κόμας καθειμένας,  
χρυσὸν δὲ στέφανον φέρων καὶ...

Si nous adoptons ce texte des manuscrits, nous devrions considérer καθειμένας comme un adjectif apposé à τὰς κόμας, lequel serait avec στέφανον le complément direct de φέρων.

Mais, d'abord, cette construction désarticulerait la présente phrase, où τὰς μὲν κόμας doit dépendre d'un participe coordonné à φέρων. Ensuite, cette construction (φέρειν τὰς κόμας καθειμένας) serait sans exemple, alors que des expressions comme καθειμένος τὰς τρίχας (πώγωνα, etc.) sont extrêmement courantes en parlant de quelqu'un qui porte toute sa chevelure (toute sa barbe, etc.). Enfin, on comprend que la consonance féminine τὰς κόμας ait entraîné la rime en -μένας sous la plume d'un copiste dont le modèle portait -μένος, exactement comme un copiste de la famille *M* a écrit τὸν θεὸν pour τὴν θεὸν en 29.

La correction καθειμένος se présente donc comme absolument certaine : aussi bien le savant copiste *B* l'a introduite sans hésitation dans sa copie. Photius n'ayant pu dicter une erreur aussi évidente, la faute s'est produite au plus tôt dans une copie directe du manuscrit de Tarasios, et au plus tard dans l'archétype commun de *A* et de *M*.

Quant à χρυσὸν στέφανον pour χρυσοῦν στέφανον, la faute peut



également s'expliquer par la consonance ; mais nous avons ici une explication plus simple. On a vu <sup>1</sup> que, dans la cursive minuscule, la syllabe *-ov-* peut être figurée par le symbole  $\delta$ . Dès lors, il nous suffit de penser que l'exemplaire de Tarasios portait  $\chi\rho\nu\sigma\delta\acute{o}\nu$ , qui devait être lu  $\chi\rho\nu\sigma\sigma\acute{o}\nu$ , mais qu'un copiste a faussement interprété  $\chi\rho\nu\sigma\delta\acute{o}\nu$ . Nous aurions ainsi une des plus anciennes fautes de la tradition manuscrite de Photius, puisque la transcription erronée figurait dans le premier apographe du manuscrit premier.

Les variantes communes erronées que nous venons d'étudier appartiennent presque toutes à la tradition manuscrite de la *Bibliothèque* dans la période qui va de l'exemplaire de Tarasios jusqu'à l'archétype commun de *A* et de *M*. Pour faciliter la discussion et pour éviter les longues périphrases, convenons de désigner par les symboles :

- (a) l'exemplaire envoyé à Tarasios,
- (b) l'exemplaire copié sur le précédent,
- (c) l'archétype commun de *A* et de *M*.

Certaines fautes ne sauraient être datées, même approximativement. Ainsi,  $\kappa\alpha\tau\epsilon\sigma\tau\alpha\lambda\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$  pour  $\kappa\alpha\tau\epsilon\sigma\tau\alpha\lambda\mu\acute{\epsilon}\nu\omega$  (52) et  $\kappa\alpha\theta\epsilon\iota\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$  pour  $\kappa\alpha\theta\epsilon\iota\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$  (77) : pareilles fautes de consonance <sup>2</sup> peuvent se produire dans n'importe quel manuscrit, du premier jusqu'au dernier de la série.

D'autres, certainement absentes de (a) se sont produites au plus tôt dans (b), sans qu'on doive cependant les imputer toutes à ce manuscrit. Telles sont  $\delta\iota\theta\upsilon\rho\acute{\alpha}\mu\beta\omega$  pour  $\delta\iota\theta\acute{\upsilon}\rho\omega$  (42),  $\pi\rho\omicron\pi\iota\pi\tau\acute{o}\upsilon\sigma\alpha\varsigma$  pour  $\pi\rho\omicron\sigma\pi\iota\pi\tau\acute{o}\upsilon\sigma\alpha\varsigma$  (33),  $\sigma\tau\omicron\lambda\acute{\eta}\nu$  pour  $\sigma\tau\omicron\lambda\acute{\eta}$  (44). Elles ont pu voir le jour dans n'importe quel manuscrit de la série qui va de (b) à (c), parce qu'elles supposent dans le modèle direct de ce manuscrit des graphies  $\delta\iota\theta\upsilon\rho\omega$ ,  $\pi\rho\omicron\pi\iota\pi\tau\omicron\upsilon\sigma\alpha\varsigma$  et  $\sigma\tau\omicron\lambda\acute{\eta}$ , qui n'ont rien d'anormal dans un exemplaire, même soigné, de cette époque.

D'autres fautes encore remontent à des abréviations qui ont peu de chances d'avoir figuré dans un manuscrit de librairie en minuscules du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle. Telles sont les fautes  $\tau\eta\lambda\epsilon\gamma\acute{o}$ -

<sup>1</sup> *Supra*, p. 10.

<sup>2</sup> Il faudrait y ajouter  $\tau\acute{o}\nu$  pour  $\tau\acute{\eta}\nu$  (50), si on estimait cette correction nécessaire.

vos pour Τηλεγόνου (19), τὸν Ἐλευσίνα pour τὴν Ἐλευσίνα (29), ὑπηρέτας pour ὑπερόντας (39). Ces fautes ont dû apparaître pour la première fois dans (b), copie directe de (a) qu'on doit supposer assez riche en abréviations. Nous sommes à peu près sûrs que (b) porte la responsabilité de la faute χρυσὸν pour χρυσοῦν (77), parce qu'elle s'explique le mieux par une abréviation qu'on rencontre seulement dans les manuscrits du type de (a).

Nous trouvons aussi des fautes qui ont pour origine la difficulté que présentait la lecture d'un modèle à l'écriture assez négligée. Telles sont Ἀνανίου pour Ἀμύντου (31) et ἐπίνικοι pour ἐπίνικον (35), cette dernière témoignant d'une confusion entre le *nu* et l'*iota*, attestée en dehors du *Codex* 239. Si on admet, pour d'autres raisons, que (a) fut écrit rapidement sans grand souci calligraphique, on admettra sans doute aussi que ces deux erreurs sont imputables au copiste de (b).

Enfin, nous avons rencontré (40) une faute amenée par une confusion entre l'*alpha* et l'*oméga* : elle a dû se produire lors de la transcription d'un manuscrit appartenant à la série qui va de (b) à (c).

Toutes ces fautes appartiennent à la tradition manuscrite de Photius. Mais il est *a priori* vraisemblable que la tradition manuscrite de Proclos en contenait d'autres, qui ont naturellement continué de vivre dans le *Codex* 239. Un heureux concours de circonstances nous a permis d'en retrouver deux qui paraissent certaines : λυδίω pour αἰολίω (50) et νόμιμος pour νόμιος (44). La première est apparemment une simple faute de copie due à un scribe de la *Chrestomathie* ; la seconde indiquerait que l'exemplaire de Proclos possédé par Photius descend d'un manuscrit dont le propriétaire avait, au moins dans ce cas, inscrit une note marginale ou interlinéaire : sans doute quelque professeur qui s'intéressait à la *Chrestomathie*.

Il va de soi que ces conclusions n'ont rien de définitif : mais, dans l'état actuel de notre savoir, elles se présentent avec les caractères de vraisemblance ou de probabilité qu'on est en droit de demander à ce genre de recherches.





## CHAPITRE V

### OMISSIONS

Dans le présent chapitre, nous passerons en revue tous les cas (dont quelques-uns ont déjà fait l'objet d'une mention) où nos deux manuscrits omettent un ou plusieurs mots qui paraissent indispensables pour le fond ou pour la forme.

Nous verrons successivement les omissions communes, les omissions de *A* et les omissions de *M*, sans chercher, en ce qui regarde ces dernières, à établir une distinction préalable entre celles qui sont purement fortuites et celles qu'on peut considérer comme le résultat d'une correction : nous les examinerons dans l'ordre où le manuscrit nous les présente, en discutant leur caractère accidentel ou voulu. Une conclusion donnera d'ailleurs la synthèse de ces observations partielles.

#### LES OMISSIONS COMMUNES.

#### 33

Nos deux manuscrits annoncent de la manière suivante les subdivisions de la poésie mélique :

*ἃ μὲν γὰρ αὐτῆς μεμέρισται θεοῖς, ἃ δὲ ἀνθρώποις, ἃ δὲ εἰς τὰς προσπιπτούσας περιστάσεις.*

Le groupe *εἰς θεούς* est repris en 34, le groupe *εἰς ἀνθρώπους* en 35 et le groupe *εἰς τὰς προσπιπτούσας περιστάσεις* en 37. Mais dans l'intervalle (36), nous trouvons un groupe mixte *εἰς θεοὺς δὲ καὶ ἀνθρώπους*. Ce groupe n'étant pas un intrus en 36 (puisque les genres mentionnés dans ce paragraphe seront développés aux paragraphes 68 et suivants), on doit admettre qu'il a été omis en 33, où les groupes sont simplement énumérés. Je propose donc de lire ici :



ἃ μὲν γὰρ αὐτῆς μεμέρισται θεοῖς, ἃ δὲ ἀνθρώποις, <ἃ δὲ θεοῖς καὶ ἀνθρώποις,> ἃ δὲ εἰς τὰς προσπιπτούσας περιστάσεις.

Il est visible que l'auteur de l'omission a sauté du premier ἀνθρώποις au second.

## 36

Dans l'énumération des genres méliques appartenant au groupe mixte εἰς θεοὺς δὲ καὶ ἀνθρώπους, nos deux manuscrits donnent :

παρθένια, δαφνηφορικά, ὠσχοφορικά, εὐκτικά.

Ces quatre mots annoncent les développements que nous trouverons aux paragraphes 68, 69-78, 87-92 et 93. On voit immédiatement que dans cette liste manquent les paragraphes 79-86 où figure une longue et intéressante étude sur un genre dénommé τριποδηφορικά. Nous devons donc, à la suite de Westphal, rétablir ce mot au paragraphe 36, où l'omission était des plus faciles :

παρθένια, δαφνηφορικά, <τριποδηφορικά,> ὠσχοφορικά...

L'auteur de l'omission a sauté du premier -ηφορικά au second.

## 56a

Le même éditeur propose d'amorcer par les mots τὸ δὲ ἐγκώμιον un paragraphe qui aurait été omis par nos deux manuscrits après 56 et avant 57. En 35, Photius annonçant le groupe mélique εἰς ἀνθρώπους énumère :

ἐγκώμια, ἐπίνικον, σκόλια, etc.

variétés qui seront développées plus loin (57-67), à l'exception du chef de file ἐγκώμια.

Il est évident que nous devrions avoir ici un paragraphe consacré à l'encomion : mais l'indication de cette lacune dans le texte pose un délicat problème de méthode. Alors que dans les deux cas précédents, nous avons des omissions dues probablement à l'inattention des copistes de la *Bibliothèque*, nous avons ici une longue lacune dont on ne peut affirmer avec certitude qu'elle soit le fait d'un copiste. Sans doute, on pourrait supposer que le paragraphe hypothétique 56a finissait comme le paragraphe 56 par le mot λέγουσιν ou, tout au moins, par une désinence -ουσιν, qui aurait facilité le « saut du même au même ». Ce serait possible, à condition que le chapitre fût assez bref : mais on ne peut tout de même pas supposer cette brièveté pour justifier l'hypothèse

d'une haplographie de copiste. Cette haplographie est moins probable encore dans l'exemplaire de la *Chrestomathie* employé par Photius, puisque, par définition, le texte y était notablement plus étendu que dans notre *Codex* 239. Reste l'hypothèse que, pour une raison quelconque, Photius aurait omis de résumer le paragraphe consacré à l'*encomion* dans son exemplaire de la *Chrestomathie*. Même dans ce cas, nous n'aurions pas à indiquer une lacune dans notre texte du *Codex* 239, puisque, théoriquement, nous cherchons à reconstituer ce que Photius a dicté. Aucune solution ne s'imposant avec certitude, il est plus sage de s'abstenir.

## LES OMISSIONS DE A.

## 1

A

M

ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ ἐπιγραφομένου  
βιβλίου

Πρόκλου χρηστομαθίας γραμματικῆς

ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς

Πρόκλου χριστομαθίας γραμματικῆς  
ἐκλογαί

Cette profonde divergence des deux manuscrits a beaucoup embarrassé les éditeurs.

Certains (Gaisford, Bekker, Kinkel, Allen) adoptent la leçon de *M* ; les autres (Westphal, Stein) impriment celle de *A*, complétée en fin de phrase par ἐκλογαί que donne *M*. Tous sans exception acceptent le pluriel ἀνεγνώσθησαν, qui n'est donné par aucun manuscrit.

Commençons par rejeter une bonne fois cette inutile correction ἀνεγνώσθησαν. Supposé même que ἐκλογαί fût le sujet grammatical, le pluriel du verbe ne serait pas encore de rigueur dans la langue de Photius. Car, à force d'être répété, ἀνεγνώσθη devient chez lui une espèce de mot invariable ; et même, dès les premières pages de la *Bibliothèque*, on trouve des expressions comme celles-ci :

4 a 17 ἀνεγνώσθη Εὐαγγελικῆς Προπαρασκευῆς Εὐσεβίου  
λόγοι ιε'

4 a 37 ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου Ἐλέγχου καὶ Ἀπολογίας λόγοι  
δύο, καὶ ἕτεροι δύο

9 b 20 ἀνεγνώσθη Φιλοστράτου Τυρίου Εἰς τὸν τοῦ Ἀπολ-  
λωνίου τοῦ Τυανέως βίον λόγοι ὀκτώ

19 b 16 ἀνεγνώσθη Ἡροδότου Ἱστοριῶν λόγοι θ'

26 a 12 ἀνεγνώσθη Θεοφάνους Βυζαντίου Ἱστορικῶν λόγοι  
δέκα



On pourrait indéfiniment allonger cette liste, et même en dresser une autre, non moins instructive, des cas où, de sa propre autorité, Bekker imprime ἀνεγνώσθησαν quand *A* et *M* donnent ἀνεγνώσθη.

Ce point réglé, il faut savoir quel principe appliquer dans un conflit de l'espèce. Choisir la leçon de *M* sous prétexte qu'elle se comprend peut-être plus aisément, voilà une méthode que condamne sans appel tout ce que nous avons appris sur la tradition manuscrite de Photius. La prudence exige que nous partions de *A* et que nous voyions si le texte qu'il transmet est acceptable ou non.

C'est une entrée en matière, une référence bibliographique. Elle présente cette particularité remarquable de contenir la formule ἀνεγνώσθη ἐκ suivie du titre de l'ouvrage au génitif singulier.

Cette formule, étrange à première vue, est pourtant conforme à l'usage de Photius. En voici quelques exemples, pris dans les « intitulés » d'ouvrages anonymes :

- 335 a 21 ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ Ἰσιδώρου Βίου τοῦ φιλοσόφου <sup>1</sup>  
 467 b 16 ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ Μαρτυρίου τῶν ἁγίων ἑπτὰ παίδων  
 468 b 2 ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς Μαρτυρικῆς Τιμοθέου τοῦ ἀποστόλου  
 Συγγραφῆς <sup>2</sup>  
 469 a 4 ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ Μαρτυρίου τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος  
 Δημητρίου <sup>3</sup>  
 469 b 13 ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ λόγου ὃς ἐπιγέγραπται Πολιτεία...  
 477 b 21 ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ λόγου ὃς ἐπιγράφεται Βίος ἦτοι  
 ἄθλησις...

De ces exemples découle une conclusion très nette et dont l'importance est primordiale dans la présente recherche : c'est que Photius emploie couramment une formule

ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς βίβλου

en parlant d'un ouvrage dont il n'a lu ou résumé qu'une partie.

Cette formule se complique lorsque Photius doit y insérer un nom d'auteur. Théoriquement, quatre types sont possibles :

ἀνεγνώσθη τοῦ δεῖνα ἐκ τῆς βίβλου (A)

ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ δεῖνα τῆς βίβλου (B)

<sup>1</sup> *M* donne ceci : ἀνεγνώσθη Ἰσιδώρου βίος τοῦ φιλοσόφου.

<sup>2</sup> *M* présente la variante Γραφῆς au lieu de Συγγραφῆς.

<sup>3</sup> *M* omet le verbe ἀνεγνώσθη et présente simplement le texte : + ἐκ τοῦ μαρτυρίου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου +

ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς τοῦ δεῖνα βίβλου (C)

ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς βίβλου τοῦ δεῖνα (D)

Il est facile de voir que, seule, la formule (A) n'offre aucun inconvénient pour la clarté, et on ne s'étonnera pas de constater que c'est elle que Photius emploie de préférence<sup>1</sup>. Les trois autres ont le défaut d'être lourdes et peu claires, à cause des deux génitifs qui se suivent à la file : celui de l'ouvrage, dépendant de ἀνεγνώσθη ἐκ, et celui de l'auteur, complément déterminatif du premier. En ce qui regarde la formule (B), que nous n'avons pas à examiner ici, puisqu'elle ne répond pas à l'intitulé de notre *Codex* 239, il n'y a rien à en dire, si ce n'est que Photius n'a pas réussi à la rendre fluide et claire<sup>2</sup> ; mais il témoigne d'un louable souci de clarté dans les deux cas où il emploie les formules (C) et (D).

Voici d'abord l'unique exemple de la formule (D) :

329 b 33 ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ Εἰς τὸν Ἀπολλώνιον ἀπὸ φωνῆς Φιλοστράτου.

Le texte doit sa clarté à la périphrase commode ἀπὸ φωνῆς Φιλοστράτου, qui équivaldrait au latin *auctore Philostrato*<sup>3</sup>.

Reste l'unique exemple de la formule (C), où Photius introduit pareillement une périphrase, fort analogue à celle qui figure dans notre *Codex* 239 :

529 a 25 ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς Ἑλλαδίου Βησαντινίου ἐπιγραφομένης πραγματείας Χρηστομαθειῶν α' β' γ' δ'.

Pour voir ce que représentent grammaticalement les mots Χρηστομαθειῶν α'β'γ'δ', il suffit de se reporter à l'intitulé d'un ouvrage anonyme :

474 a 22 ἀνεγνώσθη<sup>4</sup> ἐκ τοῦ ἐπιγραφομένου λόγου Βίος ἡ ἄθλησις...

Tout comme Βίος ἡ ἄθλησις, les mots Χρηστομαθειῶν α'β'γ'δ' forment un nominatif complexe, équivalent à Χρηστομαθειῶν

<sup>1</sup> Nous la trouvons en dix passages : 293 a 2 ; 294 a 22 ; 304 b 22 ; 308 a 6 ; 498 a 1 ; 498 b 7 ; 505 b 28 ; 509 a 35 ; 512 a 40 ; 516 a 31. Chose curieuse, *M* ne contient ici aucun remaniement ; il omet ἀνεγνώσθη en 294 a 22 et 498 a 1.

<sup>2</sup> Les deux seules fois où on la trouve, le texte prête à discussion. En 301 b 25, où les deux manuscrits sont d'accord, la phrase est si longue et si embrouillée que Photius a oublié qu'elle commence par ἀνεγνώσθη ἐκ et non par ἀνεγνώσθη. En 498 b 29, *A* omet l'un des deux articles, tandis que *M* remplace la formule (B) par la formule (A).

<sup>3</sup> *M* supprime purement et simplement la formule ἀνεγνώσθη ἐκ, puisqu'il écrit : ἀνεγνώσθη Ἀπολλωνίου Βίος ἀπὸ φωνῆς Φιλοστράτου.

<sup>4</sup> *M* omet ce verbe. Cf. *supra*, la note 1 et p. 174<sup>3</sup>.



λόγοι τέσσαρες et reproduisant textuellement le titre que portait l'ouvrage d'Helladius<sup>1</sup>.

Il ne nous reste plus qu'à comparer ces deux derniers textes avec celui que transmet le manuscrit *A* :

		ἀνεγνώσθη ἐκ	
τῆς Ἑλλαδίου Βησαντινίου ἐπιγραφομένης πραγματείας		χρηστομαθειῶν	λόγοι τέσσαρες
τοῦ ἐπιγραφομένου λόγου			Βίος ἡ ἀθλησις
τοῦ ἐπιγραφομένου βιβλίου Πρόκλου Χρηστομαθείας γραμματικῆς			

Visiblement, le texte de *A* pêche par un seul point : il faudrait un nominatif dans le titre de l'ouvrage. De plus, la faute est purement accidentelle, puisqu'elle désarticule toute la phrase.

Comment corriger ?

On pourrait songer à lire *Χρηστομάθεια γραμματικῆς*. Mais cette expression paraît en soi incorrecte, et d'autre part, la meilleure preuve que *γραμματική* est bien un adjectif qualifiant *Χρηστομάθεια*, c'est que, dans la conclusion de son compte rendu (100), Photius dit : *Πρόκλου γραμματικῆς Χρηστομαθείας*.

On pourrait aussi penser à une correction : *Χρηστομάθεια γραμματική*. Mais elle supposerait deux fautes au lieu d'une seule ; et d'autre part, elle ne tiendrait pas compte du fait que, malgré ses profondes divergences, *M* contient aussi *Χρηστομαθείας γραμματικῆς*.

Reste une dernière hypothèse, la seule qui soit, je pense, tout à fait acceptable : il faut restituer après *γραμματικῆς* dans *A* le mot *ἐκλογαί* conservé par la famille *M*. On objectera peut-être que *ἐκλογαί* serait bien une *addition* propre à la famille *M*, et non une *omission* propre à la famille *A*. En étudiant la leçon de *M*, nous verrons qu'elle ne s'explique que si l'exemplaire du correcteur portait déjà *ἐκλογαί*<sup>2</sup>, ce qui réfute l'objection. Mais on peut faire valoir ici une considération d'ordre plus général. Sans doute le correcteur anonyme, auteur de tant de bouleversements dans la famille *M*, ne se distingue pas toujours par la timidité ; cependant, il ne pousse pas l'audace jusqu'à faire, de

<sup>1</sup> Signalons à ce propos la méprise ou la distraction qui fait écrire à un savant comme Immisch (p. 245) : *So betitelt Helladios seine Sammlung bunten Krames πραγματεία χρηστομαθειῶν*. Photius est un auteur avec lequel on ne peut se permettre une distraction.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 184 sqq.

propos délibéré, une addition comme celle-là : car il était assez cultivé pour comprendre qu'une telle addition ne changeait pas seulement le texte de Photius, mais la nature même de l'ouvrage dont ce texte donne une analyse. En revanche, le copiste *A* ou l'auteur, quel qu'il soit, de l'omission ne se rendait certainement pas compte de l'énorme importance de cet oubli.

Telles sont les raisons pour lesquelles j'estime qu'on ne peut se tromper en restituant à l'archétype commun de *A* et *M*, ainsi qu'à Photius lui-même, le texte suivant :

*ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ ἐπιγραφομένου βιβλίου Πρόκλου Χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί*

texte dans lequel la famille *A* omet seulement *ἐκλογαί*, tandis que la famille *M* présente une omission beaucoup plus grave qui sera étudiée ultérieurement.

## 4-5

τὸ μὲν ἐστὶν ἰσχνόν,	τὸ δὲ ἄδρὸν,	τὸ δὲ μέσον.	5 καὶ τὸ ἄδρὸν <i>M</i>
τὸ μὲν ἐστὶν	←	om.	→ ἄδρὸν <i>A</i>
τὸ μὲν	/////	←	om. → ἄδρὸν <i>A</i> <sup>2</sup>
τὸ μὲν	/////	←	om. → ἄδρὸν <i>A</i> <sup>3</sup>

La situation est on ne peut plus nette.

Trouvant dans *A* la phrase suivante :

*καὶ ὅτι τοῦ πλάσματος τὸ μὲν ἐστὶν ἄδρὸν ἐκπληκτικώτατόν ἐστιν καὶ...*

qui avait un sens à condition de supprimer le premier *ἐστὶν*, *A*<sup>2</sup> a gratté ce mot qu'il croyait intrus, tout en omettant de corriger l'accent désormais faux de *μὲν* et de changer l'esprit erroné de *ἄδρὸν* : *A*<sup>3</sup> fera ultérieurement ces minimes retouches. *A*<sup>2</sup> croyait sans doute avoir réparé le mal : il n'a fait que l'aggraver, puisque, sans le témoignage de la famille *M*, nous ne pourrions, de prime abord, deviner qu'il y a ici une importante lacune dans *A*. Le zèle intempestif de *A*<sup>2</sup> l'a fait disparaître et nous nous défierons désormais de ce correcteur qui retouche le texte sans recourir à un moyen de contrôle.

Il ne suffit pas de constater cette lacune dans *A* : il faut encore l'expliquer. Comme le copiste a écrit *τὸ μὲν ἐστὶν* (et non pas simplement *τὸ μὲν*), le « saut du même au même » ne se comprend que si, dans l'exemplaire sans lacune, le premier *μὲν* était suivi de *ἐστὶν ἄδρὸν* ; en d'autres termes, la faute a été déclenchée par



le mot *ἄδρὸν*, probablement placé en tête ou en queue d'une ligne dans cet exemplaire, soit, pour fixer les idées :

καὶ ὅτι τοῦ πλάσματος τὸ μὲν ἐστὶν ἄδρὸν  
τὸ δὲ ἰσχνὸν τὸ δὲ μέσον. καὶ τὸ μὲν ἄδρὸν  
ἐκπληκτικώτατόν ἐστι...

Cette hypothèse, paléographiquement certaine, suppose que dans *M*, les mots *ἄδρὸν* et *ἰσχνὸν* ont été intervertis. Elle se justifie par d'autres considérations. D'abord, ce genre de transpositions est fréquent dans *M*, rarissime dans *A*. Ensuite, Proclos a l'habitude d'annoncer brièvement le plan qu'il développera dans la suite (cf. 12 et s., 32 et s.) et cette « annonce » respecte toujours l'ordre adopté dans le développement. Or, dans les paragraphes qui développent l'annonce faite en 4, Proclos étudie successivement *ἄδρὸν* (5), *ἰσχνόν* (6) et *μέσον* (7), ordre que nous devrions également trouver ici. Enfin, quand il résume sa pensée en 9, Proclos reprend encore une fois l'ordre *ἄδρὸν*, *ἰσχνόν*, *μέσον*.

Toutes ces raisons confirment la raison paléographique donnée plus haut. L'archétype commun de *A* et *M* portait en 4 le texte suivant :

καὶ ὅτι τοῦ πλάσματος τὸ μὲν ἐστὶν ἄδρὸν, τὸ δὲ ἰσχνόν, τὸ δὲ μέσον.

## 12

καὶ τὸ μὲν διηγηματικὸν ἐκφέρεται δι' ἔπους ἰάμβου τε καὶ ἐλεγείας καὶ μέλους *M*

Le dernier *καὶ* est requis par le sens. Comme il manque dans *A*, on doit dire qu'il a été omis par suite d'une négligence ou d'une distraction de copiste.

Je me borne à constater que, désarmé par cette omission, *A*<sup>2</sup>, cette fois encore, s'est cru capable de restaurer le texte : il a étourdiment corrigé *ἐλεγείας* en *ἐλεγείου*, adjectif s'accordant avec *μέλους*<sup>1</sup> ! Tant il est vrai que les conjectures d'un Byzantin même savant ne méritent pas toujours d'être prises au sérieux.

## 12

τὸ δὲ μιμητικὸν διὰ τραγωδίας σατύρων τε καὶ κωμωδίας *M*

Dans *A* manque la particule *τε*, qui paraît cependant indispensable non seulement d'après les règles ordinaires, mais encore

<sup>1</sup> *Infra*, p. 209<sup>1</sup>.

et surtout d'après l'usage de Photius. Accorder la préférence au texte de *A*, ce serait admettre que Photius aurait employé une construction tout à fait insolite, celle qui consisterait, dans une énumération de plus de deux termes, à placer le second en asyndète par rapport au premier, soit :

*a b καὶ c*

En pareil cas, Photius, comme beaucoup d'auteurs, met *tous* les termes en asyndète, soit :

*a b c d...* (15, 34, 35, 36, 37)

ou bien il emploie un jeu nuancé de particules, par exemple :

*a καὶ b καὶ c* (61)

*a καὶ b καὶ c καὶ d καὶ e* (92)

*a τε καὶ b καὶ c* (31)

*a τε καὶ b καὶ c καὶ d* (12)

*a τε καὶ b ἀλλὰ καὶ c καὶ d* (27)

Il n'y a donc aucune raison de supposer que Photius aurait commis ici une erreur contre une règle qu'il applique si correctement partout ailleurs<sup>1</sup> et nous devons considérer l'absence de *τε* dans *A* comme une omission accidentelle.

### 13

...χρησιμοῖς χρησαμένη · καὶ ἐπειδὴ τοῖς χρησιμοῖς τὰ πράγματα εἶπετο... M

Le *καὶ* manque dans *A*. D'après l'usage même de Photius, une particule de liaison entre les deux phrases paraît nécessaire. Nous avons le choix entre deux hypothèses.

Ou bien, l'archétype commun portait déjà *ἐπειδὴ*, fausse interprétation d'un exemplaire antérieur portant *ἐπειδς*, qu'il fallait interpréter par *ἐπεὶ δέ* : dans ce cas, la présence de *καὶ* serait due à une intervention du correcteur anonyme.

Ou bien, l'archétype commun portait *καὶ ἐπειδὴ*, ce qui revient à dire que la particule *a* été omise dans la famille *A*.

<sup>1</sup> En 39, nous trouvons un membre de phrase qui peut se schématiser ainsi :

*a b c καὶ d.*

Mais il suffit de se reporter au contexte pour voir que nous avons là un cas très particulier, *a b c* constituant des citations littérales données à titre d'exemples, et *καὶ d* formant l'équivalent de notre *etc.* Cf. J. D. DENNISTON, *The Greek particles*, Oxford, Clarendon Press, 1934, p. 289-290.



Tout bien considéré <sup>1</sup>, il me paraît plus sage de croire à une omission pure et simple de *A*, et de laisser à *M* le bénéfice de la bonne leçon originale.

Quoi qu'il en soit, le correcteur *A*<sup>2</sup> a bien senti qu'il manquait quelque chose dans son manuscrit. Il a proposé de lire ἐπεὶ δέ, conjecture habile, mais qui ne s'appuie pas sur une tradition antérieure : il serait donc imprudent de lui sacrifier la leçon de la famille *M*.

## 14

Commençons par mettre en regard les textes assez différents que transmettent *A* et *M*.

M	A
οἱ δὲ φασὶν ὅτι διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς τοῦ λόγου τὸ ἐξάμετρον ἰδιώσατο καὶ ἐκλήθη ἔπος καθάπερ καὶ ὁ Ὅμηρος ποιητῆς καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα ὠκειώσατο ἐπεὶ...	οἱ δὲ φασὶν ὅτι διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς τοῦ λόγου τὸ ἐξάμετρον ἰδιώσατο καὶ ἐκλήθη ἔπος καθάπερ καὶ ὁ Ὅμηρος τὸν ποιητὴν καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα ἐπεὶ...

Nous retrouvons un cas analogue à celui de ἐκλογαί (1) : la phrase de *A* boite à cause d'un seul mot omis, le verbe ὠκειώσατο, conservé dans la famille *M*. Ici comme là, il suffit d'ajouter ce seul mot pour que la phrase reprenne son équilibre et sa clarté :

... l'hexamètre fut appelé ἔπος de la même manière qu'Homère s'appropriâ le nom de ποιητῆς et Démosthène celui de ῥήτωρ.

Que la seule réintégration du mot omis suffise à remettre tout en ordre, voilà qui prouve péremptoirement le caractère accidentel de l'omission.

En passant au texte transmis par *M*, il nous faut changer de raisonnement, et ici encore, nous rencontrons le correcteur anonyme. Il tombe en arrêt devant le texte :

... καὶ ἐκλήθη ἔπος καθάπερ καὶ Ὅμηρος τὸν ποιητὴν...

et prend sa plume sans plus attendre, soit parce qu'il aimait travailler vite, soit pour une autre raison — par exemple la raison toute matérielle et toute fortuite que ce texte figurait au bas d'une

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 125.

colonne dans son manuscrit. Quoi qu'il en soit, sans aller outre dans sa lecture, il considère le groupe καὶ "Ομηρος τὸν ποιητὴν comme le second terme de la comparaison (καθάπερ) dont le premier est constitué par ἐκλήθη ἔπος, et persuadé qu'il agissait sagement, il écrit ποιητῆς au-dessus de τὸν ποιητὴν ; de plus, comme "Ομηρος ποιητῆς devenait ainsi amphibologique, il se hâte d'ajouter un article devant "Ομηρος, pour bien marquer que ποιητῆς sans article est l'attribut parallèle à l'attribut ἔπος. Il aura probablement constaté son étourderie en lisant la suite de la phrase : καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα ὤκειώσατο. Mais nous savons que notre homme n'a pas l'habitude de redresser ses conjectures trop hâtives <sup>1</sup> ; d'ailleurs, il avait moins que jamais une raison de le faire ici, puisque la phrase, même corrigée de travers, ne contient aucune erreur de syntaxe.

Outre l'absence du verbe ὤκειώσατο, on observe dans A celle de l'article τὴν après ὑπεροχῇ. Cet article paraissant indispensable, il faut admettre que la famille A l'a omis et rejeter l'hypothèse d'une addition voulue dans la famille M. Du reste, l'omission s'explique facilement comme une haplographie tout accidentelle (ὑπεροχ<ῇν τ>ῇν).

## 44

Χρυσόθεσμις Κρής A : Χρυσόθεμις ὁ Κρής M

Pour choisir entre ces deux leçons, il nous faut connaître l'usage habituel de Photius dans les cas de l'espèce, où un nom propre est accompagné d'une épithète marquant l'origine. En dehors du présent paragraphe, nous en trouvons dix <sup>2</sup> exemples pour lesquels nos deux manuscrits ne présentent aucune divergence :

- 22 Ἠγησῖνον τὸν Σαλαμίνιον
- 27 Καλλινόν τε τὸν Ἐφέσιον
- 27 Μίμνερμον τὸν Κολοφώνιον
- 27 Φιλίταν τὸν Κῶν
- 31 Ἀρχίλοχός τε ὁ Πάριος
- 31 Σημωνίδης ὁ Ἀμόργιος

<sup>1</sup> *Supra*, p. 67, 69, etc.

<sup>2</sup> Et non pas onze, car la phrase

22 οἱ μὲν ταῦτα εἰς Στασῖνον ἀναφέρουσι Κύπριον

représente un cas différent : Κύπριον y est un apposé-attribut (= *Stasinos qui était de Cypre*), sur lequel on attire tout spécialement l'attention. Du reste, le déterminant géographique n'y est pas rattaché directement au nom propre.



- 31 Ἰππῶναξ ὁ Ἐφέσιος  
 41 Ἀνανίου τοῦ Μακεδόνοιο  
 45 Ἀρίων ὁ Μηθυμναῖος  
 46 Φρῦνις δὲ ὁ Μυτιληναῖος

D'après ces exemples concordants, on peut affirmer que Photius avait dicté *Χρυσόθεμις ὁ Κρήης* et que l'article a été omis dans la famille *A*.

## 44

*Χρυσόθεμις... μόνος ἦσε νόμον · εὐδοκιμήσαντος δὲ αὐτοῦ διαμένει ὁ τρόπος τοῦ ἀγωνίσματος* *M*

La particule *δὲ*, absolument nécessaire, manque dans *A* et on ne doit pas hésiter à la restituer d'après la famille *M*.

Ici encore, *A*<sup>2</sup> a vu l'irrégularité et il a écrit *καὶ* devant *εὐδοκιμήσαντος*, conjecture que Bekker a adoptée de confiance, car il n'a pas vu que le mot est ajouté de seconde main. Nous allons trouver un cas identique dans l'exemple suivant.

## 48

Au début d'une phrase qui amorce une longue comparaison entre le dithyrambe et le nome, *M* écrit :

*ἔστι δὲ ὁ μὲν διθύραμβος*

tandis que *A* néglige d'écrire la particule de liaison, aussi indispensable ici qu'en 44.

Pareillement, *A*<sup>2</sup> constate l'omission et la répare en ajoutant la particule *οὖν* après *ἔστιν*, correction que Bekker imprime également dans son texte, faute d'en avoir identifié l'auteur. Mais ce n'est qu'une conjecture d'un lecteur attentif et on ne saurait la préférer à la leçon traditionnelle fournie par *M*.

## 55

*ὑπόρχημα δὲ τὸ μετ' ὀρχήσεως... M*

Une fois de plus, *A* omet l'indispensable particule de liaison, tandis que *A*<sup>2</sup>, distrait ou excédé, n'a pas cherché à la rétablir.

## 88

*τοῦ χοροῦ δὲ δύο νεανίαι... M*

Et encore une dernière fois, comme en 44, 48 et 55, *A* oublie la particule, et comme en 55, *A*<sup>2</sup> renonce à la restituer.

La fréquence remarquable de l'omission de cette particule δὲ, si elle n'a pas d'autre explication, tient peut-être au fait que le modèle de *A* l'écrivait éventuellement par un signe abrégatif, emprunté à la tachygraphie <sup>1</sup>, qui pouvait facilement passer inaperçu.

## 88

δύο νεανίαί... ἐστολισμένοι κλῆμα ἀμπέλου κομίζοντες μεστὸν εὐθαλῶν βοτρυῶν *A*

On a vu plus haut <sup>2</sup> les raisons qui me font croire que le texte, en apparence tout à fait correct de *A*, est, en réalité, déparé par une lacune et qu'il faut lire κλῆμά <τ'> ἀμπέλου. Ajoutons que cette correction avait déjà été suggérée par Meursius <sup>3</sup>, qui ne connaissait encore que la leçon erronée de la famille *M*.

Nous avons ainsi catalogué toutes les omissions du manuscrit *A* : treize au total pour les 275 lignes du texte. C'est là un pourcentage infime, même si le copiste en est seul responsable. Trois d'entre elles présentent quelque gravité, mais leur caractère accidentel saute aux yeux, car il suffit de rétablir dans le texte le ou les mots omis pour que, sans autre correction, tout rentre dans l'ordre (I, 4, 14). Les dix autres portent toutes sur de menues particules qui peuvent échapper même à un scribe vigilant : une fois τῇν (14), une fois ὁ (44), deux fois καὶ (12, 13), deux fois τε (12, 88) et quatre fois δὲ (44, 48, 55, 88). Cette constance dans une erreur identique constitue un phénomène bien étonnant. A moins de supposer que le copiste *A*, dont nous connaissons par ailleurs la minutieuse attention, jouissait de l'étrange privilège d'omettre systématiquement les particules de liaison, on devra admettre que l'on ne peut équitablement lui imputer toutes ces omissions spécialisées. Pour ma part, j'ai la conviction que si un bon nombre de ces particules figurent aujourd'hui dans le manuscrit *M*, c'est parce que le correcteur anonyme les a ajoutées à son exemplaire, tout comme *A*<sup>2</sup> les a ajoutées au sien <sup>4</sup>.

Il est pourtant plus sage d'inscrire ces minuscules omissions au

<sup>1</sup> On le trouve, par exemple, dans un manuscrit daté de 924 : GARDTHAUSEN, *Griech. Pal.* <sup>2</sup>, II, p. 33.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 123, 129.

<sup>3</sup> J. MEURSIUS, *Graecia feriata*, Leyde, Elzevir, 1619, p. 220.

<sup>4</sup> Cf. *infra*, p. 372.



passif de la famille *A*, même si cette attitude comporte à coup sûr une part d'injustice.

#### LES OMISSIONS DE *M*.

##### 1

J'ai expliqué dans le paragraphe précédent les raisons qui doivent nous faire croire que l'archétype commun de *A* et de *M* portait la leçon :

*ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ ἐπιγραφομένου βιβλίου Πρόκλου Χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί.*

On se rappelle que *M* présente un texte tout différent :

*ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς Πρόκλου Χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί.*

S'il est naturel de rendre le correcteur anonyme responsable de cette importante modification, il faut encore voir si son rôle a consisté à remplacer un texte par l'autre.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, on doit délibérément écarter l'hypothèse que le correcteur anonyme aurait entièrement récrit de sa main le texte que nous transmet *M*. Il n'a pas pu rédiger une phrase dans laquelle on trouve une construction *ἐκλογαί ἐκ*, étrangère à l'usage classique, étrangère à l'usage de Photius, et, qui plus est, étrangère à l'usage du correcteur anonyme lui-même : car celui-ci — nous allons le voir — emploie régulièrement *ἐκλογή* avec un génitif complément déterminatif. Si nous avons affaire à un texte entièrement rédigé par le correcteur anonyme, nous devrions trouver dans *M* :

*ἀνεγνώσθη ἐκ τῶν Πρόκλου Χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογῶν*

ou bien

*ἀνεγνώσθη τῆς Πρόκλου Χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί.*

Le texte hybride de *M* ne saurait donc être intégralement l'œuvre du correcteur anonyme.

Il faut chercher ailleurs les éléments d'une solution, à vrai dire assez facile. Le correcteur anonyme trouvait dans son exemplaire le texte de l'archétype disposé à peu près de la manière suivante <sup>1</sup> :

<sup>1</sup> Cette disposition suppose, comme il est naturel, un exemplaire en deux colonnes dont chaque ligne comporte, en moyenne, une bonne vingtaine de lettres ou signes, la première étant moins dense parce que le mot initial devait être quelque peu orné.

Ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ ἐπι  
γραφομένου βιβλίου πρόκλου  
χρηστομαθίας γραμματικῆς  
ἐκλογαί

Pour retrouver plus facilement ce chapitre qui l'intéressait, notre lecteur aura écrit en marge un intitulé sommaire donnant ainsi à son exemplaire l'aspect suivant :

ἐκ τῆς πρόκλου χρηστο μαθίας γραμματικῆς	Ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ ἐπι γραφομένου βιβλίου πρόκλου χρηστομαθίας γραμματικῆς ἐκλογαί
---	---

S'imaginant que la note marginale indiquait une correction à introduire dans le texte, le premier copiste qui transcrivit l'exemplaire aura cru qu'il fallait lire et aura écrit :

ἀνεγνώσθη ἐκ τῆς πρόκλου χρηστομαθίας γραμματικῆς ἐκλογαί.

Nous retrouvons donc le processus connu, par lequel les annotations du correcteur anonyme ont fait irruption dans le texte. Ces intrusions sont d'ailleurs nombreuses, précisément dans les références placées en tête des chapitres, et parmi celles qu'on pourrait citer <sup>1</sup>, en voici une qui semble particulièrement saisissante.

466 b 26

A

M

ἀνεγνώσθη Γρηγορίου τοῦ διαλόγου  
ὁ βίος, οὗ ἡ ἔκδοσις ἐκλογὴν τινα  
ἀναγράφει.

ἀνεγνώσθη ἐκλογαί τοῦ θεαρέστου  
βίου Γρηγορίου, ὃς ἱεροπρεπῶς ἀρ-  
χιερατεύσας τῆς Ῥωμαίων ἐκκλησίας  
τοὺς βιωφειλεστάτους τέσσαρας δια-  
λόγους ἐφιλοπονῆσατο.

On voit ce qui s'est passé. Dans son exemplaire contenant un texte identique à celui que transmet A, le correcteur anonyme a écrit en marge une note explicative, dont l'essentiel est emprunté à la suite du compte rendu que Photius donnait de cet ouvrage. Soit, à peu près :

ἐκλογαί τοῦ θεαρέστου βίου Γρηγορίου  
ὃς ἱεροπρεπῶς ἀρχιερατεύσας τῆς Ῥωμαίων  
ἐκκλησίας τοὺς βιωφειλεστάτους τέσσαρας  
διαλόγους ἐφιλοπονῆσατο.

ἀνεγνώσθη Γρηγορίου τοῦ διαλόγου  
ὁ βίος οὗ ἡ ἔκδοσις ἐκλογὴν τινα  
ἀναγράφει.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 175, n. 1, 2, 3.



La note, interprétée comme une correction, a pris la place du texte lors de la première copie exécutée sur l'exemplaire du correcteur anonyme.

Le hasard veut que cette hypothèse, vraisemblable en soi, trouve dans les faits une éclatante confirmation. Nos deux manuscrits *A* et *M* contiennent, dans leurs premiers feuillets, une table des matières qui mentionne tous les ouvrages résumés ou analysés par Photius. On doit supposer, *a priori*, que le correcteur anonyme a quelque peu négligé cette table des matières pour s'intéresser de préférence au texte proprement dit.

Or, voici comment *M* signale notre ouvrage dans la table des matières (F<sup>o</sup> 3<sup>v</sup>) :

*Γρηγορίου τοῦ διαλόγου ὁ βίος οὗ ἡ ἔκδοσις ἐκλογὴν τινα ἀναγράφει.*

C'est le texte même de *A* en 466 b 26, c'est-à-dire le texte de l'archétype commun — autrement dit le texte que le correcteur anonyme avait sous les yeux au moment d'écrire sa note marginale.

La preuve est donc faite, non seulement que le correcteur anonyme n'employait pas la construction *ἐκλογαὶ ἐκ*, mais surtout que l'étrange intitulé du *Codex* 239 dans *M* a pour auteur un copiste inintelligent, qui a greffé sur le texte de l'archétype commun la brève notice que le correcteur anonyme avait mise en marge de ce texte dans son exemplaire.

Si tout s'explique ainsi de la manière la plus simple, il devient superflu d'insister sur l'imprudence commise par les éditeurs qui ont préféré la leçon de *M*, et par les commentateurs qui ont échafaudé de savantes théories sur ce texte de mauvais aloi. Alors que Photius lui-même disait, en parlant de ce livre peu connu :

*Lecture partielle a été faite de l'ouvrage qui porte le titre suivant : PROCLOS, Χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί*

des modernes, trompés par le texte de Bekker, lui ont fait dire :

*Lecture partielle a été faite d'une édition abrégée de la Χρηστομάθεια γραμματικὴ de Proclos.*

Le savant Photius, qui avait lu tant de livres et qui connaissait si peu celui de Proclos, aurait été bien étonné s'il avait su qu'on présenterait un jour cet obscur travail comme une œuvre classique, dont une *Eclogarum editio*<sup>1</sup> attestait la vogue.

<sup>1</sup> Cf. *infra*, p. 267.

## 3

ὥς αἱ αὐταί εἰσιν ἀρεταὶ τοῦ λόγου καὶ ποιήματος A

Cette partie de la phrase est caractérisée dans *M* par l'omission des deux mots soulignés.

1) En ce qui regarde *αὐται* pour *αἱ αὐταί*, nous y avons reconnu une mauvaise orthographe de *αὐταί*, crase classique par laquelle le correcteur anonyme aura remplacé *αἱ αὐταί* de son modèle <sup>1</sup>.

2) L'omission de l'article devant *λόγου* s'explique d'une manière analogue. Si l'archétype commun avait porté *τοῦ λόγου καὶ τοῦ ποιήματος*, on ne comprendrait pas pourquoi les deux articles ont disparu dans *M*; s'il avait porté *λόγου καὶ ποιήματος*, il faudrait admettre que l'article devant *λόγου* est une addition propre à la famille *A*, ce qui n'a rien de vraisemblable. Le plus simple est donc d'admettre que l'archétype commun contenait déjà le texte un peu cahotant de *A*, auquel le correcteur anonyme aura donné plus d'aisance par la suppression de l'article. L'archétype était-il fautif? Je ne le pense pas, car on ne saurait demander au style improvisé de Photius d'avoir partout l'allure égale du style écrit.

## 8

ἀνθηρὸν δὲ κατ' ἰδίαν οὐκ ἔστι πλάσμα ἀλλὰ συνεκφέρεται καὶ συμμέμικται τοῖς εἰρημένοις A

Pour expliquer l'omission des mots *καὶ συμμέμικται* dans *M*, on peut évidemment recourir à l'hypothèse d'une haplographie amenée par la finale identique des deux verbes, *-ται*. Mais on ne saurait écarter celle qui l'expliquerait comme une suppression voulue par un correcteur auquel le second verbe aura paru faire double emploi avec le premier.

## 10

διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ κρίσεως ποιήματος ἐν ᾧ παραδίδωσιν τίς ἥθους καὶ πάθους διαφορά A

Entre autres particularités, *M* présente celle d'omettre les mots *καὶ περὶ κρίσεως ποιήματος*. Cette omission, dont le caractère fortuit se démontre par l'incohérence même qu'elle crée dans la phrase, ne mériterait aucun commentaire, si, à cet endroit, *M*

<sup>1</sup> *Supra*, p. 98.



n'avait la manchette *περὶ κρίσεως ποιημάτων*. On a vu <sup>1</sup> que le copiste *M* n'a pas rédigé lui-même les manchettes qui ornent son manuscrit et qu'il s'est borné à les transcrire d'après son modèle immédiat : elles remontent à un manuscrit plus ancien de la même famille et elles sont l'œuvre d'un copiste ou d'un lecteur qui les a établies d'après un texte portant déjà certains caractères de la famille *M*.

Dès lors, celle que nous trouvons aujourd'hui dans *M* atteste qu'un de ses ancêtres non seulement portait le texte complet, mais contenait, à l'intérieur de ce texte, une variante *ποιημάτων* au lieu de *ποιήματος*. Ce n'est pas le moment de discuter cette variante, sur laquelle l'essentiel est dit ailleurs <sup>2</sup>.

## 14

On a vu <sup>3</sup> que le remaniement du membre de phrase où figure *καθάπερ καὶ* a entraîné la suppression de l'article qui accompagnait *ποιητὴν* dans la version primitive.

## 14

*ἐπεὶ καὶ τὰ τρίμετρα ἔπη προσηγόρευον* A

L'omission de l'article par *M* modifie quelque peu le sens de la phrase. Tandis que celle de *A* peut se traduire :

*car, aussi bien, on appelait ἔπη même les trimètres iambiques, celle de M signifie plutôt :*

*car, aussi bien, on donnait le nom de ἔπη même à des trimètres iambiques.*

On n'oserait donc affirmer que l'omission soit tout à fait fortuite et on doit peut-être y voir une discrète correction.

## 15

*Ὅμηρος, Ἡσίοδος, Πείσανδρος, Πανύσις, Ἀντίμαχος* A

Dans *M*, ce catalogue des poètes épiques ne mentionne pas le nom de Pisandre. Comme *A* ne peut l'avoir ajouté <sup>4</sup>, il faut expli-

<sup>1</sup> *Supra*, p. 58.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 204 et *Commentaire* au passage.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 181.

<sup>4</sup> D'ailleurs, Pisandre figure également dans le texte de la *Vita Homeri* (extraite de la *Chrestomathie*), tel que le donne, notamment, le *Venetus A* de *Iliade* (p. 99, 5 Allen).

quer l'omission de *M*. Je doute qu'elle soit accidentelle. Car, à côté d'une tradition scolaire qui fixait à cinq le nombre de ces poètes κατ' ἐξοχήν, il y avait une tradition rivale qui réduisait ce nombre à quatre, Pisandre étant exclu. A moins d'un hasard vraiment extraordinaire, nous devons considérer cette omission de *M* comme une suppression voulue par le correcteur anonyme. Il est à peine besoin de faire remarquer que son intervention a pour résultat non seulement de modifier le texte de Photius, mais encore de changer la doctrine même que Proclos professait en la matière.

## 16

διέρχεται δὲ τούτων ὡς οἶόν τε καὶ γένος καὶ πατρίδας καὶ τινὰς ἐπὶ μέρους πράξεις A

L'omission des mots καὶ πατρίδας dans *M* doit avoir pour auteur un copiste qui aura sauté du second καὶ au troisième. Quant à la date de cette omission, il est à peu près certain qu'elle doit se placer postérieurement au correcteur anonyme<sup>1</sup>.

## 19

μέχρι τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς τῆς εἰς Ἰθάκην A  
μέχρι τῆς εἰς Ἰθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς M

La disparition de l'un des deux articles dans *M* est le corollaire de la transposition des mots. Au demeurant, tout le groupe appartient à une phrase dont *M* offre une version complètement remaniée.

## 20

D'après Proclos, beaucoup de personnes s'intéressaient au Cycle épique moins pour sa beauté littéraire que pour son contenu :

οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων A

En cet endroit, *M* écrit δι' ἀρετὴν.

La divergence s'expliquant difficilement par une cause paléographique, il faut voir dans δι' ἀρετὴν une correction de διὰ τὴν ἀρετὴν. Pour un puriste, en effet, la phrase telle que la donne A, n'est pas exempte d'une certaine amphibologie, car on pourrait

<sup>1</sup> *Infra*, p. 232.



comprendre — à tort — que *πραγμάτων* détermine *ἀρετήν* aussi bien que *ἀκολουθίαν*. Cette confusion disparaît si on lit *δι' ἀρετήν*, car, cette expression équivalant à *διὰ τὸ ἀγαθὸς εἶναι*<sup>1</sup>, il s'agit bien alors de l'*ἀρετή* littéraire du Cycle épique.

C'est évidemment là une subtilité qu'il serait excessif d'exiger de Photius qui dicte sans se reprendre, et on ne doit pas hésiter à lui attribuer la leçon, peut-être moins parfaite, de *A*.

## 20-22

Une longue omission dépare ici le manuscrit *M*. Voici le texte de *A*, où les crochets délimitent la lacune de *M* :

*πραγμάτων. <21 λέγει δὲ καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τὰς πατρίδας τῶν πραγμα-  
τευσαμένων τὸν ἐπικὸν κύκλον. 22 λέγει δὲ καὶ περὶ τινῶν Κυπρίων ποιη-  
μάτων,> καὶ ὥς...*

C'est un cas typique d'haplographie : le copiste a sauté du premier *-μάτων* au second, omettant ainsi tout le texte intermédiaire.

Il convient d'attirer l'attention sur l'ampleur de cette lacune : une centaine de lettres ou signes. Cela représente quatre lignes dans un manuscrit à deux colonnes (type *A*), deux lignes dans un manuscrit à justification longue (type *M*). Comme il est beaucoup plus facile de sauter deux lignes que quatre, on a le droit de supposer que le modèle dans la transcription duquel la lacune s'est produite n'était pas un exemplaire en deux colonnes, mais un exemplaire du même genre que *M*.

Ce n'est pas tout. Le hasard a voulu que, grammaticalement parlant, rien ne trahisse cette longue omission de *M*. Voici, en effet, la traduction de ce que nous donne ce manuscrit :

*Proclos dit que les œuvres du Cycle sont conservées et que beaucoup de personnes s'en occupent, moins à cause de leur valeur qu'à cause de la succession des faits qui s'y trouvent racontés ; et il dit que certains les attribuent à Stasinos de Chypre, d'autres à Hégésinos de Salamine, d'autres encore à Homère, qui les donna à Stasinos comme dot pour sa fille et que l'œuvre fut appelée Cypria à cause de la patrie de Stasinos.*

L'incohérence de ce texte ne peut frapper que celui qui connaît le Cycle épique en général et les *Chants Cypriens* en particulier. Si donc nous trouvons dans la marge de *M* la manchette *περὶ*

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 605, i.

τῶν λεγομένων Κυπρίων ποιημάτων, nous sommes certains que cette manchette a été rédigée à une époque où la famille *M* n'avait pas encore la longue lacune qui nous occupe : le rédacteur de la manchette s'est, en effet, inspiré des mots *περί τινων Κυπρίων ποιημάτων*, qui figurent dans le paragraphe 22, partiellement omis par *M*.

## 22

λέγει δὲ καὶ... ὥς οἱ μὲν ταῦτα εἰς Στασίῳνον ἀναφέρουσι... οἱ δὲ Ἑγησίῳνον... αὐτοῖς ἐπιγράφουσιν, οἱ δὲ Ὀμηρον γράψαι, δοῦναι δὲ ὑπὲρ τῆς θυγατρὸς Στασίῳνω...

L'infinitif *γράφαι* manque dans *M*. L'omission fortuite trouvera peut-être des défenseurs, qui feront remarquer que le copiste a commis une simple haplographie en sautant de la finale du premier infinitif à celle du second. Je crois pourtant qu'il faut éliminer le hasard au bénéfice du correcteur anonyme.

Mettons-nous, en effet, dans la mentalité d'un lecteur qui, sans aller au fond des choses, prend connaissance, pour la première fois, de la phrase suivante :

οἱ δὲ Ἑγησίῳνον αὐτοῖς ἐπιγράφουσιν, οἱ δὲ Ὀμηρον γράψαι δοῦναι δὲ...

Son premier réflexe est de croire que l'infinitif *γράφαι* vient rompre la construction de la phrase, où *Ὀμηρον* paraît, dès l'abord, comme le mot exactement parallèle à *Ἑγησίῳνον* : pour quelqu'un dont la mémoire est toute remplie par la construction initiale de la phrase, *γράφαι* est un intrus qu'il faut expulser sans hésitation ; c'est ce qu'aura fait le correcteur anonyme, en exponctuant les six lettres de l'infinitif. Et si même, en poursuivant sa lecture, il a reconnu l'erreur que constituait cette suppression prématurée, il a dû, ici comme ailleurs <sup>1</sup>, trouver inutile d'effacer la trace de sa trop hâtive conjecture. Dans la copie suivante, le texte a pris la forme :

οἱ δὲ Ἑγησίῳνον αὐτοῖς ἐπιγράφουσιν, οἱ δὲ Ὀμηρον · δοῦναι δὲ...

où rien ne révèle l'ablation. Ce texte tronqué a rallié les suffrages de tous les éditeurs. Les uns l'ont fait parce qu'ils ne connaissaient pas la leçon de *A*, les autres, parce que Bekker les a trompés. Bekker, en effet, imprime son apparat critique de telle manière qu'on s' imagine que *A* écrit :

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 181 avec la note 1.



οἱ δὲ Ἑγησίονον αὐτοῖς ἐπιγράφουσιν, οἱ δὲ Ὅμηρον γράψαι δὲ...  
ce qui oblige évidemment à choisir la leçon de *M*.

Il est superflu de défendre l'excellente leçon contenue dans *A*. Pour les *Chants Cypriens*, trois opinions avaient cours : certains les attribuaient à Stasinos, d'autres à « Hégésinos », les autres enfin admettaient qu'Homère les avait composés (γράφαι), mais les avait donnés (δοῦναι δὲ) comme dot pour sa fille à Stasinos. Ce texte est beaucoup plus net dans sa lourdeur que le texte allégé transmis par *M*.

## 26

οἱ μέντοι γε μεταγενέστεροι *A*

Il nous est impossible de dire si l'absence de la particule dans *M* est une simple omission ou une suppression voulue par le correcteur anonyme, qui aura estimé la particule surabondante.

## 27

ἀλλὰ καὶ τὸν τοῦ Τηλέφου Φιλητᾶν τὸν Κῶν *A*

L'article τοῦ manque dans *M* et cette omission est tout à fait classique en pareil cas<sup>1</sup>. Comme je ne vois pas qui aurait pu l'ajouter dans la tradition *A*, et comme nous savons, par d'autres exemples, que le style oral de Photius n'a pas toujours une parfaite correction, je considère l'absence d'article comme un « classicisme » dû au correcteur anonyme. Il vaut la peine de rappeler<sup>2</sup> que le savant *B*, recopiant *A*, n'a pas manqué de supprimer, lui aussi, cet article peu classique.

## 37

τὰ δὲ εἰς τὰς προ(σ)πιπτούσας περιστάσεις οὐκ ἔστι μὲν εἶδη τῆς μελικῆς, ὑπ' αὐτῶν δὲ τῶν ποιητῶν ἐπικεχρίρηται *A*

La particule μὲν, absente de *M*, paraît très correctement employée dans la phrase transmise par *A* : il vaut donc mieux interpréter l'omission de *M* comme une négligence ou une distraction de copiste.

## 38

καὶ φησι τὸν ὕμνον μὲν ὠνομάσθαι *A*

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 600, Anmerk, 1.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 30.

L'usage classique demande qu'à ce *μὲν* corresponde un *δὲ*. Comme cette correspondance n'est pas réalisée ici, l'absence de *μὲν* dans *M* résulte d'une correction voulue par un lecteur soucieux d'uniformiser le style inégal de Photius.

## 42

*ἦτοι διὰ τὸ κατὰ τὴν Νύσσαν... τραφῆναι A*

L'omission par *M* de l'article devant *Νύσσαν* ne semble pas non plus fortuite. La règle classique consiste à omettre l'article quand on indique simplement un nom de ville sans idée accessoire. Nous considérerons donc l'omission dans *M* comme une correction syntaxique, et nous admettrons que Photius a bien dicté *τὴν Νύσσαν*, leçon qui, pour être inattendue, ne mérite pourtant pas le reproche d'incorrection <sup>1</sup>.

## 45

*δοκεῖ δὲ Τέρπανδρος μὲν πρῶτος τελειῶσαι τὸν νόμον A*

*M* omet *πρῶτος*. Une fois de plus, cette omission ne semble pas due à un hasard paléographique ; elle se présente plutôt comme une correction voulue par un lecteur trop logique ou trop puriste que choquait la juxtaposition des deux mots *πρῶτος* et *τελειῶσαι* : considérant que les deux termes s'excluent, notre logicien aura supprimé celui des deux que la phrase peut perdre sans dommage.

## 47

*Τιμόθεος δὲ ὕστερον εἰς τὴν νῦν αὐτὸν ἤγαγε τάξιν A*

Dans *M* manque le pronom *αὐτὸν* qui désigne le nome lyrique. Le pronom n'est pas indispensable et, même, sa présence confère à la phrase une certaine affectation : il n'en faut pas plus pour croire que son absence dans *M* témoigne d'une correction, plutôt que d'un oubli.

## 49

*ὁ δὲ νόμος τούναντίον διὰ τῶν θεῶν ἀνείται τεταγμένος (leg.-μένως) καὶ μεγαλοπρεπῶς A*

Dans *M*, nous trouvons *διὰ τῶν* *ἀνείται*, avec un blanc à la place de *θεῶν*.

<sup>1</sup> Cf. KÜHNER-GERTH, I, p. 598-599.



L'archétype commun de *A* et de *M* portait déjà les mots  $\tau\omega\nu$   $\theta\epsilon\omega\nu$ , que l'accord unanime des philologues déclare incompréhensibles<sup>1</sup>. Il est donc tout naturel que le correcteur anonyme ne les ait pas compris davantage. Persuadé que la faute devait être cherchée dans  $\theta\epsilon\omega\nu$ , mais ne découvrant pas immédiatement une solution, il a exponctué le mot, en se réservant de le remplacer par une conjecture adéquate. Il n'eut plus l'occasion ou l'envie de revenir plus tard à ce passage, et le copiste qui reproduisit son exemplaire laissa le mot en blanc, comme nous l'avons encore dans *M*. Une telle persistance d'un espace blanc transmis de copie en copie peut paraître invraisemblable : nous la constatons néanmoins dans la partie de la tradition qui nous est aujourd'hui accessible. Le manuscrit *C* (*Paris gr.* 1226), copié au xve siècle sur un modèle dérivé de *M* (xii<sup>e</sup> siècle), laisse, tout comme *M*, son ancêtre, un blanc entre  $\tau\omega\nu$  et  $\alpha\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha\iota$  (f<sup>o</sup> 216r). On ne pourra donc tirer argument de ce fait pour prétendre que *M* serait la première copie exécutée sur l'exemplaire du correcteur anonyme.

## 50

$\delta\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \tau\acute{\omicron}\nu\ \phi\rho\acute{\upsilon}\gamma\iota\omicron\nu\ \kappa\alpha\iota\ \upsilon\pi\omicron\phi\rho\acute{\upsilon}\gamma\iota\omicron\nu\ \acute{\alpha}\rho\mu\acute{\omicron}\zeta\epsilon\tau\alpha\iota\ A$

La particule  $\gamma\acute{\alpha}\rho$  manque dans *M* et il n'y a aucune raison d'y voir une suppression volontaire.

## 51

$\epsilon\acute{\omicron}\iota\kappa\epsilon\ \delta\acute{\epsilon}\ \delta\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \delta\iota\theta\acute{\upsilon}\rho\alpha\mu\beta\omicron\varsigma\ \dots\ \delta\ \delta\acute{\epsilon}\ \nu\acute{\omicron}\mu\omicron\varsigma\ \dots\ A$

La particule  $\mu\acute{\epsilon}\nu$  étant très correctement employée dans le texte de *A*, son omission par *M* doit avoir pour origine une distraction de copiste.

## 52

$\kappa\alpha\iota\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}\varsigma\ \delta\ \theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma\ A$

L'omission des mots  $\delta\ \theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$  par *M* est apparemment involontaire et résulte d'une simple haplographie :  $\alpha\upsilon\tau\langle\acute{\omicron}\varsigma\ \delta\ \theta\epsilon\rangle\acute{\omicron}\varsigma$ .

## 59

$\dots\omicron\upsilon\chi\ ,\ \acute{\omega}\varsigma\ \acute{\epsilon}\nu\acute{\iota}\omicron\iota\varsigma\ \acute{\epsilon}\delta\omicron\zeta\epsilon,\ \kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\ \acute{\alpha}\nu\tau\acute{\iota}\phi\rho\alpha\varsigma\iota\nu\ \cdot\ \tau\acute{\alpha}\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\ \acute{\alpha}\nu\tau\acute{\iota}\phi\rho\alpha\varsigma\iota\nu\ \acute{\omega}\varsigma\ \acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}\pi\alpha\nu\ \dots\ A$

<sup>1</sup> *Supra*, p. 120, 130.

En omettant les quatre mots *τὰ γὰρ κατὰ ἀντίφρασιν*, *M* commet un « saut du même au même ». La faute peut d'ailleurs remonter plus haut que *M* ; mais comme elle rend le texte incohérent, elle est postérieure à la rédaction des manchettes qui, dans la marge, louent à l'envi la pertinence de cette remarque de Proclos sur l'emploi de l'antiphrase <sup>1</sup>.

## 60

*ἀλλὰ διὰ τὸ... A*

L'omission du mot *ἀλλὰ* par *M* en tête de phrase ne peut s'expliquer que par une distraction de copiste.

## 64

*τοῦτον γὰρ φησί ποτε διώξαντα ἀφελέσθαι κούρας Ἀττικὰς ληστῶν A*

*M* omet *ποτε*.

On ne saurait dire si c'est une faute involontaire ou si c'est une suppression voulue pour alléger le texte assez lourd de Photius.

## 69

Après un court paragraphe sur les parthénées, commence un long chapitre sur les daphnéphories dont voici le début :

*οἷς καὶ τὰ δαφνηφορικὰ ὡς εἰς γένος πίπτει · δάφνας γὰρ ἐν Βοιωτίᾳ διὰ ἐννεαετηρίδος εἰς τὰ τοῦ Ἀπόλλωνος κομίζοντες ἱερεῖς ἐξ-  
ύμνουσιν αὐτὸν διὰ χοροῦ παρθένων A*

*M* omet les mots *ἐν Βοιωτίᾳ* et *διὰ χοροῦ παρθένων*.

*A* ne les ayant certainement pas ajoutés, et l'omission ne s'expliquant ni par la paléographie ni par la psychologie des copistes, nous avons affaire à une suppression voulue par le correcteur anonyme et nous devons retrouver les mobiles qui lui ont dicté cette étrange attitude.

Le cas ne laisse pas d'être embarrassant. Dans le texte expurgé de *M*, la phrase, devenue plus générale, s'applique non seulement aux daphnéphories thébaines — petite fête locale sans éclat — mais encore aux daphnéphories delphiques — fête universellement connue dans le monde grec <sup>2</sup>. Faut-il partir de là pour expliquer

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 58.

<sup>2</sup> Voir le *Commentaire* au passage.



l'intervention du correcteur anonyme ? On devrait dire alors que, trouvant le mot *daphnéphorie* au début de ce texte, le correcteur anonyme a immédiatement pensé aux grandes fêtes homonymes qui se célébraient à Delphes chaque neuvième année et dont les personnages principaux étaient des jeunes gens et non des jeunes filles ; il aurait cru, en commençant la lecture de ce chapitre, que la mention de la Béotie et des jeunes filles était inutile, sinon erronée, et de bonne foi, il aurait supprimé ces détails qu'il considérait comme superflus.

Une telle explication ne convaincra personne. Passe encore, si notre érudit avait corrigé étourdiment avant d'avoir pris connaissance de la suite — car il était homme à commettre pareille étourderie ; mais *avant* de corriger, il venait de lire ceci :

Les parthénées sont écrits pour des chœurs de jeunes filles et à ce genre se rattache l'espèce qu'on nomme *daphnéphorique*.

Il faudrait donc lui prêter une dose peu banale de mauvaise foi ou de bêtise, si, après cela, on le supposait capable d'avoir songé aux daphnéphories delphiques où, seuls, les jeunes garçons jouaient un rôle.

La difficulté reste donc entière — au moins provisoirement, car nous aurons plus tard les éléments nécessaires pour résoudre cette aporie <sup>1</sup>. On n'en jugera pas moins sévèrement le correcteur anonyme responsable de cette suppression, qui enlève à la fête décrite par Proclos quelque chose de son originalité.

## 74

ξύλον ἐλαίας καταστέφουσι δάφναις καὶ ποικίλοις ἄνθεσι καὶ ἐπ' ἄκρου μὲν χαλκῇ ἐφαρμόζεται σφαῖρα Α

*M* a omis le καὶ devant ποικίλοις. La conjonction s'avérant indispensable dans le contexte, on doit sans doute considérer son omission dans la famille *M* comme involontaire.

## 74

τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας καθάπτουσι Α

Comme nous le verrons dans une étude d'ensemble sur la présente phrase <sup>2</sup>, la disparition du mot σφαίρας dans la famille *M*

<sup>1</sup> *Infra*, p. 354.

*Infra*, p. 221.

résulte d'un accident paléographique dont la responsabilité incombe au correcteur anonyme ; mais cette hypothèse n'exclut pas celle que notre érudit aurait lui-même expunctué ce mot devenu inutile après le remaniement de la phrase.

## 82

ἔδοξεν οὖν αὐτοῖς ἀσεβημάτων εἶναι μέγιστον τὸ τὴν χρησμοῦ δῆσασαν αὐτοῖς τὸν χρησμὸν ἀνελεῖν καὶ ἀνεῖλον A

L'omission des quatre mots τὸ τὴν χρησμοῦ δῆσασαν αὐτοῖς par *M* est certainement fortuite, et l'explication la plus naturelle consiste à y voir une faute d'haplographie. Mais il faut bien prendre garde que, en vertu du mécanisme même de cette faute, nous aurions dû avoir dans *M*, non pas :

...ἀσεβημάτων εἶναι μέγιστον τὸν χρησμὸν...

qu'il contient aujourd'hui, mais :

ἀσεβημάτων εἶναι μέγιστον χρησμὸν...

Pour expliquer cette dernière leçon, on doit nécessairement supposer que le manuscrit sur la copie duquel l'omission s'est produite, présentait le texte suivant :

αὐτοῖς ἀσεβημάτων εἶναι μέγιστον  
τὸν τὴν χρησμοῦ δῆσασαν αὐτοῖς  
τὸν χρησμὸν ἀνελεῖν καὶ ἀνεῖλον

Ce manuscrit ancêtre de *M* devait donc porter τὸν au lieu de τὸ, faute banale de consonance<sup>1</sup> due au voisinage de μέγιστον, et le copiste qui s'en servait comme modèle a commis l'erreur classique de sauter du même (τὸν τὴν) au même (τὸν χρησμὸν)

Qu'on adopte ou non cette hypothèse sur le texte d'un ancêtre de *M*, on devra admettre que la faute a toutes les chances de s'être produite lors de la copie d'un modèle à deux colonnes, dont la justification équivaut exactement à la longueur de la lacune.

## 84

Θηβαῖοι δὲ οὐκ ἐπιτρέπουσι γυναιξὶ μόναις τὴν περὶ αὐτῶν δίκην ἐξιοῦν A

A deux reprises<sup>2</sup>, nous avons vu l'explication du texte de *M*, dans

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 142 sqq.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 140 et p. 94 note 1.



lequel manque le dernier mot. L'exemplaire du correcteur anonyme contenait encore ce mot incompréhensible qui a dû embarrasser notre savant lecteur. Celui-ci l'a donc exponctué en attendant de le remplacer par une conjecture ; ou, plus simplement encore, il aura estimé le mot inutile, car à première vue, la phrase peut s'en passer.

Nous avons donc un cas analogue à celui de *γράφαι* (22), où nous avons vu pareillement disparaître un infinitif jugé inutile à une première lecture par le correcteur anonyme.

## 85

ὕστερον δὲ ἐπιγνόντες A

La particule de liaison δὲ étant indispensable, son omission dans la famille *M* est sûrement accidentelle.

## 100

Le résumé du *Codex* 239 se termine brutalement par une phrase sans verbe :

οἱ μὲν δύο λόγοι τῆς Πρόκλου γραμματικῆς Χρηστομαθίας ἐν τούτοις A

Les deux derniers mots manquent dans *M*. Comment expliquer cette lacune apparemment inexplicable ? Paléographiquement, elle ne se comprend guère, et si elle est voulue, on ne voit pas immédiatement les raisons qui auraient déterminé le correcteur anonyme à amputer encore de deux mots une phrase déjà très elliptique. Je pense que nous avons ici un cas pareil à celui de *θεῶν* en 49. La rédaction de la fin de phrase ne lui plaisait que médiocrement, et cela ne surprendra personne. Il souligna donc ou exponctua les deux mots qui lui paraissaient devoir être remplacés ou commentés ; mais, pour une raison qui nous échappe, il ne fit pas autre chose que d'appeler l'attention sur les deux mots par un signe, qu'un copiste ultérieur a interprété comme une marque d'exclusion. C'est ainsi que les deux mots ont disparu de la famille *M*.

## CONCLUSION.

Que conclure de ce catalogue des omissions ?

On remarque immédiatement qu'elles sont plus nombreuses et plus variées que celles de *A*. Plus nombreuses, car *M* en a 35, tandis que *A* en avait 13 seulement ; plus variées aussi, car à

côté des omissions involontaires, seules représentées dans *A*, nous trouvons encore dans *M* des omissions sur l'origine desquelles plane un doute, et des omissions qui constituent de véritables corrections de texte.

Les omissions qu'on doit attribuer aux copistes négligents ou distraits sont au nombre de 12, et portent sur un seul mot (37, 50, 51, 60, 74 (*καὶ*), 85), deux mots (16, 52), quatre mots (10, 59, 82), voire plusieurs lignes (20-22).

Les omissions d'origine douteuse, au nombre de 4, portent sur un mot (26, 64, 74) ou deux mots (8).

En considérant même comme involontaires les omissions de la seconde série (ce qui paraît particulièrement douteux pour certaines d'entre elles), nous arrivons à un total de seize, alors que *A* n'en contenait que onze.

Cela suffirait déjà pour consacrer la supériorité de *A* sur *M*. Mais ce n'est pas tout, car *M* se distingue en outre par 19 omissions — soit plus de la moitié — qui n'ont rien de fortuit.

Nous voyons disparaître ainsi une bonne demi-douzaine d'articles, tantôt parce que le mot rompait l'harmonie de la phrase (3), tantôt parce qu'un remaniement du texte entraînait sa suppression (14, 19), tantôt parce qu'il paraissait erroné (14), ou peu classique (20, 27, 42), tantôt parce qu'il se résorbait dans une crase (3). Nous voyons pareillement disparaître un *μὲν* dépourvu de son *δέ* (38), un *πρῶτος* qui avait l'air pléonastique (45), un *αὐτὸν* peu utile qui alourdissait l'expression (47), des infinitifs qui semblaient ne rien ajouter au sens (22, 84) ; ici, un mot incompréhensible reste en blanc (49), là, deux autres attendent une conjecture qui n'est pas venue (100).

Tout cela révèle autre chose que l'œuvre d'un copiste inattentif : nous surprenons le travail conscient d'un lecteur instruit, qui retouche le texte de Photius et cherche, entre autres choses, à le doter d'une syntaxe plus classique et d'un style plus élégant. Nous retrouvons ici le même correcteur anonyme que nous avons vu opérer d'une manière identique et avec un identique sans-gêne sur les textes d'auteurs conservés <sup>1</sup>.

S'il avait borné son travail à des suppressions de ce genre, le mal ne serait pas bien grave. Mais quand il rejette Pisandre du

<sup>1</sup> *Supra*, p. 82 sqq.



canon des poètes épiques (15), apparemment parce que ce nom ne figurait pas dans un autre canon scolaire ; quand, par la suppression de deux groupes de mots (69), il dépouille telle fête thébaine de son caractère local et la fait ainsi ressembler à une fête delphique plus célèbre, alors nous avons le droit de dire que, malgré tout son savoir, notre correcteur anonyme a eu sur le texte de Photius une influence néfaste. Ce n'est point qu'il faille l'accuser personnellement de tous ces méfaits, car dans un cas particulièrement grave (1), nous avons vu que le mal tient surtout à la méprise d'un copiste qui n'a pas compris une de ses annotations. Mais, qu'il l'ait voulu ou non, le texte qui en résulte diffère sensiblement de ce que Photius avait dicté.

Heureusement pour nous, l'examen des omissions fortuites de *M* nous a révélé quelques détails importants pour l'histoire de la tradition manuscrite. Ainsi, nous avons vu que plusieurs d'entre elles se sont produites postérieurement à la rédaction des manchettes caractéristiques de la famille *M* (10, 20-22, 59) et que, dans certains cas, le texte sans lacunes contenait des variantes ou fautes étrangères à la famille *A* (10, 82). Elles nous ont appris aussi que *M* a dans son ascendance directe au moins deux manuscrits, dont l'un était à deux colonnes et l'autre à lignes longues, qui ne sont ni l'un ni l'autre l'archétype commun de *A* et de *M*.

---

## CHAPITRE VI

### MOTS CORRIGÉS DANS LA FAMILLE M

Sous les diverses rubriques : particularités graphiques, fautes d'orthographe, variantes erronées, omissions, nous avons eu à citer des exemples empruntés au manuscrit *A* aussi bien qu'au manuscrit *M*. Mais la famille *M* ayant pour ancêtre un manuscrit revu, corrigé et annoté par un érudit que nous appelons le correcteur anonyme, il faut s'attendre à trouver dans *M* des divergences appartenant à des catégories dont *A* n'offre pas d'équivalent. Tels sont les mots corrigés, les mots ajoutés, les mots transposés et les phrases remaniées.

Laissant pour un chapitre ultérieur l'examen de ces trois dernières catégories, occupons-nous ici uniquement des mots corrigés. Par mots corrigés, il ne faut naturellement pas entendre ceux pour lesquels le manuscrit *M* porterait *actuellement* une surcharge quelconque du copiste ou d'un autre : il s'agit de ceux pour lesquels le manuscrit ne fait que transmettre une correction remontant à un stade antérieur de la tradition.

Théoriquement <sup>1</sup>, nous examinerons tous les exemples où *un* mot du manuscrit *A* correspond à *un* autre mot du manuscrit *M*, la variante de *M* ayant pour origine soit une correction voulue comme telle, soit une méprise d'un copiste qui aura fait passer dans le texte une conjecture, une glose ou une note explicative placée entre les lignes ou dans la marge de son modèle.

Il est inutile de répéter que, de quelques garanties qu'on s'entoure, la discrimination entre ces variantes plus ou moins voulues et les variantes accidentelles repose parfois sur des considérations

---

<sup>1</sup> On verra facilement pourquoi dans quelques cas (16, 17, 19, 26, 43, 48, 74) nous devons prendre plusieurs mots soit dans *A*, soit dans *M*.



assez subjectives. Mais l'essai doit être tenté, malgré les risques d'erreur qu'il comporte fatalement. En pareil domaine, on n'atteint pas à la certitude et il faut se contenter de la vraisemblance et de la probabilité.

En ordre principal, le présent chapitre contient une discussion de divergences qui n'ont pas encore été signalées jusqu'ici. Mais il serait par trop incomplet s'il ne rappelait, au moins brièvement, certains exemples typiques déjà commentés au cours des pages qui précèdent. Ces exemples concernent les réajustements récents de fautes d'orthographe plus anciennes, et les changements d'accentuation qui entraînent un changement de nature, de sens ou de forme dans le mot considéré.

Nous examinerons toutes ces divergences au fur et à mesure qu'elles se présentent dans le texte, sans établir un classement préalable : une conclusion générale s'efforcera de mettre un peu d'ordre dans cet ensemble assez complexe.

## 5

ποιητικὸν ἐπιφαῖνον κάλλος A : ποιητικὸν ἐμφαῖνον κάλλος M

Notre enquête commence par un cas vraiment embarrassant. Car Photius pourrait avoir dicté ἐπιφαῖνον aussi bien que ἐμφαῖνον. Les deux mots signifient également *faire voir, rendre visible, montrer*, mais il semble bien que la leçon de M s'adapte mieux au contexte. Photius lui-même, dans une phrase analogue, relative au dithyrambe, écrit (48) : πολὺ τὸ ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἐμφαίνων, les deux manuscrits donnant ce dernier mot sans variante.

Est-ce une raison valable pour croire que Photius a dicté ἐμφαῖνον et que ἐπιφαῖνον est une faute de la famille A ?

Pour affirmer qu'il y a une faute dans A, il faudrait d'abord démontrer que Photius n'a pas pu dicter ἐπιφαῖνον dans le présent passage et ἐμφαῖνον en 48. Si on se rappelle les conditions dans lesquelles il a composé sa *Bibliothèque*, on ne saurait s'étonner que sa langue n'ait pas beaucoup d'unité. Elle varie d'après les auteurs résumés, et, pour chaque auteur, selon qu'il résume ou donne un extrait. Précisément, le paragraphe 5 se présente comme un texte résumé à l'extrême et le paragraphe 48 comme un extrait commenté. Le changement de vocabulaire n'offre donc rien d'inattendu.

D'autre part, si on suppose une faute dans A, il faut encore

expliquer le hasard paléographique (tout autre étant exclu) par lequel ἐμφαῖνον serait devenu ἐπιφαῖνον. Cet accident aurait dû se produire postérieurement à l'archétype commun, c'est-à-dire dans un manuscrit en belle minuscule du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle. Dans un tel manuscrit, une confusion entre ἐπι- et ἐμ- est invraisemblable, à cause de la forme si caractéristique du ρι (ϖ) à cette époque.

Si nous rencontrons ainsi quelque difficulté à voir dans ἐπιφαῖνον une faute de A, nous n'en trouvons aucune à considérer ἐμφαῖνον comme une correction plus ou moins volontaire de la famille M. On conçoit très bien, en effet, que, choqué dans ses habitudes verbales par le mot insolite ἐπιφαῖνον, le correcteur anonyme l'ait remplacé par le mot ἐμφαῖνον, plus courant dans l'acception requise par le contexte : ce ne serait pas la première fois qu'il aurait fait une émendation de l'espèce <sup>1</sup>, ni la première fois qu'il aurait changé la préposition d'un verbe composé <sup>2</sup>. Mais je n'irai pas jusqu'à dire que le correcteur anonyme a voulu remplacer un mot par l'autre. Je crois plutôt que, au-dessus de ἐπιφαῖνον que portait son exemplaire, il aura écrit ἐμφαῖνον, voulant signifier par là que ἐπιφαῖνον était pris dans le sens de ἐμφαῖνον : la glose aura expulsé du texte le mot authentique dans la copie suivante.

Je pense que cette hypothèse explique bien la curieuse dualité de leçons que nous relevons dans le présent paragraphe.

## 6

συνήρτηται A : συνήρται M

Nous avons vu <sup>3</sup> que la variante de M doit être considérée comme une tentative malheureuse et un peu étourdie du correcteur anonyme pour redresser un mot déjà gâté dans son exemplaire par une faute d'haplographie.

## 6

ἐφαρμόπτει A : ἐφαρμόζει M

Pour fixer les idées, disons qu'en d'autres passages du *Codex*

<sup>1</sup> *Supra*, p. 80, 81 etc.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 73, 74 etc.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 146.



239, les deux manuscrits écrivent sans variante : ἁρμόζει (8), ἁρμόζειν (24), ἁρμόζεται (50).

On pourrait être tenté de mettre la présente divergence sur le compte d'un copiste, à condition cependant — le bon sens l'exige — de ne pas attribuer à un copiste ignorant comme *A* une forme attique certainement étrangère à son parler habituel. Il faudrait donc plutôt considérer ἐφαρμόζει comme une distraction, fort excusable, d'un copiste de la famille *M*, sinon de *M* lui-même.

Cette solution simple n'est pourtant pas satisfaisante. En comparant les extraits de Photius avec les passages correspondants d'Aristide, on constate, justement dans la famille *M*, une suppression pour ainsi dire systématique de certaines formes attiques de ce rhéteur. Ainsi *M* écrit φυλασσομένη là où *A*, confirmé par les manuscrits d'Aristide, écrit φυλαττομένη<sup>1</sup> et, deux fois de suite, *M* remplace θαλάττης par θαλάσσης<sup>2</sup>. La possibilité d'un cas fortuit semble donc devoir être écartée : le correcteur anonyme a dû passer par là.

On aura remarqué qu'ici, comme en 5, l'intervention du correcteur anonyme a contribué à uniformiser la langue de Photius. En outre, dans le présent paragraphe, la conservation par *A* d'une forme aberrante offre le plus grand intérêt. Car si Photius, qui, pour son usage personnel, employait une forme comme ἐφαρμόζει, a trouvé bon de dicter ici une forme attique comme ἐφαρμόττει, c'est apparemment parce qu'il reproduit un bout de phrase de Proclus lui-même. Pareille constatation ne saurait laisser indifférent quiconque a le désir de connaître un peu mieux l'auteur de la *Chrestomathie*.

## 9

ἰδεῶν *A* : εἰδῶν *M*

Ici encore, on pourrait se demander si la leçon de *M* ne proviendrait pas d'une simple erreur de copiste qui aurait substitué un mot à l'autre, cette substitution étant d'ailleurs facilitée par la prononciation byzantine. Mais la question est en réalité plus complexe et elle mériterait toute une étude, sur laquelle l'essentiel

<sup>1</sup> PHOTIUS, p. 420 a 4 = ARISTIDE, II, p. 128.

<sup>2</sup> PHOTIUS, p. 405 a 2, 405 b 4 = ARISTIDE, I, p. 263, 271.

a été dit récemment <sup>1</sup>. Pour désigner le *style* (sens qu'il nous faut dans le présent contexte), on trouve *εἶδος* chez Isocrate et Aristote, *ἰδέα* chez Théophraste. La confusion entre *ἰδέαι* et *εἶδη* devient fréquente à partir d'Hermogène de Tarse (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.). Sous l'influence d'Hermogène, Photius, quand il fait œuvre originale de critique littéraire, emploie les deux mots dans le même sens, tout en préférant *ἰδέα* à *εἶδος*.

Dans le cas de *εἰδῶν*, nous avons donc affaire non point à un mot quelconque remplaçant un mot technique, mais à un autre mot technique également possible dans la langue de Photius. Il nous faut choisir. Si nous considérons *εἰδῶν* comme la vraie leçon de Photius, nous devons supposer un hasard peu banal : c'est qu'une faute paléographique introduise, dans le texte, par ailleurs si peu savant, de la famille A, un mot qui, dans son acception technique, soit justement un synonyme du mot dicté par Photius. Comme cela paraît invraisemblable, il faut sans doute expliquer la présence de *εἰδῶν* dans M de la même manière que nous y avons expliqué celle de *ἐμφαῖνον* : au-dessus du mot original, le correcteur anonyme aura inscrit un synonyme qui lui était plus familier, et ce synonyme aura remplacé le mot authentique dans le texte d'une copie ultérieure.

Photius a donc employé *ἰδέαι* et non *εἶδη* comme substitut du mot *πλάσματα* employé au paragraphe 4. C'est une autre question de savoir si cette dualité de mots existait déjà dans la *Chrestomathie* : elle dépasse le cadre des présentes recherches.

## 10

## περὶ κρίσεως ποιήματος A

Bien que ces trois mots manquent dans M, nous savons de science certaine <sup>2</sup> qu'un de ses ancêtres contenait *περὶ κρίσεως ποιημάτων*, avec la variante *ποιημάτων* pour *ποιήματος*. Le choix entre cette variante restituée à la famille M et la leçon attestée par A présente une certaine importance. En lisant le *Commentaire* au passage, on verra que *κρίσις ποιημάτων* ferait certainement allusion à la sixième partie de l'art grammatical (*γραμματική*) d'après

<sup>1</sup> R. HENRY, *Proclos et le vocabulaire technique de Photius*, Revue Belge de Philologie et d'Histoire, 13 (1934), p. 622-635.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 188.



Denys de Thrace : en d'autres termes, ce serait une expression technique, fort répandue chez les grammairiens byzantins. Le texte de *A* autorise une interprétation plus générale, où cette notion disparaît complètement. La tentation devait être grande pour quelqu'un comme le correcteur anonyme de remplacer — fût-ce à la légère — *περὶ κρίσεως ποιήματος*, qui avait l'air fautif, par *περὶ κρίσεως ποιημάτων*, que les gens de métier devaient immédiatement reconnaître.

## 16

*καὶ γένος καὶ A : γένος τε καὶ M*

Nous verrons plus loin<sup>1</sup> que la correction de *M* s'explique par le souci de mieux marquer les rapports qui unissent les trois mots *γένος*, *πατρίδας* et *πράξεις*, le correcteur anonyme ayant estimé que les deux premiers forment un bloc opposé à *πράξεις*.

## 17

*ἐξ ἧς A : ἐξῆς M*

Nous avons vu<sup>2</sup> que la faute *ἐξῆς* de *M* doit avoir son point de départ dans un manuscrit qui portait la graphie *ἐξῆς* (représentant *ἐξ ἧς*), où un copiste, voire un lecteur étourdi, aura cru reconnaître l'adverbe *ἐξῆς*. Nous pouvons maintenant déterminer d'une manière relative la date à laquelle cette bévue a fait son apparition dans la famille *M*.

Le correcteur anonyme a beaucoup étudié la présente phrase, sans arriver néanmoins à en résoudre toutes les difficultés<sup>3</sup>. Il a donc pu, moins que personne, avoir eu l'idée saugrenue de transformer *ἐξῆς* en *ἐξῆς* ; et, d'un autre côté, si son exemplaire avait porté *ἐξῆς*, il n'aurait pas manqué de faire disparaître la faute d'un seul trait de plume. Par conséquent, l'erreur ne se trouvait pas encore dans l'exemplaire du correcteur anonyme, mais elle appartient à une génération plus récente de la famille *M*. Il n'y aura donc pas lieu de tenir compte de cette correction avortée — si tant est qu'on puisse parler de correction — œuvre d'un ignorant qui n'a sans doute rien de commun avec notre correcteur anonyme<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Infra*, p. 232.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 94.

<sup>3</sup> *Infra*, p. 247 sqq.

<sup>4</sup> Voir cependant *infra*, p. 366.

## 17

γεννώσι A : ἀποτίκτουσι M

Cette divergence appartient à un type déjà illustré par plus d'un exemple : le correcteur anonyme a glosé γεννώσι par ἀποτίκτουσι, et la glose a pris la place du mot authentique dès la copie suivante. Nous reviendrons <sup>1</sup> sur cette glose, qui nous aidera à comprendre les tentatives faites par le correcteur anonyme pour améliorer l'ensemble du texte.

## 18

διαπορεύεται A : διεξέρχεται M

Les deux mots sont synonymes et signifient : *exposer en détail*. Mais, dans ce sens, διεξέρχεται est d'une meilleure langue et plus usuel que διαπορεύεται. Nous pourrions donc répéter textuellement ce qui vient d'être dit <sup>2</sup> pour la variante ἐμφαῖνον (5).

## 19

κύκλος A : λόγος M

La leçon incontestablement correcte étant κύκλος, on ne saurait prétendre que λόγος soit un avatar paléographique de κύκλος ; ce n'est pas non plus une variante du type psychologique, rien dans le contexte ne pouvant suggérer ce mot à un copiste distrait.

Il faut donc trouver une autre explication. Dans les paragraphes 17 à 23, Photius, résumant Proclos, donne quelques renseignements sur *ce qu'on appelle le Cycle épique* (περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου), expression qui montre bien que le sujet ne lui était pas extrêmement familier. Ceci n'a rien d'étonnant : aucun Byzantin, fût-il lettré comme Photius, n'avait gardé une notion exacte de la chose, ni surtout de la métaphore qui servait à la désigner. Cela étant, supposons qu'un Byzantin cultivé lise le texte de Photius ; en commençant le paragraphe 17, ce lecteur n'avait certainement aucune idée précise sur le Cycle épique ; avançant dans sa lecture, la lumière se fait dans son esprit et il comprend alors que ce mot κύκλος ne désigne pas un *cercle*,

<sup>1</sup> *Infra*, p. 247 sqq.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 202.



mais un *récit*, une *histoire* en vers épiques. Frappé de cette découverte inattendue, et pour se rappeler ce sens insolite, il écrit *ad se ipsum* dans son exemplaire le mot *λόγος* au-dessus du mot *κύκλος*. Trouvant donc dans cet exemplaire

λόγος  
καὶ περατοῦται ὁ ἐπικός κύκλος

un copiste ultérieur aura cru qu'il s'agissait d'une faute à corriger et aura écrit *λόγος* directement dans le texte.

Tout comme d'autres variantes saugrenues de *M* relevées en dehors du *Codex* 239, cet étonnant *λόγος* de *M* en 19 remonte donc à une fausse interprétation d'une note écrite dans son exemplaire par le correcteur anonyme. Celui-ci n'est évidemment pas responsable de l'abus qu'on a fait de ses notes : mais on voit à quel point son intervention aurait gâté la tradition manuscrite de Photius, si nous n'avions pas le contrôle de la famille *A*.

## 19

*Τηλεγόνος* *A* : *Τηλέγονος* *M*

L'archétype commun portait la faute *Τηλεγόνος*, dont le correcteur anonyme a modifié étourdiment l'accentuation, prouvant ainsi que son savoir en fait de Cycle épique n'était pas sans lacunes<sup>1</sup>.

## 19

ὑπὸ τοῦ παιδὸς... ἀγνοοῦντος κτείνεται *A*  
ὑπὸ τοῦ παιδὸς... ἀγνοούμενος ὡς πατὴρ εἶη κτείνεται *M*

Voilà une correction nettement caractérisée. Son auteur a jugé que l'expression

ὑπὸ τοῦ παιδὸς ἀγνοοῦντος κτείνεται

manquait de clarté, parce que *ἀγνοοῦντος*, se rapportant à *παιδὸς*, doit avoir un sens absolu : (*son fils*) *qui était dans l'ignorance*.

Il a donc glosé le participe, trop peu clair à son goût, par une périphrase dans le plus pur style attique,

ἀγνοούμενος ὡς πατὴρ εἶη

où *ἀγνοούμενος* se rapporte à Ulysse, sujet de *κτείνεται*.

Pareille correction trahit le savant lecteur que, si souvent,

<sup>1</sup> *Supra*, p. 151.

nous avons surpris à jeter sur son exemplaire des notes exégétiques qu'on a eu tort de considérer jusqu'ici comme de respectables variantes à valeur critique. Faute d'avoir fait cette étude, Westphal, sans aucune référence aux manuscrits, imprime le texte hybride :

ὑπὸ τοῦ παιδὸς T. ἀγνοοῦντος ὡς πατὴρ εἴη κτείνεται

qui n'a aucune chance de reproduire exactement la phrase dictée par Photius.

## 26

οἱ...μεταγενέστεροι ἐλεγεία ... ἀπεχρήσαντο A : ...τοῖς ἐλεγείοις ...M

Nous avons là un spécimen de correction voulue par quelqu'un qui estimait incorrecte la leçon ἐλεγεία transmise par A. Cette leçon est cependant facile à interpréter : le copiste a voulu écrire le datif féminin singulier du mot ἐλεγεία, mais, comme souvent, il a omis l'*iota* adscrit.

Pour apprécier en connaissance de cause la variante de M, voyons d'abord les différents passages où le mot litigieux se présente dans le texte de Photius.

12 καὶ τὸ μὲν διηγηματικὸν ἐκφέρεται δι' ἔπους, ἰάμβου τε καὶ ἐλεγείας μέλους A : ...ἐλεγείας καὶ μέλους M : ἐλεγείου μέλους A<sup>2</sup>

24 τὴν δὲ ἐλεγείαν συγκεῖσθαι μὲν ἐξ ἡρώου καὶ πενταμέτρου στίχου AM

26 οἱ ... μεταγενέστεροι ἐλεγεία<ι> πρὸς διαφόρους ὑποθέσεις ἀπεχρήσαντο A : ...τοῖς ἐλεγείοις... M : ...ἐλεγεία... A<sup>2</sup>

Laissant de côté les inutiles corrections<sup>1</sup> de A<sup>2</sup>, nous voyons que dans les trois cas, le manuscrit A impute à Photius le mot (ῆ) ἐλεγεία. Les dictionnaires nous apprennent que l'usage classique est le suivant :

<sup>1</sup> En 12, ce correcteur a été dérouté par l'omission de καὶ entre ἐλεγείας et μέλους ; ne l'ayant pas devinée, il a considéré ἐλεγείας μέλους comme formant un tout et il a cru réparer le mal en corrigeant ἐλεγείας (qu'il a pris pour un adjectif féminin !) en ἐλεγείου s'accordant avec μέλους. Il n'eût pas commis cette erreur s'il s'était donné la peine de lire, à partir de 24, les développements annoncés en 12.

En 26, trouvant écrit dans A : ἐλεγεία (sic), le même correcteur a complètement perdu de vue que A omet souvent l'*iota* adscrit, et croyant reconnaître le neutre de ἐλεγείον, il a transformé la leçon de A en ἐλεγεία, ce qui témoigne encore une fois de sa légèreté, puisqu'il a de la sorte introduit dans le texte la construction insolite ἐλεγεία ἀπεχρήσαντο, avec un accusatif au lieu du datif exigé par le sens (abuser de).



(τὸ) ἐλεγεῖον = le *distique élégiaque*  
 (τὰ) ἐλεγεία = une composition en distiques élégiaques, une *élégie*.

Pour des raisons scientifiques d'édition et de bibliographie, les savants alexandrins inventent ἡ ἐλεγεία, équivalent du classique τὰ ἐλεγεία. C'est ainsi que des grammairiens écriront

Σοφοκλῆς ἐν ταῖς ἐλεγείαις  
 Κριτίας ἐν τῇ εἰς Ἀλκιβιάδην ἐλεγείᾳ

pour renvoyer à un recueil d'élégies ou à une élégie déterminée d'un recueil.

Enfin, à une époque plus récente, il y a des traces, assez rares, mais certaines, d'un emploi de (ἡ) ἐλεγεία pour désigner, non plus une élégie, mais le *mètre élégiaque* ou le *distique élégiaque*. Suidas dira :

ἔγραψεν ... γνώμας δι' ἐλεγείας εἰς ἔπη βω'  
 ... ὑποθήκας δι' ἐλεγείας<sup>1</sup>.

Ce qui prouve que, dans cette expression, ἐλεγείας est un génitif singulier, c'est qu'une seule et même œuvre (le recueil de Solon) est désignée chez un auteur<sup>2</sup> par ὑποθήκας δι' ἐλεγείων et chez un autre<sup>3</sup> par ὑποθήκας δι' ἐλεγείας. Enfin, l'*Etymologicon Magnum* dit textuellement :

ἐλεγεία<sup>4</sup> τὸ μέτρον καὶ ἀρσενικῶς ἔλεγος

ce qui, je pense, ne laisse subsister aucun doute.

Voyons maintenant l'usage de Photius.

En 12, le mot reste de sens incertain et pourrait désigner une composition en mètre élégiaque aussi bien que le mètre élégiaque seul.

En 24, ἐλεγεία désigne, selon toute apparence, le *mètre* ou le *distique élégiaque* ; mais on doit concéder que le sens *élégie* ne saurait être exclu, à condition de ne pas s'hypnotiser sur le fait que ἡρώου et πενταμέτρου se trouvent au singulier.

<sup>1</sup> SUIDAS, *Θέογνις*, 136 Adler ; *Τυρταῖος*, 1205 Adler.

<sup>2</sup> SUIDAS, *Σόλων*, 776 Adler (Leçon du *Leidensis Vossianus*, Fol. 2).

<sup>3</sup> SCOLIASTE de Platon, *Rép.*, X, 599 E.

<sup>4</sup> Correction certaine de L. Dindorf, *Thesaurus*, s. v. ἐλεγεία, au lieu de ἐλεγεία mss.

<sup>5</sup> *Et. Magnum*, 326, 53.

Enfin, quand en 26, *A* écrit :

οἱ μέντοι γε μεταγενέστεροι ἐλεγεία πρὸς διαφόρους ὑποθέσεις  
ἀπεχρήσαντο

le mot désigne sans doute le mètre, puisque, immédiatement après, Photius continue :

λέγει δὲ καὶ ἀριστεῦσαι τῷ μέτρῳ Καλλινόν τε etc.

Or, nous venons de le voir, ἐλεγεία dans le sens de *mètre élégiaque* est d'un emploi assez rare et tardif. On comprend dès lors pourquoi en ce passage, et en ce passage seulement, le correcteur de la famille *M* a remplacé ἐλεγεία par (τοῖς)<sup>1</sup> ἐλεγείοις. A la forme rare, qui choquait ses habitudes, ce savant homme a substitué une forme plus courante et d'une meilleure grécité : nous connaissons déjà cette méthode du correcteur anonyme.

## 29

ταύτην φασίν... προσελθεῖν περὶ τὸν Ἑλευσῖνα... καθημένην *A* : ...ἐπὶ τὸν Ἑλευσῖνα... *M*

A première vue, la leçon fautive de *M* a pour origine lointaine l'abréviation π' (= περὶ), qu'aurait portée un de ses ancêtres et qui aurait été erronément interprétée ἐπὶ. Mais la même erreur de *M* se retrouve, précisément devant un nom de ville, dans un passage du *Codex* 241 étudié plus haut<sup>2</sup>. Faudrait-il admettre que l'abréviation n'ait figuré que dans ces deux passages ? Ou que l'ancêtre de *M* ne l'ait résolue de travers que dans ces deux passages assez apparentés ? Il me semble que la divergence n'a rien de fortuit. Le changement de préposition paraît l'œuvre d'un correcteur qui a rapporté le complément de lieu à προσελθεῖν et non à καθημένην. De cette manière, il obtenait une expression προσελθεῖν ἐπὶ avec l'accusatif, dont la prose classique offre des exemples. Mais cette correction superficielle trahit Photius et sans doute aussi Proclos lui-même<sup>3</sup>.

## 35

Dans ce paragraphe et dans le paragraphe 57, nos deux manuscrits, pour désigner l'épinicie, n'emploient pas le même mot, *A* écrivant ἐπίνικος et *M* ἐπινίκιος.

<sup>1</sup> Sur l'addition de l'article, voir *infra*, p. 300.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 68.

<sup>3</sup> Voir *infra*, p. 252.



De ces deux termes <sup>1</sup>, ἐπινίκιος de *M* a pour parrains Libanius <sup>2</sup>, des auteurs byzantins <sup>3</sup>, les scolastes de Pindare <sup>4</sup> et de Denys de Thrace <sup>5</sup>. Le second, ἐπίνικος, donné par *A*, est souvent confondu avec le premier dans les manuscrits, mais est néanmoins bien attesté. D'après des témoignages très sûrs <sup>6</sup>, les odes triomphales de Simonide portaient le titre Ἐπινικοί dans l'édition alexandrine ; il en va de même pour le livre d'épinicies de son neveu Bacchylide <sup>7</sup> ; on le trouve encore dans Pollux <sup>8</sup>, Aristide <sup>9</sup> et les scolastes de Pindare <sup>10</sup> ; enfin, Eustathe dit expressément :

ἐπινίκοι... οὗς καὶ ἐπινίκους τετρασυλλάβως φασίν <sup>11</sup>.

Ce dernier texte montre qu'à l'époque byzantine, on disait ἐπινίκιος plutôt que ἐπίνικος. Le manuscrit *A* conserve donc au mot technique la forme que lui donnaient les savants alexandrins, *M* lui donne celle qui avait cours dans les écoles byzantines. La même opposition se retrouvant en 57, le hasard n'y est pour rien, et comme la famille *A* n'a certainement pas introduit dans le texte de Photius une forme devenue rare, on doit admettre que ἐπινίκιος est une correction propre à la famille *M*. Elle a pour auteur un grammairien ou un savant byzantin, qui a conformé Photius à l'usage de son temps.

<sup>1</sup> On trouve aussi τὸ ἐπινίκιον : ESCHYLE, *Ag.*, 174 [où le mot n'a pas nécessairement le sens technique] ; INSCR. [Orchomène, I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.] *ap.* MICHEL, *Rec.*, 894, 25 ; SUÉTONE, *Nér.*, 43 ; DION CASSIUS, 37, 21, 1 [autre sens] ; GRÉGOIRE NYSS., *PG* 44, 425 D, 485 C ; MICHEL ITALICOS, *ap.* CRAMER, *An. Ox.*, III, 189. Le contexte ne permet pas de choisir entre ὁ ἐπινίκιος et τὸ ἐπινίκιον dans BACCHYLIDE, II, 13 ; HÉRACLIDE PONTIQUE, *Polit.*, 25 (*FHG*, II, 219) ; DIOGÉNIEN, *Paroem. gr.*, I, 179, 20 ; ATHÉNÉE, I, 3 D ; GRÉGOIRE NYSS., *PG* 44, 484 C.

<sup>2</sup> LIBANIUS, 18, (II, p. 237, 1 Foerster).

<sup>3</sup> THEOPHYLACTOS BULG., *PG* 126, 372 D ; EUSTATHE, *ap.* W. CHRIST, *Pindari carmina*, Leipzig, Teubner, 1896, p. CVII, 18 ; THOMAS MAG., *ibid.*, p. CIX, 21.

<sup>4</sup> SCOL. de Pindare, *Ném.*, IV, 14a, 126a Drachmann.

<sup>5</sup> SCOL. de Denys de Thrace, p. 451, 10 Hilgard.

<sup>6</sup> CALLIMAQUE, fr. 555 Schneider ; SCOL. d'Aristophane, *Nuées*, 1356 ; CRAMER, *An. Ox.*, III, 257.

<sup>7</sup> BACCHYLIDE, fr. 1 Snell.

<sup>8</sup> POLLUX, IV, 53.

<sup>9</sup> ARISTIDE, II, p. 503, 511.

<sup>10</sup> SCOL. de Pindare [*e. g.*] *Ol.* I, 26 f Drachmann [Dans ces scolies, Boeckh a souvent corrigé -κος en -κιος].

<sup>11</sup> EUSTATHE, *loc. l.* (ci-dessus, la note 3).

Nous avons fait une constatation analogue en étudiant la correction ἐφαρμόζει (6) et, ici encore, nous pourrions dire que l'intervention intempestive de ce correcteur a peut-être expulsé du texte de Photius la forme que Proclos lui-même avait donnée à un mot.

Ajoutons que ce correcteur imprudent est aussi un étourdi, puisque, en notre passage, il s'est borné à transformer ἐπίνικοι de son exemplaire en ἐπινίκοι, sans même s'apercevoir que ce nominatif était une faute de copie <sup>1</sup>.

## 38

ὑπόμῶμον A : ὑπόμνησιν M

Proclos reproduisait ici l'enseignement de Didyme <sup>2</sup>, qui voyait dans le mot ὕμνος l'aboutissement d'un mot imaginaire ὑπόμονος ; Photius, reproduisant Proclos, avait dicté ὑπόμονον. Ce mot insolite, altéré par les copies successives, avait déjà dans l'archétype l'aspect monstrueux ὑπόμῶμον.

Mais, tandis que A l'a fidèlement conservé, ce vocable incompréhensible a été corrigé en ὑπόμνησιν dans la famille M par un lecteur savant qui, partant du contexte, y a introduit le mot le plus approprié : en effet, ὑπόμνησιν convient, mais le *lusus etymologicus* de Didyme disparaît complètement <sup>3</sup>.

Ajoutons que Gaisford, Bekker et Westphal impriment dans leur texte cette malheureuse conjecture ὑπόμνησιν, dont ils n'ont pas soupçonné l'origine.

## 38

καὶ φησιν τὸν ὕμνον μὲν ὠνομάσθαι ἀπὸ τοῦ ὑπόμῶμον τινα εἶναι καὶ οἶον εἰς μνήμην.... ἄγειν τὰς πράξεις τῶν ὑμνουμένων A

Au lieu de οἶον, M porte ici οἶονεἰ.

La divergence pouvant difficilement s'expliquer par une cause mécanique ou psychologique, la leçon de M a l'air d'une correction voulue comme telle par le correcteur anonyme qui, dans la même phrase, vient de redresser ὑπόμῶμον en ὑπόμνησιν.

A vrai dire, ce n'est pas une correction du même type. Les deux mots οἶον et οἶονεἰ sont pratiquement synonymes ; mais tandis

<sup>1</sup> *Supra*, p. 154.

<sup>2</sup> Voir ORION, 155, 22, *Et. Magnum*, 777, 2.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 127.



que *οἶον* offre toute une gamme d'acceptions diverses, *οἶονεἰ*, au contraire, n'en a jamais d'autre que celle de *pour ainsi dire*, que nous devons précisément donner à *οἶον* dans le texte transmis par *A*.

Il semble donc naturel de supposer que *οἶονεἰ* est une glose inscrite au-dessus de *οἶον*, dont il ne sert qu'à préciser le sens : la glose interlinéaire sera passée dans le texte même dès la première transcription de l'exemplaire ainsi annoté. Il résulte de là que *οἶονεἰ* pour *οἶον* n'est pas une véritable *correction*, car le savant byzantin qui a si souvent touché au texte de Photius ne pouvait pas ignorer que *οἶον* n'avait rien de répréhensible dans le présent contexte.

## 39

Proclos expliquait que le mot *ὕμνος* a une valeur très générale et que, d'après certains, le prosodion et les autres compositions citées précédemment s'opposent à l'hymne de la même manière que les espèces s'opposent au genre :

*καὶ γὰρ ἔστιν αὐτῶν ἀκούειν γραφόντων ὕμνος προσωδίου, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος καὶ τὰ ὅμοια A.*

Au lieu de ce texte parfaitement clair, nous trouvons dans *M* :

*καὶ γὰρ ἔστιν ἀκούειν αὐτῶν γραφόντων ὕμνους προσωδίου καὶ ὕμνους ἐγκωμίου καὶ ὕμνους παιᾶνος καὶ τὰ ὅμοια.*

Négligeant la bévue de copiste *προσωδίου* (pour *-ίου*) que nous avons expliquée plus haut <sup>1</sup>, et réservant à un examen ultérieur <sup>2</sup> la transposition des mots *αὐτῶν ἀκούειν* ainsi que l'addition de deux *καὶ*, nous constatons que *M* écrit *ὕμνους* au lieu de *ὕμνος* trois fois de suite, ce qui exclut l'intervention du hasard. Les deux manuscrits diffèrent par le nombre et le cas. En ce qui regarde le premier, nous savons, par les textes concordants d'Orion et de l'*Etymologicon Magnum*, que les trois exemples donnés par Proclos étaient déjà dans Didyme avec *ὕμνος* au singulier ; sur ce point, le manuscrit *A* reçoit une brillante confirmation. En ce qui regarde le cas, le nominatif *ὕμνος*, dans une phrase de ce genre, n'a rien d'incorrect, puisqu'il tient la place de nos guillemets ou de nos italiques dans une citation littéraire ; et c'est précisément

<sup>1</sup> *Supra*, p. 142.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 242.

ce nominatif que nous trouvons dans la phrase authentique de Didyme reproduite par Orion : καὶ ἐπιλέγομεν τὸ εἶδος τῷ γένει, ὕμνος προσωδιῶν, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος. Il résulte de là que les trois nominatifs ὕμνος de *A* sont certainement conformes à la dictée de Photius, et que les accusatifs correspondants de *M* résultent d'une correction voulue par un lecteur désireux de marquer nettement le rapport grammatical entre ces trois mots et le verbe γραφόντων. Quant à savoir pourquoi ce correcteur imbu de logique grammaticale a préféré le pluriel ὕμνους au singulier ὕμνον, on peut supposer qu'il a trouvé plus expéditif et plus propre d'écrire par trois fois un *upsilon* au-dessus de l'*omicron* pour avoir la ligature bien connue qui sert à rendre le groupe -ου- : il était trop pressé et probablement trop soigneux pour gâter son exemplaire par trois grattages et trois lettres en surcharge dans ces grattages. Quoi qu'il en soit, ces corrections étaient hâtives et inutiles.

## 43

τὸν δὲ ἀρξάμενον τῆς ὁδῆς Ἀριστοτέλης Ἀρίονά φησιν εἶναι *A*

Dans *M*, les mots φησιν εἶναι sont remplacés sans raison par leur équivalent grammatical λέγει. Comment justifier cette variante qui, elle non plus, n'a rien de fortuit ? La leçon de *A* étant irréprochable, je ne vois d'autre ressource que l'hypothèse suivante. L'exemplaire utilisé par le correcteur anonyme portait :

... Ἀρίονα φησιν ...

avec l'omission de l'infinitif εἶναι, qui rendait la phrase peu correcte au point de vue grammatical. Devant cette irrégularité, dont il ne soupçonna pas la cause, il aura écrit λέγει (tout à fait correct) au-dessus de φησιν :

λέγει  
... Ἀρίονα φησιν ...

assemblage qui se réduira tout naturellement à

... Ἀρίονα λέγει ...

dans une copie ultérieure.

## 44

ἐκλήθη *A* : ἐπεκλήθη *M*

Comme il s'agit d'une épithète donnée à un dieu, on doit recon-



naître que ἐπεκλήθη de *M* se conforme à l'usage le plus courant et que, pour tout autre texte que celui de la *Bibliothèque*, aucun éditeur n'hésiterait à l'accepter. Mais nous connaissons trop la tradition manuscrite de cet ouvrage pour adopter d'office la solution la plus facile. Imprimer ἐπεκλήθη, c'est dire que *A* commet ici un genre de fautes rare chez lui, mais courant<sup>1</sup> dans *M* : le remplacement d'un verbe simple par un composé. Imprimer ἐκλήθη, c'est dire que Photius a manqué de précision et que le correcteur anonyme a rendu sa langue plus « classique ». Si on se rappelle que Photius dictait en hâte sans se reprendre, on ne s'étonnera pas qu'il ait commis parfois une incorrection de style ; quant à l'hypothèse d'une émendation par le correcteur anonyme, elle n'a plus besoin, je pense, d'une démonstration. Telles sont les raisons qui doivent, malgré les apparences, engager un éditeur à imprimer ἐκλήθη plutôt que ἐπεκλήθη.

## 48

τὰ μάλιστα οἰκεῖα τῷ θεῷ *A*

Aux datifs τῷ θεῷ de *A* s'opposent les génitifs τοῦ θεοῦ de *M*, opposition pour laquelle on ne saurait invoquer un hasard paléographique ou psychologique. Les auteurs classiques offrent des exemples certains de ces deux constructions. Néanmoins, le datif transmis par *A* paraît plus probable dans la langue de Photius, si on en juge par l'expression ὁ μάλιστα αὐτῷ οἰκεῖος donnée sans variante en 76. Le correcteur auquel nous devons les génitifs a donc estimé que τοῦ θεοῦ marque l'appartenance plutôt que la conformité : pure conjecture qu'il est inutile d'introduire dans le texte de Photius.

## 48

καὶ ἀπλουστέρως κέχρηται ταῖς λέξεσιν *A*

Ici, nous trouvons dans *M* l'adjectif ἀπλουστέρας au lieu de l'adverbe ἀπλουστέρως. Comment déterminer la leçon dictée par Photius ? Les éditeurs se sont prononcés pour celle de *M*, parce qu'elle est apparemment la plus naturelle, la moins inattendue : ce serait pourtant une raison de s'en défier. Car si ἀπλουστέρας

<sup>1</sup> On en trouvera plusieurs exemples absolument sûrs en consultant la liste de variantes que j'ai dressée dans les *Mélanges Desrousseaux*, p. 445.

est la leçon authentique, on ne comprend vraiment pas comment ἀπλουστέρως a pu naître dans la famille A ; si, au contraire, la leçon authentique est ἀπλουστέρως, on comprend parfaitement bien l'apparition de ἀπλουστέrais dans la famille M. Il est naturel, en effet, de considérer ἀπλοτυσέραις comme une correction<sup>1</sup> destinée à rendre le texte plus coulant et accentuer le parallélisme avec la phrase correspondante de 49 : καὶ διπλασίοις ταῖς λέξεσι κέχρηται. Ce serait encore une de ces corrections pour l'œil ou pour l'oreille, dont on trouve tant d'exemples dans la famille M, une de ces conjectures hâtives qui valent à leur auteur le reproche d'étourderie : car sans le vouloir, il a desservi l'auteur de la *Chrestomathie* aussi bien que celui de la *Bibliothèque*<sup>2</sup>.

## 52

ἐκεῖ μὲν γὰρ μέθαι καὶ παιδιαί A

Dans M, les deux substantifs sont au singulier : μέθη, παιδιά. Le hasard n'ayant pu produire une telle divergence, il importe d'en découvrir une explication rationnelle. Si on ne comprend pas pourquoi un correcteur aurait remplacé les singuliers par des pluriels, on voit fort bien, en revanche, pourquoi un correcteur a remplacé les pluriels par des singuliers. D'abord, d'une manière générale, le singulier pour ces deux mots est certainement moins insolite que le pluriel. Ensuite, pour le second d'entre eux, le correcteur a nécessairement remarqué que, quelques lignes plus haut (51), Photius a employé παιδιά au singulier dans un contexte analogue. Il est d'ailleurs assez vraisemblable de supposer que la correction de παιδιαί en παιδιά a entraîné la correction parallèle de μέθαι en μέθη. Quoi qu'il en soit, ce correcteur prend avec le texte de Photius des libertés excessives.

<sup>1</sup> On pourrait dire, à la rigueur, que c'est une faute de consonance : le copiste, qui vient de se dicter mentalement καὶ ἀπλουστέρως κέχρηται ταῖς λέξεσιν, a la mémoire encore imprégnée du datif ταῖς λέξεσιν au moment d'écrire ἀπλουστέρως, et, machinalement, il écrit le datif ἀπλουστέrais. Je ne pense pourtant pas que cette explication soit la vraie. Car rien ne dit que le copiste, considéré ainsi comme l'auteur involontaire de la variante ἀπλουστέrais, ait confié un aussi long morceau à sa mémoire avant de le transcrire ; d'autre part, s'il a vraiment opéré de la sorte, le son qui pouvait obséder sa mémoire inconsciente était -σιν et non pas -αις.

<sup>2</sup> Voir le *Commentaire* au passage.



## 56

Κούρητας A : Κουρήτας M

Le manuscrit A peut avoir hérité de l'archétype commun la faute d'accentuation *Κούρητας*<sup>1</sup>, qu'une correction judicieuse aurait éliminée de la famille M.

## 57

ἐπίνικος A : ἐπινίκιος M

Sur cette variante *ἐπινίκιος* introduite dans la famille M par le correcteur anonyme, voir ci-dessus, § 35, p. 212.

## 57

Selon Proclus, l'épinicie était écrit, à l'occasion même de la victoire,

τοῖς προτεροῦσιν ἐν τοῖς ἀγῶσιν A

Au lieu de *προτεροῦσιν*, M donne *πρωτεύουσιν*. L'une des deux variantes étant forcément une correction de l'autre, nous devons raisonner comme nous venons de le faire en 52 : s'il ne peut venir à personne l'idée de remplacer le mot banal *πρωτεύουσιν* par le mot rare *προτεροῦσιν*, l'inverse a toutes les chances de se produire. Dans la tradition de la *Bibliothèque* en particulier, une hypothèse s'impose immédiatement : le correcteur anonyme a glosé *προτεροῦσιν*, que donnait son exemplaire, par le synonyme courant *πρωτεύουσιν*, lequel a passé dans le texte de la copie suivante.

## 59

τὰ γὰρ κατ' ἀντίφρασιν... οὐκ εἰς κακοφημίαν μεταβάλλει τὸ εὐφημον A

Dans M, nous trouvons le verbe *μεταλαμβάνει*. Apparemment, il n'y a aucune différence sémantique entre ces deux verbes. On doit cependant observer que *μεταλαμβάνω* appartient à la langue technique des grammairiens<sup>2</sup>.

Le cas me paraît identique au précédent et doit se résoudre de la même manière : aucune cause fortuite n'ayant amené la divergence, il faut l'expliquer par l'hypothèse du manuscrit à doublets que s'était constitué le correcteur anonyme.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 96-97.

<sup>2</sup> Voir LIDDELL-SCOTT-JONES, s. v., IV, 3, et cf. *Mélanges Bidez*, p. 851-852.

## 60

διὰ τὸ... διονυσιάζοντα ἕκαστον... συγκόπτεσθαι A

M donne ici διονυσιάζοντας.

En règle générale, ἕκαστος et les mots analogues au singulier accompagnent un verbe au pluriel comme apposés au sujet. Les choses présentent moins de clarté lorsque le pronom en apposition est lui-même accompagné d'un participe ; d'après d'assez nombreux exemples <sup>1</sup>, le singulier et le pluriel s'emploient également, mais l'euphonie règle le choix : le participe se met au singulier s'il est rapproché du pronom, au pluriel s'il est rapproché du verbe. D'après cette règle tout empirique, la leçon de A l'emporte sur celle de M.

Sans écarter *a priori* l'hypothèse d'une bévue de copiste dans la famille M, il n'est pas interdit de considérer διονυσιάζοντας comme une de ces étourderies trop fréquentes sous la plume du correcteur anonyme.

## 65

ναίοντας A<sup>2</sup>B : νέοντας A : μέοντας M

Le correcteur anonyme, trouvant dans son exemplaire νέοντας, où il n'a pas su reconnaître ναίοντας, a remplacé ce mot incompréhensible par la conjecture μέοντας, qui convient au contexte, mais détruit le calembour étymologique sur lequel se fonde le raisonnement <sup>2</sup> : c'est un cas identique à celui de ὑπόμνησιν qu'on vient de voir en 38.

## 69

ἐννεαταιρίδος A : ἐνναεταίριδος M

Le mot figure deux fois dans le *Codex* 239 : ici et en 72. Les deux fois, A écrit ἐννεα-, tandis que M écrit ἐννα- : le cas fortuit est donc exclu.

Les exemples fournis par les dictionnaires montrent que les deux graphies sont également bien attestées, celle de M plus souvent que celle de A. Dès lors, comme une correction est improbable dans la famille A, on peut affirmer que la graphie ἐννα- est l'œuvre du correcteur anonyme, désireux d'harmoniser la langue

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 286, 7.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 127.



de Photius avec l'usage le plus courant ou celui qui était le sien propre.

On retiendra surtout que le correcteur, ici comme en 72, a retouché le premier élément du mot, tout en respectant l'orthographe fantaisiste du second. Cette abstention ne prouve pas que le correcteur anonyme soit un ignorant : c'est plutôt l'attitude d'un lecteur qui, dans son exemplaire, corrige ou modifie à sa guise, sans aucun souci d'être complet ou systématique.

## 71

καὶ δάφνας τέμνοντες... ἐκόμιζον τῷ Ἀπόλλωνι A

*M* donne la variante *τεμώντες*, que Bekker et Westphal ont adoptée dans leur texte.

A propos de cette divergence des deux manuscrits, il nous faudra refaire encore une fois un raisonnement qui a déjà beaucoup servi au cours de ce chapitre. La leçon difficile appartient à une famille où les corrections sont rarissimes, la leçon banale à une famille où les corrections sont monnaie courante. Dès lors, *τεμώντες* ne peut être qu'une correction voulue pour réparer un accroc apparent à la syntaxe vulgaire, et je n'hésite pas à l'attribuer au correcteur anonyme.

Il a eu tort de corriger. Car bon nombre d'auteurs emploient le participe présent là où nous attendrions plutôt l'aoriste<sup>1</sup>. En particulier dans la phrase qui nous occupe, Photius emploie *ἐκόμιζον* et non *ἐκόμισαν*, et le sens de sa phrase est le suivant : *δάφνας ἔτεμνον... καὶ ἐκόμιζον τῷ Ἀπόλλωνι*, ce qui justifie amplement l'emploi de l'imparfait *τέμνοντες*.

## 73

ἐννεαεταιρίδος A : ἐνναεταιρίδος M

Sur la correction du mot dans la famille *M*, voir ci-dessus, § 69 p. 219.

## 73

κρατεῖ A : κράτει M

L'exemplaire utilisé par le correcteur anonyme portait sans doute la faute individuelle *κράτει*, que ce correcteur aura fait disparaître,

<sup>1</sup> On trouvera les exemples dans KÜHNER-GERTH, I, p. 200, Anmerk. 10.

mais sans se donner la peine d'effacer ou de barrer l'accent qu'il savait faux <sup>1</sup>.

## 74

Le texte nous dit qu'on adapte à une hampe une boule, à laquelle on accroche d'autres boules, plus petites, puis, au milieu de la hampe,

περιθέντες ἐλάσσονα τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας καθάπτουσι πορφυρᾷ  
στέμματα A

Le texte correspondant de *M* contient plusieurs variantes, dont deux ont été mentionnées antérieurement <sup>2</sup> : le pluriel fautif ἐλάσσονας et l'omission du mot σφαίρας. La première de ces erreurs s'explique par la psychologie d'un copiste qui se dictait mentalement un texte dont σφαίρας n'était pas absent. Il faut donc supposer que, dans l'histoire de la famille *M*, ἐλάσσονας pour ἐλάσσονα est une erreur plus ancienne que l'omission de σφαίρας.

Ceci admis, nous voyons que *A* porte :

τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας

expression un peu déroutante, dont le nominatif serait ἡ ἐπ' ἄκρῳ σφαῖρα, et où ἄκρῳ (neutre) a une valeur adverbiale, exactement comme si nous avions τῆς ἀνωτάτῳ σφαίρας.

On comprend qu'une telle expression ait choqué un puriste et on comprend aussi que le correcteur anonyme ait glosé ἐπ' ἄκρῳ par ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου, qui est tout à la fois une note exécutive et une correction de beau langage.

Un exemplaire avait donc l'aspect suivant :

ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου  
τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας καθάπτουσι

Un copiste, même consciencieux et cultivé, ayant à transcrire ce modèle, croira, tout naturellement, qu'au lieu de la première rédaction :

τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας καθάπτουσι

il faut lire :

τῆς ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου καθάπτουσι

<sup>1</sup> *Supra*, p. 104. Ceci n'exclut pas une explication toute différente, *infra*, p. 370.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 143 et p. 196.



et c'est ce texte qu'a transmis la famille *M*, avec l'omission, pour ainsi dire obligée, du mot *σφαίρας*. Mais comme le correcteur anonyme n'aurait probablement pas supporté la lourde expression :

τῆς ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου σφαίρας

on peut supposer que, dans son propre exemplaire, il avait déjà expunctué le mot *σφαίρας* pour rendre le style plus coulant <sup>1</sup>.

Quelque solution qu'on adopte, on doit attribuer au correcteur anonyme la disparition du mot *σφαίρας* dans la famille *M*.

## 77

Le personnage le plus représentatif de la daphnéphorie thébaine portait des chaussures qui, dans *A*, se nomment *ἐπικρατίδες* et, dans *M*, *ἰφικρατίδες*.

Tous les éditeurs ou commentateurs de ce passage célèbre ont adopté la leçon de *M*, et, fort doctement, ils nous ont rappelé que les *iphicratides* sont des chaussures légères, inventées par le général athénien *Iphicrate* :

Ἰφικράτης τὰς τοῖς στρατιώταις εὐλύτους καὶ κούφας ἐποίησε,  
τὰς μέχρι τοῦ νῦν ἰφικρατίδας ἀπ' ἐκείνου καλουμένας <sup>2</sup>.

A cette manière de voir, on peut sans doute objecter que, le stratège et son invention datant du IV<sup>e</sup> siècle, les daphnéphores thébains antérieurs à Iphicrate devaient porter autre chose que des *iphicratides*. Plutôt que d'accuser gratuitement Proclos d'un anachronisme aussi remarquable, il faut se demander si *M* nous a vraiment transmis la leçon correcte et si *A* mérite le reproche de nous avoir induits en erreur.

Au point de vue paléographique, on ne saurait prétendre que *ἐπικρατίδες* soit une déformation accidentelle de *ἰφικρατίδες*. On ne saurait pas davantage prétendre que la leçon de *A* soit une correction voulue de la leçon de *M* : non seulement parce que la famille *A* n'a pas l'habitude de corriger, mais surtout parce qu'un correcteur ne remplace pas un mot comme *ἰφικρατίδες*, connu de

<sup>1</sup> Pour terminer l'examen de ce passage, disons que Westphal reprend la leçon de *A*, mais en corrigeant ἄκρω en ἄκρου, sans doute pour harmoniser ce bout de phrase avec celui qu'on lit deux lignes plus haut. C'est traiter le texte de Photius comme le faisait déjà le correcteur anonyme ; de plus, la différence entre le génitif et le datif avec ἐπὶ est si minime qu'on ne saurait préférer l'un à l'autre : la sagesse commande de suivre *A* même dans ses fluctuations.

<sup>2</sup> DIODORE, XV, 44. Cf. POLLUX, VII, 89 ; PHOTIUS, p. 342 a 31, etc.

tout « honnête homme », par un mot comme ἐπικρατίδες, dont on ne peut pas dire qu'il soit familier à beaucoup de gens. Nos dictionnaires modernes mentionnent ἐπικρατίδες d'après un exemple unique d'Hippocrate, où il désigne d'ailleurs tout autre chose qu'une espèce de chaussures.

Mais, comme il arrive parfois, les dictionnaires sont incomplets. On ne pouvait évidemment pas leur demander de citer l'exemple de notre manuscrit A. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils omettent le seul autre passage où soient mentionnées des chaussures dites ἐπικρατίδες, et ce passage, coïncidence troublante, est un article du *Lexique* de Photius lui-même :

ἰφικρατίδες · αἱ ἐπικρατίδες · ἔστι δὲ εἶδος ὑποδημάτων.

Quelques réserves qu'on doive faire sur la rédaction actuelle de cet article <sup>1</sup>, un point reste acquis : aucun auteur, hormis Photius en son *Lexique*, ne mentionne les chaussures nommées ἐπικρατίδες, et ce mot rarissime ne se retrouve que dans le manuscrit A de la *Bibliothèque* du même Photius.

Cela me paraît suffisant pour croire que Photius a dicté ἐπικρατίδας et que ce mot a été corrigé ou glosé en ἰφικρατίδας par le correcteur anonyme de la famille M. Si donc Photius a dicté ἐπικρατίδας, c'est qu'il l'a trouvé tel quel dans son exemplaire de la *Chrestomathie* et nous devons imprimer ce mot dans notre texte du *Codex* 239, même si ce mot n'était qu'un lapsus propre à la tradition manuscrite de la *Chrestomathie*. Le contexte nous suggère qu'il s'agit d'un mot dialectal béotien (tout comme κώπω) et il serait fort imprudent d'apporter une correction qui ne soit pas l'évidence même <sup>2</sup>.

C'est à un exemple de ce genre qu'on mesure l'ampleur des ravages occasionnés dans le texte par l'intervention indiscrete du correcteur anonyme : car en voulant émender le vocabulaire de Photius, il a tout bonnement trahi Proclos lui-même.

<sup>1</sup> Cette rédaction laisse singulièrement à désirer. Le mot rare à expliquer étant ἐπικρατίδες, on ne saurait admettre que Photius l'ait présenté comme une explication du mot courant ἰφικρατίδες. On peut supposer que la rédaction originale était différente, par exemple : ἰφικρατίδες καὶ ἐπικρατίδες · ἔστιν εἶδος ὑποδημάτων. Mais ceci dépasse le cadre des présentes recherches.

<sup>2</sup> Par exemple celle qui consisterait à établir un rapport entre ces chaussures béotiennes et les chaussures dites ἐπικρηπίδες, qu'une malencontreuse correction de Fischer voudrait éliminer des *Caractères* de THÉOPHRASTE (II, 7).



La daphnéphorie se rendait à Thèbes dans le temple d'un Apollon qui, à côté de l'épithète connue *Ἰσμήνιος*<sup>1</sup>, en portait une seconde pour laquelle nos deux manuscrits présentent une grave divergence :

*Ἀπόλλωνος... Χαλαζίου* A : *Ἀπόλλωνος... Γαλαξίου* M

Ce cas offre avec le précédent une analogie frappante. De même que les éditeurs ont préféré *ἰφικρατίδες* de M à *ἐπικρατίδες* de A, de même ici, ils rejettent *Χαλαζίου* de A pour adopter *Γαλαξίου* de M. Et de même qu'on connaît assez bien les *iphicratides* et très mal les *épicratides*, de même on connaît un peu *Apollon-qui-procure-du-lait* et pas du tout *Apollon-qui-préserve-de-la-grêle*. Est-ce une raison pour rejeter la leçon *Χαλαζίου* et pour prétendre que l'existence de cet Apollon est invraisemblable ? Elle l'est si peu qu'un éminent spécialiste comme Nilsson n'a pas hésité à choisir la leçon de A, que tous les éditeurs ont méprisée<sup>2</sup>.

Ce que nous avons appris de la tradition manuscrite de Photius confirme l'opinion du savant suédois. Des deux hypothèses possibles — qu'un accident matériel dans la famille A ait transformé un mot courant en un mot rare, inconnu par ailleurs, mais parfaitement admissible, ou qu'une correction consciente dans la famille M ait éliminé le mot rare, supposé inexistant, au profit d'un mot connu par ailleurs — de ces deux hypothèses, la seconde seule mérite d'être prise en considération.

Ici encore<sup>3</sup>, le correcteur anonyme a bien étourdiment expulsé

<sup>1</sup> Sur l'orthographe de ce mot dans A et dans M, voir *supra*, p. 130, 140.

<sup>2</sup> Sur tout ceci, voir le *Commentaire* au passage.

<sup>3</sup> Les divergences notées dans ces paragraphes 77 et 78 présentent un intérêt vraiment considérable. L'explication que j'en propose me paraît se justifier suffisamment par l'existence d'un correcteur savant, à qui remonte, en dernière analyse, la recension M de la *Bibliothèque* ; l'identification de ce correcteur apportera peut-être une confirmation à cette théorie dans le cas particulier du paragraphe 77 (cf. *infra*, p. 352, note 2). Cependant, on peut se demander si une autre explication ne serait pas à envisager pour les deux exemples qu'on vient de voir. De ce que Photius cite les *iphicratides* et les *épicratides* côte à côte dans son *Lexique*, dont le texte transmis définit les premières par les secondes, alors qu'on s'attendait à l'inverse, ne devrait-on pas conclure que la dualité des leçons de A et de M prouverait l'existence des doublets *ἰφικρατίδας* / *ἐπικρατίδας*, *Γαλαξίου* / *Χαλαζίου* dans le manuscrit envoyé par Photius à Tarasios ? L'hypothèse est assurément tentante, mais avant de l'adopter pour ces deux exemples, il faudrait, je pense, d'autres exemples absolument sûrs

de Photius un mot deux fois respectable, d'abord, parce qu'il figurait dans la *Chrestomathie*, ensuite parce que ce mot était peut-être le dernier témoin d'un vieux culte agraire depuis longtemps disparu.

## 85

αὐτοῖς A : αὐτοῖς M

Le réfléchi donné par *M* est peut-être dû au correcteur anonyme<sup>1</sup>. Ce serait alors de sa part un excès de purisme, car dans la phrase ainsi rédigée, le réfléchi n'est pas de rigueur<sup>2</sup>.

## 88

κλῆμα ἀμπέλου A : κλήματα ἀμπέλου M

On a vu<sup>3</sup> les raisons qui me font croire que l'exemplaire du correcteur anonyme portait *κλήματα*. Notre savant étourdi s'est empressé de redresser l'accentuation, en oubliant ainsi de résoudre la véritable difficulté du texte.

## CONCLUSION.

Nous avons vu qu'un ancêtre du manuscrit *M* a eu longtemps comme propriétaire un Byzantin qui l'a annoté et corrigé pour son usage personnel : nous sommes à même maintenant de préciser quelque peu cette donnée théorique.

Il va de soi que les éléments nous manquent pour démontrer que les variantes examinées dans le présent chapitre appartiennent toutes à celui que nous continuerons d'appeler le correcteur anonyme<sup>4</sup> : mais nous pouvons affirmer, sans trop d'audace, que, en dernière analyse, la plupart d'entre elles s'expliquent par son intervention. Des recherches plus minutieuses encore, aidées par un heureux hasard, le dépouilleraient peut-être de quelques-unes

---

dans le reste de la *Bibliothèque*. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai rien trouvé de tel en étudiant les chapitres consacrés à des auteurs dont nous avons encore les textes. Il est d'ailleurs à souhaiter que de nouvelles recherches nous fassent un peu mieux connaître la méthode de travail de Photius.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 93-94.

<sup>2</sup> Voir KÜHNER-GERTH, I, p. 563, 5.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 123-124.

<sup>4</sup> On a vu, par exemple, au cours du présent chapitre, que la pseudo-correction ἐξῆς en 17 peut difficilement lui être attribuée.



des corrections dont on l'a rendu responsable ici : mais il en resterait toujours assez pour que la thèse générale ne perde rien de sa force.

Son exemplaire contenait des fautes héritées de l'archétype commun de *A* et de *M*.

Ainsi, *Κούρητας*, que le correcteur anonyme a judicieusement amélioré en *Κουρῆτας* (50) ; ainsi *Τηλεγόνος*, qu'il a cru corriger en écrivant *Τηλέγονος* (19) : ce changement d'accent prouve qu'il avait en matière de Cycle épique des ignorances qu'on ne saurait lui imputer à crime, puisqu'il les partageait avec les plus érudits de son temps. Mais l'archétype commun avait légué à l'exemplaire de notre correcteur des fautes autrement graves, qui rendaient le texte incompréhensible. Ainsi, *ὑπὸ μῶμον* (38) et *νέοντας* (65), que le correcteur anonyme remplace par les conjectures *ὑπόμνησιν* et *μένοντας*, doublement instructives pour nous. Car leur auteur était, à coup sûr, un savant qui comprenait fort bien un texte très technique ; mais c'était un savant pressé et un peu étourdi, qui corrigeait ou conjecturait sans respecter la vraisemblance paléographique ou psychologique ; sans doute, il aurait difficilement découvert par ses propres moyens la correction de *ὑπὸ μῶμον* ; mais avec un peu moins de précipitation, il aurait pu découvrir — tout comme *A*<sup>2</sup> — que *νέοντας* n'est qu'une orthographe fallacieuse de *ναίοντας* et non une déformation de *μένοντας*.

Son exemplaire contenait aussi des fautes postérieures à l'archétype.

En 43, l'omission de *εἶναι* après *φησιν* rendait la phrase incorrecte, et la conjecture *λέγει* pour *φησιν* n'est pas sotte : mais le remède s'avère pire que le mal, puisque, dès la copie suivante, la tradition manuscrite portera ainsi une leçon étrangère à Photius. En 73, le correcteur anonyme trouve *κράτει* dans son exemplaire : il ajoute immédiatement le circonflexe correct sur la dernière syllabe, mais sans barrer ni effacer l'accent faux de la première. Lisant *συνῆρται* (2) et *κλήματα* (88), il se laisse aller à son premier réflexe, qui est de corriger une faute d'accentuation criarde ; mais si les mots *συνῆρται* et *κλήματα* acquièrent ainsi une orthographe individuellement correcte, ils n'en restent pas moins entièrement erronés dans le contexte. Notre correcteur étant assez savant pour s'en rendre compte, comment comprendre qu'il n'ait pas redressé ces erreurs ? Simplement parce qu'il n'en

éprouvait ni le besoin ni le goût. Il avait la mentalité d'un érudit qui, dans le feu d'une première lecture, surcharge à sa guise un exemplaire de travail qu'il ne destine pas à la publicité et dans lequel il lui importe peu que survivent des traces de ses propres étourderies ; peut-être, d'ailleurs, avait-il la mentalité d'un bibliophile, qui aime mieux laisser dans ses notes personnelles des fautes évidentes que gâter son exemplaire par un grattage maladroit.

Beaucoup plus nombreux sont les cas où notre correcteur a touché, pour le corriger ou le gloser, à un texte parfaitement sain. Nous ne pouvons pas toujours établir une distinction entre ce qu'il voulait vraiment corriger et ce qu'il voulait simplement gloser. Pratiquement, le résultat est le même, puisque, dans la copie suivante, la glose, aussi bien que la correction, expulsera du texte la leçon authentique. Bornons-nous donc à voir les conséquences de son activité, sans ambitionner d'atteindre une impossible précision, et voyons ce que cette activité révèle sur l'homme et sa culture.

Nous avons certainement affaire à un homme cultivé, qui a reçu une formation de grammairien. C'est ce que montrent les variantes *κρίσις ποιημάτων* (10), *εἰδῶν* (9) et *μεταλαμβάνει* (59), car ces mots appartiennent à un vocabulaire technique ignoré du profane.

C'est ce que montrent aussi certaines retouches faites au vocabulaire inégal de Photius pour le rendre conforme à l'usage le plus courant. Ainsi, *ἐμφαῖνον* prendra la place de *ἐπιφαῖνον* (5), *ἐφαρμόζει* celle de *ἐφαρμόττει* (6), *ἀποτίκτουσι* celle de *γεννῶσι* (17), *διεξέρχεται* celle de *διαπορεύεται* (18), *ἐπεκλήθη* celle de *ἐκλήθη* (44), *πρωτεύουσι* celle de *προτεροῦσι* (57). De même, à des formes rares de mots connus, il substitue des formes plus courantes ou qui lui étaient personnellement plus familières : il emploie *ἐπινίκιος* pour *ἐπίνικος* (35, 57) *ἐνναετηρίς* pour *ἐννεαετηρίς* (69, 72) et *τὰ ἐλεγεία* pour *ἡ ἐλεγεία* (26). Quant aux mots rares, aux *semel dicta*, il les fait rentrer dans la banalité, soit qu'il les corrige, soit qu'il les glose : c'est ainsi que *ἐπικρατίδας* (77) et *Χαλαζίου* (78) disparaissent au bénéfice de *ἰφικρατίδας* et de *Γαλαξίου*, corrections auxquelles un ignorant n'aurait pu songer ; ainsi encore, le mot technique *κύκλος* (19), fondé sur une métaphore dont le point d'appui lui échappait, est glosé par *λόγος*, qui doit lui en rappeler le sens approximatif, mais qu'un



copiste ultérieur prendra pour une correction à introduire dans le texte.

De minimes retouches donnent au style heurté et inégal de Photius un peu plus d'uniformité et de légèreté : ἀπλουστέραις pour ἀπλουστέρως (48), μέθη et παιδιά pour μέθαι et παιδιαί (52).

Enfin, dans certaines corrections syntaxiques, nous voyons apparaître une recherche de classicisme vrai ou supposé. En 16, il distribue d'une manière plus élégante les trois termes d'une énumération ; en 19, il introduit dans le texte une tournure du meilleur attique ; en 29, il y fait entrer de force la construction classique προσελθεῖν ἐπὶ ; en 39, il écrit trois fois de suite ὕμνους au lieu de ὕμνος ; en 48, il remplace le datif avec οἰκεῖα par un génitif discutable ; en 60, il substitue un pluriel διονυσιάζοντας au singulier διονυσιάζοντα, qui valait sans doute mieux ; en 71, il remplace par τεμόντες le participe τέμνοντες, qui, pour être inattendu, n'en reste pas moins très acceptable ; en 74, il remplace un ἐπ' ἄκρῳ, quelconque et peu clair, par un classique et lumineux ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου ; en 85, il préfère αὐτοῖς à αὐτοῖς, alors que le réfléchi n'est pas de rigueur.

Tel est le bilan du présent chapitre.

Il suffira de le comparer avec celui que nous avons dressé dans un chapitre antérieur, pour se persuader qu'on retrouve ici l'homme qui retouche au gré de sa fantaisie les textes d'Arrien, de Philostrate, de Plutarque, d'Aristide et de S. Méthode.

Un homme fort savant, mais qui glose et corrige trop ou trop vite son exemplaire de travail. Nous avons le droit et même le devoir de supposer qu'il aurait agi d'une autre manière, s'il avait prévu que ses notes personnelles connaîtraient un jour la publicité. J'imagine que, lui vivant, ses notes n'auraient pas paru sous la forme improvisée qu'elles avaient dans son exemplaire. Et même, cette publication, qu'il n'avait pas voulue, fut une trahison à sa mémoire, puisque la postérité le jugerait d'après des notes qu'il ne lui destinait pas.

Cette publication aurait pu être un malheur pour le texte de Photius, car le premier copiste qui reproduisit l'exemplaire annoté fit passer dans ce texte les réactions que le correcteur anonyme avait commis l'imprudence de noter en le lisant. Bien mieux, cette publication aurait pu être un malheur pour Proclos, puisque les variantes nouvelles expulsaient du texte de Photius un bon

nombre de mots que Photius empruntait à la *Chrestomathie*, tout en dictant son résumé.

Si ces malheurs ne se sont pas réalisés, c'est parce que le hasard nous a conservé le manuscrit A, représentant une famille qui reste en dehors des tentatives du correcteur anonyme. Grâce à ce manuscrit, nous possédons un texte pur de tout alliage, un texte qui n'a que les honnêtes fautes d'une tradition manuscrite normale. C'est lui qu'il faut prendre comme guide, si on ne veut pas desservir Photius et dénaturer son œuvre.





## CHAPITRE VII

### AUTRES PARTICULARITÉS DE LA FAMILLE M

Pour terminer l'examen de la tradition *M*, il nous reste à étudier trois genres de faits qui contribuent aussi à lui donner sa physionomie particulière et que nous n'avons pas encore eu l'occasion de traiter d'une manière systématique : en effet, si on prend *A* comme point de comparaison, on constate que *M* ajoute certains mots, en transpose d'autres et remanie même des phrases.

Voyons chacune de ces particularités.

#### MOTS AJOUTÉS.

Bien que, d'une manière générale, la tradition *M* se caractérise par un texte plus court que celui de la tradition *A*, il arrive parfois qu'elle contienne des mots en plus. Faut-il y voir des additions de *M* ou des omissions de *A* ?

Pour répondre à cette question, on doit partir de deux principes. Quand un mot supplémentaire de *M* est indispensable dans le texte *A*, il y a des chances pour que le mot ait été omis par *A*, et il faut l'accueillir dans le texte. En revanche, quand le mot supplémentaire de *M* n'est pas indispensable dans le texte de *A* et qu'il se trouve dans *M* à l'intérieur d'une phrase remaniée, il y a des chances pour que le mot soit une addition pure et simple de *M*, et dans ce cas, il n'y a pas lieu de l'adopter.

Ces principes admis, voici les cas où l'on peut, avec vraisemblance, parler d'une addition de *M*, plutôt que d'une omission de *A*. Les crochets [ ] employés dans la transcription des passages n'ont d'autre but que d'attirer l'attention du lecteur sur les mots supplémentaires donnés par le manuscrit *M*.



## 3

λέγει μὲν ἐν τῷ πρώτῳ ὡς A : [καὶ] ἐν μὲν τῷ  $\bar{\alpha}$  λέγει ὡς M

La phrase dans M présente plusieurs remaniements<sup>1</sup> ; en particulier, la transposition du verbe λέγει a rendu indispensable la présence d'une particule de liaison au début de la phrase. Cela explique l'addition de καὶ par le correcteur de la famille M.

## 14

καθάπερ καὶ [ὁ] "Ομηρος M

Il suffit de se reporter à un chapitre antérieur<sup>2</sup> pour se convaincre que l'article devant "Ομηρος dans la phrase remaniée de M est une addition du correcteur de M plutôt qu'une omission de A. Il semble, du reste, que ce correcteur ait particulièrement veillé à régulariser l'emploi de l'article.

## 16

διέρχεται δὲ τούτων ὡς οἶόν τε καὶ	διέρχεται δὲ τούτων ὡς οἶόν τε[ἔστι]
γένος καὶ πατρίδας καί τινας ἐπὶ μέρους	γένος [τε] καί τινας ἐπιμέρους
πράξεις A	πράξεις M

La phrase diffère notablement dans les deux traditions, et il convient de trouver une explication rationnelle à ces graves divergences.

Le plus sage est de supposer, ici comme ailleurs, que le correcteur anonyme avait sous les yeux un manuscrit portant un texte identique à celui de A :

διέρχεται δὲ τούτων ὡς οἶόν τε καὶ γένος καὶ πατρίδας καί τινας ἐπὶ μέρους πράξεις.

En lisant cette phrase, le correcteur anonyme a dû remarquer que dans l'énumération anaphorique

καὶ γένος καὶ πατρίδας καί... πράξεις

les deux premiers termes sont intimement liés et s'opposent au troisième. Pour que ces valeurs respectives apparaissent davantage, il aura fait la correction :

γένος τε καὶ πατρίδας καί... πράξεις

<sup>1</sup> *Infra*, p. 246.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 181.

peu grave en soi, mais qui donnait au début de la phrase l'aspect suivant :

...ὥς οἶόν τε γένος τε καὶ πατρίδας...

auquel on peut reprocher d'être peu clair, surtout pour l'œil. C'est ce qui aura amené notre correcteur à ajouter un *ἐστι*, qui, sans être grammaticalement indispensable, est néanmoins fort utile au point de vue stylistique.

Cette interprétation des faits suppose, comme on l'a suggéré<sup>1</sup>, que l'omission des mots *καὶ πατρίδας* est fortuite et postérieure à l'intervention du correcteur anonyme.

## 17

καὶ τρεῖς παῖδας [γινώσκουσιν] ἑκατοντάχειρας καὶ τρεῖς [ἐτέρους]... Κύκλωπας M

Nous examinerons plus loin<sup>2</sup> d'une manière détaillée toutes les transformations que cette phrase difficile a subies dans la famille M.

Il nous suffira de constater ici que le texte transmis par A ne présente aucune incorrection grave et que les deux additions de M ne s'imposaient nullement. Elles ont pour auteur le correcteur anonyme, qui, n'ayant pas saisi du premier coup la construction, à vrai dire peu limpide, employée par Photius, a fait, pour redresser la phrase, une tentative que son manque de persévérance ne lui a pas permis de mener à une réussite complète. Malgré cet échec, on ne peut dénier à l'auteur des deux additions une parfaite compréhension du fond et une culture mythologique assez étendue pour son temps.

## 19

...ἐν ᾗ [καὶ] ὑπὸ τοῦ παιδὸς... κτείνεται M

Le mot en surnombre n'étant pas indispensable et la phrase de M portant de nombreuses traces de remaniements<sup>3</sup>, *καὶ* doit être une addition de la famille M, plutôt qu'une omission de la famille A.

## 19

...ἀγνοούμενος [ὥς πατήρ εἶη] κτείνεται M

<sup>1</sup> *Supra*, p. 189.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 247 sqq.

<sup>3</sup> *Infra*, p. 249.



On a déjà vu <sup>1</sup> que les trois mots supplémentaires de la famille *M* sont des additions rendues nécessaires par la correction de ἀγνοοῦντος en ἀγνοούμενος.

## 23

ἀλλ' οὐ τίθεται [ὁ συγγραφεὺς] τῇ αἰτίᾳ ταύτῃ *M*

Dans les débuts de chapitres qui précèdent immédiatement, on trouve :

20 λέγει δὲ ὡς...

21 λέγει δὲ καὶ...

22 λέγει δὲ καὶ...

chacun de ces verbes ayant pour sujet *Proclos* ou *l'auteur*. Le sujet de τίθεται est naturellement le même et on le supplée sans aucune difficulté.

Le correcteur anonyme aura écrit ὁ συγγραφεὺς à proximité du verbe, beaucoup plus, semble-t-il, pour sa propre commodité que pour suggérer l'addition de ces deux mots.

## 26

οἱ... μεταγενέστεροι [τοῖς] ἐλεγείοις... ἀπεχρήσαντο *M*

Ici, en revanche, nous avons affaire à une véritable correction, comme on l'a constaté plus haut <sup>2</sup> : il va de soi que, dans ces conditions, la présence de l'article résulte d'une addition volontaire de la famille *M*.

Si on s'en tient à l'usage le plus général, l'article semble de rigueur. Ce n'est pourtant pas une raison suffisante pour croire que, vraiment, Photius l'a employé et qu'il faut lire ici, avec Westphal, τῇ ἐλεγείᾳ, l'article étant supposé omis involontairement par un copiste de la famille *A*. Vu les circonstances dans lesquelles Photius a composé son œuvre, rien n'empêche de supposer qu'il a bien dicté le texte que lui prête le meilleur de nos deux manuscrits, surtout si l'autre représente une tradition abondamment remaniée.

## 31

Après avoir mentionné, dans l'ordre, Archiloque, Sémonide et Hipponax, le résumé de Photius continue ainsi :

ὦν ὁ μὲν πρῶτος ἐπὶ Γύγου, ὁ δὲ ἐπ' Ἀνανίου τοῦ Μακεδόνοιο,  
'Ιππῶναξ δὲ κατὰ Δαρεῖον ἤκ- [ὁ] δ' Ἰππῶναξ κατὰ Δαρεῖον ἤκ-  
μαζεν *A* μαζεν *M*

<sup>1</sup> *Supra*, p. 208.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 209 sqq.

La leçon de *A* ne présente rien de répréhensible en soi. Le correcteur anonyme a estimé plus classique l'emploi de l'article, qui, au surplus, donnait à la phrase un meilleur équilibre (*ὁ μὲν ... ὁ δὲ ... ὁ δὲ ...*). Cette correction de puriste a naturellement entraîné la transposition de la particule *δὲ* avant le nom propre.

## 38

Voici le texte de *A*, dans lequel les crochets encadrent le mot supplémentaire de *M* :

καὶ φησι τὸν ὕμνον μὲν ὠνομάσθαι ἀπὸ τοῦ ὑπόμῳμον τινα εἶναι καὶ οἶον εἰς μνήμην [τινὰ] καὶ ὑπόμνησιν ἄγειν τὰς πράξεις τῶν ὑμνουμένων.

Débarrassée de la bévue *ὑπόμῳμον* pour *ὑπόμονον*, la phrase de *A* ne contient aucune faute, même si elle est rédigée dans un style lourd qui rappelle fâcheusement celui des scoliastes. Celle de *M*, nous l'avons vu <sup>1</sup>, a déjà subi en deux endroits les retouches du correcteur anonyme : correction de *ὑπόμῳμον* en *ὑπόμνησιν*, glose de *οἶον* par *οἶονεἰ*. Il n'y a donc aucune audace à considérer *τινα* comme une addition du même savant. Apparemment influencé par le membre de phrase précédent : *ἀπὸ τοῦ ὕ. τινα εἶναι*, où l'emploi de l'indéfini se justifie pleinement, notre correcteur aura estimé que l'indétermination n'était pas assez marquée dans le second membre par le seul emploi de *οἶον* (*οἶονεἰ*), et il aura ajouté *τινα* après *μνήμην*. Cette addition, superflue à nos yeux, est donc l'œuvre d'un homme qui comprend bien le texte et qui, en outre, possède bien sa langue ; car le *τινα* ajouté porte autant sur *ὑπόμνησιν* que sur *μνήμην*, exactement comme dans cet exemple de Platon : *ὁ σοφιστὴς τυγχάνει ὧν ἔμπορος τις ἢ κάπηλος* <sup>2</sup> (*une espèce de négociant ou de boutiquier*).

## 39

ὕμνους προσωδίου [καὶ] ὕμνους ἐγκωμίου [καὶ] ὕμνους παιᾶνος καὶ τὰ ὅμοια *M*

Dans cette phrase fortement remaniée <sup>3</sup>, les deux *καὶ* en surnombre se présentent comme des corrections voulues. Le correcteur

<sup>1</sup> *Supra*, p. 213-214.

<sup>2</sup> PLATON, *Prot.*, 313 C.

<sup>3</sup> *Infra*, p. 253.



a estimé que l'asyndète rendait la phrase un peu dure et a préféré la construction anaphorique.

## 48

καὶ σεσόβηται μὲν καὶ τοῖς ῥυθμοῖς καὶ σεσόβηται μὲν καὶ τοῖς ῥυθμοῖς  
καὶ ἀπλουστέρως κέχρηται ταῖς καὶ ἀπλουστέραις [δὲ] κέχρηται ταῖς  
λέξεσιν A λέξεσιν M

La phrase transmise par *A* n'est pas des plus élégantes, mais elle n'a rien d'incorrect, μὲν ayant quelquefois pour répondant καὶ, comme c'est le cas ici <sup>1</sup>. Mais on comprend qu'un correcteur un peu pointilleux sur ce chapitre ait eu la tentation d'ajouter un δὲ pour donner à l'expression un meilleur équilibre stylistique. Il est d'ailleurs possible que l'exemplaire sur lequel fut faite cette addition ait déjà porté la faute ἀπλουστέραις <sup>2</sup> : il semble plus naturel, en effet, d'ajouter un δὲ après l'adjectif ἀπλουστέραις qu'après l'adverbe ἀπλουστέρως, correctement conservé dans la famille *A*.

## 69

δάφνας γὰρ... εἰς τὰ τοῦ Ἀπόλλωνος κομίζοντες [οἱ] ἱερεῖς ἐξύμνουσιν αὐ-  
τὸν... M

L'article ne se trouve que dans *M*. Avant de conclure à une omission de *A*, il faut se rappeler que l'article peut être omis devant des noms de fonctions, lorsque ces noms désignent la fonction en général et non des individus pris en particulier <sup>3</sup>. Il semble bien que ἱερεῖς puisse bénéficier de cette règle et qu'en omettant l'article, Photius entendait parler des prêtres en général, qui remplissent normalement la fonction décrite dans le contexte, et non point des individus qui, à un certain moment, en étaient chargés. D'autre part, on comprend que le premier réflexe d'un correcteur quelque peu pressé soit de croire à une faute et d'ajouter l'article. C'est pourquoi il faut sans doute songer à une intervention du correcteur anonyme.

## 77

ὧ χορὸς παρθένων ἐπακολουθεῖ προτείνων κλῶνας πρὸς ἱκετηρίαν [τῶν]  
ὑμνων M

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, II, p. 271, 5.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 217.

<sup>3</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 604 d, 603 Anmerk, 3.

Dans cette phrase, longuement étudiée plus haut <sup>1</sup>, l'article est une addition du correcteur anonyme, qui n'a pas compris du premier coup la syntaxe assez compliquée de ce texte gâté par la faute d'accentuation ὕμνων pour ὑμῶν.

## 84

καὶ ἀνδρῶν λευκὰς αὐτοῖς ἐπενεγκόντων ψήφους ἀπέφυγον [οἱ] Θηβαῖοι M

Pour voir si l'article a été omis par A ou ajouté par M, il faut recourir à l'ensemble du contexte où figure cette phrase. En voici le schéma.

Les Pélasges assiégeaient une ville béotienne,

(1) Θηβαῖοι δὲ ἤμυνον.

Ces derniers envoient des députés à l'oracle de Dodone :

(2) χρησμός δὲ τοῖς Θηβαίοις ἐξέπεσεν ὥς...

Interprétant mal l'oracle, les députés de Thèbes tuent la prophétesse, mais le collège des prêtresses réclame justice :

(3) δίκην λαβεῖν ἀπήτουν τοῦ φόνου τοὺς Θηβαίους.

Les Thébains n'entendent pas être jugés par des femmes seules :

(4) Θηβαῖοι δὲ οὐκ ἐπιτρέπουσι...

et grâce aux suffrages masculins,

(5) ἀπέφυγον Θηβαῖοι A : οἱ Θηβαῖοι M.

D'après la règle, les noms de peuple cités comme tels, sans autre idée accessoire, ne prennent pas l'article : mais quand on renvoie à une mention antérieure, ils prennent l'article. L'absence d'article en (1) est aussi normale que sa présence en (2) et (3) : en effet, qu'il s'agisse de l'ensemble des Thébains en guerre (2) ou qu'il s'agisse de leurs députés à Dodone (3), ils ont déjà été mentionnés. Nous devrions donc trouver l'article en (4) et en (5). Or, nos deux manuscrits l'omettent en (4) et A l'omet en (5).

On peut conclure de là que Photius n'applique pas rigoureusement la règle grammaticale énoncée plus haut : par conséquent, rien ne permet d'affirmer que A aurait omis l'article au passage qui nous occupe (5).

Si nous sommes ainsi amenés à considérer la présence de l'article en (5) comme une addition du correcteur anonyme, nous devons aussi expliquer pourquoi il n'a pas fait de même en (4) où cet article était également nécessaire : circonstance aggravante,

<sup>1</sup> *Supra*, p. 137-138.



cette phrase (4) est précisément une de celles où nous avons la certitude que notre correcteur est intervenu <sup>1</sup>. L'inconséquence dont nous devons l'accuser ici <sup>2</sup> n'est pas plus grave que celle dont il a fait preuve en d'autres endroits ; elle paraîtra sans doute moins étonnante quand nous aurons identifié notre correcteur anonyme.

*Conclusion.* Si le présent paragraphe comporte des conclusions moins nettes que les précédents, cela tient à la nature même des faits étudiés, qui touchent aux cas les plus subtils de la syntaxe grecque.

Nous avons trouvé quinze exemples où, dans une phrase déterminée, la famille *M* contient un ou plusieurs mots de plus que la famille *A*. Presque toujours, les mots en surnombre ne sont pas indispensables au sens et figurent dans un contexte qui a déjà subi d'autres remaniements ou retouches : c'est ce qui donne du poids à l'hypothèse selon laquelle ces mots auraient été ajoutés à la tradition *M* par un correcteur conscient. On devine souvent les motifs qui l'ont guidé, par exemple : mieux équilibrer la phrase (48), rendre le style plus clair (16, 19), préciser le sens du texte (17, 23, 38).

Les additions les plus fréquentes sont celles de *καὶ* et de l'article. Pour les premières, elles appartiennent toutes à des phrases retouchées par le correcteur anonyme (3, 19, 39) et on peut les lui imputer sans hésitation.

Quant aux articles supplémentaires de *M*, ils méritent une mention spéciale : il n'y en a pas moins de six, soit 40 p. c. des cas étudiés. Ici encore <sup>3</sup>, on ne saurait raisonnablement prétendre que le copiste *A* jouirait de l'étrange propriété d'omettre systématiquement les articles de son modèle : la conclusion serait d'autant plus absurde que dans quatre cas (14, 26, 31, 77) sur six, l'article est sûrement une addition voulue par ce correcteur. Les deux derniers cas (69, 84) rentrent sans difficulté dans la

<sup>1</sup> *Supra*, p. 94, n. 1.

<sup>2</sup> Sinon, il faudrait supposer que la phrase :

*Les Thébains ne remettent pas à des femmes seules le soin de les juger* a été considérée par le correcteur anonyme comme une vérité générale, indépendante du contexte — ce qui paraît beaucoup moins admissible que la simple inadvertance dont nous le supposons coupable au paragraphe 84.

<sup>3</sup> Cf. *supra*, p. 183.

même catégorie d'additions volontaires ; un léger doute subsiste pour l'exemple de 84, parce que l'omission de l'article paraît contraire à une règle générale et qu'on a scrupule à mettre cette négligence sur le compte de Photius. On ne doit cependant pas hésiter à le faire, puisqu'on a vu que, dans ce même paragraphe, l'auteur commet une faute identique, à laquelle le correcteur anonyme a omis de toucher.

## MOTS TRANSPOSÉS.

Le manuscrit *M* contient un certain nombre de phrases où les mots se présentent dans un ordre différent de celui que donne *A*. Il peut être intéressant d'étudier ces transpositions parce qu'elles nous aident à préciser davantage le caractère si particulier de la famille *M*.

## 3

λέγει μὲν ἐν τῷ πρώτῳ ὡς αἱ αὐ- ταὶ εἰσιν ἀρεταὶ τοῦ λόγου καὶ ποιή- ματος <i>A</i>	καὶ ἐν μὲν τῷ <i>ā</i> λέγει ὡς αὐται (sic) εἰσιν ἀρεταὶ λόγου καὶ ποιή- ματος <i>M</i>
---	---

Comme toute la phrase est remaniée, la transposition de λέγει ne saurait être fortuite et nous devons en découvrir la cause.

Le correcteur a trouvé choquant le début λέγει μὲν parce que, plus loin, au lieu d'un verbe parallèle à λέγει (*sc.* Πρόκλος) accompagné de δέ, Photius dicte παραλλάσσουναι δέ (*sc.* ἀρεταί). En outre, rapprocher λέγει de ὡς présentait l'avantage de supprimer la cacophonie τῷ πρώτῳ ὡς. C'est donc un souci de style qui a suggéré au correcteur les transpositions de μὲν et de λέγει, lesquelles, à leur tour, ont entraîné l'addition d'un καὶ en tête de phrase.

## 4

En examinant l'importante lacune de *A* en ce passage <sup>1</sup>, nous avons pu, avec certitude, restituer l'archétype commun de la manière suivante :

καὶ ὅτι τοῦ πλάσματος τὸ μὲν ἐστὶν ἀδρόν, τὸ δὲ ἰσχνόν, τὸ δὲ μέσον.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 177.



Dans *M*, ἀδρόν et ἰσχρόν sont intervertis. Cette transposition doit être fortuite, puisqu'on lui chercherait vainement une explication rationnelle. C'est une faute du type psychologique : le copiste, s'étant dicté mentalement un groupe de mots dont ἰσχρόν était le dernier, a machinalement commencé par écrire celui-ci, dont sa mémoire était encore tout imprégnée, et il aura continué en plaçant ἀδρόν en second lieu, sans se douter que l'ordre de succession de ces deux termes avait une certaine importance.

## 18

διαπορεύεται δὲ τὰ τε ἄλλως περὶ θεῶν τοῖς Ἑλλήσι μυθολογούμενα καὶ εἴ ποῦ τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται A

Ce texte assez lourd a subi dans la famille *M* une série de retouches qui lui donnent plus de légèreté<sup>1</sup>. Il est certain que, dans la pensée de Photius, les deux mots περὶ θεῶν portaient sur l'ensemble de la phrase : c'est pour mieux le faire sentir que le correcteur anonyme les a déplacés, en les intercalant entre δὲ et τὰ.

## 19

καὶ περατοῦται ὁ ἐπικός κύκλος ἐκ διαφόρων ποιητῶν συμπληρούμενος, μέχρι τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς τῆς εἰς Ἰθάκην, ἐν ᾗ... κτείνεται A

Entre autres modifications que la famille *M* apporte à cette phrase<sup>2</sup>, il faut noter la transposition de συμπληρούμενος avant ἐκ διαφόρων ποιητῶν, et celle des mots εἰς Ἰθάκην entre τῆς et ἀποβάσεως, ce qui a naturellement entraîné la suppression du second τῆς<sup>3</sup>. Nous avons donc affaire à une série de changements liés entre eux, et les transpositions de *M* n'ont rien de fortuit. La première s'explique par un souci de clarté : rapprocher l'un de l'autre le participe συμπληρούμενος et le substantif κύκλος dont il dépend. La seconde procède, semble-t-il, d'un souci analogue : la place des mots suggère que le correcteur voyait dans ἀποβάσεως l'antécédent du relatif ᾗ. En quoi il se trompait, puisque le parricide de Télégonos s'accomplissait non point ἐν ἀποβάσει Ὀδυσσεύς, mais ἐν Ἰθάκῃ. Supposé même que telle n'ait pas été la pensée du correcteur anonyme et qu'il ait voulu seu-

<sup>1</sup> *Infra*, p. 249.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 249.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 189.

lement alléger le membre de phrase, nous devons cependant constater que son intervention irréfléchie confère au texte un sens que Photius n'avait pas prévu et auquel Proclos n'avait certainement pas pensé.

## 23

ταύτη τῇ αἰτία A : τῇ αἰτία ταύτῃ M

Il n'y a aucune différence de sens entre les deux leçons et je ne vois rien qui justifie la transposition dans *M*, hormis une raison de pure euphonie.

## 27

Κυρηναῖος οὗτος δ' ἦν A : Κυρηναῖος δ' οὗτος ἦν M

Tous les éditeurs ont choisi la leçon de *M*, plus conforme à l'usage courant : mais nous connaissons assez la famille *M* pour nous défier d'une telle conformité, qui pourrait bien provenir d'une retouche faite par le correcteur anonyme.

La leçon de *A* paraît à première vue déroutante, sinon incorrecte. Il faut cependant remarquer que Photius, comme les meilleurs auteurs, place assez souvent la particule δὲ en troisième, voire en quatrième position, lorsque les mots qui précèdent forment un groupe<sup>1</sup>. D'autre part, *Κυρηναῖος οὗτος δ' ἦν* ne constitue pas une expression plus étrange que certaines expressions bien attestées chez des auteurs classiques<sup>2</sup>.

La divergence de nos deux manuscrits se comprend donc le mieux si on admet que le correcteur anonyme a normalisé la construction assez insolite de Photius, conservée dans la famille *A*.

## 29

τῆς Δήμητρος ἀνιωμένης ἐπὶ τῇ τῆς θυγατρὸς ἀρπαγῇ A  
τῆς Δήμητρος ἀνιωμένης ἐπὶ τῆς θυγατρὸς τῇ ἀρπαγῇ M

La construction donnée par *A* se retrouve exactement dans une phrase de Xénophon<sup>3</sup> : τοὺς ἐπὶ ταῖς τῶν φίλων εὐπραξίαις

<sup>1</sup> Troisième place : §§ 6, 7, 37, 56, 88, 92, 96 ; quatrième place : §§ 62, 98, 99.

<sup>2</sup> Le cas ne me paraît pas sans analogie avec celui d'un passage de THUCYDIDE (VI, 10, 4), où les manuscrits ABEFM donnent la leçon authentique : ταχ' ἂν δ' ἴσως tandis que les manuscrits CG donnent la leçon corrigée : τάχα δ' ἂν ἴσως.

<sup>3</sup> *Mém.*, III, 9, 8.



*ἀνιωμένους*. De part et d'autre, la cause du chagrin est marquée par *ἐπὶ* avec un datif dont dépend un complément déterminatif au génitif. Mais la règle la plus générale veut que les verbes du type *ἀνιᾶσθαι* se construisent avec un datif instrumental de la personne ou de la chose <sup>1</sup>. On ne saurait donc attribuer à une pure coïncidence le fait que le déplacement d'un article introduise précisément cette construction plus normale.

Cette correction syntaxique ne s'imposait nullement et son auteur mérite le reproche d'avoir été trop vite en besogne.

## 30

*ἔοικε δὲ ὁ ἱαμβος τὸ μὲν παλαιὸν ἐπὶ τῶν εἰς ψόγον καὶ εἰς ἔπαινον γραφομένων ὁμοίως λέγεσθαι* A

*M* écrit : *ὁμοίως γραφομένων*. Comme l'adverbe *ὁμοίως* porte sur *λέγεσθαι* et non sur *γραφομένων*, l'inversion de *M* provient d'un accident paléographique et non d'un remaniement voulu.

## 31

Nous avons vu <sup>2</sup> que l'addition d'un article dans *M* a entraîné le déplacement de la particule *δὲ* avant le nom propre *Ἰππῶναξ*.

## 39

*καὶ γὰρ ἔστιν αὐτῶν ἀκούειν γραφόντων* A

Les deux mots soulignés sont intervertis dans *M*.

On ne peut pas qualifier d'incorrecte la leçon transmise par *A*, et si l'ordre des mots dans *M* est plus logique et rend moins brutale l'opposition des verbes *ἀκούειν* et *γραφόντων*, on a le droit de mettre cette transposition à l'actif du correcteur anonyme.

## 46

*καὶ χορδαῖς τῶν ἑπτὰ πλείοσιν ἐχρήσατο* A

*καὶ χορδαῖς πλείοσι τῶν ἑπτὰ ἐχρήσατο* M

Les deux rédactions ne présentent aucune différence pour le fond. Celle de *A* se retrouve dans un passage de Thucydide <sup>3</sup> : *ὀπλίταις... πεντακισχιλίων οὐκ ἐλάσσοσιν* ; celle de *M* se con-

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 439 et 440 Anm. 10.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 235.

<sup>3</sup> VI, 25, 2.

forme à l'usage le plus courant (qui n'a d'ailleurs rien de rigide). Le cas ressemble donc à celui que nous venons de trouver en 29 et, cette fois encore, nous attribuerons au correcteur anonyme cette normalisation du style de Photius.

## 56

ὅθεν καὶ πυρρίχην εἶδος τι ὀρχήσεως λέγουσιν A

M écrit *τι εἶδος*, ce qui étonne quelque peu. Régulièrement, l'indéfini se place après le mot auquel il se raccroche comme enclitique. Mais bien que la prose attique elle-même offre des exemples certains d'exceptions à cette règle<sup>1</sup>, je n'oserais pas affirmer que le correcteur anonyme soit intervenu ici et je mettrais plus volontiers la transposition des mots sur le compte d'un banal accident paléographique.

## 66

ὁ δὲ σίλλος λαιδορίας καὶ διασυρμούς πεφεισμένως ἀνθρώπων ἔχει A

Dans M, l'adverbe *πεφεισμένως* précède *λαιδορίας*. Ce déplacement est l'œuvre d'un correcteur pressé qui a considéré *πεφεισμένως* comme un adverbe portant sur l'ensemble de la phrase, et *ἀνθρώπων* comme un complément déterminatif de *λαιδορίας* et de *διασυρμούς*. Il a perdu de vue que Photius emploie ici une construction rare, mais bien attestée, selon laquelle *πεφεισμένως* peut avoir sous sa dépendance un génitif. Ainsi, dans cette phrase d'Élien<sup>2</sup> rapportant la ruse imaginée par le renard pour croquer les hérissons : *ἡ δὲ ἡσύχως καὶ πεφεισμένως<sup>3</sup> τοῦ ἑαυτῆς στόματος ἀνατρέπει αὐτοὺς καὶ κλίνει ὑπτίους* etc.

La leçon conservée par A traduit donc bien la pensée de Photius qui, dans sa définition du sille, apportait l'importante restriction que, malgré ses ironies et ses sarcasmes, ce genre littéraire avait des ménagements pour les personnes (*πεφεισμένως ἀνθρώπων*).

## 72

ἔδοξεν ὄναρ νεανίαν... διδόναι καὶ εὐχὰς ποιεῖσθαι τῷ Ἀπόλλωνι δαφνηφοροῦντας διὰ ἐννεαετηρίδος προστάττειν A

<sup>1</sup> KÜHNER-GERTH, I, p. 665, Anm. 6. Il convient de compléter, et peut-être corriger, le point de vue que je défends ici, cf. *infra*, p. 369.

<sup>2</sup> N. A., VI, 24.

<sup>3</sup> R. HERCHER ajoute ici *ἔχουσα* au texte traditionnel.



Dans *M*, προστάττειν suit ποιείσθαι.

Il faut avouer que la phrase de *A* trahit une grande maladresse : le sens reste incertain jusqu'au dernier mot, προστάττειν, et τῷ Ἀπόλλωνι dépend aussi bien de ποιείσθαι que de δαφνηφοροῦντας. La recherche de la clarté explique suffisamment la transposition de *M* : προστάττειν est rapproché de son parallèle δίδοναι, et τῷ Ἀπόλλωνι ne peut plus dépendre que de δαφνηφοροῦντας. Peut-être le correcteur anonyme a-t-il voulu éviter εὐχὰς ποιείσθαι τινι, incorrect, selon lui, dans le sens de *adresser des prières à un dieu* ? C'est possible. Mais encore une fois, nous avons affaire à l'intervention d'un érudit qui lisait Photius la plume à la main, un peu comme un professeur lisant une copie d'élève.

## 89

ἄρξαι δέ φασι Θησέα πρῶτον τοῦ ἔργου *A*

Dans *M*, nous trouvons Θησέα φασί.

Il est certain que Θησέα rapproché de son verbe rend la phrase plus coulante. La transposition ressemble à celles que nous avons notées en 19 et 39, et je la crois voulue par le correcteur dont nous avons si souvent deviné ou constaté l'intervention dans la famille *M*.

*Conclusion.* L'étude des transpositions dans la famille *M* confirme nos conclusions antérieures.

Hormis trois cas (4, 30, 56) où la transposition s'explique par un accident paléographique, tous les autres révèlent l'intervention consciente d'un érudit qui a revu le style de Photius avec un zèle souvent indiscret. Préoccupé avant tout d'assurer à la phrase un meilleur équilibre syntaxique, de la conformer à l'usage courant (ou supposé tel), ou encore de lui donner plus de fluidité, ce savant lecteur n'a pas hésité à remanier l'ordre des mots qui, dans Photius, n'a rien d'exclusif ou d'apprêté. A plus d'une reprise, il a désarticulé la phrase de Photius en lui enlevant ce caractère de spontanéité que lui a si bien conservé la tradition *A*. Dans deux cas même (19, 66), une transposition, élégante de forme, a entraîné pour le fond, une erreur ou, si l'on préfère, une possibilité d'erreur suffisamment grave pour qu'on se défie de ce grammairien trop peu respectueux de la pensée de l'auteur.

## PHRASES REMANIÉES.

Il nous reste, pour terminer la présente étude, à signaler plus particulièrement certaines phrases ou parties de phrases dont la rédaction dans la famille *M* apparaît comme une refonte de la rédaction authentique de Photius conservée dans la famille *A*.

Presque toutes ont déjà fait l'objet d'une mention, à propos de l'une ou l'autre caractéristique examinée plus haut ; quelques autres n'ont pas encore été vues jusqu'à présent, parce qu'elles rentrent malaisément dans les cadres assez rigides que nous avons dû établir. Il convient donc d'examiner ici les unes et les autres, en nous bornant à des rappels pour les premières et en accordant un peu plus de place aux secondes.

## 1

La phrase initiale de Photius se présente dans *M* sous une forme complètement remaniée. Cette rédaction nouvelle a pour auteur le scribe du premier apographe établi sur l'exemplaire du correcteur anonyme : ce copiste inintelligent a mélangé le texte authentique de Photius et la note que le correcteur anonyme avait inscrite en marge à côté de ce texte<sup>1</sup>.

## 2

ἔστι δὲ τὸ βιβλίον εἰς τέσσαρας διηρημένον λόγους *A*  
τὸ παρὸν βιβλίον διαιρεῖται εἰς  $\bar{\Delta}$  *M*

Ce cas ressemble au précédent, mais présente moins de gravité. La phrase de *M* reproduit la manchette aide-mémoire que le correcteur anonyme avait écrite en marge de son exemplaire et que le même copiste inintelligent a considérée comme une correction à introduire dans le texte.

Les deux versions s'accordent à diviser en quatre livres l'ouvrage de Proclos. Cette remarque présente de l'intérêt pour qui veut raconter l'histoire des théories relatives au contenu de la *Chrestomathie*. A une époque où on ne soupçonnait pas l'importance de la famille *A*, on partait de la leçon transmise par *M* : διαιρεῖται εἰς δ', pour proposer ici une correction δύο, et on en concluait que l'ouvrage ne contenait que deux livres. Cette

<sup>1</sup> *Supra*, p. 184 sqq.



correction de Schott s'avère maintenant inadmissible, et il nous faudra expliquer d'une autre manière l'opposition apparente entre le présent paragraphe et le paragraphe final du *Codex* 239.

## 3

λέγει μὲν ἐν τῷ πρώτῳ ὡς αἱ αὐταὶ εἰσιν ἀρεταὶ τοῦ λόγου καὶ ποιήματος A

Nous avons examiné à plusieurs reprises<sup>1</sup> le travail de refonte opéré sur cette phrase par le correcteur anonyme. Choqué de trouver au début les deux mots λέγει μὲν, qui restent sans parallèle exact dans la suite, il les a dissociés et distribués autrement, ce qui a rendu nécessaire l'addition de la particule καὶ au début ; en même temps, il a remplacé αἱ αὐταὶ par la crase équivalente αὐταί, que les copistes ultérieurs n'ont pas comprise ; enfin, il a supprimé l'article devant λόγου pour obtenir le parallélisme. Tout y est : un mot ajouté, deux mots décalés, deux mots coagulés en un seul et un mot supprimé. C'est une véritable refonte, que personne ne songera à considérer comme le résultat d'un hasard ou d'un accident.

## 10

διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ κρίσεως ποιήματος, ἐν ᾧ παραδίδωσι τίς ἥθους καὶ πάθους διαφορά A

On sait déjà<sup>2</sup> que cette phrase a été mal transmise dans la famille M, qui se distingue par la bévue διαλαμβάνειν à l'infinitif et par l'omission accidentelle des mots κρίσεως ποιήματος. On sait aussi<sup>3</sup> qu'avant cette mutilation, la famille M contenait probablement la variante ποιημάτων qui, elle, suppose l'intervention d'un correcteur instruit.

Ce n'est pas tout, puisque la proposition relative se présente dans M sous une forme remaniée : ἐν ᾧ παραδίδωσιν ἥθους καὶ πάθους διαφοράν. Ce remaniement est le fait d'un homme qui a trouvé trop dure la construction transmise par A et qui savait que, normalement, le verbe παραδίδωμι se construit avec l'accusatif.

Ainsi donc, le texte du manuscrit M, rendu intelligible par une grave omission, porte néanmoins la trace d'un remaniement qui révèle un homme instruit : c'est bien la preuve que le correc-

<sup>1</sup> *Supra*, p. 98, 187, 232, 239.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 143, 187.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 188.

teur de la famille *M* est antérieur au copiste à qui nous devons le manuscrit le plus ancien de cette famille.

## 16

διέρχεται δὲ τούτων, ὡς οἶόν τε, καὶ γένος καὶ πατρίδας καὶ τινὰς ἐπὶ μέρους πράξεις *A*

La phrase revêt une forme passablement différente dans *M*, qui ajoute un ἐστὶ après οἶόν τε, remplace καὶ γένος par γένος τε et omet καὶ πατρίδας. Si nous avons bien interprété<sup>1</sup> cet ensemble de faits, nous admettons que, hormis l'omission, qui paraît fortuite, de καὶ πατρίδας, toutes ces divergences sont l'œuvre du correcteur anonyme.

## 17

διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου, ὃς ἄρχεται μὲν	
ἐκ τῆς Οὐρανοῦ καὶ Γῆς μυθολογουμένης μίξεως,	
ἐξ ἧς αὐτῷ καὶ τρεῖς παῖδας	ἐξ ἧς αὐτῷ καὶ τρεῖς παῖδας γινώκουσιν
ἐκατοντάχειρας καὶ τρεῖς γεν-	ἐκατοντάχειρας καὶ τρεῖς ἑτέρους ἀπο-
νῶσι Κύκλωπας <i>A</i>	τίκτουσι Κύκλωπας <i>M</i>

Depuis Bekker, les éditeurs ont généralement suivi le texte donné par *A*. Cependant, Welcker<sup>2</sup>, imité par Kinkel<sup>3</sup>, imprime le texte de *A* avec une vieille correction de Saumaise, reprise par Heyne<sup>4</sup> : αὐτοὶ pour αὐτῷ. Contre cette correction, Ribbeck<sup>5</sup> a fait valoir des arguments qui paraissent décisifs : d'abord αὐτοὶ n'a aucune raison d'être, puisque Photius n'oppose point Ouranos et Gè à d'autres ; ensuite, dans la relative où ἐξ ἧς reprend μίξεως, on ne saurait admettre que γεννῶσι ait pour sujets Οὐρανός et Γῆ ; enfin, le style particulier de Photius nous autorise à considérer αὐτῷ comme une reprise de Οὐρανοῦ et à traduire γεννῶσι par *on donne, on fait naître*. Cette interprétation, généralement admise aujourd'hui<sup>6</sup>, donne le sens suivant :

*de cette union on fait naître à Ouranos trois enfants « centimanes » et trois Cyclopes.*

<sup>1</sup> *Supra*, p. 232.

<sup>2</sup> *Der epische Cyclus*, II, p. 556.

<sup>3</sup> *Epicorum graecorum fragmenta* (Teubner), p. 5.

<sup>4</sup> GAISFORD, p. 344, note g.

<sup>5</sup> *Rhein. Mus.*, 33 (1878), p. 456.

<sup>6</sup> H. G. Evelyn-White, *Hesiod* (Coll. Loeb), p. 481, traduit : *by which they make three hundred-handed sons and three Cyclopes to be born to him.*



La version transmise par *A* n'a donc rien de répréhensible, hormis le style heurté propre à Photius, qui dicte son texte. Mais le sens d'une telle phrase ne se révèle pas dès la première lecture et on doit s'attendre à quelque embarras chez le correcteur anonyme, plus habitué à résoudre superficiellement une difficulté apparente qu'à pénétrer au fond même de cette difficulté.

Laissant de côté ἐξῆς, qu'on ne saurait prendre au sérieux<sup>1</sup>, on constate que le savant lecteur a glosé γεννώσι par ἀποτίκτουσι : il prenait donc γεννώσι au sens obvie, celui qui fait allusion à l'acte procréateur d'Ouranos et Gè. Or, pour qui adopte cette interprétation, le mot αὐτῶ devient incompréhensible : il faut alors ou bien le corriger — ce qu'ont fait Saumaise, Heyne, Welcker, Kinkel — ou bien remanier toute la phrase — ce qu'a voulu faire le correcteur anonyme.

Par l'addition de γινώσκουσιν au premier membre, il aboutissait au sens : *union de laquelle on lui connaît trois fils « centimanes »*. Il avait donc bien compris que la relative exigeait un verbe ayant un sens analogue à celui que Ribbeck attribue avec raison à γεννώσι.

Une autre difficulté a frappé le correcteur anonyme. Dans la phrase qu'il avait sous les yeux et qui était celle que le manuscrit *A* nous a fidèlement transmise, un esprit quelque peu méticuleux pouvait trouver à redire : elle est, en effet, rédigée de telle sorte que les trois « Centimanes » et les trois Cyclopes y semblent nés d'une seule μῆξις d'Ouranos et Gè, alors que nous avons là deux générations successives<sup>2</sup>. C'est la raison pour laquelle le correcteur anonyme a ajouté ἐτέρους après le second τρεῖς, ce qui donne la proposition :

*et ils en enfantent trois autres, les Cyclopes.*

Dans son esprit, cette proposition devait constituer non point le second membre de la relative, mais une proposition indépendante.

Telles étaient les intentions du correcteur anonyme : elles aboutissent pourtant, dans le manuscrit *M*, à une phrase incohérente. Il serait trop facile de prétendre que cette incohérence provient des copistes successifs, qui par leurs bévues ou leurs dis-

<sup>1</sup> *Supra*, p. 94, 206.

<sup>2</sup> APOLLODORE, I, 1 et I, 2 Wagner.

tractions, auraient désarticulé le texte irréprochable constitué par le correcteur anonyme ; d'autre part, il serait absurde d'affirmer que notre érudit entendait remplacer la phrase du type *A* par la phrase du type *M*. La vérité est plus complexe. Arrêté dans sa lecture par cette phrase aux difficultés multiples, le correcteur anonyme avait jeté sur son exemplaire quelques notules rapides à son propre usage, de simples velléités d'interprétation, qu'un copiste a prises ensuite pour autant de corrections mûrement réfléchies, destinées à figurer dans le texte. Ici encore, la phrase bâtarde de *M* résulte beaucoup moins de corrections voulues comme telles, que de la collaboration fortuite entre un savant qui avait imprudemment couvert de notes son exemplaire de travail, et un ignorant qui, par conscience professionnelle, les mit à la place d'honneur dans sa copie.

## 18

διαπορεύεται δὲ τὰ τε ἄλλως περὶ θεῶν τοῖς "Ελλησι μυθολογούμενα καὶ εἴ πού τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται *A*

On connaît déjà <sup>1</sup> toutes les retouches que le correcteur anonyme a fait subir à cette phrase. Après avoir remplacé *διαπορεύεται* par le verbe classique *διεξέρχεται*, il a estimé (avec raison, d'ailleurs) que les mots *περὶ θεῶν* portent également sur les deux éléments parallèles *τὰ τε* — *εἴ πού τι* et il a placé *περὶ θεῶν* en vedette après *δὲ*. Ces retouches de détail, qui ne changent rien au sens, trahissent un lecteur instruit, soucieux de rendre le texte plus accessible à une première lecture et de lui donner un style plus conforme à l'idéal classique. A le voir opérer ainsi, on doit même se demander si nous avons eu raison <sup>2</sup> d'expliquer *ἄλλα* de *M* pour *ἄλλως* de *A* comme une faute de copiste, car on pourrait tout aussi bien attribuer ce changement syntaxique au correcteur anonyme.

## 19

καὶ περατοῦται ὁ ἐπικὸς κύκλος, ἐκ διαφόρων ποιητῶν συμπληρούμενος, μέχρι τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς τῆς εἰς Ἰθάκην, ἐν ᾗ ὑπὸ τοῦ παιδὸς Τηλεγόνου ἀγνοοῦντος κτείνεται *A*

Cette phrase irréprochable de la famille *A* se présente dans la famille *M* sous une forme remaniée qui décèle l'intervention du cor-

<sup>1</sup> *Supra*, p. 142<sup>1</sup>, 207, 240.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 142<sup>1</sup>.



recteur anonyme<sup>1</sup>. Nous avons vu pourquoi il a glosé κύκλος par λόγος ; nous avons vu qu'il a transposé avant ἐκ le participe συμπληρούμενος, pour rendre plus immédiatement sensibles les rapports entre ces différents mots ; qu'il a, peut-être par un souci d'élégance, déplacé d'une manière assez malheureuse εἰς Ἰθάκην et supprimé ainsi un τῆς ; qu'il a ajouté un καὶ devant ὑπὸ ; qu'il a très étourdiment corrigé l'accent de Τηλεγόνος, tout en laissant à ce nom propre sa forme erronée ; qu'enfin, choqué par l'emploi absolu et peu clair à son goût, du participe ἀγνοοῦντος, il l'a remplacé par la périphrase ἀγνοούμενος ὡς πατήρ εἴη, qui brille par une belle construction attique. C'est une véritable refonte, à l'issue de laquelle la phrase de Photius a pris une tout autre physionomie.

## 23

ἀλλ' οὐ τίθεται ταύτῃ τῇ αἰτία A

Ici, l'intervention du correcteur anonyme est plus modeste<sup>2</sup>. Il a donné à τίθεται le sujet ὁ συγγραφεὺς, que lui suggérait le contexte et il a transposé ταύτῃ après αἰτία pour une raison d'euphonie.

## 26

οἱ μέντοι γε μεταγενέστεροι ἐλεγεία πρὸς διαφόρους ὑποθέσεις ἀπεχρήσαντο A

Les retouches du correcteur anonyme sont discrètes, mais fort suggestives<sup>3</sup>. Il a supprimé la particule γε, qui lui a sans doute paru faire double emploi, remplacé le féminin singulier ἐλεγεία par un neutre pluriel, plus courant en ce sens, et ajouté à ce mot un article plus classique.

## 29

A plusieurs reprises déjà<sup>4</sup> il a été question de ce paragraphe particulièrement difficile, dont il convient de donner maintenant une étude d'ensemble.

Voici d'abord comment A transmet ce texte relatif à l'origine du mot ἱάμβος :

οἱ δὲ ἀπὸ τινος Ἰάμβης θεραπαινίδος, Θράττης τὸ γένος· ταύτην φασίν, τῆς Δήμητρος ἀνιωμένης ἐπὶ τῇ τῆς θυγατρὸς ἀρπαγῇ, προσελθεῖν περὶ τὸν Ἑλευσῖνα ἐπὶ τῇ νῦν Ἀγελάστῳ καλουμένη πέτρα καθήμενη καὶ διὰ τινων χλευασμάτων εἰς γέλωτα προαγαγέσθαι τὴν θεόν.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 150, 190, 207, 208, 233, 240.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 234, 241.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 192, 209, 234.

<sup>4</sup> *Supra*, p. 142, 211, 241.

Le début est limpide : certains prétendent que le mot ἱαμβος viendrait de Ἰάμβη, la servante thrace que l'*Hymne à Déméter* montre à la cour du roi d'Éleusis.

La phrase perd sa clarté à partir de ταύτην. Ce pronom, qui désigne Iambé, est nécessairement sujet des deux infinitifs προσελθεῖν et προαγαγέσθαι, unis par καὶ. La seconde de ces propositions infinitives se comprend aisément : Iambé fit rire la déesse par ses plaisanteries. La première proposition est plus compliquée. A cause de sa rédaction même, on est tenté de construire προσελθεῖν περὶ τὸν Ἐλευσῖνα. Mais, après vérification, on s'aperçoit que ce verbe ne se construit jamais avec περὶ ; en outre, cette construction impliquerait, dans le présent texte, que la servante Iambé serait venue tout exprès, à ce moment, à Éleusis : or, elle y était déjà, puisqu'elle avait ses occupations au palais avant l'arrivée de Déméter.

Il faut donc faire dépendre περὶ τὸν Ἐλευσῖνα de καθημένην. Le sujet de ce participe ne saurait être Iambé, car il serait ridicule que les deux idées marquées par προσελθεῖν et καθημένην fussent ainsi juxtaposées. Ce participe est apposé à un mot féminin sous-entendu, complément de προσελθεῖν et désignant Déméter.

Cette construction est défendable à deux conditions.

La première, c'est que προσέρχομαι puisse avoir un complément à l'accusatif. Les dictionnaires citent un exemple de προσελθεῖν τινα emprunté à la langue des comiques : c'est donc une construction rare, probablement familière, mais non impossible.

La seconde condition, c'est qu'on puisse trouver un participe à l'accusatif directement rattaché au verbe sans l'intermédiaire d'un substantif ou d'un pronom : cette construction, dont nous avons des exemples certains dans Homère <sup>1</sup>, ne paraît pas étrangère même à la prose classique <sup>2</sup>.

On peut donc comprendre προσελθεῖν... καθημένην = *s'approcha de Déméter assise...* quoique cette construction paraisse au premier

<sup>1</sup> N 351 : ἤχθετο... δαμναμένους (*dolebat... illos domari*) ;

ζ 51 : κινήσατο δ' ἔνδον ἔοντας (*deprehenditque eos, intus dum essent*).

<sup>2</sup> XÉNOPH., *An.*, V, 5, 7 : πρέσβεις φοβούμενοι... περὶ τῆς χώρας, ὅτι ἤκουον δηουμένην (*legati metuentes... agro, quia populationibus vexari audierant*) ; *H. G.*, V, 1, 19 : ἔπλει... ἐπὶ πολλὰς ναῦς κεκτημένους (*illos adortus sit, quia magnam navium copiam possidebant*).



abord aussi dure qu'insolite, car elle comporte en outre une irrégularité, également attestée en prose classique <sup>1</sup> : celle que le sujet du verbe au génitif absolu reparaisse comme complément dans la principale.

Par conséquent, si la phrase de Photius accumule les irrégularités et les maladresses caractéristiques du style oral, on doit cependant ajouter qu'elle se laisse interpréter et qu'elle offre un sens très satisfaisant.

Nous avons déjà vu <sup>2</sup> toutes les divergences que cette phrase présente dans la famille *M*. L'une d'elles, τὸν θεὸν pour τὴν θεόν, doit être une distraction de copiste ; les autres trahissent la main du correcteur anonyme. Il a fait une première correction syntaxique en changeant la construction de ἀνιωμένης ; il en a fait une seconde, beaucoup plus grave, en lisant ἐπὶ τὸν Ἐλευσίνα au lieu de περὶ τὸν Ἐλευσίνα. Trouvant la succession des mots

προσελθεῖν περὶ τὸν Ἐλευσίνα

il a été choqué par la préposition et, machinalement, il aura remplacé περὶ par ἐπὶ, avant même de se rendre compte qu'il créait ainsi un contresens en faisant venir à Éleusis une servante qui s'y trouvait déjà depuis longtemps. S'il a été si prompt à corriger, c'est qu'il pensait avoir affaire non point à la ville, mais à un personnage nommé Éleusis, car son exemplaire portait la faute τὸν Ἐλευσίνα pour τὴν Ἐλευσίνα, dont nous avons vu la genèse <sup>3</sup>. Qu'on veuille ou non voir dans ce fait une circonstance atténuante, il n'en reste pas moins qu'une fois encore, le correcteur anonyme a travaillé avec une regrettable précipitation <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Par ex.* XÉNOPH., *Cyr.*, I, 5, 5 : δεξαμένου τοῦ Κύρου, οἱ βουλευόντες... αἰροῦνται αὐτὸν ἄρχοντα ; *ibid.*, I, 4, 2 : ἀσθενήσαντος αὐτοῦ [*sc.* τοῦ πάππου] οὐδέποτε ἀπέλειπε τὸν πάππον.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 142, 211, 241.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 151.

<sup>4</sup> Il n'est pas superflu de dire quelques mots sur l'attitude des commentateurs en présence de cette phrase.

Voici la traduction de Schott : *Hanc* (*sc.* τὴν Ἰάμβην) *ferunt... Eleusinem venisse et lapidi... insidentem ludicris quibusdam dicteriis risum deae concitasse*. Il est, je crois, inutile d'attirer l'attention sur le contresens d'après lequel ce serait Iambé (et non Déméter) qui aurait pris place sur l'Ἀγέλαστος πέτρα d'Éleusis. Cette traduction repose sur un texte : προσελθεῖν περὶ(?) τὸν Ἐλευσίνα <καὶ> ἐπὶ τῇ... πέτρᾳ καθημένην, [καὶ] διὰ τινων χλευασμάτων... προαγαγέσθαι τὴν θεόν. C'est une tricherie de traducteur désespéré, chose qui n'a rien d'étonnant pour qui connaît l'histoire de cette traduction (Cf. *Commentaire*, p. 15).

## 38

καὶ φησι τὸν ὕμνον μὲν ὠνομάσθαι ἀπὸ τοῦ ὑπόμῳμον τινα εἶναι καὶ οἶον εἰς μνήμην καὶ ὑπόμνησιν ἄγειν τὰς πράξεις τῶν ὑμνουμένων A

La famille *M* présente cinq divergences<sup>1</sup>, dont une seule est fortuite, φασι pour φησι. Toutes les autres sont l'œuvre du correcteur anonyme. Il a supprimé le μὲν qui lui paraissait superflu, ajouté après μνήμην un τινὰ, qu'il estimait indispensable, glosé οἶον par οἶονεἰ, et surtout essayé de comprendre l'incompréhensible ὑπόμῳμον que portait son exemplaire : on doit lui rendre cette justice que si sa conjecture ὑπόμνησιν n'a aucune valeur paléographique, elle donne cependant le sens requis par le contexte.

## 39

καὶ γὰρ ἔστιν αὐτῶν ἀκούειν γραφόντων ὕμνος προσοδίου, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος καὶ τὰ ὅμοια A

Cette phrase a également reçu beaucoup de retouches du correcteur anonyme<sup>2</sup>. Il a transposé αὐτῶν après ἀκούειν pour rendre moins brutal le choc des deux mots ἀκούειν γραφόντων ; trois fois de suite, il a corrigé ὕμνος en ὕμνους, accusatif grammatical qui ne s'imposait pas ici ; il a remplacé la rude asyndète par une coulante anaphore. En un mot, il a cherché à donner plus de fluidité au style de Photius. Quant à la bévue προσοδίου pour προσοδίου, elle est le fait d'un copiste<sup>3</sup> postérieur au correcteur anonyme, puisque sa faute même suppose que le texte avait déjà reçu les corrections de ὕμνος en ὕμνους.

## 42

ἡ διότι δις δοκεῖ γενέσθαι, ἅπαξ μὲν ἐκ τῆς Σεμέλης, δεύτερον δὲ ἐκ τοῦ μηροῦ A

Bekker a imprimé le texte de *A* ; mais, dans son appareil critique, il suggère la lecture καθημένη, correction qui se fonde sur la construction bien connue προσέρχομαι τινι. On a vu qu'il n'y a pas de raison péremptoire pour accepter cette correction, laquelle donnerait encore un peu plus de lourdeur à la phrase déjà si lourde, soit : ἐπὶ τῇ νῦν Ἀγελάστῳ καλουμένη πέτρα καθημένη, avec un datif final tout à fait différent de ceux qui précèdent.

Westphal est allé plus loin dans la voie des corrections. Il imprime : ταύτην φασί... προσελθεῖν <καὶ τὴν> περὶ τὸν Ἐλευσίνα ἐπὶ τῇ... πέτρα καθημένην [καὶ] διὰ τινων χλευασμάτων... προαγαγέσθαι τὴν θεόν. C'est une correction analogue à celle de la traduction de Schott, avec le contresens en moins. Mais outre que cette correction ne se justifie pas au point de vue paléographique, elle contribue à accentuer encore la maladresse de cette phrase, puisque l'addition de τὴν en tête rend caducs les mots τὴν θεόν en queue.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 144, 193, 213, 214, 235.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 214, 235, 242.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 142.



Dans cette phrase, que nous n'avons point vue encore, le correcteur anonyme a estimé que l'opposition, suffisamment marquée par les adverbes *ἄπαξ* et *δεύτερον*, rendait inutiles les particules *μὲν* et *δὲ* : il les a donc supprimées et a ajouté un *καὶ* devant *δεύτερον*. C'est, à coup sûr, une correction de grammairien méticuleux.

## 69

*δάφνας γὰρ ἐν Βοιωτία διὰ ἐννεαετηρίδος εἰς τὰ τοῦ Ἀπόλλωνος κομίζοντες ἱερεῖς ἐξύμνουσιν αὐτὸν διὰ χοροῦ παρθένων* A

Ici, le correcteur anonyme<sup>1</sup> a fait son innocent travail de puriste en donnant à *ἐννεαετηρίδος* une forme plus courante et en ajoutant un article à *ἱερεῖς* ; mais j'estime qu'il a fait œuvre de vandale en supprimant *ἐν Βοιωτία* au début et *διὰ χοροῦ παρθένων* à la fin de la phrase : car amputé de tous ces mots, le texte peut s'appliquer à des daphnéphories autres que la fête toute locale décrite en ce passage par Proclos<sup>2</sup>.

## 74

*κατὰ δὲ τὸ μέσον τοῦ ξύλου περιθέντες ἐλάσσονα τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας καθάπτουσι πορφύρᾳ στέμματα* A

Nous avons vu<sup>3</sup> que, choqué par l'expression *ἐπ' ἄκρῳ* le correcteur anonyme l'a glosée et corrigée tout à la fois par une expression de la meilleure frappe classique : *ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου*, ce qui a entraîné la disparition du mot *σφαίρας*. Mais *ἐλάσσονας*, bévue de copiste pour *ἐλάσσονα*, est nécessairement antérieure à cette disparition.

*Conclusion.* Constitué essentiellement par une revue de cas déjà étudiés, le présent paragraphe ne pouvait comporter de conclusions nouvelles ; il présente néanmoins l'avantage de nous fournir les éléments d'une rapide synthèse.

A lire l'une après l'autre ces phrases où la famille *M* s'écarte si nettement de la famille *A*, on aura mieux compris que ces divergences ne sauraient résulter d'un aveugle hasard. Elles prouvent, au contraire, l'intervention d'un correcteur qui s'est efforcé de rendre plus claires et plus classiques d'allure les phrases sans

<sup>1</sup> *Supra*, p. 195, 196, 219, 236. Cf. cependant p. 354.

<sup>2</sup> Cf. *Commentaire* au passage.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 143 196, 221.

apprêt que Photius avait dictées à son secrétaire. Ce correcteur ne s'astreint pas à une révision systématique, à un travail en profondeur. Sensible au contour extérieur des phrases au moins autant qu'à leur contenu, il fait assez souvent des corrections syntaxiques ou stylistiques qui ne touchent qu'à la surface du texte ; mais ces remaniements en apparence inoffensifs changent parfois la pensée de Photius, voire celle de Proclos dont Photius n'était que l'interprète. Bien que, dans l'ensemble, le rôle joué par le correcteur anonyme appelle un jugement sévère, il faut cependant lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. Loin de le considérer comme un savant qui prépare méthodiquement une édition nouvelle et qui devrait, par conséquent, porter la pleine responsabilité du préjudice causé à Photius et à Proclos, il faut voir en lui un dilettante et un lettré qui, la plume à la main, étudie son exemplaire et l'enrichit de notes toutes privées auxquelles il dédaigne donner une forme définitive, parce qu'il ne songe pas un instant qu'elles pourraient devenir publiques. C'est en cela qu'il a gravement péché contre la prudence.

---





### TROISIÈME PARTIE

## LA TRADITION INDIRECTE



LA TRADITION INDIRECTE  
TROISIÈME PARTIE

La tradition indirecte est représentée jusqu'à présent par cinq auteurs qui ont lu, reproduit ou résumé le *Codex 239* : un scoliaste de Platon, Aréthas, l'*Etymologicon Magnum*, Michel Italicos et Eustathe. Cette étude, esquissée ici pour la première fois avec toute l'ampleur qu'elle mérite, apporte des conclusions nouvelles dont il faudra tenir compte non seulement pour constituer le texte, mais encore et surtout pour esquisser l'histoire, totalement faussée, de la *Chrestomathie* de Proclus.

On a supposé, bien légèrement, à mon sens, que quelques-uns des dix textes examinés ici proviennent d'une lecture personnelle que leurs auteurs auraient faite de la *Chrestomathie* originale. Ceci est évidemment fort grave. Car si deux ou trois savants postérieurs à Photius ont utilisé et cité la *Chrestomathie* sans passer par le truchement de la *Bibliothèque*, c'est qu'il existait encore des exemplaires de Proclus aujourd'hui perdus, et que l'ouvrage continuait d'être étudié dans les cercles de grammairiens. Un examen plus attentif de la tradition manuscrite de ces textes fait voir que ces auteurs doivent leur bien au *Codex 239* de Photius ; dans certains cas particulièrement favorables, nous arriverons même à déterminer avec certitude la recension qui leur a servi de source.



La tradition indirecte est représentée jusqu'à présent par cinq auteurs qui ont pu reproduire ou résumer le Códex 239 : un scolaste de Pise, Athanas, l'Évêque de Mayence, Michel Italo et Eustathe. Cette étude, espérée ici pour la première fois avec toute l'ampleur qu'elle mérite, apporte des conclusions nouvelles dont il faudra tenir compte non seulement pour constituer le texte, mais encore et surtout pour expurger l'histoire, totalement faussée, de la Chronologie de Fréchet.

On a supposé, bien légèrement, à mon sens, que quelques-uns des dix textes examinés ici proviennent d'une lecture personnelle que leurs auteurs auraient faite de la Chronologie originale. Ceci est évidemment fort grave. Car si deux ou trois siècles postérieurs à Photius ont utilisé et cité la Chronologie sans passer par le truchement de la Bibliothèque, c'est qu'il existait encore des exemplaires de Fréchet aujourd'hui perdus, et que l'ouvrage continuait d'être étudié dans les cercles de grammairiens. Les examens plus attentifs de la tradition manuscrite de ces textes font voir que ces auteurs doivent leur bien au Códex 239 de Photius ; dans certains cas particulièrement favorables, nous arrivons même à déterminer avec certitude la recension qui leur a servi de source.

## CHAPITRE I

### LE SCOLIASTE DE PLATON

*Le texte de C. F. Hermann.* La scolie que nous avons à étudier dans le présent chapitre se réfère à un passage de la *République*, où Socrate dit à Adimante :

*Je pense qu'à présent tu vois clairement... que la poésie et la fiction comportent une espèce purement imitative, c'est-à-dire... la tragédie et la comédie ; puis une deuxième, qui consiste dans le récit du poète lui-même. Tu la trouveras surtout dans les dithyrambes*<sup>1</sup>.

Le scoliaste commente ce texte en trois notes séparées :

a) une note sur la tragédie : définition, étymologie fondée sur le don d'un *τράγος* au vainqueur du concours ;

b) une note sur la comédie : définition, nom primitif (*τρυγωδία*, expliqué par le don d'un *γλεῦκος ὃ τρύγα ἐκάλουν* au vainqueur de la compétition), nom récent (*κωμωδία*, parce qu'avant d'être exécutée en ville, elle le fut *κατὰ κώμας*) ;

c) enfin, une note sur le dithyrambe, que nous allons examiner dans le détail.

Cette note sur le dithyrambe, injustement dédaignée par les philologues en renom, a été spécialement étudiée par deux jeunes savants dans leur « dissertation inaugurale », une première fois par Th. Mettauier en 1880 à Zurich, et une seconde fois par Fr. Stein en 1907 à Bonn.

Ces deux travaux, gâtés par l'inexpérience trop évidente de leurs auteurs, ne mériteraient pas une discussion sérieuse, s'ils ne posaient un important problème de méthode, qu'on ne saurait laisser passer sans un examen approfondi.

---

<sup>1</sup> PLATON, *Rép.*, III, 394 C (Traduction Chambry).



L'un et l'autre ont appuyé leur raisonnement sur le texte publié par C. F. Hermann. Pour ne pas encourir le reproche de nous servir d'autres données que l'adversaire, commençons par reproduire ce texte d'Hermann en le confrontant avec le texte correspondant de notre manuscrit A — les paragraphes étant ceux de ma propre édition.

PHOTIUS (A)

Schol. PLAT., R. P., III, 394 C,  
p. 337 Hermann

42 ὁ δὲ διθύραμβος γράφεται μὲν εἰς Διόνυσον 48... κεκινημένος καὶ πολὺ τὸ ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἐμφαίνων 42 προσαγορεύεται δὲ ἐξ αὐτοῦ ἥτοι διὰ τὸ κατὰ τὴν Νύσσαν ἐπ' ἄντρῳ διθυράμβῳ τραφῆναι τὸν Διόνυσον, ἢ διὰ τὸ λυθέντων τῶν ῥαμμάτων τοῦ Διὸς εὐρεθῆναι αὐτόν, ἢ διότι δις δοκεῖ γενέσθαι, ἅπαξ μὲν ἐκ τῆς Σεμέλης, δεύτερον δὲ ἐκ τοῦ μηροῦ.

43 εὐρεθῆναι δὲ τὸν διθύραμβον Πίνδαρος ἐν Κορίνθῳ λέγει· τὸν δὲ ἀρξάμενον τῆς ᾠδῆς Ἀριστοτέλης Ἀρίονά φησιν εἶναι, ὃς πρῶτος τὸν κύκλιον ἤγαγε χορόν.

ὁ διθύραμβος γράφεται μὲν εἰς Διόνυσον, κεκινημένος καὶ πολὺ τὸ ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἔχων, κέκληται δὲ ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν. ὀνομάζεται γὰρ οὕτως ἢ ἀπὸ τοῦ κατὰ τὴν Νύσαν ὑπὸ ἄντρῳ διθύρῳ τραφῆναι, ἢ διὰ τὸ λυθέντων τῶν ῥαμμάτων ἐκ τοῦ Διὸς μηροῦ εὐρεθῆναι, ἢ διὰ τὸ δόξαι γενέσθαι δις, ἕκ τε τῆς Σεμέλης καὶ τοῦ μηροῦ τοῦ Διός.

εὐρεθῆναι μὲν τὸν διθύραμβον ἐν Κορίνθῳ ὑπὸ Ἀρίονός φησι.

τῶν δὲ ποιητῶν τῷ μὲν πρώτῳ βοῦς ἔπαθλον ἦν, τῷ δὲ δευτέρῳ ἀμφορεύς, τῷ δὲ τρίτῳ τράγος ὃν τρυγὶ κεχρισμένον ἀπήγον.

ORTHOGRAPHICA 43 Ἀρίονα A<sup>1</sup> : Ἀρήονα A Ἀρίωνα A<sup>3</sup>M

CRITICA 42 τὴν Νύσσαν A : Νύσσαν M || ἅπαξ μὲν A : ἅπαξ M || δεύτερον δὲ A : καὶ δεύτερον M

43 φησὶν εἶναι A : λέγει M

*Théorie de Mettauer.* Mettauer étudie brièvement<sup>1</sup> ce qui, dans les scolies de la *République*, remonte au néo-platonicien Proclus. Il y a, en effet, parmi ces scolies, des notes dont l'appartenance au philosophe ne saurait faire de doute, comme celle qui figure en 400 B, où nous sommes expressément renvoyés au *Commentaire* de Proclus sur la *République* (ὥς ἐν τῷ εἰς ταῦτα ὑπομνήματι Πρόκλος φησὶν).

<sup>1</sup> METTAUER, p. 33-36.

Mais on a beau parcourir cet abondant *Commentaire* : on n'y trouve, sur le dithyrambe, rien qui, de près ou de loin, ressemble à notre scolie en 394 C. Par conséquent, la scolie qui nous occupe ne saurait provenir de ce *Commentaire* de Proclus, que, par ailleurs, les scolastes de Platon ont partiellement dépouillé. C'est là, pour le dire en passant, un phénomène assez curieux, que les partisans de l'attribution de la *Chrestomathie* au néo-platonicien ont soigneusement passé sous silence.

Au demeurant, Mettauier ne veut pas prendre position dans ce difficile problème d'attribution<sup>1</sup> et il examine rapidement les rapports entre la scolie à Platon et la *Chrestomathie* de Proclus.

Il est certain, dit Mettauier, que la scolie sur le dithyrambe est empruntée soit à la *Chrestomathie* originale, soit au résumé de Photius, car les deux textes coïncident parfaitement. Néanmoins, ajoute-t-il,

(a) la scolie contient un peu plus que le résumé de Photius :  
κέκληται δὲ ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν ;

(b) ensuite, le scoliaste est seul à parler des récompenses accordées aux poètes dithyrambiques ;

(c) comme dans la scolie précédente (sur la tragédie et la comédie), on expose des choses analogues, omises par Photius, les définitions de la tragédie et de la comédie sont probablement empruntées au même ouvrage.

En conséquence, il faut sans doute chercher dans la *Chrestomathie* même, plutôt que dans le résumé de Photius, la source de nos scolies :

*qua re multo magis de chrestomathia ipsa, quam de Photii excerptis tanquam scholiorum fonte cogitaverim*<sup>2</sup>.

Reprenons ces différents points du bref raisonnement de Mettauier.

a) Je ne vois vraiment pas en quoi on peut dire que le scoliaste écrivant κέκληται δὲ ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν contient plus que Photius dictant προσαγορεύεται δὲ ἐξ αὐτοῦ. Assurément, le scoliaste a 7 mots et Photius, moins explicite, n'en a que 4 : mais la pensée est exactement la même et il n'y a pas une seule idée en plus.

<sup>1</sup> METTAUER, p. 36.

<sup>2</sup> METTAUER, p. 36.



b) Il est bien vrai que le scoliaste parle de récompenses offertes aux vainqueurs dithyrambiques : mais qu'est-ce qui prouve que cette phrase supplémentaire provient de la *Chrestomathie* ? Comme Photius n'a pas copié le scoliaste, il faut admettre ou bien que Photius a supprimé quelque chose, ou bien que le scoliaste a ajouté. Mettauier se cantonne dans la première partie de l'alternative, exactement comme si la seconde ne méritait même pas d'être prise en considération. Voilà qui constitue au moins une imprudence.

c) N'envisageant ainsi que la moitié du problème, Mettauier croit renforcer sa position en attribuant aussi à la *Chrestomathie* les deux notes sur la tragédie et la comédie, et en affirmant que Photius a également omis ces détails. Et la preuve que ces morceaux appartiennent à Proclus ? *Cum similia exponantur...* dit laconiquement Mettauier. Cet argument, plus faible encore que le précédent, ne saurait entraîner notre adhésion. On peut répondre, en effet, que si le scoliaste parle de tragédie et de comédie, c'est que le texte même à commenter l'y invitait. L'unité des notices ne vient pas nécessairement de l'ouvrage dépouillé : elle peut, tout aussi bien, avoir son origine dans le fait que Platon lui-même parlait successivement de tragédie, de comédie et de dithyrambe.

A ces objections purement logiques contre la thèse de Mettauier s'en ajoutent d'autres, qui paraissent plus probantes.

Et d'abord, si dans sa note sur le dithyrambe, le scoliaste fait allusion aux récompenses, c'est parce qu'il a pareillement fait allusion à des récompenses dans ses notes sur la tragédie et la comédie. Nécessaire dans le cas de la tragédie et de la comédie, où elle explique l'étymologie même de ces deux mots, la mention des récompenses devenait inutile et hors de propos dans le cas du dithyrambe. C'est bien plutôt pour faire pendant à ces deux allusions antérieures que nous la trouvons ici. La phrase supplémentaire, qui fait suite au texte commun sur le dithyrambe, se présente donc comme une *addition*.

Ensuite, Mettauier n'a pas pris garde à une objection autrement grave. D'une part, le scoliaste copierait la *Chrestomathie* originale ; d'autre part, le texte qu'il a en commun avec Photius recouvre mot pour mot le résumé de celui-ci. Dès lors, il faudrait avancer une nouvelle hypothèse et dire que, *précisément en cette partie*, Photius reproduit fidèlement l'original, tandis que, pour la phrase en surnombre, on doit supposer, au contraire, que Photius a délibérément supprimé un détail intéressant. Explique qui pourra cette incohérence.

Trop occupé à chercher les omissions problématiques de Photius, Mettauier a complètement négligé les omissions certaines du scoliaste. Photius écrit :

*Pindare dit que le dithyrambe fut inventé à Corinthe ; mais selon Aristote, l'initiateur de ce chant fut Arion, qui, le premier, présenta au public le chœur circulaire.*

A quoi répond la phrase du scoliaste :

*On dit que le dithyrambe fut inventé à Corinthe par Arion.*

Ainsi, le scoliaste, qui copierait le texte original, résume en une seule deux phrases différentes et réduit à l'unité deux faits théoriquement distincts ; mais Photius, qui résume le texte original, distingue assez nettement deux faits : l'endroit qui vit le premier dithyrambe, d'une part, et, d'autre part, le poète qui, le premier, donna au chœur chantant sa forme circulaire<sup>1</sup>. Comment expliquer, d'après Mettauier, ce nouveau renversement des rôles ?

Relisons enfin le début de la scolie :

*ὁ διθύραμβος γράφεται μὲν εἰς Διόνυσον κεκινημένος καὶ πολὺ τὸ ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἔχων, κέκληται δὲ ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν.*

La partie soulignée est une cheville maladroitement raccrochée au sujet διθύραμβος et elle pourrait disparaître sans laisser aucun trou : visiblement, elle est de trop dans cette phrase qui n'a pas été conçue pour la contenir. Reportons-nous maintenant au contexte de Photius. Nous y retrouvons notre « cheville » parfaitement en place au paragraphe 48, dans un long parallèle entre le nome et le dithyrambe, où on ne saurait la supprimer sans désorganiser du même coup la phrase et la pensée. Ainsi, le scoliaste, qui copierait l'original, glisse dans sa phrase un élément étranger, inutile et pris ailleurs ; Photius, qui résume l'original, donne cet élément quelques paragraphes plus loin, où il est parfaitement à sa place et indispensable au sens. A suivre Mettauier, nous arriverions à la conclusion absurde que le résumé est plus fidèle que l'original même.

Loin de prouver ses affirmations, Mettauier fait beau jeu à l'adversaire en proposant une hypothèse qui, poussée dans ses dernières conséquences, aboutit à des absurdités. Il est donc plus sage d'admettre ce qui, aux yeux d'un lecteur non prévenu, s'im-

<sup>1</sup> Voir *Commentaire*, 43<sup>5</sup>.



pose comme une évidence : le scoliaste de Platon a simplement copié, en les arrangeant à son propos, trois paragraphes du résumé que Photius avait donné de la *Chrestomathie*, et il a trouvé bon d'y ajouter une observation personnelle<sup>1</sup> sur les récompenses décernées aux vainqueurs des concours dithyrambiques.

*Théorie de Stein.* Avant de discuter la théorie de Stein, je ne puis m'empêcher d'attirer l'attention sur l'attitude qu'il a adoptée à l'égard de Mettauer.

Il commence par déclarer :

*Utrum scholiasta e Photio an e Proclo ipso hauserit Mettauerus in incerto relinquit*<sup>2</sup>.

Il me semble, au contraire, que Mettauer s'est prononcé sans ambiguïté aucune pour la solution *e Proclo ipso*, avec des arguments plus ou moins faibles à l'appui. Après quoi, Stein continue :

*Sed scholium e libro genuino fluxisse propterea pro certo habendum est quod*

(a) *et scholium in fine plura praebet quam Photius*

(b) *et scholium antecedens, quo de tragoedia et comoedia a Photio... omissis agitur, ipsum quoque ad Proclum redit.*

On reconnaît là, sans aucune modification, les arguments (b) et (c) de Mettauer — et on déplorera sans doute le procédé qui consiste à donner une idée inexacte du travail d'un prédécesseur, quitte à lui reprendre ensuite ses arguments. On a, j'imagine, le droit de professer quelque sévérité à l'endroit d'un savant qui, après avoir agi de la sorte, a la prétention de nous apporter des certitudes (*pro certo habendum est*).

Voyons donc les certitudes de Stein. Le malheur veut que son raisonnement soit conditionné par le système qu'il propose pour l'histoire du texte de la *Chrestomathie*. Il envisage trois stades dans cette histoire :

<sup>1</sup> Personnelle ou prise ailleurs, cela va de soi. La récompense du premier est bien connue ; la récompense du second et la récompense du troisième ne sont mentionnées qu'ici et on ignore dans quelle contrée de la Grèce elles étaient appliquées. Nous ne connaissons donc pas la source du scoliaste, mais son témoignage mérite d'être pris en considération. Cf. PICKARD-CAMBRIDGE, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, Oxford, Clarendon Press, p. 7 et p. 52, n. 3.

<sup>2</sup> STEIN, p. 19.

(a) *Chrestomathie* originale complète, en quatre livres — y compris la poésie dramatique ;

(b) *Eclogarum editio*, qui, ne résumant que les deux premiers livres, ne contenait pas la poésie dramatique ;

(c) Résumé du précédent par Photius en son *Codex* 239.

Je ne dirai rien de cette *Eclogarum editio* qui, depuis plus d'un siècle, empoisonne la question de la *Chrestomathie* de Proclus et qui me paraît issue d'une fausse interprétation du mauvais texte traditionnellement admis pour le paragraphe 1. Son existence est problématique, comme j'essaierai de le montrer ailleurs. Si on accepte mon point de vue, il devient inutile de discuter la théorie de Stein dont une pièce maîtresse est ainsi enlevée.

Mettons pourtant que cette *Eclogarum editio* ne soit pas un mythe. Elle ne fait que rendre plus difficile la position de Stein, moins forte encore que celle de Mettauier. Car, si le scoliaste de Platon reproduit l'original (a), comment peut-il correspondre mot pour mot à Photius, lequel résume (b), résumé de (a) ? Cela n'embarrasse pas Stein :

*In eo quod scholium, quo de dithyrambo agitur, ad verbum fere cum Photii excerpto congruit, nihil est quod offendamus, cum eam partem, qua de poesi lyrica agitur, Photius paulo tantum abbreviatam transscripserit*<sup>1</sup>.

Je ne discuterai pas l'hypothèse en ce qu'elle concerne Photius — car il se peut que, très attentif, le futur patriarche ait accordé plus d'importance à cette partie. Mais, dans la réponse que Stein fait à l'objection, on constate que l'*Eclogarum editio* a disparu. Était-elle donc, elle aussi, plus complète pour la partie lyrique ? Il le faut bien, surtout dans la thèse de Stein qui, sans cela, tomberait en ruines.

Stein a fait œuvre plus originale quand il entend démontrer que les scolies à Platon sur la tragédie et la comédie sont copiées dans la *Chrestomathie* complète. Voici<sup>2</sup> l'échafaudage édifié par le jeune savant :

(1) Le style de la *Chrestomathie* est identique à celui d'un traité anonyme *Περὶ κωμωδίας*, publié sous le n° III par Dübner dans son édition des scolies à Aristophane ;

<sup>1</sup> STEIN, p. 19.

<sup>2</sup> STEIN, p. 23-28.



(2) Le style de ce traité *Περὶ κωμωδίας* est identique à celui des scolies à Denys de Thrace ;

(3) Or, Kaibel a démontré que les scolastes de Denys de Thrace ont copié la *Chrestomathie* originale (a) ;

(4) De plus, moyennant quelques restrictions, le scoliaste de Platon ressemble fort à l'anonyme du *Περὶ κωμωδίας*.

Je laisse au lecteur le soin de formuler la conclusion de cet enchevêtrement de syllogismes. Ce serait galvauder son temps que de discuter une hypothèse bâtie sur quatre prémisses imbriquées, dont chacune reste à démontrer. En supposant même que la troisième fût établie — ce que j'ai contesté ailleurs<sup>1</sup> et continuerai de contester — il resterait encore que les trois autres reposent sur un argument aussi subjectif que le style. En particulier, on aura remarqué que, dans l'argument n° 1, Stein, pour les besoins de la cause, identifie Photius et l'original, ce qui revient à dire que, en passant de l'original (a) dans Photius (c) par l'intermédiaire d'un résumé (b), le style de Proclus n'a pas varié d'un trait : c'est de la fantaisie pure.

*Le texte authentique.* Ainsi donc, les raisonnements de Mettauer et de Stein sombrent dans l'absurde parce qu'ils ont voulu faire dire aux textes plus que ces textes ne disaient et ne pouvaient dire. Le seul examen du texte édité par Hermann, qui fut leur guide, a suffi, je pense, à montrer que le scoliaste de Platon, quel que soit d'ailleurs ce personnage, a pris son bien dans le résumé de Photius et non dans la *Chrestomathie* originale.

Chose curieuse, ni Mettauer, ni Stein ne se sont avisés de regarder d'un peu plus près ce texte pour en déterminer la teneur exacte, la date et l'auteur possible. On comprend jusqu'à un certain point cette réserve, car c'était s'aventurer dans un domaine où, aujourd'hui encore, on n'en est qu'aux travaux d'approche<sup>2</sup> : le domaine des manuscrits et par conséquent aussi des scolastes de Platon. La chose peut paraître étrange, mais c'est la vérité même : en cette matière, il n'y a à peu près rien de fait, et le philologue qui, d'aventure, y fait une incursion doit s'attendre à rencontrer une multitude de difficultés majeures qu'il devra ré-

<sup>1</sup> Cf. *Mélanges Navarre*, Toulouse, Privat, 1935, p. 391-394 et le *Commentaire* accompagnant le texte dans le second volume, *passim*.

<sup>2</sup> Selon la forte expression de J. BIDEZ, p. 393-394.

soudre lui-même tant bien que mal. Ce préambule servira d'excuse aux nombreux points d'interrogation qui marqueront la fin du présent chapitre.

La scolie sur le dithyrambe fut publiée pour la première fois en 1800, sans aucune indication d'origine, dans le recueil établi d'après les notes de feu David Ruhnken <sup>1</sup>. Elle fut publiée à nouveau par Bekker en 1823, pareillement sans indication précise d'origine <sup>2</sup>. Elle reparut ensuite dans le sixième volume de l'édition (1853), souvent réimprimée, du *Platon* de la Collection Teubner, œuvre de C. F. Hermann <sup>3</sup>. Ce recueil d'Hermann, dont l'insuffisance notoire n'empêche pas qu'il soit le seul dont nous disposions, est la plus médiocre compilation qui sortit jamais de la plume d'un philologue. Hermann y a accumulé, pêle-mêle et sans aucune espèce de contrôle, les scolies platoniciennes fournies par Siebenkees en ses *Anecdota graeca*, par Ruhnken dans l'édition qu'on vient de signaler, par Gaisford dans sa hâtive collation du fameux *Clarkianus*, qui venait d'entrer à la Bodléenne (1812) et enfin par Bekker en sa monumentale édition critique. Invraisemblable *farrago* ! Les scolies sont imprimées avec, comme signe de reconnaissance, les initiales S, R, O, selon qu'elles ont été publiées par Siebenkees, Ruhnken ou Gaisford.

C'est sur ce matériel scientifiquement nul que Mettauer et Stein ont travaillé, sur ce matériel que Mettauer, en 1880, fondait une étude consacrée aux sources des scolastes de Platon. Étude complètement manquée, au dire de Cohn, qui a repris la question en partie. Cohn nous révèle que, sans avoir vu un seul manuscrit, sans même tenir compte du fait que certaines notes ont été écrites dans le *Clarkianus* au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle seulement, Mettauer a entrepris de démontrer que le *corpus* des scolies à Platon était constitué dès le vi<sup>e</sup> siècle. Cohn réfute sans peine cette théorie, montre que le *corpus* date du ix<sup>e</sup> ou du x<sup>e</sup> siècle et qu'on ne saurait remonter plus haut sans tomber dans l'hypothèse indémontrable <sup>4</sup>. On comprend, dès lors, pourquoi Mettauer voulait absolument que

<sup>1</sup> *Scholia in Platonem... primum collegit* David RUHNKENIUS, Leyde, Luchtmans, p. 154.

<sup>2</sup> *Immanuelis BEKKERI in Platonem a se editum commentaria critica. Accedunt scholia. Tomus alter*, Berlin, Reimer, 1823, p. 400.

<sup>3</sup> HERMANN, p. 337-338, reproduit textuellement dans le *Platon* de la Collection Didot, III (1873), 323 b (œuvre posthume de Dübner).

<sup>4</sup> COHN, p. 774-775.



la scolie sur le dithyrambe fût directement copiée dans la *Chrestomathie* originale. On comprend aussi pourquoi Stein n'a même pas mentionné l'important travail de Cohn, paru vingt-trois ans avant le sien : si le *corpus* auquel appartient notre scolie a été constitué à une date si tardive, il devenait bien chanceux que l'auteur de la scolie, postérieur à Photius, eût possédé un original complet dont Photius n'avait plus, d'après Stein lui-même, qu'un résumé tronqué.

Il faut donc, avant toute chose, retrouver la source manuscrite du texte publié par Ruhnken, Bekker et Hermann. Bekker prétend avoir édité ses scolies de Platon d'après six manuscrits :

*Parisinus* 1807

*Marcianus* 184

*Marcianus* 185

*Parisinus* 1808

*Parisinus* 1812

*Bodleianus* 39.

On doit écarter les trois derniers, qui ne contiennent pas le texte de la *République*, et les deux *Marciani*, qui contiennent le texte de Platon, mais non celui de la scolie qui nous intéresse<sup>1</sup>. Il ne reste donc, comme seule source possible de Bekker, que le *Parisinus* 1807.

Notre scolie y figure, en effet, au f° 28<sup>r</sup>, au-dessus de la colonne de gauche. En voici le texte exact<sup>2</sup>, qui reproduit la disposition des lignes dans le manuscrit :

ὁ διθύραμβος γράφεται μὲν εἰς Διόνυσον, κε-  
 κινημένος καὶ πολὺ τὸ ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἔ-  
 χων, κέκληται δὲ ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν . ὁ-  
 νομάζεται γὰρ οὕτως ἢ ἀπὸ τοῦ κατὰ τὴν Νύσαν ὑπὸ ἄνθρω  
 5 διθύρῳ τραφῆναι, ἢ διὰ τὸ λυθέντων τῶν ῥαμμά-  
 των ἐκ τοῦ Διὸς μηροῦ εὐρεθῆναι, ἢ διὰ τὸ δόξαι γε-  
 νέσθαι δῖς, ἔκ τε τῆς Σεμέλης καὶ τοῦ μηροῦ τοῦ Διός .  
 εὐρεθῆναι δὲ τὸν διθύραμβον ἐν Κορίνθῳ ὑπὸ Ἀρίο-  
 νός φασιν· τῶν δὲ ποιητῶν τῷ μὲν ᾠβοῦς ἑπαθλον ἦν, τῷ δὲ β  
 10 ἀμφορεύς, τῷ δὲ γ τράγος, ὃν τρυγὶ κεχρισμένον ἀπῆγον.

<sup>1</sup> Je dois ce renseignement à l'inépuisable obligeance de M. L. Ferrari, Bibliothécaire-Directeur de la Marcienne.

<sup>2</sup> Établi d'après une collation de l'original faite par un de mes anciens élèves, M. Léon Lacroix, et d'après une photographie en ma possession.

Voilà l'original. On va voir maintenant la manière de truffer un texte.

Ruhnken, Bekker et Hermann ont eu l'honnêteté d'imprimer à la ligne 1 :  $\delta$  διθύραμβος. Mais Stein imprime <sup>1</sup> :  $\delta$  δὲ διθύραμβος, exactement comme si, dans l'original, la note sur le dithyrambe faisait suite aux deux notes sur la tragédie et la comédie, et formait avec elles une unité parfaite. Stein avait besoin de cette unité pour sa thèse : volontairement ou inconsciemment, il l'a créée dans le texte sans en avertir le lecteur. Cette absence de particule montre déjà l'indépendance de notre note à l'égard des deux autres. La disposition même du manuscrit le montre mieux encore. Les trois notes figurent au f<sup>o</sup> 28<sup>r</sup> ; celle qui concerne la tragédie se trouve entre les deux colonnes, au milieu de la page ; celle qui concerne la comédie, en haut de la colonne de gauche ; celle qui concerne le dithyrambe, au bas de la colonne de gauche. Ce n'est donc pas un texte suivi. Hermann coagule les deux premières en une seule, et Stein lie la dernière aux deux précédentes par l'addition pure et simple d'un δὲ : ainsi se trouve constituée l'unité indispensable à la théorie.

Voici mieux. A la ligne 8, le manuscrit porte δὲ (écrit par le copiste lui-même au-dessus de la ligne). Ce δὲ devient μὲν chez Ruhnken, Bekker, Hermann et, naturellement, Stein. Cela prouve d'abord que Bekker, fidèle à d'incorrigibles habitudes, n'a pas lu ou a mal lu le manuscrit et que, malgré ses promesses, il a simplement reproduit Ruhnken. Or, cette variante est pour nous de la plus haute importance. Car si on lit ce que donnent les infidèles éditeurs, on a un lien indissoluble entre la phrase finale du texte de Photius et la phrase supplémentaire sur les récompenses, propre au scoliaste. Là encore, l'unité n'est qu'apparente : elle est même truquée. Et ainsi, la phrase supplémentaire se révèle, encore une fois, étrangère au texte commun — tout cela au grand dam des théories de Mettauer et de Stein.

*La date du scoliaste.* Le *Parisinus* 1807 passe pour être le plus ancien de nos manuscrits médiévaux de Platon. On s'accorde à le placer dans le dernier quart du ix<sup>e</sup> siècle. Comme la scolie a été écrite par le copiste auteur du texte, nous avons

<sup>1</sup> STEIN, p. 19.



un *terminus ante quem* solide et nous pouvons affirmer que, dès avant 900, un lecteur du *Codex* 239 de Photius a transcrit en marge d'un manuscrit de Platon une note formée d'emprunts aux paragraphes 42, 43 et 48 du résumé que Photius avait composé de la *Chrestomathie* de Proclos.

Nous pourrions nous arrêter ici et nous contenter de ce résultat déjà fort appréciable. Mais ce serait reculer inutilement devant les difficultés qui se présentent à celui dont la légitime ambition est d'en savoir davantage sur l'origine de cette scolie.

Il faut résoudre un premier problème. Le scribe du manuscrit de Paris est-il le rédacteur des scolies écrites par lui ou n'a-t-il fait que reproduire machinalement ce qu'il trouvait dans les marges de son modèle ? Pour répondre à cette question, il est indispensable de jeter un coup d'œil sommaire sur la tradition manuscrite de Platon. En voici au moins quelques éléments sûrement établis d'après les recherches les plus récentes<sup>1</sup>.

Nos meilleurs et nos plus anciens manuscrits de Platon sont au nombre de quatre :

*A* = *Parisinus* 1807, écrit, comme nous venons de le voir, dans le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle. Il ne contient plus, actuellement, que les Tétralogies VIII-IX. C'est le second volume d'une édition complète.

*T* = *Marcianus app. cl.* 4, 1, copié avec beaucoup de soin, au XI/XII<sup>e</sup> siècle, sur *A* encore complet. Il contient les Tétralogies I-VII en entier et seulement une partie de la VIII<sup>e</sup>, de telle manière que la copie directe de *A* s'arrête à *République*, III, 389 D. Il tient donc lieu de *A* pour les sept premières tétralogies.

*B* = *Bodleianus* 39, le célèbre manuscrit de Clarke, écrit en 895 pour le compte d'Aréthas par le copiste Jean le Calligraphe. Il contient et n'a jamais contenu autre chose que les Tétralogies I-VI. Ses marges renferment de nombreuses scolies écrites par Aréthas lui-même.

*O* = *Vaticanus* 1, écrit probablement à la même date, également pour le compte d'Aréthas par le même copiste Jean le Calligraphe. Il ne contient plus aujourd'hui qu'une partie de la Tétralogie IX (*Lois*, *Epinomis*, *Lettres* et *Spuria*). Mais les patientes recherches de Lenz ont démontré que ce manuscrit contenait primitivement les Tétralogies VII-IX et qu'Aréthas le fit établir pour compléter le *Bodleianus* et posséder ainsi en leur entier les œuvres de Platon.

<sup>1</sup> Voir un excellent résumé par J. BIDEZ, p. 391-393.

L'essentiel pour nous serait de connaître, au moins en ce qui regarde la tradition des scolies, les rapports entre le groupe du *Parisinus* et le groupe d'Aréthas. Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, les travaux ne font que commencer en ce domaine, où manque une étude exhaustive à laquelle on puisse se fier. Faute de mieux, voici le résultat de quelques recherches personnelles sur le menu problème qui retient présentement notre attention.

La scolie sur le dithyrambe a-t-elle été transcrite par Aréthas dans le *Vaticanus* quand celui-ci, complet, contenait la Tétralogie VIII où figurait la *République*? Pour répondre avec vraisemblance à cette question, il faut comparer avec soin les parties communes que présentent le *Parisinus* et le *Vaticanus*, d'une part, le *Bodleianus* et le *Marcianus*, d'autre part.

En ce qui regarde le *Parisinus* et le *Vaticanus*, une double collation, faite par M. Léon Lacroix sur l'original du premier et une photographie du second, montre que les scolies de l'édition Hermann pour les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres* et les *Spuria* se retrouvent presque toutes, de première main, dans les deux manuscrits. En ce qui regarde les scolies omises par Hermann pour les mêmes œuvres platoniciennes, Lenz<sup>1</sup> cite un exemple curieux des *Lettres*, II, 311 D. En cet endroit, le *Parisinus* et le *Vaticanus* ont, dans le texte, une lacune commune due à une haplographie et cette lacune est corrigée en marge par une note identique :

*Parisinus* : ἐν ἄλλῳ οὕτως εὗρον · οἶμαι δ' ὅτι καὶ κρεῖττον τοῦτο.

*Vaticanus* : ἐν ἄλλῳ οὕτως εὗρον, ὃ καὶ βέλτιον.

La note du *Parisinus* est écrite par le copiste du manuscrit<sup>2</sup>, celle du *Vaticanus* est écrite par Aréthas : Lenz en conclut que nos deux correcteurs ne disposaient pas chacun d'un manuscrit-contrôle, mais se bornaient à recopier ce qui se trouvait dans les marges du modèle commun et que les scribes avaient omis.

Voici un second exemple, que me signale M. Lacroix. Dans *Lettres*, III, 318 B, l'expression τὸν Κολοφῶνα ἐπέθηκας est commentée ainsi, en marge du *Parisinus*, f<sup>o</sup> 303<sup>r</sup> :

δώδεκα πόλεις τῆς Ἰωνίας συνήεσαν εἰς τὸ Πανιώνιον λεγόμενον, περὶ τῶν κοινῶν βουλευσόμεναι · καὶ εἴ ποτε ἴσαι αἱ ψῆφοι ἐγένοντο, οἱ

<sup>1</sup> LENZ, p. 208.

<sup>2</sup> C'est la même écriture et la même encre, mais la plume est plus fine.



Κολοφώνιοι περιττήν ἐτίθεντο τὴν νικῶσαν · Σμυρναίους γὰρ ἐλθόντας εἶχον συνοίκους, ὑπὲρ ὧν καὶ τὴν ψῆφον ἐτίθεντο · ὅθεν ἐπὶ τῆς κρατούσης καὶ βεβαιούσης ψῆφου ἡ παροιμία εἴρηται.

Cette scolie, écrite par le scribe même du *Parisinus*, se retrouve, sans variante aucune, écrite de la main d'Aréthas dans le *Vaticanus*, au f<sup>o</sup> 150<sup>v</sup>.

D'après cela, ou bien le *Parisinus* copie le manuscrit d'Aréthas, ou bien Aréthas copie le *Parisinus*, ou bien tous deux copient un seul et même modèle commun. Le *Parisinus* ne copie pas Aréthas, parce qu'au passage *Lois*, 796 B, le *Parisinus* a une note de plus qu'Aréthas ; celui-ci ne copie pas le *Parisinus*, parce qu'au passage *Lois*, 968 A, Aréthas donne une note qui ne figure pas dans le *Parisinus*. On doit donc admettre que le copiste du *Parisinus* et Aréthas ne se copient pas mutuellement, mais utilisent un modèle commun. C'est la conclusion de Lenz et on peut la considérer comme établie avec certitude.

Restent les rapports entre les notes du *Marcianus* (copié sur le *Parisinus*) et les notes du *Bodleianus* écrites par Aréthas. J'ai fait porter mon examen sur le seul *Théétète*, en m'aidant de l'excellente collation du *Marcianus* par Schanz<sup>1</sup> et, pour le *Bodleianus*, de la reproduction photographique d'Allen. Nous arrivons à une conclusion analogue à la précédente : beaucoup de scolies sont communes à Aréthas et à la première main du *Marcianus* ; mais chez Aréthas manquent certaines notes de la première main du *Marcianus*, et, inversement, la première main du *Marcianus* n'a pas toutes les notes d'Aréthas.

Il n'est donc pas hasardeux de dire que la famille du *Parisinus* (AT) et la famille d'Aréthas (BO) ne sont pas copiées l'une sur l'autre, mais sur un même modèle commun, tant pour le texte que pour la grande majorité des scolies.

Il y a, par conséquent, neuf chances sur dix pour que la scolie relative au dithyrambe, conservée de première main dans le *Parisinus*, ait figuré non seulement dans le *Vaticanus*, copié vers 895 pour Aréthas, mais encore dans le modèle commun dont sont issus le *Parisinus* et le *Vaticanus*.

Il résulterait de là que, dès avant 895, un savant antérieur à Aréthas a transcrit dans les marges de son *Platon* une note em-

<sup>1</sup> M. SCHANZ, *Ueber den Platocodex der Markusbibliothek in Venedig*, Append. class. 4 Nr 1, Leipzig, Tauchnitz, 1877.

pruntée, avec de légères retouches, aux paragraphes 42, 43 et 48 du résumé que Photius avait composé, avant la fin de 857, de la *Chrestomathie* de Proclus. C'est, à peu de chose près, la conclusion formulée quelques pages plus haut d'après le seul fait que la scolie est écrite de première main dans le *Parisinus* ; mais grâce à notre courte enquête sur la tradition manuscrite de Platon, cette conclusion est maintenant à l'abri d'une erreur possible sur la datation, purement paléographique, du *Parisinus*.

Cette conclusion est-elle vraisemblable ?

Pour en avoir une idée, il suffit de rappeler les conclusions d'une enquête plus vaste sur les scolies platoniciennes, faite par Alline, qui résume tout ce que l'on pouvait considérer comme acquis en 1915. D'après ce savant trop tôt disparu, les scolies platoniciennes donnent plutôt l'impression d'une œuvre collective et d'une tâche commandée ; elles ont dû profiter de tout un travail de recherches, de dépouillements, de compilations, fait dans une sorte de « séminaire philologique » ; elles peuvent avoir été rassemblées au temps de Photius ou après Photius par un de ses auxiliaires ou de ses disciples, qui a probablement profité des matériaux recueillis pour Photius et par Photius lui-même<sup>1</sup>.

Ainsi, la conclusion à laquelle nous conduit notre mince étude sur une scolie à Platon s'insère parfaitement bien dans les conclusions plus générales de ceux qui ont étudié le problème de ces scolies en leur ensemble. On doit donc considérer comme acquis le fait qu'entre 857 et 895, un manuscrit de la *Bibliothèque* a été utilisé par un disciple de Photius, ou, si l'on préfère, par un homme cultivé qui participait à la renaissance littéraire et philologique due à l'exemple et à l'influence du patriarche.

*La source du scoliaste.* Ceci admis, nous devons nous demander ce que représente dans la tradition de la *Bibliothèque* ce manuscrit *x* utilisé par le rédacteur de la scolie sur le dithyrambe.

Il faut d'abord remarquer que ce manuscrit *x* est chronologiquement assez proche des premières copies exécutées sur l'exemplaire de Tarasios :

<sup>1</sup> H. ALLINE, *Histoire du texte de Platon*, Paris, Champion, 1915, p. 277-278.



Exemplaire de Tarasios (c. 857)

Manuscrit  $\alpha$ 

Rédacteur de la scolie

Parisinus 1807

&lt;Aréthas 895&gt;

Il faut voir ensuite comment le rédacteur de la scolie a traité son modèle  $\alpha$ . Visiblement, il ne s'astreint pas à une parfaite littéralité, et son texte se présente comme celui d'un homme cultivé qui, tout en copiant, opère des retouches de forme sans altérer le fond. Sous sa plume, ἐμφαίνων devient ἔχων, προσαγορεύεται devient κέκληται, ἥ devient ἥτοι ; l'intrusion en 42 de la phrase empruntée à 48 l'oblige à gloser ἐξ αὐτοῦ par ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν ; il remplace certaines constructions par d'autres : διὰ τὸ... τραφῆναι par ἀπὸ τοῦ... τραφῆναι, ἐπ' ἄνθρω par ὑπὸ ἄνθρω, διότι δις δοκεῖ γενέσθαι par διὰ τὸ δόξαι γενέσθαι δις.

Ce sont là des variantes individuelles qui ne sauraient prévaloir contre les bonnes leçons fournies par la tradition directe unanime. Il n'en va pas de même pour l'opposition entre διθύρω, excellente leçon du scoliaste, et διθυράμβω, mauvaise lecture de la tradition directe. Il paraît certain que Photius a dicté διθύρω en 42 et que la faute διθυράμβω a fait son apparition dans la tradition directe au plus tard dans l'archétype commun de *A* et *M*. Il nous faudrait savoir si le manuscrit  $\alpha$ , qui servait de modèle au rédacteur de la scolie, portait déjà la faute διθυράμβω ou avait encore la bonne leçon διθύρω. Tout bien considéré, la seconde hypothèse se présente comme la plus vraisemblable. On pourrait sans doute objecter que le rédacteur de la scolie avait assez de culture pour écrire διθύρω dans sa copie, même si son modèle  $\alpha$  avait porté διθυράμβω. Pourtant, l'objection a moins de force qu'il n'y paraît au premier abord. Nous avons vu <sup>1</sup> que le copiste du manuscrit *B* est, lui aussi, un homme cultivé et singulièrement attentif à la correction verbale du texte qu'il transcrit : or, il n'a pas touché à ce mot διθυράμβω, qu'il a recopié sans méfiance. Évidemment, comparaison n'est pas raison ; mais il ne semble pas qu'on pêche contre la prudence en supposant que le manuscrit  $\alpha$  contenait διθύρω (ou διθύρω) et non encore διθυράμβω.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 30-31.

Si ce manuscrit  $\alpha$  représente ainsi un état antérieur à l'archétype commun de  $A$  et de  $M$ , son témoignage acquiert une grande importance dans les cas où  $A$  et  $M$  ont des leçons rivales. Malheureusement pour nous, ces divergences sont peu nombreuses — deux à peine — dans les bouts de textes que la tradition directe et la tradition indirecte ont effectivement en commun. Malgré cette situation défavorable, nous constatons que le scoliate écrit, comme  $A$ , les cas obliques du mot  $\text{'Αρίων}$  avec un *omicron* (43) et que, comme  $A$ , il accompagne  $\text{Νύσαν}$  de l'article défini (42). C'est peu de chose, j'en conviens : mais cela suffit sans doute pour croire que le manuscrit  $A$  reflète, plus exactement que le manuscrit  $M$ , la tradition antérieure à leur archétype commun.

Et ainsi, le scoliate de Platon nous apporte une preuve nouvelle que la famille  $A$  respecte mieux la pensée de Photius que la famille  $M$ .





## CHAPITRE II

### ARÉTHAS

Alors que, dans le chapitre précédent, nous avions affaire à un scoliaste anonyme, dont il fallait même établir la date relative, le présent chapitre nous met en présence d'un personnage de marque, élève de Photius et son émule en matière philologique, Aréthas, dont le rôle, longtemps méconnu, a été patiemment étudié et progressivement mis en lumière depuis une cinquantaine d'années <sup>1</sup>.

Passionné de science et d'érudition, Aréthas, au cours d'une longue carrière, s'était constitué une magnifique bibliothèque d'auteurs anciens, sacrés et profanes, chrétiens et païens. Amateur de beaux livres, il les achetait au hasard de ses trouvailles ou les faisait copier pour son propre compte. Homme d'ordre, il demandait parfois au copiste de spécifier que le livre, écrit en telle année, était destiné à sa bibliothèque ; à l'occasion, il ajoutait même le prix de la main-d'œuvre et de la matière première. Et c'est ainsi que les livres, qu'il avait tant aimés, nous fournissent aujourd'hui quelques données sur sa biographie, qui, sans eux, serait bien incomplète.

Né à Patras vers 860, Aréthas n'avait encore aucun office ecclésiastique au moment où, en septembre 888, il acquit, pour quatorze pièces d'or, l'*Euclide* écrit par le clerc Stéphanos <sup>2</sup> ; en novembre 895, lorsque Jean le Calligraphe écrit pour lui son admirable

---

<sup>1</sup> E. MAASS, dans les *Mélanges Graux*, Paris, Thorin, 1884, p. 749-766 ; JÜLICHER, *RE*, II, 675 ; K. KRUMBACHER, *Gesch. d. Byz. Lit.*<sup>2</sup>, Munich, Beck, 1897, p. 524 ; BECKER, p. 66 sqq., etc. ; bibliographie plus récente et exposé d'ensemble dans J. BIDEZ, p. 391-408.

<sup>2</sup> Aujourd'hui à la Bodléenne d'Oxford, *Dorvillianus X*, I, *infr.* 2. 30. Cf. GARDTHAUSEN, *Gr. Pal.*<sup>2</sup>, II, p. 399.



*Platon*<sup>1</sup>, il a la dignité de diacre, mais on ignore si c'est à Patras ou à Constantinople. Vers 912-913, il charge le copiste Baanes de lui confectionner un *Lucien*<sup>2</sup>, que lui-même enrichira de scolies<sup>3</sup>. En 914, quand le même calligraphe Baanes met le point final à sa copie du fameux *Codex Apologetarum*<sup>4</sup>, Aréthas est archevêque de Césarée en Cappadoce, haute fonction qu'il avait revêtue probablement en 907. Entre 918 et 927, il se fait transcrire par Jean le Calligraphe un *Aristide*<sup>5</sup>, dont deux bibliothèques européennes se partagent aujourd'hui les morceaux<sup>6</sup>. Enfin, le *Codex Dogmaticorum*<sup>7</sup>, dont le diacre Stylianos termina la copie en avril 932, nous apprend qu'à cette date, Aréthas était encore archevêque de Césarée, où il devait achever sa carrière sans doute après 939.

La plus grande partie de ses manuscrits est perdue ou égarée. Ainsi, le *Dion Chrysostome*, dans lequel il écrivit, vers 917<sup>8</sup>, des prolégomènes, des corrections textuelles et des scolies<sup>9</sup>; ce manuscrit est bien connu, grâce à deux apographe, l'*Urbinas* 124 et le *Parisinus* gr. 2958. Il possédait aussi un exemplaire de la *Périégèse* de Pausanias<sup>10</sup> et un exemplaire de la *Vie d'Apollonius* par Philostrate<sup>11</sup>, qu'il enrichit l'un et l'autre de scolies dont nous avons des restes appréciables. Il possédait encore un exemplaire des *Vies parallèles* de Plutarque<sup>12</sup>, et un exemplaire du *περὶ σχημάτων* de Lesbos le grammairien<sup>13</sup>. Il avait également

<sup>1</sup> On a vu dans le chapitre précédent que le premier volume de cette édition est constitué par le *Bodleianus* 39 et le second par le *Vaticanus* 1.

<sup>2</sup> *Harleianus* 5694.

<sup>3</sup> H. RABE, *Scholia in Lucianum*, Leipzig, Teubner, 1906, *Praef.*, p. 111.

<sup>4</sup> *Parisin.* gr. 451.

<sup>5</sup> B. KEIL, *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, II (seul paru), Berlin, Weidmann, 1898, p. VII-VIII.

<sup>6</sup> *Parisin.* gr. 2951 et *Laurent.* pl. LX, 3.

<sup>7</sup> *Mosquensis* 394. GARDTHAUSEN, II, p. 211 et 431.

<sup>8</sup> A. SONNY, *Ad Dionem Chrysostomum analecta*, Kiev, Zavadzki, 1896, p. 87.

<sup>9</sup> J. V. ARNIM, *Dionis Prusaensis quem vocant Chrysostomum quae supersunt omnia*, Berlin, Weidmann, I, 1892, p. VIII-IX, XVI-XXX; A. SONNY, *Ad Dionem Chrysost. anal.*, p. 86 sqq.; BECKER, p. 68, 75.

<sup>10</sup> REITZENSTEIN, *Hermes*, 29 (1894), p. 231 sqq.; WILAMOWITZ, *ibid.*, p. 240 sqq.; SPIRO, *Festschrift für Vahlen* (1900), p. 137 sqq.; BECKER, p. 84.

<sup>11</sup> A. SONNY, *Jahrb. f. class. Philologie*, 32 (1886), p. 95, note 2; R. MÜLLER, *De Lesbos grammatico*, dissert. Greifswald, 1890, p. 106-112; A. SONNY, *Ad Dionem Chrysost. anal.*, p. 86-91; BECKER, p. 79-80.

<sup>12</sup> A. SONNY, *Ad Dionem Chrysost. anal.*, p. 93, note 2.

<sup>13</sup> R. MÜLLER, *De Lesbos grammatico*, p. 106.

annoté son *Julien*, et on a signalé récemment <sup>1</sup> d'indiscutables traces de ses notes, corrections et additions dans les manuscrits conservés de cet auteur. A cette liste, d'ailleurs très incomplète <sup>2</sup>, des exemplaires perdus, il faut enfin ajouter un *Photius*, qui fut sans doute une des premières acquisitions d'Aréthas et certainement un de ses livres de chevet.

C'est qu'Aréthas n'appartenait pas à la catégorie des bibliophiles qui collectionnent les beaux livres pour le plaisir de ne jamais les ouvrir. Il les lisait, les relisait, les comparait entre eux et de sa jolie écriture, en menues onciales bourrées d'abréviations, il en couvrait les interlignes et les marges de notes innombrables, empruntées aux auteurs de sa riche bibliothèque. Pour nous borner à un exemple connu <sup>3</sup>, il transcrivit dans son *Platon*, acquis en 895, des leçons fournies par des citations platoniciennes contenues dans le *Codex Apologetarum* acquis dix-neuf ans plus tard.

Le manuscrit sur lequel porte le présent chapitre est précisément ce fameux recueil apologétique — le *Parisinus gr.* 451 — pour la copie duquel l'archevêque de Césarée donna vingt pièces d'or à Baanes en 914. Ce manuscrit <sup>4</sup> contient, entre autres traités, le *Protreptique* de Clément d'Alexandrie et la *Préparation Évangélique* d'Eusèbe de Césarée. Comme on vient de le voir, Aréthas a beaucoup étudié ce manuscrit. Il y a consigné de nombreuses scolies, dont deux retiendront notre attention, l'une sur un passage de Clément et la seconde sur un passage d'Eusèbe.

### I. SCOLIE À CLÉMENT D'ALEXANDRIE (*Planche III*).

Opposant la purification toute spirituelle des disciples du Christ aux purifications toutes rituelles des anciens, Clément d'Alexandrie mentionne le laurier ainsi que les bandelettes de laine et de pourpre qui servaient à cet usage <sup>5</sup>. Là-dessus, Aréthas écrit une

<sup>1</sup> BIDEZ, p. 399-404.

<sup>2</sup> A. SONNY, *Ad Dionem Chrysost. anal.*, p. 93, note 2.

<sup>3</sup> BIDEZ, p. 393.

<sup>4</sup> Pour d'autres détails sur ce manuscrit, voir l'admirable *Clément d'Alexandrie* de Stählin, I, p. xvi-xxiii.

<sup>5</sup> CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protr.*, p. 10, 10 Stählin.



longue note, qu'il dispose artistement autour du texte, dans la marge supérieure et une partie de la marge droite du f<sup>o</sup> 6<sup>r</sup>.

Cette longue note reproduisant les paragraphes 69 à 77 de notre *Codex* 239, il était tout naturel d'en confronter le texte avec celui de Photius. C'est ce que se proposa F. Stein dans son étude sur la *Chrestomathie* de Proclos<sup>1</sup>. Conseillé par Martini, il publia le texte d'Aréthas en signalant, dans l'apparat critique, les variantes de *A* et de *M*, celles de ce dernier manuscrit d'après une collation de son maître Brinkmann. C'était la bonne méthode, mais Stein ne sut pas l'exploiter à fond. Est-ce déficience de ses sources, ou négligence de sa part ? Je ne sais. Toujours est-il que cette double collation est à la fois incomplète et erronée. Pour n'en citer que deux exemples typiques, Stein donne comme ajouté par Westphal un mot qui figure dans *A* et dans *M* ; et au texte de la scolie écrite par Aréthas, il ajoute tout un paragraphe (78) que l'élève de Photius avait omis de transcrire.

Une édition nouvelle s'imposait donc. Pour Aréthas, j'ai utilisé une collation faite sur l'original en 1923 par M. O. Jacob, et que j'ai contrôlée mot par mot sur une photographie ; pour celui de Photius, j'ai utilisé mes propres collations de *A* et de *M*, que j'ai pareillement contrôlées mot par mot sur des photographies.

Voici donc le texte d'Aréthas, avec, en note, toutes les variantes orthographiques et critiques de *A* et de *M*, les paragraphes étant ceux de mon édition du *Codex* 239 de Photius.

ARETHAS *ad* Clem. Alex. *Protr.*, p. 298,29-299,19 Stählin

69 τῶν δαφνηφορικῶν οὕτως ὀνομαζομένων παρόσον δάφνας δι' ἐνναετηρίδος εἰς τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος κομίζοντες οἱ ἱερεῖς ἐξύμνουν αὐτόν.

70 αὕτη ἡ αἰτία · τῶν Αἰολέων ὅσοι κατώικουν Ἀρνην καὶ τὰ ταύτῃ χωρία κατὰ χρησμὸν ἀναστάντες ἐκεῖθεν καὶ περικαθεζόμενοι Θήβας ἐπόρθουν προκατεχομένας ὑπὸ Πελασγῶν.

71 κοινῆς ἀμφοῖν ἐορτῆς Ἀπόλλωνος ἐνστάσης ἀνοχὰς ἔθεντο καὶ δάφνας τεμοντες οἱ μὲν ἐξ Ἑλικῶνος, οἱ δὲ ἐγγὺς τοῦ Μέλανος ποταμοῦ ἐκόμιζον τῷ Ἀπόλλωνι.

72 Πολεμάτας δὲ ὁ τῶν Βοιωτῶν ἀφηγούμενος ἔδοξεν ὄναρ νεανίαν τινὰ πανοπλίαν αὐτῷ διδόναι καὶ εὐχὰς ποιεῖσθαι προστάττειν τῷ Ἀπόλλωνι δαφνηφοροῦντας δι' ἐνναετηρίδος.

73 μετὰ δὲ τρίτην ἡμέραν ἐπιθέμενος κρατεῖ τῶν πολεμίων καὶ αὐτός τε τὴν δαφνηφορίαν ἐτέλει καὶ τὸ ἔθος ἐκεῖθεν διατηρεῖται.

<sup>1</sup> STEIN, p. 17-18.

74 ἡ δὲ δαφνηφορία· ξύλον ἐλαίας καταστέφουσι δάφναις ποικίλοις ἄνθεσι καὶ ἐπ' ἄκρου μὲν χαλκῇ ἐφαρμόζεται σφαῖρα· ἐκ δὲ ταύτης μικροτέρας ἐξαρτῶσι· κατὰ δὲ τὸ μέσον τοῦ ξύλου περιθέντες ἐλάσσονας τῆς ἐπ' ἄκρου τοῦ ξύλου καθάπτουσι πορφυρᾷ στέμματα, τὰ δὲ τελευταῖα τοῦ ξύλου περιστέφουσι κροκωτῶι.

75 βούλεται δὲ αὐτοῖς ἡ μὲν ἀνωτάτῳ σφαῖρα τὸν ἥλιον ὦι καὶ τὸν Ἀπόλλωνα ἀναφέρουσιν, ἡ δ' ὑποκειμένη τὴν σελήνην, τὰ δὲ προσηρτημένα τῶν σφαιρίων ἄστρα τε καὶ ἀστέρας, τὰ δὲ στέμματα τὸν ἐνιαύσιον δρόμον· καὶ γὰρ καὶ τῆς ποιούσιν αὐτά.

76 ἄρχει δὲ τῆς δαφνηφορίας παῖς ἀμφιθαλὴς καὶ ὁ μάλιστα αὐτῷ οἰκεῖος βαστάζει τὸ κατεστεμμένον ξύλον ὃ κωπῶ καλοῦσιν.

77 αὐτὸς δὲ ὁ δαφνηφόρος ἐπόμενος τῆς δάφνης ἐφάπτεται τὰς μὲν κόμας καθειμένος, χρυσοῦν δὲ στέφανον φέρων καὶ λαμπρὰν ἐσθῆτα ποδῆρη ἐστολισμένος ἱφικρατίδας τε ὑποδεδεμένος ὦι χορὸς παρθένων ἐπακολουθεῖ προτείνων κλῶνας πρὸς ἱκετηρίαν τῶν ὕμνων.

## ORTHOGRAFICA

69 δι' M: διὰ A || ἐνναετηρίδος] ἐννα- M: ἐννεα- A | -ετηρίδος A<sup>2</sup>: -ετairίδος AM

70 κατώικουν A<sup>1</sup>: κατόικουν A κατώκουν M

71 ἐνστάσης A<sup>2</sup>M: ἐνστάσεις in rasura A<sup>1</sup> || τεμοντες] τεμόντες M: τέμ-  
νόντες A || Ἑλικῶνος M: Ἑλικῶνος A || τῷ M: τῶι A

72 τινὰ A<sup>2</sup>M: τινὰν A || αὐτῷ AM || διδόναι A<sup>1</sup>M: διδόναι A || τῷ M:  
τῶι A || δι' M: διὰ AM || ἐνναετηρίδος] ἐννα- M: ἐννεα- A | -ετηρίδος A<sup>2</sup>: -ετairίδος AM

73 κρατεῖ A: κράτεῖ M || αὐτός τε A: αὐτὸς τέ M

74 ἐλαίας A<sup>2</sup>M: ἐλέας A || ἄνθεσι M: ἄνθουσιν A || σφαῖρα] σφαῖρα AM ||  
ἐξαρτῶσι M: ἐξαρτῶσιν A || πορφυρᾷ A: πορφυρὰ A<sup>2</sup>M || κροκωτῶι] κροκο- AM:  
κροκω- A<sup>3</sup> | -τῶι A: -τῷ M

75 δὲ A: δ' M || σφαῖρα] σφαῖρα A: σφαῖρα A<sup>2</sup>M || ὦι M: ὦ A || ἡ δ'  
M: ἡ δὲ A || τὰ δὲ A<sup>2</sup>M: τὰ δε A || προσηρτημένα A<sup>2</sup>M: προσερ- A || ἄστρα τε]  
ἄστρα τέ AM

76 αὐτῷ A: αὐτῶι M || οἰκεῖος A<sup>2</sup>M: οἰκεῖος A || κωπῶ] κώπῳ A:  
κωπῶ M

77 κόμας A<sup>1</sup>M: κώμας A || καθειμένος] καθει- A<sup>2</sup>M: καθη- A || ἐσθῆτα  
A<sup>2</sup>M: αἰσ- A || τε ὑποδεδεμένος] τέ ὑ. AM || ὦι A: ὦ M || ἱκετηρίαν A<sup>2</sup>M: ἡκ- A

## CRITICA

69 τῶν — παρόσον] οἷς καὶ τὰ δαφνηφορικὰ ὥς εἰς γένος πίπτει AM ||  
δάφνας] δάφνας γὰρ M: δάφνας γὰρ ἐν Βοιωτίᾳ A || τὸ] τὰ AM || οἱ ἱερεῖς M:  
ἱερεῖς A || αὐτόν M: αὐτὸν διὰ χοροῦ (A<sup>2</sup>: χωροῦ A) παρθένων A

70 αὕτη] καὶ AM || Αἰολέων A: ἐώων M || ταύτη] ταύτη A: ταύτης M  
|| περικαθεζόμενοι] προσκ- AM || προκατεχομένης A: προσκαθεζομένης M

71 τεμοντες] τεμόντες M: τέμνοντες A

72 προστάττειν hic M: post ἐννεαετairίδος A

74 ποικίλοις M: καὶ ποικίλοις A || ἐλάσσονας M: ἐλάσσονα A || ἐπ' ἄκρου  
τοῦ ξύλου M: ἐπ' ἄκρῳ (A<sup>2</sup>: -ω A) σφαῖρας A || περιστέφουσι] περιστέλλουσι AM

75 τὰ δὲ στέμματα] τὰ δέ γε στέμματα AM

77 καθειμένος] -μένης AM || χρυσοῦν A<sup>3</sup>M<sup>6</sup>: χρυσὸν AM || ἱφικρατίδας M:  
ἐπικρατίδας A || τῶν ὕμνων M: ὕμνων A



Une lecture même rapide révèle que, abstraction faite des quelques mots par lesquels il amorce sa note et approprie le texte à sa destination nouvelle, Aréthas a purement et simplement copié neuf des dix paragraphes dans lesquels Photius résumait l'enseignement de Proclus sur les daphnéphories.

Cette première impression se confirme par l'étude de l'apparat critique, où nous trouvons assez d'éléments pour déterminer avec précision les rapports entre Aréthas et la tradition directe. Mais il convient au préalable de classer ces éléments disparates et d'éliminer la plupart des *orthographica*, qui ne présentent qu'un intérêt tout à fait secondaire : élision <sup>1</sup>, *iota* adscrit <sup>2</sup>, *nu* épheleystique <sup>3</sup>, omission d'accents <sup>4</sup>, enclitiques <sup>5</sup>, graphies pour lesquelles Aréthas ne se rattache nettement à aucune de nos deux familles de manuscrits. Il faut pareillement éliminer les cas, assez nombreux <sup>6</sup>, où Aréthas, d'accord avec *M*, fournit les graphies correctes de mots que la première main de *A* estropie par des fautes d'orthographe. Des cas de l'espèce ne prouvent rien pour la parenté d'Aréthas avec *M* ; il n'y a d'ailleurs aucune commune mesure entre le copiste ignorant de *A*, qui recopie candidement les fautes d'orthographe de son modèle en y ajoutant les siennes propres, et un savant comme Aréthas, capable de faire disparaître

<sup>1</sup> Aréthas élide *διὰ* (69) et *δὲ* (75) comme *M* ; mais en 75, il écrit *δὲ αὐτοῖς* comme *A*, tandis qu'il s'oppose à tous les deux par l'élision de *διὰ* en 72.

<sup>2</sup> Aréthas l'omet en 76 (= *A*), en 71 et 72 (= *M*), et en 72 (= *AM*) ; il l'écrit en 70, 74 et 77 (= *A*), et en 75 (= *M*).

<sup>3</sup> Aréthas est deux fois d'accord avec *M* contre *A* en 76 (*ἄνθεσι* et *ἐξαρτῶσι*) : il n'y a rien à tirer de là, nonobstant ce que nous avons vu plus haut sur l'ensemble de cette question (*supra*, p. 91-92).

<sup>4</sup> Aréthas écrit *τεμοντες* en 71 et *κωπω* en 76. Simples omissions, car on peut considérer comme assuré qu'Aréthas aurait écrit *τεμόντες* et *κωπῶ*, conformément aux règles les plus élémentaires de l'accentuation grecque classique. Pour le second de ces mots, voir cependant *supra*, p. 97.

<sup>5</sup> En 73, Aréthas accentue comme *A* : *αὐτός τε*, tandis que *M* écrit à tort *αὐτὸς τέ*, graphie erronée propre à la famille *M* et certainement postérieure à l'archétype commun *AM*. En revanche, quand Aréthas écrit *ἄσπρα τε* (75) et *ἰφικρατίδας τε* (77), il s'écarte de ce même archétype commun qui écrivait certainement *ἄσπρα τέ* et *ἰ. τέ*. Ou bien Aréthas a simplement omis les deux accents graves (ce qui est, après tout, fort possible) ou bien il les a supprimés parce qu'il suivait, pour ce cas des enclitiques, une règle analogue à celle que nous suivons aujourd'hui. Cf. *supra*, p. 105.

<sup>6</sup> Voici ces graphies erronées de *A* : *ἐνστάσεις* (71), *Ἑλικῶνος* (71), *τινὰν* (72), *ἐλέας* (74), *προσερτημένα* (75), *οἰκείος* (76), *καθημένας* (77), *αἰσθηῆτα* (77), *ἡκετηρίαν* (77).

dans sa copie les fautes d'orthographe que pouvait contenir son exemplaire de Photius.

Ces éliminations faites, il nous reste une trentaine de divergences plus ou moins importantes, mais toutes également instructives. On doit les répartir en trois groupes :

1. Aréthas s'accorde avec *M* contre *A* ;
2. Aréthas s'accorde avec *A* contre *M* ;
3. Aréthas s'écarte de *A* et *M* concordants.

1. Point n'est besoin d'une étude approfondie pour voir que Stein<sup>1</sup> a eu raison d'écrire :

*Arethas manuscriptum habebat quod ad familiam, cuius M est, pertinet.*

Nous constatons, en effet, qu'Aréthas a les deux graves omissions de *M* (ἐν Βοιωτίᾳ et διὰ χοροῦ παρθένων) en 69, son omission de καὶ en 74, ses additions d'articles en 69 et 77, sa transposition de προστάττειν en 72, son remaniement ἐπ' ἄκρου ξύλου pour ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας et sa bévue ἐλάσσονας en 74, ainsi que ses variantes de syntaxe (τεμόντες 71), de vocabulaire (ἰφικρατίδας 77) et d'orthographe (ἐννα-ετηρίδος au lieu de ἐννεα- 69, 72).

Si l'on veut bien se rappeler<sup>2</sup> que, de ces divergences, deux seulement (l'omission de καὶ et la bévue ἐλάσσονας en 74) s'avèrent purement fortuites, on voit que le texte écrit par Aréthas ne contient pas moins de dix variantes propres à la famille *M* et introduites dans cette famille par le correcteur anonyme. Cela revient à dire qu'Aréthas copiant la scolie dans la marge de son *Codex Apologetarum* avait sous les yeux un ancêtre de *M* déjà porteur de toutes les caractéristiques imputables au correcteur anonyme de la famille *M*.

Nous avons ainsi un premier repère chronologique inattaquable : le correcteur anonyme est antérieur à la mort d'Aréthas, que nous placerons par hypothèse vers 940. C'est là une date extrême, que nous devons remonter si nous voulons rester dans le cadre de la plus élémentaire vraisemblance. Car il saute aux yeux que l'un des premiers livres qu'acheta ou fit recopier Aréthas devait être l'œuvre monumentale de son maître Photius, cette *Bibliothèque*, mine de renseignements utiles et précieux

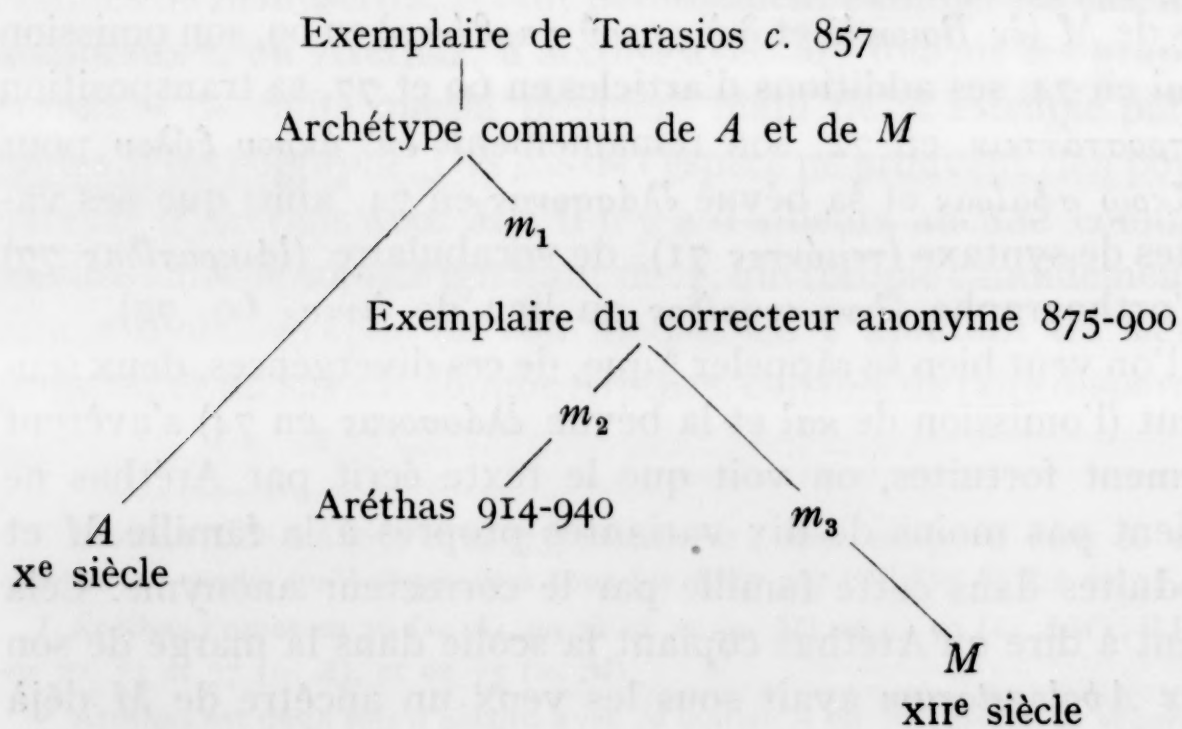
<sup>1</sup> STEIN, p. 17.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 143, 196.



pour tout lettré byzantin et spécialement pour un bibliophile tel que lui. Comme il se mit à collectionner les livres au plus tard à partir de 888 (date de son *Euclide*), on ne court pas le risque d'exagérer en affirmant qu'il possédait son *Photius* dès le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle. Cela implique une conclusion brutale, que nous aurons d'ailleurs à nuancer plus tard<sup>1</sup> : le correcteur anonyme, créateur plus ou moins conscient de la famille *M*, a travaillé sur le texte de la *Bibliothèque* entre 875 et 900.

Voici donc, sous la forme d'un tableau généalogique abrégé (car il ne tient pas compte des intermédiaires possibles ou probables), le bilan des faits que nous pouvons légitimement considérer comme acquis.



2. Passons à l'examen des cas où Aréthas s'accorde avec *A* contre *M*. Théoriquement, deux types pourraient se rencontrer, selon que l'accord d'Aréthas avec *A* se réalise pour des leçons erronées ou pour des graphies correctes. Inutile de dire que si nous trouvions ne fût-ce qu'un exemple probant du premier type, toute notre construction généalogique s'écroulerait comme un château de cartes. Mais l'éventualité ne se produit pas — ce qui constitue à notre point de vue une confirmation bien précieuse — et la copie d'Aréthas ne diffère de *M* seul que dans des cas où ce dernier manuscrit est évidemment erroné.

<sup>1</sup> *Infra*, p. 339 sqq.

- 70 Αἰολέων Arethas A : ἑώων M  
 70 ταύτηι Arethas : ταύτη A : ταύτης M  
 70 προκατεχομένας Arethas A : προσκαθεζομένας M  
 73 κρατεῖ Arethas A : κράτεῖ M  
 74 πορφυρά Arethas A : πορφυρά M

On peut dire que toutes ces fautes ont fait irruption dans la famille *M* postérieurement à l'archétype commun *AM*, soit dans les branches  $m_1$  et  $m_3$  du tableau généalogique. Cette donnée générale est susceptible d'une plus grande précision. Ainsi, les fautes ἑώων, προσκαθεζομένας et ταύτης appartiennent très certainement à la branche  $m_3$ , c'est-à-dire qu'elles sont postérieures au correcteur anonyme, car les leçons correctes correspondantes ne sont pas de celles qu'Aréthas eût été capable d'improviser *currenre calamo* dans sa copie. La dernière d'entre elles est sans doute la plus intéressante : elle prouve, en effet, que l'archétype commun *AM* avait écrit ταύτηι avec un *iota* adscrit, qui fut omis dans la famille *A*, et conservé dans la famille *M* jusqu'au moment où un copiste l'a pris pour un *sigma*, confusion qui le situe après le *x<sup>e</sup>* siècle <sup>1</sup>, soit, comme on vient de le voir, dans la branche  $m_3$ .

En ce qui regarde la graphie πορφυρά, elle pourrait appartenir à la branche  $m_1$ , car Aréthas aurait été homme à s'écarter de son exemplaire, si celui-ci avait déjà porté la faute d'accentuation ; j'ai cependant l'impression que l'erreur appartient plutôt à la branche  $m_3$ , c'est-à-dire qu'elle serait postérieure au correcteur anonyme.

Reste la double accentuation κράτεῖ dans *M*. On a vu <sup>2</sup> que le mot était sans doute écrit κράτει dans la branche  $m_1$  et devint κράτεῖ dans l'exemplaire du correcteur anonyme, qui ajouta le circonflexe sans barrer l'aigu. Aréthas, ayant à choisir entre κρατεῖ et κράτει, se prononça pour κράτεῖ, ce qui ne saurait étonner personne.

3. Terminons cette revue par l'examen des cas où Aréthas donne des leçons autres que les leçons communes à *A* et à *M*. Ces leçons communes remontant jusqu'à l'archétype commun *AM*, et même plus haut dans la tradition directe, on doit dire, en l'occurrence, que si Aréthas diffère de son modèle direct, c'est

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 24.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 104.



ou bien parce qu'il a estimé devoir le corriger ou bien simplement parce qu'il a commis lui-même une erreur de copie.

Il n'y a pas moins de douze exemples où Aréthas présente une de ces leçons tout à fait personnelles. Je n'en vois qu'une dont on puisse affirmer le caractère fortuit, l'omission de  $\gamma\epsilon$  en 75, imputable à une distraction d'Aréthas. Toutes les autres, à des degrés divers, trahissent l'intention de leur auteur.

En voici un premier bloc, nettement caractérisé :

69 *ἐνναετηρίδος* Arethas : *-εταιρίδος* AM

72 *ἐνναετηρίδος* Arethas : *-εταιρίδος* AM

74 *σφαῖρα* Arethas : *σφαίρα* AM

74 *κροκωτῶ* Arethas : *κροκο-* AM

75 *σφαῖρα* Arethas : *σφαίρα* A<sup>3</sup>M

77 *καθειμένος* Arethas : *-μένος* AM

77 *χρυσοῦν* Arethas : *χρυσόν* AM

Rien de plus clair. Aréthas n'a pas voulu reproduire dans sa copie toutes ces fautes, grossières pour la plupart, que contenait son exemplaire de la *Bibliothèque*. Il vaut la peine de rappeler que le savant scribe *B*, qui a transcrit *A*, n'a pas agi autrement, si bien que *B*, copié sur *A* fautif, concorde point par point avec Aréthas, qui copiait un exemplaire identiquement fautif. Tant il est vrai que les mêmes causes engendrent les mêmes effets et que les copistes trop savants, comme *B* et Aréthas, brouillent souvent les pistes et rendent les recherches plus ardues.

Mais il ne suffit pas de constater qu'Aréthas a judicieusement corrigé les erreurs de son exemplaire. L'étonnant est que ces fautes graves aient subsisté dans l'exemplaire du correcteur anonyme, ancêtre proche ou lointain de l'exemplaire de Photius utilisé par Aréthas. Cela prouve simplement qu'on aurait tort de demander à ce correcteur la logique rigoureuse et l'esprit de suite qui caractérisent le philologue moderne. De même que le savant *A*<sup>3</sup> a doctement corrigé *Μεθύμναιος* en *Μεθυμναῖος* sans éliminer la grossière faute d'orthographe<sup>1</sup>, de même, et par deux fois, le savant correcteur anonyme a doctement corrigé *ἐνναεταιρίδος* en *ἐνναεταίριδος* sans se préoccuper de faire disparaître la bévue *-εταιρίδος*. On trouvera peu d'exemples qui prouvent mieux que le vrai n'est pas toujours vraisemblable.

<sup>1</sup> *Supra*, p. 103.

Il reste enfin quatre cas où Aréthas a pris des libertés plus ou moins grandes avec le texte à transcrire.

En 69, il envoie la daphnéphorie εἰς τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος, alors que *A* et *M* s'accordent à l'envoyer εἰς τὰ τοῦ Ἀπόλλωνος. Aréthas a-t-il estimé qu'un seul temple suffisait pour une procession de ce genre ? A-t-il trouvé peu naturel qu'Apollon eût plus d'un temple à Thèbes ? Ou est-ce une correction à demi-inconsciente, comme en font souvent les copistes qui comprennent bien leur texte ? On ne saurait le dire : mais ce qui est certain, c'est qu'on ne doit pas préférer la leçon d'Aréthas à celle de la tradition directe.

En 70, il substitue l'élégant et classique αὕτη ἡ αἰτία au lourd καὶ ἡ αἰτία de Photius. C'est une correction de puriste.

Un peu plus loin, il écrit περικαθεζόμενοι, là où son modèle portait προσκαθεζόμενοι. La raison d'une telle correction n'apparaît pas du premier coup ; mais en se reportant aux dictionnaires, on voit que, dans le sens d'*investir*, *assiéger*, le verbe προσκαθέζομαι, plus ancien et moins abondamment représenté, a dû reculer devant περικαθέζομαι, lequel, à l'époque d'Aréthas, faisait figure de mot technique : c'est ainsi que les glossaires latins le donnent comme synonyme d'*obsidere*. Trouvant donc προσκαθεζόμενοι dans son modèle, Aréthas, auquel n'échappait aucune nuance du texte, l'a pour ainsi dire inconsciemment glosé par un synonyme appartenant à son propre vocabulaire.

Enfin, en 74, il écrit τὰ δὲ τελευταῖα τοῦ ξύλου περιστέφουσι κροκωτῶ, où son modèle employait un autre verbe, περιστέλλουσι. Cette dernière leçon est excellente et ne sollicite aucune retouche ; celle d'Aréthas a le double défaut d'être plutôt poétique et d'être trop précise (*couronner*) pour le contexte. Peut-être ne faut-il voir, ici encore, qu'une correction à demi-inconsciente, amenée par la présence, quelques lignes plus haut dans le même paragraphe, du verbe καταστέφουσι, parfaitement correct en cet endroit et qu'Aréthas a d'ailleurs reproduit sans changement.

En recopiant le long extrait de Photius relatif aux daphnéphories, Aréthas nous a rendu l'inappréciable service de permettre une classification chronologique de certaines fautes de la tradition directe.

S'il ne nous apporte — et on devait s'y attendre — aucune donnée nouvelle ni sur l'archétype commun *AM* ni sur la famille *A*,



il nous fournit, en revanche, des renseignements précieux sur les différents stades de la famille *M*.

Grâce à lui, nous pouvons affirmer que l'omission de *καὶ* et la bévue *ἐλάσσονας* en 74 appartiennent à la branche *m*<sub>1</sub> de la famille *M*.

Grâce à lui, nous connaissons, avec une précision suffisante, la date du correcteur anonyme, qui, dans ces neuf paragraphes, n'a pas fait moins d'une dizaine de retouches assez graves, qu'Aréthas a reproduites avec beaucoup de docilité.

Grâce à lui, enfin, nous savons maintenant que les quatre fautes de *M* : *ἑώων* (70), *προσκαθεζόμενας* (70), *ταύτης* (70) et *πορφυρά* (74) sont postérieures au correcteur anonyme et qu'elles ont fait leur première apparition dans la branche *m*<sub>3</sub> de la famille *M*.

Il s'en faut pourtant qu'Aréthas nous ait transmis un texte sans défauts, et cela tient à la personnalité même de ce copiste peu banal. Assurément, pas plus qu'aucun autre scribe, il n'était à l'abri d'une distraction, et l'omission de *γε* en 75 suffirait à démontrer cette vérité première ; mais son érudition devait nuire à ce qu'on pourrait appeler la valeur critique de sa copie. Car c'est au savoir d'Aréthas que nous devons l'élimination des fautes d'orthographe, dont la persistance dans la tradition directe nous est d'un si grand secours. Chose beaucoup plus grave, tandis qu'Aréthas faisait œuvre de copiste, son cerveau d'érudit ne restait pas inactif et lui dictait des variantes, qu'il introduisit machinalement dans le texte : *τὸ* pour *τὰ* (69), *αὕτη ἡ αἰτία* pour *καὶ ἡ αἰτία* (70), *περικαθεζόμενοι* pour *προσκαθεζόμενοι* (70) et *περιστέφουσι* pour *περιστέλλουσι* (74). Autrement dit, Aréthas apporte au texte de Photius des modifications comparables à celles que nous avons reprochées au correcteur anonyme.

On ne peut donc pas présenter Aréthas comme un copiste modèle ; si nous lui devons de la reconnaissance pour certains détails qu'il nous a inconsciemment révélés, nous avons le droit de le critiquer pour les libertés trop grandes qu'il s'est permises avec la lettre du texte. Ce n'est pas tout. Voilà donc un homme dont le savoir et l'érudition ne sauraient être contestés ; un homme qui a lu la *Bibliothèque* avec assez d'attention et d'esprit critique pour se souvenir, longtemps après, y avoir vu un passage de nature à rendre plus clair un texte de Clément d'Alexandrie, qu'il était pour lors occupé à lire ; voilà un homme qui a repris son exemplaire de la *Bibliothèque* pour y retrouver ce passage

sur les daphnéphories, qui a relu ce passage pour délimiter exactement le texte à transcrire dans la marge de son *Codex Apologetarum*. Or, dans ce passage qu'il connaissait bien, pour l'avoir ainsi lu et relu, Aréthas laisse intactes deux fautes absurdes que contenait son exemplaire de Photius : l'omission de *καὶ* et la bévue *ἐλάσσονας*. Il n'a pas vu ou, du moins, il fait comme s'il n'avait pas vu que la première désarticulait grammaticalement tout un membre de phrase et que la seconde était en opposition formelle avec la suite du texte. *A priori*, une telle incohérence paraît impossible sous la plume d'un Aréthas ; pourtant, le fait est là, pratiquement contrôlé, malgré son invraisemblance théorique. Je n'y trouve qu'une explication et qu'une excuse : Aréthas travaillait vite, beaucoup trop vite, comme un savant qui n'a pas le temps de se relire ou qui juge inutile de revenir sur ses propres erreurs.

Nous allons, du reste, le voir à l'œuvre ailleurs avec les mêmes qualités et les mêmes défauts.

## 2. SCOLIE À EUSÈBE DE CÉSARÉE.

Eusèbe citant un texte de Philon de Byblos où il est question des poètes cycliques (*κυκλικοί*)<sup>1</sup>, Aréthas a écrit, dans le même *Parisinus* 451, au bas de la marge droite du f° 211<sup>r</sup>, une courte note<sup>2</sup> pour expliquer le mot *κυκλικοί*, dont le sens s'était, depuis longtemps, fort obscurci.

Comme dans l'exemple précédent, je publie le texte d'Aréthas d'après une collation faite sur l'original par M. O. Jacob et d'après une photographie que j'ai sous les yeux ; le texte de *A* et de *M* est fondé sur mes propres collations contrôlées par une photographie. Pour plus de facilité, je mets en regard le texte d'Aréthas et celui de Photius, tel que le donne le manuscrit *M* — les paragraphes étant ceux de mon édition du *Codex* 239.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Prépar. évang.*, p. 39 D.

<sup>2</sup> Publiée notamment par Gaisford, dans son édition de 1843, Oxford, Clarendon Press, t. I, p. 88, Dindorf dans son édition de 1867 (*Bibliotheca Teubneriana*), préface, p. v, par Stein, p. 18 (qui a deviné, sans recours à l'original, que cette note est aussi d'Aréthas) et par Allen, p. 98.



## PHOTIUS (M)

## ARÉTHAS

17 διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου, ὃς ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς Οὐρανοῦ καὶ Γῆς μυθολογουμένης μίξεως...

19 καὶ περατοῦται ὁ ἐπικὸς λόγος συμπληρούμενος ἐκ διαφόρων ποιητῶν μέχρι τῆς εἰς Ἰθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς ἐν ἧ καὶ ὑπὸ τοῦ παιδὸς Τηλέγονος ἀγνοούμενος ὥς πατὴρ εἶη κτείνεται.

τοὺς περὶ τὸν ἐπικὸν καλούμενον κύκλον ποιητὰς λέγει.

οὐδὲ ὁ ἐπικὸς καλούμενος κύκλος ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς Οὐρανοῦ καὶ Γῆς μίξεως μυθολογουμένης

καὶ περατοῦται συμπληρούμενος ἐκ διαφόρων ποιητῶν μέχρι τῆς εἰς Ἰθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς ἐν ἧ καὶ ὑπὸ τοῦ παιδὸς Τηλέγονος ἀγνοούμενος ὥς πατὴρ εἶη κτείνεται.

## ORTHOGRAPHICA

19 εἰσιθάκην A : εἰς Ἰθάκην A<sup>2</sup> || Ὀδυσσεαωσ(?) A, cf. *supra* p. 37 || ἧ A : ἧ A<sup>2</sup> || Τηλεγόνος A : Τηλεγόνου A<sup>2</sup>

## CRITICA

17 μυθολογουμένης μίξεως A 19 λόγος] κύκλος A || συμπληρούμενος *post* ποιητῶν A || τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς τῆς εἰς Ἰθάκην A || καὶ *deest in* A || ἀγνοούμενος] ἀγνοοῦντος A || ὥς πατὴρ εἶη *desunt in* A

Bien que ce texte n'ait pas l'ampleur du précédent, il appelle des constatations analogues.

Comme la partie du paragraphe 17 reproduite, assez infidèlement d'ailleurs, par Aréthas ne comporte aucune variante de texte dans la tradition directe, elle ne saurait donner lieu à aucune remarque. Il n'en va pas de même pour le paragraphe 19, qui fourmille de divergences. Cette fois encore, Aréthas a toutes les caractéristiques de la famille M : transposition de *συμπληρούμενος* avant *ἐκ διαφόρων ποιητῶν* ; bouleversement complet des six mots *τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσεύς τῆς εἰς Ἰθάκην*, avec l'inévitable suppression d'un article ; addition de *καὶ* devant *ὑπὸ* ; accentuation fantaisiste du mot *Τηλέγονος* ; remplacement du participe *ἀγνοοῦντος* par *ἀγνοούμενος*, avec l'addition de trois mots *ὥς πατὴρ εἶη*, rendue nécessaire par ce remplacement même.

Vraiment, le hasard nous a bien servis ! Une fois de plus, le texte copié par Aréthas reproduit toutes les importantes modifications que nous avons attribuées au correcteur anonyme de la famille M. La conclusion que nous avait apportée l'examen de la scolie à Clément trouve une nouvelle confirmation : Aréthas lisait la *Bibliothèque* de Photius dans un manuscrit étroitement apparenté au manuscrit laissé par le correcteur anonyme.

Aréthas a exécuté la présente copie avec moins de soin que l'autre. Plus pressé encore, il a omis un grand nombre d'accents, en particulier sur les parties abrégées des mots : cela confère une valeur spéciale au fait qu'il a très nettement accentué *Τηλέγονος* en 19. La copie de 17 a été assez négligée par Aréthas, qui semble avoir écrit cet élément de phrase d'un seul jet, sans se reporter mot par mot à son modèle. Cela explique l'inversion *μίξεως μυθολογουμένης* pour *μυθολογουμένης μίξεως*.

A cela ne se bornent pas nos constatations. Aréthas a dévotement respecté la fausse accentuation *Τηλέγονος*, par laquelle le correcteur anonyme s'était flatté de rendre sa vraie physionomie à un mot que son exemplaire, héritier de l'archétype commun *AM*, présentait sous l'aspect défiguré : *Τηλεγόνος*. Ainsi donc, pas plus que le correcteur anonyme, Aréthas ne connaissait bien ce personnage du Cycle épique, qui se nommait *Τηλέγονος* et non *Τηλέγων* : cette ignorance ne l'a pas empêché d'écrire dans la marge de son *Eusèbe* cette note explicative sur le Cycle épique !

Ce n'est pas tout, car il reste un dernier point qui nous oblige à tempérer de graves réserves l'admiration que nous inspire l'archevêque de Césarée. Dans la phrase où il condense le paragraphe 17 de Photius — phrase dont la rédaction lui appartient donc en propre — Aréthas écrit un mot *οὐδὲ* auquel on chercherait vainement un sens. On a l'impression qu'Aréthas, voulait écrire *οὗτος*, mais que, tout en écrivant, il a pensé à *ὅδε* et que la superposition de ces deux idées a engendré le monstre *οὐδὲ*<sup>1</sup>. Que cette hésitation mentale explique ou non l'étonnante graphie, il faut en conclure qu'Aréthas écrivait ses notes marginales avec une hâte désinvolte et qu'il ne se donnait pas la peine de se relire ou de corriger ses propres bévues : c'est exactement la conclusion peu indulgente que nous avons dû formuler après avoir lu attentivement sa note sur les daphnéphories.

La preuve est donc faite. Là où, sans aucun recours au texte autographe d'Aréthas, Stein et Allen voyaient, le premier, une possibilité vraisemblable<sup>2</sup>, et le second, une véritable invraisem-

<sup>1</sup> Il vaut la peine de remarquer que Stein (p. 18) et Allen (p. 98), qui reproduisent Gaisford ou Dindorf et non l'original, impriment *οὗτος* sans même signaler par une note critique que telle n'est pas la graphie de l'unique manuscrit !

<sup>2</sup> STEIN, p. 18 : *Quod scholium in eodem codice Parisino 451, quo scholium Clementinum extat neque quin et ipsum ab Aretha adscriptum sit dubium est.*



blance<sup>1</sup>, nous pouvons maintenant parler d'une certitude scientifiquement établie : c'est Aréthas lui-même qui, au f° 211<sup>r</sup> du *Parisinus* 451, a écrit la note exégétique au passage d'Eusèbe ; en l'écrivant, il avait sous les yeux un manuscrit de la *Bibliothèque* de Photius, le même que celui qu'il avait déjà utilisé dans sa note au f° 6<sup>r</sup> sur les daphnéphories ; ce manuscrit était un ancêtre de *M*, portant toutes les corrections ou variantes introduites dans cette famille par le correcteur anonyme aux environs de 875-900 ; et, les deux fois, Aréthas a écrit ses notes avec une hâte et une étourderie vraiment indignes du grand savant que nous voyons en lui.

Nous sommes loin d'avoir épuisé tous les problèmes que posent les rapports entre Aréthas et la tradition directe de Photius ; en particulier, il conviendrait de déterminer la nature exacte des liens qui l'unissent au correcteur anonyme : l'importance primordiale de cette question nous engage à lui consacrer tout un chapitre, où elle sera reprise en son entier<sup>2</sup>.

Il nous reste à revenir sur un détail auquel le chapitre précédent n'a fait qu'une simple allusion. Nous venons d'apprendre qu'Aréthas possédait depuis le dernier quart du ix<sup>e</sup> siècle un exemplaire de Photius appartenant à la famille *M* et dérivé du manuscrit annoté par le correcteur anonyme, et qu'il s'est reporté à cet exemplaire pour recopier, en marge de son recueil apologétique, les paragraphes 17, 19 et 69 à 77 de notre *Codex* 239. D'autre part, nous avons vu<sup>3</sup> qu'avant 895, un lecteur cultivé avait transcrit en marge d'un manuscrit de Platon une scolie qui reproduit l'essentiel des paragraphes 42, 43 et 48, d'après un manuscrit de la *Bibliothèque* plus proche de *A* que de *M* ; ce manuscrit de Platon a disparu et n'est plus connu que par une copie, le *Parisinus* 1807 ; en nous inspirant des recherches de Lenz, nous avons acquis la certitude morale que cette même scolie se retrouvait, identique, dans le *Platon* d'Aréthas (*Vaticanus* 1),

<sup>1</sup> ALLEN, p. 98 : *codex cum a. 914 scriptus sit Photianis usum esse Aretham acerrimum scholiorum collectorem vix veri simile videtur*. Pareille phrase témoigne d'une regrettable imprudence chez un savant qui ne connaissait pas le manuscrit *M* de Photius et qui n'avait pas consulté le *Parisinus* 451 d'Aréthas.

<sup>2</sup> *Infra*, p. 339 sqq.

<sup>3</sup> *Supra*, p. 272 sqq.

avant la mutilation de ce beau manuscrit, copié vers 895 par Jean le Calligraphe.

Y a-t-il incompatibilité entre le fait que le *Codex Apologetarum* d'Aréthas contient, écrits de sa main, des extraits de Photius d'après un manuscrit de la famille *M*, et l'hypothèse que son *Platon* aurait contenu en marge des extraits de Photius d'après un manuscrit plus voisin de *A* ? Non, parce que les deux cas n'offrent rien de commun. D'une part, Aréthas reproduit ou fait reproduire une scolie qui figurait déjà dans le modèle d'après lequel Jean le Calligraphe exécutait le *Vaticanus* 1 ; d'autre part, Aréthas fait lui-même œuvre de commentateur en ajoutant de sa main une scolie à un passage de son *Codex Apologetarum*, là où le copiste Baanes n'avait rien trouvé dans le modèle. En un mot, Aréthas, auteur des scolies aux passages de Clément et d'Eusèbe, n'a été qu'un simple témoin de la scolie au passage de la *République*, s'il est vrai que son *Platon* a bien contenu la note marginale sur le dithyrambe.





### CHAPITRE III

## L'ETYMOLOGICON MAGNUM

L'étude attentive de quelques passages de l'*Etymologicon Magnum* entraîne aussi d'importantes conclusions pour l'histoire de la tradition manuscrite de Photius.

Il s'en faut qu'elles aient été mises en lumière comme elles le méritent. Stein s'est contenté de reproduire, sans aucun commentaire <sup>1</sup>, le long article ἔλεγος, dont les rapports avec le résumé de Photius étaient connus et admis depuis la Renaissance : alors qu'il disposait de tous les éléments pour situer ce texte dans l'histoire de la tradition manuscrite, il a négligé de regarder si d'autres articles du même dictionnaire n'appelaient pas des comparaisons instructives avec ce texte fondamental.

Becker a bien mérité de la science lexicographique en ajoutant à l'article ἔλεγος quatre autres passages de l'*Etymologicon Magnum*, qui présentent avec la *Chrestomathie* la même parenté <sup>2</sup> : mais s'il a de la sorte élargi notre champ d'investigations, il a commis la même imprudence que Stein en fondant ses comparaisons sur le texte vulgaire de la *Bibliothèque* et non sur l'un des deux manuscrits *A* ou *M*.

Il n'est donc pas superflu de rassembler une nouvelle fois les cinq articles de l'*Etymologicon Magnum* apparentés à la *Chrestomathie* et de déterminer, avec toute la précision possible, leur degré de dépendance à son égard. Ce sera l'objet du présent chapitre, qui étudiera ces articles dans l'ordre où les présente l'*Etymologicon Magnum*.

---

<sup>1</sup> STEIN, p. 16.

<sup>2</sup> BECKER, p. 62-64.



## I. ARTICLE ἔλεγος 327,38.

L'*Etymologicon Magnum* contient au mot ἔλεγος un article dont l'ampleur permet une confrontation assez approfondie<sup>1</sup> avec le *Codex* 239 de Photius. Je reproduis ici les deux textes en adoptant l'ordre suivi dans le dictionnaire, le texte de Photius étant établi d'après le manuscrit *A* et numéroté d'après les paragraphes de mon édition.

PHOTIUS (A)	<i>Etymologicon Magnum</i>
17 διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου, ὃς ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς Οὐρανοῦ καὶ Γῆς μυθολογουμένης μίξεως, ἐξ ἧς αὐτῷ καὶ τρεῖς παῖδας ἑκατοντάχειρας καὶ τρεῖς γεννώσι Κύκλωπας.	ἐκ τοῦ Περὶ χρηστομαθίας Πρόκλου ὁ μέντοι ἐπικός κύκλος ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς μυθολογουμένης Οὐρανοῦ καὶ Γῆς μίξεως, ἀφ' ἧς ἑκατόγχειρες γίνονται καὶ ἐξῆς.
18 διαπορεύεται δὲ τὰ τε ἄλλως περὶ θεῶν τοῖς Ἑλλησι μυθολογούμενα καὶ εἴ πού τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται.	διαπορεύεται δὲ τὰ τε ἄλλως περὶ θεῶν τοῖς Ἑλλησι μυθολογούμενα καὶ εἴ πού τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται.
19 καὶ περατοῦται ὁ ἐπικός κύκλος, ἐκ διαφόρων ποιητῶν συμπληρουμένος μέχρι τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσέως...	περατοῦται δὲ ἐκ διαφόρων ποιητῶν συμπληρουμένος, μέχρι Ὀδυσσέως...
21 λέγει δὲ καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τὰς πατρίδας τῶν πραγματευσαμένων τὸν ἐπικὸν κύκλον.	ὦν καὶ ὀνόματα καὶ πατρίδας φησὶν ὁ αὐτός.

<sup>1</sup> Je déplore qu'elle n'ait pas la précision scientifique des confrontations analogues faites au cours du présent travail. C'est un idéal actuellement inaccessible. Chacun sait que, pour les lexiques grecs, et spécialement pour l'*Etymologicon Magnum*, l'enquête philologique est loin d'avoir atteint son point de maturité. Nous n'avons pas encore une édition vraiment critique de ce dictionnaire si fréquemment utilisé. Pourtant, malgré ses défauts, celle de Th. Gaisford, Oxford, 1848, est fort estimable, au dire d'un juge aussi compétent que Reitzenstein (p. 222). Il n'y a donc pas d'inconvénient majeur à s'en servir. Pour la partie qui nous intéresse ici, le texte traditionnel présente une grande stabilité. Les seules variantes données par Gaisford proviennent toutes d'un manuscrit exécuté à la Renaissance d'après un modèle du XIII<sup>e</sup> siècle (REITZENSTEIN, p. 214). On peut les négliger sans inconvénient dans la présente recherche. Ajoutons que l'article manque dans l'*epitome* que contient le *Vossianus gr.* 20, où Reitzenstein (p. 220) reconnaît la meilleure tradition de l'*Etymologicon Magnum*.

20 λέγει δὲ ὡς τοῦ ἐπικοῦ κύκλου τὰ ποιήματα διασώζεται καὶ σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων.

24 τὴν δὲ ἐλεγείαν συγκεῖσθαι μὲν ἐξ ἡρώου καὶ πενταμέτρου στίχου, ἀρμόζειν δὲ τοῖς κατοικομένοις. 25 ὅθεν καὶ τοῦ ὀνόματος ἔτυχεν τὸ γὰρ θρήνος ἔλεγον ἐκάλουν οἱ παλαιοί, καὶ τοὺς τετελευτηκότας δι' αὐτοῦ εὐλόγουν.

26 οἱ μέντοι γε μεταγενέστεροι ἐλεγεία πρὸς διαφόρους ὑποθέσεις ἀπεχρήσαντο.

13 καὶ ὅτι τὸ ἔπος πρῶτον μὲν ἐφεῦρε Φιμονόῃ ἢ Ἀπόλλωνος προφήτῃς, ἐξαμέτροις χρησιμοῖς χρησαμένη· <καὶ> ἐπειδὴ τοῖς χρησιμοῖς τὰ πράγματα εἶπετο καὶ σύμφωνα ἦν, ἔπος τὸ ἐκ τῶν μέτρων κληθῆναι.

14 οἱ δὲ φασιν ὅτι διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν <τὴν> ἐν τοῖς ἐξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς τοῦ λόγου τὸ ἐξάμετρον ἰδιώσατο καὶ ἐκλήθη ἔπος, καθάπερ καὶ Ὅμηρος τὸν ποιητὴν καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα <ὠκειώσατο> ἐπεὶ καὶ τὰ τρίμετρα ἔπη προσηγόρευον.

σπουδάζεσθαι δὲ τὰ τοῦ ἐπικοῦ κύκλου ποιήματα οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων.

τὴν δὲ ἐλεγείαν συγκεῖσθαι μὲν ἐξ ἡρώου καὶ πενταμέτρου, ἀρμόζειν δὲ τοῖς κατοικομένοις

καὶ εὐλογεῖσθαι μὲν ὑπ' αὐτοῦ τούτους.

οἱ μέντοι μεταγενέστεροι ἐπὶ διαφόροις ὑποθέσεσιν αὐτῷ ἀπεχρήσαντο.

τὸ δὲ ἔπος ἐφεῦρε Φιμονόῃ ἢ Ἀπόλλωνος προφήτῃς, ἐξαμέτροις χρησιμοῖς οἷς ἐπεὶ τὰ πράγματα εἶπετο ἔπος τὸ ἐκ μέτρων ἐκαλεῖτο.

ἢ διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἐξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς λόγου τὸ ἐξάμετρον ἰδιώσατο καθάπερ

Ὅμηρον τὸν ποιητὴν καὶ Δημοσθένην τὸν ῥήτορα ἐπεὶ καὶ τὰ τρίμετρα ἔπη προσηγόρευσαν.

17 ἐξ ἧς A : ἐξῆς M || παῖδας A : παῖδας γινώσκουσιν M || τρεῖς A : τρεῖς ἐτέρους M || γεννώσι A : ἀποτίκτουσι M 18 διαπορεύεται A : διεξέρχεται M || ἄλλως A : ἄλλα M || περὶ θεῶν hic A : ante τὰ M 19 κύκλος A : λόγος M || συμπληρούμενος hic A : ante ἐκ M || Sunt et post μέχρι variae lectiones de quibus v. *appr. crit. in editione* 21 Totum omisit M 20 διὰ τὴν ἀρετὴν A : δι' ἀρετὴν M 26 γε A : om. M || ἐλεγεία (= ἐλεγεία) A : τοῖς ἐλεγείοις M 13 ἔπος A : μέλος M || καὶ M : om. A 14 τὴν M : om. A || Ὅμηρος A : ὁ Ὅμηρος M || τὸν ποιητὴν A : ποιητῆς M || ὠκειώσατο M : om. A || τὰ A : om. M

*Analyse de l'article.* On voit que l'auteur de l'article reproduit dix paragraphes de Photius, cinq relatifs au Cycle épique, trois à l'élegie, deux à l'épopée. A vrai dire, comme on l'a reconnu depuis longtemps<sup>1</sup>, notre lexicographe n'a pas servi-

<sup>1</sup> Cf. la note dans l'édition Gaisford (327, 38) : *Etymologus enim sua haud dubie exscripsit e Procli Excerptis apud Photium... Quae si quis cum hoc Etymologi loco contulerit, sane videbit, hunc passim et verba et eorum ordinem immutasse, ipsam vero sententiam non mutasse.*



lement copié Photius, il l'a adapté en l'abrégeant ; d'où quelques modifications de détail, qu'il nous faut regarder avec le plus grand soin.

17. Le remaniement de la phrase initiale a entraîné la transformation de τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου en ὁ ἐπικὸς κύκλος, exactement comme si cette notion, assez peu connue du savant Photius, était plus familière au lexicographe byzantin qui la lui a empruntée. S'il déplace μυθολογουμένης comme le ferait quelqu'un qui se dicte une phrase entière avant de l'écrire, il ne se hasarde pas, en revanche, dans la phrase difficile qui commence par ἐξ ἧς : sous sa plume, elle tourne court par un *etc.*, qui le met à l'abri d'une erreur possible.

18. Il copie ce paragraphe avec une fidélité exemplaire.

19. Tout comme en 17, notre lexicographe écourte une phrase difficile, où il est question du retour d'Ulysse : on dirait que c'est un système.

21-20. Le texte ayant mentionné les poètes qui composèrent les différents morceaux du Cycle épique, notre grammairien y raccroche, en l'abrégeant, le paragraphe 21 de Photius, puis revient au paragraphe 20, où Proclos parlait de la conservation des poèmes cycliques et de leur caractère de continuité : mais le lexicographe qui, en 17, feignait de connaître si bien le Cycle épique, semble avoir eu scrupule à recopier le verbe qui atteste que ces poèmes existaient encore à l'époque de l'auteur.

24-26. De là, notre homme passe à l'élégie, en allégeant considérablement le paragraphe 25, dont il change la construction pour le raccorder au paragraphe précédent, non sans corriger en un médiocre ὑπ' αὐτοῦ l'excellent δι' αὐτοῦ de son modèle. Puis il recopie assez fidèlement le paragraphe 26, en quoi il a tort, puisque le mot μεταγενέστεροι reste en l'air, étant privé de son parallèle παλαιοί, que le remaniement du paragraphe 25 avait fait disparaître.

13. Nouveau retour en arrière pour dire quelques mots de l'épopée. Laissant de côté l'omission de χρησαμένη, due, selon toute apparence, à un copiste, nous constatons que le lexicographe supprime πρῶτον μὲν, mots qui lui ont sans doute paru superflus avec ἐφεῦρε ; il supprime pareillement les trois mots καὶ σύμφωνα ἦν, qui, à ses yeux, coupaient malencontreusement le calembour étymologique εἶπετο : ἔπος, et il remplace κληθῆναι,

infinitif *ad sensum*, par ἐκαλεῖτο, qui, faisant équilibre à εἶπετο, tranquillisait davantage sa conscience de grammairien.

14. Arrivé au paragraphe suivant, il opère d'une autre manière, qui demande explication. On a vu <sup>1</sup> que Photius avait dicté ceci :

οἱ δέ φασιν ὅτι διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς τοῦ λόγου τὸ ἑξάμετρον ἰδιώσατο καὶ ἐκλήθη ἔπος, καθάπερ καὶ Ὅμηρος τὸν ποιητὴν καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα ὤκειώσατο, ἐπεὶ etc.

Les corrections apportées par notre lexicographe à cette phrase ne se justifient que parce son modèle omettait le verbe ὤκειώσατο. Il commença donc par supprimer la proposition καὶ ἐκλήθη ἔπος, qui rendait la phrase plus difficile encore, puis il rattacha la comparaison καθάπερ au verbe ἰδιώσατο, ce qui donnait la phrase très correcte :

τὸ κοινὸν ὄνομα... τὸ ἑξάμετρον ἰδιώσατο καθάπερ Ὅμηρος <sc. ἰδιώσατο> τὸν ποιητὴν καὶ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα, etc.

Mais un scribe négligent ou distrait, quelque peu dérouté par la présence des nominatifs Ὅμηρος et Δημοσθένης aux côtés des accusatifs τὸν ποιητὴν et τὸν ῥήτορα, les transforma en accusatifs, par une attraction auditive que nous savons fréquente chez les copistes <sup>2</sup>.

Après avoir ainsi guéri le texte malade, notre lexicographe n'avait plus qu'à recopier la proposition finale — ce qu'il fit, non sans remplacer l'imparfait προσηγόρευον par l'aoriste προσηγορεύσατο, qui lui parut sans doute plus correct après l'aoriste ἰδιώσατο.

*Source de l'article.* Notre homme a donc pris des libertés assez grandes avec le texte, libertés dont on n'oserait dire qu'elles aient toujours été fort heureuses. A cela près, l'auteur de l'article copie le texte de Photius, et, plus spécialement, un manuscrit appartenant à la famille A. Certaines leçons ne font que suggérer cette parenté : ainsi, ἀφ' ἧς en 17 est certainement plus près de ἐξ ἧς (A) que de ἐξ ἧς (M), et αὐτῷ en 26 fait songer à ἐλεγεία (A) plutôt qu'à τοῖς ἐλεγείοις (M).

Mais d'autres leçons prouvent péremptoirement la parenté entre

<sup>1</sup> *Supra*, p. 180-181.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 142-143.



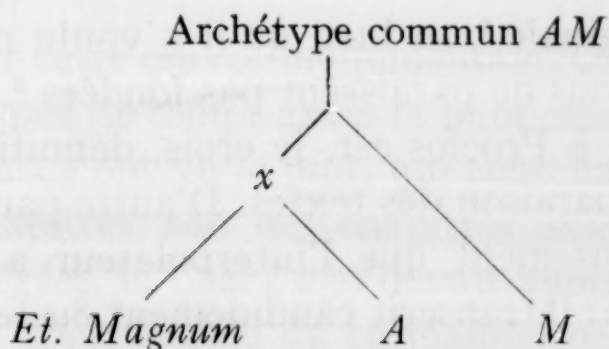
l'*Etymologicon Magnum* et la famille *A*. En 18 et 19, le lexicographe a l'ordre des mots caractéristique de *A* ; en 18, il écrit *διαπορεύεται* comme *A*, au lieu de *διεξέρχεται* *M*, *ἄλλως* comme *A*, au lieu de *ἄλλα* *M* ; en 20, il écrit *διὰ τὴν ἀρετὴν* comme *A*, au lieu de *δι' ἀρετὴν* *M* ; en 13, il écrit correctement comme *A* : *ἔπος*, au lieu de *μέλος* *M* ; en 14, il laisse le nom d'Homère sans article comme *A*, et, inversement, il met comme *A* l'article à *ποιητὴν* ainsi qu'à *τρίμετρα* ; il contient comme *A* le paragraphe 21, omis dans *M*, et, inversement, en 14, il omet comme *A* le verbe *ῥκειώσατο*, conservé dans *M*. Soit, pour un texte relativement peu étendu, un total de onze variantes — dont quelques-unes sont capitales — où le lexicographe s'accorde avec *A* contre *M* : d'après ce que nous savons de la tradition manuscrite de la *Bibliothèque*, c'est plus qu'il n'en faut pour affirmer que l'auteur de l'article copiait, sinon *A* lui-même, du moins un manuscrit de la même famille.

Forts de cette conclusion, examinons maintenant les deux seuls cas où le dictionnaire s'accorde avec *M*. En 26, il omet *γε* comme *M* : ce peut être un cas fortuit, le lexicographe ayant supprimé beaucoup de mots. Mais je doute que le hasard ait fait aussi que le dictionnaire et *M* écrivent semblablement :

*διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην*

avec un article omis par accident dans *A*. Si le lexicographe copie un manuscrit de la famille *A* et que l'article manque dans *A* et non dans *M*, il faut sans doute conclure que le modèle utilisé n'était pas *A* lui-même, mais un autre membre de sa famille. On objectera peut-être que le lexicographe comprenait assez le texte pour ajouter l'article manquant ; il faut croire cependant que cette correction ne se fait pas machinalement, car le copiste *B*, qui nous a donné tant de preuves de son attention et de son esprit d'à-propos, n'a pas cru devoir ajouter *τὴν* au modèle *A*, qu'il copiait.

Si donc notre lexicographe a utilisé un manuscrit fort voisin de *A*, il semble que ce soit non point *A* lui-même, mais un ancêtre de *A* ou un autre descendant de cet ancêtre. En outre, ce modèle n'est pas un ancêtre commun de *A* et de *M*, puisque le lexicographe omet, comme *A*, le verbe *ῥκειώσατο* conservé dans la famille *M* en 14. Cela nous donnerait, abstraction faite des intermédiaires possibles, la généalogie suivante :



*L'intitulé de l'article.* Nos observations sur le long article de l'*Etymologicon Magnum* ne doivent pas se borner à cette conclusion, si importante qu'elle soit.

Sous le titre général ἔλεγος, il nous fournit un texte où voisinent Cycle épique, élégie, épopée. Certains savants<sup>1</sup> ont cru remédier à cette incohérence en considérant ἔλεγος comme une faute, et ils ont proposé de lire soit ἐπικός, soit, mieux encore, ἔλεγος καὶ ἔπος. Mais cela ne suffit pas pour que, *ipso facto*, l'ensemble constitue un article original, inséré en cette place par le premier rédacteur du lexique. Car le lexique contient déjà un article complet sur l'élégie, et celui que nous venons d'étudier sort nettement du cadre primitif. Un lecteur aura ajouté dans la marge de son exemplaire une longue note empruntée au *Codex* 239 et l'aura fait précéder du mot ἔλεγος pour rappeler l'article original auquel cette note apportait d'utiles compléments. Le premier scribe qui recopia cet exemplaire se crut en présence d'un article omis et le fit passer dans le texte de l'*Etymologicon Magnum*.

Outre le titre général, ἔλεγος, l'article en surnombre porte la référence

ἐκ τοῦ περὶ χρηστομαθίας Πρόκλου

qui peut se comprendre de deux manières. Elle signifie ou bien :

[Extrait] de l'ouvrage de Proclos [intitulé] περὶ χρηστομαθίας

ou bien :

[Extrait] de l'ouvrage [intitulé] περὶ χρηστομαθίας Πρόκλου.

Certains accordent leurs préférences à la première interprétation et en déduisent ou bien que l'interpolateur a réellement utilisé

<sup>1</sup> Voir les notes dans l'édition Gaisford *ad l.*, et celles de Sturz dans son édition de l'*Etymologicon Gudianum*, col. 841 (que Gaisford a reproduites avec quelques modifications).



la *Chrestomathie* originale<sup>1</sup> ou bien qu'il a voulu nous le faire croire<sup>2</sup>. Ces déductions ne paraissent pas fondées<sup>3</sup>. L'hypothèse d'un emprunt direct à Proclus est, je crois, définitivement condamnée par la comparaison des textes. D'autre part, on ne saurait prétendre sérieusement que l'interpolateur a voulu nous donner le change. Car il transcrit candidement *διαπορεύεται* (18), *φησὶν ὁ αὐτός* (21) et des propositions infinitives (20, 24), où le lecteur le moins attentif reconnaît immédiatement la citation de seconde main.

Dès lors, la seconde interprétation du sous-titre s'offre à nous avec plus de vraisemblance qu'il n'y paraissait d'abord ; notre auteur aurait reproduit, avec les retouches voulues, un ouvrage qu'il intitule :

*Περὶ χρηστομαθίας Πρόκλου*

et que nous devons identifier.

A une époque où l'on ne savait rien de la tradition manuscrite de Photius, J. V. Franck<sup>4</sup> a prétendu que cet ouvrage n'est pas le *Codex* 239, mais une brochure anonyme, dont l'auteur aurait travaillé avec moins d'attention que Photius. Sous cette forme, l'hypothèse est inacceptable, puisque nous savons aujourd'hui, avec certitude, que la source, proche ou lointaine, de notre lexicographe est un manuscrit de la famille *A* de la *Bibliothèque*. Il reste pourtant une part de vérité dans l'hypothèse prématurée de Franck. La *Bibliothèque* de Photius est un ouvrage exposé plus que d'autres à un démembrement. D'abord, à cause de son contenu disparate : elle n'est que la juxtaposition de chapitres plus ou moins étendus, qui se détachent facilement de l'ensemble et qui, par surcroît, n'intéressent pas tous également un seul et même lecteur. Ensuite, à cause de son ampleur : tout le monde n'a pas assez d'argent pour acheter ou assez de temps pour reco-

<sup>1</sup> L. COHN, dans la *Berl. phil. Wochenschrift*, 31 (1911), 1459.

<sup>2</sup> L. PRELLER, *Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1837, I, 118 : *das Etymologicon Magnum schöpfte also aus diesem [sc. Photius], wiewohl es sich das Ansehen geben will, als hatte es die erste Quelle benutzt.*

<sup>3</sup> Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que Preller et Cohn ont présenté leur opinion non point dans une étude approfondie de la matière, mais à l'occasion d'une polémique, le premier avec Franck, le second avec Becker, pour des théories dont il sera question dans le présent chapitre.

<sup>4</sup> J. V. FRANCK, *Callinus s. de origine carminis elegiaci*, p. 18, ap. STURZ, *Etym. Gudianum*, col. 841.

pier en entier cette œuvre monumentale. On peut donc poser en principe que peu de temps après la publication, une multitude de « tirages à part » ont vu le jour, qui contenaient soit des groupements de chapitres, soit des chapitres isolés, et que, parmi ces éditions abrégées, le *Codex* 239 devait avoir une place de choix, vu l'intérêt considérable de ce manuel de littérature. L'hypothèse se vérifie sans peine. En combinant les renseignements recueillis par Martini<sup>1</sup> et Heseler<sup>2</sup>, on voit que, pour 25 manuscrits complets de la *Bibliothèque*, on connaît actuellement 51 manuscrits contenant des « tirages à part », dont 8 pour le *Codex* 239, accompagné ou non d'autres extraits. Les plus anciens de ces « tirages à part » parvenus jusqu'à nous remontent au XI<sup>e</sup> siècle ; ceux du *Codex* 239 sont beaucoup plus récents (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles), mais les mêmes raisons qui expliquent leur multiplication à l'époque de la Renaissance valent aussi pour une période antérieure, et on ne fera sans doute pas de difficulté pour admettre que les minces cahiers contenant ces extraits se sont perdus ou détériorés bien plus facilement que les gros in-folios contenant la *Bibliothèque* intégrale.

Nous pouvons maintenant revenir à notre interpolateur de l'*Etymologicon Magnum*. Il devait posséder un de ces « tirages à part » plus ou moins soignés du *Codex* 239<sup>3</sup> et son exemplaire était exécuté d'après un manuscrit complet appartenant à la famille A de la *Bibliothèque* ; c'est le texte de cette brochure qu'il reproduit avec quelques retouches, et c'est cette brochure même qu'il intitule *περὶ χρηστομαθίας Πρόκλου*. Assurément, la référence manque de précision ; mais avant d'en incriminer notre auteur, on doit encore se demander s'il est seul responsable. Car il se peut que la brochure n'ait pas porté d'autre titre et que son propriétaire en ait ignoré la provenance exacte au moment de transcrire sa note.

Après cette pièce capitale, il nous faut étudier quatre autres articles de l'*Etymologicon Magnum*, beaucoup moins suggestifs, mais qui nous aideront cependant à préciser nos conclusions.

<sup>1</sup> MARTINI, p. 44-49. Cf. *Commentaire*, p. 13.

<sup>2</sup> HESELER, col. 589-591.

<sup>3</sup> Becker (p. 66) arrive à une hypothèse identique : *Fortasse etiam Procli et Helladii excerpta separatim in codice quodam sola legebantur, quem etymologus in supplendo glossario adhibuit.*



2. ARTICLE *θρῆνος* 454,50.

J'ai longuement étudié ailleurs<sup>1</sup> tous les passages où deux genres voisins, le thrène et l'épicedie, sont définis et distingués l'un de l'autre. L'*Etymologicon Magnum* contient un de ces passages à l'article *θρῆνος*, dont voici le texte intégral :

*θρῆνος* (a) <sub>1</sub> παρὰ τὸ θραύειν τὸν νοῦν θρᾶνος καὶ θρῆνος · <sub>2</sub> ἢ παρὰ τὸ θέρειν, ὃ ἐστὶ καίειν τὸν νοῦν · <sub>3</sub> ἢ παρὰ τὸ θρηβῆς καὶ ἀνατεταμένη βοή εἶναι.

(b) διαφέρει δὲ ἐπικηδείου, ὅτι τὸ μὲν ἐπικηδειον παρ' αὐτὸ τὸ κῆδος, ἔτι τοῦ σώματος προκειμένου, λέγεται, ὃ δὲ θρῆνος οὐ περιγραφόμενος (leg. περιγράφεται) χρόνῳ.

Si on fait abstraction de la faute *περιγραφόμενος*, née d'une abréviation mal résolue (ou d'une consonance avec *θρῆνος*) et particulière à la tradition manuscrite de l'*Etymologicon Magnum*, on constate que les deux phrases contenues dans (b) reproduisent fidèlement le paragraphe 67 du *Codex* 239. Le hasard veut que nos deux manuscrits *A* et *M* aient ici une variante, *A* donnant le mot technique *προκειμένου* et *M* le mot banal *κειμένου*. Cette fois encore, le lexique s'apparente à la famille *A* de la *Bibliothèque* et nos conclusions antérieures s'en trouvent confirmées.

On aura remarqué — et il faudra le retenir — que l'emprunt littéral à Photius succède sans transition à trois étymologies du mot *θρῆνος*, exactement comme si le plan primitif de l'article n'avait pas comporté cette distinction entre le thrène et l'épicedie.

3. ARTICLE *σίλλος* 713,17.

Le curieux article que l'*Etymologicon Magnum* consacre au mot *σίλλος* se décompose en quatre parties :

(a) Renvoi à Anacréon (fr. 15 Diehl) pour établir l'égalité *τίλλειν* = *σίλλειν* ;

(b) Sens et étymologie du mot : *παρὰ τὸ διασείειν τοὺς ἴλλους...* ἴλλοι γὰρ λέγονται οἱ ὀφθαλμοὶ καὶ σιλλαίνειν τὸ στραβίζειν. Cette remarque, pour le moins amusante, est immédiatement suivie de la phrase :

(c) ὁ γὰρ σίλλος λοιδορίας καὶ διασυρμῶν πεφεισμένως ἀνθρώπων ἔχει.

(d) μέλος δ' ἐστὶ.

<sup>1</sup> *Mélanges Navarre*, p. 383-394.

La phrase soulignée (c) n'a aucun rapport avec celle qui précède : car le fait de dire que le sille contient des railleries modérées ne saurait justifier (γὰρ) la phrase précédente, où nous apprenons que *σιλλαίνειν* signifie *loucher*. Cette phrase (c) est donc rajoutée vaille que vaille à un texte plus ancien par un homme qui n'a pas beaucoup soigné les sutures.

Or — au γὰρ près, qui la rattache si maladroitement au début de l'article — elle reproduit mot pour mot le paragraphe 66 de notre *Codex* 239, dont voici le texte dans les deux manuscrits :

ὁ δὲ σῖλος λαιδορίας καὶ διασυρμούς πεφεισμένως ἀνθρώπων ἔχει A  
ὁ δὲ σῖλλος πεφεισμένως λαιδορίας καὶ διασυρμούς ἀνθρώπων ἔχει M

Non seulement le lexicographe copie Photius, mais il utilise un manuscrit où les mots se succèdent dans l'ordre qui caractérise la famille A. Voilà vérifiée, une fois encore, la règle constatée dans les deux autres exemples : l'auteur de l'insertion emploie un manuscrit apparenté à l'actuel manuscrit A de la *Bibliothèque*.

#### 4. ARTICLE σκόλια 718,35.

J'ai examiné ailleurs <sup>1</sup>, en le replaçant dans l'ensemble des textes relatifs au même sujet, l'article que l'*Etymologicon Magnum* consacre aux chansons de table. Cet article comprend deux parties distinctes :

σκόλια · τὰ συμποτικά ᾄσματα.

(a) Δίδυμός φησιν διαφόρους ἐτυμολογίας ἐν τῷ τρίτῳ τῶν Συμποσιακῶν. \*Ωρος.

(b) ἀπὸ τοῦ μεθύουσι καὶ σκολιῶς ἔχουσι τὰ αἰσθητήρια ᾄδῃσθαι.

Le premier rédacteur de l'article reconnaît avoir emprunté au grammairien Oros <sup>2</sup> la référence au troisième livre des *Symposiaca*, où Didyme avait accumulé les étymologies du mot σκόλιον. Comme un grand nombre d'autres articles du même dictionnaire, celui-ci pourrait se terminer ici par la mention de l'au-

<sup>1</sup> *Mélanges Bidez* (Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. Orient., II, Bruxelles, 1934), p. 853-856.

<sup>2</sup> Dans l'article auquel renvoie la note précédente, j'ai eu tort (p. 855) de suivre l'opinion de Ritschl qui avait placé le grammairien Oros au II<sup>e</sup> siècle de notre ère ; Reitzenstein (p. 286-350) a certainement raison de le descendre jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle. Mais ce déplacement chronologique ne change rien aux conclusions auxquelles j'étais arrivé, et que je reproduis d'ailleurs dans le présent chapitre.



teur — Oros — qui, de près ou de loin, en a fourni la documentation.

La phrase suivante (b) se présente comme un ajouté, dû au rédacteur de l'article ou, plus probablement, à un lecteur désireux de compléter par un détail rare et curieux l'information trop brève sur le scolie. Elle n'a rien à voir avec Oros ni avec Didyme : elle représente une tradition différente.

Cette tradition, nous la connaissons, car le seul auteur qui rapporte l'étymologie réaliste donnée en (b), c'est précisément Proclus. La phrase additionnelle s'inspire donc de la *Chrestomathie*. D'après les trois exemples précédents, on peut affirmer que Proclus n'est que la source lointaine et que la source directe du lexicographe est à chercher au paragraphe 60 du *Codex* 239 de Photius. Comme l'article du dictionnaire ne copie pas, mais résume ce paragraphe, nous n'avons pas l'occasion de confronter son texte avec celui de A et de M ; cependant, nous pouvons croire que le modèle employé est, une fois de plus, un manuscrit appartenant à la famille A.

##### 5. ARTICLE ὑμέναιος 776,41.

L'article sur l'hyménée comprend deux grandes parties, qui n'ont entre elles rien de commun.

(a) ὑμέναιος, γαμικὸς ὕμνος · <sup>1</sup> παρὰ τοῦ ὁμοῦ ναίειν · ὅτε οὖν συνοικίζεται ἀνὴρ γυναικί, <sup>2</sup> οἱ δὲ παρὰ τὸ ὕμνος, ἀλλ' οὐ πᾶς ὕμνος ὑμέναιος καλεῖται. <sup>3</sup> καὶ ῥῆμα ὑμεναίω πρώτης συζυγίας, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τρίτης συζυγίας εἴρηται · καὶ ὑμεναιοῦν τὸ ἄδειν τὸν ὑμέναιον καὶ συνάπτειν γάμῳ.

(b) ἡ ὑμέναιος, ὁ ἐπιθαλάμιος ὕμνος · <sup>1</sup> ἀπὸ τοῦ ὁμονοεῖν τοὺς νυμφίους ὁμόσε ναίοντας τροπῇ Αἰολικῇ, <sup>2</sup> ἡ ἀπό τινος Ὑμεναίου, ὃν φασὶ γήμαντα δοξασθῆναι.

Ici encore, la partie (b) apparaît comme un morceau ajouté à la rédaction primitive de l'article, et présente une tout autre doctrine. L'élément (b<sub>2</sub>) de cette seconde partie doit être considéré comme un résidu des paragraphes 63 et 64 du *Codex* 239 ; l'élément (b<sub>1</sub>) se distingue par le mélange de deux étymologies différentes, qui rapprochaient le mot ὑμέναιος, l'une de ὁμοῦ ναίειν, et l'autre de ὁμονοεῖν. On verra par le *Commentaire* au passage <sup>1</sup> que ce

<sup>1</sup> *Commentaire*, 65<sup>a</sup>.

mélange est propre, je ne dis pas à Proclus, mais au paragraphe 65 du résumé de Photius. En outre, Photius et le lexicographe, seuls, emploient la formule  $\delta\mu\acute{o}\sigma\epsilon\ \nu\alpha\acute{\iota}\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$ , alors que tous les autres textes contiennent  $\delta\mu\omicron\upsilon\ \nu\alpha\acute{\iota}\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$ . Enfin — et ceci me paraît achever la démonstration — le lexicographe s'accorde encore une fois avec le manuscrit *A*, puisque la famille *M* donne en cet endroit  $\delta\mu\acute{o}\sigma\epsilon\ \mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$ .

Il me semble donc que la seconde partie de l'article  $\upsilon\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\omicron\varsigma$  a été raccrochée à la première par un grammairien qui avait sous les yeux les paragraphes 63, 64 et 65 du *Codex* 239 dans un manuscrit apparenté au manuscrit *A*.

#### CONCLUSION.

Les cinq passages qu'on vient d'examiner présentent deux caractéristiques communes. La première, c'est qu'ils apparaissent tous comme des additions à la rédaction originale de l'*Etymologicon Magnum*, et non comme des refontes de cette rédaction. La seconde, c'est que tous ces morceaux s'inspirent de Proclus : exception faite pour un seul d'entre eux ( $\sigma\kappa\acute{o}\lambda\iota\alpha$ ), où la brièveté de texte rend la vérification impossible, ils reproduisent, en les abrégeant et en les retouchant les paragraphes 13, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 60, 63, 64, 65, 66 et 67 du *Codex* 239 de la *Bibliothèque* de Photius d'après un manuscrit qui, sans être *A* lui-même, appartient cependant à sa proche famille.

Toutes ces insertions ont un seul et même auteur. A en juger d'après l'intitulé de l'article  $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\gamma\omicron\varsigma$ , cet auteur utilisait non point une édition complète de la *Bibliothèque*, mais un « tirage à part » du *Codex* 239, copié sur un ancêtre de *A* ou sur un descendant de cet ancêtre.

#### DATE ET AUTEUR DES INSERTIONS.

*Théorie de Reitzenstein.* C'est en s'inspirant de ces conclusions, établies avec toute la rigueur scientifique possible, qu'il convient d'aborder le problème de la date et de l'auteur des notes additionnelles.



Reitzenstein<sup>1</sup> place la composition de l'*Etymologicon Magnum* vers 1100-1125 ; il pense que, jusque vers 1250, l'œuvre originale a subi d'importantes retouches et il mentionne tout spécialement un « ultime rédacteur » (*ein jüngster Redactor*), qui aurait ajouté l'article ἔλεγος<sup>2</sup>.

On ne saurait accepter aveuglément cette opinion de Reitzenstein, lequel n'a d'ailleurs connu que le premier des cinq morceaux étudiés dans le présent chapitre. Un *rédacteur* est un homme qui entreprend une nouvelle édition, une refonte où s'harmonisent, avec plus ou moins d'adresse, l'ancien et le récent : l'auteur de nos insertions n'a fait aucun effort en ce sens et son intervention se résume en un placage maladroit, qui jure avec la rédaction primitive. Ce n'est pas un rédacteur, c'est un scoliaste. Il faut voir en lui un Byzantin lettré qui, lisant l'*Etymologicon Magnum*, y a inséré des notes marginales explicatives empruntées à sa brochure sur la *Chrestomathie* ; ses notes ont été incorporées au texte des articles correspondants par un copiste qui a cru, de bonne foi, se trouver en présence de morceaux que son prédécesseur avait omis de transcrire.

En ce qui concerne la date, il faut observer que tous les manuscrits complets de l'*Etymologicon Magnum* ont transmis un texte déjà enrichi de ces excroissances : cela implique que leur archétype commun les contenait également sous cette forme. Il faut donc remonter assez haut dans la période de 1125 à 1250 délimitée par Reitzenstein, pour arriver au scoliaste qui eut l'idée d'écrire les notes en marge du texte. Une autre présomption en faveur d'une date assez ancienne pour les insertions, c'est qu'elles figurent toutes, sauf la première<sup>3</sup>, dans le *Vossianus* 20, que Reitzenstein considère comme la meilleure source pour reconstituer l'archétype de l'*Etymologicon Magnum*<sup>4</sup>. Cependant, cette première note elle-même a dû entrer assez tôt dans le texte du dictionnaire, avant l'intervention de celui que Reitzenstein considère

<sup>1</sup> REITZENSTEIN, p. 252-253.

<sup>2</sup> REITZENSTEIN, p. 250.

<sup>3</sup> *Teste* Gaisford, qui, dans son édition de l'*Etymologicon Magnum*, affirme que l'article ἔλεγος *deest in V*, donne des variantes de *V* aux articles σκόλια et ὑμέναιος (pour les phrases additionnelles), mais n'en signale aucune de ce manuscrit aux articles θρήνος et σίλλος.

<sup>4</sup> *Supra*, p. 298, note 1. L'omission de l'article dans le *Vossianus* ne prouve rien, puisque c'est un *epitome*, un manuscrit à extraits.

comme l'ultime rédacteur. A la fin de l'article ἔπος, on lit, en effet, la phrase :

ζήτει περὶ τοῦ ἐπικοῦ κύκλου εἰς τὸ ἔλεγος <sup>1</sup>

qui renvoie expressément à notre article ἔλεγος. Si l'auteur de cette référence en ἔπος était aussi l'auteur de l'insertion ἔλεγος, il n'aurait sans doute pas manqué de répartir le texte de Photius sur les deux articles. Les choses s'expliquent mieux si on admet que la référence en ἔπος a pour origine une note marginale d'un lecteur qui se souvenait avoir lu, quelques pages plus haut, l'article ἔλεγος déjà incorporé dans le texte du dictionnaire.

En résumé, l'auteur des insertions n'est pas un *ultime rédacteur* : c'est un scoliaste qui, dans la chronologie adoptée par Reitzenstein, peut avoir opéré à une date plus rapprochée de 1125 que de 1250.

*Témoignage de l'Etymologicon Genuinum.* Nos investigations chronologiques devraient s'arrêter là, si nous raisonnions sur un ouvrage ordinaire, sorti en bloc du cerveau de son auteur. Pour un dictionnaire comme l'*Etymologicon Magnum*, fait de pièces et de morceaux, la connaissance des sources est indispensable à qui s'occupe d'établir la date d'un article donné.

D'après Reitzenstein, le rédacteur premier de l'*Etymologicon Magnum* a utilisé, en les refondant, deux autres lexiques parvenus jusqu'à nous, l'*Etymologicon Genuinum* et l'*Etymologicon Gudianum* <sup>2</sup>. Le premier, qui doit seul retenir notre attention, s'est conservé dans deux manuscrits de la fin du x<sup>e</sup> ou du début du xi<sup>e</sup> siècle, un *Florentinus* (Laur. S. Marci 304), mis en vedette par Miller dès 1864, et un *Vaticanus* (graec. 1818), découvert par Reitzenstein en 1887 <sup>3</sup>. Le *Genuinum*, selon Reitzenstein, aurait été entrepris à la demande et sous la haute direction de Photius, qui aurait tracé le plan d'ensemble, indiqué les ouvrages similaires à dépouiller, les références à vérifier ou à compléter ; il aurait confié le travail matériel à un obscur philologue, qui accomplit avec zèle, mais non sans lassitude, l'écrasant labeur dont son patron l'avait chargé. Quant à la date de la première rédac-

<sup>1</sup> *Et. Magn.*, 367, 56.

<sup>2</sup> REITZENSTEIN, p. 241-243, 248.

<sup>3</sup> MILLER, p. 1-9 ; REITZENSTEIN, p. 2-6.



tion du *Genuinum*, Reitzenstein s'est efforcé de l'établir par un raisonnement très ingénieux. La souscription du *Florentinus* dit que l'ouvrage a été achevé un dimanche 13 mai ; l'événement historique auquel il fait allusion<sup>1</sup> n'a pu se passer qu'en 865 ou 882 ; l'écriture du copiste étant, au plus tôt, de la fin du x<sup>e</sup> siècle, l'indication chronologique doit viser l'achèvement, non du *Florentinus*, mais de l'archétype ; certains indices rendant impossible la date de 865, Reitzenstein conclut finalement que la première rédaction du *Genuinum*, composé sous la haute direction de Photius, fut achevée, probablement à Constantinople, au printemps de 882<sup>2</sup>.

Il importe donc d'interroger le *Genuinum* pour les cinq articles qui font l'objet des présentes recherches. A défaut d'une édition critique — dont l'absence est une des plus regrettables lacunes de la philologie byzantine<sup>3</sup> — j'ai sous les yeux une collation du *Florentinus* par M. G. Poggi et une collation du *Vaticanus* par M. S. G. Mercati<sup>4</sup>. Voici les résultats de la confrontation.

1) ἔλεγος. — L'article manque dans les deux manuscrits.

2) θρηῆνος. — L'article se trouve dans le *Florentinus*, f<sup>o</sup> 137<sup>r</sup> et dans le *Vaticanus*, f<sup>o</sup> 178<sup>v</sup>. Ils contiennent, l'un et l'autre, les trois étymologies<sup>5</sup> du *Magnum* (a) ; mais ils omettent tous deux la phrase finale (b), empruntée à Photius.

3) σίλλος. — L'article se trouve dans le *Florentinus*, f<sup>o</sup> 224<sup>r</sup> et dans le *Vaticanus* f<sup>o</sup> 182<sup>v</sup>. Les deux manuscrits ont un texte plus complet de (a) et (b), mais ne contiennent ni (c) ni (d), dont le premier est emprunté à Photius.

4) σκόλια. — L'article manque dans les deux manuscrits.

5) ὑμέναιος. — L'article se trouve dans le *Florentinus*, f<sup>o</sup> 245<sup>r</sup> et manque dans le *Vaticanus* par suite d'une perte de feuillets. Le *Florentinus* contient le paragraphe (a), mais non point (b), dont l'élément (b<sub>1</sub>) est sûrement emprunté à Photius.

<sup>1</sup> La « réouverture de la grande église » de Sainte-Sophie.

<sup>2</sup> REITZENSTEIN, p. 65-69.

<sup>3</sup> Non seulement Miller ne connaît pas le *Vaticanus*, mais, de plus, sa collation incomplète et ambiguë du *Florentinus* a induit en erreur ceux qui n'avaient pas d'autre contrôle. Pour ne citer qu'un exemple frappant, Diels lui-même (*Poet. philos. fragm.*, Berlin, Weidmann, 1901, p. 181, n<sup>o</sup> 8 et 182, n<sup>o</sup> 10) attribue fausement au *Genuinum* l'ensemble de l'article σίλλος du *Magnum*.

<sup>4</sup> La première m'a été fournie à la demande du regretté Vitelli, la seconde à la demande de Mgr Pelzer, que je remercie bien vivement de ses bons offices.

<sup>5</sup> A ceci près que la troisième vient avant la deuxième.

Donc, le *Genuinum* ne contient encore aucun des emprunts au *Codex 239*, et cette omission paraît bien étrange. Car si Photius est l'auteur du *Genuinum*, achevé en 882, comment expliquer qu'il ait, comme à plaisir, négligé les précieuses notes lexicologiques contenues dans sa *Bibliothèque*, achevée vingt-cinq ans plus tôt ? Ce qui augmente encore nos doutes, c'est que, d'après Becker, cet étrange phénomène ne se limiterait pas au *Codex 239* : ainsi, les gloses βαλλάντιον, ἐλκύδριον, σκέπαρνον, extraites du *Codex 279* (Helladius), se trouvent dans le *Magnum*, mais manquent dans le *Genuinum*<sup>1</sup>.

Après avoir commenté ces anomalies, qu'il a eu le mérite de mettre en lumière, Becker conclut :

*Bibliotheca enim circa annum 858 scripta est, EGen nonnullis annis post aut 865 aut 882, quibus temporibus Photius summa auctoritate et potestate fruebatur ; cur bibliothecae quibus abundabat etymologias, ut supra vidimus, Genuino non inseruit ? Nam haec additamenta ex bibliotheca quae in EM eruimus, in EGen lacunis evanuisse nemo putabit. Si Photius EGen scribendum curavit, nulla ratione intellegi potest, cur excerpta bibliothecae in hoc glossario desiderentur. Nil igitur restat nisi hoc unum : Photius auctor Etymologici Genuini non est*<sup>2</sup>.

Cette conclusion, déjà présentée par Cohn<sup>3</sup>, a reçu l'approbation de Reitzenstein lui-même, qui, au cours d'une conversation avec Becker, a formellement répudié son premier point de vue<sup>4</sup>.

Dès lors, le choix entre les dates de 882 et 865 ne se présente plus dans les mêmes conditions, et Becker a cru trouver une raison péremptoire pour adopter la seconde<sup>5</sup>. D'après cela, le *Genuinum*, composé en dehors du cercle de Photius, aurait été achevé au printemps de 865.

*Théorie de Becker.* Cette conclusion remet en question la date à laquelle les cinq notes additionnelles ont été insérées

<sup>1</sup> BECKER, p. 65.

<sup>2</sup> BECKER, p. 69.

<sup>3</sup> COHN, dans le *Handbuch* d'Iwan Müller II, 1<sup>3</sup>, p. 597. J'emprunte la référence à Becker, parce que je n'ai sous les yeux que la 4<sup>e</sup> édition, où la question est traitée p. 704.

<sup>4</sup> BECKER, p. 69, note 2.

<sup>5</sup> BECKER, p. 69.



dans le *Magnum* d'après le texte du *Codex* 239. A ce point de nos recherches, il nous faut résumer celles de Becker.

Il commence par signaler les cinq articles du *Magnum* empruntés au *Codex* 239, puis trois articles du même dictionnaire empruntés au *Codex* 279 (Helladius) ; tous ces articles, tirés sans doute d'un « tirage à part » des deux chapitres de Photius, se présentent comme des additions au texte primitif du *Genuinum*<sup>1</sup>.

Becker constate ensuite qu'Aréthas a pris la matière de plusieurs scolies précisément dans le *Codex* 239 et dans le *Codex* 279 de la *Bibliothèque*<sup>2</sup>.

Enfin, parmi les scolies d'Aréthas à Lucien, Dion Chrysostome, Aristide, Philostrate, il y a un bon nombre de notes qui, absentes du *Genuinum*, se retrouvent dans le *Magnum*<sup>3</sup>.

D'où la conclusion :

*Itaque nullo modo potest dubitari, quin iussu Arethae E Gen glossis ex Photii bibliotheca et ex scholiis archiepiscopi sit amplificatum, immo quin Arethas auctor fuerit EMagni*<sup>4</sup>.

En d'autres termes, Aréthas, qui, tout jeune, aurait acquis un exemplaire du *Genuinum*, y aurait ajouté, notamment, les cinq notes empruntées au *Codex* 239 ; l'exemplaire du *Genuinum*, annoté par lui ou sous sa direction, serait le lointain modèle auquel remonte ce que Reitzenstein considérait comme la première rédaction du *Magnum* vers 1125.

On comprendra sans peine que je m'attarde quelque peu à discuter cette théorie, dont l'adoption ou le rejet conditionne l'orientation des présentes recherches sur le *Codex* 239. A ma connaissance, l'audacieuse hypothèse de Becker n'a rencontré que scepticisme ou opposition<sup>5</sup>.

Cohn, notamment, a signalé une grave et inexplicable lacune dans l'information du jeune savant. On a vu comment Reitzenstein interprétait la souscription du *Florentinus* pour y trouver la preuve que la première rédaction du *Genuinum* aurait été achevée au printemps de 882, et comment Becker, tout en accep-

<sup>1</sup> BECKER, p. 62-66.

<sup>2</sup> BECKER, p. 66-68.

<sup>3</sup> BECKER, p. 71-80.

<sup>4</sup> BECKER, p. 81.

<sup>5</sup> E. FRÄNKEL, dans *Woch. f. kl. Phil.*, 26 (1909), 1407 ; P. MAAS, dans *Byz. Zeitschr.*, 19 (1910), 198-199 ; L. COHN, dans *Berl. phil. Woch.*, 31 (1911), 1459-1460.

tant l'interprétation de Reitzenstein pour le détail chronologique, choisissait néanmoins l'autre date, celle du printemps de 865. Or, un an après la publication de l'ouvrage de Reitzenstein, Papadopoulos-Kerameus avait déjà démontré que le copiste du *Florentinus* renvoie à la date du 13 mai 994 et que cette date est en réalité celle de l'achèvement du *Florentinus* même<sup>1</sup>. Ainsi se trouve enlevée une pièce maîtresse du fragile édifice construit par Becker.

Outre cette objection et d'autres déjà faites<sup>2</sup>, la théorie de Becker appelle de graves réserves, dont l'ensemble paraît suffisant pour condamner, au moins provisoirement, une doctrine que son auteur a un peu trop négligé d'approfondir.

La première réserve concerne la date à laquelle, selon Becker, Aréthas aurait cessé d'insérer des notes dans son exemplaire du *Genuinum*. Ce serait avant 914, parce que le *Codex Apologetarum* (écrit à cette date) contient, de la main d'Aréthas lui-même, maintes *explicationes verborum*, totalement omises dans le *Magnum*<sup>3</sup>, et parce qu'Aréthas, devenu archevêque de Césarée, ne se serait plus adonné qu'à des travaux théologiques : aussi bien, aucune des nombreuses explications de mots qu'il donne en son *Commentaire sur l'Apocalypse* ne se retrouve dans le *Magnum*<sup>4</sup>. En formulant toutes ces hypothèses complémentaires, Becker se crée de nouvelles difficultés, qui semblent insurmontables : elles le contraignent d'abord à situer vers 896 la lecture d'Aristide par Aréthas, alors que Keil<sup>5</sup> place les scolies d'Aréthas à Aristide vers 918-927, ensuite à négliger, pour les scolies à Dion Chrysostome, la date de 917, que Sonny avait établie pour l'une d'elles d'après l'allusion qu'elle contient à un fait historique<sup>6</sup>, et,

<sup>1</sup> KRUMBACHER, dans la *Byz. Zeitschrift*, 8 (1899), p. 212.

<sup>2</sup> Il en est d'autres encore qui resteraient à faire. Voici, par exemple, un menu détail qui a échappé à Becker. D'après lui, « Aréthas » aurait ajouté à l'article *σκόλια* l'élément (b) emprunté au paragraphe 60 du *Codex* 239. Donc, « Aréthas » aurait grandement apprécié l'explication si originale de Proclos sur la chanson de table. Or, dans la marge de son exemplaire de Dion Chrysostome (*Or.*, II, 63a, p. 98 Sonny), le vrai Aréthas avait reproduit sa propre scolie au *Gorgias* de Platon, 451 E (p. 302, 11-16 Hermann), où il prend à son propre compte l'étymologie *κατ' ἀντίφρασιν* contre laquelle Proclos s'était élevé avec un vigoureux bon sens.

<sup>3</sup> BECKER, p. 81.

<sup>4</sup> BECKER, p. 84-85.

<sup>5</sup> *Supra*, p. 280.

<sup>6</sup> SCOLIE à Dion. Chrysost., VII, 121, p. 105 Sonny.



enfin, à considérer comme postérieur à 917 le *Commentaire sur l'Apocalypse*, que Krumbacher plaçait vers 895. Si Becker se met ainsi en contradiction avec tant de prédécesseurs dont l'opinion méritait d'être prise en considération, c'est parce qu'il a lui-même usé d'un argument peu solide pour dater avec précision l'activité d'Aréthas considéré comme l'interpolateur du *Genuinum*. Car il serait étrange, pour ne pas dire inexplicable, qu'Aréthas n'aurait plus touché à son exemplaire du *Genuinum* après 914. Ceux qui connaissent ses habitudes — et Becker est du nombre — savent que l'archevêque n'aurait pas cessé de compléter son exemplaire, au gré de ses lectures ou de ses acquisitions postérieures à 914. L'argument *ex silentio* de Becker n'a donc pas de valeur probante.

La thèse de Becker appelle une deuxième réserve. D'après cette thèse même, tous les articles du *Magnum* invoqués pour l'établir devraient répondre au schéma :

$$abc \text{ Magnum} = ab \text{ Genuinum} + c \text{ Aréthas.}$$

Sans doute, ce schéma est respecté dans beaucoup d'exemples ; mais il arrive aussi qu'un élément soi-disant inséré par Aréthas s'ajoute à un article du *Magnum* absent du *Genuinum*. On l'a vu plus haut pour l'article *σκόλια*, où le supplément emprunté au *Codex 239* se greffe sur une première phrase du *Magnum* omise dans le *Genuinum*. Pareillement, une glose *ἐπιπλα* du *Magnum* inconnue au *Genuinum*, est enrichie d'un appendice provenant d'une scolie d'Aréthas à Lucien<sup>1</sup>. De tels exemples démontrent que les insertions attribuées à Aréthas par Becker ont été ajoutées, non au *Genuinum* complètement terminé, mais au *Magnum* déjà partiellement rédigé. Si Becker avait vu cette aporie, il aurait sans doute tenté de la résoudre en disant que le *Florentinus* et le *Vaticanus* n'ont pas transmis la version originale du *Genuinum*<sup>2</sup>, et que, par conséquent, Aréthas travaillait sans doute sur un *Genuinum* plus complet que la recension florentine et vaticane : mais c'eût été une nouvelle hypothèse dans un système qui en comporte déjà trop.

Il y a plus grave encore, et Becker garde sur ce point un silence que je ne m'explique pas<sup>3</sup>. Les cinq notes adventices ont été

<sup>1</sup> BECKER, p. 73 = p. 261, 2 Rabe.

<sup>2</sup> Cf. REITZENSTEIN, p. 53.

<sup>3</sup> Car, tout comme Stein (*supra*, p. 282), Becker fut l'élève de Brinkmann, qui possédait alors une collation de *M*.

écrites par quelqu'un qui avait sous les yeux une recension *A* du *Codex* 239 ; d'autre part, en 914 ou après, Aréthas lui-même copie le texte du *Codex* 239 d'après un manuscrit de la recension *M*. Bien mieux : le hasard a voulu que nous possédions encore simultanément le témoignage d'Aréthas (non signalé par Becker !) et celui du *Magnum* pour le paragraphe 19, où la transposition du mot *συμπληρούμενος* vérifie d'une manière indiscutable cette opposition fondamentale entre le *Magnum* et Photius *A*, d'une part, Aréthas et Photius *M*, d'autre part.

Jointe aux autres, l'objection paraît de nature à faire douter sérieusement du rôle que Becker prête à Aréthas dans la constitution du *Magnum*. Pour mieux mesurer encore la fragilité de cette hypothèse, il n'est que d'énumérer les conditions qu'elle supposerait réalisées. Le *Genuinum* devrait avoir été achevé le 13 mai 865 ; tout jeune, le futur archevêque de Césarée devrait en avoir acquis un exemplaire ; cet exemplaire devrait avoir été plus complet que chacune des deux recensions parvenues jusqu'à nous ; pour enrichir son lexique, Aréthas devrait avoir acquis, avant tout autre livre, un « tirage à part » du *Codex* 239, dont le texte appartenait à la recension *A* de la *Bibliothèque* ; dans cette brochure intitulée *περὶ χρηστομαθίας Πρόκλου*, Aréthas n'aurait pas reconnu un extrait de Photius ; il aurait acquis plus tard un exemplaire complet de la *Bibliothèque* dans la recension *M* ; vers 914 ou après, ayant à recopier un texte emprunté au même *Codex* 239, il aurait recouru à son gros in-folio et non plus à son commode « tirage à part ». Et ainsi, pour sauver l'hypothèse initiale, on aboutirait finalement à devoir imaginer la raison pour laquelle Aréthas n'aurait plus utilisé un « tirage à part » dont, pour d'autres raisons, on a dû supposer qu'il fut propriétaire : L'avait-il perdu ? L'avait-il donné ou prêté à un ami ? Dédaignait-il de le consulter, maintenant qu'il avait une édition complète ?... Il s'ensuit que Cohn n'avait sans doute pas tort de voir, dans la partie que Becker consacre à Aréthas, *ein ganz lustiges Gebäude* et qu'il faut attendre des arguments plus sérieux pour croire qu'Aréthas, par ses additions au *Genuinum*, serait l'auteur d'une première rédaction du *Magnum*<sup>1</sup>.

Après ce long, mais nécessaire détour, nous voici revenus à notre

<sup>1</sup> Cf. encore *infra*, p. 355.



point de départ. Assurément, on peut éprouver quelque regret de n'avoir point réussi à mettre un nom et une date exacte au savant byzantin qui inséra dans un exemplaire de l'*Etymologicon Magnum* les cinq notes empruntées au *Codex* 239 de Photius. Mais cette espérance déçue comporte un enseignement qui ne manque pas de prix : c'est que, dans l'état actuel de nos connaissances en matière de lexicographie byzantine, une précision plus grande est un idéal qui ne saurait encore être atteint. Jusqu'à preuve du contraire ou jusqu'à meilleure information, celui que Becker identifiait avec Aréthas n'est qu'un scoliaste anonyme du XIII<sup>e</sup> siècle. Cette conclusion plus modeste n'a d'ailleurs rien d'étonnant, puisque, à la même date, le *Codex* 239 de Photius a encore eu au moins deux autres débiteurs.

## CHAPITRE IV

### MICHEL ITALICOS

En 1836, Cramer publiait <sup>1</sup>, d'après un manuscrit de la *Bodléenne* <sup>2</sup>, une série de petites compositions, presque toutes des lettres, dont l'auteur resta longtemps une énigme. Cramer parla vaguement d'un grammairien byzantin, qui aurait vécu sous le règne d'Alexis Comnène (1081-1118) ; Boissonade se prononça pour Michel Psellos, un des plus curieux personnages du XI<sup>e</sup> siècle ; mais en 1895, dans un article très documenté de la *Byzantinische Zeitschrift*, Treu résolut définitivement le problème : les lettres publiées par Cramer ont pour auteur Michel Italicos, qui fut d'abord professeur à Constantinople, puis évêque de Philippopolis, et florissait dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

*Le texte.* Le texte qui doit retenir notre attention est la Lettre XXI, ou, plus exactement, une partie de cette lettre. Italicos y répond à un médecin de ses amis, Leipsiotès, qui l'avait consulté sur différents points relatifs à l'histoire littéraire et à la métrique. Dans cette lettre, le paragraphe qui concerne l'histoire littéraire remonte certainement à la *Chrestomathie* de Proclus. Il importe de déterminer si la filiation est directe ou non.

Donc, Italicos écrit à son ami le médecin <sup>4</sup> :

---

<sup>1</sup> *Anecdota graeca...* Oxon., III, Oxford, 1836, p. 152-203.

<sup>2</sup> *Baroccianus* 131 (XIV<sup>e</sup> siècle).

<sup>3</sup> Sur tout ceci, TREU, p. 1-23, et mon article : *La « grammairienne » Démo* (*Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 3 (1924) p. 713-723), qui sera cité par l'abréviation *Démo*.

<sup>4</sup> Cramer, *Anecd. Oxon.*, III, p. 189, 18-29.



καὶ

εἰ μή τισι μειρακιευόμενος ἔδοξα, τὰ Φημονόης ἄν σοι διεξήλ-  
 20 θον, καὶ Δημοῦς τῆς γραμματικῆς, τῆς μὲν ἔπος εὐρούσης,  
 τῆς δὲ τέχνας συγγραψαμένης · εἶπον ἄν καὶ τίνες μὲν τοῦ  
 ἔπους γεγόνاسι κράτιστοι ποιηταί, ὧν ὁ Πανίασις γνωριμώτα-  
 τος μετὰ Ὀμηρον · τίς δὲ ὁ Ἐπικὸς κύκλος · τίνα δὲ Στασίνω  
 τὰ Κύπρια · τίς δὲ ἡ μελικὴ ποίησις, καὶ εἰς πόσα διήρηται ·  
 25 καὶ ποῖα μὲν τῆς μελικῆς εἰς θεοὺς ἀναφέρεται, καὶ λέγεται  
 ὕμνος Ἀδωνίδος · τίνα δὲ εἰς ἀνθρώπους, καὶ ὀνομάζεται ἐγκώ-  
 μια · ἐπινίκια · σκολιά · γίλλος · θρῆνοι · ποῖα δὲ καὶ τὰ ἐξ  
 ἀμφοῖν συγκεείμενα, καὶ λέγεται παρθενικά · δαφνηφορικά · ὄσχο-  
 φορικά · καὶ τί ἐστὶ τούτων ἕκαστον.

*Les théories.* Ce texte banal est suffisamment correct pour l'orthographe, malgré l'iotacisme Πανίασις (22) et la singulière bévue γίλλος (27) pour σίλλος, qu'on doit sans doute attribuer au copiste plutôt qu'au rédacteur.

En dépit de son évidente médiocrité, le passage a provoqué des discussions dont l'ampleur ne manquera pas d'étonner quelque peu un lecteur d'aujourd'hui.

Sans autre forme de procès, Welcker le considérait comme un emprunt à Photius<sup>1</sup>. Usener trouva cette solution trop facile<sup>2</sup>. D'après lui, l'auteur des lettres, aussi bien que Photius, possédait la *Chrestomathie* originale, mais (semble-t-il) amputée des deux derniers livres, et le correspondant de Leipsiotès se borne à résumer la table des matières de cette *Chrestomathie* originale tronquée. Michaelis<sup>3</sup> et Krumbacher<sup>4</sup> approuvèrent cette manière de voir, avec, cependant, des divergences qui s'expliquent par l'ambiguïté des termes qu'Usener lui-même avait employés. Le tout, sans l'ombre d'une preuve, ce qui rend la discussion impossible.

Il faut attendre jusqu'à Immisch pour trouver un système cohérent. En voici l'essentiel.

A côté de Phémonoé — τῆς μὲν ἔπος εὐρούσης — Italicos place Démo — τῆς δὲ τέχνας συγγραψαμένης.

Dans le canon des poètes épiques, où Proclus-Photius ne donne que des noms, Italicos, mentionnant Panyasis, ajoute γνωριμώτατος μετὰ Ὀμηρον.

<sup>1</sup> *Der epische Cycl.*, II, p. 495-496.

<sup>2</sup> *Rhein. Mus.*, 28 (1874) p. 414.

<sup>3</sup> JAHN-MICHAELIS, *Griech. Bilderchroniken*, Bonn, Marcus, 1873, p. 97.

<sup>4</sup> KRUMBACHER, *Byz. Lit.*<sup>2</sup>, p. 466.

Par conséquent, il trouvait dans sa source quelque chose qui répondait à l'expression de Suidas : *ὅς σβεσθεῖσαν τὴν ποιητικὴν ἐπανήγαγε*.

Italicos ne doit donc rien à Photius, mais il se dresse à ses côtés comme un témoin indépendant.

La source commune à Photius et à Italicos, c'est l'*Eclogarum editio*<sup>1</sup>, divisée en quatre *λόγοι* :

*λόγος α'* : Généralités. Épopée. Cycle. *Chants Cypriens*.

*λόγος β'* : Fin du Cycle.

*λόγος γ'* : Iambe. Élégie.

*λόγος δ'* : Poésie mélique<sup>2</sup>.

Ce n'est là qu'une hypothèse, sur laquelle j'aurai à revenir dans un autre volume. Disons néanmoins, dès maintenant, qu'elle heurte la vraisemblance. Et de cette hypothèse, Immisch conclut :

*C'est clair ! Photius omet complètement le deuxième des quatre λόγοι... Italicos fait un « saut » plus grand encore... Outre le deuxième, il omet encore le troisième λόγος, c'est-à-dire l'élégie et l'iambe*<sup>3</sup>.

Enfin, Stein, qui reproduit, un peu trop sommairement, cette argumentation, met au débat le point final :

*epistolographum non e Photio sed ex eclogarum editione ipsa hausisse Immischijs probavit*<sup>4</sup>.

Il nous reste à voir si ce dernier mot répond à la vérité. Avant de commencer la discussion, répétons encore ce qui a été dit à propos du scoliaste de Platon<sup>5</sup> : lorsque deux auteurs copient une source commune, et que l'un a moins que l'autre, la solution du problème ne consiste pas toujours à dire que celui qui présente moins de détails a *omis* ces détails. Il est parfois tout aussi vraisemblable de dire que ces détails ont été *ajoutés* par l'autre, qui pouvait avoir ses raisons d'agir ainsi.

Dans le cas présent, on ne comprend pas pourquoi Photius aurait retranché quelque chose à sa source, comme le voudrait Immisch. Les faits étaient-ils donc si connus ? Les détails manquaient-ils d'intérêt ? Pas le moins du monde, et Photius, précisément, aimait assez le rare et l'inédit : or, le renseignement

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 267.

<sup>2</sup> IMMISCH, p. 241-243.

<sup>3</sup> IMMISCH, p. 243.

<sup>4</sup> STEIN, p. 19.

<sup>5</sup> Cf. *supra*, p. 264.



sur Démo était de ceux qui devaient le plus piquer sa curiosité. Et il aurait *omis* justement ce détail-là ? C'est, *a priori*, invraisemblable.

D'ailleurs, il n'y a pas que cet argument psychologique contre la thèse d'Immisch. Le texte d'Italicos se distingue du texte de Photius par la mention supplémentaire de la « grammairienne » Démo et par le bout de phrase élogieux à l'adresse du poète épique Panyasis. Voyons ces deux points, en commençant par le plus facile, le cas de Panyasis.

*La célébrité de Panyasis.* Sous prétexte qu'au simple nom cité par Photius, Italicos ajoute l'éloge *γνωριμώτατος μετὰ Ὀμηρον*, Immisch conclut qu'Italicos a dû copier une autre source.

Voilà une conclusion pour le moins hâtive ; car, enfin, il faudrait savoir si nous n'avons pas affaire à un lieu commun. Si on demande à quelqu'un de citer, dans la littérature française, le fabuliste le plus connu (*γνωριμώτατος*) après La Fontaine, on obtiendra sans doute la réponse : *Florian*. Pourquoi ? Simple-ment parce que tant de manuels, et des plus humbles, l'ont si souvent dit et répété, que c'est devenu comme une vérité première que personne ne songe à contrôler, un lieu commun ancré une fois pour toutes dans la mémoire.

C'est une banalité du même genre que contient la mention honorable accordée par Italicos à Panyasis. La question de savoir quel rang Panyasis devait occuper dans la pléiade des poètes épiques s'est posée dès l'époque alexandrine, au moment de la constitution du canon des poètes par les savants éditeurs du Musée.

Nous avons de nombreux échos de ces discussions.

Écoutons Denys d'Halicarnasse, dans un texte où Panyasis est opposé à Hésiode et Antimaque<sup>1</sup> :

*Πανύασις δὲ τὰς τ' ἀμφοῖν ἀρετὰς ἠνέγκατο, καὶ αὐτῶν πραγματεία καὶ τῇ κατ' αὐτὸν οἰκονομία διήνεγκεν.*

On trouve un jugement plus nuancé dans Quintilien<sup>2</sup> :

*Panyasin ex utroque [Hésiode et Antimaque] mixtum putant in eloquendo, neutriusque aequare virtutes. Alterum tamen ab eo materia, alterum disponendi ratione vinci.*

<sup>1</sup> D. HALIC., *De imit.*, 2, 2 (2, p. 204, 14 Usener-Radermacher).

<sup>2</sup> QUINTILIEN, X, 1, 54.

Même discussion dans Suidas, qui la résume ainsi <sup>1</sup> :

ἐν δὲ ποιηταῖς τάττεται μεθ' Ὅμηρον · κατὰ δέ τινας καὶ μεθ' Ἡσίοδου καὶ Ἀντίμαχον.

Il n'en faut sans doute pas davantage pour croire que nous avons affaire à un truisme, que les maîtres de l'enseignement se sont repassé pendant des siècles, les uns donnant à Panyasis le numéro deux après Homère — et ils formaient la majorité selon Suidas — les autres lui donnant le numéro quatre après Homère, Hésiode et Antimaque. Homme d'enseignement, Italicos devait l'ignorer moins que personne. Comment, devant ce nom de Panyasis, résister au plaisir d'ajouter le petit bout de phrase banal sur sa place dans l'épopée ? Comment surtout, quand un médecin lettré de vos amis vous demande une consultation littéraire, combattre le réflexe qui vous pousse à lui donner l'opinion la plus courante ?

Vraiment, la mention de Panyasis n'appelait pas la recherche d'une source savante. Passe encore pour un détail rarissime, mais pour un lieu commun, c'est gaspiller son temps. Et en conclure, par dessus le marché, que cette source est la source même de Photius, et que Photius a *omis* le détail, voilà qui paraît une exagération manifeste, à laquelle, pour ma part, je ne saurais souscrire.

*La mention de Démo.* La mention de Démo la « grammairienne » a suscité un débat de plus grande envergure, dont j'ai retracé ailleurs <sup>2</sup> les différents épisodes et que je me contenterai de résumer ici.

En 1873, Usener lança l'idée qu'il y aurait eu deux femmes portant le nom de Démo, la première, citée par notre seul Italicos (Démo A), une « grammairienne », auteur de *grammatische Handbücher*, la seconde, connue par ailleurs (Démo B), une interprète d'Homère et auteur d'un *Handbuch allegorischer Mythendeutung*. D'après Usener, Démo B serait un mythe imaginé par un néoplatonicien inconnu de la fin du v<sup>e</sup> siècle, et Démo A serait un second mythe, imaginé à une date plus tardive sur le modèle du premier <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> SUIDAS, Πανύσις, 248 Adler.

<sup>2</sup> *Démo*, p. 714 sqq.

<sup>3</sup> *Démo*, p. 714-715.



En 1895, Ludwich renversa ce léger édifice d'hypothèses et, textes à l'appui, démontra la réalité historique de Démo B, femme d'un grand savoir et homéologue extravagante, qui vivait à la fin du <sup>ve</sup> siècle dans un milieu néo-platonicien ou peut-être même déjà chrétien.

Mais Ludwich ne voulut à aucun prix identifier la *γυνή γραμματική* d'Italicos (Démo A) et la femme savante Démo B : le seul argument qu'il put avancer en faveur de sa thèse, c'est qu'une *γυνή γραμματική* doit avoir écrit des traités de grammaire et ne peut avoir écrit un *Handbuch allegorischer Mythendeutung*. Je ne m'attarderai pas à cet argument inattendu, dont la faiblesse a été mise en lumière ailleurs <sup>1</sup>. Je me borne à attirer l'attention sur l'invraisemblance fondamentale à laquelle nous conduit la thèse de Ludwich : c'est que trois auteurs contemporains, également lettrés — Italicos, Tzetzés et Eustathe — parlent d'une femme, Démo, qui a joué un certain rôle dans l'histoire de l'épopée, et il faudrait, d'après Ludwich, que l'un des trois, Italicos, songe à une Démo mythique, connue de lui seul, et que les deux autres pensent à une Démo réelle, du <sup>ve</sup> siècle, et bien connue dans le monde des grammairiens byzantins <sup>2</sup>.

Il n'y a qu'une seule Démo, la « grammairienne » dont l'œuvre commençait à se répandre au <sup>ve</sup> siècle finissant. Cette Démo unique peut-elle avoir été mentionnée dans la *Chrestomathie* de Proclus ? Si, par courtoisie, nous nous plaçons au point de vue d'Immisch, qui voit dans cette *Chrestomathie* l'œuvre du néo-platonicien, la mention de Démo reste encore bien problématique, car, l'activité littéraire du diadoque ayant cessé depuis 480 <sup>3</sup>, Démo n'avait pas encore assez de célébrité à cette date pour prétendre figurer dans un ouvrage de haute vulgarisation scientifique comme la *Chrestomathie*. Si, au contraire, on se place au point de vue, sans doute plus vraisemblable, de W. Schmid et d'autres, qui voient dans l'auteur de la *Chrestomathie* un grammairien du <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère <sup>4</sup>, le problème de la mention de Démo ne se pose même pas, à moins d'accorder à cet auteur, déjà remarquable, un extraordinaire don de prophétie.

<sup>1</sup> *Démo*, p. 718-723.

<sup>2</sup> *Démo*, p. 722.

<sup>3</sup> *Démo*, p. 722, n. 2.

<sup>4</sup> L'étude approfondie de cette question est réservée à un autre volume.

La mention de Démo ne se trouvait donc pas dans la *Chrestomathie*, et on doit la considérer comme une addition de Michel Italicos. Elle se comprend d'ailleurs fort bien. Au XII<sup>e</sup> siècle, on parlait beaucoup de cette dame dans les milieux lettrés auxquels appartenait Italicos : quoi d'étonnant, dès lors, si notre docte professeur, pour mieux instruire son correspondant Leipsiotès, a trouvé bon d'ajouter le nom de cette personne aux renseignements qu'il copiait dans le compte rendu de Proclos par Photius ?

*La source d'Italicos.* En résumé, Michel Italicos se distingue de Photius en ce qu'il mentionne la « grammairienne » Démo, très en vogue au XII<sup>e</sup> siècle, et qu'il donne au poète épique Panyasis un compliment banal, traînant dans tous les manuels scolaires. Ces deux différences s'expliquent d'elles-mêmes, si on les considère comme des additions de Michel Italicos ; elles ne s'expliquent nullement si on les considère comme des omissions de Photius. Il est donc inutile de prétendre, sans autre preuve, que le grammairien du XII<sup>e</sup> siècle aurait eu sous les yeux le modèle même dont, trois siècles plus tôt, Photius aurait été l'infidèle abrégiateur, et nous dirons que Michel Italicos a copié Photius en y ajoutant ces deux fioritures.

Les deux additions faites par Italicos se trouvent dans la partie relative à la poésie épique. L'examen de la partie consacrée à la poésie mélique (lignes 24-29), complètement dédaignée par Usener et Immisch, donne lieu à des conclusions plus précises encore. Dans cette partie, Italicos énumère, avec des coupures qui s'expliquent difficilement, un certain nombre d'espèces appartenant aux trois premiers genres de la poésie mélique. Photius énumère 21 espèces, Italicos 10, et voici comment l'énumération se présente chez nos deux auteurs :

Photius : *abcdefghijklmnopqrstu*  
 Italicos : *a f ijk op rst*

Malgré ses omissions, Italicos a suivi rigoureusement l'ordre adopté par Photius, sans déplacer aucun terme. A moins d'un entraînement exceptionnellement sévère à ce genre d'acrobaties mnémoniques, il est impossible de reproduire par cœur et en respectant leur ordre de succession, dix de vingt-et-un mots énumérés pêle-mêle, sans ordre alphabétique. Pareille fidélité suppose que Michel Italicos avait sous les yeux un texte auquel il se re-



portait tout en écrivant à son ami Leipsiotès, et ce texte devait être une espèce de table des matières de la *Chrestomathie*.

Cette table existe. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les paragraphes 34, 35 et 36 du *Codex* 239. Et à lire attentivement cette table des matières, on constate qu'elle mentionne en 35 les *ἐγκώμια*, qui resteront sans développement dans le cours de l'exposé proprement dit, et qu'elle omet en 36 les *τριποδηφορικά*, sur lesquels les paragraphes 79 à 86 donneront des renseignements très circonstanciés. Or, comme si c'était un fait exprès, Italicos aussi mentionne les *encomia* et omet les *tripodéphoriques*. Si Usener et Immisch avaient remarqué ces deux détails, ils auraient sans doute prétendu que ce plus et ce moins étaient déjà dans la *Chrestomathie* originale ou dans l'*Eclogarum editio*. Ce n'aurait été qu'une nouvelle hypothèse dans des systèmes que compromet déjà l'abus des conjectures arbitraires. Il est sans doute plus sage de s'en tenir à ce que nous pouvons contrôler, et de dire que, pour les lignes 25 à 29, Michel Italicos consultait les paragraphes 34 à 36 du *Codex* 239. Ce qui est vrai de ces lignes 25 à 29 doit être vrai des lignes 18 à 24, car on ne conçoit pas que Michel Italicos eût copié une première partie dans le *Codex* 239 de Photius, et une seconde dans la *Chrestomathie* originale (Usener) ou dans l'*Eclogarum editio* (Immisch).

La démonstration serait complète si nous pouvions, comme dans les cas précédents, déterminer à quelle famille de la *Bibliothèque* appartenait le manuscrit utilisé par Italicos. L'identification présente de grandes difficultés, tant à cause de la nature même du texte — une simple table des matières — qu'à cause de la personnalité de celui qui l'a recopiée : pour ne pas être trop pédantesque et pour ne pas écrire une épître illisible, Italicos a laissé de côté maint détail que contenait son modèle ; en outre, il a corrigé certains lapsus, puisqu'il écrit correctement *Φημονόη* à la ligne 19, sans la faute d'iotacisme des familles *A* et *M* ; enfin, au moment de copier le paragraphe 34 du *Codex* 239, Italicos avait déjà lu le paragraphe 39, comme le prouve l'expression *ὕμνος Ἀδωνίδος* qui, sans cette connaissance préalable, eût été impossible sous sa plume.

Malgré toutes ces difficultés, le maigre texte de Michel Italicos se présente comme tributaire d'un manuscrit plus voisin de *M* que de *A*. Il écrit, en effet, *ἐπινίκια*, plus proche de *ἐπινίκιος* (*M*)

que de ἐπίνικος (A) ; il accentue σκολιά comme *M* et, comme *M*, il écrit σίλλος avec deux *lambda*, en admettant, bien entendu, que la bévue γίλλος pour σίλλος soit l'œuvre du copiste et non celle de l'auteur. Si l'on accepte cette manière de voir, on devra également admettre que la faute κράτιστος de *M* en 15, au lieu de κράτιστοι, n'était pas encore dans le modèle employé par Italicos et que cette faute appartient soit à *M* lui-même soit à son ascendance immédiate.

Il me paraît donc légitime de croire que Michel Italicos avait sous les yeux un manuscrit du *Codex* 239 de Photius, appartenant sans doute à une branche de la famille *M*. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de supposer que, pour écrire ces quelques lignes, Michel Italicos ait dû ouvrir sur sa table de travail le gros volume que forme la *Bibliothèque* de Photius : tout comme l'auteur des insertions transmises par l'*Etymologicon Magnum*, il pouvait avoir un de ces cahiers contenant des « tirages à part » de la *Bibliothèque*<sup>1</sup>.

Qu'il ait utilisé une de ces brochures scolaires ou qu'il ait compulsé la *Bibliothèque* complète, cela n'a guère d'importance pour nous. Mais c'est bien le texte de Photius qu'il copiait, et non une table des matières de la *Chrestomathie* originale, ni une hypothétique *Eclogarum editio*.

Nous reprenons ainsi, à un siècle de distance, le point de vue de Welcker : Italicos a copié sommairement quelques paragraphes du texte de Photius, en y ajoutant deux détails tout à fait personnels, qui pouvaient intéresser son correspondant. Cette solution toute simple aurait été définitivement adoptée depuis longtemps, si certains, partant d'une idée *a priori*, n'avaient pris plaisir à susciter des complications dont se passeraient volontiers ceux qui veulent mieux connaître la *Chrestomathie* de Proclus.

---

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 305.





Nous remercions  
 le Welter : l'ajout  
 le texte de l'histoire  
 fondée qui prouve  
 nous toute simple  
 certains portant  
 à l'attention des  
 nous ne venant  
 à l'attention des

## CHAPITRE V

### EUSTATHE

*Le texte.* Les copieux *Commentaires* d'Eustathe sur les deux poèmes homériques s'ouvrent par quelques pages de préface, où l'auteur entame son sujet par des généralités sur le la poésie qu'il se propose d'expliquer.

Dans ces pages au style traînant et prolix, Eustathe écrit un curieux paragraphe, qui, sans passer tout à fait inaperçu, n'a cependant pas été mis en valeur par ceux qui ont étudié la *tomathie* de Proclus. Il mérite un examen attentif, parce qu'il jette une clarté nouvelle sur l'histoire de la tradition manuscrite de notre *Codex 239*.

Voici donc ce texte assez long d'Eustathe, que nous confronterons, quand la chose sera possible, avec les paragraphes correspondants de Photius.

EUSTATHE, *Prooem.*, p. 3,38

ἐπεὶ δὲ ποιητὴν μέγαν περιεργαζόμεθα, σκοπητέον τὸ τοιοῦτον ὄνομα καὶ σημειωτέον ὅτι καθάπερ ἔπος ἀπλῶς μὲν ὁ λόγος, ὡς τὸ « ἔπεα πτερόεντα » (e. g. HOM., A 201), ἰδίως ἔπος ὁ ἔμμετρος λόγος · οὕτω καὶ ποιεῖν ὅλως μὲν τὸ πράττειν · καὶ ἔστιν ἡ χρῆσις καὶ παρὰ τῷ ποιητῇ πολλαχού · ἰδιάζεται δὲ ἡ λέξις καὶ ἐπὶ τῶν ῥαψωδούντων κατὰ τι ἐξαίρετον διὰ τὸ τῆς ἐν αὐτοῖς πράξεως ταύτης ἐξέχον ὡς θεῖον καὶ ἔλλογον. ὅθεν καὶ συνθέμενοί τινες τὸ ἔμμετρον ἔπος καὶ τὸ ῥαψωδικῶς ποιεῖν ὠνόμασαν συνθέτως ἐποποιούς τοὺς ἐν ἀπλότῃ λεγομένους καὶ [p. 4] ποιητάς, μάλιστα δὲ τοὺς ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ ἠρωϊζοντας.

<sup>1</sup> Cité par Gaisford, p. 342, note n.



portait tout en écrivant à son ami Leipsiotès, et ce texte devait être une espèce de table des matières de la *Chrestomathie*.

Cette table existe. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les paragraphes 34, 35 et 36 du *Codex* 239. Et à lire attentivement cette table des matières, on constate qu'elle mentionne en 35 les *ἐγκώμια*, qui resteront sans développement dans le cours de l'exposé proprement dit, et qu'elle omet en 36 les *τριποδηφορικά*, sur lesquels les paragraphes 79 à 86 donneront des renseignements très circonstanciés. Or, comme si c'était un fait exprès, Italicos aussi mentionne les *encomia* et omet les *tripodéphoriques*. Si Usener et Immisch avaient remarqué ces deux détails, ils auraient sans doute prétendu que ce plus et ce moins étaient déjà dans la *Chrestomathie* originale ou dans l'*Eclogarum editio*. Ce n'aurait été qu'une nouvelle hypothèse dans des systèmes que compromet déjà l'abus des conjectures arbitraires. Il est sans doute plus sage de s'en tenir à ce que nous pouvons contrôler, et de dire que, pour les lignes 25 à 29, Michel Italicos consultait les paragraphes 34 à 36 du *Codex* 239. Ce qui est vrai de ces lignes 25 à 29 doit être vrai des lignes 18 à 24, car on ne conçoit pas que Michel Italicos eût copié une première partie dans le *Codex* 239 de Photius, et une seconde dans la *Chrestomathie* originale (Usener) ou dans l'*Eclogarum editio* (Immisch).

La démonstration serait complète si nous pouvions, comme dans les cas précédents, déterminer à quelle famille de la *Bibliothèque* appartenait le manuscrit utilisé par Italicos. L'identification présente de grandes difficultés, tant à cause de la nature même du texte — une simple table des matières — qu'à cause de la personnalité de celui qui l'a recopiée : pour ne pas être trop pédantesque et pour ne pas écrire une épître illisible, Italicos a laissé de côté maint détail que contenait son modèle ; en outre, il a corrigé certains lapsus, puisqu'il écrit correctement *Φημονόη* à la ligne 19, sans la faute d'iotacisme des familles *A* et *M* ; enfin, au moment de copier le paragraphe 34 du *Codex* 239, Italicos avait déjà lu le paragraphe 39, comme le prouve l'expression *ὕμνος Ἀδωνίδος* qui, sans cette connaissance préalable, eût été impossible sous sa plume.

Malgré toutes ces difficultés, le maigre texte de Michel Italicos se présente comme tributaire d'un manuscrit plus voisin de *M* que de *A*. Il écrit, en effet, *ἐπινίκια*, plus proche de *ἐπινίκιος* (*M*)

que de ἐπίνικος (A) ; il accentue σκολιὰ comme M et, comme M, il écrit σίλλος avec deux *lambda*, en admettant, bien entendu, que la bévue γίλλος pour σίλλος soit l'œuvre du copiste et non celle de l'auteur. Si l'on accepte cette manière de voir, on devra également admettre que la faute κράτιστος de M en 15, au lieu de κράτιστοι, n'était pas encore dans le modèle employé par Italicos et que cette faute appartient soit à M lui-même soit à son ascendance immédiate.

Il me paraît donc légitime de croire que Michel Italicos avait sous les yeux un manuscrit du *Codex* 239 de Photius, appartenant sans doute à une branche de la famille M. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de supposer que, pour écrire ces quelques lignes, Michel Italicos ait dû ouvrir sur sa table de travail le gros volume que forme la *Bibliothèque* de Photius : tout comme l'auteur des insertions transmises par l'*Etymologicon Magnum*, il pouvait avoir un de ces cahiers contenant des « tirages à part » de la *Bibliothèque*<sup>1</sup>.

Qu'il ait utilisé une de ces brochures scolaires et qu'il n'ait pas compulsé la *Bibliothèque* complète, cela n'a guère d'importance pour nous. Mais c'est bien le texte de Photius qu'il copie, et non une table des matières de la *Chrestomathie* originale, ni une table des matières de la *Eclogarum editio*.

Nous reprenons ainsi, à un siècle de distance, le point de vue de Welcker : Italicos a copié sommairement quelques paragraphes du texte de Photius, en y ajoutant deux détails tout à fait personnels, qui pouvaient intéresser son correspondant. Cette solution toute simple aurait été définitivement adoptée depuis longtemps, si certains, partant d'une idée *a priori*, n'avaient pris plaisir à susciter des complications dont se passeraient volontiers ceux qui veulent mieux connaître la *Chrestomathie* de Proclus.

---

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 305.



que de l'argent. Il faut donc que l'argent soit en quantité suffisante pour que les échanges puissent se faire. Si l'argent est rare, les échanges sont entravés, et l'économie souffre. C'est pourquoi il est important de maintenir une certaine quantité d'argent en circulation.

Il ne s'agit donc pas de créer de l'argent à tout prix, mais de le gérer avec sagesse. Les banques ont un rôle important à jouer dans ce domaine. Elles doivent surveiller la circulation de l'argent et intervenir lorsque nécessaire pour maintenir l'équilibre.

On a dit souvent que l'argent est le sang de l'économie. C'est une image qui a du sens. Comme le sang, l'argent doit circuler librement pour que l'économie prospère. Si le sang est rare, le corps souffre ; de même, si l'argent est rare, l'économie souffre.

Notre responsabilité est donc de veiller à ce que l'argent circule librement et en quantité suffisante. Cela implique une surveillance constante de la part des autorités compétentes. Elles doivent être en mesure d'intervenir rapidement en cas de besoin.

Il est également important de promouvoir des politiques économiques qui favorisent la croissance et la création d'emplois. Cela permettra d'augmenter la demande et, par conséquent, la circulation de l'argent.

En conclusion, la gestion de l'argent est une tâche complexe qui nécessite une approche équilibrée. Il faut veiller à la fois à la stabilité financière et à la croissance économique.

## CHAPITRE V

### EUSTATHE

*Le texte.* Les copieux *Commentaires* d'Eustathe sur les deux poèmes homériques s'ouvrent par quelques pages de préface, où l'auteur entame son sujet par des généralités sur le poète et la poésie qu'il se propose d'expliquer.

Dans ces pages au style traînant et prolix, Eustathe a glissé un curieux paragraphe, qui, sans passer tout à fait inaperçu<sup>1</sup>, n'a cependant pas été mis en valeur par ceux qui ont étudié la *Chrestomathie* de Proclus. Il mérite un examen attentif, parce qu'il jette une clarté nouvelle sur l'histoire de la tradition manuscrite de notre *Codex* 239.

Voici donc ce texte assez long d'Eustathe, que nous confronterons, quand la chose sera possible, avec les paragraphes correspondants de Photius.

EUSTATHE, *Prooem.*, p. 3,38

ἐπεὶ δὲ ποιητὴν μέγαν περιεργαζόμεθα, σκοπητέον τὸ τοιοῦτον ὄνομα καὶ σημειωτέον ὅτι καθάπερ ἔπος ἀπλῶς μὲν ὁ λόγος, ὡς τὸ « ἔπεα πτερόεντα » (ε. g. HOM., A 201), ἰδίως ἔπος ὁ ἔμμετρος λόγος · οὕτω καὶ ποιεῖν ὅλως μὲν τὸ πράττειν · καὶ ἔστιν ἡ χρῆσις καὶ παρὰ τῷ ποιητῇ πολλαχοῦ · ἰδιάζεται δὲ ἡ λέξις καὶ ἐπὶ τῶν ῥαψωδούντων κατὰ τι ἐξαίρετον διὰ τὸ τῆς ἐν αὐτοῖς πράξεως ταύτης ἐξέχον ὡς θεῖον καὶ ἔλλογον. ὅθεν καὶ συνθέμενοί τινες τὸ ἔμμετρον ἔπος καὶ τὸ ῥαψωδικῶς ποιεῖν ὠνόμασαν συνθέτως ἐποποιούς τοὺς ἐν ἀπλότῃ λεγομένους καὶ [p. 4] ποιητάς, μάλιστα δὲ τοὺς ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ ἠρωῖζοντας.

<sup>1</sup> Cité par Gaisford, p. 342, note n.



EUSTATHE, p. 4. I

ὧν κατάρξαι λέγεται τις Φημονόη, γυνή προφήτις Ἀπόλλωνος, ἐφευρούσα, φασίν, αὐτὴ πρώτη τὸ ἔπος, κληθέν οὕτω κατὰ τοὺς παλαιούς οὐ μόνον καθ' ὑπεροχὴν δι' ἣν τὸ ἑξάμετρον ἰδιώσατο τὴν κοινὴν προσηγορίαν τοῦ λόγου,

ἀλλὰ καὶ διότι ἔπονται, φασί, τὰ πράγματα τοῖς χρημοῖς.

PHOTIUS, Codex 239

13 καὶ ὅτι τὸ ἔπος πρῶτον μὲν ἐφ-εῦρε Φημονόη ἢ Ἀπόλλωνος προφή-τις ἑξαμέτροις χρημοῖς χρησαμένη...

14 οἱ δὲ φασιν ὅτι διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς τοῦ λόγου τὸ ἑξάμετρον ἰδιώσατο καὶ ἐκλήθη ἔπος...

13 καὶ ἐπειδὴ τοῖς χρημοῖς τὰ πράγματα εἶπετο καὶ σύμφωνα ἦν, ἔπος τὸ ἐκ τῶν μέτρων κληθῆναι...

EUST. 4,3 εἰ δὲ ἡ τοιαύτη ἐτυμολογία δασύνεσθαι ἀπαιτεῖ τὸ ἔπος, ἀλλ' ἔστι συνηγορῆσαι καὶ τῇ ψιλώσει τούτου πιθανῶς, εἴ τις βουληθείη.

τίς δὲ ἡ ἐποποιΐα καὶ ὅτι ποιήσεως εἶδος καὶ αὐτῆς ὡς καὶ ἡ τραγωδία καὶ ἡ κωμωδία καὶ ἡ τῶν κυκλίων ποιημάτων καὶ ἡ λυρική καὶ ἑτεραι, ζητητέον ἐν ἄλλοις.

καὶ οὕτω μὲν κατέστη τὸ ποιεῖν, ἐξ οὗ καὶ ὁ ποιητὴς καὶ ἡ ποίησις · καὶ δῆλον ὅτι ποιεῖν παρὰ τοῖς παλαιοῖς, ὡς καὶ ὁ Κωμικὸς ἐμφαίνει, τὸ ποιητικῶς ἡγουν ἐμμέτρως αἰεῖν καὶ γράφειν ὡς τὸ « ἐποίησάς ποτε, ὦ Εὐριπίδη » [cf. Thesmorph., 193] ἀντὶ τοῦ « ἔγραψας ἐν τῇ ποιήσει σου ». καὶ τοίνυν καὶ ποιητὴς ὁ οὕτω γράφων, ὁποῖος ἂν καὶ εἴη εἴτε κωμικὸς εἴτε ὅστις οὖν ἕτερος,

EUSTATHE, p. 4, 8

ἐξόχως δὲ Ὅμηρος · ὡς γὰρ εἴ τις εἶπη ὁ Ῥήτωρ, ὁ Δημοσθένης εὐθὺς ὑπερεχόντως ἐνόηθη, κἂν τὸν Λυρικὸν ἀκούσωμεν, εἰς τὸν Πίνδαρον ἀναγόμεθα · οὕτω καὶ τὸν Ποιητὴν ἀκούσας τις μετὰ τοῦ ἄρθρου τὸν Ὅμηρον ἐνόησε.

PHOTIUS, Codex 239

14 ... καθάπερ καὶ Ὅμηρος τὸν ποιητὴν καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα ὠκείωσατο...

Comme on a pu le voir, Eustathe se borne à quelques indications générales qui, en deux ou trois endroits, appellent une comparaison avec l'enseignement de la *Chrestomathie*.

Il constate que le mot ἔπος signifie λόγος et, plus particulièrement, ἑμμετρος λόγος. Pareillement, le verbe ποιεῖν, qui signifie πράττειν, est pris dans un sens plus restreint, celui d'écrire des vers comme en composent les rhapsodes. En combinant les notions de ἑμμετρον ἔπος et de ῥαψωδικῶς ποιεῖν, on a constitué un mot ἐποποιί pour désigner ceux qu'on nommait simplement des ποιηταί et, particulièrement, ceux qui ont écrit en hexamètres la Geste des héros.

De ces *ἐποποιοί*, le premier en date fut une femme, la prêtresse d'Apollon, Phémonoé, à propos de laquelle, en une seule période qui trahit un remaniement personnel, Eustathe rapporte les deux explications du mot *ἔπος*, qui figurent dans le résumé de Photius aux paragraphes 13 et 14.

Ensuite, après avoir, contrairement à son habitude, repoussé la tentation de tomber dans une digression sur la poésie en général, Eustathe prouve, en citant de mémoire un vers d'Aristophane, que chez les anciens, *ποιεῖν* signifie *écrire* ou *chanter en vers*. Un *ποιητής* est un auteur qui écrit de la sorte, quel qu'il puisse être, comique ou autre : mais le mot désigne par excellence le poète Homère. Quand on dit : *l'Orateur*, c'est tout naturellement le nom de Démosthène qui vient à l'esprit ; quand on entend parler du *Lyrique*, c'est à Pindare que l'on pense tout de suite. Pareillement, *le Poète*, avec l'article, c'est Homère.

*La source d'Eustathe.* Pour qui lit ce texte après avoir lu celui de la *Chrestomathie* dans le résumé de Photius, l'identité de fond n'a pas besoin d'une démonstration ; de part et d'autre, on retrouve la prêtresse d'Apollon, Phémonoé, les deux étymologies du mot *ἔπος*, l'emploi de *ὁ ποιητής* pour désigner Homère et celui de *ὁ ῥήτωρ* pour signifier Démosthène.

A y regarder de plus près, cette notion assez vague se précise. Évidemment, le texte d'Eustathe contient bon nombre d'éléments qui, dans le monde des grammairiens contemporains, n'étaient que pures banalités, ressassées par tous les manuels ; ainsi, beaucoup de ces généralités sur le mot *ἔπος* figurent, notamment, dans les scolies à Denys de Thrace. Mais ce qu'on ne trouve pas chez ces grammairiens, et qu'on trouve chez Proclus, c'est l'étymologie *ἔπος* : *ἔπεσθαι* en ce qu'elle s'applique aux oracles en *vers* de Phémonoé, toujours *suivis* et confirmés par l'événement. Le fait que cette étymologie peu banale réapparait chez Eustathe constitue une présomption suffisante pour croire que notre homéologue a utilisé Proclus, directement ou indirectement.

Cette présomption devient certitude quand on relit attentivement la phrase que j'ai soulignée dans le texte d'Eustathe :

*Quant à savoir ce qu'est l'épopée, et qu'elle est elle-même une subdivision de la poésie, tout comme la tragédie, la comédie, la poésie des poèmes cycliques, la lyrique et d'autres, il faut le chercher ailleurs.*



Par ces mots, Eustathe, qui ne veut pas se rendre coupable d'une digression, renvoie à un ouvrage <sup>1</sup>, où se trouvent étudiés les différents genres poétiques et en particulier le Cycle épique. Si on replace le paragraphe d'Eustathe dans son contexte (où nous avons trouvé une analogie certaine avec la *Chrestomathie*) et si on se rappelle le contenu de ladite *Chrestomathie*, on conviendra sans peine qu'Eustathe fait ici une allusion discrète, mais fort claire, à l'œuvre de Proclos.

Ayant ainsi la preuve qu'Eustathe connaissait la *Chrestomathie* de Proclos, il nous resterait à savoir si cette connaissance est directe ou non, si Eustathe a connu l'œuvre originale ou seulement le résumé de Photius. Pour résoudre ce problème, la confrontation des textes d'Eustathe et de Photius ne saurait être d'aucun secours, car il n'y a point de commune mesure entre l'exposé sobre et cohérent de Photius, et le laborieux délayage où Eustathe rassemble des souvenirs de lectures plutôt qu'il ne cite ou reproduit un texte qu'il aurait sous les yeux.

*Eustathe et le Cycle épique.* Il faut donc prendre le problème par un détour si l'on ne veut pas aboutir à une impasse. Le mieux est de centrer la recherche sur une donnée précise qui ne nous écarte pas trop de notre préoccupation actuelle, mais où nous ayons des renseignements faciles à contrôler. Nous avons justement une donnée qui répond à cette double exigence et nous pouvons la formuler sous la forme d'une question : Qu'est-ce qu'Eustathe savait au juste en fait de Cycle épique ?

La réponse est simple <sup>2</sup> : Eustathe n'en savait pas grand'chose, toute sa science étant de seconde main et, souvent même, plus indirecte encore. Il a lu Hérodote, Strabon, Athénée, qui lui ont fourni cinq allusions à des œuvres déterminées du Cycle ; tout le reste, il l'a emprunté à un manuscrit homérique enrichi de scolies plus complètes que celles qui nous sont parvenues. Dans cette ample matière, remontant aux grands homéologues alexandrins, Eustathe a fait un choix dont nous ne devinons pas toujours les

<sup>1</sup> ἐν ἄλλοις n'implique nullement qu'Eustathe connaissait plusieurs ouvrages sur la question ou qu'il songeait, tout en écrivant, à plusieurs ouvrages : ζητητέον ἐν ἄλλοις est une formule banale dont il serait vain de peser chaque mot.

<sup>2</sup> J'ai longuement étudié ce problème dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 7 (1928) p. 401 sqq., et spécialement, p. 445-465.

raisons. Son manuscrit homérique à scolies mentionnait au moins treize fois des œuvres déterminées du Cycle et parlait au moins dix-sept fois du Cycle en général et de ce qui s'y rapporte, sans indication de titres. Or, Eustathe a laissé tomber six mentions d'œuvres cycliques déterminées et seize allusions au Cycle épique en général, exactement comme si notre exégète avait soigneusement évité de s'engager dans un sujet où sa compétence était plus que médiocre.

Le plus souvent, il délaie sa source quand il la comprend ; quelquefois même, il la comprend de travers, comme un lecteur pressé qui se contente d'un à-peu près ; enfin, il lui arrive une fois — une seule fois — de donner une explication supplémentaire, et c'est dans l'unique exemple où il a conservé une allusion au Cycle en général.

Il s'agissait d'expliquer le mot *δέκτη* de δ 248. Le manuscrit homérique à scolies que consultait Eustathe portait en ce passage :

ὁ κυκλικὸς τὸ Δέκτη ὀνοματικῶς ἀκούει.

Eustathe, qui jusque-là (nous sommes à la page 1494 !) n'avait jamais parlé des Cycliques en commentant les vers d'Homère, estime qu'il ne peut recopier cette note sans ajouter un mot d'explication pour son lecteur :

ὁ δὲ Κυκλικός, φασί, ἡγουν ὁ τῶν κυκλίων ποιητῆς, ὀνοματικῶς ἀκούει τὴν λέξιν.

Ainsi donc, la seule fois où Eustathe cherche à se libérer tant soit peu de son modèle, nous le surprenons à écrire cette énormité que, par *κυκλικός*, il faut comprendre l'auteur du Cycle épique.

Une telle erreur est-elle compatible avec la lecture, même superficielle, de la *Chrestomathie* originale ? Je ne le pense pas. Et pourtant, le texte étudié plus haut nous a montré que notre homme a certainement connu et utilisé cet ouvrage. Il semble qu'une seule hypothèse puisse rendre compte de ces faits en apparence contradictoires : Eustathe n'a connu la *Chrestomathie* que par l'intermédiaire du *Codex* 239 de Photius. Pour que la chose fût certaine, il faudrait encore montrer qu'on pourrait, en lisant le *Codex* 239, commettre une erreur comme celle dont Eustathe se rend coupable, quand il parle doctement de l'auteur du Cycle épique.

Relisons donc les paragraphes 17 à 23 de Photius. A vrai dire,



Photius parle, en passant, du Cycle constitué par différents auteurs (19), mais Eustathe a pu ne pas y prêter grande attention, et s'intéresser davantage à la partie que voici :

λέγει δὲ ὡς τοῦ ἐπικοῦ κύκλου τὰ ποιήματα διασώζεται καὶ σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς οὐχ οὕτω δι' ἀρετὴν ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων καὶ ὡς οἱ μὲν ταῦτα εἰς Στασίον ἀναφέρουσι Κύπριον, οἱ δὲ Ἡγησίον τὸν Σαλαμίνιον αὐτοῖς ἐπιγράφουσιν, οἱ δὲ Ὅμηρον δοῦναι...

c'est-à-dire :

*Proclos dit aussi que les poèmes du Cycle sont conservés et que beaucoup de gens s'en occupent, moins à cause de leur valeur qu'à cause de la succession des événements qui s'y trouvent racontés. Proclos dit aussi que certains attribuent ces poèmes à Stasinos de Cypre, que d'autres leur donnent pour auteur Hégésinos de Salamine et qu'Homère, etc.*

Voilà, à n'en point douter, un texte qui parle de « l'auteur du Cycle épique », un texte sur lequel Eustathe a pu s'appuyer pour établir l'étrange équivalence :

ὁ κυκλικός, ἡγουν ὁ τῶν κυκλίων ποιητής.

Ce texte, on l'a reconnu : c'est celui du manuscrit *M* pour les paragraphes 20 à 22, où, par suite d'un accident paléographique, le paragraphe 21 et une partie de 22 sont omis, et où, par un hasard vraiment extraordinaire, la longue omission n'a en rien troublé la syntaxe<sup>1</sup>.

*Conclusion.* Nous sommes donc en présence de trois faits qui, pris séparément, paraissent difficilement contestables.

1. Eustathe connaît, directement ou indirectement, l'enseignement de Proclos en sa *Chrestomathie*.

2. Il commet en matière de Cycle épique une erreur que n'aurait certainement pas commise un lecteur de la *Chrestomathie* originale.

3. Cette erreur est possible pour quelqu'un qui lit rapidement le résumé de Photius dans la recension *M*.

Je ne vois pour l'instant qu'un moyen de concilier les trois faits : c'est d'admettre qu'Eustathe a connu la doctrine de Proclos par l'intermédiaire du *Codex* 239 de Photius, et, plus précisément,

<sup>1</sup> *Supra*, p. 190.

par un manuscrit ayant, comme *M*, l'importante lacune des paragraphes 21 et 22.

Nous ne saurions aller plus loin sans tomber dans l'arbitraire. Trop d'éléments, en effet, nous font défaut pour déterminer le degré de parenté entre l'exemplaire lu par Eustathe et l'actuel manuscrit *M*. Ainsi, nous ignorons la date exacte de ce dernier ; Martini<sup>1</sup> se prononce pour la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle ; mais chacun sait que dater un manuscrit d'après les seuls indices graphiques laisse toujours une certaine marge d'incertitude, et on pourrait dire, tout aussi bien, que le manuscrit appartient à la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle plutôt qu'à la première. Eustathe, qui a composé son commentaire avant 1175, a-t-il pu connaître précisément le manuscrit *M* ? C'est bien problématique, et si, en pareille matière, on pouvait raisonner uniquement d'après la vraisemblance, il faudrait sans doute dire qu'Eustathe ne connaissait ni *M* ni une copie faite sur *M*, mais bien plutôt un manuscrit appartenant à une génération antérieure.

Cela impliquerait que le modèle immédiat de *M* avait déjà l'importante lacune sur laquelle nous avons argumenté. La chose est possible, voire probable, mais on ne saurait ici parler d'une certitude.

Si, après ce détour nous revenons à nos deux textes parallèles, nous n'y trouverons que peu de chose à glaner. Eustathe a sûrement connu les paragraphes 13 et 14 du *Codex* 239, mais il ne s'est pas astreint à les recopier fidèlement en se reportant à son modèle. Cela ne signifie pas qu'il ait tout écrit en faisant uniquement appel à un souvenir de lecture déjà ancien — car certaines concordances de mots ou de tournures, pour être imparfaites, n'en sont pas moins réelles. On dirait plutôt qu'avant d'écrire, Eustathe s'est rafraîchi la mémoire en relisant rapidement ces paragraphes, et qu'ensuite, il a récrit le tout, d'une traite, dans son style et sa manière à lui.

On ne saurait donc partir d'une confrontation des deux textes pour prétendre « améliorer » celui de Photius par celui d'Eustathe. Par exemple, nous aurions tort, en opposant τὸ κοινὸν ὄνομα de Photius à τὴν κοινὴν προσηγορίαν d'Eustathe, de préférer cette dernière leçon et de l'introduire dans notre texte du *Codex* 239 :

<sup>1</sup> MARTINI, p. 16.



car s'il est vrai qu'Eustathe respecte ici la terminologie grammaticale, où ὄνομα désigne le nom propre et προσηγορία le nom commun, il n'en reste pas moins vrai que la phrase est d'Eustathe lui-même, comme le prouve d'ailleurs ce malheureux vulgarisme ἐπονται τὰ πράγματα, étranger à Photius.

A plus forte raison, puisqu'Eustathe a cherché une inspiration dans le *Codex* 239 de Photius, serait-il imprudent d'imputer à la *Chrestomathie* originale tout ce qu'il a en plus, par exemple la critique de l'étymologie ἔπος : ἐπεσθαι et l'emploi de ὁ λυρικός pour désigner Pindare. Ce sont là des additions dont Eustathe porte la responsabilité, exactement comme Michel Italicos est responsable des additions relatives aux τέχναι de Démo et à la célébrité de Panyasis.

Eustathe ne nous a donc pas apporté des conclusions comparables en ampleur et en certitude à celles que nous avaient fournies le scoliaste de Platon, Aréthas et l'*Etymologicon Magnum*. Du moins nous raffermirait-il dans l'opinion que les Byzantins ont lu et dépouillé le *Codex* 239 de la *Bibliothèque* de Photius. Des cent paragraphes que comprend ce résumé, trente-quatre ont été cités littéralement ou commentés librement par différents grammairiens en l'espace de deux siècles, quelques-uns même sont attestés jusqu'à trois fois par la tradition indirecte (ainsi, le paragraphe 13 dans l'*Etymologicon Magnum*, Michel Italicos et Eustathe, le paragraphe 17 dans Aréthas, l'*Etymologicon Magnum* et Michel Italicos). Voilà un catalogue déjà fort impressionnant. Si on ajoute à cela que notre moisson est certainement incomplète, soit parce que des textes ont pu nous échapper, soit parce que nous en avons délibérément sacrifié quelques-uns<sup>1</sup>, on s'accordera sans doute à reconnaître que ce chapitre de la *Bibliothèque* a créé un véritable courant d'idées. Pour le dire en un mot : le *Codex* 239 de Photius a révélé la *Chrestomathie* de Proclus à la philologie byzantine.

<sup>1</sup> C'est ainsi que je ne parle pas ici de la curieuse scolie à S. Grégoire de Nazianze, *Or.*, 43 (MIGNE, *PG*, 36, 914 C), dont l'étude doit être réservée à un autre volume, parce qu'elle contient non une citation, mais une simple allusion.

## CHAPITRE I LE CORRECTEUR ANONYME

### CONCLUSIONS



# CONCLUSIONS

The first conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions. The second conclusion is that the method of measurement is reliable and accurate. The third conclusion is that the data obtained from the experiments are consistent with the theoretical model. The fourth conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions. The fifth conclusion is that the method of measurement is reliable and accurate. The sixth conclusion is that the data obtained from the experiments are consistent with the theoretical model. The seventh conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions. The eighth conclusion is that the method of measurement is reliable and accurate. The ninth conclusion is that the data obtained from the experiments are consistent with the theoretical model. The tenth conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions.

## CONCLUSIONS

The first conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions. The second conclusion is that the method of measurement is reliable and accurate. The third conclusion is that the data obtained from the experiments are consistent with the theoretical model. The fourth conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions. The fifth conclusion is that the method of measurement is reliable and accurate. The sixth conclusion is that the data obtained from the experiments are consistent with the theoretical model. The seventh conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions. The eighth conclusion is that the method of measurement is reliable and accurate. The ninth conclusion is that the data obtained from the experiments are consistent with the theoretical model. The tenth conclusion is that the results of the experiments are in good agreement with the theoretical predictions.

## CHAPITRE I

### LE CORRECTEUR ANONYME

Avant d'esquisser une courte histoire du texte de Photius, qui doit marquer le terme des présentes recherches, le moment semble opportun de trouver une réponse à la question que le lecteur n'a pu manquer de se poser depuis longtemps : qui est ce correcteur anonyme si souvent rencontré sur notre route ?

Rappelons brièvement le problème.

La comparaison des manuscrits *A* et *M* de la *Bibliothèque* révèle des divergences telles qu'on ne saurait les expliquer par le simple jeu des lois paléographiques ou psychologiques qui régissent la transmission manuscrite des textes. Elles requièrent l'intervention d'un correcteur. Nous avons donc admis que, dans l'ascendance de l'actuel manuscrit *M*, figure un manuscrit *m*, dont le texte, revu par celui que nous avons dénommé provisoirement le correcteur anonyme, fut le point de départ d'une seconde famille, essentiellement différente de la première.

*Le correcteur n'est pas Photius.* Étant donné l'ampleur de la révision entreprise par le correcteur anonyme, une hypothèse se présente immédiatement à l'esprit : ce correcteur ne serait-il pas Photius lui-même, qui aurait ainsi préparé une seconde édition de son œuvre ?

L'hypothèse aurait quelque vraisemblance pour tout autre que Photius. Nous savons qu'après la publication de la *Bibliothèque*, les circonstances mêmes de sa vie ont certainement empêché le patriarche d'avoir assez de loisirs pour entreprendre et terminer une tâche de cette envergure. Supposons pourtant que nous fassions erreur et que, vraiment, Photius ait travaillé à une seconde édition. Dans ce cas, il nous faudrait savoir d'abord à quelle



famille, *A* ou *M*, aurait appartenu la première édition de la *Bibliothèque*. Comme, d'une part, Photius n'aurait entrepris une révision de l'espèce que pour améliorer son texte, et, particulièrement, pour faire coïncider les extraits avec les originaux sur lesquels des lecteurs avertis ne manqueraient pas de les contrôler, et comme, d'autre part, la famille *A* respecte beaucoup mieux que la famille *M* le texte authentique des auteurs pour lesquels la vérification est encore possible aujourd'hui (Plutarque, S. Méthode, Arrien, Aristide, Philostrate, etc.), nous devrions nécessairement partir de l'hypothèse suivante : la première édition de la *Bibliothèque* contenait un texte de la famille *M*, et la seconde, établie par Photius lui-même, un texte de la famille *A*.

Voyons les conséquences de cette hypothèse, la seule possible dans le cas d'une révision personnelle de Photius. Les familiers du patriarche, ses élèves surtout, auraient su que l'auteur désavouait la version *M* et approuvait la version *A*. Or, parmi ses élèves, il y avait Aréthas, philologue et bibliophile, qui n'aurait certainement pas manqué de se procurer un exemplaire de la bonne recension *A*. Comment expliquer, alors, qu'il ait non seulement possédé un exemplaire de la recension *M*, mais qu'il en ait même reproduit le texte ?

Nous aboutirions ainsi à une absurdité et nous devons revenir à notre hypothèse initiale, celle d'un correcteur autre que Photius, qui, remaniant un texte de la recension *A*, constitua dans ses grandes lignes celui de la recension *M*.

*Portrait du correcteur.* En feuilletant les pages qui précèdent, nous trouvons de quoi retracer le portrait intellectuel et moral de ce correcteur jusqu'ici anonyme. Connaissant ainsi le personnage, nous pourrions peut-être lui découvrir des traits de ressemblance avec d'autres, nommément connus, et proposer une identification.

Les corrections de tout genre qu'il a apportées au texte de Photius dénoncent un savant et un érudit ayant une forte culture philologique et littéraire, voire théologique. Il a corrigé un nombre considérable de fautes d'orthographe et de prononciation ; il a corrigé des esprits et des accents fautifs, normalisé l'accentuation qui, pour certains mots, était flottante ; il a poussé la minutie jusqu'à tailler dans la surabondante végétation des *nu* épichelcystiques. Épris de clarté, de précision grammaticale et de

logique, il croit devoir ajouter des mots à une phrase trop ramassée, en supprimer dans une phrase trop encombrée et transformer ceux qui lui paraissent ou trop forts ou trop faibles. Grammairien puriste, il recherche un certain classicisme dans l'expression, corrigeant ce qu'il considère comme des fautes contre la grammaire ou l'usage : il change les temps, les cas, les prépositions, ajoute ou supprime des articles, multiplie les particules de liaison pour mieux marquer la charpente d'une phrase ou l'ordre des idées dans deux phrases successives. Par souci de style ou même simplement d'euphonie, il ne craint pas de bouleverser l'ordre des mots. Sensible au contour extérieur des phrases, il les retouche avec élégance et finesse quand elles lui semblent lourdes ou mal venues. Il fait un véritable travail d'exégèse et de critique quand il remplace un mot ou une forme rares par des synonymes plus courants ; il comprend admirablement des textes très difficiles ou très techniques, voit très vite quand un passage est corrompu et sait, à l'occasion, y porter efficacement remède.

Mais cet érudit a des faiblesses et des travers qu'il serait vain de dissimuler. Dans son immense labeur, il ne manifeste pas la logique et l'esprit de suite que s'efforcerait d'y mettre un éditeur moderne. S'il a corrigé beaucoup de fautes d'orthographe, d'accentuation et autres du même genre, il en a laissé sans correction un plus grand nombre encore, il en a corrigé plusieurs de travers, voire d'une manière incohérente : ainsi, quand à l'intérieur d'un seul mot, il corrige un élément sans corriger l'autre, que dépare une faute bien plus grave. Devant un mot qu'une simple faute d'orthographe rend méconnaissable, il est parfois assez désarmé, croit à une corruption plus importante et improvise une conjecture en se fondant sur le seul contexte. Beaucoup de ses autres corrections ne sont que trompe-l'œil d'un virtuose pressé, qui parcourt le texte sans aller au fond des choses, qui modifie au vol de la plume sans avoir lu la phrase jusqu'au bout, qui ne se donne pas la peine de revenir en arrière pour redresser ses conjectures prématurées ou pour faire disparaître un contresens que, par étourderie, il a introduit dans le texte. Toutes ces corrections, bonnes ou mauvaises, hâtives ou mûries, notre savant les a faites sans recourir au contrôle d'un autre manuscrit, si bien qu'en nombre d'endroits, il a changé arbitrairement le style de l'auteur et modifié sa pensée.

Un élémentaire sentiment d'équité doit nous tenir à mi-chemin



entre l'admiration pour ce qu'il a fait de bien et la réprobation pour ce qu'il a fait de mal. Car son attitude, pleine d'incohérences et de contradictions, doit avoir son explication dernière dans le fait qu'il n'a certainement pas eu l'ambition de rééditer le texte de Photius. Il faut voir en lui un savant qui, possédant un manuscrit de la *Bibliothèque*, en a fait longtemps son livre de chevet. Il y a écrit de sa propre main force notes, gloses, corrections et explications à son usage personnel. Il a la mentalité d'un érudit qui, dans le feu d'une première lecture, surcharge à sa guise un exemplaire dont il sera seul à user, qui n'a aucun scrupule à y laisser des erreurs dont il est seul responsable. Peut-être avait-il, de surcroît, la mentalité d'un bibliophile qui n'aime pas gâter son exemplaire par des surcharges superposées ou qui redoute de faire un grattage maladroit.

Tel est donc celui que nous avons appelé le correcteur anonyme. Ou nous nous trompons complètement, ou ce devait être une personnalité de premier plan dans le monde intellectuel et littéraire de Byzance à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Ce serait miracle, si un tel homme avait passé inaperçu, miracle si son contemporain Aréthas ne l'avait pas connu.

*Le témoignage d'Aréthas.* Une fois encore, nous devons faire appel à Aréthas, dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il est involontaire. Aréthas, nous le savons, avait acquis, dès le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avant la mort de Photius, un exemplaire de la *Bibliothèque* et cet exemplaire devait déjà porter toutes les caractéristiques de la famille *M*. Qu'on réfléchisse un instant à ce que cela signifie. Aréthas, le brillant disciple de Photius, Aréthas, l'amateur passionné des meilleures éditions, Aréthas aurait acheté, du vivant même de son maître, un exemplaire revu par un autre que Photius et dont le texte, incontestablement inférieur à celui de la famille *A*, trahissait même par endroits la pensée de l'auteur.

C'est une absurdité.

Il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'admettre que nous avons fait fausse route en supposant qu'Aréthas aurait pu, entre 875 et 900, acquérir ou donner à recopier un exemplaire de la famille *M* déjà constituée. Au moment où Aréthas devint propriétaire de son manuscrit, la famille *M* n'existait pas encore et ne pouvait pas encore exister.

Cela revient à dire, sous une forme positive, que celui que nous avons appelé le correcteur anonyme ne peut être qu'Aréthas en personne.

Cette hypothèse s'impose en quelque sorte d'elle-même, parce qu'aucune autre ne paraît possible et parce qu'aucune autre n'offre une vraisemblance plus grande. Il convient, néanmoins, d'en éprouver la vertu et de voir si les traits que, documents à l'appui, nous avons prêtés au correcteur anonyme se retrouvent chez Aréthas jusqu'à l'identité parfaite.

Que nous ayons en Aréthas un grand savant, riche d'une culture à la fois littéraire, philologique et théologique, voilà qui ne saurait être contesté. Mais il nous faut encore un savant qui ait possédé un exemplaire de Photius et consacré un temps assez long à l'annoter : Aréthas répond à toutes ces conditions.

*Aréthas et Photius.* On a vu <sup>1</sup> comment, à deux endroits du *Parisinus gr.* 451 (écrit par Baanes en 914), Aréthas a recopié onze paragraphes du *Codex* 239. Ce n'est pas tout. Le même recueil apologétique porte encore, de la main d'Aréthas, un grand nombre d'autres notes, dont une s'inspire du *Codex* 250 (Agatharchide) <sup>2</sup> et trois du *Codex* 279 (Helladius) <sup>3</sup>. Dans l'*Harleianus* 5694 — débris mutilé d'un *Lucien* complet, écrit par Baanes vers 912-913 — nous trouvons pareillement une note autographe d'Aréthas, empruntée au même *Codex* 279 de la *Bibliothèque* <sup>4</sup>.

Nous connaissons les travaux exégétiques d'Aréthas non seulement par les manuscrits conservés de sa « librairie », mais encore par les apoglyphes des manuscrits totalement ou partiellement disparus. Nous savons ainsi que, dans son *Dion Chrysostome*, il avait ajouté, outre de nombreuses scolies, des prolégomènes et des sommaires, où il dépouillait, en les corrigeant et en les remaniant, les données fournies par le *Codex* 209 sur la vie et l'œuvre

<sup>1</sup> *Supra*, p. 282, 291.

<sup>2</sup> PHOTIUS, 456 b 15 = SCOL. à Clém. Alex., *Paed.*, p. 335, 9 Stählin. Le rapprochement est de Stählin.

<sup>3</sup> PHOTIUS, 535 b 26-33, 532 b 14-17, 535 a 7 = SCOL. à Clém. Alex., *Protr.*, p. 312, 19-25, *Paed.*, 329, 26-28, *Protr.*, 305, 1. Les deux premiers rapprochements sont de Stählin, le troisième est fait par BECKER, p. 67.

<sup>4</sup> PHOTIUS, 533 a 31 = SCOL. à Lucien, p. 191, 25 Rabe (cité par BECKER, p. 67).



du célèbre rhéteur<sup>1</sup>. Voici encore un autre exemple, que je crois inédit. *L'Harleianus* 5694, comme on vient de le voir, est lamentablement mutilé ; mais une bonne partie des scolies qu'Aréthas avait écrites dans les marges de son exemplaire sont conservées textuellement dans un manuscrit du x<sup>e</sup> siècle, le *Coislinianus gr.* 345<sup>2</sup>. Une de ces scolies commente le passage où Lucien<sup>3</sup> mentionne l'histoire fameuse de Tirésias le devin, qui, de jeune fille, avait été métamorphosé en jeune homme. A ce passage, Aréthas<sup>4</sup> se moque de ce conte peu édifiant et ajoute :

ὁ μέντοι Σικελιώτης ἱστοριογράφος Διόδωρος ἱστορεῖ τι τοιοῦτον, τὸ μὲν παλαιόν, τὸ δὲ ἐπ' αὐτοῦ γεγονὸς καὶ γυναικα Καλλῶ, etc.

Puis il raconte comment cette femme, Callô, devint homme et termina sa carrière dans le métier des armes. Or, c'est dans un livre aujourd'hui perdu, le trente-deuxième, que Diodore de Sicile rapportait tous ces curieux détails, et le passage n'est connu que par le long extrait qu'en donne Photius au *Codex* 244 de la *Bibliothèque*<sup>5</sup>. Comme rien n'indique qu'Aréthas ait possédé un Diodore — un Diodore complet — et comme nous n'avons aucune raison valable pour supposer qu'il ait feuilleté cet énorme ouvrage à seule fin d'y trouver la matière des quelques lignes de sa scolie, nous avons sans doute là un exemple qui vient allonger la liste des emprunts faits par Aréthas à son manuscrit de Photius.

Cette liste, qui concerne neuf emprunts aux chapitres 209, 239, 244, 250 et 279 de la *Bibliothèque*, est assurément incomplète. Sans doute s'allongerait-elle considérablement, si nous disposions d'un matériel philologique plus étendu et plus maniable. Il faudrait, pour cela, qu'un éditeur rassemblât en un vaste *corpus* les milliers de scolies écrites par Aréthas et leurs apoglyphes directs, dont le texte est, aujourd'hui encore, inédit, mal publié dans les recueils existants ou publié dans des ouvrages pour ainsi dire inaccessibles.

<sup>1</sup> Voir l'édition d'Arnim, p. VIII-IX ; le texte des prolégomènes dans l'édition de G. de Budé (Teubner), II, 1909, p. 424-425 et les scolies dans A. SONNY, *Ad Dionem Chrysost. anal.*, p. 96-129. Voici qui montre bien l'étroite dépendance d'Aréthas à l'égard de son modèle : Photius donne des sommaires précis de tous les discours, sauf des quatre premiers — et, justement, Aréthas ne commence les siens qu'à partir du discours V (BECKER, p. 68).

<sup>2</sup> H. RABE, dans sa préface, p. III-IV.

<sup>3</sup> LUCIEN, *Dial. des courtis.*, 5.

<sup>4</sup> SCOL. à Lucien, p. 277, 14 Rabe.

<sup>5</sup> PHOTIUS, 377 b — 379 a.

Mais, malgré la déficience actuelle de nos moyens d'investigation, il est déjà permis d'affirmer qu'Aréthas possédait un *Photius* et qu'il l'a souvent utilisé, ce qui implique une connaissance parfaite de son contenu et une longue familiarité.

*Aréthas et le correcteur anonyme.* Ceci admis, il nous faut voir si Aréthas répond au signalement du correcteur anonyme.

Nous avons déjà relevé quelques indications intéressantes dans un chapitre antérieur<sup>1</sup>. Nous y avons vu Aréthas corriger les fautes d'orthographe, intervertir l'ordre des mots, remplacer une expression jugée trop lourde par une expression d'une légèreté toute classique, substituer un verbe à un autre, expulser un mot authentique au profit d'un synonyme, corriger inconsidérément un pluriel en singulier — toutes modifications qui ressemblent étrangement à celles que se permet le correcteur anonyme. Et, pour compléter le parallèle, nous avons vu que, malgré sa science, Aréthas a laissé passer deux fautes ridicules dans un texte pourtant bien connu de lui ; nous avons vu qu'il n'a pas corrigé, dans un texte rédigé par lui-même, un adverbe réellement absurde qui tient la place d'un démonstratif ; nous avons même relevé un cas très instructif, où Aréthas reproduit candidement une erreur flagrante du correcteur anonyme en matière de Cycle épique. Aréthas nous a ainsi donné l'impression d'un homme fort savant, mais travaillant trop vite, comme quelqu'un qui n'aurait pas eu le temps ou l'envie de se relire, ou qui aurait jugé inutile de redresser ses propres erreurs. Autant dire qu'il ressemble comme un frère au correcteur anonyme.

On croira peut-être que, pour rendre cette ressemblance plus frappante, j'ai quelque peu exagéré l'étourderie et l'inconstance d'Aréthas. Pourtant, Aréthas mérite bien ce jugement sévère. Reprenons un instant la note qu'il avait écrite dans la marge de son *Lucien* à propos de Tirésias métamorphosé en homme. En nous reportant au *Codex* 244 de la *Bibliothèque*, où il a puisé la matière de son commentaire, nous ferons d'édifiantes constatations : au lieu de deux histoires que lui prête Aréthas, Diodore en racontait trois ; des deux histoires anciennes, l'une était relative à Héraïs, qui devint homme sous le nom de Diophante et embrassa la carrière militaire, et la seconde à Callô, qui devint

---

<sup>1</sup> *Supra*, p. 288 sqq., 293.



homme sous le nom de Callôn. Aréthas a donc mélangé les deux histoires et prêté à Callô ce qui, dans Photius-Diodore, appartenait à Héraïs.

Cet exemple n'est pas unique. Aréthas possédait un exemplaire des *Dialogues* de Lucien et un exemplaire de la *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate. On sait que Lucien met souvent en scène Ménippe, le philosophe cynique contemporain de Ptolémée Philadelphe ; d'autre part, Philostrate cite un Ménippe, contemporain du personnage dont il écrit l'étrange biographie (I<sup>er</sup> siècle de notre ère). Or, dans son commentaire à l'*Icaroménippe*<sup>1</sup>, Aréthas nous dit que ce Ménippe de Lucien est le même que celui qui figure dans le récit de Philostrate, et, au passage où celui-ci mentionne l'autre Ménippe, Aréthas ajoute la brève scolie :

*Μένιππος οὗ Λουκιανὸς μέμνηται*<sup>2</sup>.

C'est, assurément, une grave distraction.

En voici une autre<sup>3</sup>, qui ne le cède en rien à celle-là. Expliquant la figure dite *Θηβαϊκὸν* ou *Πινδαρικὸν σχῆμα*, qui consiste dans l'emploi d'un verbe au singulier avec un sujet au pluriel, le grammairien Lesboux en son *περὶ σχημάτων* citait deux exemples de Pindare et un d'Homère, de la manière suivante :

« μελιρρόθων δ' ἔπεται πλόκαμοι » (PIND., fr. 229 Bowra), ἀντὶ τοῦ ἔπονται, καὶ « διήγετο δὲ σάρκες » (PIND., fr. 230 Bowra), ἀντὶ τοῦ διήγοντο · Ὅμηρος « καὶ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται » (B 135), ἀντὶ τοῦ σεσήπασιν<sup>4</sup>.

Or, Aréthas, commentant un passage de Philostrate, reproduit ainsi le texte de Lesboux :

καὶ Ὅμηρος « διοίγετο δὲ σάρκες » ἀντὶ τοῦ διοίγοντο<sup>5</sup>.

Il a donc lu son exemplaire de Lesboux avec tant de précipitation qu'il attribue à Homère un fragment de Pindare. Mieux encore : trouvant dans le texte de Philostrate lui-même un exemple de cette *figura Pindarica*, notre Aréthas la signale en ajoutant :

καθ' ὃ καὶ παρ' Ὅμηρῳ « διοίγετο δὲ σάρκες »<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> SCOL. à Lucien, p. 98, 8 sqq. Rabe.

<sup>2</sup> SCOL. à Philostrate, p. 187 Kayser.

<sup>3</sup> R. MÜLLER, *De Lesbouacte grammatico*, p. 108-109. C'est au même auteur (p. 111) qu'est emprunté l'exemple précédent.

<sup>4</sup> LESBOUX, *De figuris*, p. 44 R. Müller.

<sup>5</sup> SCOL. à Philostrate, p. 193 Kayser.

<sup>6</sup> SCOL. à Philostrate, p. 196 Kayser.

Ainsi donc, Aréthas qui, par étourderie, a d'abord attribué à Homère un fragment pindarique, répète sa bévue quelques pages plus loin : mais, les deux fois, il corrige judicieusement la faute d'iotacisme διήγέτο en διοίγέτο. Singulière incohérence pour un savant homme !

D'ailleurs, nous avons d'autres moyens de pénétrer plus avant dans la personnalité d'Aréthas et de montrer sa parfaite ressemblance avec le correcteur anonyme.

D'après le seul fait qu'Aréthas possédait un exemplaire de Photius, nous pouvons déjà deviner le sort que cet ouvrage a dû subir entre ses mains, car nous savons comment il en usait avec les livres de sa belle collection. Quelques exemples suffiront pour caractériser sa manière.

Les recherches de B. Keil <sup>1</sup> montrent Aréthas corrigeant, d'inspiration personnelle, de nombreuses erreurs que Jean le Calligraphe avait laissées dans son exemplaire d'Aristide, établi d'après un modèle très fautif. Les études de F. Lenz révèlent l'indépendance avec laquelle il traita les recueils de scolies à Aristide qu'il avait sous les yeux, remaniant fond et forme à sa guise, même quand ses propres investigations ne le mettaient pas en état d'améliorer ses sources ou d'en approfondir le contenu <sup>2</sup>.

Mais le volume qui nous éclaire le mieux sur l'activité philologique d'Aréthas, c'est le fameux *Codex Apologetarum*, copié par Baanes en 914. Ce n'est pas, notons-le bien, parce qu'Aréthas l'aurait « travaillé » avec une prédilection marquée, mais simplement parce qu'un grand nombre de savants, et des plus remarquables, se sont attelés à la tâche de scruter ce manuscrit jusqu'aux moindres détails. Grâce à eux, nous savons qu'à chaque page, Aréthas a retouché tous les textes contenus dans ce recueil, qu'il a fait disparaître par grattage un nombre considérable de lettres erronées et qu'il les a remplacées par d'autres, en imitant l'écriture de Baanes <sup>3</sup>. Voyons plus spécialement deux de ces textes, celui de Clément d'Alexandrie et celui d'Athénagore.

Pour le premier, nous n'avons qu'à résumer les conclusions formulées par O. Stählin <sup>4</sup>. Aréthas a corrigé les fautes d'ortho-

<sup>1</sup> Édition d'Aristide, II, p. xxii.

<sup>2</sup> F. LENZ, *Untersuchungen zu den Aristeidesscholien*, Berlin, Weidmann, 1934, p. 57, 58, 71 (*Problemata*, Heft 8).

<sup>3</sup> O. V. GEBHARDT, dans les *Texte und Untersuchungen*, I, 3, p. 154 sqq.

<sup>4</sup> *Clemens Alexandrinus*, Erster Band : *Protrepticus und Paedagogus*, Leipzig, Hinrichs, 1905, p. XIX-XXI.



graphe de Baanes, mais il l'a fait quelquefois de travers, par exemple quand il remplace étourdiment *πίστιν* par *πιστήν* (223, 13)<sup>1</sup>, *πληθύνεσθαι* par *πληθύνεσθε* (214, 21) *ἀπολλύωμεν* par *ἀπολύωμεν* (219, 15). Il a remanié à sa guise le style de l'auteur en ajoutant des articles, des relatifs, des particules de liaison. Il a fait des retouches, minimales en apparence, mais qui altèrent parfois complètement le sens des phrases. Voici quelques exemples pris au hasard.

En 174, 18, Baanes avait écrit correctement :

*δίψα γὰρ ἐνδείας τινός ἐστι πάθος.*

Cela devient sous la plume d'Aréthas :

*δίψα γὰρ ἐνδείας τινός ἐστι πάθους*

ce qui signifie peut-être quelque chose, mais certainement autre chose que ce que Clément avait voulu dire.

En 252, 30, Baanes avait écrit non moins correctement :

*καὶ τοὺς μὲν ἔχουσι τῶν ἀνδρῶν, τοὺς δὲ εὐχονται, ἄλλους δὲ αὐταῖς οἱ μάντις ὑπισχνοῦνται.*

La phrase se comprend aisément, à condition de se rappeler que *εὐχομαι* accompagné d'un accusatif peut signifier : *prier pour obtenir*. Aréthas n'a pas songé un instant à cette construction, assez rare et d'ailleurs poétique, et en grammairien respectueux des règles, il a écrit :

*τοὺς μὲν ἔχουσι... τοῖς δὲ ἔχονται...*

On ne peut pas être plus désinvolte à l'égard de la pensée d'autrui.

Il y a mieux encore, car Stählin cite un exemple où Aréthas, changeant *τῶν* en *διὰ τῶν* (163, 20), démontre, par le fait même, qu'il n'avait pas compris le sens de la phrase !<sup>2</sup>

En 220, 11, Clément, reproduisant un passage célèbre de Thucydide<sup>3</sup>, avait écrit :

*καὶ κρωβύλον... ἀνεδοῦντο χρυσῶν ἐνέρσει τεττίγων κοσμούμενοι.*

Baanes a commis une simple faute de prononciation, *χρυσὸν* pour *χρυσῶν* ; mais Aréthas l'a corrigée en *χρυσοῦν*, ce qui est

<sup>1</sup> Je cite d'après les pages et les lignes de l'édition de Stählin.

<sup>2</sup> STÄHLIN, p. XXI : *der Zusatz zeigt, dass die ganze Stelle nicht verstanden wurde.*

<sup>3</sup> THUCYDIDE, I, 6, 3.

tout bonnement absurde et témoigne d'une inconcevable légèreté.

Cette insouciance reparait dans le traitement qu'Aréthas a fait subir à l'*Apologie* d'Athénagore. E. Schwartz et J. Geffcken, qui ont édité le texte<sup>1</sup>, font à ce propos d'utiles observations, que je voudrais compléter par d'autres exemples.

Ici encore, Aréthas a ajouté presque partout les accents et les esprits manquants, il a séparé les mots que Baanes avait laissés en *scriptio continua* d'après son modèle en onciales, et il a corrigé un nombre considérable de fautes d'orthographe et de prononciation. Nous allons voir ces retouches en détail.

Si Aréthas mérite des éloges pour avoir reconnu ἀκούσας ἀ-θέους dans ακουσασα θεοὺς (128, 4)<sup>2</sup>, ἀλλ' ἀλόγῳ dans ἀλλὰ λόγῳ (145, 5), on doit s'empresse d'ajouter qu'il n'a pas identifié Ὀρφεύς · ἂν δὲ Φάνης dans ὀρφευσανδεφάνης (136, 20), ni ἀγάνορι μισθῶ dans ἄγαν ορμισθῶ (148, 26).

S'il a corrigé de multiples fautes dues à la prononciation byzantine — par exemple quand il écrit judicieusement προενόησθε pour προενόησθαι (120, 23), καταπίνων pour καταπείνων (136, 8), ἐπεγίνωσκον pour ἐπιγινώσκων (142, 27), ὑμῶν pour ἡμῶν (153, 3) etc. — on doit immédiatement noter qu'Aréthas a exécuté cette tâche d'une manière incomplète et désordonnée. Qu'il ait omis de corriger des fautes simples, comme ἀνημερότερος pour ἀνημερώτερος (122, 30) ou δίκηλα pour δείκηλα (148, 9), cela n'a pas grande importance, parce qu'elles ne changent rien au sens de la phrase où elles se trouvent. Mais on ne comprend guère qu'un érudit comme Aréthas ait dédaigné de corriger d'autres fautes de la même catégorie, qui rendent la phrase boiteuse, incorrecte ou même incompréhensible. Ainsi, ἔχομεν pour ἔχωμεν (121, 24), τῷ ἀνωτέρῳ pour τὸ ἀνωτέρῳ (124, 9), σκέψασθαι pour σκέψασθε (132, 25), φυσικῶς pour φυσικὸς (139, 1), νομίζεται pour νομίζετε (141, 13), etc.

On comprend moins encore qu'il ait laissé des fautes de ce genre à l'intérieur même de phrases qu'il avait retouchées : ainsi, la faute συγχωρεῖται pour συγχωρεῖτε (120, 24) subsiste dans la phrase où il a corrigé προενόησθαι en προενόησθε (120, 23).

<sup>1</sup> E. SCHWARTZ, Leipzig, 1891, p. IV sqq. ; J. GEFFCKEN, *Zwei griechische Apologeten*, Leipzig, Teubner, 1907, p. 117-118.

<sup>2</sup> Je cite les pages et les lignes de l'édition Geffcken.



Il ne touche pas à la graphie erronée de plusieurs mots dont on est cependant certain qu'il connaissait l'orthographe : ainsi *Καβήρων* pour *Καβίρων* (123, 8), *Σεμήραμιν* pour *Σεμίραμιν* (149, 13) ou *Ἐξηιονίης* pour *Ἰξιονίης* (138, 10). Il lui arrive même une fois de corriger *Ἰερεμίου* de Baanes en *Ἰηρεμίου* (127, 1), ce qu'on n'aurait sans doute pas attendu d'un archevêque. Il manque de pénétration au point de ne pas reconnaître "*Ἡρη τε φερέσβιος*" dans l'absurdité *εἶρηται φερεσβιος* (139, 3), écrite par Baanes sans doute d'après son modèle.

Si nous passons aux fautes de nature grammaticale, nous ferons des constatations analogues et non moins stupéfiantes. Aréthas corrige avec bonheur *ἡδυνατο* en *ἡδύναντο* (125, 36), *διαφωνοῦσιν* en *διαφωνῶσιν* (130, 29), et d'autres encore. Mais, toujours inconstant dans son effort, il laissera subsister *μίνυνται* pour *μίννυται* (122, 28), *κεκινηκότα* pour *κεκινηκότι* (125, 31), *παρέχων* pour *παρέχω* (134, 4), *ἀποπίπτοντας* pour *ἀποπίπτοντες* (140, 27), *συγκεχρωμένου* pour *συγκεχρωσμένου* (143, 10), *αὐτοῖς* pour *αὐτοῖς* (145, 15), *Μέμφι* pour *Μέμφιδι* (146, 33) — toutes fautes qui changent le sens de la phrase — voire, ce qui paraît un comble, *βασιλεὺς* pour *βασίλευσε* (149, 19) dans un hexamètre dactylique !

Tout cela prouve d'une manière irréfutable que, même dans un texte soigneusement revu par Aréthas, il subsiste encore une multitude de fautes des plus grossières. La chose étonnera peut-être : il faut cependant l'accepter telle quelle, dût la réputation d'Aréthas en pâtir. Il a travaillé d'une manière hâtive et incohérente. Si l'on en voulait un exemple particulièrement frappant, on n'aurait qu'à se reporter au catalogue des « Centimanes », où, en l'espace de deux lignes (134, 26-27), Aréthas trouve le moyen de corriger d'une façon remarquable *Κρότην* en *Βρόντην*, de laisser sans correction *Κόττυν* pour *Κόττον*, "*Ἀργον*" pour "*Ἀργην*", et de remplacer *Γυνη* par *Γύνην* (au lieu de *Γύγην* !) et *Κύκλωπας* (qui était bon !) par *Κύκλοπας* : explique qui pourra ce mélange extravagant, où se coudoient le bon, le médiocre et l'absurde.

Outre ces corrections mineures, il en est d'autres, très nombreuses, faites par Aréthas dans son exemplaire, qui se présentent comme des leçons empruntées à un autre manuscrit et qui ne sont — Schwartz l'a démontré — que des conjectures dues à

l'imagination et au savoir de notre archevêque<sup>1</sup>. Je ne parle pas des corrections de pur style, dans lesquelles Aréthas révèle son horreur pour les phrases en asyndète, par exemple quand il corrige *ὁ αὐτὸς Ἡρόδοτος* en *ὡς ὁ αὐτὸς Ἡρόδοτος λέγει* (147,7). Je veux parler de corrections apparemment plus modestes, celles qui touchent à un seul mot. Certaines font honneur à Aréthas, il serait injuste de le nier ; mais d'autres nous rendent bien perplexes.

Soit la phrase :

145,30 *ἡ μὲν Νερυλλίνου εἰκόνας ἔχει — ὁ ἀνὴρ τῶν καθ' ἡμᾶς — τὸ δὲ Πάριον Ἀλεξάνδρου καὶ Πρωτέως.*

On ne sait trop pourquoi Aréthas trouve bon de corriger *ὁ* (qui était excellent !) en *ὁς* (qui est discutable) ; mais on devine moins encore pourquoi, dans cette même phrase, il néglige de corriger la grossière bévue de Baanes, qui avait écrit un accusatif (au lieu d'un génitif) *νερυλλινον* !

Le cas n'est pas isolé. En 144, 23-24, Baanes avait écrit :

*πῶς οὖν τάδ' εἰσορῶντος ἢ θεῶν γένος  
εἶναι λέγομεν ἢ νόμοισι χρώμεθα ;*

Aréthas n'a pas vu que *λέγομεν* est une faute de prononciation pour *λέγωμεν* ; en revanche, il a bien vu que *εἰσορῶντος* ne convient pas : seulement, au lieu de faire la correction toute simple *εἰσορῶντες*, il a écrit *εἰσορῶντας*, à propos duquel on peut se demander très sérieusement s'il n'a rien compris au sens pourtant fort clair de ces deux trimètres iambiques, dont la scansion aurait d'ailleurs dû lui révéler du premier coup la bonne lecture *λέγωμεν*.

Voici encore une autre phrase de Baanes :

129,17 *ὑπὸ μόνου δὲ παραπεμπόμενοι τοῦτον ὃν ἴσως θεὸν καὶ τὸν παρ' αὐτοῦ λόγον εἰδέναι.*

Il faut avouer que cela n'a pas de sens. C'était aussi l'opinion d'Aréthas, qui a corrigé *τοῦτον* en *τούτου*. Mais la correction d'Aréthas n'améliore rien, au contraire, et on ne le juge pas trop durement en disant qu'il a retouché la phrase sans avoir compris

<sup>1</sup> On a remarqué depuis longtemps qu'Aréthas a introduit de savants ionismes dans les citations d'Hérodote, alors que les lacunes mêmes du texte d'Athénagore prouvent qu'Aréthas n'a pas recouru au texte original (GEFFCKEN, p. 224, n. 4).



le sens et que sa correction est un trompe-l'œil tout à fait indigne de lui <sup>1</sup>.

Voici une dernière correction que, sans le témoignage irrécusable du manuscrit, personne n'aurait osé attribuer à un savant comme Aréthas. Baanes avait écrit :

148,10 καὶ οὐ μόνον ὁ τάφος τοῦ Ὀσίριδος δείκνυται ἀλλὰ καὶ  
ταριχία

phrase lumineuse, où Baanes a seulement eu tort de commettre la faute de prononciation ταριχία pour ταριχεία. Aréthas l'a bien vu, mais il a corrigé en

ἀλλὰ καὶ τὰ ριχεία

qui n'a absolument aucun sens, mais qui s'explique cependant d'une manière fort simple. Avant même d'avoir lu la phrase jusqu'au bout, Aréthas a estimé qu'au groupe ὁ τάφος devait faire équilibre un autre substantif accompagné d'un article, et il a accentué τὰ. Passe encore qu'il ait eu pareille distraction ; mais comment n'a-t-il pas immédiatement effacé la trace de son étourderie ?

Vraiment, l'homme qui a fait toutes ces corrections, Aréthas, ressemble singulièrement au correcteur anonyme qui a opéré sur le texte de Photius. Il serait facile de poursuivre le parallèle jusque dans ses moindres détails, si, comme je l'ai déjà dit, nous disposions d'un meilleur matériel de recherches sur Aréthas <sup>2</sup>.

On peut poser en principe que tous les textes qui ont passé par les mains d'Aréthas ont subi des transformations identiques à celles que le texte de Photius a subies dans la famille M.

On sait, par exemple, que certains manuscrits de Julien l'Apostat portent, *dans le texte même*, des traces non équivoques des

<sup>1</sup> Il faut lire, avec Schwartz : τοῦ τὸν ὄντως θεόν.

<sup>2</sup> En voici deux exemples suffisamment instructifs. On a vu (*supra*, p. 222-223) que le correcteur anonyme, tout comme Aréthas, a substitué aux rarissimes *épicratides* de très banales *iphicratides* ; or, l'intérêt qu'Aréthas portait aux *iphicratides* reparait dans ses scolies à Lucien (p. 284,10 Rabe). On a vu aussi (*supra*, p. 212) que le correcteur anonyme emploie *ἐπινίκιος* au lieu de *ἐπίνικος* que donnait Photius : ce ne saurait être une simple coïncidence que nous trouvions justement *ἐπινίκιος* et non *ἐπίνικος* dans une autre scolie signée d'Aréthas (E. MAASS, dans les *Mélanges Graux*, p. 755).

corrections, notes ou commentaires qu'Aréthas avait consignés dans son exemplaire, aujourd'hui perdu, de cet auteur <sup>1</sup>.

Il n'en va pas autrement pour le texte de Dion Chrysostome, auquel Arnim a consacré une étude fort pénétrante. Ce savant a constaté que, dans la famille représentée par les manuscrits *UB*, est intervenu un correcteur, qui a travaillé d'une manière identique à celle du correcteur anonyme de notre famille *M*. La ressemblance entre ce correcteur de Dion Chrysostome et notre correcteur de Photius est vraiment saisissante. Or, ces deux manuscrits *UB* dérivent de l'exemplaire que possédait Aréthas, exactement comme notre manuscrit *M* dérive de l'exemplaire du correcteur anonyme. Après un examen approfondi de tous ces faits, Arnim conclut ainsi :

*Quibus pertractatis id legentibus me persuasisse arbitror, correctorem illum, cui recensio UB debemus, i. e. Aretham si displicet, ab audacissima textus interpolatione non abstenuisse, plerumque tamen infelicem fuisse* <sup>2</sup>.

A la lecture de cette conclusion, on reconnaîtra sans difficulté que le correcteur anonyme de Photius répond, trait pour trait, au signalement d'Aréthas qui a opéré sur le texte de Dion Chrysostome.

Après tout ce que nous venons de voir, l'étonnant serait qu'Aréthas, renonçant à ses habitudes, eût laissé intact son exemplaire de Photius. Comme d'autre part, il y a une correspondance parfaite entre l'activité du correcteur anonyme de Photius et celle qu'Aréthas a déployée en étudiant d'autres auteurs, le problème n'a qu'une solution possible, celle, d'ailleurs, que nous avait dictée un raisonnement tout théorique : le correcteur anonyme de Photius n'est autre qu'Aréthas, et la famille *M*, si différente de la famille *A*, est issue de l'exemplaire de Photius annoté par Aréthas.

*Aréthas, le correcteur anonyme.* Je n'ai pas besoin de dire que cette conclusion bouscule toute l'histoire de la tradition manuscrite du texte de Photius. A d'autres le soin de l'exploiter et d'en tirer les conséquences pour l'édition de la *Bibliothèque*. Il

<sup>1</sup> Cf. BIDEZ, p. 400-401.

<sup>2</sup> Arnim dans son édition de Dion Chrysostome, p. xxx.



suffit à notre propos qu'elle fournisse la solution de toutes les difficultés et l'explication de toutes les incohérences que suscitait l'hypothèse, d'ailleurs nécessaire et vraisemblable, du correcteur anonyme.

On comprend maintenant pourquoi tant de fautes, et même de fautes graves, héritées de l'archétype commun *AM*, ont continué de vivre dans la famille *M*, dont l'ancêtre a cependant reçu une révision très étendue. On comprend pourquoi, même les phrases sûrement retouchées par le « correcteur anonyme » contiennent encore des fautes absurdes, analogues à celles qu'Aréthas a laissées dans des phrases revues par lui. Plus d'une fois, par esprit de prudence, nous avons expliqué comme des bévues de copistes certaines fautes ridicules, que nous pouvons maintenant attribuer sans invraisemblance au correcteur Aréthas. On comprend aussi pourquoi il faudrait revenir sur plusieurs cas jugés, et condamner parfois Aréthas là où nous avions absous le « correcteur anonyme ».

Il me paraît inutile d'entamer pour chacun de ces cas une procédure d'appel, qui ne nous apprendrait rien sur le fond et qui n'aboutirait qu'à libeller autrement la première sentence. Il y a cependant un cas sur lequel il nous faut revenir. On se rappelle<sup>1</sup> l'embarras que nous a causé en 69 l'omission, qui ne peut être fortuite, des compléments *ἐν Βοιωτία* et *διὰ χοροῦ παρθένων*. On ne voit pas pourquoi Aréthas aurait brutalement supprimé ces mots importants, lors de sa première lecture générale de la *Bibliothèque*. Ce qui était inexplicable pour le « correcteur anonyme » devient très simple si nous avons affaire à Aréthas. Lisant le texte de Clément où il est question de laurier, Aréthas se rappelle avoir lu dans Photius un passage qui pourrait lui fournir la matière d'une belle note exégétique. Il ouvre son *Photius*, retrouve le passage, délimite la partie à recopier et songe rapidement à quelques retouches dont le texte aurait besoin pour sa destination nouvelle ; il se dit que certains détails trop particularisés ne seraient pas à leur place dans la note d'allure plus générale qu'il médite d'écrire en marge de Clément ; il exponctue donc *ἐν Βοιωτία* et *διὰ χοροῦ παρθένων* pour se rappeler qu'il ne doit pas les transcrire. C'est effectivement ce qu'il a fait. Malheureusement, le signe de suppression dont il avait marqué ces mots

<sup>1</sup> *Supra*, p. 195.

pour sa propre commodité restait dans son exemplaire et, à la première copie qu'on en prit, ces mots furent naturellement considérés comme des intrus et disparurent pour toujours de la famille *M*.

D'autres difficultés encore trouvent une solution satisfaisante par l'hypothèse qui fait d'Aréthas le correcteur anonyme de la famille *M*. Nous avons rejeté la théorie de Becker sur les insertions de l'*Etymologicon Magnum* en nous fondant principalement sur le fait que l'interpolateur utilisait une recension *A*, et non une recension *M*, comme Aréthas. Mais si le *Photius* d'Aréthas portait, avant révision, un texte pareil à celui de la recension *A*, ne peut-on pas défendre la théorie de Becker, en disant qu'Aréthas aurait interpolé son exemplaire du lexique avant que sa révision de la *Bibliothèque* fût arrivée au *Codex* 239 ? On ne peut émettre cette nouvelle hypothèse sans avoir, au préalable, la preuve que le texte des insertions concorde exactement avec celui de l'exemplaire non encore revu par Aréthas. Or, il ne semble pas qu'il en ait été ainsi. Ma conviction se fonde sur un seul exemple, mais il me paraît décisif. En 14, l'importante omission du verbe *ῥκειώσατο* est commune aux insertions et au manuscrit *A*, tandis que ce verbe figure dans le manuscrit *M*, descendant de l'exemplaire d'Aréthas. Si donc Aréthas avait reproduit son texte non encore retouché, le verbe *ῥκειώσατο* aurait dû également figurer dans le texte des insertions.

Si l'identification d'Aréthas avec le correcteur anonyme ouvre ainsi des horizons nouveaux sur l'histoire du texte de Photius, elle ajoute aussi quelque chose à la connaissance que nous avons d'Aréthas lui-même et de la manière si originale dont il traitait les ouvrages de sa « librairie ».

Une révision de ce genre, portant sur un texte aussi étendu, a certainement exigé un très long effort. Aréthas a dû commencer très tôt à lire la *Bibliothèque*, et cette lecture, non moins que l'enseignement de Photius, paraît avoir exercé une grande influence sur le choix qui l'a guidé dans l'achat de ses livres. Presque tous les auteurs dont il posséda un exemplaire se trouvent cités, commentés ou résumés dans la *Bibliothèque* : Aristide, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Dion Chrysostome, Eusèbe, Justin, Lucien, Philostrate, Plutarque, etc. Les choses se présentent comme si Aréthas n'avait acquis tous ces auteurs qu'après avoir lu et annoté son exemplaire de Photius : aussi bien, en comparant les leçons



caractéristiques de la famille *M* avec la tradition manuscrite d'auteurs conservés, nous avons constaté que l'interpolateur n'avait pas recouru aux originaux. Lorsqu'il eut acquis ces originaux après lecture de la *Bibliothèque*, Aréthas ne s'est pas cru obligé de revenir sur les innombrables corrections ou gloses dont il avait garni les extraits donnés par Photius. D'ailleurs, il n'avait pas l'habitude de corriger les textes écrits de sa main. Mais, à en juger d'après la manière dont il a traité son *Platon*<sup>1</sup>, rien n'empêche qu'Aréthas ait ajouté, dans ses exemplaires complets, des leçons empruntées aux extraits figurant dans la *Bibliothèque*. A cet égard, un examen approfondi de son *Aristide* serait extrêmement instructif : malheureusement, l'étude de ce manuscrit n'est pas encore assez poussée pour qu'on puisse avancer la moindre hypothèse.

L'identification d'Aréthas avec le correcteur anonyme est intéressante à un autre point de vue encore. Non seulement elle confirme ce qu'on savait déjà de son activité, mais elle en révèle un aspect dont on ne connaissait guère d'exemples jusqu'ici, à savoir comment Aréthas recopiait un manuscrit antérieurement revu par lui.

Nous constatons d'abord qu'Aréthas en recopiant ne commet aucune des fautes d'orthographe qu'il avait négligé de corriger dans son exemplaire : mais, par un manque de logique assez déconcertant, il ne se donne pas la peine de reporter ces corrections nouvelles sur cet exemplaire.

Nous remarquons ensuite qu'il introduit dans sa copie des variantes étrangères à son exemplaire corrigé : mais il néglige pareillement de les reporter sur cet exemplaire.

Nous voyons enfin qu'il répète dans sa copie toutes les variantes qu'il avait introduites dans son exemplaire lors de sa première révision. Estimait-il donc que ce texte arrangé par lui valait mieux que le texte traditionnel ? Cela n'est pas absolument sûr. Il y avait sans doute très longtemps — quinze ans, vingt ans, davantage peut-être — qu'Aréthas avait lu pour la première fois et annoté la *Bibliothèque* de Photius, lorsqu'il se mit à commenter son volume des apologistes chrétiens. C'est une vérité d'expérience que lorsqu'on reprend des notes déjà anciennes, il faut une longue mise en train avant de retrouver l'état d'esprit où l'on était au

<sup>1</sup> *Supra*, p. 281.

moment de leur élaboration. Aréthas, qui lisait et annotait tant de livres, n'avait pas le temps de faire le travail de réadaptation nécessaire pour passer de ses notes anciennes à la copie nouvelle : il recopiait ses notes et corrections d'autrefois sans les soumettre à la critique qu'un savant moins pressé et plus réfléchi aurait jugée indispensable. Toute l'œuvre d'Aréthas porte la marque d'une hâte excessive : c'était l'inévitable rançon d'une activité un peu désordonnée, certes, mais à laquelle nous devons l'avantage d'avoir conservé d'amples débris de l'exégèse antique.

## DE LA TRADITION MANUSCRITE

Il reste à résumer brièvement les principales recherches et découvertes de la tradition manuscrite de l'œuvre d'Aréthas. Nous l'avons exposée à grands traits dans l'introduction du *Code* 199. Ce qu'on en dit en ce qui concerne l'authenticité de son contenu, de la *Bibliographie* sur la *Texte* que l'étude partielle d'un autre chapitre des *Textes* a pu nous en bien des points ces conclusions très limitées. L'exposé qui suit n'est donc qu'un bref aperçu des nombreuses modifications et additions que nous avons pu faire à l'ensemble de la *Bibliographie*, que nous les philologues appellent de leurs vœux.

*Le manuscrit de Prolos.* Pour citer à son tour une œuvre qui descendrait du *Code* 199, la *Bibliographie* Prolos nous en fait un résumé de la *Chronologie* de Prolos, dont nous pouvons encore dériver quelques pages de *Textes*. Ce résumé est très intéressant et nous en avons tiré quelques *Textes*. Malgré les difficultés presque insurmontables d'une telle tâche, on peut en dire deux ou trois choses de cet exemple.

En 70, il avait la ligne 10 de la page 10. Cette ligne qui appartient à un type connu dans les manuscrits de *Textes* ne présente qu'un intérêt philologique.

En 44, la ligne 10 de la page 10. Il paraît la variante *Népos*, qui doit s'expliquer par une erreur de copie ou comme une glossa ajoutée dans le *Texte*. Il en résulte que l'exemplaire copié par Prolos descendrait d'un manuscrit où quelque grammairien antérieur au 10<sup>e</sup> siècle avait écrit en marge *Népos* pour expliquer *Népos* du *Texte*.





## CHAPITRE II

### COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA TRADITION MANUSCRITE

Il reste à résumer brièvement les présentes recherches en essayant de retracer l'histoire de la tradition manuscrite telle que nous l'avons entrevue à travers l'examen minutieux du *Codex* 239.

Ce qu'on en dira ici ne vaut évidemment que pour cette infime partie de la *Bibliothèque*, car il est certain que l'étude parallèle d'un autre chapitre corrigerait et compléterait en bien des points ces conclusions très limitées. L'exposé qui suit n'est donc qu'un essai préliminaire susceptible de nombreuses modifications avant de prendre place dans cette étude d'ensemble sur la *Bibliothèque*, que tous les philologues appellent de leurs vœux.

*Le manuscrit de Proclos.* Pour dicter à son secrétaire ce qui deviendrait le *Codex* 239 de la *Bibliothèque*, Photius avait sous les yeux un manuscrit de la *Chrestomathie* de Proclos, dont nous pouvons encore déterminer quelques caractéristiques. Ce manuscrit était en onciales et contenait certainement des fautes. Malgré les difficultés presque insurmontables d'une telle recherche, on peut retrouver deux ou trois variantes de cet exemplaire.

En 30, il avait la leçon erronée *Αυδίω* pour *Αιολίω*. Cette faute, qui appartient à un type connu dans les manuscrits en onciales, ne présente qu'un intérêt paléographique.

En 44, au lieu de *Νόμιος* écrit par Proclos, il portait la variante *Νόμιμος*, qui doit s'expliquer moins comme une erreur de copie que comme une glose ancienne entrée dans le texte. Il en résulterait que l'exemplaire compulsé par Photius descendrait d'un manuscrit où quelque grammairien antérieur au IX<sup>e</sup> siècle avait écrit en marge *Νόμιμος* pour expliquer *Νόμιος* du texte.



Enfin, nous avons la preuve que l'exemplaire sur lequel travaillait Photius contenait *ἐπικρατίδας* en 77. Dans cette graphie, il faut voir non point une altération de *ἰφικρατίδας*, comme le supposera plus tard Aréthas, mais la notation, probablement déformée, d'un vocable particulier, je pense, au dialecte béotien. Outre que cela reste fort conjectural, nous n'avons pas à restituer dans notre texte une forme hypothétique, car Photius a bien lu et dicté *ἐπικρατίδας*, dont le seul autre exemple connu figure dans son *Lexique*<sup>1</sup>.

*L'exemplaire de Tarasios.* Si, comme nous l'apprend Photius lui-même, l'ouvrage a reçu une exécution matérielle extrêmement rapide, le copiste a dû, forcément, adopter un type d'écriture qui s'y prêtait et employer un assez grand nombre d'abréviations.

L'exemplaire envoyé vers 856-857 à Tarasios — nous l'appellerons *a*<sub>1</sub> — devait être une copie privée, différant notablement, par l'aspect, des exemplaires soignés de librairie. Je me le représente en cursives minuscules, avec toutes les abréviations dont les lettrés du temps se servaient pour leurs notes personnelles. Nous ignorons jusqu'à quel point ce manuscrit *a*<sub>1</sub> pouvait être correct. Le texte ayant été dicté, les fautes dues à la prononciation devaient être assez nombreuses, même si le secrétaire avait un certain degré d'instruction, même si Photius l'a revu, car, étant donné les circonstances, cette révision n'aurait pu être que fort superficielle.

De par ses abréviations et autres caractères graphiques, ce manuscrit contenait en germe des fautes qui s'épanouiront dans des copies ultérieures. Nous pouvons supposer que *a*<sub>1</sub> écrivait *Τηλεγόν* (19), *ἑ* *Ἐλευσίνα* (29), *Ἀμύντου* (31), *προπιπτούσας* (33), *ὑπέρτας* (39), *διθύρω* (42), *ἐννεαετρίδος* (69, 72) et *χρυσόν* (77).

*Les premières copies.* C'est de cet exemplaire *a*<sub>1</sub> que dérivent

<sup>1</sup> Ceci, d'ailleurs, suscite un autre problème. Si le *Lexique* est antérieur à l'ambassade (*supra*, p. 1), on doit dire ou bien que Photius connaissait la *Chrestomathie* longtemps avant la rédaction de la *Bibliothèque*, ou bien qu'il a inséré la glose dans son *Lexique* déjà rédigé. A moins de voir dans la préface de la *Bibliothèque* une pure fiction littéraire, je crois que la seconde hypothèse est la plus vraisemblable. Cette difficulté a échappé à Becker (p. 26), parce qu'il a adopté la leçon *ἰφικρατίδας*.

en dernière analyse tous les manuscrits de la *Bibliothèque*. Devant son entourage, Tarasios avait certainement parlé du livre que son frère était en train de composer, et, vu la réputation de Photius, on ne risque rien en affirmant que les amis de Tarasios l'attendaient avec une impatience égale à la sienne. On doit supposer que, dès l'arrivée du manuscrit, les copies s'en multiplièrent avec une rapidité justifiée, d'ailleurs, par l'importance même de cette vaste compilation littéraire. Au texte proprement dit, on trouva bon de joindre la lettre d'envoi à Tarasios, sans laquelle on ne comprendrait pas le plan assez déroutant adopté par l'auteur.

Il est certain que ces copies furent exécutées en belles minuscules de librairie, avec un minimum d'abréviations. Comme ces dernières étaient nombreuses dans le manuscrit  $a_1$ , on doit s'attendre à ce que leur résolution ait entraîné des erreurs qui contamineront toute la tradition ; comme, d'autre part, les amateurs avaient hâte de posséder leur exemplaire, on doit s'attendre aussi à ce que ces premières copies aient manqué de correction, du moins en ce qui regarde la forme.

*Le scoliaste de Platon.* C'est une de ces premières copies — nous l'appellerons  $a_2$  — qu'utilisa l'auteur de la scolie au passage de la *République* de Platon.

On a vu <sup>1</sup> les raisons qui doivent nous faire croire que ce scoliaste opérait avant 895. Mais c'est là une date extrême qu'on peut remonter d'une vingtaine d'années : compte tenu, en effet, des conditions dans lesquelles se constitua le *corpus* des scolies platoniciennes, on doit admettre que le rédacteur de la scolie appartenait à l'école philologique de Photius.

Cela donne au moins une idée approximative de la date du manuscrit  $a_2$ , où ce rédacteur a pris l'essentiel des paragraphes 42, 43 et 48 du *Codex* 239 : c'est notre plus ancien témoignage sur le texte. On déplorera que ce scoliaste n'ait pas voulu laisser une copie littérale et qu'il ait modifié le texte en plusieurs endroits.

Néanmoins, son témoignage a la plus grande importance, car il nous apprend qu'à cette date (ou, du moins, dans la branche représentée par  $a_2$ ), la tradition manuscrite n'avait pas encore la

---

<sup>1</sup> *Supra*, p. 275.



faute διθυράμβω en 42. De plus, par ses leçons τὴν Νύσαν (42) et Ἀρίονα (43), il confirme la tradition dont le manuscrit *A* est aujourd'hui le plus ancien représentant.

*Ancêtres de A et de M.* Dans la série des copies exécutées sur l'exemplaire  $a_1$  de Tarasios, il faut nécessairement isoler un chef de file, ancêtre lointain de *A* et de *M*. Le mécanisme de certaines fautes à plusieurs temps, comme ὑπομῶμον (38), requiert au moins un exemplaire — que nous appellerons  $a_3$  — entre l'exemplaire de Tarasios et l'archétype commun à *A* et *M* — que nous appellerons  $a_1$ .

Le manuscrit intermédiaire  $a_3$  devait être assez fautif, notamment pour la prononciation des voyelles et des diphtongues, mais nous ne saurions énumérer ces fautes sans tomber dans l'hypothèse pure. D'autres fautes, cependant, peuvent, sans invraisemblance, être localisées à ce stade de la tradition. Telles sont χρυσόν (77), Ἀνανίου (31), ὑπηρέτας (39), et sans doute aussi ἐπίνικοι (35) et στολήν (44), qui s'expliquent le mieux dans une copie faite directement sur un exemplaire calligraphiquement assez négligé comme  $a_1$ .

Nous ne savons pas si  $a_3$  avait résolu toutes les abréviations de  $a_1$  : nous savons seulement que  $a_4$ , copié sur  $a_3$ , écrivait le plus souvent l'écriture pleine. De là vient que nous ne sommes pas en état de localiser certaines fautes Τηλεγόνος (19), τὸν Ἐλευσίνα (29), προπύργου (50), Πνευματικῆς (69, 72) figuraient déjà réellement dans  $a_3$  ou ne s'y trouvaient encore qu'en puissance, sous forme d'abréviations que  $a_4$  devait interpréter de travers. Il est assez probable, cependant, que  $a_3$  les contenait déjà et que  $a_4$  n'a fait que les reproduire.

Pour d'autres fautes communes à toute la tradition, la prudence nous interdit de risquer aucune hypothèse. Ce sont, en effet, des erreurs qui n'ont pas d'âge, en ce sens qu'elles se produisent indépendamment de la forme du modèle employé. Telles sont les omissions par « saut du même au même », comme celles de ἀνθρώποις, ἀ δὲ θεοῖς καὶ (33) et de τριποδηφορικά (36), et les fautes de consonance, comme κατεσταλμένη (52) et καθειμένας (77)<sup>1</sup>.

C'est encore au même stade de la tradition manuscrite que

<sup>1</sup> Il faudrait y ajouter τὸν φρύγιον (50), si vraiment c'était une faute de consonance pour τὴν φρύγιον. Cf. *supra*, p. 164.

nous devons placer le réviseur qui a accentué le texte de Photius d'une manière continue. Son activité se trahit dans l'accentuation correcte donnée à certains mots gâtés par des fautes d'orthographe, comme τῶν θεῶν en 49 et ἐκατέρως en 50, et dans l'accentuation surabondante qui caractérise plusieurs mots composés, tels μῆδὲ (23), μέντοι (26), ὑπομῶμον (38), πρόσιασιν (40), ὑποφρύγιον (50), πάλαιοι (55) et ἱερόσυλοι (85).

Enfin, il faut sans doute monter assez haut dans l'histoire de la tradition pour retrouver l'auteur qui eut l'idée d'écrire en tête du texte de Photius un *pinax* contenant le signalement abrégé de tous les ouvrages cités dans la *Bibliothèque*. On a vu<sup>1</sup> que ce *pinax* est antérieur à la constitution de la famille *M* et qu'il confirme, dans un cas au moins, les données de la famille représentée par le manuscrit *A*.

En voyant tout ce qu'il faudrait attribuer au seul manuscrit  $a_3$ , on estimera sans doute que  $a_3$  représente bien plus le symbole collectif de plusieurs manuscrits copiés les uns sur les autres, que celui d'un manuscrit unique sur lequel aurait été copié  $a_4$ , l'archétype commun de *A* et de *M*.

*L'archétype commun de A et de M.* Qu'il descende de  $a_3$  par un ou plusieurs intermédiaires,  $a_4$ , écrit en minuscules d'après un modèle en minuscules, contenait non seulement toutes les fautes ou particularités attribuées jusqu'ici à ses ancêtres, mais encore un grand nombre d'autres, dont nous avons heureusement une idée plus précise.

Ainsi,  $a_4$  écrivait le *nu* épheleystique même devant consonne. Il appliquait, pour les enclitiques, des règles particulières contre lesquelles il péchait cependant par des graphies comme παιᾶν ἔστιν (41), προσῶδια τινὲς (41), ᾧ τινῶν (94) ; il se peut, d'ailleurs, que cette accentuation soit l'œuvre du réviseur mentionné à propos de  $a_3$  ; elle présentait le grave inconvénient de rendre possible une graphie comme κλῆματᾰμπέλου (88), qu'un lecteur pressé peut facilement interpréter κλήματα ἁμπέλου.

Outre certaines hésitations pour l'accentuation de mots comme σκόλιον (59), où elle est effectivement ambiguë,  $a_4$  commettait d'autres fautes d'accentuation, dont quelques-unes assez graves :

<sup>1</sup> *Supra*, p. 57<sup>1</sup>, 186.



faute διθυράμβῳ en 42. De plus, par ses leçons τὴν Νύσαν (42) et Ἀρίονα (43), il confirme la tradition dont le manuscrit *A* est aujourd'hui le plus ancien représentant.

*Ancêtres de A et de M.* Dans la série des copies exécutées sur l'exemplaire  $a_1$  de Tarasios, il faut nécessairement isoler un chef de file, ancêtre lointain de *A* et de *M*. Le mécanisme de certaines fautes à plusieurs temps, comme ὑπὸ μῶμον (38), requiert au moins un exemplaire — que nous appellerons  $a_3$  — entre l'exemplaire de Tarasios et l'archétype commun à *A* et *M* — que nous appellerons  $a_4$ .

Le manuscrit intermédiaire  $a_3$  devait être assez fautif, notamment pour la prononciation des voyelles et des diphtongues, mais nous ne saurions énumérer ces fautes sans tomber dans l'hypothèse pure. D'autres fautes, cependant, peuvent, sans invraisemblance, être localisées à ce stade de la tradition. Telles sont χρυσὸν (77), Ἀνανίου (31), ὑπηρέτας (39), et sans doute aussi ἐπίνικοι (35) et στολὴν (44), qui s'expliquent le mieux dans une copie faite directement sur un exemplaire calligraphiquement assez négligé comme  $a_1$ .

Nous ne savons pas si  $a_3$  avait résolu toutes les abréviations de  $a_1$  : nous savons seulement que  $a_4$ , copié sur  $a_3$ , écrivait le plus souvent les mots en entier. De là vient que nous ne sommes pas en état de dire si les fautes Τηλεγόνος (19), τὸν Ἐλευσίνα (29), προπιπτούσας (33), ἐννεαεταιρίδος (69, 72) figuraient déjà réellement dans  $a_3$  ou ne s'y trouvaient encore qu'en puissance, sous forme d'abréviations que  $a_4$  devait interpréter de travers. Il est assez probable, cependant, que  $a_3$  les contenait déjà et que  $a_4$  n'a fait que les reproduire.

Pour d'autres fautes communes à toute la tradition, la prudence nous interdit de risquer aucune hypothèse. Ce sont, en effet, des erreurs qui n'ont pas d'âge, en ce sens qu'elles se produisent indépendamment de la forme du modèle employé. Telles sont les omissions par « saut du même au même », comme celles de ἀνθρώποις, ἀ δὲ θεοῖς καὶ (33) et de τριποδηφορικά (36), et les fautes de consonance, comme κατεσταλμένη (52) et καθειμένας (77)<sup>1</sup>.

C'est encore au même stade de la tradition manuscrite que

<sup>1</sup> Il faudrait y ajouter τὸν φρύγιον (50), si vraiment c'était une faute de consonance pour τὴν φρύγιον. Cf. *supra*, p. 164.

nous devons placer le réviseur qui a accentué le texte de Photius d'une manière continue. Son activité se trahit dans l'accentuation correcte donnée à certains mots gâtés par des fautes d'orthographe, comme  $\tau\hat{\omega}\nu$   $\theta\epsilon\hat{\omega}\nu$  en 49 et  $\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma$  en 50, et dans l'accentuation surabondante qui caractérise plusieurs mots composés, tels  $\mu\eta\delta\acute{\epsilon}$  (23),  $\mu\acute{\epsilon}\nu\tau\omicron\iota$  (26),  $\upsilon\pi\acute{o}\mu\hat{\omega}\mu\omicron\nu$  (38),  $\pi\rho\acute{o}\sigma\acute{\iota}\alpha\sigma\iota\nu$  (40),  $\upsilon\pi\acute{o}\phi\rho\acute{\upsilon}\gamma\iota\omicron\nu$  (50),  $\pi\acute{\alpha}\lambda\alpha\iota\omicron\iota$  (55) et  $\acute{\iota}\epsilon\rho\acute{o}\sigma\upsilon\lambda\omicron\iota$  (85).

Enfin, il faut sans doute remonter assez haut dans l'histoire de la tradition pour trouver l'amateur qui eut l'idée d'écrire en tête du texte de Photius une table contenant le signalement abrégé de tous les ouvrages analysés dans la *Bibliothèque*. On a vu<sup>1</sup> que ce *pinax* est antérieur à la constitution de la famille *M* et qu'il confirme, dans un cas au moins, les données de la famille représentée par le manuscrit *A*.

En voyant tout ce qu'il faudrait attribuer au seul manuscrit  $a_3$ , on estimera sans doute que  $a_3$  représente bien plus le symbole collectif de plusieurs manuscrits copiés les uns sur les autres, que celui d'un manuscrit unique sur lequel aurait été copié  $a_4$ , l'archétype commun de *A* et de *M*.

*L'archétype commun de A et de M.* Qu'il descende de  $a_3$  par un ou plusieurs intermédiaires,  $a_4$ , écrit en minuscules d'après un modèle en minuscules, contenait non seulement toutes les fautes ou particularités attribuées jusqu'ici à ses ancêtres, mais encore un grand nombre d'autres, dont nous avons heureusement une idée plus précise.

Ainsi,  $a_4$  écrivait le *nu* épheleystique même devant consonne. Il appliquait, pour les enclitiques, des règles particulières contre lesquelles il péchait cependant par des graphies comme  $\pi\alpha\iota\hat{\alpha}\nu$   $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\nu$  (41),  $\pi\rho\omicron\sigma\acute{\omega}\delta\iota\alpha$   $\tau\iota\nu\acute{\epsilon}\varsigma$  (41),  $\hat{\alpha}$   $\tau\iota\nu\hat{\omega}\nu$  (94) ; il se peut, d'ailleurs, que cette accentuation soit l'œuvre du réviseur mentionné à propos de  $a_3$  ; elle présentait le grave inconvénient de rendre possible une graphie comme  $\kappa\lambda\eta\mu\alpha\tau\acute{\alpha}\mu\pi\acute{\epsilon}\lambda\omicron\nu$  (88), qu'un lecteur pressé peut facilement interpréter  $\kappa\lambda\eta\mu\alpha\tau\alpha$   $\acute{\alpha}\mu\pi\acute{\epsilon}\lambda\omicron\nu$ .

Outre certaines hésitations pour l'accentuation de mots comme  $\sigma\acute{\kappa}\acute{o}\lambda\iota\omicron\nu$  (59), où elle est effectivement ambiguë,  $a_4$  commettait d'autres fautes d'accentuation, dont quelques-unes assez graves :

<sup>1</sup> *Supra*, p. 57<sup>1</sup>, 186.



Φιλήταν (27), Κρής (44), Φρύνης (46), σφαίρα (44, 75), ὕμνων pour ὕμνων (77) et surtout Ἀθηναῖοις (87) dont la fidèle conservation a de quoi rendre rêveur.

Il contenait aussi, en quantité considérable, des graphies erronées imputables à la prononciation byzantine. Ainsi, pour les sons de timbre *i* : χρηστομαθίας (1, 100), Φιμονόη (13), Φιλήταν (27), Σιμωνίδης (31), Φρύνης (46), Μιτυληναῖος (46), Ἰσμινίου (78), τριποδιφορικόν (79) ; pour les sons de timbre *è* : νέοντας (65) ; pour les sons de timbre *o* : Κολοφόνιον (27), προσώδιον (34, 39, 40, 41), ὁσχοφορικά (36), κροκοτῶ (74). De même, il écrivait Βάτου pour Βάττου (27), Νύσσαν pour Νύσαν (42)<sup>1</sup>.

Enfin, il confondait parfois l'*alpha* et l'*oméga* (προσίασι 40).

Mais — c'est une grande chance pour nous — il copiait sans chercher à comprendre, témoin les graphies διθυράμβω (42) et ἐξιοῦν (84), entièrement dépourvues de sens dans le contexte.

En additionnant ces fautes à toutes celles que, pour des raisons diverses, nous avons attribuées à ses ancêtres, nous n'aurons pas encore un catalogue complet des erreurs de copie qui déparaient cet archétype commun de notre tradition manuscrite. Car, à quelques exceptions près, nous ne lui avons imputé que les fautes *actuellement* communes aux manuscrits *A* et *M*, dont le premier fournit un texte sans retouches antérieures et dont le second, au contraire, descend d'un manuscrit qui a reçu une révision en règle. Dans ces conditions, accorder à l'archétype *a*<sub>4</sub> les seules fautes communes *AM*, c'est rester, et largement, en deçà de la vérité<sup>2</sup>.

On doit donc voir dans *a*<sub>4</sub>, archétype commun de notre tradition manuscrite, un exemplaire assez médiocre, qui n'a point subi de révision sérieuse après sa copie par un scribe peu instruit.

*Le manuscrit d'Aréthas.* Dans la descendance de *a*<sub>4</sub>, nous trouvons ensuite un manuscrit, que nous appellerons *a*<sub>5</sub> pour lui donner un éphémère état-civil et non pour marquer qu'il constitue une copie directe de *a*<sub>4</sub>, ce qui paraît assez peu probable.

<sup>1</sup> On aura remarqué que cette faute ne se trouve pas encore dans la copie du scoliaste de Platon.

<sup>2</sup> Voici, par exemple, des fautes qui ont pu déjà figurer dans *a*<sub>4</sub> : σίλους (35), τεταγμένος (49), ἰώβακχος (54), κούρητας (56), Πύρον (56), Τερψιχώρας (63), σῖλος (66), ἐλέας (74), Σκειράδος (90), ἐμπορείας (95).

Nos constatations antérieures nous autorisent à croire que, pour la tenue calligraphique, cet exemplaire était aussi médiocre que  $a_4$ , son modèle direct ou lointain. Car, outre les fautes déjà signalées, il en avait quelques-unes en propre, telles la contraction de *συνήρτηται* en *συνήρται* (5), l'omission de *εἶναι* (43), les bévues *ἐλάσσονας* (74) et *κλήματα ἀμπέλου* (88), l'omission de *καὶ* (74) et d'autres encore que nous ne saurions deviner. Ce manuscrit nous fait remonter assez haut dans la tradition, puisque c'est celui-là même qui, dans le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle, devint la propriété du bibliophile Aréthas, disciple de Photius.

Aréthas traita cet exemplaire comme il devait traiter tous les livres de son opulente « librairie ». Il le lut d'un bout à l'autre, en dédaignant seulement le *pinax* par lequel s'ouvrait le volume. Il corrigea les fautes d'orthographe et d'accentuation, allant jusqu'à supprimer les *nu* éphelestiques dont ce volume était trop abondamment pourvu. Sans recourir au contrôle d'un autre manuscrit, mais avec les seules lumières de son savoir et de son imagination, il le couvrit de corrections, de conjectures et d'annotations multiples *ad se ipsum*. Il les écrivait au fur et à mesure qu'il lisait, sans jamais revenir en arrière sur les erreurs qu'il avait commises par sa précipitation et son étourderie.

Le *Codex* 239 l'a spécialement intéressé et l'on peut dire que ce fut pour lui une véritable révélation. Pour nous, il sera certainement instructif de le suivre pas à pas dans son travail d'assimilation et de correction. Cela nous permettra de voir plus clairement cette activité philologique assez déconcertante et aussi de redresser en plusieurs points nos conclusions antérieures.

1. Commençant sa lecture, Aréthas écrit en marge un titre abrégé de l'ouvrage dont il va prendre connaissance. Mais il néglige de corriger *χρηστομαθίας* en *χρηστομαθείας*.

2. Il résume également en marge le contenu de ce paragraphe.

3. Il modifie la rédaction de la phrase, remplace *αἱ αὐταὶ* par un élégant *αὐταὶ* et supprime un article devant *λόγου* pour donner plus d'aisance au style.

5. Il remplace ou glose *ἐπιφαῖνον* par *ἐμφαῖνον*, plus courant dans l'acception requise par le contexte.

6. Il corrige étourdiment *συνήρται* en *συνήρται*, et remplace *ἐφαρμόττει* par *ἐφαρμόζει*, en quoi il a grand tort, puisque Photius reprenait sans doute ici la forme même employée par Proclos.



8. Il supprime les deux mots *καὶ συμμέμικται*, qui lui ont probablement paru pléonastiques.

9. Il remplace le mot technique *ἰδεῶν* par un autre, *εἰδῶν*, dont nous ne sommes même pas sûrs qu'il ait appartenu à la terminologie de Proclos.

10. Par la correction de *ποιήματος* en *ποιημάτων*, il introduit avec hardiesse un élément emprunté à l'enseignement de Denys de Thrace. Il trouve trop dure la proposition relative et la remanie en conséquence.

13. Il omet de corriger la faute de prononciation *Φιμονόη*.

14. Sans avoir lu la phrase jusqu'au bout, il ajoute un article à *Ὁμηρος* et remplace *τὸν ποιητὴν* par *ποιητῆς*. Puis, à la fin, il supprime l'article devant *τρίμετρα*.

15. Fidèle à l'enseignement d'une certaine école, il raie Pisandre du canon des poètes épiques.

16. Il remanie presque toute la phrase, ajoutant *ἐστι* après *οἶόν τε*, remplaçant *καὶ γένος* par *γένος τε*. Je ne suis pas loin de considérer la transformation de *ἐπὶ μέρους* en *ἐπιμέρους* comme une étourderie d'Aréthas.

17. Par souci de clarté, il fait une refonte de toute la relative : ajoutant *γινώσκουσιν* et *ἐτέρους*, il glose *γεννώσι* par *ἀποτίκτουσι*. Si la correction de *ἐξ ἧς* en *ἐξ ἧς* était inadmissible pour le correcteur anonyme, il n'y a aucune invraisemblance à l'attribuer à Aréthas, qui retouchait les mots sans lire ses phrases jusqu'au bout.

18. Ici Aréthas bouscule le texte avec la louable intention de le rendre plus fluide et plus classique : *διαπορεύεται* est glosé ou remplacé par un classique *διεξέρχεται* et les deux mots *περὶ θεῶν* sont transposés. Bien que nous ayons trouvé une excellente explication paléographique au remplacement de *ἄλλως* par *ἄλλα*, on ne saurait rejeter l'hypothèse qui en rendrait Aréthas responsable.

19. Cette phrase l'a vivement intéressé. Elle lui a révélé le Cycle épique, comme le prouve la glose *λόγος* pour *κύκλος*. Il en savait si peu à ce moment, qu'il a sottement corrigé *Τηλεγόνος* (qui était faux) en *Τηλέγονος* (qui l'est encore davantage). Il transpose *ἐκ* avant le participe *συμπληρούμενος*, par souci de clarté ; il déplace *εἰς Ἰθάκην* par souci d'élégance ; il supprime un *τῆς*, ajoute un *καὶ* devant *ὑπὸ* ; enfin, choqué par le bref *ἀγνοοῦντος*, il le délaie en une belle construction attique : *ἀγνοούμενος ὥς πατὴρ εἶη*. Vraiment, Aréthas s'est surpassé !

20. Il se contente de la menue correction δι' ἀρετὴν pour διὰ τὴν ἀρετὴν.

22. L'infinitif γράψαι, qui paraît superflu à une première lecture, est banni du texte et Κύπρια reçoit un accent supplémentaire. L'idée d'ajouter un accent à ce mot, Aréthas l'a eue en lisant 23, où Photius reproduit la doctrine de Proclos sur cet accent même. Il a donc cru bien faire en l'ajoutant d'abord au § 23, puis au § 22 : mais il n'a réussi qu'à nous donner une preuve nouvelle de son étourderie.

23. Il enrichit τίθεται d'un sujet ὁ συγγραφεύς, qui n'est pas absolument nécessaire ; il transpose ταύτῃ, sans doute pour une raison d'euphonie, mais il omet de corriger μὴδὲ en μηδὲ.

26. Il corrige judicieusement μέντοί en μέντοι et remplace ἐλεγεία par un classique τοῖς ἐλεγείοις. C'est sans doute lui aussi qui a supprimé γε.

27. Il dépouille Τηλέφου d'un article à vrai dire peu orthodoxe, rend plus harmonieuse la fin de la phrase en transposant la particule δ'. Mais, dans cette même phrase, il dédaigne de corriger la finale erronée de Κολοφόνιον, la faute d'iotacisme Φιλήταν, ainsi que l'accent faux qui ornait ce mot ; enfin, il a tout l'air d'ignorer que le père de Callimaque se nommait Βάττος et non Βάτος.

29. Il touche à cette phrase avec une regrettable précipitation : il modifie la construction de ἀνωμένης, crée un contresens en remplaçant περὶ par ἐπὶ. Mais il omet de corriger τὸν Ἐλευσίνα en τὴν Ἐλευσίνα, exactement comme s'il avait cru avoir affaire au héros et non à la ville sainte.

31. Deux fois de suite, il corrige Ἰππῶναξ en Ἰππώναξ, et ajoute un article la seconde fois que le mot se présente. Chose plus grave, lui qui a fait tant de conjectures inutiles, il n'a aucune réaction en présence d'Ἀνανίου, pseudo-roi de Macédoine.

33. Il ne voit pas que le texte a une lacune de quelques mots : on ne la remarque pas à une première lecture, mais elle saute aux yeux quand on a lu 34-37. De même, il omet de corriger προπιπτούσας en προσπιπτούσας, correction pourtant facile (et nécessaire) aux yeux de quelqu'un qui a lu 37. On voit que, dans ces deux cas, Aréthas ne s'est pas donné la peine de revenir en arrière.

34. Ici, comme partout où le mot se présentera (39, 41, 51), Aréthas accentue παία- pour les cas obliques de παιάν, mais, ici, comme ailleurs (39, 40, 41), il omet de corriger l'oméga fautif de προσώδιον.

35. Plus habitué à la forme ἐπινίκιοι, Aréthas, trouvant



ἐπίνικοι dans le texte, ajoute un *iota* après le *καρφα*, en quoi il avait tort, puisqu'il changeait ainsi le mot employé par Proclos lui-même. N'ayant pas lu la phrase jusqu'au bout, il n'a pas vu que le nominatif est incorrect ; après l'avoir lue, il n'a pas daigné revenir en arrière. Dans ce même paragraphe, comme dans tous les autres où le mot se présente (58, 59, 60), il préfère, à tort, l'accentuation étymologique σκολιόν à l'accentuation normale σκόλιον. Son exemplaire portait peut-être σίλους, qu'il a judicieusement corrigé en σίλλους.

36. Aréthas ne voit pas que le mot τριποδηφορικά manque en ce passage : il faut avoir lu 79-86 pour s'en rendre compte, mais nous savons que c'est un effort qu'on ne peut exiger d'Aréthas. Il normalisera partout la graphie avec un *omicron*, faussement étymologique, des mots ὠσχοφορικά (87) et ὠσχην (88).

38. Il supprime un μὲν qui restait sans correspondant ; s'aidant du contexte, il interprète le monstre ὑπὸ μῶμον par ὑπόμνησιν, qui doit indiquer le sens plus que la forme du mot dont ὑπὸ μῶμον est une altération ; il ajoute après μνήμην un τινὰ qui lui paraît indispensable et il glose οἶον par οἶονεϊ.

39. Il ne voit pas que ὑπηρέτας ne saurait convenir ; dans la fin de la phrase, il transpose αὐτῶν après ἀκούειν ; il corrige trois fois de suite ὕμνος en ὕμνους, accusatif grammatical qui ne s'imposait nullement ; enfin, il remplace l'asyndète par une anaphore.

42. Il supprime l'article devant Νύσαν, mais oublie de corriger ce dernier en Νύσαν ; il n'apporte aucune correction à διθυράμβῳ pour διθύρῳ ; enfin, il change l'allure de la phrase en remplaçant μὲν — δὲ par un simple καὶ.

43. Il change Ἀρίονα en Ἀρίωνα et remplace le φησὶν de son exemplaire par un λέγει grammaticalement plus correct.

44. Il ne touche pas à Νόμιμος (ce dont nous devons lui savoir gré) ; il conforme le texte à l'usage courant en remplaçant ἐκλήθη par ἐπεκλήθη et il ne voit pas que στολήν est une mauvaise graphie pour στολήνι. J'hésite à lui attribuer la transformation de ἐκπρεπεῖ en ἐκπρέπει : cependant il a fait ailleurs tant de corrections « pour l'œil » du genre de celle-ci, qu'on devrait n'avoir aucun scrupule à lui en accorder une de plus. Il peut d'ailleurs avoir été complètement dérouté par l'inexplicable accusatif στολήν.

45. Il supprime πρῶτος qui lui paraît pléonastique.

46. Il oublie de corriger les fautes Φρύνης et Μιτυληναῖος, ce qui ne l'empêche pas de normaliser le style par le déplacement de πλείοσι.

47. Il supprime un *αὐτὸν* qui alourdissait la phrase.

48. Au datif *τῷ θεῷ* il préfère le génitif *τοῦ θεοῦ* et il remplace *ἀπλουστέρως* par *ἀπλουστέrais* pour rendre le style plus coulant. Dans le même but apparemment, il ajoute la particule *δὲ* devant *κέχρηται* : c'est une velléité de correction plutôt qu'une véritable émendation, car elle aurait dû, ce me semble, entraîner la suppression de *καὶ* devant *ἀπλουστέrais*.

49. Il n'a rien compris à la phrase transmise — en quoi il avait tout à fait raison. Mais il s'est acharné à trouver une correction au mot *θεῶν* : il l'a cru entièrement faux (alors que la finale seule était erronée) ; il l'a exponctué en attendant une correction, qu'il n'a pas trouvée, et c'est ainsi que, pendant plusieurs siècles, un blanc restera à la place de *θεῶν* dans les manuscrits dérivés de son exemplaire. Il se peut que son exemplaire ait porté *τεταγμένος*, qu'une correction judicieuse a transformé en *τεταγμένως*. Enfin, bien que la forme *διπλασίαις* pour *διπλασίους* ait une explication paléographique inattaquable, rien n'empêche de supposer que cette modification soit également l'œuvre d'Aréthas.

50. Il ne voit pas la correction toute simple de *ἐκατέρως* en *ἐκάτερος*, ne supprime pas l'accent inutile de *ὑποφρύγιον* et n'a pas l'air de se rendre compte (c'est fort excusable) que *λυδίω* est absurde.

52. Il remplace le pluriel des mots abstraits *μέθαι* et *παιδιαί* par des singuliers. On ne saurait dire si son exemplaire avait déjà l'importante omission de *ὁ θεός*.

54. Son exemplaire portait peut-être la faute *ἰώβακχος*, qu'il a judicieusement corrigée en *ἰόβακχος*.

56. On peut en dire autant des fautes *Κούρητας* et *Πύρον*. Quant au remplacement de *εἰδός τι* par *τι εἶδος*, elle n'est peut-être qu'un simple accident paléographique dans la tradition propre à la famille *M*. Cependant, comme nous avons rencontré l'expression *ἱστορεῖ τι τοιοῦτον* écrite par Aréthas lui-même, on ne saurait *a priori* écarter l'hypothèse d'une correction.

57. Il remplace *ἐπίνικος* par *ἐπινίκιος*, qui faisait partie de son vocabulaire familier, et il glose ou corrige *προτεροῦσιν* par *πρωτεύουσιν*.

59. Il remplace *μεταβάλλει* par *μεταλαμβάνει*, mot technique de la langue des grammairiens.

60. Il corrige étourdiment *διονυσιάζοντα* en *διονυσιάζοντας*.

63. Son exemplaire portait peut-être *Τερψιχώρας*, qu'il a corrigé en *Τερψιχώρας*.



64. Il faut peut-être attribuer à Aréthas la disparition de ποτε, qui alourdissait la phrase de Photius.

65. Il ne reconnaît pas ναίοντας dans la faute νέοντας, qu'il corrige savamment en μένοντας d'après le contexte.

66. Il a peut-être corrigé σῖλος en σίλλος, mais il n'a pas compris la construction, d'ailleurs assez rare, de la phrase, comme le prouve la transposition de πεφεισμένως avant λαιδορίας.

69. Il corrige doctement έννεαταιρίδος en ένναεταίριδος, mais oublie de corriger l'amusante faute d'orthographe -ται-. Il ajoute, à tort, je pense, un article devant ιερείς.

71. Il remplace l'imparfait τέμνοντες par un aoriste qu'il estime plus grammatical, τεμόντες.

72. Il traite έννεαταιρίδος exactement comme il l'a fait en 69. Par souci de clarté, il transpose προστάττειν avant τῷ Ἀπόλλωνι.

73. Bien que nous ayons expliqué autrement l'accentuation κράτει, il se peut que, dérouté par le présent historique et abusé par la succession de mots επιθέμενος κρατει, Aréthas ait cru avoir affaire à un substantif au datif et que, sans plus réfléchir, il ait accentué κράτει.

74. Peut-être a-t-il corrigé έλέας en έλαίας. Mais il ne voit pas que la phrase boite par suite de l'absence d'un καί devant ποικίλοις ; il ne corrige pas l'accentuation fautive de σφαίρα ; il ne voit pas que le pluriel έλάσσονας est absurde ; choqué par l'expression έπ' άκρω, il en fait un classique έπ' άκρου του ξύλου, ce qui entraîne la disparition du mot σφαίραν ; enfin, il omet de corriger la faute de prononciation κροκοτῶ.

75. Il ne corrige pas la faute d'accentuation σφαίρα.

76. Trouvant le mot (sans doute béotien) κώπω, il se hâte de l'accentuer κωπώ conformément aux règles du grec commun.

77. Il ne corrige pas les deux stupidités καθειμένας pour καθειμένος et χρυσόν pour χρυσοῦν ; estimant que Photius n'a pu écrire έπικρατίδας, il remplace ce mot par un autre plus courant, ιφικρατίδας ; il ne voit pas que υμνων est une faute pour υμνῶν et il aggrave le mal en ajoutant un article à ce mot.

78. Il laisse sans correction Ἰσμινίου pour Ἰσμηνίου, mais, étonné par Χαλάζιος, qu'il ne connaît pas comme épithète d'Apollon, il y substitue un très savant Γαλάζιος.

79. Il oublie de corriger la faute d'iotacisme au mot τριποδικορικόν.

84. Ne comprenant pas ἐξιοῦν (ce dont il faut le féliciter), il constate que cet infinitif n'est pas absolument indispensable, et il le supprime, tout en omettant de faire la correction de αὐτῶν en αὐτῶν, que cette suppression rendait nécessaire. Il ajoute un article au mot Θηβαῖοι qui termine la phrase : s'il avait été tout à fait logique, il aurait dû agir de même avec le Θηβαῖοι par quoi la phrase commence.

85. Il corrige inutilement αὐτοῖς en αὐτοῖς, et supprime l'accentuation surabondante de ἱερόσυλοι.

87. Il corrige à tort ὠσχοφορικὰ en ὀσχοφορικὰ, mais il oublie de corriger la grossière faute d'accentuation du mot Ἀθηναῖοις.

88. Trouvant dans son exemplaire la faute de copie κλήματα ἀμπέλου, il l'aggrave par l'étourderie κλήματα, qui désarticule la phrase et prouve qu'il a corrigé avant d'avoir lu le texte jusqu'au bout. Enfin, il corrige ὠσχην en ὄσχην.

89. Il rend le style plus coulant en rattachant Θησέα à son verbe.

90. Son exemplaire portait peut-être Σκειράδος, qu'il a heureusement corrigé en Σκιράδος.

91. Il n'y aurait rien à dire de ce paragraphe, si nous n'y voyions Aréthas omettre, pour la première fois, de supprimer un *nu* épichelcystique surabondant au mot ἦδεν.

95. Il est possible que son exemplaire portait ἐμπορείας, avec une faute de prononciation qu'Aréthas a fait disparaître.

100. Il semble qu'Aréthas ait été quelque peu dérouté par la fin brutale du *Codex* 239. Peut-être a-t-il médité de remplacer ἐν τούτοις par une formule plus coulante, comme ἐν τοῖς προειρημένοις ; mais il n'aura pas donné suite à ce projet et se sera contenté de souligner ou d'exponctuer ἐν τούτοις. Mais cela fut interprété plus tard comme un signe de suppression à faire, et c'est ainsi que tous les manuscrits dérivés de l'exemplaire d'Aréthas omettent les deux mots.

On voit maintenant l'ampleur de la révision entreprise par Aréthas. Et encore, le tableau qu'on vient de lire est-il certainement incomplet. Il ne tient pas compte, notamment, des cas où ne disposant pas d'arguments péremptoires, nous avons dû nous résigner à considérer comme autant d'omissions<sup>1</sup> propres au manuscrit A les nombreuses particules de liaison qui manquent dans

<sup>1</sup> *Supra*, p. 183.



*A*, mais figurent dans *M*. Connaissant mieux la manière d'Aréthas, qui a fait de multiples additions de ce genre dans ses autres manuscrits<sup>1</sup>, nous avons sans doute le droit d'ajouter à notre tableau des corrections d'Aréthas les quatre δὲ soi-disant *omis* par *A* en 44, 48, 55 et 88.

Avant d'apprécier le travail d'Aréthas sur le texte de Photius, revenons une dernière fois aux copies que lui-même a exécutées d'après son propre manuscrit.

*Aréthas copiste.* On a vu qu'Aréthas recourut à son manuscrit de Photius, et spécialement au *Codex* 239, pour enrichir de scolies son recueil apologétique acquis en 914. Reprenant ainsi, longtemps après, le volume qu'il avait annoté en sa jeunesse, il recopia, entre autres, les paragraphes 17 à 19 et 69 à 77 du *Codex* 239.

Nous avons constaté non sans étonnement qu'il a corrigé dans sa copie toutes les fautes d'orthographe qu'il n'avait pas corrigées dans son exemplaire, mais qu'il n'a pas reporté sur celui-ci les corrections faites dans sa copie. Nous avons vu qu'il a introduit dans sa copie des variantes nouvelles, mais qu'il a négligé de les reporter sur son exemplaire. Nous avons appris enfin qu'il a reproduit dans sa copie toutes les variantes ou conjectures dont il avait enrichi son exemplaire.

Il n'y a pas lieu d'insister sur tous ces points, qui intéressent le biographe d'Aréthas plus que l'historien du texte de Photius. En ce qui regarde ce texte, nous avons vu pourquoi Aréthas, au moment de copier sa note sur les daphnéphories, exponctua dans son exemplaire de Photius les mots ἐν Βοιωτία et διὰ χοροῦ παρθένων en 69, et comment ce signe, qu'il avait écrit uniquement pour se faciliter sa tâche de transcripteur, fut interprété comme un indice de suppression : c'est ainsi que les deux groupes de mots disparurent des manuscrits descendant de l'exemplaire d'Aréthas.

*Jugement sur Aréthas.* Et maintenant, comment apprécier l'activité dont Aréthas a fait preuve ?

Il a, comme on dit, une fort bonne presse. On célèbre à l'envi ce défenseur des lettres antiques, qui a tant fait pour les

<sup>1</sup> *Supra*, p. 351.

conserver et les commenter ; on admire, à juste titre, les richesses qu'il avait su, au prix de quels sacrifices de temps et d'argent, accumuler dans sa fastueuse bibliothèque ; on le félicite, à bon droit, de n'avoir point laissé dormir ces trésors, mais de les avoir, au contraire, fait fructifier au cours d'une carrière qui fut longue ; les paléographes lui savent gré de leur avoir, par son esprit d'ordre, fourni la matière des chapitres les plus vivants de leurs manuels. Tout cela est juste, et Aréthas mérite incontestablement les éloges qu'on ne lui a pas ménagés.

On a quelque appréhension à rompre par une note discordante ce concert unanime de louanges. Et pourtant, la vérité a des droits qu'une science moins sentimentale ne saurait méconnaître sans faillir à sa tâche.

Au nom de cette vérité même, on doit déplorer qu'Aréthas ait traité avec tant de désinvolture les textes dont il avait fait les compagnons préférés de sa vie. S'il avait borné son ambition à corriger les fautes d'orthographe ou à noter dans un manuscrit les variantes que lui fournissait un autre, on devrait, sans arrière-pensée, saluer en lui un bienfaiteur des lettres grecques. Il n'a pas eu la sagesse de se confiner dans ce rôle utile et obscur ; il a voulu être quelque chose de plus, et son œuvre en a pâti. Il a eu la présomption de croire qu'il pouvait corriger les textes d'après son inspiration personnelle, sans se plier au probe labeur du savant qui compare les manuscrits entre eux ou qui, sur un manuscrit unique, médite parfois de longues heures avant d'oser en altérer une syllabe. L'étourderie d'Aréthas a fait plus de mal que de bien aux textes que son dévouement nous a conservés. Ses leçons ou variantes, écrites dans le feu d'une improvisation sans contrôle, ne sont le plus souvent que de pauvres conjectures, inférieures à celles qu'un examen patient dicte aux éditeurs modernes. Qu'on mesure d'après cela l'étendue de l'erreur, si vivace depuis Bekker, qui consiste à prendre ces conjectures, toujours hâtives et parfois incohérentes, pour de respectables variantes auxquelles il faudrait donner droit de cité !

Si l'on veut s'en tenir au résultat même de son activité, on aura sans doute raison de qualifier Aréthas d'*interpolateur*, et j'ai peut-être eu tort d'employer, en parlant de lui, le mot *correcteur*. Je crois cependant qu'on peut plaider les circonstances atténuantes. Car s'il est vrai qu'Aréthas se présente sous les traits peu avantageux d'un interpolateur, il est possible, néan-



moins, que ses intentions fussent tout autres. A mon avis, Aréthas n'a pas soupçonné un instant qu'il porterait pareil préjudice aux textes qu'il recueillait avec tant de dévotion. Il travaillait pour son propre plaisir, pour la joie quelque peu égoïste d'élargir sans cesse l'horizon des connaissances auxquelles il devait ses heures les plus douces, dans l'intimité de sa « librairie ». C'est pour lui-même qu'il corrigeait et annotait ses livres, et non pour les philologues des temps à venir. En devenant un patrimoine commun à tous les hommes de science, les notes d'Aréthas ont perdu ce qui faisait leur raison d'être. Elles n'étaient qu'un délassement d'érudit, et non point une œuvre mûrie par son auteur pour affronter le jugement de la postérité.

Quoi qu'on pense de tout cela, l'intervention d'Aréthas a eu pour effet de couper en deux la tradition manuscrite de Photius, et son exemplaire, que nous avions dénommé  $a_5$  avant ses corrections, devra désormais s'appeler  $m_1$ , puisqu'il est l'ancêtre d'une nouvelle famille, celle dont le manuscrit  $M$  a recueilli l'héritage. Si les caprices du sort n'avaient épargné que les représentants de cette famille nouvelle, nous n'aurions plus qu'une image complètement déformée de l'œuvre de Photius. C'est une véritable chance pour celle-ci que la tradition antérieure à Aréthas ait continué de vivre dans la branche aujourd'hui représentée par le manuscrit  $A$ .

*Ancêtres de A.* De l'archétype commun  $a_4$  descend, en effet, une famille qui, se développant à l'abri des corrections d'Aréthas, a conservé plus fidèlement le texte de Photius.

Notre manuscrit  $A$  n'est pas une copie directe de l'archétype  $a_4$ . Entre les deux, il faut supposer un intermédiaire  $a_6$  et même un second,  $a_7$ , que nous n'arriverons pas à distinguer l'un de l'autre avec toute la précision désirable. La seule chose qu'on puisse affirmer avec quelque probabilité, c'est que  $a_6$  n'omettait pas encore l'article  $\tau\eta\nu$  en 14, mais avait déjà l'importante omission de  $\omega\kappa\epsilon\iota\omega\sigma\alpha\tau\omicron$  au même paragraphe. Pour le reste, nous en sommes réduits à raisonner comme si nous avions en  $a_6 + a_7$  un seul manuscrit, qui aurait été le modèle direct de  $A$ , et encore ne sommes-nous pas sûrs qu'il n'y ait eu que les deux manuscrits  $a_6$  et  $a_7$  entre l'archétype commun et  $A$ .

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans l'ascendance de  $A$ , mais

postérieurement à l'archétype  $a_4$ , un manuscrit en minuscules à deux colonnes d'une trentaine de lettres ou signes, comme on doit le conjecturer d'après la lacune de  $A$  aux paragraphes 4-5. Nous y trouvons aussi un manuscrit où l'*iota* muet était parfois écrit au-dessus de la lettre, comme le prouve l'extraordinaire graphie de  $A$  en 30 :  $\kappa\omega\mu\iota\delta\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha\iota$ , mauvaise interprétation d'un modèle qui portait  $\kappa\omega\mu\acute{\omega}\delta\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha\iota$ . Nous y trouvons encore un manuscrit dont le copiste écrivait le groupe  $-\epsilon\nu-$  sans ligature et l'*alpha* de telle manière ( $\omega$ ) qu'une confusion entre *alpha* et *oméga* devenait possible pour un scribe ignorant : nous savons ainsi que le modèle de  $A$  portait  $\text{Κωλοφόνιον}$  (27) et  $\text{λοιδωρίας}$  (28), avec une faute, due à la prononciation, qui montre bien son manque de culture. Nous savons également qu'il écrivait  $\acute{\epsilon}\nu\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota\varsigma$  pour  $\acute{\epsilon}\nu\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\eta\varsigma$  (71), et qu'il ornait d'un esprit doux le mot, pourtant bien connu,  $\acute{\epsilon}\omicron\rho\tau\acute{\eta}$  (86, 88) <sup>1</sup>.

En somme, dans l'ascendance directe de  $A$ , nous trouvons un ou plusieurs manuscrits, aussi médiocres que l'archétype  $a_4$  et riches de fautes passablement grossières. Cependant, l'un d'eux a été entre les mains d'un homme assez instruit pour écrire dans la marge de 23 un signe attirant l'attention sur l'intérêt de ce paragraphe relatif à l'accentuation du mot  $\text{Κύπρια}$ . Heureusement pour nous, ce lecteur occasionnel a dédaigné d'entreprendre le gros travail que constituait la correction des fautes contenues dans son exemplaire.

*Le manuscrit A.* Nous arrivons ainsi à notre manuscrit  $A$ , établi dans la seconde moitié du  $x^e$  siècle par un copiste dont nous connaissons maintenant la psychologie. Ignorant au point de comprendre à peine le texte qu'il écrivait, ce copiste commet un nombre de fautes qui dépasse la mesure décemment permise pour un texte aussi court : 37 fautes relatives aux esprits, 61 à l'accentuation, 63 à la prononciation et quantité d'autres dont le lecteur pourra faire le fastidieux dénombrement.

Mais — et ceci est remarquable — presque toutes ses fautes sont des fautes d'ignorance, qui ne touchent en rien au fond même

<sup>1</sup> Je renonce donc à l'hypothèse d'un manuscrit qui aurait écrit la particule  $\delta\epsilon$  par un signe tachygraphique (*supra*, p. 183). Cette hypothèse tombe du fait que les pseudo-lacunes de  $A$  sont peut-être des additions d'Aréthas (*supra*, p. 372).



du texte. Si on voulait dresser la liste des vraies variantes erronées qui lui appartiennent en propre, on arriverait à un total extrêmement réduit. Pour donner un chiffre qu'on ne saurait contester, je rappellerai encore le résultat de la comparaison minutieuse que j'ai faite entre les manuscrits des *Vies parallèles* de Plutarque et ceux du *Codex* 245 où Photius donne de longs extraits de ces *Vies*. Sur les 86 exemples où *A* et *M* diffèrent, *A* donne 62 fois la leçon confirmée par les manuscrits de Plutarque.

Ce copiste ignare est un modèle de conscience professionnelle, qui pousse jusqu'à la manie le souci de la belle présentation graphique. En 34 passages répartis entre les paragraphes 1 à 92, il se corrige lui-même d'une manière toujours heureuse. Cela prouve qu'il se reportait constamment à son modèle et que, malgré sa trop évidente ignorance, il n'est pas responsable de toutes les fautes qui constellent sa copie. Il a reproduit son modèle sans en omettre aucune erreur, sans rien y corriger. C'est ce qui donne à son manuscrit une valeur incomparable, puisqu'il ressemble à l'archétype *a*<sub>4</sub> mieux qu'aucun autre manuscrit parvenu jusqu'à nous.

*Le correcteur A*<sup>2</sup>. Le grand nombre de fautes qu'il contient paraît avoir découragé ses correcteurs ou propriétaires successifs : leurs efforts conjugués ne l'ont point encore rendu parfait.

Le plus gros travail fut accompli par *A*<sup>2</sup>, qui doit se placer au XI<sup>e</sup> siècle. S'intéressant graduellement au contenu du *Codex* 239, il l'a doté de la plupart de ses manchettes. Par elles, nous savons que *A*<sup>2</sup> écrivait correctement le *nu* épheleystique et que, personnellement, il adoptait les graphies : Φιμονόη, προσώδιον, Φρύνης, Μιτυληναῖος, σίλου, Ἀρίωνος, ἰόβακχος, ὀσχοφορικόν, σκόλιον. Ceci montre bien qu'il a laissé dans *A* certaines fautes parce qu'il les commettait lui-même et certaines autres parce qu'il n'a pas voulu les corriger. Au demeurant, il travaillait sans le contrôle d'un autre manuscrit.

On trouve la trace de ses interventions en 80 passages, soit qu'il ponctue la phrase, qu'il ajoute ou corrige des esprits et des accents — d'une manière qui pas toujours heureuse (παιάνος en 41, πορφυρά en 74, σφαίρα en 75) — soit qu'il corrige des fautes plus importantes de prononciation, de transcription ou de simple distraction. C'est ainsi, pour parler d'un seul exemple, qu'il corrige Τηλεγόνος en Τηλεγόνου (19), correction qui témoigne d'un certain savoir.

Malheureusement, en sept passages, il s'est risqué à faire des conjectures, que les éditeurs, depuis Bekker, ont prises pour des leçons authentiques. En 4-5, il a aggravé, par la suppression de *ἐστιν*, la lacune qui, en cet endroit, défigure le texte de *A*. En 12, par un inutile souci de classicisme, il a transformé *ἐλεγείας* en *ἐλεγείου*. Remarquant l'absence d'une particule de liaison en 13, il a proposé de lire *ἐπεὶ δὲ* au lieu de *ἐπειδὴ*. En présence de *ἐλεγεία* (26), il ne s'est pas souvenu que *A* omet l'*iota* adscrit, et il a sottement corrigé en *ἐλεγεία*. En 40, il ne s'est pas rendu compte que *ἐστώτων* est un génitif absolu et il en a fait *ἐστῶσαν*. En 44, il a constaté l'omission d'une particule de liaison et suggéré *καὶ* *εὐδοκίμησαντος*. Il a raisonné de même en 48, où il a pareillement ajouté une particule, *οὖν*, après *ἐστιν*.

On doit reconnaître qu'il a beaucoup travaillé à améliorer le texte et on n'aurait pas à le critiquer s'il avait borné son rôle à corriger les fautes d'orthographe. Heureusement pour nous, il a opéré avec assez de maladresse pour que nous retrouvions toujours la leçon primitive sous la retouche : sans quoi il aurait obscurci toute l'histoire de la tradition manuscrite.

*L'Etymologicon Magnum.* L'histoire de la famille *A* nous met ensuite en présence d'un manuscrit de la *Bibliothèque* — ou plus exactement d'un « tirage à part » du *Codex* 239 — utilisé par le grammairien qui, au XII<sup>e</sup> siècle, inséra dans l'*Etymologicon Magnum* des notes additionnelles à cinq articles de ce lexique. Il prenait la matière de ses additions dans les paragraphes 13, 14, 17 à 20, 24 à 26, 60 et 63 à 67 du *Codex* 239. Son exemplaire n'omettait pas encore *τὴν*, mais omettait déjà *ὥκειώσατο* en 14, ce qui nous empêche de l'identifier avec l'archétype commun *a*<sub>4</sub> ou avec *A* lui-même ; il faut plutôt le considérer comme un descendant de *a*<sub>6</sub> ou de *a*<sub>7</sub>. Quoi qu'on pense de cette généalogie, le texte transmis par le lexicographe confirme celui du manuscrit *A* et montre la grande stabilité de la tradition dans cette famille.

*Ancêtres de M.* Avant de terminer l'histoire de cette famille *A*, nous devons revenir en arrière pour étudier l'ascendance du manuscrit *M*, laquelle a pour point de départ *a*<sub>5-m</sub><sub>1</sub>, l'exemplaire corrigé par Aréthas. La belle collection de l'archevêque fut dispersée après sa mort, vers 940. Les ouvrages qui en faisaient



partie jouissaient à coup sûr d'une grande célébrité, et on devait certainement les rechercher comme modèles.

En ce qui regarde l'exemplaire de Photius, nous ignorons s'il fut recopié directement à plusieurs reprises. Tout ce que nous savons, c'est que sa descendance connue remonte à un apographe unique — que nous appellerons  $m_2$  — exécuté par un copiste vraiment peu perspicace. Car, à en juger l'après le texte de  $M$  aux deux premiers paragraphes, il a interprété comme des corrections plusieurs notes d'Aréthas, qui n'étaient que des aide-mémoire. On doit dire, à sa décharge, qu'il n'a pas cherché à comprendre le texte, puisque, entre autres choses dignes de mention, il a laissé un blanc dans sa copie à l'endroit où figurait le mot  $\theta\epsilon\omega\nu$  exponctué par Aréthas (49).

Nous éprouvons les plus grandes difficultés à déterminer le nombre d'intermédiaires qui unissent  $M$  à son ancêtre  $m_2$ , mais nous avons des indices sérieux pour croire qu'il y en eut un assez grand nombre.

C'est ce qu'indique notamment le mécanisme de certaines fautes de  $M$ . Ainsi, en 70, l'exemplaire d'Aréthas avait encore la bonne leçon  $\text{A}\iota\omicron\lambda\acute{\epsilon}\omega\nu$ , au lieu de laquelle  $M$  porte la bévue  $\acute{\epsilon}\omega\omega\nu$ . Une faute de ce genre ne se produit pas en une seule fois et elle requiert un manuscrit à abréviations, postérieur au  $x^e$  siècle. C'est peut-être la transcription de ce manuscrit qui a donné naissance aux confusions  $\phi\alpha\sigma\acute{\iota}/\phi\eta\sigma\acute{\iota}$  (32, 38, 56, 63) et aux erreurs  $\kappa\alpha\acute{\iota}$  pour  $\eta$  (8),  $\Phi\iota\lambda\eta\tau\alpha$  pour  $\Phi\iota\lambda\eta\tau\alpha$  (27),  $K\omega$  pour  $K\omega\nu$  (27),  $\text{'A}\rho\omicron\lambda\lambda\omega$  pour  $\text{'A}\rho\omicron\lambda\lambda\omega\nu\alpha$  (51), ainsi qu'à l'incompréhensible  $\acute{\alpha}\rho\tau\acute{\iota}$  (62). D'autres fautes enfin s'expliquent le mieux par l'existence d'un ancêtre de  $M$ , écrit au  $x^e$ - $xii^e$  siècle : telles sont les confusions entre  $\delta\iota$ - et  $\acute{\epsilon}\xi$ -, entre  $\epsilon\nu\chi$ - et  $\acute{\epsilon}\chi$ -, entre l'*iota* et le *sigma*, attestées par les graphies erronées  $\acute{\epsilon}\xi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\mu\pi\omicron\nu$  pour  $\delta\iota\acute{\epsilon}\pi\epsilon\mu\pi\omicron\nu$  (99),  $\sigma\upsilon\nu\acute{\epsilon}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  pour  $\sigma\upsilon\nu\epsilon\nu\acute{\chi}\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  (65),  $\kappa\rho\acute{\alpha}\tau\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$  pour  $\kappa\rho\acute{\alpha}\tau\iota\sigma\tau\omicron\iota$  (15) et  $\tau\alpha\upsilon\tau\eta\varsigma$  pour  $\tau\alpha\upsilon\tau\eta\iota$  (70).

Nous avons d'autres indices encore. Il nous faut, en effet, trouver dans l'ascendance de  $M$  un manuscrit sur lequel un lecteur a inscrit les manchettes explicatives. Une erreur commise par ce rubricateur en marge de 67 nous a révélé que son exemplaire devait être en deux colonnes. L'étude d'une lacune dans le texte en 82 nous a également mis sur la piste d'un ancêtre de  $M$  en deux colonnes, dont nous ne savons évidemment pas s'il faut l'identifier avec l'exemplaire du rubricateur.

Enfin, nous avons la preuve que certaines lacunes se sont produites dans la famille *M* postérieurement à la rédaction des manchettes, par exemple une omission de trois mots en 10 et surtout une importante omission en 20-22, laquelle a dû se produire lors de la transcription d'un modèle à lignes longues.

Il n'est donc pas exagéré de supposer qu'entre le premier exemplaire copié sur le manuscrit d'Aréthas et l'actuel manuscrit *M*, il y a au moins deux intermédiaires, l'un, *m*<sub>3</sub>, en deux colonnes, et l'autre, *m*<sup>4</sup>, à lignes longues.

C'est entre ces différents manuscrits et *M* qu'il faut répartir les fautes vues jusqu'ici et un grand nombre d'autres encore, dont il sera instructif de dresser un rapide catalogue. Nous y trouvons des fautes d'accentuation : αὐται pour αὐταί (3), Ἡγήσινος (22), παίανα (34), παίανος (51), αὐτὸς τὲ (73), πορφυφά (74) ; des fautes de prononciation : εὐφημησμοῦ (59), μεστῶν pour μεστὸν (88) ; des transpositions : ἀδρὸν (4), ὁμοίως (30) ; des omissions : καὶ πατρίδας (16), μὲν (37), γὰρ (50), μὲν (51), τὰ γὰρ κατ' ἀντίφρασιν (59), ἀλλὰ (60), δὲ (85) ; des fautes de consonance : τὸν θεὸν pour τὴν θεὸν (29), ὕμνους προσωδίου, pour ὕμνους προσωδίου (39), μέγιστον τὸν pour μέγιστον τὸ (82), ἐσκιατραφημέναις νεανίαις pour ἐσκιατραφημένοις νεανίαις (89), ὅσα διαπεμπόμενα pour ὅσα διαπεμπόμενοι (96) ; des bévues ou distractions comme : διαλαμβάνειν pour διαλαμβάνει (10), μέλος pour ἔπος (13), βαρβάριτον pour βάρβιτον (60), κειμένου pour προκειμένου (67), προσκαθεζομένας pour προκατεχομένας (70), Σκιριάδος pour Σκιράδος (90).

*Le manuscrit M.* Si l'on songe que, dans le manuscrit *M*, nous trouvons toutes les fautes qui viennent d'être énumérées, ainsi que toutes les variantes erronées introduites par Aréthas dans le texte de Photius, on n'accordera sans doute qu'une médiocre confiance à ce manuscrit. Il est proprement inconcevable que Bekker et d'autres l'aient si souvent pris comme guide au détriment de *A*. Et encore, Bekker ne connaissait-il les leçons de *M* que par des copies indirectes exécutées au xve et au xvi<sup>e</sup> siècle ! Si une conclusion découle, lumineuse, de toute cette longue histoire, c'est bien celle-ci : le manuscrit *A* l'emporte d'une manière écrasante sur le manuscrit *M*, qui se présente cependant sous des dehors plus avantageux.



*Italicos et Eustathe.* A la même époque où se constituait le manuscrit *M*, nous trouvons les traces de deux autres manuscrits appartenant à sa famille, employés l'un par Michel Italicos et l'autre par Eustathe.

Le texte trop concis de Michel Italicos ne permet pas d'affirmer que son exemplaire ait appartenu à la lignée directe qui va de  $m_2$  à *M* ; ce pourrait être, tout aussi bien, le représentant d'une lignée collatérale. Mais, quel que soit son degré de parenté avec *M*, cet exemplaire ne contenait pas encore la faute *κράτιστος* pour *κράτιστοι* en 15.

Quant à Eustathe, c'est par un raisonnement étranger au texte reproduit que nous arrivons à croire que son modèle appartient à l'ascendance directe de *M*. Car une lourde bévue commise par Eustathe en un autre passage de ses *Commentaires* se comprend le mieux si ce modèle avait déjà, comme *M*, l'importante lacune des paragraphes 21-22.

Tout bien considéré, les deux témoignages de Michel Italicos et d'Eustathe n'apportent aucun élément nouveau dans l'histoire de notre texte. Il est possible, cependant, que l'un et l'autre aient pris leurs renseignements non dans un manuscrit complet de la *Bibliothèque*, mais dans un de ces « tirages à part » que le scoliaste de l'*Etymologicon Magnum* nous a appris à connaître.

*Le manuscrit B.* Pour être complet, il nous faut encore signaler le manuscrit *B*, copié au XIII<sup>e</sup> siècle sur *A* déjà revu par *A*<sup>2</sup>. Le copiste de *B* est un savant qui l'emporte de beaucoup sur tous les copistes ou correcteurs des manuscrits de la *Bibliothèque*. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler quelques chiffres. Sur 264 cas envisagés, le manuscrit *A*, compte tenu de toutes les retouches successives (y compris celles de *A*<sup>3</sup>, dont il va être question), le manuscrit *A* présente 178 graphies correctes, et *B* 185 ; la contribution personnelle de *A*<sup>2</sup> en graphies correctes se chiffre par 62, celle de *A*<sup>3</sup> par 21, et celle de *B* par 100. Il est non moins remarquable que, de ces 264 graphies, *B* en présente 192 (dont 46 erronées) que nous retrouvons dans le manuscrit *M*, dont *B* ignore cependant l'existence. C'est dire que si *B* était devenu, par la perte totale de *A*, le chef de la famille, nous ne serions plus en état d'esquisser l'histoire de la tradition manuscrite, le trop savant copiste ayant supprimé les

trois quarts des ignorantes graphies qui caractérisent *A* son modèle.

*Le correcteur A<sup>3</sup>.* Notre histoire s'achève par quelques remarques sur *A<sup>3</sup>*, autrement dit Theodoros Skutariotis de Cyzique, qui devint propriétaire du manuscrit peu après que *B* en eut pris copie. C'est un curieux personnage que ce prêtre amateur de beaux livres<sup>1</sup>.

Il n'avait pas le soin méticuleux d'un Aréthas, puisqu'il refermait parfois le volume avant que fût séchée l'encre d'une de ses notes. Nous avons vu avec quel intérêt il étudia la numérotation des chapitres ; cela nous a valu dès la première ligne (1) une note pseudo-critique : *γράφεται πολυμαθίας*, qui nous inciterait à croire qu'il recourait à un autre manuscrit, alors qu'il se contentait de recopier un renseignement pris dans le *pinax* en tête du volume. Nous avons vu aussi comment il a qualifié de variante, *γράφεται χρυσοῦν* (77), ce qui n'était que la banale correction d'une faute d'orthographe. Enfin, nous l'avons vu étaler à contretemps une science livresque et scolaire, quand, en face de 13 (au lieu de 29 !), il a écrit une note sans rapport direct avec le sujet traité par Proclos.

Il a revu son manuscrit deux fois de suite, mais avec moins de constance que *A<sup>2</sup>*. Il a complété les manchettes de son prédécesseur, ajouté ou redressé quelques esprits et quelques accents. Pour le reste, il a corrigé judicieusement *Κολοφόνιον* (27), *ἐκατέρως* (50) et *κροκοτῶ* (77) à sa première révision, *προπιπτούσας* (33) et *πεδιᾶς* (51) à la seconde ; mais il a eu tort, après l'avoir d'abord laissé intact, de corriger *'Αρίονα* en *'Αρίωνα* (43).

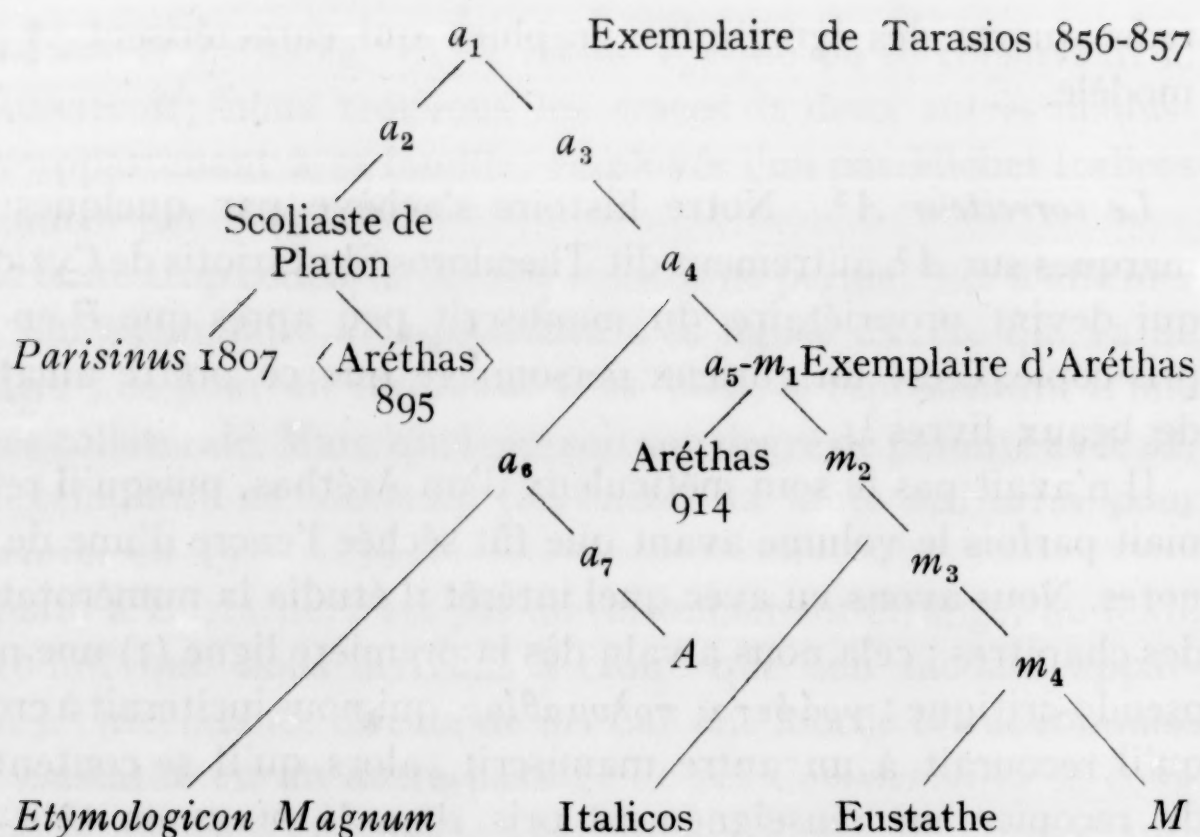
En somme, rien de transcendant ni de systématique.

*Conclusion.* En ce qui concerne le *Codex* 239, l'histoire de la tradition manuscrite s'arrête ici.

On peut en condenser la matière dans un tableau généalogique. Il n'est point complet et ne saurait l'être ; qu'on le considère donc comme un *memorandum* assez grossier, auquel les chercheurs à venir apporteront les corrections, additions et précisions indispensables.

<sup>1</sup> Cf. MARTINI, p. 13-15.





De ce tableau, retenons un enseignement qui domine tout : à en juger d'après le nombre des éditions (dont ce tableau n'a retenu qu'une infime partie), la *Bibliothèque* de Photius a rencontré un succès considérable auprès des lettrés byzantins, du <sup>x</sup><sup>e</sup> au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

En particulier, le *Codex* 239, où Photius résuma la *Chrestomathie* de Proclus, a connu une longue faveur. Les choses se présentent exactement comme si Photius avait révélé cette *Chrestomathie* à ses contemporains, et comme si, après lui, des savants et des professeurs, tels Aréthas, Michel Italicos, Eustathe, ne l'avaient connue que par l'intermédiaire de son résumé. Pour qu'un bibliophile comme Aréthas ait dû se contenter du compte rendu écrit par son maître, il a fallu que le livre fût extrêmement rare.

C'est là un fait que je crois maintenant établi avec certitude, et nous devons nous en souvenir quand il faudra retracer l'histoire, peu connue et systématiquement obscurcie, de ce manuel de littérature que Photius eut le mérite de découvrir et de rendre célèbre.

## TABLES



## TABLES

## I. INDEX GÉNÉRAL \*

### A

abréviations 10 16 16<sup>2</sup>  
18 20 20<sup>3</sup> 25 42 54 59<sup>1</sup>  
67 77 78 91 III 114  
124 125 131-133 136 144-  
146 150 151 154 159  
163 168 169 183 211  
281 293 306 360-362 378.

accentuation 17 20<sup>6</sup> 30  
32 33 35-38 40-45 47  
51 59<sup>1</sup> 85 95-104 108  
112 113 122 124 132  
135-138 146 151 155  
162 163 177 202 208  
218 221 225 226 237  
250 284 284<sup>4</sup> 287 292  
293 327 340 341 349  
352 363 365 367-371  
376 379 381.

additions de texte 17  
18 76 83 III 176 177  
181-183 187 188 192  
195 201 214 231-239  
242 243<sup>3</sup> 246-248 250  
253 254 264 281 282  
285 292 303 308-310  
313 314 316 317 321  
322 325 336 341 348  
355 368 372 377.

ADIMANTE, *personnage*  
*de la République de*  
*Platon*, 261.

adonidies 58.

AÉROPOS, *roi de Ma-*  
*cédoine*, 152.

AGATHARCHIDE 343.

ALCÉTAS, *roi de Ma-*  
*cédoine*, 152.

ALCMAN 166.

ALEXANDRE I, *roi de*  
*Macédoine*, 152.

ALEXANDRE le Grand  
69.

alexandrins (savants)  
210 212 322 332.

ALEXIS COMNÈNE 319.

ALLEN (Th. W.) 105<sup>1</sup>  
157 157<sup>5</sup> 173 274 291<sup>2</sup>  
293 293<sup>1</sup> 294<sup>1</sup>.

ALLINE (H.) 275.

Amorgos 118 153.

AMYNTAS I, *roi de*  
*Macédoine*, 152, 154.

ANANIAS, *roi de Ma-*  
*cédoine* ? 152 153 367.  
*Iambographe* 152.

ANANIE 154.

anaphore 236 253 368.

*Anthologie palatine* 118.

ANTIMAQUE de Colo-  
phon 322 323.

ANTIPHON 142<sup>2</sup>.

antiphrase 195 315<sup>2</sup>.

apocope 71.

APOLLON 121 126  
160 161 224 289 331  
370.

apostrophe 16<sup>1</sup> 29 32  
35 123.

apparat critique III-  
113 116 135.

ARATUS, *général*, 81.

ARCHILOQUE 152 153  
234.

ARÉTHAS 2 31 259  
272-274 276 279-295  
314-318 336 340 342-  
357 360 364 365-374  
377-379 381 382. *Voir*  
*aussi* : « correcteur ano-  
nyme ».

ARGAIOS I, *roi de*  
*Macédoine*, 152.

ARION de Méthymne  
265.

ARISTIDE le *rhéteur*,  
63 64 64<sup>6</sup> 71-77 84  
155 204 212 228 280  
315 340 355.

ARISTOPHANE le *co-*  
*mique* 331.

ARISTOTE 205 265.

ARNIM (J. von) 280<sup>9</sup>  
344<sup>1</sup> 353.

ARRIEN 63 64<sup>1</sup> 69  
153 228 340.

article (*grammaire*)  
70 71 73 79 83 181  
182 187-189 192 193  
211<sup>1</sup> 232 234-240 242  
246 250 254 277 285

\* Les chiffres ordinaires renvoient aux pages, les chiffres supérieurs aux notes.  
Le tiret indique que les pages intermédiaires contiennent également une mention  
du mot ou de la chose.



- 292 302 341 348 365-368 370 371 374.  
 asécète 1 1<sup>2</sup>.  
 Assyrie 1<sup>2</sup>.  
 asyndète 179 236  
 253 351 368.  
 ATHÉNAGORE 347  
 349 351<sup>1</sup> 355.  
 ATHÉNÉE 118 332.  
 Athènes, Athéniens 74.  
 Athos (mont) 15.  
 attique (dialecte) 72  
 73 144<sup>1</sup> 204 208 228  
 243 250 366.  
 aulos 165 166.
- B
- BAANES *copiste* 280  
 281 295 343 347-352.  
 BACCHYLIDE 118 212.  
 Bagdad 2 4.  
 bandelettes 281.  
 BAPP (C. A.) 157 157<sup>1</sup>  
 157<sup>4</sup>.  
 BECKER (P.) 1<sup>1</sup> 279<sup>1</sup>  
 280<sup>9</sup> 280<sup>10</sup> 280<sup>11</sup> 297  
 304<sup>3</sup> 305<sup>3</sup> 313-318 343<sup>3</sup>  
 343<sup>4</sup> 344<sup>1</sup> 355 360<sup>1</sup>.  
 BEKKER (E.) 5<sup>2</sup> 6 15  
 47 50 64 76 84 94<sup>1</sup>  
 117 122 140 141 146  
 155 156 159 160 164  
 173 174 182 186 191  
 213 220 247 252<sup>4</sup> 269-  
 271 373 377 379.  
 Béotie 196.  
 béotien (dialecte) 97  
 98 223 360 370.  
 Bessarion 15 19 24.  
 Bibliothèque de Pho-  
 tius 1-12 15 21 27 50  
 56 63 69 77 79 82-84  
 131-133 161 162 167  
 172 173 202 217 223  
 259 275 285 286 288  
 290 292 294 297 304-  
 307 309 313 327 336  
 339 340 342-345 354-  
 356 359 361 363 377  
 380 382.  
 BIDEZ (J.) 268<sup>2</sup> 272<sup>1</sup>  
 279<sup>1</sup> 281<sup>1</sup> 281<sup>3</sup> 353<sup>1</sup>.  
 blancs dans les ma-  
 nuscripts 16 64<sup>6</sup> 120 121  
 128 193 194 199 369  
 378.  
 BOECKH (A.) 212<sup>10</sup>.  
 BOISSONADE (J. F.)  
 319.  
 BONWETSCH (G. N.) 64.  
 BRINKMANN (A.) 282  
 316<sup>3</sup>.  
 BRUTUS 80.  
 BUDÉ (G. de) 344<sup>1</sup>.  
 Byzance, Byzantins  
 1-4 8 9 101 178 206  
 207 212 225 286 300  
 310 318 319 324 336  
 342 382.
- C
- cahiers 8<sup>5</sup> 16 26 305  
 327.  
 CALCHAS 145<sup>1</sup>.  
 CALLIMAQUE 367.  
 CALLO, *femme qui de-  
 vint homme*, 344-346.  
 CALLON, *voir le pré-  
 cédent*.  
 canif 15.  
 « canons » de poètes  
 153<sup>1</sup>. Elégiaques 53  
 152. Épiques 53 152  
 188 189 200 320 322  
 366. Iambiques 53 152.  
 Cappadoce 280.  
 cas (grammatical) 82  
 214 341.  
 « Centimanès » 247 248  
 350.  
 CÉSAR 80.  
 Césarée 2 280 281  
 293 315 317.  
 CHAMBRY (E.) 261<sup>1</sup>.  
 chanson de table 307  
 308 315<sup>2</sup>.  
 Chants Cypriens 51 58  
 103 190-192 321.  
 chiffres dans les ma-  
 nuscripts 16<sup>2</sup> 20<sup>3</sup> 116.  
 CHOEROBOSCOS (G.) 118.  
 chœur circulaire 265.  
 Chrestomathie de Pro-  
 clos 11 53 63 156  
 161 167 169 173 176  
 177 184 185 204 205  
 217 223 245 259 263-  
 267 268 270 275 282  
 297 303 304 308 319  
 320 324-327 329-334  
 336 359 360<sup>1</sup> 382.  
 chrétiens 324.  
 CHRIST (W.) 212<sup>3</sup>.  
 CHRYSOTHÉMIS 162.  
 CIMON 74.  
 CIRCÉ 150.  
 cithare 166.  
 CLARKE (E. D.) 272.  
 clarté 76 83 175 180  
 233 238 240 244 254  
 340 366.  
 classique (langue) 192  
 193 199 209-211 216  
 228 235 249-252 254  
 289 341 345 366 367  
 370 377  
 CLÉMENT d'Alexandrie  
 281 290 295 347 348  
 354 355.  
 CLINTON (H. F.) 152.  
 COHN (L.) 269 270  
 304<sup>1</sup> 304<sup>3</sup> 313-315 317.  
 colonnes (disposition  
 du texte en) 15 16<sup>2</sup> 47  
 56 59 184<sup>1</sup> 190 197  
 200 270 271 375 378.  
 collations de manus-  
 crits 269 270<sup>2</sup> 273 274  
 282 291 312 312<sup>3</sup> 316<sup>3</sup>.  
 comédie, comiques 251  
 261 263 264 267 271  
 331.

composés (verbes) 73  
74 82 203 216.

concours 261 263 264  
266.

confusions de lettres  
24 78 91 115 119 120  
129 132 140 145 155  
158 162 169 203 287  
364 375 378.

conjectures 18 29-31  
33 37 56 56<sup>2</sup> 57 57<sup>2</sup>  
67 69 82 113 127 128  
131 140 154 156 157  
163 178 181 182 191  
194 198 199 201 213  
216 217 226 253 341  
350 365 367 372 373  
377.

CONON, *mythographe*,  
26<sup>1</sup>, 83.

consonance 139 142  
143 145<sup>2</sup> 150 165 167  
168 197 217<sup>1</sup> 301 306  
362 362<sup>1</sup> 379.

consonnes doubles 122  
123.

Constantinople 280 312  
319. Voir Byzance.

contrôle (manuscrit-)  
18 20 52 55-57 67 69  
71 77-82 177 273 340  
341 347 351<sup>1</sup> 356 365  
373 376 381.

CONYBEARE (F. C.)  
64<sup>5</sup>.

Corinthe 265.

« correcteur anonyme »  
84 94<sup>1</sup> 98-101 103 107  
107<sup>1</sup> 108 109 126-129  
131 131<sup>1</sup> 137 140 141  
142<sup>2</sup> 143<sup>1</sup> 144<sup>1</sup> 146-148  
159 161 163 176 179  
180 183-187 189 191  
192 194-201 203 204  
206 207 211 213-222  
222<sup>1</sup> 223 224<sup>3</sup> 225-228  
232-238 238<sup>2</sup> 239-250  
252-255 285-288 290  
292-294 339-357. Voir  
aussi ARÉTHAS.

corrections 66-85 92-  
97 100 102 104 105  
107 108 111-113 121  
123-127 129 131 137  
146 148-157 159-164  
165-167 168<sup>2</sup> 173 176-  
178 181 183 186 189  
201-229 234 235 242  
246-250 252<sup>4</sup> 254 276  
280 281 288 289 294  
300-303 326 339-343  
345 347-353 356 357  
361 365-377 380 381.

corruption de texte  
67 82 83 111 118 127  
128 146 203 213 341  
360 368.

Cos 118.

coupure des mots dans  
les manuscrits 68 123  
124 360.

Couvent de la Sainte  
Mère de Dieu à Thessa-  
lonique 19.

crase 98 187 199  
246.

CRAMER (J. A.) 319.

CRUSIUS (O.) 152 152<sup>2</sup>  
154.

cursive minuscule 10  
150 154 166 168.

Cycle épique 189 190  
207-209 226 293 299  
300 303 321 331-334  
345 366.

cycliques (poètes) 291.

Cyclopes 247 248.

Cypre 103 104 181<sup>2</sup>  
190 334.

Cyzique 15 18 381.

## D

dactyles 101 103.

daphnéphore 137 222.

daphnéphorie delphi-  
que 195 196 200. Thé-  
baine 53 58 195 196  
200 222 224 254 284  
289 291 293 294 372.

daphnéphorique (chant)  
196.

DARIUS 152 153.

DELATTE (A.) 27<sup>1</sup>.

Delphes 195 196.

DÉMÉTER 142 251  
252 252<sup>4</sup>.

DÉMO, *homérisante*, 320  
322-325 336.

DÉMOSTHÈNE 180 331.

DENNISTON (J. D.),  
179<sup>1</sup>.

DENYS de Thrace 206  
366.

DENYS d'Halicarnasse  
322.

devins 344.

dictée du texte 5 6  
9-11 66 67 78 98 132<sup>1</sup>  
143 150 151 153 157  
158 160-162 166-167  
190 200 202 209 213  
214 216 217<sup>1</sup> 221 223  
229 234 240 255 263  
300 359 360.

DIDYME 157 158 213-  
215 308.

DIEHL (E.) 152.

DIELS (H.) 312<sup>3</sup>.

DINDORF (G.) 64 291<sup>2</sup>  
293<sup>1</sup>.

DINDORF (L.) 210<sup>4</sup>.

DIODORE de Sicile 153  
344-346.

DION Chrysostome 280  
344 353 355.

Dionysies 96.

DIONYSOS 121 158  
159.

DIOPHANTE voir HÉ-  
RAÏS.

distractions de copis-  
tes et de lecteurs 77 82  
96 143 145 151 154  
163 178 182 192 194  
195 199 204 207 252  
288 290 352 376 379.

dithyrambe 120 121



158 159 166 182 202  
261 263-266 269-271  
273-275 295.

Dodone 140 237.

DÖLGER (F.) 1<sup>2</sup>.

dot 192.

doublets 113 162 218.

dramatique (poésie)  
267.

DÜBNER (F.) 267  
269<sup>3</sup>.

*ductus* 18 23 24 35-  
49 55<sup>2</sup> 115 140 203 347.

DVORNIK (F.) 1<sup>2</sup>.

## E

*Eclogarum editio* de la  
*Chrestomathie* de Proclus  
186 267 321 326 327.

écoles byzantines 55  
127 189 212 275 327.

EDMONDS (J. M.)  
121 160.

Élée 80.

élégance 79 228 236  
250 341 366.

élégiaque(distique) 210.

élégie 210 299 300  
303 321.

Éleusis, ville, 53 151  
251 252 252<sup>4</sup> 367. *Héros*  
151 252 367.

ÉLIEN 243.

élision 16 16<sup>1</sup> 20 20<sup>2</sup>  
284 284<sup>1</sup>.

empâtement de lettres  
35-39 41 43 44 46.

enclitiques 17<sup>4</sup> 20<sup>6</sup> 29  
30 33 85 104-108 123  
243 284 284<sup>5</sup> 363.

encomion 172 173 326.

encre 16-19 21 23-  
25 26<sup>1</sup> 32 34-49 55<sup>2</sup>  
273<sup>2</sup> 381.

éolien (dialecte) 97.

éoliens (citharèdes) 166.

Éphèse 153.

épicédie 52 306.

épinicie 59<sup>1</sup> 211 212/  
218.

épiques (poètes), épo-  
pée 299 300 303 321  
324 325 331.

épithètes divines 160-  
162 215 224 370.

esprits 17 17<sup>3</sup> 20 20<sup>6</sup>  
29 32 35 36 38 43 46  
47 49 85 92-95 108  
145 177 340 349 375  
376 381.

*Etymologicon Genui-*  
*num* 311-317.

*Etymologicon Gudia-*  
*num* 303<sup>1</sup> 311.

*Etymologicon Magnum*  
158 210 214 259 297-  
318 327 336 355 377  
380 382.

étymologies 70 71 83  
97 118-120 126 127  
132<sup>1</sup> 136 158 162 213  
219 251 261 264 300  
306-308 312 331 336  
368.

EUCLIDE 279.

euphémisme 58.

euphonie 76 219 241  
250 341 367.

EUSÈBE de Césarée  
281 291 294 295 355.

EUSTATHE 97 212 259  
324 329-336 380 382.

ÉVAGRIUS 159.

évanescences (lettres)  
19 23 24 27<sup>1</sup> 49 52.

EVELYN-WHITE (H.  
G.) 247<sup>6</sup>.

exponctuation 128  
191 194 197 198 222  
354 369 370 372 378.

exposant (lettres en)  
40 154.

## F

femmes 237 238<sup>3</sup>.

FERRARI (L.) 270<sup>1</sup>.

FISCHER 223<sup>2</sup>.

FLORIAN 322.

FRANCK (J. V.) 304  
304<sup>3</sup>.

FRÄNKEL (E.) 314<sup>5</sup>.  
funérailles 143<sup>1</sup>.

## G

GAISFORD (Th.) 121<sup>1</sup>  
121<sup>2</sup> 122 154<sup>1</sup> 155 155<sup>1</sup>  
156<sup>1</sup> 156<sup>2</sup> 157 157<sup>1</sup> 157<sup>2</sup>  
158 159<sup>1</sup> 160<sup>2</sup> 164<sup>1</sup> 164<sup>3</sup>  
173 213 247<sup>4</sup> 269 291<sup>2</sup>  
293<sup>1</sup> 298<sup>1</sup> 299<sup>1</sup> 303<sup>1</sup> 310<sup>3</sup>  
329<sup>1</sup>.

GARDTHAUSEN (V.)  
10<sup>1</sup> 10<sup>2</sup> 91<sup>1</sup> 144<sup>2</sup> 183<sup>1</sup>  
279<sup>2</sup> 280<sup>7</sup>.

GÈ 247 248.

GEBHARDT (O. von)  
347<sup>3</sup>.

GEFFCKEN (J.) 349 351<sup>1</sup>.

GEORGES, *patrice by-*  
*zantin*, 1<sup>2</sup>.

GERHARD 100<sup>1</sup>.

gloses 76 81 83 113  
158 162 201 203 205  
207 214 218 221 223  
227 228 235 248-250  
253 254 276 289 342  
356 359 365 366 368  
369.

glossaires latins 289.

grammairiens 95 97  
100 105 106 118 136  
152 157 158 160 206  
210 212 218 227 244  
254 259 300 301 307  
309 319 322-325 331  
336 341 348 359 369  
377.

grattages 18 21 27  
35-49 72 75 93 104  
115 116 129 177 215  
227 342 347.

grec moderne 97 142<sup>3</sup>.

GYGÈS 152 153.

## H

HALLIDAY (W. R.)  
157<sup>5</sup>.  
haplographie 58 122<sup>1</sup>  
123 146 172 173 177  
181 187 189-191 194  
195 197 203 273 362.  
HÉGÉSINOS de Sala-  
mine 190 192 334.  
HELLADIUS 176 176<sup>1</sup>  
313 314 343.  
HENRY (R.) 205<sup>1</sup>.  
HÉRAÏS, femme qui  
devint homme, 345. 346.  
HERCHER (R.) 243<sup>3</sup>.  
HERGENRÖTHER (J.) 2<sup>2</sup>.  
HERMANN (C. F.) 261  
262 268-271 273.  
HERMANN (G.) 167.  
HERMOGÈNE de Tarse  
204.  
HÉRODOTE 152 153  
332 351<sup>1</sup>.  
HESELER (P.) 305.  
HÉSIODE 322 323.  
hexamètres dactyliques  
53 180 330 350.  
HEYNE (C. G.) 247  
248.  
HIPPOCRATE 223.  
HIPPONAX 55 152 153  
234.  
HOEFER (U.) 26<sup>1</sup>.  
HOMÈRE 70 180 190  
192 251 302 320 322  
323 329 331 333 334  
346 347.  
humidité (manuscrits  
gâtés par l') 20 27<sup>1</sup>.  
Hydaspe 69.  
Hydraotes, fleuve, 69.  
hyménée 308 309.  
hymne 156 214.  
Hymne homérique à  
Déméter 251.

## I

IAMBÉ, lavandière, 55.

*Servante thrace*, 251 252<sup>4</sup>.

iambe boiteux 152.  
iambique (poésie) 118  
152 153 321.  
iambique (trimètre)  
55 188 351.

IGNACE, patriarche de  
Constantinople, 2, 9.

IMMISCH (O.) 176<sup>1</sup>  
320-322 324-326.

Inscriptions 118 119  
160.

*interlinearia* 47 64<sup>6</sup>  
84 148 162 181 201  
208 215 281.

interpolateurs, interpo-  
lations 303-305 316 355  
356 373. Voir aussi :  
« correcteur anonyme ».

ionismes 351<sup>1</sup>.

*iota* adscrit 17 17<sup>1</sup>  
20 20<sup>4</sup> 29 30 35 90 91  
108 145 162 209 209<sup>1</sup>  
284 284<sup>2</sup> 287 375 377.  
*iotacisme* 30 68 99  
130 143 167 320 366  
347 367 370. Voir aussi  
prononciation.

IPHICRATE, général  
athénien, 222.

Isménien (Apollon)  
126.

ISOCRATE 205.

ITALICOS (Michel) 259  
319-327 336 380 382.  
Italie 80.

## J

JACOB (O.) 282 291.

JACOBY (F.) 26<sup>1</sup>.

JEAN le Calligraphe,  
copiste, 272 279 280  
295 347.

JÉSUS-CHRIST 281.

JÜLICHER 279<sup>1</sup>.

JULIEN l'Apostat 281.

JUSTIN 355.

## K

KAIBEL (G.) 268.

KAYSER (L.) 64<sup>5</sup>.

KEIL (B.) 64 280<sup>5</sup>  
315 347.

KINKEL (G.) 173 247  
248.

KROEHNERT (O.) 153<sup>1</sup>.

KRUMBACHER (K.) 279<sup>1</sup>  
315<sup>1</sup> 316 320.

KÜHNER-BLASS 106<sup>3</sup>  
127<sup>1</sup> 142<sup>2</sup>.

KÜHNER-GERTH 137<sup>1</sup>  
138<sup>2</sup> 164<sup>2</sup> 190<sup>1</sup> 192<sup>1</sup>  
193<sup>1</sup> 219<sup>1</sup> 220<sup>1</sup> 225<sup>1</sup>  
236<sup>1</sup> 236<sup>3</sup> 242<sup>1</sup> 243<sup>1</sup>.

## L

LACROIX (L.) 270<sup>2</sup> 273.

LA FONTAINE 322.

laurier 281 354.

LEPSIOTÈS, médecin,  
319 320 325 326.

LENZ (F.) 64<sup>6</sup> 272-274  
294 347.

LESBONAX le grammai-  
rien 280 346.

*Lexique* de Photius 1  
223 223<sup>1</sup> 224<sup>3</sup> 360 360<sup>1</sup>.

lexiques, lexicographes  
297 298<sup>1</sup> 299-304 306-  
309 311 313 317 318  
377.

LIBANIUS 212.

LIDDELL-SCOTT-JONES  
161<sup>1</sup> 218<sup>2</sup>.

ligatures 10 16<sup>2</sup> 36  
40 41 45 115 215 375.

lignes longues dans  
les manuscrits 59 190  
200 379.

LINDSKOG (Cl.) 64.

Lucanie 80.

LUCIEN 166 280 344  
346 355.

LUDWICH (A.) 324.



Lydie, Lydiens 166.  
lyrique (poésie) 171  
172 267 321 325.

## M

MAAS (P.) 314<sup>5</sup>.  
MAASS (E.) 279<sup>1</sup> 352<sup>2</sup>.  
Macédoine 152-154 367.  
majuscules 17. Voir  
onciales.

malformation de lettres  
24 38 116 130 144 145  
153 169.

*marginalia* 17-19 21  
25 26<sup>1</sup> 36 40 42 45 47  
51-60 64<sup>6</sup> 81 84 99 101  
113 124<sup>2</sup> 126 127 145  
148 162 169 185 186  
188 190 191 195 200  
201 234 245 249 255  
272-274 281 282 285  
291 293-295 303 310  
311 342-346 353 354  
359 361 365 375 376  
378 379 381.

MARIUS 80.

MARTINI (E.) 8<sup>5</sup> 15  
16 18 18<sup>1</sup> 19 20 21-26  
26<sup>1</sup> 27 28 49 52 55<sup>4</sup>  
56<sup>2</sup> 57<sup>1</sup> 84 282 305 335  
381<sup>1</sup>.

MÉNIPPE le Cynique  
346. Autre 346.

MERCATI (S. G.) 312.  
métamorphoses 344  
345.

S. MÉTHODE 63-65 69-  
71 228 340.

METTAUER (Th.) 261-  
269 271.

MEURSIUS (J.) 183.

MICHAELIS (A.) 320.

MILLER (E.) 311 312<sup>3</sup>.

MILTIADÉ 74.

minuscules 10 11 16  
17 20 115 129 130 132  
133 140 150 158 166  
168 203 361 363 375.

modes musicaux 163-  
166.

monocondyle 18<sup>1</sup>.

MOPSOS 145<sup>1</sup>.

MOTAWAKKIL, *calife*  
*de Bagdad* 2.

MÜLLER (I.) 313<sup>3</sup>.

MÜLLER (R.) 280<sup>11</sup>  
280<sup>13</sup> 346<sup>3</sup>.

mutilations de manus-  
crits 8<sup>5</sup> 26 55 56 56<sup>1</sup>  
57<sup>1</sup> 272 295 312 344.

## N

Naples 80.

Néo-platoniciens 323  
324.

NILSSON (M. P.) 224.

nomades 68<sup>5</sup>.

nome lyrique 120 121  
160 162 165 166 182  
193 265.

*nomina sacra* 16<sup>2</sup> 20<sup>3</sup>.

noms propres 16 20  
40 83 181 193 237 242.

*nu* épheleystique 17  
17<sup>2</sup> 20 20<sup>5</sup> 29 30 54  
85 91 92 108 284 284<sup>3</sup>  
340 363 365 371 376.

numérotation des cha-  
pitres 56 57 57<sup>1</sup> 57<sup>2</sup>  
381.

NUNNESIUS (P. J.)  
121 156.

## O

omissions 16 17 19  
21 24 36 58 77 111  
115 141 171-200 209<sup>1</sup>  
215 221 222 226 233  
239 246 247 273 285  
288 290 291 300-303  
310 310<sup>4</sup> 312 313 321-  
323 325 326 334 335  
351<sup>1</sup> 354 355 365 367-  
371 374 375 377-381.  
onciales 11 16 35 41

42 45-47 150 154 166  
281 349 359.

oracles 237 331.

ORION le grammairien  
157 158 214 215

ornées (lettres) 184<sup>1</sup>.

OROS 307 307<sup>2</sup> 308.

ORTH (E.) 1<sup>2</sup> 2<sup>2</sup> 3  
7 8<sup>1</sup> 9.

orthographe 28<sup>2</sup> 29  
42 54 58 72 84 98 99  
111-133 135-139 146-148  
201 202 220 224<sup>1</sup> 226  
282 284 285 288 290  
340 341 345 347-350  
356 363 365 372 373  
377.

OURANOS 247 248.

## P

PANYASIS 320 322  
323 336.

PAPADOPOULOS-KERA-  
MEUS 315.

parchemin 15 16 18  
19 38 46.

Paros 153.

parthénées 195 196.

particules 37 66 124  
125 178 179 179<sup>1</sup> 182  
183 192 194 198 199  
232 235 238 241 242  
246 250 253 254 271  
341 348 367 369 372  
375<sup>1</sup> 377.

Patras 279 280.

PAUSANIAS 280.

PÉLASGES 237.

PELZER (Mgr) 312<sup>4</sup>.

PERDICCAS I, *roi de*  
*Macédoine*, 152.

PÉRICLEITOS, *citharè-*  
*de*, 166.

perles 68.

PHÉMONOÉ 53 320  
331.

PHILÉTAS de Cos 118.

PHILIPPE I, *roi de Macédoine*, 152.

Philippopolis 319.

PHILON de Byblos 291.

PHILOSTRATE 63-69 84  
175 228 340 346 355.

PHOTIUS I et *passim*  
photographies de manuscrits 21 26 27 27<sup>1</sup>  
65 75 103 270<sup>2</sup> 273 274  
282 291.

PHRYNIS de Mytilène 126.

PICKARD-CAMBRIDGE  
(A. W.) 266<sup>1</sup>.

*pinax* 25 57 57<sup>1</sup> 186  
363 365 381.

PINDARE 265 331  
336 346 347.

*Pindarica (figura)* 346.

PISANDRE, *poète épique*, 188 188<sup>4</sup> 189 199  
366.

PLATON 74 164 166  
235 261 264 270-273  
275 280 294 295 361.

plume 25 38 43 55<sup>2</sup>  
92 273<sup>2</sup>.

PLUTARQUE 63 72 77-  
82 84 162 228 280 340  
355 376.

POGGI (G.) 312.

poinçon *voir* canif.

points 52.

POLÉMATAS, *général thébain*, 53.

POLLUX, *le grammairien*, 212.

POLYBE 138 142<sup>2</sup>.

ponctuation 17 18 20  
21 48 55<sup>2</sup> 64<sup>6</sup> 376.

*Popilia (via)* 80.

POROS, *nom de deux princes vaincus par Alexandre*, 69.

POWELL (J. U.) 118<sup>3</sup>  
158<sup>3</sup>.

PRELLER (L.) 157 304<sup>2</sup>  
304<sup>3</sup>.

prépositions 82 96  
101 211 341.

prêtres, prêtresses 140  
236 237 331.

prix (aux concours) 263  
264 266 266<sup>1</sup> 271.

procès 237 238<sup>2</sup>.

PROCLOS, *auteur de la Chrestomathie*, 11, 53 55  
57 98 103 132 150-153  
157 158 160-162 164-  
167 169 178 186 189  
190 195 196 204 207  
211 213 214 217 218  
222 223 228 229 234  
239 241 245 254 255  
259 266 268 275 282  
284 300 303 304 308  
309 319 320 324 325  
327 329 331 332 334  
336 359 365-368 381  
382.

PROCLUS, *le philosophe*,  
262 263 324.

prolégomènes 280 343  
344<sup>1</sup>.

prononciation 17 18  
29 32 53 76-78 111  
114 116-122 124 127-  
129 131-133 142<sup>3</sup> 146  
204 340 348 349 351  
352 360 362 364 366  
370 375 376 379.

prophétesse 237.

prosodion 214.

proverbe 274.

PSELLOS (Michel) 319.

PTOLÉMÉE *Philadelph*  
phe 346.

PUECH (A.) 138<sup>3</sup>.

purifications 281.

purismes, puristes 79  
97 189 193 221 225 235  
254 289 341.

PYRRHUS, *général*, 81.

## Q

quaternions : *voir* cahiers.

QUINTILIEN 322.

## R

RABE (H.) 280<sup>3</sup> 344<sup>2</sup>.

rajeunies (lettres) 24.

ratures 115 128.

réfléchi (pronom) 93  
94<sup>1</sup> 225 228.

REINACH (Th.). *Voir*  
WEIL-REINACH.

REITZENSTEIN (R.)  
280<sup>10</sup> 298<sup>1</sup> 307<sup>2</sup> 309-315  
316<sup>2</sup>.

remaniements de texte  
111 189 197 199 201  
231-233 238-240 245-255  
285 292 300 309 331  
340 343 345 347 348  
354 365 366.

renard 243.

repassées (lettres) 23  
24 42 49 52 145.

« repentirs » calligraphiques 38 45 46 49  
113-116 135.

retouches 35-50 112<sup>1</sup>  
114<sup>1</sup> 125 129 130 145  
347 377 380.

réviseurs, révisions 17-  
19 21 22 34 40 43 46  
97 101-103 105 107 122  
125 132 138 163 339  
340 342 350 354-356  
360 363 364 371 381.

rhapsodes 330.

RIBBECK (O.) 247 248.

RITSCHL (F. G.) 307<sup>2</sup>.

ROHDE (E.) 152-154.

rubricateur 52 59 378.

RUHNKEN (D.) 269-  
271.

RUTGERS VAN DER  
LOEFF (A.) 119<sup>2</sup>.



## S

Sainte Sophie (Constantinople) 312<sup>1</sup>.  
 Salamine 190 334.  
 Samos 153.  
 SAUMAISE (Cl.) 247 248.  
 SCHANZ (M.) 274.  
 SCHENKL (C.) 28.  
 SCHMID (W.) 324.  
 SCHOTT (A.) 121 137 156 158-162 164 246 252<sup>4</sup>.  
 SCHWARTZ (E.) 349 350 352<sup>1</sup>.  
 Scoliastes 235 310 311 318 380. (Aristide) 314 315 347. (Aristophane) 267. (Clément d'Alexandrie) 281-292. (Denys de Thrace) 212 268 331. (Dion Chrysostome) 314 315. (Eusèbe) 291-295. (Lucien) 314 316. (Philostrate) 314. (Pindare) 212. (Platon) 158 159 259 261-277 321 336 361 362 364<sup>1</sup> 382.  
*scriptio continua* 16 18 20 68 94 96 101 123 132 349.  
 secrétaire de Photius 5 6 9-11 98 149 151 153 165 255 359 360.  
 SÉMÉLÉ 158.  
 SÉMONIDE d'Amorgos 118 152 153 234.  
 SIEBENKEES (J. P.) 269.  
 sille 243 307.  
 SIMONIDE de Céos 212.  
 SINTENIS (C.) 80.  
 SKUTARIOTIS (Theodoros), propriétaire du manuscrit A, 15 18 181 381.  
 SOCRATE 261.  
 SOLON 210.  
 SONNY (A.) 280<sup>8</sup> 280<sup>9</sup>

280<sup>11</sup> 280<sup>12</sup> 281<sup>2</sup> 315 344<sup>1</sup>.  
 SOPHOCLES (E. A.) 157<sup>6</sup>.  
 Sparte 166.  
 SPIRO (F.) 280<sup>10</sup>.  
 STÄHLIN (O.) 281<sup>4</sup> 343<sup>2</sup> 343<sup>3</sup> 347 348.  
 STASINOS de Cypre 103 181<sup>2</sup> 190 192 334.  
 STEIN (F.) 159 173 261 266-271 282 285 291<sup>1</sup> 293 293<sup>1</sup> 297 316<sup>3</sup> 321.  
 STEPHANOS, copiste, 279.  
 STOBÉE 118.  
 STRABON 332.  
 STURZ (F. W.) 303<sup>1</sup> 304<sup>4</sup>.  
 style 75 138 139 187 195 199 217 238-240 244 247 249 253 267 268 329 335 341 345 348 351 365 368 369 371. Style oral 160 165 187 192 216 221 222 228 233 235 248 252 255.  
 STYLIANOS, copiste, 280.  
 SUIDAS 210 321 323.  
 suppressions 94<sup>1</sup> 160 177 187-189 191-196 198-200 240 246 250 253 254 265 292 300-302 341 354 366-372 377.  
 suprascrits (lettres) 21 37 39 41 43 45 55<sup>2</sup> 114.  
 surcharges 27 36 40-42 44 46-49 54<sup>1</sup> 72 93 116 129 201 215 342.  
 SYKES (E. E.) 157<sup>5</sup>.  
 SYLBURG (F.) 121 154-156 164 165.  
 synchronismes 152.  
 synonymes 83 158 205 218 289 341 345.

## T

taches d'encre 38 40 55<sup>2</sup>.  
 tachygraphie 5 183 375<sup>1</sup>.  
 TARASIOS, frère de Photius, 1 3-5 7-9 132 149 150 157 159 162 168 224<sup>3</sup> 275 276 286 360-362 382.  
 TÉLÉGONOS 150 151 293.  
 temps des verbes 75 82 341.  
 TERPANDRE 166.  
*Testament (Ancien et Nouveau)* 154.  
 Teutons 80.  
 Thèbes, Thébains 140 224 237 238<sup>2</sup> 289.  
 théologie, théologiens 71 315 340 343.  
 THÉOPHRASTE 205.  
*Thesaurus* d'Estienne 157<sup>6</sup> 210<sup>4</sup>.  
 Thessalonique 19.  
 thrène 52 306.  
 THUCYDIDE 142<sup>2</sup> 165 242.  
 TIRÉSIAS 344 345.  
 tracé des lettres : voir *ductus*.  
 tradition indirecte 257-336.  
 tragédie, tragiques 261 263 264 267 271 331.  
 transposition de mots 76 80 83 111 178 189 201 214 231 232 235 239-244 246 249 250 253 285 292 293 300 317 341 366-370 379.  
 tréma 41.  
 TREU (M.) 319.  
 tripodéphorique (chant) 326.  
 TRIPTOLÈME 151.

- trous à la pointe sèche 292 294 302 306 356  
 15. 359 372 373 376 379  
 Turcs 15.  
 TZETZÈS 152 153 153<sup>1</sup>  
 324.
- U
- ULYSSE 150 151 208  
 300.  
 USENER (H.) 320 323  
 325 326.
- V
- variantes 18 21 56  
 66 69 78 82 83 91 98  
 111-113 127 135-169 188  
 200-202 205 217<sup>1</sup> 221  
 228 246 276 285 290
- 292 294 302 306 356  
 359 372 373 376 379  
 381. Variantes avec γρά-  
 φεται 25 47 55 55<sup>2</sup> 56  
 381.  
 VASILIEV (A. A.) 1<sup>2</sup>.  
 Venise 15 19.  
 virginité 70.  
 VITELLI (G.) 312<sup>4</sup>.  
 vocabulaire 202 204  
 219 223 227 287 289.  
 vulgarismes 97 139  
 336.  
 vulgate 84 146.
- W
- WEIL-REINACH 166<sup>1</sup>  
 166<sup>3</sup>.
- WELCKER (F. G.) 247  
 248 320 327.  
 WESTPHAL (R.) 94<sup>1</sup>  
 117 121 122 141 155  
 156 159 164 166 167  
 172 173 209 213 220  
 222<sup>1</sup> 234 252<sup>4</sup> 282.  
 WILAMOWITZ (U. von)  
 121 280<sup>10</sup>.  
 WIRTH (G.) 142<sup>2</sup>.
- X
- XÉNOPHON 142<sup>3</sup> 241.
- Z
- ZIEGLER (K.) 64 80.

## II. INDEX GREC

- Ἀγέλαστος πέτρα 53  
 252<sup>4</sup>.  
 ἀδρός (style) 54 58.  
 ἀνεγνώσθη(σαν) 4 173  
 174.  
 ἀνθηρός (style) 58.  
 ἀνιᾶσθαι 242 252.  
 ἀπαλλαγή 71.  
 Ἀπόλλω 144 144<sup>1</sup>.  
 ἀποχράομαι 209<sup>1</sup>.  
 Ἀρίων (cas obliques)  
 32 54 126-127 277.  
 ἀρμόζω 163-165.  
 ἀρμονία 164-166.  
 βαρυτόνησις 98.  
 βάτος, βάττος 123.  
 Γαλάξιος 224 370.  
 γεννάω 247 248.
- διαπορεύομαι 207.  
 δι' ἀρετήν 190.  
 διελασθέν 68.  
 διεξέρχομαι 207.  
 διθύραμβος 158.  
 δίθυρος 158 159.  
 διπλάσιος(féminin) 142<sup>2</sup>.  
 δυεῖν 72.  
 εἶδος (= style) 205.  
 ἕκαστος 219.  
 ἐκάτερος 122.  
 ἐκδίδωμι 8.  
 ἔκδοσις 8.  
 ἐκπρέπω 162 163.  
 ἐλεγεία(ή) 209 210 211  
 250.  
 ἐλεγεία(τὰ) 209-211.  
 ἐμπορία 117.
- ἐμφαίνω 202 203 207.  
 ἐννεα(έννα)ετηρίς 219  
 220 254.  
 ἐπί 70 222<sup>1</sup> 242.  
 ἐπικαλέω 216.  
 ἐπικήδειος 59 60.  
 ἐπικρατίδες 222 223  
 223<sup>1</sup> 224 224<sup>3</sup> 352<sup>2</sup> 370.  
 ἐπίνικος 59<sup>1</sup> 211-213  
 218 326 327 352<sup>2</sup> 367-  
 369.  
 ἐπιφαίνω 202 203.  
 ἐποποιοί 330 331.  
 ἔπος 180 330 331.  
 ἔστι 30.  
 εὐχομαι 348.  
 ἡβουλήθησαν 72.  
 ἱαμβος 250 251.



- ἰδέα (= style) 205.  
 ἱερόσυλοι 102 103.  
 ἱκεσία 138.  
 ἱκετηρία 138.  
 ἰόβακχος 29 54 58.  
 Ἰππῶναξ 100.  
 Ἰσμήνιος 224.  
 ἰσχνός (style) 58.  
 ἰφικρατίδες 222 223  
 223<sup>1</sup> 224 224<sup>3</sup> 352<sup>2</sup> 370.  
 καθειμένος 167.  
 κούρητες, Κουρήτες 96  
 137 218.  
 Κρής 30 99.  
 κρίσις ποιημάτων 205  
 206.  
 κυκλικοί 291.  
 κύκλος 207 208.  
 Κύπρια 51 103 104  
 367 375.  
 κωμωδία 261.  
 κώπω 53 97 223.  
 μὲν... καὶ 236.  
 μέσος (style) 58.  
 μεταβάλλω 218 369.  
 μεταλαμβάνω 218 369.  
 μέτωπον 56<sup>2</sup>.  
 Μυτιληναῖος 118 119.  
 νόμιμος 160-162.  
 νόμιος 160-162.  
 οἰκεῖος 216.  
 οἶον, οἶονεῖ 213 214. 363 368.  
 ὅτι 6.  
 πάθος 121.  
 παιάν (cas obliques) 100  
 101 367.  
 παραδίδωμι 246.  
 παρθενία 71.  
 περιθριγκόω 80.  
 περικαθέζομαι 289.  
 περιστέλλω 289.  
 περιστέφω 289.  
 πεφεισμένως 243.  
 πλάσμα (= style) 205.  
 ποιέω 330 331.  
 ποιητής 180 330 331.  
 πολυμαθία 55<sup>2</sup> 56.  
 πρόθεσις 143<sup>1</sup>.  
 προσέρχομαι 211 251  
 252 252<sup>4</sup>.  
 προσηγορία 336.  
 προσκαθέζομαι 289.  
 προσόδιον 54 120.  
 προτερέω 218 369.  
 πρωτότυπον 56<sup>2</sup>.  
 ῥήτωρ 180.  
 ῥυθμός 164.  
 Σημωνίδης 118.  
 σκόλιον 32 58 97 327  
 363 368.  
 σφαῖρα 30 99.  
 σχόλιον 64<sup>6</sup>.  
 τίς 106 235 243.  
 τόνος 164 165.  
 τράγος 261.  
 τρυγωδία 261.  
 ὑμέναιος 53.  
 ὑμνέω 138.  
 ὕμνος 127 213.  
 ὑπαλλαγή 71.  
 ὑπέρειμι 157.  
 ὑπογραφεύς 5.  
 \*ὑπόμονος 127 132.  
 φασί, φησί 105 144.  
 Φιλίτας 118.  
 Χαλάζιος 224 370.  
 χράομαι 121 162.  
 χρηστομάθεια 30 35  
 117.  
 ὠρυγεν 68.  
 ὠσχη 30.  
 ὠσχοφορία 58.  
 ὠσχοφορικά 30 54 58  
 119 123<sup>1</sup> 126.

## III. INDEX DES AUTEURS \*

## a) MANUSCRITS

## ANTIPHON

Crispsianus : 142<sup>2</sup>.

## APOLOGETAE

Parisinus 451 [Exemplaire d'Aré-

\* Les deux points précèdent toujours le chiffre de la page ; l'astérisque signale les manuscrits actuellement disparus.

thas] : 280 280<sup>4</sup> 281 285 291 294  
294<sup>1</sup> 295 315 343 347-352 355 356  
372.

F<sup>o</sup> 6<sup>r</sup> : 282 294.

F<sup>o</sup> 211<sup>r</sup> : 291 294.

## ARISTIDE

*Laurent. pl. LX*, 3 [Exemplaire  
d'Aréthas] : 280<sup>6</sup> 347 355 356.

*Paris. gr. 2951* [Exemplaire d'Aré-  
thas] : 280<sup>6</sup> 347 355 356.

## DION CHRYSOSTOME

*Paris. gr. 2958* : 280 353.

*Urbinas 124* : 280 353.

\**Exemplaire d'Aréthas* : 280 315<sup>2</sup>  
343 353 355.

## DOGMATICI

*Mosquensis 394* [Exemplaire d'A-  
réthas] : 280 280<sup>7</sup>.

## ETYMOLOGICON GENUINUM

*Laurent. S. Marci 304* : 311 312<sup>3</sup>  
315 316.

F<sup>o</sup> 137<sup>r</sup> 224<sup>r</sup> 245<sup>r</sup> : 312.

Souscription : 312 314.

*Vatic. gr. 1818* : 311 312 312<sup>3</sup>  
316.

F<sup>o</sup> 178<sup>v</sup> 182<sup>v</sup> : 312.

\**Exemplaire d'Aréthas* (?) : 314-  
317 355.

## ETYMOLOGICON MAGNUM

*Vossianus gr. 20* : 298<sup>1</sup> 310 310<sup>4</sup>.

## EUCLIDE

*Bodl. Dorvillianns X*, 1, *infr.* 2, 30  
[Exemplaire d'Aréthas] : 279<sup>2</sup> 286.

## HOMÈRE

*Marc. gr. 454* [= Venetus A] :  
188<sup>4</sup>.

\**Exemplaire d'Eustathe* : 332 333.

## JULIEN

\**Exemplaire d'Aréthas* : 280 353.

LESBONAX (le grammairien)

\**Exemplaire d'Aréthas* : 280 346.

## LUCIEN

*Harleianus 5694* [Exemplaire d'A-  
réthas] : 280<sup>2</sup> 343-346 355.

*Coislinianus gr. 345* [Scolies] : 344  
345.

## MICHEL ITALICOS

*Bodl. Baroccianus 131* : 319.

## PAUSANIAS

\**Exemplaire d'Aréthas* : 280.

## NICÉTAS ACOMINATOS

*Paris. gr. 1234* : 181.

## PHILOSTRATE

\**Exemplaire d'Aréthas* : 280 346  
355.

## PHOTIUS

*Marc. gr. 450* [= A] : 10 *passim*.

F<sup>o</sup> 1<sup>r</sup> : 181. 1<sup>r</sup>-4<sup>v</sup> : 57. 4<sup>r</sup> : 57.  
5<sup>r</sup> : 181. 66 67 68 : 16. 72<sup>r</sup> : 17.  
104<sup>r</sup> : 25. 126<sup>r</sup> : 261. 131<sup>v</sup> : 36. 157<sup>r</sup> :  
25. 198<sup>v</sup> : 25. 300<sup>v</sup> : 15 25 56 57<sup>2</sup>.  
301<sup>r</sup> : 16 55<sup>2</sup>. 303<sup>r</sup> : 52. 303<sup>v</sup> : 25.  
304<sup>r</sup> : 15 16. 304<sup>v</sup> : 16. 327<sup>v</sup> : 25 55  
57<sup>2</sup>. 328<sup>r</sup> : 57<sup>2</sup>. 332<sup>r</sup> : 25. 339<sup>v</sup> : 56.  
390<sup>r</sup> : 19. 537<sup>v</sup> : 26.

A<sup>1</sup> : 24 27 28 33-50 99 125 376.

A<sup>2</sup> : 18 23-28 32-54 55<sup>2</sup> 57 58 99  
100 101 105 118 124<sup>2</sup> 125-128 131  
150 151 177 178 180 182 183 209 209<sup>1</sup>  
226 376 377 380 381.

A<sup>3</sup> : 18 19 23-28 31-50 54-58 103-  
107 118 122 125 127 131 154 177  
288 380 381.

A<sup>4</sup> : 19 24 49.

A<sup>5</sup> : 19 24.

\**Modèle de A* : 51 56 56<sup>2</sup> 91-93 95  
99 99<sup>1</sup> 100 108 114 115 119 120 122  
125 129 130 136 140 284 375.

\**Ancêtres de A* : 92 125 130 148  
302 374 375.

\**Archétype AM* : 59 56<sup>2</sup> 57<sup>1</sup> 90-92  
96-98 101-103 107 109 121-125 127-  
133 136 137 141 145-148 151 153-  
155 161 167 168 177-179 184 186  
187 194 200 203 208 213 218 226  
239 276 277 286 287 289 293 302  
303 354 362-364 375-377 382.

\**Ancêtres de l'archétype AM* : 133  
149 150 155 157 159 161 163 167  
168 179 277 360-364.

\**Exemplaire de Tarasios* : 109 132  
133 149 153 157 159 163 167 168  
224<sup>3</sup> 275 286 360 362.

*Marc. gr. 451* [= M] : 10 *passim*.

F<sup>o</sup> 1-120 : 19. 3<sup>r</sup> : 57<sup>1</sup>. 3<sup>v</sup> : 186.  
70<sup>r</sup> : 21. 121-160 : 19. 143<sup>v</sup> : 21.



161-226 : 19. 227-441 : 19. 248<sup>r</sup> : 15.  
250<sup>r</sup> : 15. 313<sup>r</sup> : 64<sup>6</sup>. 406<sup>r</sup> : 21. 427<sup>v</sup> :  
21.

*M*<sup>2</sup> : 21.

*M*<sup>3</sup> : 21. 22. 64<sup>6</sup> 72 75 77<sup>9</sup> 84.

*M*<sup>4</sup> : 21 22.

*M*<sup>5</sup> : 21 22.

*M*<sup>6</sup> : 21 22.

\*Modèle de *M* : 98 129 143 188 335.

\*Ancêtres de *M* : 59 60 64<sup>6</sup> 91 94<sup>2</sup>  
96 104 125 129 130 146 148 185 188  
190 195 197 200 201 211 225 285  
287 290 294 327 377 378 380.

\*Exemplaire du Correcteur Anonyme [= Aréthas] : 180 181 183-  
187 194 198 206 208 215 218 220  
222 223 225 226 228 232 236 245  
249 252 286 288 292 293 342 344  
345 347 353-355 364-372 378 379  
382.

*Paris. gr.* 1226 [= C] : 194.

*F*<sup>o</sup> 216<sup>r</sup> : 194.

*Paris. gr.* 1266 [= B] : 16 26 27-  
37 41-43 50 85 90 93 105-107 107<sup>1</sup>  
108 115<sup>1</sup> 117 122 125-127 131 136  
146 150 151 154 159 167 192 276  
288 302 380 381.

*P.* 35-42 : 27.

\*« Tirages à part » : 305 309 310  
314 317 327 377 380.

## PLATON

*Bodleianus* 39 [= B, exemplaire  
d'Aréthas] : 269 270 272-274 280<sup>1</sup>  
281 356.

*Paris. gr.* 1807 [= A] : 270-276  
294 381.

*F*<sup>o</sup> 28<sup>r</sup> : 270 271. 303<sup>r</sup> : 273.

*Paris. gr.* 1808 : 270.

*Paris. gr.* 1812 : 270.

*Marc. gr.* 184 : 270.

*Marc. gr.* 185 : 270.

*Marc. app. cl.* 4, 1 [= T] : 272-274.

*Vatic. gr.* 1 [= O, exemplaire d'A-  
réthas] : 272-274 280<sup>1</sup> 294 295 356.

*F*<sup>o</sup> 150<sup>4</sup> : 274.

## PLUTARQUE

\*Exemplaire d'Aréthas : 280 355.

## PROCLOS

\*Exemplaire de Photius : 132<sup>1</sup> 150  
156 158 161 166 169 173 359 360.

## SUIDAS

*Leid. Vossianus* Fol. 2 : 210<sup>2</sup>.

## THUCYDIDE

241<sup>2</sup>.

## b) PASSAGES

ANACRÉON [éd. Diehl] fr. 15 : 306.  
*Anecd. Oxon.* CRAMER, III, 257 :  
212<sup>6</sup>.

Anonyme *Περὶ κωμῶδίας* III Düb-  
ner : 267 268.

APOLLODORE [éd. Wagner] I, 1 :  
248<sup>2</sup>. I, 2 : 248<sup>2</sup>. *Epit.*, VI, 3 : 145<sup>1</sup>.

ARÉTHAS, *Commentaire sur l'Apoca-  
lypse* : 315 316.

ARISTIDE [éd. Dindorf] I, p. 189 :  
155<sup>2</sup>. 201 : 73<sup>3</sup> 76<sup>3</sup>. 224 : 76<sup>5</sup>.  
248 : 73<sup>2</sup>. 249 : 72<sup>2</sup>. 263 : 72<sup>5</sup>.  
204<sup>2</sup>. 271 : 72<sup>5</sup> 73<sup>5</sup> 204<sup>2</sup>. 272 : 74<sup>2</sup>.  
280 : 64<sup>6</sup>. 288 : 76<sup>7</sup>. II, p. 63 :  
72<sup>2</sup>. 106 : 75<sup>5</sup>. III : 73<sup>4</sup>. 128 : 73<sup>1</sup>  
204<sup>1</sup>. 135 : 75<sup>1</sup> 76<sup>9</sup>. 160 : 76<sup>4</sup>.  
171 : 74<sup>1</sup>. 212 : 74<sup>5</sup>. 213 : 75<sup>4</sup>.  
237 : 74<sup>4</sup>. 238 : 75<sup>2</sup>. 239 : 75<sup>6</sup>.

245 : 72<sup>2</sup> 77<sup>1</sup>. 295 : 76<sup>1</sup>. 298 : 72<sup>4</sup>  
75<sup>3</sup>. 338 : 73<sup>8</sup>. 364 : 76<sup>10</sup>. 381 : 76<sup>2</sup>.  
405 : 74<sup>3</sup>. 76<sup>6</sup>. 422 : 76<sup>8</sup>. 503 :  
212<sup>9</sup>. 511 : 212<sup>9</sup>.

ARISTOPHANE, *Thesm.*, 193 : 330.

ARRIEN, *Anabase*, V, 21, 4 : 69<sup>2</sup>.

ATHÉNAGORE [éd. Geffcken], p.  
120, 23 : 349. 120, 24 : 349. 121,  
24 : 349. 122, 28 : 350. 122, 30 :  
349. 123, 8 : 350. 124, 9 : 349.  
125, 31 : 350. 125, 36 : 350. 127,  
1 : 350. 128, 4 : 349. 129, 17 :  
351. 130, 29 : 350. 132, 25 : 349.  
134, 4 : 350. 134, 26-27 : 350.  
136, 8 : 349. 136, 20 : 349. 138,  
10 : 350. 139, 1 : 349. 139, 3 :  
350. 140, 27 : 350. 141, 13 : 349.  
142, 27 : 349. 143, 10 : 350. 144,

- 23-24 : 351. 145, 5 : 349. 145, 15 : 350. 145, 30 : 351. 146, 33 : 350. 147, 7 : 351. 148, 9 : 349. 148, 10 : 352. 148, 26 : 349. 149, 13 : 350. 149, 19 : 350. 153, 3 : 349.
- ATHÉNÉE I, 3 D : 212<sup>1</sup>.
- BACCHYLIDE [éd. Snell], II, 13 : 212<sup>1</sup>. fr. 1 : 212<sup>7</sup>.
- CALLIMAQUE [éd. Schneider], fr. 555 : 212<sup>6</sup>.
- CHOEROBOSCO in *Hephaest. Ench.*, p. 214, 12 Consbruch : 55<sup>1</sup>.
- CLÉMENT D'ALEXANDRIE [éd. Stählin] *Paed.*, p. 163, 20 : 348. 174, 18 : 348. 214, 21 : 348. 219, 15 : 348. 220, 11 : 348. 223, 13 : 348. 252, 30 : 348. *Protr.*, p. 10, 10 : 281<sup>5</sup>.
- CONON, *Narrat.*, 9 : 26<sup>1</sup>.
- DENYS D'HALICARNASSE, *De imit.*, 2, 2 [2, p. 204, 14 Usener-Radermacher] : 322<sup>1</sup>.
- DIDYME, au troisième livre des *Symposiaca* : 307.
- DIODORE DE SICILE, XV, 44 : 222<sup>2</sup>.
- DIOGÉNIEN, *Paroem. gr.*, I, p. 179, 20 : 212<sup>1</sup>.
- DION CASSIUS, 37, 21, 1 : 212<sup>1</sup>.
- ÉLIEN, *N. A.*, VI, 24 : 243<sup>2</sup>.
- ESCHYLE, *Agam.*, 174 : 212<sup>1</sup>.
- ETYMOLOGICON MAGNUM, 277, 44 : 158<sup>1</sup>. 326, 53 : 210<sup>5</sup>. 327, 38 : 297-305. 367, 56 : 311<sup>1</sup>. 454, 50 : 306. 664, 20 : 157<sup>7</sup>. 713, 17 : 118<sup>1</sup>. 306. 718, 35 : 307, 308. 776, 41 : 308, 309. 777, 2 : 213<sup>2</sup>.
- EURIPIDE, *Bacch.*, 526 : 159<sup>2</sup>.
- EUSÈBE, *Prép. évang.*, p. 39 D : 291<sup>1</sup>.
- EUSTATHE, *Comm. Iliad.*, 3, 38 : 329, 330. *Odyss.*, 1574, 11 : 97<sup>1</sup>. *Pind.* dans CHRIST, *Pind. carm.*, CVII, 18 : 212<sup>3</sup> 212<sup>11</sup>.
- ÉVAGRIUS, *Hist. eccl.* [éd. Bidez-Parmentier], p. 19, 29 : 159<sup>1</sup>.
- GRÉGOIRE DE NYSSE, *PG*, 44, 425 D 484C 485C : 212<sup>1</sup>.
- HÉPHAESTION [éd. Consbruch], p. 17, 2 : 152<sup>5</sup>.
- HÉRACLIDE PONTIQUE, *FHG*, II, 219 : 212<sup>1</sup>.
- HÉRODIEN, *Gramm. graeci*, III, 1, p. 123, 16 : 97<sup>2</sup>.
- HÉRODOTE, VIII, 139 : 152<sup>1</sup>.
- HÉSIODE [éd. Rzach<sup>3</sup>], fr. 160 : 145<sup>1</sup>.
- HOMÈRE, *A* 201 : 329. *B* 135 : 346. *N* 351 : 251<sup>1</sup>.  $\delta$  248 : 333.  $\zeta$  51 : 251<sup>1</sup>.
- Inscriptions* dans Ch. MICHEL, *Rec.*, 8 : 119<sup>1</sup>. 25 : 119<sup>1</sup>. 894, 25 : 212<sup>1</sup>.
- Michel ITALICOS, dans CRAMER, *Anec. gr. Oxon.*, III, p. 189, 18-29 : 212<sup>1</sup> 319<sup>1</sup> 320.
- LESBONAX, *De figuris* [éd. R. Müller], p. 44 : 346<sup>4</sup>.
- LIBANIUS [éd. Foerster], II, p. 237, 1 : 212<sup>2</sup>.
- LUCIEN, *Dial. des court.*, 5 : 344<sup>3</sup>. *Harmonid.*, 1 : 166<sup>2</sup>.
- S. MÉTHODE [éd. Bonwetsch], p. 49, 3 : 70<sup>1</sup>. 74, 19 : 70<sup>5</sup>. 79, 11 : 71<sup>2</sup>. 81, 4 : 70<sup>9</sup>. 168, 1 : 70<sup>3</sup>. 332, 4 : 70<sup>7</sup>.
- ORION, 155, 22 : 157<sup>3</sup> 213<sup>2</sup>.
- PHILODAMOS SCARPHEUS dans POWELL, *Coll. Alexandr.*, p. 165 : 158<sup>3</sup>.
- PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 25 : 68<sup>3</sup>. III, 6 : 65. III, 7 : 66 68<sup>1</sup>. III, 47 : 67<sup>1</sup>. III, 57 : 68<sup>4</sup>. V, 2 : 68<sup>2</sup>. VI, 35 : 68<sup>5</sup>.
- PHOTIUS, *Bibliothèque* [éd. Bekker]. Lettre-préface : 1<sup>2</sup> 2 5 7 8 8<sup>5</sup> 9 360<sup>1</sup> 361.
- P. 1, 6-8 : 5<sup>1</sup>. 1, 8 : 8<sup>2</sup>. 1, 19 : 8<sup>2</sup>. 84. 4 a 17 4 a 37 9 b 20 9 b 16 26 a 12 : 173. 68 a 19 : 69<sup>3</sup>. 134 b 19 : 146. 293 a 2 : 175<sup>1</sup>. 294 a 22 : 175<sup>1</sup>. 294 b 28 : 70<sup>8</sup>. 301 b 25 : 175<sup>2</sup>. 304 b 22 : 175<sup>1</sup>. 306 a 5 : 70<sup>4</sup>. 308 a 6 : 175<sup>1</sup>. 308 b 38 : 70<sup>2</sup>. 310 a 19 : 70<sup>6</sup>. 311 a 16 : 71<sup>3</sup>. 311 a 20 : 71<sup>1</sup>. 324 a 3 : 68<sup>3</sup>. 325 a 5 : 69<sup>4</sup>. 326 a 6 : 65. 326 a 29 : 68<sup>1</sup>. 327 a 15 : 67<sup>1</sup>. 328 a 6 : 68<sup>4</sup>. 328 b 3 : 68<sup>2</sup>. 329 b 33 : 175. 330 b 4 : 68<sup>5</sup>. 335 a 21 : 174. 336 b 2 : 56. 342 a 31 : 222<sup>2</sup>. 377 b-379 a : 344<sup>5</sup>. 393 b 13 : 79<sup>2</sup>. 393 b 37 : 80<sup>5</sup>. 394 b 2 : 80<sup>3</sup>. 395 a 41 : 79<sup>3</sup>. 395 b 5 : 72<sup>3</sup>. 396 a 23 : 79<sup>1</sup>. 396 a 28 : 80<sup>1</sup>. 396 b 33 : 80<sup>2</sup>. 398 a 21 : 81<sup>1</sup>. 398 b 14 : 80<sup>4</sup>. 399 a 17 : 81<sup>2</sup>. 400 a 15 : 73<sup>6</sup>. 401 b 13 : 155<sup>2</sup>. 402 a 18 : 73<sup>3</sup>. 402 a



- 24 : 76<sup>3</sup>. 403 a 37 : 76<sup>5</sup>. 403 b 18 : 227 365 375 377.  
 73<sup>7</sup>. 403 b 27 : 73<sup>2</sup>. 404 a 4 : 72<sup>2</sup>. § 6 : 35 36 38 39 41 42 46 49 54  
 405 a 2 : 72<sup>5</sup> 204<sup>2</sup>. 405 b 4 : 72<sup>5</sup> 58 116 125 141 146 178 203 204  
 204<sup>2</sup>. 405 b 6 : 73<sup>5</sup>. 405 b 29 : 213 227 241<sup>1</sup> 365.  
 74<sup>2</sup>. 406 a 9 : 64<sup>6</sup>. 406 b 28 : 76<sup>7</sup>. § 7 : 54 86 178 241<sup>1</sup>.  
 414 b 24 : 72<sup>2</sup>. 418 b 6 : 75<sup>5</sup>. § 8 : 58 86 141 145 187 199 204  
 418 b 30 : 73<sup>4</sup>. 420 a 4 : 73<sup>1</sup> 204<sup>1</sup>. 366 378.  
 420 b 3 : 75<sup>1</sup> 76<sup>9</sup>. 422 b 3 : 76<sup>8</sup>. § 9 : 36 37 41 49 86 115 125 178  
 423 a 31 : 76<sup>4</sup>. 424 a 8 : 74<sup>1</sup>. 204 205 227 366.  
 426 a 30 : 74<sup>5</sup>. 426 b 4 : 75<sup>4</sup>. § 10 : 30<sup>3</sup> 36-38 86 94<sup>2</sup> 141 143  
 427 a 40 : 74<sup>4</sup>. 427 b 16 : 75<sup>2</sup>. 187 188 199 200 205 206 227 246  
 427 b 35 : 75<sup>6</sup>. 428 b 23 : 72<sup>2</sup>. 247 366 379.  
 428 b 25 : 77<sup>1</sup>. 431 a 28 : 76<sup>1</sup>. § 11 : 54 86.  
 431 b 13 : 72<sup>4</sup>. 431 b 14 : 75<sup>3</sup>. § 12 : 16<sup>1</sup> 36 38 86 92 178 179  
 435 b 16 : 73<sup>8</sup>. 436 b 35 : 76<sup>10</sup>. 183 109 209<sup>1</sup> 210 377.  
 437 b 6 : 76<sup>2</sup>. 438 a 38 : 76<sup>6</sup>. § 13 : 33 36-38 53-55 86 94<sup>2</sup> 117  
 438 b 5 : 74<sup>3</sup>. 456 b 15 : 343<sup>2</sup>. 124 125 141 143 179 180 183 299  
 466 b 26 : 185 186. 467 b 16 : 174. 300 302 309 330 335 336 364 366  
 468 b 2 : 174. 469 a 4 : 174. 377 379 381.  
 469 b 13 : 174. 474 a 22 : 175. § 14 : 37 86 106 180 181 183 188  
 477 b 21 : 174. 498 a 1 : 175<sup>1</sup>. 199 232 238 299 301 302 309 331  
 498 b 7 : 175<sup>1</sup>. 498 b 29 : 175<sup>2</sup>. 335 355 366 374 377.  
 505 b 28 : 175<sup>1</sup>. 509 a 35 : 175<sup>1</sup>. § 15 : 30<sup>3</sup> 117 141 145 179 188  
 512 a 40 : 175<sup>1</sup>. 516 a 31 : 175<sup>1</sup>. 189 200 327 366 378 380.  
 527 b 34 : 16 26. 529 a 25 : 175. § 16 : 37 86 96 189 199 201<sup>1</sup> 206  
 532 b 14-17 : 343<sup>3</sup>. 533 a 31 : 343<sup>4</sup>. 228 232 233 238 247 366 379.  
 535 a 7 : 343<sup>3</sup>. 535 b 26-33 : § 17 : 53 86 94 201<sup>1</sup> 206 207 225<sup>4</sup>  
 343<sup>3</sup>. 536 b 14 : 146. 540 b 7 : 227 233 238 247-249 292-294 298  
 26. 545, 21 : 4<sup>1</sup> 8<sup>3</sup>. 545, 22 : 26. 300 301 309 333 336 366 372 377.  
 Épilogue : 2 3 7-9. § 18 : 33 36-39 42 44 86 105  
 Codex 91 : 63 69 83. 106 114 125 141 142 207 227 240  
 Codex 94 : 17. 249 298 300 302 304 309 366.  
 Codex 186 : 83. § 19 : 36 37 45-47 49 86 94<sup>2</sup> 116  
 Codex 209 : 343 344. 125 148 150 151 169 189 199 201<sup>1</sup>  
 Codex 233 : 15. 207-209 226-228 233 234 238 240  
 Codex 234 : 15 63 69-71 83. 241 244 249 250 292-294 298 300  
 Codex 235 : 63 69-71 83. 302 309 317 334 360 362 366 372  
 Codex 236 : 63 69-71 83. 376.  
 Codex 237 : 63 69-71 83. § 20 : 20<sup>2</sup> 189-191 199 200 234  
 Codex 238 : 15. 299 300 304 309 334 367 377 379.  
 Codex 239 : 9 et *passim*. § 21 : 58 190 191 199 200 234  
 § 1 : 35 47 55-57 114 117 125 298 300 302 304 309 334 335 380.  
 130 173-177 180 183-186 200 245 § 22 : 20<sup>3</sup> 37 38 58 86 98 103  
 267 364 365 376 381. 104 114 125 181 181<sup>2</sup> 190-192 198-  
 § 2 : 16<sup>2</sup> 20<sup>3</sup> 30<sup>3</sup> 35 39 43 45 86 200 234 334 335 367 379 380.  
 119 120 135 226 245 246 365. § 23 : 16<sup>1</sup> 20<sup>3</sup> 51 86 96 102-104  
 § 3 : 16<sup>2</sup> 20<sup>3</sup> 86 98 107 187 199 207 234 238 241 250 333 363 367  
 232 238 239 246 365 379. 375.  
 § 4 : 24 32 36 37 39 40 46-48 54 § 24 : 42 53 86 204 209 209<sup>1</sup>  
 86 177 178 183 205 239 240 244 375 210 299 300 304 309 377.  
 377 379. § 25 : 16<sup>1</sup> 38 53 87 99 209 300  
 § 5 : 2 86 177 178 202-204 207 309.

§ 26 : 38 53 87 102 192 199 201<sup>1</sup>  
209 209<sup>1</sup> 211 227 234 238 250 299-  
302 309 363 367 377.

§ 27 : 16<sup>1</sup> 16<sup>2</sup> 30 38 42 43 46 53  
87 94<sup>2</sup> 99 107 107<sup>1</sup> 115 118-120 122  
125 126 129 136 141 144 179 181  
192 199 241 364 367 375 378 381.

§ 28 : 37 39 87 114 120 125 129  
136 175.

§ 29 : 39 52 53 55 87 96 106<sup>2</sup>  
141 142 148 151 167 169 211 228  
241-243 250-252 360 362 367 379  
381.

§ 30 : 39 87 91 124 125 136 139  
242 244 359 375 379.

§ 31 : 16<sup>1</sup> 40 53 87 100 117 119  
129 136 148 151-154 169 179 181  
182 234 235 238 242 360 362 364  
367.

§ 32 : 87 106 141 144 178 378.

§ 33 : 32 38 40 42 87 96 148 154  
168 171 172 360 362 367 381.

§ 34 : 87 98-100 120 141 144 171  
179 326 364 367 379.

§ 35 : 32 59<sup>1</sup> 87 97 99 122 148  
154 155 169 171 172 179 211 218  
227 326 362 364<sup>2</sup> 367 368.

§ 36 : 40 87 119 123<sup>1</sup> 126 171  
172 179 326 362 364 368.

§ 37 : 16<sup>1</sup> 32 87 154 171 179 192  
199 241<sup>1</sup> 367 379.

§ 38 : 40 87 102 105-107 107<sup>1</sup>  
116 125 127 130 132 136 141 144  
192 193 199 213 214 219 226 235  
238 253 362 363 368 378.

§ 39 : 30 87 100 107<sup>1</sup> 108 120  
141 142 148 156-158 169 179<sup>1</sup> 214  
215 228 235 236 238 242 244 253  
326 360 362 364 367 368 379.

§ 40 : 40 42 44 46-48 52 54 87  
93 102 114 117 120 125 148 158  
169 363 364 367 377.

§ 41 : 27<sup>1</sup> 36 41 87 94<sup>2</sup> 99-101  
107 120 182 363 364 367 376.

§ 42 : 16<sup>1</sup> 36 41 88 114 115 122  
125 148 158 159 168 193 199 253  
254 262 272 275-277 294 360-362  
364 368.

§ 43 : 32 37 39 41 42 88 106  
114 115 120 125-127 201<sup>1</sup> 215 226  
262 272 275 277 294 361 362 365  
368 381.

§ 44 : 16<sup>1</sup> 40 42 88 93 98 99 115  
125 139 140 144<sup>1</sup> 148 160-163 168  
169 181-183 215 216 227 359 362  
364 368 372 377.

§ 45 : 39 41 42 44 45 54 88 93  
96 103 104 114 115 124 124<sup>2</sup> 125  
127 136 182 193 199 368.

§ 46 : 16<sup>2</sup> 20<sup>3</sup> 37 43 54 88 99 118  
120 126 182 242 243 364 368.

§ 47 : 88 193 199 369.

§ 48 : 43 88 121 182 183 201<sup>1</sup>  
202 216 217 228 236 238 262 265  
272 275 276 294 361 369 372 377.

§ 49 : 32 88 119-121 128 130  
135 141 142 193 194 198 199 217  
363 364<sup>2</sup> 369 378.

§ 50 : 32 39 43-45 88 93 101  
103 114 120 121 125 135 148 163-  
166 168 168<sup>2</sup> 169 194 199 204 226  
362<sup>1</sup> 363 369 379 381.

§ 51 : 43 88 98-100 107<sup>1</sup> 117 136  
141 144 144<sup>1</sup> 194 199 217 367 378  
379 381.

§ 52 : 44 88 96 100 121 148 167  
168 194 199 217 218 228 362 369.

§ 53 : 58 106.

§ 54 : 54 58 88 120 364<sup>2</sup> 369.

§ 55 : 16<sup>1</sup> 88 102 182 183 363  
372.

§ 56 : 44 88 94<sup>2</sup> 96 106<sup>2</sup> 122  
137 141 143 172 218 241<sup>1</sup> 243 244  
364<sup>2</sup> 369 378.

§ 57 : 16<sup>1</sup> 59<sup>1</sup> 155 172 211 212  
218 227 369.

§ 58 : 16<sup>2</sup> 32 44 58 88 97 99 139  
368.

§ 59 : 32 37 39 44 58 88 97 114  
118 125 126 129 194 195 199 200  
218 227 363 368 369 379.

§ 60 : 21 32 43 44 88 96 97 99  
100 114 115<sup>1</sup> 118 119 125 129 136  
141 142 195 199 219 228 308 309  
315<sup>2</sup> 368 369 377 379.

§ 61 : 28<sup>2</sup> 88 95 179.

§ 62 : 20<sup>3</sup> 88 141 144 241<sup>1</sup> 378.

§ 63 : 53 55<sup>2</sup> 89 106 120 141 144  
308 309 364<sup>2</sup> 369 377 378.

§ 64 : 30 89 106<sup>1</sup> 195 199 308  
309 370.

§ 65 : 36 43 44 46 53 89 94<sup>2</sup> 117  
123 127 130 136 141 146 219 226  
309 364 370 378.



§ 66 : 45 52 54 58 89 99 122 243  
244 307 309 364<sup>2</sup> 370.

§ 67 : 16<sup>1</sup> 45 52 59 89 114 125  
141 143 172 306 309 377-379.

§ 68 : 53 171 172.

§ 69 : 20<sup>2</sup> 28<sup>2</sup> 45 46 53 58 89 120  
124 126 132 136 172 195 196 200  
219 220 227 236 238 254 282 284<sup>1</sup>  
285 288-290 294 354 360 362 370  
372.

§ 70 : 38 43 45 89 91 125 141  
143 145 146 282 284<sup>2</sup> 287 289 290  
378 379.

§ 71 : 36 44 45 89 114 116 119  
125 129 136 220 228 282 284<sup>2</sup> 284<sup>4</sup>  
284<sup>6</sup> 285 370 375.

§ 72 : 28<sup>2</sup> 38 45 46 52 53 89 99  
116 124-126 132 139 219 220 227  
243 244 282 284<sup>1</sup> 284<sup>2</sup> 284<sup>6</sup> 285 288  
360 362 370.

§ 73 : 89 104 108 220 221 226  
282 284<sup>5</sup> 287 370 379.

§ 74 : 16<sup>1</sup> 28<sup>2</sup> 39 45 46 53 89 99  
99<sup>1</sup> 100 116 117 119 125 126 136  
141 143 196 197 199 201<sup>1</sup> 221 222  
228 254 283 284<sup>2</sup> 284<sup>6</sup> 285 287-290  
364 364<sup>2</sup> 365 370 376 379.

§ 75 : 16<sup>2</sup> 20<sup>2</sup> 20<sup>3</sup> 41 46-48 53  
89 99 124 144<sup>1</sup> 283 284<sup>1</sup> 284<sup>5</sup> 284<sup>6</sup>  
288 290 364 370 376.

§ 76 : 47 89 97 99 100 216 283  
284<sup>2</sup> 284<sup>3</sup> 284<sup>4</sup> 284<sup>6</sup> 370.

§ 77 : 21 25 31 37 40 41 47 55  
55<sup>2</sup> 56 89 96 114 117-119 125 136  
137 148 167-169 222 223 224<sup>3</sup> 227  
236-238 282 283 284<sup>2</sup> 284<sup>5</sup> 284<sup>6</sup>  
285 288 294 360 362 364 370 372  
381.

§ 78 : 35 47 49 117 126 130 139  
140 172 224 224<sup>3</sup> 225 227 282 364  
370.

§ 79 : 54 89 117 172 326 364 368  
370.

§ 80 : 32 41 47 48 89 105 107  
107<sup>1</sup> 116 125 139 140.

§ 81 : 48 54<sup>1</sup> 89.

§ 82 : 48 89 197 199 200 378  
379.

§ 83 : 89.

§ 84 : 31 48 89 94<sup>1</sup> 116 125 139  
140 197-199 237 238 238<sup>2</sup> 239 364  
371.

§ 85 : 48 89 93 94<sup>1</sup> 102 129 198  
199 225 228 363 371 379.

§ 86 : 36 49 89 100 115 125 172  
326 368 375.

§ 87 : 28<sup>2</sup> 49 53 54 58 89 99 119  
123<sup>1</sup> 126 172 364 368 371.

§ 88 : 16<sup>1</sup> 36 49 90 93 94<sup>2</sup> 119  
120 123 126 129 135 136 182 183  
225 226 241<sup>1</sup> 363 365 368 371 372  
375 379.

§ 89 : 35 47 49 58 90 106 106<sup>2</sup>  
117 141 142 244 371 379.

§ 90 : 23 49 117 123 136 141  
142 364<sup>2</sup> 371 379.

§ 91 : 23 28<sup>2</sup> 49 90 92 115 371.

§ 92 : 23 36 49 90 125 172 179  
241<sup>1</sup> 376.

§ 93 : 32 50 90 105 106 107<sup>1</sup>  
172.

§ 94 : 50 90 99 100 107 363.

§ 95 : 90 117 364<sup>2</sup> 371.

§ 96 : 141 142 241<sup>1</sup> 379.

§ 97 : 28<sup>2</sup> 50 90 95.

§ 98 : 241<sup>1</sup>.

§ 99 : 16<sup>1</sup> 52 141 145 241<sup>1</sup> 378.

§ 100 : 16<sup>2</sup> 20<sup>3</sup> 117 130 176 198  
199 246 364 371.

*Codex* 240 : 15.

*Codex* 241 : 63 65-69 83 211.

*Codex* 243 : 83.

*Codex* 244 : 344 345.

*Codex* 245 : 63 77-81.

*Codex* 246 : 21 63 71-77 83 84.

*Codex* 247 : 21 63 71-77 83 84.

*Codex* 248 : 21 63 71-77 83 84.

*Codex* 250 : 343 344.

*Codex* 279 : 313 314 343 344.

*Codex* 280 : 7.

PINDARE [éd. Bowra], fr. 229 :  
346. 230 : 346.

PLATON, *Lettres*, II, 311 D : 273.

III, 318 B : 273. VIII, 355 D :  
75. *Lois*, VII, 796 B : 274. XII,  
968 A : 274. *Protagoras*, 313 C :  
235<sup>2</sup>. *République*, III, 389 D : 272.  
394 C : 261<sup>1</sup>. 398 E : 166<sup>1</sup>.

PLUTARQUE, *De Musica*, 15, 1136  
C : 165<sup>1</sup>. *Alexandre*, 60 : 69<sup>1</sup>. *Pho-*  
*cion*, 30 : 72<sup>3</sup>. *Vies parallèles* [éd.  
Lindskog-Ziegler], I, 2, p. 341, 5 :  
80<sup>3</sup>. II, 1, p. 13, 15 : 79<sup>3</sup>. II, 1,  
p. 174, 8 : 79<sup>2</sup>. II, 1, p. 223, 9 :

80<sup>5</sup>. II, 1, p. 384, 22 : 80<sup>2</sup>. II, 2, p. 260, 20 : 79<sup>1</sup>. II, 2, p. 261, 3 : 80<sup>1</sup>. III, 1, p. 179, 4 : 81<sup>1</sup>. III, 1, p. 261, 15 : 80<sup>4</sup>. III, 1, p. 336, 14 : 81<sup>2</sup>.

POLLUX, IV, 53 : 212<sup>8</sup>. VIII, 89 : 222<sup>2</sup>.

PROCLOS [éd. ALLEN, *Homeri Opera*, V], p. 99, 5 : 188<sup>4</sup>.

PSAUMES, LXIV, 10 : 71.

QUINTILIEN, X, 1, 54 : 322<sup>2</sup>.

SCOLIASTES.

Aristophane, *Nuées*, 1356 : 212<sup>6</sup>.

Clément d'Alexandrie [éd. Stählin], *Paed.*, 329, 26-28 : 343<sup>3</sup>. 335, 9 : 343<sup>2</sup>. *Protr.*, 298, 29-299, 19 : 282-291. 305, 1 : 343<sup>3</sup>. 312, 19-25 : 343<sup>3</sup>.

Denys de Thrace [éd. Hilgard], p. 451, 10 : 212<sup>5</sup>.

Dion Chrysostome [éd. Sonny], II, 63a, p. 98 : 315<sup>2</sup>. VII, 121, p. 105 : 315<sup>6</sup>.

S. Grégoire de Nazianze, *Or.* 43 [éd. Migne, *PG*, 36], 914 C : 336<sup>1</sup>.

Héphaestion [éd. Consbruch], p. 299, 26 : 55<sup>1</sup>.

Lucien [éd. Rabe], p. 98, 8 : 346<sup>1</sup>. 195, 25 : 343<sup>4</sup>. 261, 2 : 316<sup>1</sup>. 277, 14 : 344<sup>4</sup>. 284, 10 : 352<sup>2</sup>.

Philostrate [éd. Kayser], p. 187 : 346<sup>2</sup>. 193 : 346<sup>5</sup>. 196 : 346<sup>6</sup>.

Pindare [éd. Drachmann], *Néméennes*, IV, 14a : 212<sup>4</sup>. 126a : 212<sup>4</sup>.

*Olympiques*, I, 26f : 212<sup>10</sup>. *Pythiques*, XI, 5 : 118<sup>1</sup>.

Platon, *Gorgias*, 451 E : 315<sup>2</sup>. *République*, III, 394 C : 158<sup>1</sup>. 262-277. 100 B : 262. X, 599 E : 210<sup>3</sup>.

SUÉTONE, *Néron*, 43 : 212<sup>1</sup>.

SUIDAS [éd. Adler], *Ἀρίων*, 3886 : 127<sup>2</sup>. *Θέογνις*, 136 : 210<sup>1</sup>. *Πανυάσις*, 248 : 323<sup>1</sup>. *Σόλων* 776 : 210<sup>2</sup>. *Τυρταίος*, 1205 : 210<sup>1</sup>.

THÉOPHRASTE, *Caractères*, II, 7 : 223<sup>2</sup>.

THÉOPHYLACTOS [éd. Migne, *PG*, 126], 372 D : 212<sup>3</sup>.

THOMAS MAGISTER [dans CHRIST, *Pind. carm.*, p. CIX, 21] : 212<sup>3</sup>.

THUCYDIDE, I, 6, 3 : 348<sup>3</sup>. I, 12, 1 : 138<sup>1</sup>. VI, 10, 4 : 241<sup>2</sup>. VI, 25, 2 : 242<sup>3</sup>.

TZETZÈS [dans les scolies à Lycophron, éd. Scheer], p. 2 : 152<sup>6</sup>.

XÉNOPHON, *Agésilas*, XI, 2 : 138<sup>1</sup>. *Anabase*, V, 5, 7 : 251<sup>2</sup>. *Cyrlopédie*, I, 4, 2 : 252<sup>1</sup>. I, 5, 5 : 252<sup>1</sup>. *Histoire grecque*, V, 1, 19 : 251<sup>2</sup>. *Mémorables*, III, 9, 8 : 241<sup>3</sup>.



## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	X
OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS EN ABRÉGÉ .....	XV
INTRODUCTION : Photius et la <i>Bibliothèque</i> .....	I
PREMIÈRE PARTIE : ÉTUDE PALÉOGRAPHIQUE .....	13
Chapitre I. Description sommaire .....	15
Le manuscrit <i>A</i> 15. Le manuscrit <i>M</i> 19.	
Chapitre II. Les retouches du manuscrit <i>A</i> .....	23
<i>A</i> <sup>2</sup> et <i>A</i> <sup>3</sup> d'après Martini 24. Le témoignage du manuscrit <i>B</i>	
27. Les retouches du manuscrit <i>A</i> 34. Conclusion 50.	
Chapitre III. Les notes marginales des manuscrits <i>A</i> et <i>M</i> ..	51
Le manuscrit <i>A</i> 51. Le manuscrit <i>M</i> 58.	
DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDE CRITIQUE .....	61
Chapitre I. Généralités sur la tradition manuscrite de Photius	63
Philostrate 65. Arrien 69. S. Méthode 69. Plutarque	
77. Conclusion 82.	
Chapitre II. Particularités graphiques .....	85
1. <i>Iota</i> adscrit 90. 2. <i>Nu</i> épheleystique 91. 3. Esprits	
92. 4. Accents 95. 5. Enclitiques 104. Conclusion	
108.	
Chapitre III. Fautes d'orthographe .....	111
Généralités 111. Les « repentirs » du copiste <i>A</i> 113. Les	
fautes d'orthographe 116. Conclusion 125.	
Chapitre IV. Variantes erronées .....	135
Variantes erronées issues de fautes d'orthographe 135.	
Variantes erronées proprement dites 139. (Variantes	
particulières à <i>A</i> 139 Variantes particulières à <i>M</i> 141	
Variantes erronées communes 148).	
Chapitre V. Omissions .....	171
Omissions communes 171. Omissions de <i>A</i> 173. Omissions	
de <i>M</i> 184. Conclusion 198.	

Chapitre VI. Mots corrigés dans la famille <i>M</i> .....	201
Chapitre VII. Autres particularités de la famille <i>M</i> .....	231
Mots ajoutés 231. Mots transposés 239. Phrases remaniées 245.	
TROISIÈME PARTIE : LA TRADITION INDIRECTE .....	257
Chapitre I. Le scoliaste de Platon .....	261
Le texte de C. F. Hermann 261. Théorie de Mettauier 262.	
Théorie de Stein 266. Le texte authentique 268.	
La date du scoliaste 271. La source du scoliaste 275.	
Chapitre II. Aréthas .....	279
1. Scolie à Clément d'Alexandrie 281. 2. Scolie à Eusèbe de Césarée 291.	
Chapitre III. L' <i>Etymologicon Magnum</i> .....	297
1. Article <i>ἔλεγχος</i> 298 (Analyse de l'article 299 Source de l'article 301 L'intitulé de l'article 303). 2. Article <i>θρηῆνος</i> 306. 3. Article <i>σίλλος</i> 306. 4. Article <i>σκόλια</i> 307. 5. Article <i>ὑμέναιος</i> 308. Conclusion 309. Date et auteur des insertions 309 (Théorie de Reitzenstein 309. Témoignage de l' <i>Etymologicon Genuinum</i> 311. Théorie de Becker 313).	
Chapitre IV. Michel Italicos .....	319
Le texte 319. Les théories 320. La célébrité de Panyassis 322. La mention de Démo 323. La source d'Italicos 325.	
Chapitre V. Eustathe .....	329
Le texte 329. La source d'Eustathe 331. Eustathe et le Cycle épique 332. Conclusion 334.	
CONCLUSIONS .....	337
Chapitre I. Le Correcteur anonyme .....	339
Le correcteur n'est pas Photius 339. Portrait du correcteur 340. Le témoignage d'Aréthas 342. Aréthas et Photius 343. Aréthas et le correcteur anonyme 345. Aréthas, le correcteur anonyme 353.	
Chapitre II. Coup d'œil sur l'histoire de la tradition manuscrite .....	359
Le manuscrit de Proclus 359. L'exemplaire de Tarasios 360. Les premières copies 360. Le scoliaste de Platon 361. Ancêtres de <i>A</i> et de <i>M</i> 362. L'archétype commun de <i>A</i> et de <i>M</i> 363. Le manuscrit d'Aréthas 364. Aréthas copiste 372. Jugement sur Aréthas 372. Ancêtres de	



A 374. Le manuscrit A 375. Le correcteur A<sup>2</sup> 376.  
 L'*Etymologicon Magnum* 377. Ancêtres de M 377.  
 Le manuscrit M 379. Italicos et Eustathe 380. Le  
 manuscrit B 380. Le correcteur A<sup>3</sup> 381. Con-  
 clusion 381.

TABLES .....	383
Index général .....	385
Index grec .....	393
Index des auteurs .....	394
a) Manuscrits 394. b) Passages 396.	
Table des matières .....	402
PLANCHES HORS-TEXTE .....	405

W mitali tui tui, oaly tui

ἄνθρωποι θάνατον διέδεχον  
 τὰ ἀνόθευτα. τούτου  
 καὶ τὸ σωχὼν ἡφορμύνοισι  
 τῆς ποροσθῆλης διωπολλῆς  
 ἀλλῆς ἀνταδῆς ἀπὸ καὶ ἀπο  
 νοίας, τὸ πρὸς τὴν αἰρετικὴν  
 αὐτῶν ἰσχυρίαν ἀποθρασυ  
 θύνας διὰ τὴν ἀσέβειαν. ὅ  
 ὡς αὐτοὶ ἡρώδης, παύσης τοῦ  
 τοῦ ἀνδρὸς ἀποψήγμενός  
 τούτοις ἀποφαίμεν, αἰρετικὴ  
 ἡγήσῃ βούλου μὴ καὶ οὐλο  
 φαίτας ἀφορώσῃ ἡσ  
 αὐτοῦσαν. ἡ δὲ ἀπαμύνη  
 καὶ τῆς κακογίης ὁ  
 δέδεχον, διωτῶν ποροήγου  
 μένων τοῦ κακογυμνίου  
 χορίου καὶ τῶν ἐπομύνων  
 κατασπείζῃ τὸ καὶ ἀμα  
 καλύπτῃ. καὶ δὲ ἄλλων δὲ  
 τοῦ θανάτου γὰρ ἡγορίου  
 μωρίων λόγων τὸ ὅρθον διὰ  
 σωζομένων καὶ ἀνόθευτον.  
 Καὶ ταῦτα καὶ ὡς ἡγορίσας ἐν  
 ἡσ οὐ καὶ τὸ ἄλλο ἀμείνον,  
 ἡσ ὀρίοισι ἀχὰ καὶ διομο  
 γίανθον ἀποπράτοι τῶν  
 ἡσ πρὸς ἡμα. οἱ δὲ ἡγορί  
 οῖς ἡσ πρὸς ἐνδραίοις τὸ  
 ἡσ πρὸς ἐνδραίοις τὸ  
 καὶ ὡς πρὸς ἀπὸ θάνατον  
 ταχὺς ἀπὸ τῆς τῆς  
 ἡγορίαν διὰ τὸν καὶ  
 ἀποθῆναι διὰ τὸν καὶ  
 ὅτι πρὸς τῆς ἀπὸ τῆς  
 τῆς ἀπὸ τῆς ἀπὸ τῆς  
 ἡγορίαν καὶ τῆς ἀπὸ τῆς

[illegible]

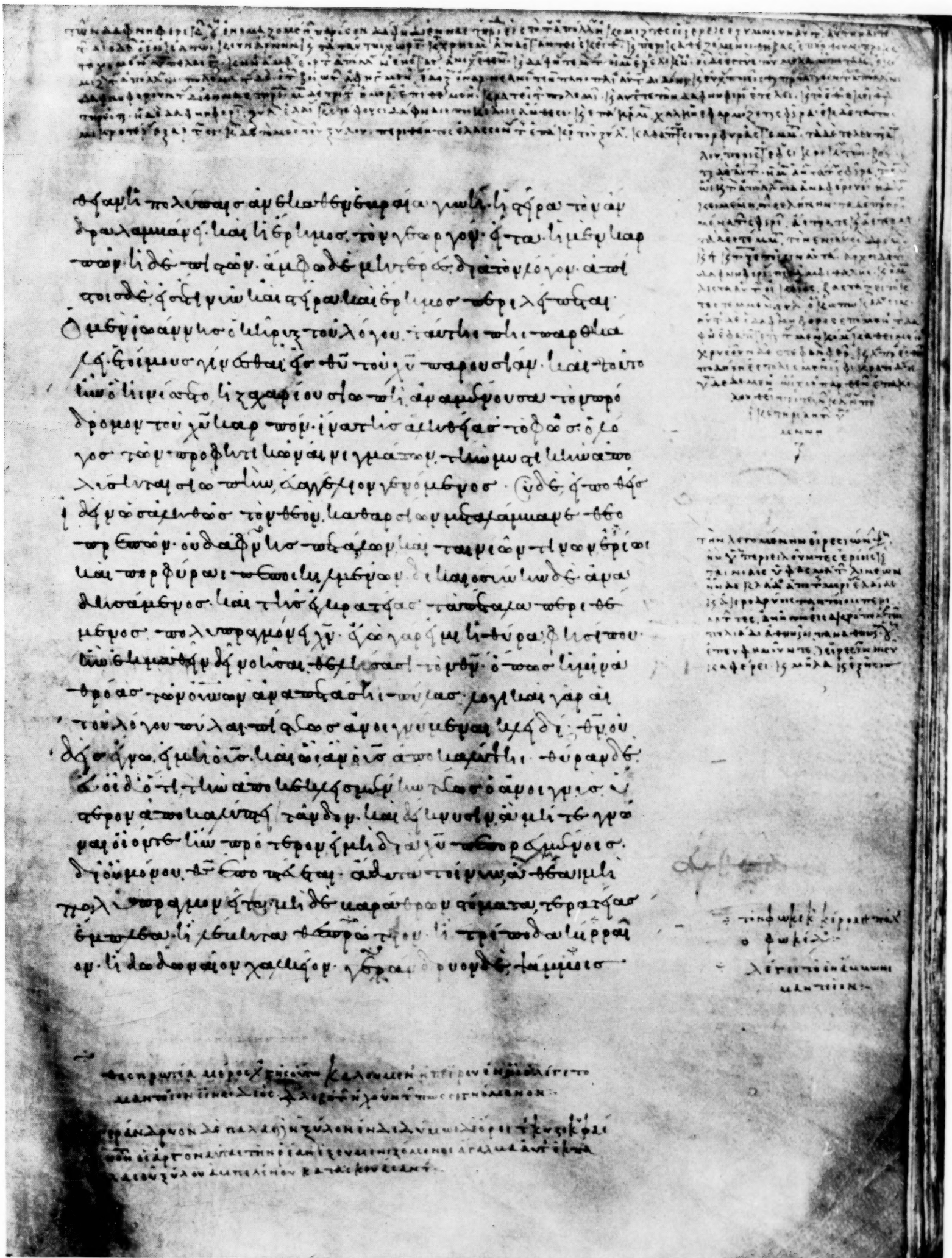






















BIBLIOTHÈQUE  
DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Administrateur : M. DELBOUILLE — Secrétaire : M. DE CORTE

SÉRIE GRAND IN-8° (JÉSUS) 27,5 × 18,5.

- Fasc. I. — MÉLANGES GODEFROID KURTH. Tome I. *Mémoires historiques*. 1908. 466 pp. .... 100 fr. 00
- Fasc. II. — MÉLANGES GODEFROID KURTH. Tome II. *Mémoires littéraires, philosophiques et archéologiques*. 1908. 460 pp. .... 100 fr. 00
- Fasc. III. — J. P. WALTZING. *Lexicon Minucianum*. Praemissa est *Octavii recensio nova*. 1909. 281 pp. .... Épuisé
- Fasc. IV. — HENRI FRANCOTTE. *Mélanges de Droit public grec*. 1910. 336 pp. .... 90 fr. 00

SÉRIE IN-8° (23 × 15).

- Fasc. I. — LÉON HALKIN. *Les esclaves publics chez les Romains*. 1897. 255 pp. .... 60 fr. 00
- Fasc. II. — HEINRICH BISCHOFF. *Ludwig Tieck als Dramaturg*. 1897. 128 pp. .... Épuisé
- Fasc. III. — PAUL HAMELIUS. *Die Kritik in der englischen Literatur des 17 und 18. Jahrhunderts*. 1897. 214 pp. .... 50 fr. 00
- Fasc. IV. — FÉLIX WAGNER. *Le livre des Islandais du prêtre Ari le Savant*. 1898. 107 pp. .... Épuisé
- Fasc. V. — ALPHONSE DELESCUSE et DIEUDONNÉ BROUWERS. *Catalogue des actes de Henri de Gueldre, prince-évêque de Liège*. 1900. 467 pp. .... 65 fr. 00
- Fasc. VI. — VICTOR CHAUVIN. *La recension égyptienne des Mille et une Nuits*. 1899. 123 pp. .... 30 fr. 00
- Fasc. VII. — HENRI FRANCOTTE. *L'industrie dans la Grèce ancienne* (tome I), 1900. 343 pp. (Prix Gantrelle) .... Épuisé
- Fasc. VIII. — LE MÊME. *Même ouvrage* (tome II), 1901. 376 pp. .... Épuisé
- Fasc. IX. — JOSEPH HALKIN. *L'enseignement de la géographie en Allemagne et la réforme de l'enseignement géographique dans les universités belges*. 1900. 171 pp. .... 45 fr. 00
- Fasc. X. — KARL HANQUET. *Etude critique sur la Chronique de Saint-Hubert*. 1900. 155 pp. .... 35 fr. 00
- Fasc. XI. — JULES PIRSON. *La langue des inscriptions latines de la Gaule*. 1901. 328 pp. .... Épuisé
- Fasc. XII. — HUBERT DEMOULIN. *Epiménide de Crète*. 1901. 139 pp. .... 30 fr. 00
- Fasc. XIII. — ARMAND CARLOT. *Etude sur le Domesticus franc.* 1903. 115 pp. .... 20 fr. 00
- Fasc. XIV. — ALBERT COUNSON. *Malherbe et ses sources*. 1904. 239 pp. ... Épuisé
- Fasc. XV. — VICTOR TOURNEUR. *Esquisse d'une histoire des études celtiques*. 1905. 246 pp. .... Épuisé



Fasc. XVI. — HENRI MAILLET. <i>L'Eglise et la répression sanglante de l'hérésie</i> . 1907. 109 pp. ....	Épuisé
Fasc. XVII. — PAUL GRAINDOR. <i>Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538</i> . 1906. 91 pp. ....	20 fr. 00
Fasc. XVIII. — J. BOYENS. <i>Grammatica linguae graecae vulgaris per Patrem Romanum Nicephori Thessalonicensem</i> . 1908. 175 pp. ....	45 fr. 00
Fasc. XIX. — AUG. BRICTEUX. <i>Contes persans</i> . 1910. 528 pp. ....	Épuisé
Fasc. XX. — T. Southern, <i>The Loyal Brother</i> , edited by P. HAMELIUS. 1911. 131 pp. ....	30 fr. 00
Fasc. XXI. — J. P. WALTZING. <i>Etude sur le Codex Fuldensis de Tertullien</i> . 1914-1917. 523 pp. ....	90 fr. 00
Fasc. XXII. — J. P. WALTZING. <i>Tertullien. Apologétique</i> . Texte établi d'après le Codex Fuldensis. 1914. 144 pp. ....	Épuisé
Fasc. XXIII. — J. P. WALTZING. <i>Apologétique de Tertullien</i> . I. Texte établi d'après la double tradition manuscrite, apparat critique et traduction littérale revue et corrigée. 1920. 148 pp. ....	Épuisé
Fasc. XXIV. — J. P. WALTZING. <i>Apologétique de Tertullien</i> . II. Commentaire analytique, grammatical et historique. 1919. 234 pp. ....	Épuisé
Fasc. XXV. — J. P. WALTZING. <i>Plaute. Les Captifs</i> . Texte, traduction et commentaire analytique, grammatical et critique. 1921. 100 + 144 pp. ....	75 fr. 00
Fasc. XXVI. — A. HUMBERS. <i>Etude sur la langue de Jean Lemaire de Belges</i> . 1921. 244 pp. ....	50 fr. 00
Fasc. XXVII. — F. ROUSSEAU. <i>Henri l'Aveugle, comte de Namur et de Luxembourg</i> . 1921. 125 pp. ....	20 fr. 00
Fasc. XXVIII. — J. HAUST. <i>Le dialecte liégeois au XVII<sup>e</sup> siècle. Les trois plus anciens textes (1620-1630)</i> . Édition critique, avec commentaire et glossaire. 1921. 84 pp. ....	20 fr. 00
Fasc. XXIX. — A. DELATTE. <i>Essai sur la politique pythagoricienne</i> . 1922. 295 pp. (Prix Bordin, de l'Institut) ....	Épuisé
Fasc. XXX. — J. DESCHAMPS. <i>Sainte-Beuve et le sillage de Napoléon</i> . 1922. 177 pp. ....	Épuisé

#### MÊME SÉRIE (25 × 16)

Fasc. XXXI. — C. TIHON. <i>La Principauté et le Diocèse de Liège sous Robert de Berghes (1557-1564)</i> . 1923. 331 pp. (Avec deux cartès). ....	65 fr. 00
Fasc. XXXII. — J. HAUST. <i>Etymologies wallonnes et françaises</i> . 1923. 357 pp. (Prix Volney, de l'Institut) ....	Épuisé
Fasc. XXXIII. — A. L. CORIN. <i>Sermons de J. Tauler</i> . I. <i>Le codex Vindobonensis 2744, édité pour la première fois</i> . 1924. 372 pp. ....	90 fr. 00
Fasc. XXXIV. — A. DELATTE. <i>Les Manuscrits à miniatures et à ornements des Bibliothèques d'Athènes</i> . 1926. 128 pp. et 48 planches. ...	Épuisé
Fasc. XXXV. — OSCAR JACOB. <i>Les esclaves publics à Athènes</i> . 1928. 214 pp. (Prix Zographos, de l'Assoc. des Études Grecques en France) ....	Épuisé
Fasc. XXXVI. — A. DELATTE. <i>Anecdota Atheniensia</i> . Tome I : Textes grecs inédits relatifs à l'histoire des religions. 1927. 740 pp. avec des figures ....	Épuisé
Fasc. XXXVII. — JEAN HUBAUX. <i>Le réalisme dans les Bucoliques de Virgile</i> . 1927. 144 pp. ....	Épuisé
Fasc. XXXVIII. — PAUL HARSIN. <i>Les relations extérieures de la principauté de Liège sous Jean d'Elderen et Joseph Clément de Bavière. (1688-1723)</i> . 1927. 280 pp. ....	Épuisé
Fasc. XXXIX. — PAUL HARSIN. <i>Etude critique sur la bibliographie des œuvres de Law (avec des mémoires inédits)</i> . 1928. 128 pp. ....	Épuisé

Fasc. XL. — A. SEVERYNS. <i>Le Cycle épique dans l'Ecole d'Aristarque</i> . 1928. 476 pp. (Prix Th. Reinach, de l'Assoc. des Études Grecques en France) .....	Épuisé
Fasc. XLI. — JEANNE-MARIE H. THONET. <i>Etudes sur Edward Fitzgerald et la littérature persane, d'après les sources originales</i> . 1929. 144 pp. ....	45 fr. 00
Fasc. XLII. — A. L. CORIN. <i>Sermons de J. Tauler. II. Le codex Vin-dobonensis 2739, édité pour la première fois</i> . 1929. 548 pp. ....	120 fr. 00
Fasc. XLIII. — L.-E. HALKIN. <i>Réforme protestante et Réforme catho-lique au diocèse de Liège. Le Cardinal de la Marck, Prince-Evêque de Liège (1505-1538)</i> . 1930. 314 pp. (Prix Théroutanne, de l'Aca-démie Française) .....	90 fr. 00
Fasc. XLIV. — <b>Serta Leodiensia</b> . <i>Mélanges de Philologie Classique publiés à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance de la Bel-gique</i> . 1930. 328 pp. ....	120 fr. 00
Fasc. XLV. — EUDORE DERENNE. <i>Les Procès d'impiété intentés aux Philosophes à Athènes au V<sup>me</sup> et au IV<sup>me</sup> siècles avant J.-C.</i> 1930. 272 pp. (Prix de l'Association des Études Grecques en France).	Épuisé
Fasc. XLVI. — A. L. CORIN. <i>Comment faut-il prononcer l'allemand ?</i> 1931. 164 pp. ....	40 fr. 00
Fasc. XLVII. — EUG. BUCHIN. <i>Le règne d'Erard de la Marck. Etude d'histoire politique et économique</i> . 1931. 272 pp. ....	80 fr. 00
Fasc. XLVIII. — A. DELATTE. <i>La catoptrromancie grecque et ses dérivés</i> . 1932. 222 pp. avec 13 planches (23 figures) .....	90 fr. 00
Fasc. XLIX. — M. DELBOUILLE. <i>Le Tournoi de Chauvency, par Jacques Bretel</i> (édition complète). 1932. CII-192 pp. avec 11 planches (18 figures) .....	110 fr. 00
Fasc. L. — CH. FRANÇOIS. <i>Etude sur le style de la continuation du « Perceval » par Gerbert et du « Roman de la Violette » par Gerbert de Montreuil</i> . 1932. 126 pp. ....	40 fr. 00
Fasc. LI. — J. CROISSANT. <i>Aristote et les Mystères</i> . 1932. 218 pp. (Médaille d'argent de l'Assoc. pour l'encouragement des Études Grecques en France) .....	80 fr. 00
Fasc. LII. — L.-E. HALKIN. <i>Les conflits de juridiction entre Erard de la Marck et le chapitre cathédral de Chartres</i> . 1933. 144 pp. ....	45 fr. 00
Fasc. LIII. — A. BRICTEUX. <i>Les Comédies de Malkom Khan</i> . 1933. 130 pp. ....	45 fr. 00
Fasc. LIV. — S. ETIENNE. <i>Défense de la Philologie</i> . 1933. 73 pp. ....	20 fr. 00
Fasc. LV. — A. BRICTEUX. <i>L'Avare de Mirza Dja'far Qarâdjadâghî</i> , texte persan et traduction. 1934. 102 + 88 pp. ....	90 fr. 00
Fasc. LVI. — A. SEVERYNS. <i>Bacchylide, essai biographique</i> . 1933. 181 pp. avec 1 planche et 1 tableau hors texte (Grand Prix Amba-telios de l'Institut) .....	60 fr. 00
Fasc. LVII. — E. GRÉGOIRE. <i>L'astronomie dans l'œuvre de Victor Hugo</i> . 1933. 246 pp. ....	80 fr. 00
Fasc. LVIII. — A. DELATTE. <i>Le troisième livre des souvenirs socra-tiques de Xénophon</i> . 1933. 192 pp. ....	75 fr. 00
Fasc. LIX. — Marie DELCOURT-CURVERS. <i>La tradition des comiques grecs et latins en France</i> . 1934. 98 pp. ....	30 fr. 00
Fasc. LX. — CLAIRE WITMEUR. <i>Ximénès Doudan. Sa vie et son œuvre</i> . 1934. 150 pp. avec 5 planches (Prix biennal Jules Favre, de l'A-démie Française) .....	45 fr. 00
Fasc. LXI. — RITA LEJEUNE-DEHOUSSE. <i>L'Œuvre de Jean Renart. Con-tribution à l'étude du genre romanesque au moyen âge</i> . 1935. 470 pp.	110 fr. 00
Fasc. LXII. — M. RUTTEN. <i>De Lyriek van Karel van de Woestijne</i> . 1934. 305 pp. (Prix des Amis de l'Université de Liège). ....	75 fr. 00



- Fasc. LXIII. — R. DEMOULIN. *Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province*. 1934. 280 pp. .... 80 fr. 00
- Fasc. LXIV. — S. D'ARDENNE. *The Life of St Juliana*. Édition critique. 1936: XLIX-250 pp. .... 75 fr. 00  
belges en Belgique, et 10 s. pour l'étranger
- Fasc. LXV. — M. DE CORTE. *Le Commentaire de Jean Philopon sur le Troisième Livre du « Traité de l'Âme » d'Aristote*. 1934. XXII-86 pp. 30 fr. 00
- Fasc. LXVI. — P. HARSIN. *Dutot : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*. Edition intégrale publiée pour la 1<sup>re</sup> fois. Tome I. 1935. LVI-300 pp. avec 9 tableaux.
- Fasc. LXVII. — P. HARSIN. *Dutot : Réflexions...* Tome II. 1935. 324 pp. avec un tableau hors-texte .... 160 fr. 00  
belges les deux fascicules.
- Fasc. LXVIII. — FERNAND DESONAY. *Œuvres complètes d'Antoine de La Sale*. t. I. *La Salade*, 1935. XLV-270 pp. .... 80 fr. 00
- Fasc. LXIX. P. NÈVE DE MÉVERGNIES. *Jean-Baptiste Van Helmont, Philosophe par le feu*, 1935. 232 pp. (Prix Binoux, de l'Institut).. 75 fr. 00
- Fasc. LXX. — S. ÉTIENNE. *Expériences d'analyse textuelle en vue de l'explication littéraire. Travaux d'élèves*. 1935. 145 pp. .... 45 fr. 00
- Fasc. LXXI. — F. WAGNER. *Les poèmes mythologiques de l'Edda*. Traduction précédée d'un exposé général de la mythologie scandinave. 1936. 262 pp. .... 75 fr. 00
- Fasc. LXXII. — L.-E. HALKIN. *Réforme protestante et Réforme catholique au diocèse de Liège. Histoire religieuse des règnes de Corneille de Berghes et de Georges d'Autriche (1538-1557)*. 1936. 436 pp. (Prix de l'Académie de l'Institut de France) .... 90 fr. 00
- Fasc. LXXIII. — ANTOINE GRÉGOIRE. *L'apprentissage du langage*. 1937. 288 pp. (Prix Volney, de l'Institut de France) .... Épuisé
- Fasc. LXXIV. — J. DUCHESNE-GUILLEMIN. *Etudes de morphologie iranienne*, I, *Les composés de l'Avesta*. 1937. XI-279 pp. .... 90 fr. 00
- Fasc. LXXV. — HERMAN F. JANSSENS. *L'Entretien de la Sagesse. Introduction aux œuvres philosophiques de Bar Hebraeus*. 1937. 375 pp. 110 fr. 00
- Fasc. LXXVI. — AUGUSTE BRICTEUX. *Roustem et Sohrab*, 1937, 91 pp. . 30 fr. 00
- Fasc. LXXVII. — JEAN YERNAUX. — *Histoire du Comté de Logne. Etudes sur le passé politique, économique et social d'un district ardennais* 1937, 250 pp. .... 60 fr. 00
- Fasc. LXXVIII. — A. SEVERYNS. *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos*. Première partie. *Le Codex 239 de Photius*, T. I. *Etude paléographique et critique* (Prix Gantrelle de l'Académie Royale de Belgique).
- Fasc. LXXIX. — A. SEVERYNS. *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos*. Première partie. *Le Codex 239 de Photius*. T. II. *Texte, traduction, commentaire* .... les deux fasc. 200 fr. 00
- Fasc. LXXX. — Robert DEMOULIN. *Guillaume 1<sup>er</sup> et la transformation économique des Provinces Belges (1815-1830)*. 1938. 463 pp. .... 100 fr. 00
- Fasc. LXXXI. — Armand DELATTE. *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*. 1938. 177 pages .... 60 fr. 00

On est prié d'adresser les commandes pour la Belgique à M<sup>lle</sup> Lavoye, Bibliothèque de l'Université de Liège ; pour l'étranger, à la librairie E. Droz, rue de Tournon, 25, Paris.

Les prix s'entendent en francs belges pour la Belgique, en francs français pour l'étranger.





